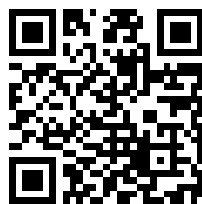

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

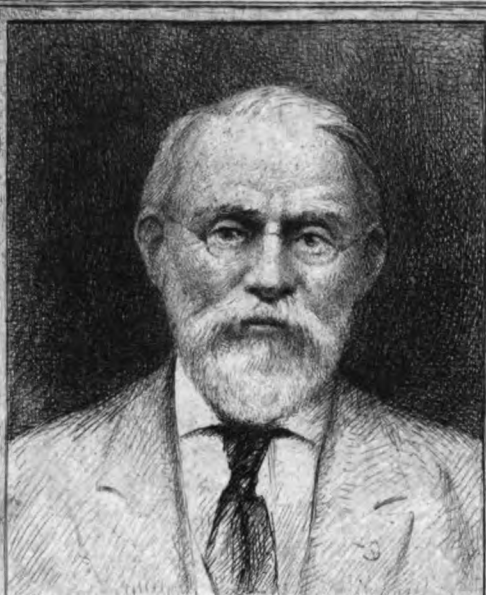
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376547



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

W. B. Dillingham 1910



Case
e
12

4^me ANNÉE — 1^{er} SEMESTRE

REVUE DU MIDI

RELIGION — LITTÉRATURE — HISTOIRE

NIMES

GERVAIS-BEDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place de la Cathédrale.

—
1890

24

Dunning
High
7-20-33
- 6-66

MES TRIBULATIONS ET PETITS BONHEURS LITTÉRAIRES

Seconde Partie

Ma muse chez Mgr Besson

On m'a souvent demandé de donner une suite au trop humoristique article sur mes vicissitudes littéraires, inséré ici même, il y a quelque temps. Le Directeur de la *Revue* lui-même, alors très effrayé de ma prose audacieuse, semble revenu de cette première impression, et ne serait pas loin de m'inviter à me risquer de nouveau, devrais-je risquer du même coup, auprès de quelques lecteurs timorés, la feuille dont les destinées lui furent confiées par un maître à jamais regretté. Un auteur n'a certes pas besoin d'être longtemps prié ! Le silence lui pèse bien trop ; et il n'est si sottise occasion qui ne lui soit bonne à sacrifier, à un vain bruit, la quiétude du cabinet.

Mgr Besson, qui avait publié une vie de Mgr Cart avant que M. Azais nous donnât la sienne, prêtait attention à tout ce qui se passait de religieux ou de littéraire à Nîmes. C'est ainsi qu'il lisait la *Revue catholique de Languedoc* dont j'ai dit les *gloires* dans la première partie de ces souvenirs. La part que je prenais à cette publication, surtout l'*Histoire de Fléchier*, que j'avais composée pour me consoler du trépas de notre feuille, ne lui avaient point échappé. Avait-il le pressentiment que celui dont il lisait la *vie* serait un jour le plus glorieux de ses prédécesseurs sur le siège épiscopal dont la voix publique le jugeait digne dès lors ; et que le biographe, devenu son diocésain, ferait quelque peu son tourment ? Le fait est que, arrivé à Nîmes, Mgr Besson se hâta de chercher l'*Histoire de Fléchier* dans la bibliothèque de l'Évêché, pour la faire lire à

ceux de ses compatriotes qui venaient le voir , entendant par là leur donner une bonne idée du présent comme du passé de son diocèse.

Il semblait donc que l'Évêché fût acquis à ce que j'ai appelé ma *muse*, par une impropriété de terme qui aurait fait bondir notre prélat. Mais ce terrain était brûlant pour un méridional. Mgr Besson était, par excellence, l'homme de la tradition classique. Le spontané, le personnel, dans le style, le déroutait, le choquait, l'effrayait même, surtout chez un subordonné, lui arrachant des plaisanteries, des boutades où l'esprit, il faut en convenir, avait plus de part que l'humeur.

Donc, j'eus l'honneur, à l'effondrement de ce pauvre *Seize-Mai*, si odieux aux républicains, mais si bête aux yeux des conservateurs, d'aller bénir par délégation épiscopale, le pont hélas ! trop politique de Codolet. Toute la région était accourue pour voir le préfet à poigne, qui n'avait rien su empoigner, et l'un des rares députés que le féroce gouvernement eût eu le secret de faire sortir de l'urne, M. Baragnon, surtout pour entendre l'évêque qui devait parler, mais qui ne vint même pas, la circonstance lui paraissant mal choisie pour placer un des beaux discours dont il était coutumier. Au lieu de l'évêque, cette grande foule ne vit sur le pont de Codolet qu'un curé-doyen, long et maigre et qui s'abritait sous un parapluie contre l'eau du ciel. Passe encore pour le parapluie, mais l'éloquence de l'évêque, comment y suppléer ? La mienne ne me parut pas cependant faire trop mauvaise figure sous ledit parapluie. Le préfet la goûtait visiblement, et M. Baragnon semblait vouloir s'en inspirer pour les harangues politiques qu'il méditait à la gloire de l'arrondissement d'Uzès. Il comptait sans l'invalidation, cette arme courtoise dont les partis ne connaissent que peu encore la puissance. Quoi qu'il en soit, mon discours eut les honneurs de l'impression officielle, au risque d'aller grossir mon dossier de la préfecture,

dossier dont nous n'avions cure alors. Le discours d'un curé faisant suite à celui d'un préfet par les soins de celui-ci et à ses frais, ou aux frais de l'Etat, ce qui revient au même : voyez-vous cela aujourd'hui ! Et qu'en doit penser l'archiviste de l'hôtel de l'avenue Feuchères ?

Qu'en pensait Monseigneur ? et n'était-il pas ravi que son délégué l'eût à ce point représenté ? Moi qui me fais gloire de n'aller jamais à Nîmes, quoique l'aimant beaucoup, et peut-être à cause de cela ; et qui ne voudrais point passer pour un familier de l'évêché, bien que n'y ayant jamais été que très bien reçu, je me risquai en ce haut lieu, pour y surprendre la pensée de Sa Grandeur sur mes lauriers de Codolet.

— Votre discours est bon à mettre au cabinet.

Ainsi se résumait le jugement que j'étais venu chercher.

La plaisanterie, si plaisanterie il y avait, n'était pas fort de mon goût, surtout m'étant faite devant témoins. Mgr Besson avait de ces coups de boutoir qu'il fallait savoir supporter, et auxquels il ne lui déplaisait pas toujours qu'on répondit. Nous eûmes là-dessus un petit assaut d'armes qui réjouit fort la galerie ; après quoi Monseigneur me dit : « Pour parler sérieusement, faites moi un nouveau volume comme votre *Fléchier* ; et de même que pour celui-ci Mgr Plantier vous nomma chanoine d'honneur, moi je vous nommerai vicaire-général d'honneur pour l'autre. »

Je ne sais pourquoi ces mots de vicaire-général d'honneur me rendirent sérieux à mon tour, et sans doute mal à propos. Me ressaisissant, je répondis :

— Il est donc bien difficile d'être vicaire-général d'honneur ; et faut-il pour cela un nouveau volume de six cents pages ?

M. Corrieux, qui était là, et qu'on n'avait jamais condamné à écrire un traitre mot pour être vicaire-général d'honneur, éclata d'un de ces francs rires dont s'illumi-

nait souvent sa bonne et belle figure. L'abbé Clastron, qui n'avait pas attendu sa *Vie de Mgr Plantier* pour jouir mieux que de l'honneur du grand vicariat, n'en crut pas moins devoir approuver la condition posée par son mattre. Un troisième personnage, méritant dès lors la dignité dont on me menaçait, bien qu'elle ne dût lui être conférée que vers sa quatre-vingtième année, l'abbé Azaïs, me regarda d'un de ces regards malicieux et bons que nous lui avons tous connus, et qui voulait dire : Ne vous y fiez pas !

Je me disais avec tout le monde, que si Mgr Besson savait promettre, il savait aussi faire attendre ; et, toutefois, je ne pouvais empêcher la folle de broder sur ces mots : « Je vous nommerai vicaire-général d'honneur. » Je ne suis pas même bien sûr que, cinq ans après, ce songe n'ait pas été pour quelque chose dans la fantaisie qui me reprit tout-à-coup de faire encore des livres, comme on faisait « encore des villes » au temps de saint Paul, ermite.

Un jour donc que je feuilletais un ouvrage nouveau qui, en compagnie de mon *Fléchier*, et à meilleurs titres, avait attiré les regards de l'Académie-Française, mes yeux tombèrent sur une belle page en l'honneur de M. de Boulogne, évêque de Troye et pair de France (1). J'en pris aussitôt l'idée d'écrire l'histoire du célèbre prélat, où je voyais comme une continuation à donner à celle de Fléchier. Consulté sur ce projet, Monseigneur répondit : « J'approuve hautement ; mettez-vous tout de suite au travail. »

Ce *tout de suite* me remit en mémoire ces mots qui n'en étaient pas bien sortis peut-être : « Je vous nommerai vicaire-général d'honneur. » MM. les vicaires-généraux du diocèse, déjà sans doute familiarisés avec les grandeurs, me trouveront naïf ; mais s'ils étaient à ma place, et ne

(1) G. Merlet, *Tableau de la Littérature*, etc. 2 vol. 1883.

voyant ces choses-là que le front dans la poussière, je le leur donnerais en dix.

Le fait est que je me mis « au travail » avec une telle ardeur que le *Monsieur de Boulogne*, commencé en janvier, était imprimé en décembre. Boileau, qui n'était pas pour qu'on enfantât trop vite le volume, n'eût pas goûté le procédé ; mais Boileau, en sa qualité de janséniste, faisait fi des honneurs.

Peu avant que le livre parût, j'allai saluer Monseigneur pour le lui annoncer. J'en fus reçu à bras ouverts et l'on me tint là tel discours qui, pour moi, signifiait : « Vos lettres de vicaire-général sont prêtes. » J'avais beau tourner et retourner les paroles qui venaient de m'être adressées, et le sourire qui les avait accompagnées, et les mille bonnes petites manières qui les avaient suivies, je n'en pouvais revenir qu'à mes moutons. J'allais m'en ouvrir aux arbres de la Fontaine, mes anciens amis et confidents. Ils abondèrent dans mon sens, comme bien vous pensez. Ce sont de si vieilles connaissances ; nous nous sommes dit tant de choses jadis ! Oh ! non, l'ombre elle-même de Mgr Besson, que les poètes païens nous représenteraient volontiers errant sous leur ombrage, ne saurait leur faire oublier les heures poétiques que nous passâmes ensemble, en mon jeune temps. Mais Mgr Besson n'allait pas rêver à la Fontaine. Pour moi, que dire du rêve que j'y faisais en ce moment ?

Dès son apparition, le *Boulogne* était envoyé à Sa Grandeur. Très bien accueilli, très apprécié à l'Évêché, comme je l'ai su plus tard, il n'en fut pas moins trois mois sans réponse. Tout le monde a lu la très belle lettre officielle dont il fut ensuite l'objet ; mais tout le monde sait que la lettre était sans conclusion pratique. Ce que tout le monde ne sait pas, c'est le genre de conclusion auquel il semblait que j'eusse lieu de m'attendre, et qui me tournait le dos à ce moment solennel. Le malin et ensemble très bon prélat le savait-il, lui, se souvenait-il ? Peut-être. Ces mots

de « vicaire-général d'honneur » ayant été prononcés en ce temps-là , dans un groupe où nous nous trouvions , Monseigneur et moi, il me regarda d'un certain air qui voulait bien dire : Qu'en pensez-vous ? — Mais je ne bronchai pas. Il ne vit certainement rien de ma naïveté déçue. Il aurait bien trop ri, et avec raison.

C'est peu après que je prenais ici même, devant mes lecteurs, la résolution de ne plus rien écrire. Je disais cela dans ce fameux article de mes *Tribulations littéraires* , jugé trop favorablement. Monseigneur le lut , se le fit lire et relire, à ce qu'on m'a dit, riant à chaque phrase, et certainement très heureux que , au lieu de lui demander un poste, un de ses prêtres voulût bien l'amuser ainsi. Il se ravisa bientôt et déclara que l'article n'avait « pas le sens commun. » Il avait tout-à-fait raison , et je ne doute nullement que les Pandores à qui il disait cela ne se soient inclinés jusqu'à terre.

Et , toutefois, pouvais-je ne plus écrire ? Un jour que j'étais allé voir mon ami, M. l'abbé Fuzet , alors curé de Villeneuve, pour me distraire, dans ce beau paysage et en la compagnie de ce spirituel doyen, de la légère et secrète déconvenue dont j'ai parlé plus haut : « Savez-vous , me dit-il , que je me suis engagé à faire un nouveau livre ? »

— Quel livre, lui demandai-je ?

— Un livre sur la *Politesse ecclésiastique*. Vous riez ; vous rirez bien davantage quand vous le lirez, et que vous verrez les malices et les crayons dont j'aurai su enrichir mon aride matière.

Le fait est que je ne riais pas, rien que de très intéressant ne pouvant nous être donné par l'auteur du *Pétrarque* et des *Jansénistes* ; seulement, je me disais : Il va faire un livre : et moi qui ai promis de n'en plus faire ! Mais ne voilà-t-il pas que les préparatifs des fêtes en l'honneur des saints de Villeneuve, et peut-être aussi je ne sais quel pressentiment de son élévation prochaine, et de la réserve

qu'elle allait lui imposer, firent M. Fuzet se dédire et abandonner son projet d'un cours de politesse ecclésiastique, au grand désappointement de son éditeur, qui n'avait pas vainement compté sur le succès, en s'adressant à une telle plume.

L'éditeur en question, conduit par mon bon ou mauvais génie, vint me faire part de sa déception et me prier de prendre le lieu et place du futur Evêque de Saint-Denis. La seule rage d'écrire, au mépris de tous mes serments, pouvait me donner un tel courage. Je l'eus. J'eus même celui de m'engager par écrit. L'éditeur parti, un remords violent s'empara de moi. Qu'allais-je encore faire dans cette galère ? de quel sujet rebattu m'étais-je, d'ailleurs, chargé là ? qui me lirait après tant d'autres ? Surtout, qu'en penserait le Maître ; et ma *muse*, si *muse* il y avait, n'allait-elle pas au devant d'une nouvelle rebuffade ?

Aussitôt d'agrandir mon sujet de façon à embrasser, en un seul volume, l'abrégé de la matière de tant de traités nécessaires au prêtre, mais qu'il n'a pas dans sa bibliothèque, ou n'a point la patience de lire. Je serais le premier à avoir eu l'idée de ce manuel de la vie sacerdotale. J'envisagerais les choses, surtout du côté contemporain, et j'assaisonnerais ma matière de traits nouveaux, d'anecdotes piquantes, de portraits pris sur le vif qui me feraient lire avec plaisir et profit. Mgr Fuzet avait voulu faire cela, et Dieu sait s'il y aurait réussi ; d'autres l'avaient fait avant nous, dans une mesure moindre, avec une prudence qui avait paralysé leur essor. Les évêques eux-mêmes y seraient légèrement pris à partie, avec le respect qui leur est dû, comptant sur leur esprit, pour se permettre de leur en faire un peu à eux-mêmes. Les artistes du moyen-âge, à défaut de liberté vraie, avaient laissé percer quelque chose de leur malice jusque sur les vitraux des cathédrales, à l'adresse des puissances de leur temps. Dante avait mis des papes en lieu peu agréable, dans sa *Divine Comédie*. Je ferais ma divinée comédie à moi qui, pour n'avoir

rien de divin, ne laisserait pas que d'offrir au clergé quelque agrément et quelque utilité. On se formaliserait sans doute ; on se fâcherait peut-être ; l'évêché en pourrait prendre ombrage... Mais on était lancé. Il fallait aller vite pour ne pas être arrêté en route. Et la plume allait, allait, se grisant de son encre.

Malheureusement, suivant les uns, heureusement, suivant les autres, j'oubliai de demander l'*imprimatur*, et de soumettre ainsi à la censure préalable des pages dont le sel aurait fondu dans les doigts de celui qui aurait été préposé à les rendre illisibles.

Le *Manuel de la vie Sacerdotale* parut donc, sans crier gare, et tandis que personne ne savait seulement qu'il était sur le métier. La rumeur fut grande à Nîmes, et fut à peine dominée par le bruit du sacre de l'évêque de Saint-Denis, plus en cause qu'on ne pensait dans mon aventure. Au fait, si ce spirituel autant que vénérable ami ne m'avait pas dit préalablement qu'il se proposait de mettre en pratique, dans le sujet qu'il me passait, le *ridendo castigat mores* du poète, peut-être n'aurais-je écrit qu'une banalité. Du moins, cette banalité m'eût-elle assuré le repos, si repos il y a pour les auteurs de mon espèce.

Venu à Nîmes pour le sacre de Mgr de Saint-Denis, et tandis que je m'attendais à démêler sur la physionomie de Mgr Besson, qui avait reçu le livre, un je ne sais quoi d'approbateur et d'aimable à mon adresse, quand j'aurais l'honneur de défiler devant lui, je ne lui trouvai qu'un visage sévère et presque irrité.

— Monseigneur est furieux contre vous ; il prétend que le livre ne vaut rien et n'aura pas un lecteur hors de Nîmes.

Voilà ce qui me fut dit en pleine sacristie par des prêtres, qui, pour la plupart, en jugeaient très différemment. Monseigneur m'avait supposé des intentions que je n'avais jamais eues. Il voulait se voir, en maintes pages,

dans mes portraits ou anecdotes. Il avait donné le livre à lire à un de ses hôtes, après l'avoir lu lui-même d'un bout à l'autre, ce qui était déjà pour moi un succès; car Monseigneur ne lisait pas les ouvrages du jour. A chaque repas, sa Grandeur demandait au personnage en question, Mgr R. : « où en êtes-vous de votre lecture ? ce quidam de telle page, c'est moi ; cet autre de la page d'après, c'est encore moi. » Il était partout.

De la cour, l'erreur gagna la ville. Tout le monde à Nîmes et dans le diocèse voulut se voir dans mes peintures. Là où je n'avais évoqué, dans ma pensée, que les morts, les vivants se reconnurent et rougirent jusqu'aux oreilles. Mes propres travers à moi, que j'avais mis en scène pour plus de vérité et d'impartialité, passèrent pour être les travers de Pierre et de Paul ; et Pierre et Paul se récrièrent. On ne voulut rien entendre ; il fut convenu que l'ouvrage, dont c'était là tout à fait l'accessoire, ne renfermait pas autre chose ; et la valeur de cinquante pages, dont il fallait chercher les éléments d'ici, de là, fit oublier les cinq cents autres, où tout ce qu'il y a d'essentiel, dans la vie du prêtre de nos jours, est touché de façon à me faire regretter à moi-même d'être si loin de mon modèle ! Mais vaut-on toujours ses livres et même ses sermons ? De plus, le livre ferait scandale. Les laïques s'en autoriseraient pour se moquer de nous ou nous décrier. Etc., etc.,

Au reste cette tempête dans un verre d'eau, que le souffle puissant de Mgr Besson avait excitée, m'a valu beaucoup de lecteurs à Nîmes et dans le diocèse, où je les attendais le moins. En me lisant, on s'est calmé peu à peu parce qu'on m'a compris ; et l'on est bien près de dire, dans ce pays, comme ailleurs, que l'ouvrage est bon dans sa partie sérieuse, de beaucoup la plus considérable ; et que dans l'autre, il n'y a pas de quoi fouetter un chat, encore que les *Etudes des Jésuites* y aient vu de quoi fouetter les évêques, et m'aient fouetté moi-même pour

ce méfait imaginaire. La plus grande partie des recueils catholiques, revues et journaux, ont parlé du *Manuel*; aucun n'y a vu ce qu'y ont vu les *Etudes*, pas même les plus prudes : *Le Monde* et *l'Univers* (1).

Mgr Besson lui-même avait fini par désarmer ou à peu près. Les compliments très nombreux et très sincères que, dans ce même livre, j'avais donnés pour correctifs à mes petites malices ou boutades, lui avaient sans doute ouvert les yeux sur mes intentions véritables. Il ne s'en prenait plus guère qu'à des vétilles; et pour plaisanter, je pense; car Dieu sait s'il aimait la plaisanterie !

— Savez-vous, me dit un jour un évêque, un des grands griefs de Mgr Besson contre votre *Manuel* ? C'est qu'il croit que vous le visez dans l'évêque qui, ne sachant pas se raser, et ne trouvant pas facilement de barbier en tournée pastorale, s'en va d'un village à l'autre, effrayant les curés avec sa barbe de huit jours. Qu'en pensez-vous ? êtes-vous capable de tant de noirceur ?

— Mais, Monseigneur, répondez-moi, c'est Mgr Besson lui-même qui m'a raconté cela dans le temps, parlant de lui et riant beaucoup.

— Il ne rit pas aujourd'hui, je vous assure, et il prétend avoir partout trouvé des barbiers.

Même sur ce grand grief, Monseigneur, qui avait, après tout, autant de cœur que d'esprit, devait bientôt se montrer moins intraitable. C'est ainsi que, tandis que je le croyais encore très monté contre moi, il m'arrivait à l'improviste de la Chartreuse avec une barbe de huit jours en effet, la main du frère barbier n'ayant pas été trouvée assez légère; m'embrassait sur les deux joues, lui qui n'embrassait d'ordinaire que sur une, et encore ! me prenait un bras et me disait, en me regardant dans les yeux : « Faites-moi venir un barbier. »

— Ah ! Monseigneur, lui dis-je avec malice, il est donc

(1) La seconde édition du *Manuel* corrigée et augmentée, va être mise en vente ces jours-ci.

vrai que vous ne trouvez pas partout à vous faire raser ?

Là-dessus, grand éciat de rire de part et d'autre, lequel termina, sans autre explication, notre longue querelle.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent ;

Ils firent tant, qu'ils s'embrassèrent.

M. l'abbé Gilly, vicaire-général, était derrière qui riait, à son tour, et avait l'air de se féliciter de la tournure qu'avaient prise les choses entre sa Grandeur et le terrible doyen de Bagnols. J'ai toujours cru, et je l'en remercie, qu'il était pour quelque chose dans l'heureuse issue de ce mal entendu, préludant ainsi, sans s'en douter, à l'administration toute de paix qui devait être la sienne. Et puis Mgr Gilly était méridional ; il défendait son bien où il le trouvait.

Mgr Besson, il faut l'avouer, était resté avant tout Franc-Comtois. Il comprit le Midi, on l'a dit ; il l'aima, je veux le croire. Je suis certain qu'il n'a pas laissé que de s'en moquer, et cependant, s'il l'eût voulu, combien le Midi ne l'eût-il pas aimé ! Moi-même je me sentais secrètement porté vers lui et je mets au nombre de mes plus doux souvenirs une dernière visite que je lui fis, comme poussé par le pressentiment de sa fin prochaine, (elle arriva quinze jours après) et dans le seul but d'effacer entre lui et moi toute trace de dissentiment. L'accueil un peu froid d'abord, devint paternel, cordial et plein d'abandon. A ce moment suprême qui nous était caché, quelque chose que je ne puis exprimer semblait aller de l'un à l'autre, comme pour suppléer à ce qui nous avait manqué jusque-là ; on eût dit je ne sais quel regret tardif de ne s'être pas mieux compris. Ce regret, le bon prélat l'exprimait à demi mots à un ami de Lyon, quelques jours avant sa mort ; je mets ici le mien comme une humble fleur sur sa tombe.

A. DELACROIX.

UN ÉPISODE

DE

L'HISTOIRE DE LASALLE

Le vendredi 31 juillet 1789, à huit heures du matin, le conseil municipal de Lasalle est convoqué en séance extraordinaire, au son du tocsin.

Le maire, M. Marsial, avocat, premier consul, communique à l'assemblée, des lettres qu'il vient de recevoir des consuls de Saint-Jean et d'Anduze « pour donner avis à la Communauté de la nécessité de prendre les armes, afin de s'opposer à une troupe de brigands qui a traversé le Rhône, fait une invasion dans le Vivarais, et saccagé plusieurs villages, ainsi qu'il résulte de la copie des lettres écrites par MM. les consuls des Vans et de Ville-neuve-de-Berg aux consuls d'Alais, et par ces derniers aux consuls d'Anduze et de Saint-Jean-du-Gard, les dites copies, insérées dans les susdites lettres, remises sur le bureau, afin que tout le monde en prenne connaissance.

« Sur quoi, l'Assemblée est unanimement d'avis de s'armer pour la défense commune; et venant aux dispositions à prendre, il est d'abord dressé un rôle dans lequel sont inscrits tous les citoyens en état de porter les armes, divisés en quatre compagnies qui seront commandées par MM. le chevalier Deshours, de Solier, de la Vérune et Gervais, tous chevaliers de Saint-Louis.

« Secondement, l'assemblée sentant la nécessité d'avoir un conseil toujours en activité, pour veiller à la sûreté

publique, détermine de nommer vingt-quatre citoyens qui seront chargés de pourvoir à tout ce qui peut y contribuer ; et procédant à leur nomination , elle fait choix de MM. Viala , négociant , de Thoiras , Mazauric père, Bouzanquet, Granger, Cabanis, Molines, de Solier père, conseiller à la cour des Aides , le baron de Lasalle, de Montfort, Deshours, Viala, de Saumane, de Roullet, Vernet, négociant ; Gaches, notaire ; Beaux, maréchal ; de Peyre, Fabre Broquin, d'Aubignac, Solier, Tuech, curé ; et Valadier père ; et MM. Marsial et Vernet, consuls, lesquels seront chargés de pourvoir à tous les moyens possibles pour conserver la tranquillité et la sûreté du pays, l'assemblée s'en rapportant entièrement à leur zèle et à leurs lumières.

« Enfin il est décidé que le conseil permanent dressera procès-verbal tant de ses opérations que de tout ce qui se passera, relativement aux objets de la tranquillité et de la sûreté publique. » Extrait du registre *Greffe consulaire. Lasalle, du 25 juillet au 21 décembre 1789.*

*
* *

Le Conseil permanent tient à l'instant même sa première séance. Il commence par se donner un secrétaire. Sur le refus de M. Gache d'en remplir les fonctions, la majorité des suffrages désigne M. Molines, pasteur protestant. Puis, on convient, à l'unanimité, de ne se séparer qu'après avoir conjuré le péril.

A cet effet, le conseil se divise en cinq comités, chargés de veiller tour à tour à la sûreté publique pendant vingt-quatre heures.

La séance touche à sa fin quand vers midi, arrive un exprès de Saint-Hippolyte avec une lettre à l'adresse de MM. les consuls de Lasalle. Les consuls de Saint-Hippolyte confirment les nouvelles alarmantes reçues le matin,

d'Anduze et de Saint-Jean. Ils pressent la communauté de se mettre en état de défense ; car, d'une part, une troupe de bandits après avoir ravagé la Provence, ont tenté le passage du Rhône à Beaucaire ; d'autre part, on assure que dix mille Piémontais se sont jetés dans le Vivarais, et y mettent tout à feu et à sang. (Procès-verbal du Conseil permanent de la ville de Lasalle).

Mise en émoi par ces nouvelles et voulant s'assurer du patriotisme des citoyens, l'Assemblée prie les capitaines de convoquer leurs troupes, « à l'effet de prêter serment d'obéissance au Conseil permanent, en tout ce qui peut contribuer au maintien du repos public ; ce qui est fait à l'instant même. Les capitaines entrent successivement dans le lieu de l'Assemblée à la tête de leurs troupes, et messieurs les officiers et bas-officiers prêtent à l'Assemblée le serment susdit, et le reste de la troupe prête le même serment à Messieurs les officiers. »

Avant de se séparer, le Conseil est d'avis d'offrir aux localités voisines, un secours de cinquante hommes armés et soldés aux frais de la commune. Il arrête, en outre que, dans le cas où les villes de Saint-Hippolyte, Anduze, Saint-Jean-du-Gard et Saint-André-de-Valborgne seraient menacées, tous les habitants de Lasalle marcheraient à leurs secours, « à l'exception, dit le procès-verbal, du quart des hommes les moins propres à la marche, qui resteront pour la garde de la ville. » Enfin, sur la proposition d'un membre du Conseil, on convient d'établir une correspondance suivie avec les villes voisines. M. Molines part immédiatement pour Saint-Jean, M. Cabanis pour Anduze, M. Celier pour Saint-Hippolyte, afin de se concerter sur ce point avec les consuls de ces diverses localités. La séance est levée (Ibid.).

*
* *

Le bruit d'une invasion soudaine avec son cortège de pillage et de massacres, arrive bientôt dans les communes les plus reculées. Aussi, dans l'après-midi, des envoyés de Soudorgues, Sainte-Croix, Saint-Bonnet, Colognac viennent-ils en toute hâte s'informer si les nouvelles qui circulent sont fondées. On leur fait part des lettres reçues le matin, et des dispositions prises ou projetées pour la défense commune.

Vers les six heures du soir, M. Celier de retour de Saint-Hippolyte, rend compte de sa mission. « Il rapporte au comité qu'il a été convenu avec Messieurs les consuls de cette ville, que notre correspondance serait établie avec eux par des exprès qui partiront chaque jour, à sept heures du matin, de Saint-Hippolyte et de Lasalle, pour se rencontrer à la Lieue, et se remettre mutuellement leurs paquets; qu'il a acheté toute la munition qu'il a trouvée, consistant en dix livres trois quarts de poudre, et treize livres huit onces de plomb en barre, qu'on lui en a promis une plus grande quantité pour demain; qu'à l'égard des fusils qu'il avait demandés à M. le gouverneur de Saint-Hippolyte, il n'avait pu en obtenir, attendu que il y en a très peu dans l'arsenal, et pas assés pour armer la bourgeoisie du païs, que de plus, il a été comblé d'honnetetés de la part de ces Messieurs..... » (Procès-verbal n° 6).

Cette journée du 31 juillet si féconde en émotions pénibles, allait enfin finir; mais l'approche de la nuit ne calmait guère les inquiétudes. Toute vie semblait suspendue à un fil. Sur le moindre bruit, l'imagination populaire avec sa terrible puissance d'invention et de précision, fabriquait ou accueillait, sur le champ, une phrase meurtrière. Seize hommes commandés par M. de Solier, du-

rent monter la garde, sur divers points de la ville. Il était près de onze heures, quand arriva la nouvelle que le château de Mallérargues était menacé, et que la communauté de Thoiras marchait pour le défendre. Ce fut une fausse alerte. Des patrouilles que M. de Solier avait immédiatement envoyées sur les lieux rapportèrent que tout y était dans le calme. La nuit se passa sans autre incident.

Le samedi, 1^{er} avril, au point du jour, les consuls de Monoblet font savoir « qu'un exprès par eux envoyé la veille, à Alais, n'a rien rapporté qui dût augmenter les allarmes, et que les gens de Monoblet seront toujours prêts à secourir Lasalle au besoin. »

Les nouvelles qui viennent des localités voisines sont toutes rassurantes.

La matinée se passe, lorsque vers les onze heures et demie arrive en toute hâte un paysan de Sainte-Croix ; « il annonce verbalement que la ville de Saint-Jean est dans les plus vives allarmes ; qu'il a devancé M. Molines qui donnera de plus grands détails, mais qu'il faut courir aux armes, et aller au secours de cette ville. M. Molines arrivé bientôt après, rapporte un billet de M. Cardonnet, consul, maire de Saint-Jean, dont l'objet est de demander du secours, avec les expressions les plus pressantes ; il rapporte que les avis reçus au moment de son arrivée à Saint-Jean, portent que les brigands ont couché au Collet-de-Dèze et au Pereyret, et qu'ils marchent vers Saint-Jean. »

L'assemblée fait immédiatement sonner le tocsin et battre la générale. Bientôt la foule couvre la place de la Mairie. « Tous les citoyens » sont là avec des armes. Les premiers arrivés se forment en détachement d'environ cent hommes aux ordres du capitaine de Solier, et partent à midi précis. On remarque parmi eux MM. de la Verune, capitaine ; Nogarède de Montredon, lieutenant ; Marsial fils, sous-lieutenant ; ainsi que le baron de La-

salle et M. de Saumane, etc., etc... Quelques minutes s'écoulaient, et une seconde troupe plus considérable que la première, part commandée par M. Nogarède de la Place, lieutenant, et M. Viala, sous-lieutenant, etc... : elle se rend au col « de Valobscure pour garder cette gorge et celle du col de Mercou. » (Conseil permanent de la ville de Lasalle du samedi 1^{er} août 1879).

Ce qui reste d'hommes valides fait des patrouilles continues dans la ville et à la campagne, sous la conduite de M. Molines, proclamé pour les besoins du moment, lieutenant de la compagnie de M. Gervais.

A une heure, tandis que la plus cruelle anxiété règne dans Lasalle, « arrive le nommé César Martin venant de Saint-Jean, d'où il porte sa femme sur ses épaules, l'effroy marqué sur toute sa personne ; il rapporte qu'à son départ de Saint-Jean, les brigands y sont entrés et ont commencé l'incendie et le carnage. »

Sur ces entrefaites les patrouilles annoncent une troupe bourgeoise de Saint-Hippolyte. « Elle est reçue, et se met en bataille sur la place ; elle est composée d'environ quatre-vingt hommes commandés par M. de la Pérouse qui nous dit qu'il est parti de Saint-Hippolyte pour se porter dans notre voisinage pour un objet autre que celui qui nous allarme en ce moment ; qu'ayant appris que nos troupes avaient marché pour porter du secours à Saint-Jean-du-Gard, ils étaient venus nous offrir les leurs, ou s'informer si leur présence pourrait être nécessaire ailleurs. Il leur a été offert des rafraichissements. Dans le moment que ces Messieurs les acceptaient, il leur est arrivé deux exprès à cheval courant à toute bride qui leur ont porté l'ordre de rentrer tout de suite à Saint-Hippolyte où ils étaient nécessaires pour aller au secours de Ganges qui venait d'être attaqué par les brigands. »

Vers les sept heures, des exprès envoyés par les conseils de Saint-Jean, annoncent que les ennemis n'ont pas

encore paru, et que l'émotion est bien moindre. Un avis venu de Saint-Hippolyte apprend pareillement que le calme règne à Ganges, et que l'alarme n'a duré qu'un instant. (Conseil permanent, etc.).

*
* *

A onze heures, M. Nougarede de la Place, père, rentre avec sa troupe. Il raconte « qu'étant parti d'ici, il s'est porté au col de Valobscur ; qu'il a rencontré sur son chemin la milice bourgeoise de Soudorgues commandée par M. de Roucou ; que cette troupe s'est jointe à la sienne ; que n'ayant rien aperçu vers la côte de Saint-Pierre ni du côté de Peyrolle qui annonçât des ennemis, il s'est avancé jusqu'au château de Valobscur ; que là il a appris que les habitants de cette partie avaient marché au secours de Saint-Jean et ayant rencontré le sieur Faisse, celui-ci l'a assuré qu'il avait vu d'une montagne voisine, la ville de Saint-Jean en feu, et un grand désordre dans cette ville ; qu'il n'avait point hésité à s'y porter tout de suite, pour lui donner du secours ; qu'il y était arrivé environ les six heures, sans rencontrer aucun ennemi ; qu'il avait trouvé, au contraire, les habitants de Saint-Jean revenus de leur premier effroy ; qu'il en avait reçu tous les témoignages de l'affection et de reconnaissance possibles et ne jugeant pas que sa présence y fût plus longtemps nécessaire, il était parti vers les huit heures pour se rendre à Lasalle. » (Ibid.)

« Environ minuit, M. de Solier, capitaine, est rentré avec sa troupe et les personnes qui l'avaient suivi. Il a rapporté qu'en partant d'ici, il avait passé par Sainte-Croix, pour se rendre directement à Saint-Jean, qu'il avait rencontré les habitants de Sainte-Croix en armes commandés par le sieur Salles de Vidourles, qui s'étaient joints à lui ; qu'il avait envoyé un garde au sommet de Biou pour établir une communication avec la troupe qui devait se rendre au col de Valobscur et lui don-

ner avis de ce qu'il verrait se passer à Saint-Jean, et en donner pareillement avis à Lasalle et à Sainte-Croix ; qu'il est arrivé à Saint-Jean à deux heures ; qu'il a été reçu par une troupe qui est venue le reconnaître à demi quart de lieue ; que tous les habitants de la ville ont donné à sa troupe des témoignages de la plus vive sensibilité qu'ils ont exprimés par les cris de : *Vive Lasalle !* et par toutes les marques d'affection possible ; qu'on a offert à sa troupe tous les rafraichissements nécessaires , que les messieurs de l'Hôtel-de-Ville lui ont dit que les patrouilles qu'ils avaient envoyées au loin n'avaient fait que des rapports propres à dissiper l'alarme qu'il y avait eu le matin ; qu'ils espéraient que les patrouilles les plus avancées rentreraient avant la nuit, et que leur rapport calmerait entièrement les allarmes ; qu'à l'arrivée de la troupe de Soudorgues jointe à celle que commandait M. Nougarede, on avait reconnu une jeune fille de Soudorgues, nommée Marianne Cabanis, armée, en habit d'homme. Cet événement ayant fait une grande sensation parmi les troupes qui s'étaient réunies à Saint-Jean, et arrivées successivement de Lasalle de Sainte-Croix, de Peyroles, d'Anduze, de Manoblet, de Lasalle et Soudorgues, et M. le baron de Lasalle craignant qu'il n'arrivât quelque trouble à cette occasion, a pris cette fille suivie de son frère, et les a conduits à l'Hôtel-de-Ville. Elle y a reçu de la part de Messieurs de Saint-Jean, des compliments sur sa bravoure, et des témoignages du plus vif intérêt. Elle a été couronnée de lauriers par M. le Premier consul.

« M. de Solier a dit de plus que, à six heures, était rentré à Saint-Jean, M. Moneau commandant une patrouille avec laquelle il s'était porté jusqu'au Collet de Dèze pour connaître l'origine du sujet de nos alarmes ; qu'il a rapporté qu'elles n'étaient fondées que sur un rapport méchamment ou maladroitement fait par un valet du sieur Dhombres de Mandajor, qu'il s'était dérobé à

ses poursuites ; qu'on suppose qu'il avait vu quelques gens du pays armés sur la montagne du Pereyret, et que cela avait servi de baze à l'alarme qu'il avait donnée, et qui s'était propagée et augmentée rapidement ; que tout était calme au Collet de Dèze, et qu'il n'y avait paru aucun brigand, qu'alors la joie ayant succédé à l'effroy que les gens de Saint-Jean avaient eu le matin, on avait voulu donner une sorte de fête au public, en lui faisant voir Marianne Cabanis armée pour la défense commune ; qu'on l'a priée de parcourir la ville précédée de la musique, et M. le baron de Lasalle lui donnant le bras, qu'à huit heures, voyant que sa présence était inutile à Saint-Jean, il en est reparti avec sa troupe, a passé par Thoiras, et ramené sa troupe en bon ordre. »

*
* *

Le lendemain, dimanche, les consuls de Lasalle reçoivent une lettre de M. Cardonnet, maire de Saint Jean. Il les félicite, en son nom et au nom de sa communauté, du « zèle et de l'empressement qu'ils ont mis à les défendre. » Il leur envoie en même temps copie d'une lettre qu'il a reçue de Teyrargues, d'où il résulte que les bandits qui ont infecté les environs de Romans, en Dauphiné, ont été en partie détruits, et que les autres se sont sauvés à travers les bois de la Grande-Chartreuse.

M. Cardonnet donne copie d'une autre lettre des consuls du Collet de Dèze, « par laquelle ils l'instruisent que, dans le même moment qu'on a cru, à Saint-Jean, que les brigands étaient au Collet de Dèze, on a fait courir le bruit, dans ce même lieu, qu'ils avaient incendié Saint-Jean, et que tous les villages voisins étaient sortis en armes. »

Le même jour, vers les quatre heures du soir, la troupe de Soudorgues vient en parade jusqu'à Lasalle. Marianne Cabanis est à la tête, avec son costume de soldat et sa couronne de laurier. L'accueil qu'elle reçoit est un vrai triom-

phe. On l'introduit à l'Hôtel-de-Ville, et le maire, prenant la parole, loue « son patriotisme héroïque, son jeune âge, ses grâces naturelles et sa modestie qui donnait tant de relief à ses autres qualites. »

*
**

Enfin, les alarmes avaient cessé. Aux bruits de guerre et de meurtres avaient succédé des paroles de concorde et de paix. Le calme semblait rendu pour jamais aux esprits. Ne fallait-il pas célébrer ce retour par des réjouissances publiques ? Le mardi 4 août, le Conseil se réunit en séance extraordinaire, et prend un arrêté « portant que l'Assemblée, sensible au zèle patriotique que tous les citoyens, et particulièrement ceux qui sont enrôlés dans les compagnies, ont manifesté pour la défense commune et pour celle de nos voisins, désirant de leur en donner un témoignage public de satisfaction et de reconnaissance, prierait tous les citoyens enrôlés dans les compagnies de manger ensemble, en un repas destiné à cimenter l'union d'où résultent la force et la félicité publiques ; qu'il sera offert un léger dédommagement à ceux dont le travail, nécessaire à leurs familles, a été interrompu, et que tous les frais en seront faits par les citoyens aisés, en proportion de leur capitation. . . . »

Le dimanche suivant, un banquet, organisé dans la prairie de Rimbal, réunissait toute la bourgeoisie de Lasalle. Les officiers s'y étaient rendus, à la tête de leurs compagnies.

« Pendant ce repas, dit le procès-verbal, régnèrent la joie, l'allégresse, l'union et la décence. Les citoyens de tous les états vinrent pour prendre part à la joie publique et partager les plaisirs de cette fête patriotique. » (*Procès-verbal du Conseil perm. de Lasalle, du 31 juillet au 10 décembre 1789*),

G. FESQUET.

CLOTILDE DE SURVILLE

ET SES ŒUVRES POÉTIQUES

(fin)

VII

Avant de discuter les titres de Vanderbourg et de Surville, il nous reste à examiner les poésies sous un nouveau point de vue. Leur lecture, avons-nous dit, nous attire par une grâce et une délicatesse qui ne sont pas de notre époque. Prenons-y garde toutefois ; la naïveté d'une langue naissante pourrait bien nous tromper. L'enfance nous platt par son bégaiement ; il en est de même d'un langage qui est encore près de son origine. « Rien, dit Sainte-Beuve, ne rajeunit les idées comme de vieillir les mots. » Lui-même essaye avec succès d'en vieillir une pièce moderne. On dirait un morceau de Clotilde. Prend-il, par contre-épreuve, un de ces morceaux, pour en rajeunir l'orthographe : on dirait presque du Chénier, du Boileau ou du Malherbe. C'est le charme du vieux langage qu'ont cherché Topffer dans sa première manière et Paul-Louis Courier, André Chénier, en poésie, et Blondel, en musique. Maint passage du Dialogue d'Apollon et de Clotilde rappelle le poème de l'Invention de Chénier, sa deuxième épître, et sa dix-huitième élégie. Mais Chénier, refaisant Boileau et Malherbe, ne voulait nullement mystifier ses lecteurs. Sous un déguisement du même genre, Clotilde ne serait-elle pas une proche parente de Chénier ? Ainsi Chatterton a-t-il fabriqué sous le nom du vieux Rowley des poésies archaïques qui firent

illusion. Ainsi Fabre d'Olivet a-t-il publié ses propres œuvres sous le titre de *Poésies occitaniques*. S'il en était de même de Clotilde, pourrions-nous prouver la supercherie ?

Le goût d'une pareille mystification pouvait venir à quelque poète malheureux ou hardi. Si ce poète était un ami du trône, l'époque de Charles V s'offrait à lui comme une renaissance après de longs désastres qui avaient compromis la monarchie en France. S'il avait une connaissance exacte des origines de notre littérature, ou si, du moins, il pensait sur ce sujet comme ses contemporains, c'est dans le ^{xv}^m^e siècle qu'il devait placer sa muse. Transporter à cette date, par un anachronisme piquant, le ton et les convenances poétiques qu'après Marot seulement Du Bellay avait prêchés, c'était à la fois hasarder beaucoup et dissimuler son audace sous son audace même. Mais, peut-être était-ce une idée de génie que de s'aventurer ainsi au-delà des frontières du moyen-âge, dans des terres neuves et inexplorées pour en rapporter « la branche verte et le bouton d'or humide de rosée. » Ainsi pouvait-on raisonner avant l'expérience. Après plusieurs tentatives d'une pareille contre-façon l'on se ravisa dans le monde littéraire, et l'on en appela, pour faire le discernement de l'authentique et du supposé, au moyen-âge mieux connu. Lorsqu'on rencontra des poésies aisées et d'une lecture facile, qui, sous l'archaïsme de leurs mots, cachaient un sens précis, et, sous une construction capricieuse, une clarté toute moderne, on conclut hardiment au mensonge et au faux littéraire.

Si l'on n'osa pas se prononcer catégoriquement sur le fait des poésies de Clotilde, du moins n'a-t-on pas manqué de faire remarquer combien elles ressemblaient aux œuvres unanimement reconnues apocryphes. On a fait plus que de soupçonner la fraude dans ces Poésies, on a fait de cette fraude même leur principal mérite. On a

loué l'auteur de ce thème vieux-français à peu près comme on aurait loué un bon élève de latin ou de grec. Il était évidemment de première force ; à ce titre, son œuvre est méritoire. Pourquoi faut-il qu'on puisse relever, dans ce thème généralement si correct, des anachronismes ? Dans cette restauration du quinzième siècle, tout n'est pas quinzième siècle. D'abord Clotilde est trop savante pour son temps. Elle cite Aulu-Gelle qu'on n'avait pas encore ; elle parle des satellites de Saturne qui n'étaient pas découverts ; elle observe des règles de versification qui n'existeront qu'après elle, elle anticipe sur Malherbe. D'hiatus point, point d'élisions défendues, des rimes partout entrelacées, des rejets d'un effet pittoresque et voulu. On songe involontairement à cet aveu de Vanderbourg dans l'ingénieuse préface, que les poésies de Clotilde furent rajeunies et mises à la mode du XVIII^e siècle par Jeanne de Vallon. Surville aurait pu difficilement rétablir tous les archaïsmes.

Quant à l'allégation que le fabliau d'*Aucassin et Nicolette* avait déjà les rimes alternatives, il nous est impossible de la vérifier ; nous n'avons là-dessus que la version intéressée de Surville. Pourquoi ne trouvons-nous jamais, dans Clotilde, de syllabes muettes et atones comptant dans la mesure des vers ? Nous rencontrons pour la première fois cette licence dans Quesne de Béthune, et, elle devint fréquente au XV^{me} siècle. Charles d'Orléans, Villon, Eustache Deschamps ne s'en privent pas. Or, rien de pareil dans l'œuvre de Clotilde.

Nous serions curieux de posséder un sonnet de notre poète. Il est vraisemblable qu'elle en a composé : c'était fort la mode, de son temps, surtout en Languedoc. Les lois du genre nous sont aujourd'hui parfaitement connues : peut-être est-ce pour les avoir ignorées que l'auteur des Poésies n'a fait que des rondeaux et des ballades.

Pourquoi faut-il que cet auteur, philologue habile évidemment, se trompe toujours quand Lacombe ou Borel se trompent ? Qu'il prenne, par exemple, le mot *voidie* ou *voisdie* dans le sens de *vue*, quand, d'après Roquefort, il signifie *pénétration, prudence fine, ruse* ?

Enfin, pourquoi Clotilde est-elle si française et si peu languedocienne ? Le dialecte du midi est absent de son œuvre : c'était pourtant la langue de son pays.

Telles sont les principales questions qu'une critique même superficielle ne peut manquer de se poser au sujet des Poésies de Clotilde en général. L'une de ces poésies donne lieu à une discussion particulière très-intéressante que nous ne pouvons éviter d'entamer.

M. de Surville a prétendu que Voltaire avait eu connaissance des Poésies de Clotilde, ou du moins du conte des *Trois Plaids d'or* dont il aurait tiré celui des *Trois Manières*. Vanderbourg recule devant l'invraisemblance du fait, et, pour sauvegarder l'authenticité des Poésies, il imagine un fabliau plus ancien auquel Voltaire, comme Clotilde, aurait pu emprunter son sujet. « Les plaidoiries d'amour, dit-il, sont tout à fait dans le goût de nos anciens trouvères. »

Que Clotilde ait d'abord composé cinq plaidoiries au lieu de trois qui nous restent, que celle de Zéglin et celle de Jélisvart aient été retranchées par elle, comme l'affirment les éditeurs du deuxième recueil, c'est ce qu'il est difficile de prouver. Que Voltaire ait connu les Poésies de Clotilde et qu'il n'en soit resté aucun témoignage dans ses œuvres, c'est ce qui paraît contradictoire. Rapportons-nous, d'ailleurs, au conte même de Voltaire. Ouvrons l'infect volume qui le renferme. Voltaire nous le présente avec plusieurs de pire espèce encore, sous ce titre : les contes de Guillaume Vadé. La « Préface de Catherine Vadé pour les contes de Guillaume Vadé » est évidemment l'œuvre de Voltaire qui s'y montre bien tel

qu'il est, et se rend coupable d'une supposition analogue à celle qu'on soupçonne relativement aux Poésies. Jean-Joseph Vadé, comme Voltaire aurait dû l'appeler, auteur misérable de « Poésies poissardes, » né en 1720 et mort en 1757, n'a jamais composé les *Trois Manières* ; Jérôme Carré, son prétendu cousin issu de germain n'a peut être existé que dans l'imagination de Voltaire.

Un mot de l'œuvre elle-même. Une reine, d'après Clotilde, un archonte athénien, d'après Voltaire, s'érigent en présidents d'un tribunal d'amour. Un prix est promis au meilleur amant par la reine Julinde, et par l'archonte Eudamas à la plus parfaite amante. Trois concurrents, Lygdamon, Tylphis et Colamor s'avancent devant Zulinde et content leurs infortunes. Devant Eudamas,

« Trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, et la triste Apamis. »

A travers ces variantes systématiques, on retrouve visiblement un constant parallélisme. Les *Trois Manières* de Voltaire et les *Trois Plaids* de Clotilde développent une même idée par des moyens analogues, et souvent en mêmes termes. Cette coïncidence n'est-elle pas instructive ? Elle nous paraît constituer, dans la question pendante, un document important.

VIII

Admettons un moment qu'un moderne, Vanderbourg si l'on veut, soit l'auteur des poésies dites de Clotilde. La plupart des difficultés que nous venons de soulever tomberont aussitôt comme par enchantement. Tout s'expliquera, depuis les imitations de Voltaire, de Chénier, de Malherbe et de Boileau, jusqu'aux moindres détails philologiques que nous avons relevés.

Et, d'ailleurs, pourquoi Vanderbourg ne serait-il pas

le coupable ? Même après tout ce que nous avons dit plus haut sur la faiblesse de sa traduction d'Horace, nous ne saurions sans injustice le déclarer incapable d'untour de force littéraire tel que la composition des poésies.

Martin-Marie-Charles Boudens de Vanderbourg, né à Saintes, avait fait d'excellentes études à l'école militaire d'Effiat d'abord, puis à celle de Paris. Sous-lieutenant à seize ans, 1781, il était allé, en 1782, dans l'Inde, sur l'Hermione. La révolution l'inscrivit sur la liste des émigrés, le 24 septembre 1793.

Absent de France pendant huit années, il mêla l'étude au négoce, et publia la traduction d'un roman de Henri Jacobi, intitulé : *Voldemar ou la peinture de l'humanité*. Sa traduction des odes d'Horace en vers français était, dès lors, commencée. Il l'acheva en Holstein, encouragé par Quatremère de Quincy. En 1801, il demanda à rentrer en France, et y fut autorisé en 1802. Il publia, cette même année, la traduction du *Laocoon*, de Lessing, et, dans la *Décade philosophique*, les chants d'amour. En 1803, il obtenait, par la publication du premier recueil, un des plus beaux succès littéraires que l'histoire du commencement de ce siècle ait enregistré.

Son nom fut, dès lors, en évidence. Les journaux lui demandèrent sa collaboration. Il écrivit au *Moniteur* et aux *Archives*, avec Quatremère de Quincy, de Gérando, Morellet et Suart. Ses odes d'Horace lui ouvrirent les portes de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où il occupa, en 1814, le fauteuil de Sébastien Mercier. Le *Mercure de France* et le *Mercure étranger* contiennent de nombreux articles de Vanderbourg. On le retrouve aussi parmi les rédacteurs du *Journal des Savants* rétabli en 1816. En 1825, il publiait une nouvelle édition des Poésies, et l'année suivante, il signait, dans le « Répertoire de la littérature ancienne et moderne, » une notice

de Clotilde, dans laquelle l'authenticité des poésies est admise sans réserve.

Un tel écrivain ne pouvait-il pas vieillir son style jusqu'à nous faire illusion, et le zèle qu'il mit à faire connaître les poésies ne constitue-t-il pas contre lui une forte présomption ? Surville peut seul lui disputer l'honneur d'une mystification aussi réussie. Avant d'examiner lequel des deux concurrents doit l'emporter, citons quelques passages des Poésies où se remarque un certain scepticisme qui n'est ni d'une femme du ^{xv}^{me} siècle, ni vraisemblablement d'Étienne de Surville. Clotilde ne serait-elle pas l'humble chrétienne que nous nous attendions à trouver en ouvrant son œuvre ? Son Dieu, c'est le « Destin implacable » (1), sa Providence : la persécution de la destinée :

« Par les destins sans cesse poursuyvie. » (2)

La vie présente n'est qu'un affreux néant contre lequel nous n'avons point droit de lutter, privés que nous sommes de toute espérance d'une autre vie (3). En nos tourments, nous implorons l'éternelle nuit et ses voiles tardifs (4), la mort en un mot. Et cependant :

« La mort ! ce nom fatal. »

.

Rien qu'à l'oyr prononcier trémoussement horrible

Froisse le cœur du bergier et du roy. » (5)

Sous cette imitation de Malherbe se cache, pensons-nous, une profonde et incurable désespérance. Rapprochons-en ces réflexions d'une théologie douteuse. Nous les empruntons encore à l'Élégie sur le mort d'Héloïsa :

(1) Fragments d'épître. 1.

(2) Ibid.

(3) Élégie sur la mort d'Héloïsa.

(4) Éptre à Marguerite d'Écosse.

(5) Élégie sur la mort d'Héloïsa.

ne dirait-on pas, dès le premier vers, une réminiscence de Fontenelle ?

Près d'eux (de ces mondes) est de Phœbe l'orbite pasle et morne.

Veulx ceste-là rouler exprez pour nous ;

Encor pourquoi cettuy, dont œuvres n'ont de borne,

De la peupler ne seroit-il jaloux ?

Possible qu'y reignez, masne sacrez des justes,

En ce costé qu'à nos yeulx s'offre en plain !

Tandis qu'en ses roschiers, ors glacez, ore adustes

De resprouvez est l'opposite emplain.

.

Ah ! dure ce penser, dure, fust-il mensonge ! »

Ne dirait-on pas de ce demi-scepticisme dont se piqua toujours l'académicien du *Mercure* et du *Journal des Savants* ? Sous l'influence de l'exaltation poétique, ne comprend-on pas qu'il ait pu parfois descendre jusqu'au ton impie des premiers vers que nous avons cités ?

IX

Nous regretterions, pour l'honneur de Surville qu'on pût lui attribuer de tels vers. Nous devons toutefois examiner avec impartialité les raisons qui se présentent en faveur de cette hypothèse. Les preuves directes faisant absolument défaut, il nous reste des conjectures que les circonstances de la vie de Surville rendront plus ou moins probables.

Joseph-Etienne, de la noble famille de Surville (1) originaire de Breneville en Normandie, naquit à Valvignère en Vivarais en 1755, selon Vanderbourg, ou seulement en 1760, selon M. du Petit-Thouars (*Biographie universelle*) qui, nous l'avons dit, l'avait personnellement connu, A seize ans, il entra au service. Il fit la guerre de

(1) La noblesses de Surville remonte aux Croisades comme le prouve M. Albert de Boys dans le magnifique *Album du Vivarais*.

Corse et celle d'Amérique. Comme Vanderbourg, il cultivait la poésie au milieu des camps. Tout lui était matière à odes et à épitres. Il avait raconté son *Voyage en Amérique* et l'avait parsemé de descriptions. On louait surtout celle de la chute du Niagara. Il était, paraît-il, d'une imagination vive jusqu'à l'exaltation. Son courage n'était pas moindre, mais il n'en faisait pas toujours le meilleur emploi. Il accepta un duel à l'épée avec un capitaine de vaisseau anglais nommé Middleton.

En 1782, dit Vanderbourg, aidé d'un féodiste ou paléographe, il dépouilla les archives de sa famille. Les premiers morceaux de Clotilde qu'on y découvrit furent les *Triolets* de Rosalyre et un rondeau contre Alain Chartier.

Tandis qu'Etienne faisait traduire ce vieux français par le féodiste, son frère Stanislas, par le peu d'intérêt qu'il attachait à cette découverte, se mettait dans l'impossibilité de renseigner plus tard Vanderbourg qui aurait voulu savoir de lui le nom du féodiste (1). A peine pourra-t-il affirmer qu'après une absence de quelques années il avait trouvé les Poésies très avancées, c'est-à-dire, apparemment, en bonne voie d'être déchiffrées.

Etienne de Surville se maria en 1786 avec la dernière descendante des Mirabel (2), femme de sens rassis, nous dit la Préface, et assez étrangère aux choses de la poésie pour ne pas pouvoir donner aucun renseignement sur la découverte de son mari (3). A qui donc faudra-t-il

(1) Joseph Stanislas de Surville vécut longtemps après l'émigration. Il habitait alternativement à Bourg-Saint-Andéol et à Viviers. Il mourut du choléra aux eaux de Gréoulx, le 29 août 1837. Les Surville avaient trois sœurs, M^{me} Rey, morte en 1812, mère de Carolino et de M^{me} Olympe Goudareau, M^{me} de Charnève, enfin M^{me} Malaval de Surville.

(2) Abbé Mollier. Recherches historiques sur Villeneuve-de-Berg. De ce mariage Surville n'eût qu'une fille morte en 1791.

(3) M^{me} J. E. de Surville vivait encore au Pradel, près Villeneuve-de-Berg, en 1823. C'est au domaine du Pradel qu'un de ses ancêtres, Olivier de Serres, le père de l'Agriculture française, cultiva pour la première fois le mûrier.

s'adresser? A M. de F..., ancien officier supérieur, retiré à Quimper, qui a vu, à Viviers, entre les mains d'Etienne, les manuscrits de Clotilde. A M. de Villeneuve, auteur de Mémoires sur l'expédition de Quiberon, qu'il avait faite aux côtés de Surville. M. Lavialle de Masmorel enfin, président du tribunal civil de Brives et ancien député de la Corèze, écrivait en 1842 à Sainte-Beuve : « Mon père..., compagnon d'infortune du malheureux Surville et son ami intime, avait fini par lui arracher l'aveu qu'il était réellement l'auteur des prétendues œuvres de son aïeule. »

Ces témoignages concordent tous avec cette déclaration de Vanderbourg que Surville, avant 1791, avait montré à son frère Stanislas, les cahiers même dont il devait tirer la matière de son édition.

Les progrès de la Révolution obligèrent les Surville à émigrer en 1791. Persuadé qu'il ne tarderait pas à rentrer en France, Etienne n'emporta qu'une copie des Poésies. Il était alors colonel-général au premier régiment d'infanterie, ci-devant Picardie. Or, tandis qu'il vivait retiré dans un village à deux lieues de Liège, le comité révolutionnaire de Viviers emprisonnait ses sœurs et obligeait sa mère à livrer ses papiers de famille pour être brûlés. Un témoin que Vanderbourg ne veut pas nommer, par respect, dit-il, pour son caractère, aurait pu certifier de ce fait malheureux.

Rentré en France pour y chercher les précieux manuscrits, en 1795, Etienne dut émigrer de nouveau. Il perdit de vue son frère, puis le retrouva à Lausanne en 1797. Ce fut là qu'il ébaucha la notice sur les femmes poètes antérieures à Clotilde ou ses contemporaines. Il accepta une discussion, à ce sujet, avec M. de Maistre, mais les événements l'empêchèrent de tenir sa parole. D'ailleurs, Surville avait à remplir une mission auprès des princes émigrés. Lamothe, chef des royalistes en Vivarais, lui avait donné, à cet effet, le titre et les pouvoirs de commissaire-

général. Il fut décidé, entre les princes et lui, qu'il rentrerait en France pour préparer les voies à Louis XVIII. On ne sait s'il fut arrêté à Montpellier ou à la Flèche ou à Craponne en Haute-Loire (1). Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable, puisqu'il fut traduit devant la commission militaire du Puy. Surville tenta de déguiser son nom, puis s'avoua hautement contre-révolutionnaire et commissaire du roi. Il fut condamné à mort, et « l'arrêt du tribunal (ironie sanglante) portait au considérant : condamné pour vols de diligence. André Chénier à l'échafaud fut plus heureux (1). Conduit sur la place d'arme, il demanda le curé constitutionnel de la paroisse voisine, et après lui avoir vivement reproché sa défection, il le pria de l'absoudre. Un soldat s'étant approché pour lui bander les yeux, il le remercia et commanda lui-même le feu. C'était le 27 vendémiaire an VII.

Une lettre datée par Surville « du cachot du secret, prison du Puy-en-Velay, ce je ne sais trop quel quantième d'octobre 1798, veille de ma mort », léguait à Mme de Surville, avec le dernier souvenir de son mari, son héritage poétique (2). « Je ne peux te dire maintenant où j'ai laissé quelques manuscrits de ma propre main relatifs aux œuvres immortelles de Clotilde, que je voulais donner au public. Ils te seront remis quelque jour par des mains amies à qui je les ai spécialement recommandées. Je te prie d'en communiquer quelque chose à des gens de lettres capables de les apprécier, et d'en faire après cela l'usage que te dictera ta sagesse. » Qu'on ne s'étonne pas du vague dans lequel nous laisse la lettre de Surville

(1) C'est l'opinion de M. A. Vincent, auteur de l'*Histoire des Guerres du Vivarais*.

(2) Sainte-Beuve, *Hist. de la poésie franç. au xvi^e siècle*, p. 498.

(3) L'original de cette lettre appartient à M. de Vatré de Grenoble ; on la trouve tout entière dans le cours de littérature de M. Antonin Macé, et dans les lettres d'Olympe Goudareau. M. de Vatré conserve aussi le portrait de M. de Surville, dont il est parlé dans cette lettre.

relativement au dépositaire de ses manuscrits. « Il s'agit évidemment ici, dit M. Goudareau, de Mme de Chabannolle, que M. de Surville ne pouvait désigner, puisque c'était chez elle, au Puy, qu'il avait trouvé un asile, et que, en vertu des lois de la Convention, non encore abrogées, elle aurait encouru la peine de mort pour avoir reçu un émigré (1) ».

Telle est la lettre de Surville, le seul texte authentique que nous ayons de lui. Pouvons-nous le juger sur ces quelques pages ? Lui même ne nous le permet pas : « Ce griffonnage, dit-il, ne vaut pas les beaux essais de ma main ; il faut pourtant t'en contenter, ma belle amie ! »

Pour nous, qui épions, à travers les derniers accents d'un condamné, le génie de l'auteur des Poésies, nous nous en contentons difficilement. Nous feuilletons les recueils du temps, nous lisons les vieilles revues, et notre recherche demeure vaine : nous n'avons rien trouvé de M. de Surville.

Tout ce que nous pourrions dire de sa compétence philologique ou de ses aptitudes poétiques, sera ou à peu près, sans fondement. Sans doute est-il possible que, lié avec quelques amateurs de vieux langage, aidé de La Combe et de Borel, il ait pu faire mieux que le président Hénault qu'il critique ; que son génie, un moment incertain, ait enfin trouvé cette veine, et que, cachant sa personnalité, mais glorifiant le nom qu'il portait, ce gentilhomme poète ait consacré sa fontaine auprès d'une source dont il se sentait de force à diriger le jet.

Si Surville est le coupable, en cette affaire, il faut dire qu'il appartenait à la noble école dont Virgile est le maître et Racine le premier disciple, l'école des habiles étudiants.

(1) Lettres d'Olympe. Appendice, p. 493, note.

X

Si la science pouvait se contenter d'hypothèses et de conjectures, Surville aurait plus de partisans que Vanderbourg, Vanderbourg, plus que Roujoux et Nodier ; ceux-ci auraient peut-être aussi leurs fanatiques (1). Les écrivains seraient pour l'authenticité des Poésies de Clotilde ou pour leur modernité. Assez de raisons combattraient en faveur de tous. A celles que nous avons discutées pourrait-on peut-être en joindre une infinité d'autres. Mais, quelle serait leur valeur ? Égale des deux parts, ce qui est fort peu de chose.

La question de l'authenticité des Poésies offre de grandes analogies avec celle de l'authenticité des fables de Phèdre qui divisait encore les érudits en 1830.

François Pithou avait exhumé Phèdre en 1596. Son frère, Pierre Pithou, en avait donné une édition, mais le manuscrit qui leur avait servi de guide, vu et touché par eux seuls, disparut on ne sait comment. D'autres érudits du dix-septième siècle complétèrent l'œuvre d'après des manuscrits qu'ils oublièrent de conserver.

La critique se prit à douter d'une authenticité dont les preuves matérielles manquaient. On accusa les Pithou d'avoir voulu mystifier leurs contemporains. On accusa aussi Nicolas Perotti, archevêque de Manfredonia, d'avoir mis en vers iambiques des fables jadis rédigées en prose par un certain Romulus, ou mal versifiées par l'archevêque Hildebert, au ^{xiii}^{me} siècle. D'autres se souvinrent d'un moine du nom de Phédrus, condamné par un concile au commencement du ^{xvi}^{me} siècle. Que de raisons échaufaudées de part et d'autre !

(1) M. Sainte-Beuve vient d'avouer que la plupart des pièces du dernier recueil appartiennent à M. Charles Nodier (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1840). Antonin Mocé, *Cours d'histoire des temps modernes*. 2^{me} volume.

Les Phédristes persistèrent néanmoins à défendre leur fabuliste. Ils disaient à leurs adversaires, avec un personnage comique : « Tu ne me persuaderas pas ; non, quand tu m'aurais persuadé. »

Toutefois, malgré cette tenacité et malgré quatre cents éditions environ des fables de Phèdre, le débat continua. Il subsistait encore en 1830.

Un évènement inattendu y mit fin pour toujours. Nous demandons, pour les Poésies de Clotilde, une fortune analogue. Le manuscrit des Pithou, celui-là même sur lequel avait faite l'édition *princeps* fut découvert et publié en *fac-simile*. Il était daté du x^m^e siècle, antérieur, par conséquent, de cinq ou six cents ans à Perotti et à Phédrus. A dater de ce jour, les anti-Phédristes désarmèrent.

Ne sommes-nous pas trop exigeant en réclamant l'original des Poésies, ce manuscrit du xv^m^e siècle que déchiffrera le féodiste de Surville ? N'est-ce pas sacrifier à une question de pure érudition, si intéressante soit-elle, le charme bien autrement précieux que nous avons trouvé rien qu'à parcourir l'œuvre de Clotilde ?

L'Abbé Bouisson,

Professeur de philosophie.

LE COUVENT DES DOMINICAINS DE GÉNOLHAC

PENDANT LA RÉVOLUTION (1)

(Suite)

1788, — 13 MARS 1791

Il n'entre pas dans notre plan de faire ici l'histoire de Génolhac pendant la révolution ; quelque intéressante qu'elle puisse être, cette étude fera l'objet d'un travail particulier. Toutefois, comme le dernier prieur de notre couvent a été mêlée aux affaires politiques de cette triste époque, nous serons obligés de mentionner à grands traits les diverses phases de la révolution dont les terribles conséquences amenèrent avec la chute du trône et de l'autel la suppression de notre couvent.

Le R. P. de Noves ne vit pas sans quelque inquiétude le Conseil politique de Génolhac suivre de loin en loin les funestes tendances insinuées d'abord dans les circulaires et plus tard dans les iniques décrets que Paris transmettait à toutes les municipalités. Celle de Génolhac se réunit le 21 décembre 1788, pour formuler les

(1) La fin au prochain numéro.

principaux vœux patriotiques sur les objets relatifs à la convocation des Etats généraux ; Bouzige, curé doyen de Génolhac et L'abbé de Narbonne Lara signèrent cette délibération (1). Ces vœux plus étendus, rédigés par Bondurant, La Roche et Lafont d'aiguebelle dans le cahier des doléances de la ville de Génolhac, furent présentés à l'approbation de l'Assemblée générale convoquée dans la maison de ville, le 11 mars 1789. Voici le préambule de ce cahier que cent dix notables signèrent et que les deux rédacteurs apportèrent à l'Assemblée de Nîmes : « La ville et communauté de Génolhac située
 « dans les hautes Cévennes, diocèse d'Uzès, sénéchaus-
 « sée de Nîmes, procédant en conformité de la lettre du
 « roi, au cahier de ses doléances, pour être mises sous
 « les yeux des Etats généraux, s'est fixée sur quelques
 « articles qui frappent plus singulièrement les hautes
 « Cévennes, à cause de leur position dans un pays de
 « montagnes très escarpées, où la rigueur du climat est
 « excessive et qui ne produisent quelques denrées que
 « par des travaux immenses et au moyen des murs mul-
 « tipliés et amphitéâtrés pour soutenir le terrain. Les
 « pluies et les ravines entraînent les terres et ces murs
 « de soutènement, ce qui occasionne un entretien des
 « plus coûteux. Cette position dans un pays si montueux
 « oblige l'habitant de cultiver la terre à force de bras et
 « de porter sur son dos les engrais de la récolte ; faute
 « de chemin suffisant il retire moins des objets d'explo-
 « tation et paye plus cher ceux d'importation. Malgré son
 « travail, il ne recueille pas la cinquantième partie du
 « blé qui lui est nécessaire ; le terrain n'y étant pas
 « propre. D'ailleurs il n'y a aucun commerce dans la ville
 « ni dans la paroisse. » Suivent les doléances au nombre
 de neuf, sur le sel, sur la justice, sur les milices, sur les

(1) Arch. Communales de Génolhac, délib. des conseils politiques BB. 3, p. 1173.

États de la province, sur les péages, sur la dime (1). Sans doute une sage réforme sur tous ces articles était devenue nécessaire, mais, fallait-il, pour atteindre ce but, faire table rase de tout un passé qui n'était pas sans gloire ? L'assemblée des États généraux réunie à Versailles, le 5 mai 1789, commença par se diviser sur la question de la vérification des pouvoirs. Le Tiers-Etat voulait qu'elle eut lieu dans une salle commune et que le vote eut lieu par tête contre l'usage observé dans les anciens États généraux. Ces préventions amenèrent une suspension de séance et ce fameux serment du jeu de Paume, 20 juin, où l'assemblée du Tiers se déclara permanente jusqu'à l'achèvement de la constitution ; en tête de cette constitution on inscrivit une déclaration des droits de l'homme, qui, selon l'expression de M. Taine, sont comme « des poignards dirigés contre la société humaine, et il n'y a qu'à pousser le manche pour faire entrer la lame. (2) » Aussi faut-il s'étonner que l'émeute éclatant dans les rues et jusqu'aux portes de l'Assemblée ait pour triste conséquence la prise de la Bastille, 14 juillet 1789. Dès ce moment l'effervescence devient générale, la panique se répand partout, on annonce que des brigands arrivent mettant le feu aux moissons, aux châteaux et commettent d'affreux ravages. La délibération suivante du conseil politique de Génolhac vient confirmer ces tristes préludes de la révolution : « M. Campredon, premier consul, maire, communique « aux membres de l'assemblée municipale, une lettre de « M. Lavalette, premier consul et maire de Villefort, annonçant qu'une troupe de brigands armés et marchant « en ordre a traversé le Dauphiné et s'approchait de « Montélimar en ravageant tout, qu'une autre troupe « ayant passé le Rhône était dans le Vivarais, et qu'une

(1) Arch. de Génolhac, feuille volante.

(2) Taine, *La Révolution*, t. 1^{er}, p. 180.

« autre plus considérable est déjà à Chabeux. Le conseil
 « décide la formation d'une compagnie de soixante hom-
 « mes et nomme, pour la commander M. de Roche, sei-
 « gneur de Génolhac, capitaine retiré, chevalier de Saint
 « Louis. MM. Bondurand Laroche fils, Lassagne fils,
 « Deleuze fils et Roque sont nommés lieutenants et
 « M. Polge Le Blanc, aide-major. La compagnie élira
 « ses sergents et autres bas officiers. Il n'existe que
 « vingt fusils et pas de munitions. On demandera des
 « armes et un détachement au commandant d'Alais et au
 « comte de Périgord, commandant de la Province à Mont-
 « pellier. On empruntera trois cents livres pour les dé-
 « penses les plus urgentes. Signé : l'abbé de Narbonne
 « Lara, de Chapelain, de Roche, de Leyris, Daudé, Las-
 « sagne, Chamboredon, Bondurand La Roche, Deleuze,
 « Chabert, Roque, Dumazert, Polge Le Blanc et de Cam-
 « predon, premier consul et maire. (1) »

Pour exécuter cette délibération, le 22 août suivant
 l'assemblée politique de Génolhac forma un conseil
 permanent de quatorze membres, qui, de concert avec
 les officiers, devaient faire un règlement pour la compa-
 gnie nouvellement formée. Les considérants de cette déli-
 bération font pressentir déjà l'approche du règne de la
 terreur : « comme les circonstances, y est-il dit, sont en-
 « core bien critiques et paraissent exiger que la compa-
 « gnie reste en activité pour le maintien de la sûreté
 « publique etc... 23 août 1789 (2). »

Le 10 novembre suivant, le capitaine de Roche fait
 présent à la municipalité d'un drapeau aux couleurs na-
 tionales avec cette inscription : *Pour la nation, le roi et
 la loi* ; après la bénédiction de ce drapeau qui eut lieu à
 l'église paroissiale, la compagnie bourgeoise renouvelle

(1) Arch. com. de Génolhac, délibération du Conseil politique BB pag.
 1207, 1209, 1217.

(2) id. id.

le serment unique d'être fidèle à la nation, au roi et à la loi (1).

Pendant ce temps-là, l'assemblée constituante poursuivait le cours de ses séances et de ses réformes : elle abolit tous les privilèges féodaux la nuit du 4 août, décréta la liberté de la presse et des opinions religieuses, les 23 et 24 août, décida la translation de l'Assemblée à Paris le 22 octobre et mit tous les biens du clergé à la disposition de la nation, à charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses ministres et au soulagement des pauvres, le 2 novembre 1789, et supprima les maisons religieuses de chaque ordre, le 19 février 1790.

Le 25 janvier de la même année, le R. P. de Noves affirme les biens dépendants des ci-devant Dominicains à Folcher de Génolhac au prix de 726 livres par an payables, savoir : 200 livres le 1^{er} mars, autres 200 livres le 24 juin, 420 livres le 1^{er} septembre et 200 livres à la Noël de chaque année; acte reçu M^e Pastourel, notaire (2).

Conformément au décret du 14 décembre 1789 de l'assemblée nationale relatif à la formation des municipalités du royaume, l'élection des membres composant la municipalité de Génolhac eut lieu dans l'église des Jacobins, le 14 février 1790. Les citoyens actifs étaient au nombre de 265, savoir :

pour Génolhac éligibles à raison de 10 livres d'impôt direct.	140
Electeurs à raison de 3 livres d'impôt.	40
Cartel de l'Arnaldès, éligibles.	4
Cartel de l'Hermet, éligibles.	6
Cartel de Belle-Poile, éligibles.	11
Electeurs.	3
Cartel du Rastel, éligibles.	24
Electeurs.	16

(1) id. id.

(2) Archives du bureau de l'enregistrement de Génolhac.

LE COUVENT DES DOMINICAINS DE GÉNOLHAC	43
Cartel de la Ribeirette, éligibles.	15
Electeurs.	6

Total des citoyens actifs. 265

Génolhac avait donc 180 citoyens actifs et les cartels 75. Les trois scrutateurs des deux premiers scrutins furent sieur Antoine Merle, Messire Jean Bouzige, curé, et M. Jean-Pierre de Leyris de Campredon, premier consul, maire. M. Bouzige, curé, a été élu président de l'assemblée, et M. Jean-Baptiste Polge Leblanc, secrétaire.

« MM. Jean Durand de l'Hermet et le père de Noves, « ont remplacé M^r Bouzige et M^r de Campredon, comme « scrutateurs des deux premiers scrutins.

« On a ensuite procédé à la nomination des trois scrutateurs du scrutin du maire et des officiers municipaux. « Ont été élus s^r François Blanc; le père de Noves, Jacobin, et le s^r Jean-Antoine Polge.

« Le 15 février, M^r André Bondurand de la Roche, avocat, a été élu maire à la pluralité absolue de 142 voix « sur 209; il est protestant.

« Ensuite on a procédé à l'élection des officiers municipaux : sur 182 votants, s^r Jacques Roure, sellier, a eu « 149 voix, s^r François Blanc, serrurier, a eu 140 voix et « s^r Jean-François Lafont de Finoune, a eu 110 voix.

« Le 16, second scrutin : billets 95. Le s^r Alexis Chamboredon, faiseur de bas, a eu la majorité absolue.

« Le 17, troisième scrutin : votants 61. S^r Jean-Baptiste Polge, chirurgien, a eu 43 voix.

« Cy....., conseillers,

« 1^o Jacques Roure,

« 2^o François Blanc,

« 3^o S^r Jean-François Lafon, protestant.

« 4^o Alexis Chamboredon,

« 5^o S^r Jean-Baptiste Polge.

« Dans la municipalité y compris le maire, il y a donc « deux protestants et quatre catholiques.

» Ensuite on a passé à la nomination des notables. Il

« y a eu 59 votants, et ont été élus, savoir :

- | | |
|--|----------|
| « 1° S ^r Jean Durand de l'Hermet, qui a eu. . . | 55 voix. |
| « 2° M. Bouzige, curé. | 53 . |
| « 3° Jean Teissier, boucher. | 42 . |
| « 4° S ^r Chamboredon, père, chirurgien. . . . | 38 . |
| « 5° Pierre Julian, perruquier, protestant. . | 38 . |
| « 6° S ^r Pierre Veyrac, du pont du Rastel, pro- | |
| « testant. | 38 . |
| « 7° André Valentin, chapelier, protestant. . | 33 . |
| « 8° François Volpilière de la Ribeirette. . . | 33 . |
| « 9° Le père de Noves, prieur du couvent. . | 33 . |
| « 10° Dominique Gervès, de Bellepoile, pro- | |
| « testant. | 33 . |
| « 11° Alexis Hébrard, hôte. | 32 . |
| « 12° Jean Dardalhon, du Pont du Rastel. . . | 18 . |

« Parmi les notables il y a donc huit catholiques et
« quatre protestants.

« On a ensuite procédé à l'élection du procureur du
« roi à la commune. Il y a eu 58 votants et M. Antoine
« Veyrac, notaire, a eu 53 voix. Il est protestant. Cette
« opération a donc duré quatre jours entiers et non sans
« cabale. (1) ».

Cette élection prouve combien, au commencement de la révolution, on était loin d'exclure le clergé de la politique. Le curé de Génolhac fut nommé président de cette assemblée primaire et réunit comme notable le plus grand nombre de voix. Le Père de Noves fut à son tour nommé deux fois scrutateur et notable avec une majorité assez imposante. Nous les voyons l'un et l'autre signer le 7 mars 1790, une délibération dans laquelle on prie M. le curé de lire au prône le discours du roi prononcé à l'assemblée nationale le 4 février 1790 (2).

(1) Archives de Roche, mémoires et actes concernant la communauté de Génolhac.

(2) Arch. comm. de Génolhac, délibérations des conseils politiques BB. 4. p. 1253.

Le 28 mars de la même année, M. Bouzige, curé-doyen, lit au prône quatre lettres patentes portant sanction des décrets de l'assemblée nationale. Les premières qui prohibent en France les vœux monastiques de l'un et de l'autre sexe ; les secondes concernant la sûreté des personnes, des propriétés et la perception des impôts ; les troisièmes qui fixent le traitement des religieux qui sortiront de leur couvent et celui des frères lais et convers ; les quatrièmes relatives aux délibérations des assemblées représentatives, municipales et administratives.

Parmi les délibérations consulaires signées par le curé Bouzige et le Père de Noves, nous devons citer celle qui relate la fête de la fédération, célébrée en grande pompe le 14 juillet 1790. En voici du reste la relation : « La veille
« du jour mémorable où la France a reconquis sa liberté,
« la municipalité de la ville de Génolhac fait publier par
« toute la ville, au son des tambours, d'instruments de
« musique et du carillon des cloches, une invitation à
« tous de se rendre le lendemain à la place du Colombier
« pour y prêter ou renouveler le serment civique, et
« célébrer le pacte fédératif général et le premier anni-
« versaire de la liberté. »

« Ce jour arrivé, que le zèle patriotique attendait avec
« impatience, il y a eu grande messe à l'église du couvent
« des Dominicains et à celle de la paroisse de St-Pierre,
« où la municipalité a assisté en cérémonie.

« A l'issue de cette dernière, sur la place du Colombier, en présence de tous les citoyens, M. le Maire et
« ensuite M. Bouzige, curé, le P. de Noves et Deleuze fils,
« aide-major des gardes nationales, ont prononcé chacun
« successivement un discours analogue à la circonstance
« et sur l'importance du serment fédératif à prêter. Ils
« ont tous ensemble levé la main et juré d'être fidèles à
« la nation, à la loi et au Roi, de maintenir de tout leur
« pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée natio-

« nale et acceptée par le Roi, et de demeurer unis à tous
 « les Français par les liens indissolubles de la fraternité.
 « Après cela, tous les citoyens, tant Catholiques que Pro-
 « testants, ont été à l'église St-Pierre assister au *Te Deum*
 « qui y a été chanté ; le soir, il y a eu banquet et illu-
 « mination. » (1)

Jusqu'ici, la religion présidait à ce mouvement de réforme qui, bien dirigé, aurait épargné à la France tant de hontes, de désastres et de meurtres dont la Révolution s'est souillée.

Mais le mauvais génie, qui inspirait la haine de l'Église, ne cessait de fabriquer des lois iniques que les municipalités exécutaient à regret. Ainsi, le 5 août 1790, le Conseil de Génolhac décide que l'imposition payée par la communauté sur les biens des Dominicains et du curé sera désormais payée par eux, savoir : les Dominicains, 16 sols, pour leur pré de vigne d'Arne, 12 sols, 6 deniers, pour celui de Fraissinet, 2 sols, 2 deniers, pour partie de leur vigne de Fraissinet, du titre d'Étienne Raoux, sans préjudice de la partie de leur maison, à concurrence de 8 sols de présage, pour laquelle l'imposition sera suspendue, à cause qu'elle sert à leur habitation, le tout à la charge par la communauté d'acquitter aux dits religieux ou à ceux qui exerceront leurs droits, les rentes, pensions, ou redevances auxquelles ladite communauté pourrait se trouver légitimement soumise. — M. le curé est cotisé 9 sols, 11 deniers, pour le pré de la cour et le bois des Tail-lades (2).

Pendant que la Révolution faisait de trop rapides progrès, le R. P. de Noves, à la veille d'être dépossédé de ses biens, envoyait à M. Chas, avocat à Nîmes, dont le

(1) Arch. comm. de Génolhac. Délibér. des conseils politiques. BB. 4. page 1325.

(2) Arch. comm. de Génolhac. Délibérat. des Conseils polit. B. B. 4, page 1346.

LE COUVENT DES DOMINICAINS DE GÉNOLHAC

fils, avocat aussi, fut tué dans la Grand'Rue, sur le
de sa porte, par un coup de fusil, dans la bagarre
13, 14, 15 et 16 juin 1790, deux requêtes démonstra
et une réponse à la continuation d'un factum de
Joseph de Montlebourg, contre noble André de Narb
de Florensac (1).

Nous avons déjà vu que l'église des Dominicains
été affectée à la tenue des assemblées primaires
Conseil politique décida encore, le 31 octobre 1790,
l'élection du juge de paix du canton et des quatre a
seurs serait faite le 12 novembre prochain, et cell
nouveau maire, en remplacement de M. Bonduran
Roche, le 5 décembre suivant, dans la même église
Dominicains, et que les autorités prendraient place
le chœur de cette église; M. Chamboredon fut
maire (2).

A partir du 15 juin 1790, le Père de Noves ne signe
les délibérations consulaires, en sa qualité de pri
mais comme prêtre-vicaire; il remplit, en effet, les
tions de vicaire de Génolhac; la dernière délibér
qu'il signe est du 24 juillet 1791.

A mesure que se propagent les idées révolutionna
les délibérations des Conseils politiques s'en ressen
et les préambules qu'elles contiennent dénotent les fu
testendances de l'époque contre un passé dont les gl
l'emportent de beaucoup sur les erreurs. La nobles
le clergé avaient, sans doute, leurs défauts, mais
se laissaient jamais surpasser par personne, dans l'
cice de leurs fonctions, ni dans l'assistance que po
offrir au service de l'État et au soulagement des pa
leur libre et généreux concours.

Il y a lieu à réforme sans doute, mais on va à une

(1) Arch. du Gard. H. Fonds des Dominicains de Génolhac, lias.

(2) Arch. comm. de Génolhac. Délibérat. des Conseils polit. B.
pages 1378, 1397.

lution qui s'acharne à l'anéantissement progressif de la royauté et de la religion et à l'établissement de l'âge d'or qu'elle poursuit, en lui tournant le dos et en perpétrant tous les crimes. On se demande comment ces théories révolutionnaires pourront venir à l'application.

M. Taine nous répond : « Une fois que la chimère est née, les privilégiés la recueillent chez eux comme un passe-temps de salon ; ils jouent avec le monstre tout petit, encore innocent, enrubanné comme un mouton d'églogue ; ils ne s'imaginent pas qu'il puisse jamais devenir une bête enragée et formidable ; ils le nourrissent, ils le flattent, puis de leur hôtel, ils le laissent descendre dans la rue. — Là, chez une bourgeoisie que le gouvernement indispose en compromettant sa fortune, que les privilèges heurtent en comprimant ses ambitions, que l'illégalité blesse en froissant son amour-propre, la théorie révolutionnaire prend des accroissements rapides, une âpreté soudaine, et au bout de quelques années, se trouve la maîtresse incontestée de l'opinion. A ce moment, et sur son appel, surgit un monstre aux millions de têtes, une brute effarouchée et aveugle, tout un peuple pressuré, exaspéré et subitement déchaîné contre le gouvernement dont les exactions le dépouillent, contre les privilégiés dont les droits l'affament ; en sorte qu'on ne peut se défendre contre ces deux ennemis de toute liberté et de tout ordre ; contre la contagion du rêve démocratique qui trouble les meilleures têtes et contre les irruptions de la brutalité populacière qui pervertit les meilleures lois (1). »

Cette haine du peuple et de la bourgeoisie contre les nobles et les prêtres, ressort de l'examen de plusieurs délibérations consulaires de Génolhac, entr'autres de celle en date du 28 février 1790, relative à la revendication de la jouissance des mûriers plantés sur la place du

(1) Taine. *L'ancien Régime*, p. 523.

Colombier, du Pouzet, des Aires, de l'Eglise et à d'autres endroits, rues et carrefours, chemins et passages de Génolhac : Voici le préambule fait par M. Veyrac, notaire, procureur de la commune ; il dit : « Qu'à moins d'être
 « ennemi du bien public, et d'avoir fermé son cœur à tout
 « sentiment de commisération, d'humanité, de raison, de
 « justice et de patriotisme pour vouloir encore que le
 « puissant et le riche oppriment le faible et le pauvre,
 « que l'intrigue ait la préférence sur la vérité ; que cer-
 « tains hommes plus qu'inutiles à l'Etat se créent une
 « fortune de la sueur du peuple ; qu'il y ait des sangliers
 « parmi la société ; que le laborieux travaille pour nourrir
 « et engraisser l'oisif, qu'il y ait des tyrans et d'esclaves ;
 « que le plus petit nombre exerce l'arbitraire et le despo-
 « tisme sur le reste du genre humain, et que la classe la
 « moins aisée supporte toujours seule l'impôt nécessaire
 « aux besoins de l'État ; on ne peut se dissimuler qu'un
 « bonheur général ne soit le fruit de la régénération de
 « la France, opérée par la révolution actuelle, les lumiè-
 « res et la fermeté des représentants de la nation , etc... ,
 « etc... » (1)

La délibération fait observer que M. le curé est sorti de la salle du Conseil, après avoir approuvé de sa signature, dans la même séance, la nomination de Jean-Antoine Polge, comme secrétaire greffier ; mais on comprend qu'il se retire, pour ne pas approuver les insinuations malveillantes contenues dans le préambule précédent ; nous sommes heureux de constater que le R. P. de Noves n'assistait pas à cette séance, pas plus qu'à celle du 16 août 1790, dans laquelle on communique une invitation faite par le district de Largentière, à la garde nationale de Génolhac, pour se rendre au camp fédératif qui devait se former deux jours après, dans la plaine de Jalès.

(1) Arch. comm. de Génolhac ; délibérat. des Conseils polit. B. B. 4, page 1246.

Cette délibération parle bien « du plus pur patriotisme » et de la plus grande fraternité qui doit avoir lieu entre « tous les Français, désormais tous frères. » (1)

Mais, hélas ! ces beaux sentiments sont loin de régner dans les cœurs, à cette époque où la haine se manifestait dans tous les actes. Nous en avons pour preuves de nombreuses délibérations, entr'autres celle, en date du 5 mars 1791, dans laquelle il est dit : « Le peu de titres » qui peuvent rester aux archives ayant été brûlés « durant les guerres civiles des Cévennes et du depuis » mal soignés par l'ancienne administration dont presque « toujours les membres étaient des cy-devant seigneurs » et intéressés à s'emparer et à faire disparaître tous les « titres établissant les droits de la commune, etc... » (2)

Nous sommes étonnés de voir M. de Noves signer cette délibération.

Le procès-verbal d'une autre délibération, dans laquelle M. Chamboredon, maire, accuse M. Leyris « de suivre la » « tyrannie de l'ancien despotisme qui a fait la honte du » « genre humain, » constate que, le 9 octobre 1791, M. de Noves, depuis le 23 juin de la même année, loge les soldats et leur fournit le lit et la chandelle (3).

Après avoir confisqué les biens du clergé, l'assemblée lui imposa le serment à la Constitution civile, qui livrait à l'élection populaire et à l'État toute la hiérarchie et l'administration religieuse. La proclamation du roi du 14 août 1790, approuvant cette constitution civile du clergé et la prestation du serment, fut lue au prône par M. Bouzige, le 31 octobre 1790. Quatre évêques et quelques prêtres en petit nombre prêtèrent ce serment. Poursuivis dans leur

(1) Arch. comm. de Génolhac ; délibérat. des Conseils polit. B. B. 4, page 1348.

(2) Arch. comm. de Génolhac ; délibérat. des Conseils polit. B. B. 4, page 1501.

(3) Arch. comm. de Génolhac ; délibérat. des conseils polit. B. B., h, page 1508.

personne et dans leurs biens, la plupart des nobles et des prêtres préférèrent passer la frontière plutôt que de forfaire à leur conscience.

Le moment arriva où, selon la loi du 8 octobre 1790, on dut procéder à la liquidation du personnel des maisons religieuses. Chaque supérieur local reçut l'ordre de fournir la liste de ses religieux, avec les noms, l'âge de chacun et la date de sa profession. En outre, chaque religieux devait déclarer, devant les officiers municipaux, s'il désirait ou non continuer la vie commune. Ceux qui optaient pour la vie privée étaient libres de se retirer avec leur pension, emportant le mobilier de leur chambre seulement, ainsi que les objets qu'ils pourraient prouver avoir été à leur usage exclusif et personnel. La pension était de 900 livres pour les religieux qui n'avaient pas 50 ans, de 1,000 livres pour ceux qui avaient de 50 à 70 ans, et de 1,200 livres pour ceux qui avaient dépassé 70 ans.

Nous extrayons du tableau des religieux du district d'Alais ce qui concerne les Dominicains.

Jacobins d'Alais

« 1^o Jean-Baptiste Icard, 73 ans, profession, 19 octobre 1768, vie privée.

Jacobins de Génolhac

« 1^o Jean André de Noves, 44 ans, profession, pas de date, vie privée;

« 2^o P. Joseph Estève, 52 ans, profession pas de date, vie privée.

« *Nota.* — Aucun des couvents du district d'Alais n'est susceptible de recevoir vingt religieux.

« Fait et arrêté à Alais, en assemblée du directoire le 13 mars 1761. Dumas, Leyris V. P. Perrot, pr. s. Cailet. (1) »

(1) Arch. du Gard, $\frac{1. L. 2}{8}$ n. 109.

Sans être supprimé, le couvent de Génolhac était déjà envahi par les administrateurs fédéralistes, c'était là les premières conséquences des funestes principes de 89 et des écrits pleins de mensonges et d'impiété contre l'ancien régime, les prêtres et les religieux. Vers la fin de l'année 1790, les commissaires désignés par le département vinrent à Génolhac pour procéder à l'inventaire des immeubles et des rentes du couvent, de l'argenterie à l'usage du service divin et de tous les effets mobiliers qui se trouvaient dans l'église et dans le cloître, pour être mis à la disposition de la nation.

Les archives du Gard nous ont fourni cet inventaire dont nous donnons ici in-extenso la copie à cause de son importance :

« Extrait de l'inventaire fait par la municipalité de Génolhac au ci-devant couvent des Jacobins de la dite ville.

« Du vendredi septième mai dix-sept cent quatre-vingt-dix, dans le couvent des Dominicains de la ville de Génolhac.

« Nous M^e André Bondurant La Roche, maire et sieurs Jacques Roure, François Blanc, Polge et Chamboredon, officiers municipaux et M^e Antoine Veirac, notaire, procureur de la commune de la dite municipalité, en exécution du décret de l'Assemblée nationale sanctionné par le roi, le 26 mars, publié dans cette municipalité le deuxième courant, nous étant transportés dans la maison des religieux Dominicains de cette ville, le Révérend Père Jean André de Noves, prieur du dit couvent nous a fait la représentation de ses livres et comptes de régie qui consistent dans un état ou lieve qui renferme les revenus annuels de la dite maison et un autre livre courant de recettes et de dépenses, lequel dernier nous avons arrêté cejourd'hui et trouvé que la recette faite depuis le dernier compte

« clôturé par le provincial, le 1^{er} avril 1789, jusqu'à ce-
« jourd'hui s'élève à la somme de 1369 livres, 16 sols et
« la dépense pendant le dit tems à la somme de 1570 li-
« vres, 9 sols, 6 deniers, y compris 150 livres, dont la
« dépense excédait la recette lors du dit compte ; d'où
« il résulte que toute la dépense faite dans le dit tems
« excède la recette de 200 livres, 13 sols, et quant à la
« liève ou état des revenus, il a été vérifié que la totalité
« de ceux qui y sont compris, outre le bien fonds affermé
« avec partie d'iceux, s'élève en argent ou denrées sui-
« vant l'évaluation commune à 381 livres composées
« d'un grand nombre de petits articles en pensions ou
« locateries perpétuelles, obits ou messes en partie avec
« droits de lods, dont la plupart ont leur échéance à
« Saint-Michel et Noël de chaque année, et les autres
« biens affermés par contrat public au sieur Folcher, au-
« bergiste de cette ville, se portent à 720 livres par an,
« payables 200 livres au 1^{er} mars, pareille somme au
« 1^{er} juin, 120 livres au 24 août, et 200 livres à la Noël
« de chaque année ; le surplus du revenu consiste en un
« moulin à bled affermé 36 cartes, moitié sègle, moitié
« froment qui se consomment dans la maison.

« Et quant au mobilier, le R. P. prieur nous a déclaré
« et exhibé tout ce à quoi il consiste, scavoir : pour le
« service divin, un calice en argent, un ostensor aussi
« en argent doré qui n'ont pas été pevés à cause des ma-
« tières communes qui y sont renfermées, deux pluviaux,
« un de couleur, l'autre noir, onze chasubles dont une est
« partie en velours avec un petit galon en argent au mi-
« lieu qui forme la croix, la majeure partie des autres en
« soye cependant de peu de valeur, les autres en laine,
« six chandeliers en léton, d'environ deux pans de hau-
« teur et quelques linges, plus une petite bibliothèque
« composée de 156 volumes presque tous reliés en assez bon
« état, le plus grand nombre desquels sont des sermon-

» naires ou livres de dévotion, quelques uns d'histoire,
« peu de théologie et de morale, une quarantaine d'au-
« tres livres incomplets ou vieux presque d'aucune va-
« leur, plus une cuve vinaire avec deux cerceaux en fer
« et dix tonneaux grands ou petits, un lit avec un matelas
« et des rideaux en laine de petite valeur, une pendule
« à contre poids, neuf draps de lits, trente une serviettes
« ou napes, une garde-robe en assez bon état, un gre-
« nier, quelques armoires, coffre de peu de valeur, six
« tables, un fauteuil rembouré, deux douzaines et demie
« chaises garnies en paille dont quelques'unnes vieilles
« et communes et plusieurs autres petits effets à l'usage
« de la maison de peu de valeur, le tout analogue à la
« modicité de ses revenus, plus quelques registres ou
« cayers détachés et en lambeaux de onze notaires an-
« ciens de ces environs en très mauvais état ; lesquels
« meubles et effets nous avons laissé à la charge et garde
« du dit prieur qui nous a déclaré n'être dû au couvent
« en dettes mobilières, que certains arrérages de censi-
« ves, rentes et revenus des biens affermés pouvant se
« porter à environ 430 livres dont plusieurs articles con-
« testés et ce qui est dû par le couvent outre les 200 li-
« vres empruntés il y a quatre ans, comme il conste de
« l'autorisation donnée au dit prieur par les deffini-
« teurs de son chapitre provincial, plus en 140 livres pour
« une année de gage d'un domestique et autres petits
« objets pour le service journalier de la maison, tous les
« titres fondants les dits revenus, étant énoncés dans la
« liève mentionnée cy-dessus et restant au pouvoir du
« dit prieur avec un cayer manuscrit qui renferme un
« inventaire détaillé des papiers et titres du couvent.

« Disons encore qu'il n'y a actuellement dans le dit
« couvent que deux religieux, quoique quatre y soient
« affiliés. Le premier qui est prieur, c'est le P. Jean An-
« dré de Noves, âgé de quarante-cinq ans, le second, le

« P. Joseph Estève, âgé d'environ cinquante-cinq ans,
 « le troisième, le P. Jacques Gouin affilié ici et assigné
 « depuis plusieurs années au couvent de Cavaillon, le
 « quatrième, le P. Férand affilié ici et résidant au couvent
 « d'Aix, en Provence. Et en tout ce dessus, nous
 « avons procédé en présence du dit prieur et P. Estève
 « qui demeurent chargés de tout le mobilier et titres de
 « la dite maison, ensemble de l'exploitation et manuten-
 « tion des dits biens et rentes et nous ont déclaré vou-
 « loir rester dans leur ordre, tant que la maison de Gé-
 « nolhac où ils sont affiliés subsistera, laquelle maison
 « attenante à un jardin arosable de 266 cannes, joignant
 « leur église est d'une contenance de 20 cannes de long
 « sur cinq de large à deux étages, y compris une gran-
 « ge, un bûcher et une cave et nous paraît suffisante au
 « moyen de modiques réparations pour loger commodé-
 « ment dix à douze religieux et la municipalité verrait
 « avec plaisir que les circonstances permissent de les y
 « placer. Et ont signé les dits religieux présents avec
 « nous et notre secrétaire greffier : F. de Noves, prieur;
 « F. P. Joseph Estève, Bondurant Laroche, maire ; Roure,
 « officier municipal ; Blanc, officier ; M. Polge, officier ;
 « M. Chamboredon, officier, M. Veyrac, procureur de la
 « commune, Polge, secrétaire-greffier. Ainsi qu'est con-
 « tenu dans les quatre pages cy-devant, la présente com-
 « prise a été procédé le dit jour et an ; Bondurant La-
 « roche, maire ; Polge, secrétaire-greffier, ainsi signé à
 « l'original.

« Collationné sur l'original qui est aux archives de la
 « commune. Polge, secrétaire-greffier. (1) »

Puisque, comme nous le voyons à la fin de cet inven-
 taire la municipalité de Génolhac aurait vu avec plaisir
 « que les circonstances eussent permis de placer dans le
 « couvent dix à douze religieux, » nous devons conclure
 à sa louange, qu'elle exécutait toujours à regret et malgré
 elle les ordres iniques qui lui venaient du gouverne-
 ment de Paris.

(1) Archiv. du Gard $\frac{2. 9. 5}{6}$

15 MARS 1791. — 15 JUILLET 1792.

Le Père de Noves et Joseph Estève furent contraints de sortir du couvent, dans la dernière quinzaine de mars 1791. Nous ignorons ce que devint le P. Joseph Estève ; mais les archives du Gard nous apprennent que , le 31 novembre 1791 , le P. Jean-André de Noves fut nommé , par l'Évêque d'Uzès, vicaire de Chamborigaud et de la Ribeyrette (1).

C'est à ce moment que l'on dressa le tableau du personnel des couvents des Dominicains du Gard, tel que nous l'avons retrouvé aux archives départementales :

« *Dominicains de Nîmes* :

« Six Pères et un frère donnat (2).

« Sortant, sept. — Restant , point , sans déclaration.

« *Dominicains du Pont-Saint-Esprit* :

« 1° Claude-Louis Renaud, prêtre, 70 ans, traitement :

« 1,000 livres, profession du 17 août 1740. Restant.

« 2° Jean Lainau, frère, 75 ans, traitement : 500 livres ,
« profession du 24 mars 1745. Sortant, il déclare fixer sa
« résidence à Saint-Marcel d'Ardèche.

« *Dominicains d'Alais* :

« Sortant, un ; restant, point , sans déclaration.

(1) Archives du Gard, $\frac{1. L. 2}{8}$ folio 61 , n° 108.

(2) On appelait frères donnats ceux qui ne faisaient pas de profession religieuse, qui se donnaient à Dieu et au couvent pendant leur vie, moyennant la nourriture et le logement , sans prétendre à aucun gage, ni salaire ; devant le Chapitre assemblé, et en présence d'un notaire, qui dressait l'acte de leurs engagements, ils promettaient de servir fidèlement le couvent en toute honnêteté et obéissance, et de leur côté , les religieux leur assuraient la nourriture, l'entretien et le vêtement, en santé comme en maladie (Rostan, *Hist. du Couvent de St-Maximin*, p. 356).

« Dominicains de Génolhac :

» Sortant, deux, restant, point, sans déclaration. » (1)

Immédiatement après la sortie des religieux de notre couvent, la municipalité de Génolhac s'empara de l'administration de leurs biens, dont elle mit la ferme aux enchères; elles furent ouvertes le 13 mai 1791, pour la ferme des biens dépendant de la chapelle fondée par M. Jean-André, prêtre, et pour celle de la vigne et du moulin à blé dépendant du ci-devant couvent des Jacobins; mais personne ne se présenta à ces enchères.

Deux jours après, le 5 mai, se présenta, au greffe de la municipalité de Génolhac, M. Jean-André de Noves, prêtre, ci-devant prieur des Jacobins de cette ville, qui, en conséquence des affiches mises à la Place, pour affermer la vigne située au Fraissinet, le moulin à blé situé au dit Génolhac, faisant partie des domaines matériaux appartenant ci-devant audit couvent, offrit d'en prendre la ferme pour une année seulement, au prix de 84 livres, payables à la Noël de la présente année, et de donner bonne et suffisante caution, et a signé : de Noves, prêtre.

Deux jours après, Antoine Ditar, menuisier de Génolhac, offrit, pour la ferme de cette vigne et de ce moulin, 100 livres.

Le même jour, 7 mai, se présenta, au greffe de la municipalité de Génolhac, M. Jean-Pierre Leyris de Campredon, qui offrit 65 livres de la ferme des biens dépendant de la chapelle fondée par M. Jean-André, prêtre, consistant en une pièce pré, à Beraldes, une vigne, au Pont-du-Mas, un jardin, au chef de ville, et un cazal de maison, audit Génolhac, rue Soubeiranne.

Le lendemain, 8 mai, M. Henri-Roc Daudé du Plagnol en offrit 65 livres et 20 sols en sus; quelques instants après, M. Jean-Louis Chamboredon père, maître en chirurgie, en

(1) Archives du Gard, $\frac{\text{I. L. 2}}{8}$ n. 109.

offre 65 livres, 40 sols ; M. de Campredon en offre 70 livres. Enfin, Antoine Seguin offre du pré et de la vigne 80 livres ; Pierre Benott offre du jardin, 18 livres ; Alexis Héral offre du chasal, une livre, et le Conseil général assemblé arrête les susdites offres et met en jouissance les trois derniers adjudicataires.

Le même jour, Michel Combe, maçon, offre de la vigne de Fraissinet 52 livres, et Jean-André de Noves, ci-devant prieur du ci-devant couvent des Dominicains, offre du moulin, 90 livres ; le Conseil général arrête les offres et met en jouissance les deux derniers adjudicataires (1).

Le 22 mai, M. de Noves est renommé commissaire-adjoint avec M. Bondurant, Merle, Blanc, Rampon et Veyrac du Rastel, pour former un état de tous les habitants domiciliés dans la communauté de Génolhac et recevoir les déclarations fournies par chacun d'eux, conformément à la loi du 18 février 1791.

Génolhac avait alors 1,508 habitants, un curé et un vicaire (2).

La fête du 14 juillet 1791 fut célébrée avec un grand enthousiasme. En voici la relation d'après une délibération du conseil politique :

« Tous les citoyens de Génolhac furent invités à se
« rendre sur la place du Colombier pour y renouveler
« le serment civique, prescrit par la loi du 5, 8 et
« 9 juin 1790.

« Les membres du Conseil municipal réunis à la mai-
« son commune (ayant assisté préalablement à la grand'-
« messe célébrée à cet effet), partirent en corps décorés
« de leurs écharpes et placés au centre de la compagnie
« du 38^{me} régiment ci-devant de Dauphiné et de celle de

(1) Arch. comm. de Génolhac ; délibérat. des Conseils polit. B. B. 4, pages 1460-1461.

(2) Arch. com. de Génolhac, délib. des Conseils politiques, BB, 4, p. 1466.

« la garde nationale. Arrivées à la susdite place, les deux
 « compagnies rangées en bataille, ayant le drapeau na-
 « tional au centre, la municipalité placée en avant, les
 « chefs des deux compagnies placés à leur rang, le tout
 « dans le plus parfait silence, M. Chamboredon, maire,
 « a fait lecture d'un discours tendant à voir réunis tous
 « les citoyens de cette municipalité sous le drapeau de
 « la liberté et pour la défense de la patrie, il prononça
 « ensuite la formule du serment civique (d'être fidèles à
 « la nation, à la loi et au Roi, de maintenir avec force et
 « courage la Constitution de l'empire français, de vivre
 « en frères et servir avec zèle la mère patrie), les deux
 « compagnies en disant, je le jure, promirent d'être fidè-
 « les à la nation, à la loi et au pouvoir exécutif émané de
 « l'Assemblée nationale. Cette auguste cérémonie finie,
 eut lieu un repas fédératif (1). »

La religion ne fut point absente de cette fête, puisque une messe solennelle fut célébrée à cette occasion, mais il est bon d'observer que M. Bouzige et M. de Noves n'assistent pas à la réunion du Colombier pour la prestation du serment civique ; la Révolution avait fait un pas de plus vers l'abîme et le clergé commençait à se raviser.

Le décret du 2 novembre 1789 portant la vente des biens du clergé allait être mis à exécution et cela dans des conditions déplorables : l'adjudication des biens du couvent de Génolhac commença à Alais, le 12 septembre 1791. On trouvera aux annexes la copie de cette vente prise sur le procès-verbal lui-même que possèdent nos archives départementales (2).

Il est certain que l'État expropriait injustement l'Église, en lui assurant, sans doute, une juste et préalable indem-

(1) Arch. de Génolhac, délib. en Conseils politiques, BB, 4, p. 1487.

(2) Voir appendice, n° 32.

nité, qui était loin de représenter la valeur de tous les biens vendus.

Le clergé séculier et les congrégations religieuses étaient propriétaires de droit strict : « L'État, dit Taine, « n'est pas leur héritier. Exécuteur testamentaire de la « succession, l'État abuse étrangement de son mandat, « lorsqu'il la met dans sa poche, pour combler le déficit de ses propres caisses, pour la risquer dans de mauvaises spéculations, pour l'engloutir dans sa propre banqueroute jusqu'à ce qu'enfin, de ce trésor énorme « amassé pendant quarante générations pour les enfants, « pour les infirmes, pour les pauvres, pour les fidèles, « il ne reste plus de quoi payer une maîtresse dans une « école, un desservant dans une paroisse, une tasse de « bouillon dans un hôpital (1). »

Il est vrai que le concordat de 1801 déclara que l'église ne troublerait en aucune manière les acquéreurs des biens ecclésiastiques aliénés. Quant aux biens non aliénés, jamais l'Église n'a permis à l'État de les retenir. Mais parce que l'État a la force entre les mains, non seulement il a retenu ses biens contre toute justice, mais, contre toute raison, il a empêché l'Église d'acquérir. Quelques rentes des Dominicains qui reposaient sur des prés, des châtaigniers ou des vignes furent transférées aux hospices d'Alais, de Béziers et de Montpellier, voilà pourquoi les acquéreurs de ces biens paient encore 5 francs ou 10 francs à ces divers hospices (2).

Après la vente des biens du couvent, il ne restait à M. de Noves qu'à quitter Génolhac; aussi, le 15 novembre 1791, le voyons-nous vicaire à Alais, chargé de dire la messe matinale et journalière et de faire une prière après la messe, moyennant un traitement de 200 li-

(1) Taine, *La Révolution*, t. 1, p. 219.

(2) Archives de l'enregistrement de Génolhac.

vres (1). A cause de la modicité de ce traitement, M. de Noves réclame les honoraires de messes pour l'année 1790 et cela avec l'ordre du Père Général (2). Les archives départementales du Gard nous le montrent encore desservant les églises supprimées de son ressort et recevant pour cela l'expression de la reconnaissance du district (3).

Vers la fin de novembre 1791, M. Jean André de Noves remplaça M. l'abbé Roman à la cure de Saint-Martin-de-Valgalgues, dont il prit possession, le 4 décembre 1791. Le 7 août 1792, il assiste Charles Gaultier, curé constitutionnel d'Alais, à la grand messe de sa prise de possession, avec M. Raimont, curé élu de Saint-Paul-la-Coste; le 15 octobre suivant, il prêta le serment prescrit par la loi du 14 août 1792.

Dans le tableau des paroisses conservées fait à Alais, à l'assemblée du Directoire, le 28 avril 1795, l'an 4 de la liberté, à l'article des dépenses du culte pour le district d'Alais, nous voyons que M. de Noves est curé de Saint-Martin-de-Valgalgues, avec un traitement de 1500 livres : Voici ce qui concerne son traitement.

« Couvent des Dominicains de la ville de Génolhac.
 « M. de Noves, ci devant prieur des Dominicains de Génolhac.
 « Mandat du 14 janvier payé le 25 janvier
 « 1791..... 120 livres.
 « Mandat du 27 janvier..... 203 id.
 « Mandat du 11 avril..... 350 id.
 « Mandat du 17 avril..... 401 id.
 « De manière que le dit sieur de Noves est payé tant
 « pour 1790 que pour les six premiers mois de 1791.

(1) Archives du Gard $\frac{1. L. 2}{8}$ f° 162.

(2) id. id.

(3) id. id.

- « 28 juillet 1791 ; mandat de 525 livres, scavoir : 350
 « livres pour son traitement de vicaire de l'année 1790 et
 « 175 livres pour le troisième quartier de son traitement
 « de la présente année comme cy devant re-
 « ligieuxcy..... 525 livres.
 • 29 août 1791, mandat de 200 livres, cy.. 200 id.
 • 12 novembre 1791, mandat de 200 li-
 « vres, cy..... 200 id.
 « 30 décembre 1771, mandat de 83 livres,
 • 3 sols, 8 deniers, cy 83 l. 6 s. 8 d.

De Noves, curé de Saint-Martin.

- 29 août 1791, 200 livres, ci..... 200 livres.
 « 8 octobre 1791, 87 livres, 10 sols, ci.... 87 l. 10 s.
 • Payé pour 1791 comme religieux.....
 « 12 novembre 1791, 200 livres, ci..... 200 livres.
 • 13 novembre 1791, 525 livres, ci 525 id.
 « Payé jusqu'au 1^{er} avril 1792. Comme curé et ci-devant
 • religieux pour arrérages de 1791, 60 livres, 10 sols,
 • ayant pris possession de la cure de Saint-Martin-de-
 • Valgalgues, le 4 décembre 1791, et remplaçant M. Ro-
 • man (1). »

L'Assemblée constituante venait d'achever la Consti-
 tution, qui fut décrétée le 3 septembre 1791 et approu-
 vée par le Roi le 14 du même mois. Le 16 octobre sui-
 vant, l'an 3^{me} de la liberté, cette Constitution française
 fut solennellement proclamée à l'issue de la grand'-
 messe sur la place publique du Colombier par M. Cham-
 boredon, maire. Celui-ci, en présence de tous les mem-
 bres du corps municipal posa et mit avec respect dans
 l'armoire de la commune « l'acte contenant les droits
 « sacrés, imprescriptibles et inaliénables de l'homme et
 « du citoyen. »

(1) Arch. du Gard, $\frac{1. L. 2}{8}$ n° 102.

Conformément à la réquisition faite par la municipalité à M. le curé Bouzige, un *Te Deum* annoncé à la messe de paroisse fut chanté à l'église Saint-Pierre, à deux heures, en présence des autorités, de la troupe de ligne et de la garde nationale. A l'issue de cet acte religieux, la municipalité, voulant consacrer cette mémorable journée par un acte de réjouissance, fit faire un feu de joie à la place du Colombier, « afin que le souvenir d'une époque à jamais ineffaçable restât gravé dans la mémoire de tous par les marques les plus éclatantes de la plus parfaite soumission aux lois de l'État, et de l'union la plus intime parmi les citoyens de cette commune, qui se sont montrés amis de l'ordre et de la paix. Les cris de : Vive la liberté, Vive la Constitution française annonçaient la joie la plus pure et les sentiments fraternels avec lesquels tous les amis des lois se témoignent le désir de vivre libres sous l'empire des lois ou de mourir pour elle. (1). »

Jamais on ne parla autant de liberté, jamais on ne l'invoqua plus souvent et en même temps personne n'en a moins joui. Il y avait oppression pour tout le monde et pour toutes choses ; les fureurs révolutionnaires qui firent tant de victimes le prouvent surabondamment.

L'Assemblée constituante s'était séparée le 30 septembre 1791, la Législative se réunit le lendemain. Dès ses premiers votes, on put connaître ses tendances. Elle abolit les termes de « Sire » et de « Majesté, » déclara que les prêtres non assermentés seraient privés de tout traitement et déportés et que les émigrés qui ne seraient pas rentrés en France avant le 1^{er} janvier 1792, seraient condamnés à mort et les revenus de leurs biens confisqués. Les délibérations consulaires de Génolhac rap-

(1) Arch. com. de Génolhac, délib. des Conseils politiques, BB, 4, p. 1511.

portent tous ces décrets de proscription et de confiscation.

Nous ne trouvons pas hors de propos de relever les considérants de la délibération, en date du 10 février 1792, relative à la nomination des assesseurs du juge de paix, pour l'exécution des lois sur les polices correctionnelles, de sûreté civile et rurale :

« 1^o Considérant que si le glaive de la loi ne s'appesantit pas sur les perturbateurs, dans ce moment de crise, ils seront encouragés par l'impunité de leurs crimes, et nous verrons avec douleur que les défenseurs de la bonne cause deviendront les victimes de la horde effrénée.

« 2^o Considérant que dans un canton aussi peuplé que le nôtre, où le fanatisme a tant fait de progrès, par les soins des prêtres rebelles à la loi, etc... » (1)

Malgré tous ces préjugés, la municipalité de Génolhac conservait encore ses sentiments religieux et ne célébrait aucune fête patriotique sans assister à une grand'messe solennelle qu'elle priait M. le curé Bouzige de chanter à cette occasion. Ainsi, le 14 juillet 1792, l'an IV de la liberté, le serment civique fut prononcé sur la place du Colombier, à l'issue de la cérémonie religieuse de la grand'messe. Le compte-rendu de cette fête est longuement rapporté dans une délibération consulaire de Génolhac (2).

L'Abbé C. NICOLAS,
curé-doyen de Génolhac.

(1) Arch. comm. de Génolhac, délib. des Conseils politiques, BB, 4, p. 1543.

(2) Arch. comm. de Génolhac, délib. des Conseils politiques, BB, 4, p. 1585.

THÉRÈSE DE KERALIN

I

— N'en parlons plus, mon oncle.

— Au contraire, parlons-en, ma nièce, et très sérieusement ; un parti superbe, vingt mille livres de rente, sans compter la fortune à venir ; un officier distingué, qui sera bientôt, assure-t-on , chef de bataillon et chevalier de la Légion d'honneur.

Qu'as-tu à objecter à cela ?

— Rien, mon oncle, sinon que M. Pélestrienne me plait point.

— La belle raison, en vérité.

— En fait de mariage , c'est la meilleure, je pense.

— Et pourquoi dites-vous que le capitaine Pélestrier ne vous plait point, Mademoiselle , puisque vous l'avez à peine vu et que vous ne lui avez jamais parlé ?

— Pourquoi ? répéta-t-elle, en levant légèrement les épaules, avec un petit geste mutin. Ces choses-là se sentent, mais ne s'expliquent guère. Je lui trouve les cheveux répus, le front trop bas, les yeux d'une couleur jaune, et, par dessus tout , l'air faux et méchant ; il me fait songer au vampire. D'ailleurs, mon cher oncle, j'en ai nulle envie de me marier ; je suis si bien auprès de vous , ajouta-t-elle , d'un air calin , ma tante est si bonne et si parfaite , et je l'aime tant !

— Tu te plais chez nous, j'en suis fort aise ; mais il faudra cependant que tu songes à t'établir.

— A quoi bon , s'il vous plait ? Ne peut-on être heureuse sans se mettre à la discrétion d'un Monsieur qui vous impose son nom et ses volontés ?

— Mais ce Monsieur te donnera aussi aide et protection, reprit l'oncle , presque en colère ; nous ne vivrons pas toujours, morbleu ! Ta tante surtout, dont la santé est si délicate, peut te manquer bientôt, et que deviendrais-tu alors ? Ainsi donc, puisqu'il faut que tu te maries un jour ou l'autre, le plus tôt sera le meilleur.

— Oh ! mon oncle, de quel air vous me dites cela ! Est-ce que vous ne m'aimez plus ? Est-ce que je vous serais à charge ? S'il en est ainsi, renvoyez-moi au couvent... Mais non, je n'y pourrais plus vivre , je sens que je mourrais de chagrin, loin de ma bonne tante Clotilde. Oh ! mon Dieu ! que je suis malheureuse !

— Allons, la voilà qui pleure maintenant ! La peste soit des petites filles , de celle-là surtout, qui est d'une vivacité, d'une opiniâtreté : tout le portrait de son pauvre père ; voyons, calme-toi, Minette , l'on ne te mettra pas le pistolet sur la gorge, on te laissera le temps de réfléchir.

— C'est tout réfléchi, mon oncle, je ne veux pas de votre Monsieur Pélestrier.

Comme elle se prononçait ainsi, la porte du salon s'ouvrit lentement, et une femme, jeune encore , mais dont la démarche mal assurée annonçait l'état maladif, s'avança vers eux.

Elle était grande, mince , élégante de forme et de manières ; ses cheveux, d'un blond cendré, séparés par une étroite raie au dessus de son front, blanc et uni comme l'ivoire, retombaient en longues boucles le long de ses joues amaigries ; l'expression de son visage était calme, sereine, recueillie, et ses yeux, d'un blond profond, brillaient d'un doux éclat.

— Est-ce qu'on se querelle ici ? dit-elle, avec un charmant sourire ; vite, vite, faisons la paix.

— Oh ! si vous saviez, chère tante, s'écria la jeune fille, en se précipitant dans les bras de Mme d'Ambert.

— Je sais tout, lui répondit-elle à demi-voix, en l'embrassant avec tendresse, et tout s'arrangera pour le mieux, je l'espère. Fais-moi le plaisir d'aller chercher ma corbeille à ouvrage, que tu trouveras dans mon boudoir, ajouta-t-elle, en s'étendant à demi sur le canapé, et toutes les laines qu'il me faut pour continuer mon tapis de table.

— J'y vais tout de suite, et j'apporterai aussi mes fcs-tons pour travailler avec vous.

— Mon cher Joseph, dit Mme d'Ambert à son mari, tandis que la jeune fille s'éloignait en courant, j'ai entendu de ma chambre votre conversation avec Thérèse, et je viens vous prier de ne pas insister davantage pour lui faire épouser M. Pélestrier.

— A vous comme à votre nièce, répondit brusquement M. d'Ambert, je demanderai en quoi le capitaine a pu vous déplaire ; vous avez entendu ce que je disais de lui, il y a un instant, et je vous ai informé des ouvertures qui m'ont été faites. Ce mariage serait très avantageux pour Thérèse ; s'il en était autrement, je ne l'engagerais point à y consentir.

— Je ne doute nullement de votre affection pour elle, mais je sais que vous connaissez à peine ce M. Pélestrier, et que vous n'avez pas eu le temps d'étudier son caractère.

— Je ne le connais guère, à la vérité, puisqu'il n'est à Aix que depuis peu de jours seulement, mais je le trouve riche, assez beau garçon même ; et Mme de Cérissay, sa sœur, qui est une femme d'esprit et de bon jugement, m'a dit de lui tout le bien possible.

— Je sais que vous avez beaucoup de confiance en cette belle veuve, reprit Mme d'Ambert en essuyant à la dérobée deux larmes qui brillèrent tout à coup au bord

de ses longs cils ; mais, sans vouloir nuire à la bonne opinion que vous professez depuis quelque temps pour elle, permettez-moi de vous dire qu'une sœur, qui cherche à marier son frère, est tout naturellement portée à cacher ses défauts, et je suis tentée de croire que c'est ce qui arrive en cette occasion.

— Et d'où vous vient cette pensée, Clotilde ?

— De renseignements que j'ai pris auprès de plusieurs personnes de notre connaissance, qui ont toutes déclaré que le capitaine Pélestrier était d'une humeur insupportable, orgueilleux, vindicatif, et généralement détesté dans son régiment.

— Diable ! Diable ! ce n'est pas ce que m'a dit de lui Mme de Cérisey ; mais, si elle s'un peu exagéré les bonnes qualités de son frère, il est possible aussi que nos amis aient exagéré les défauts du capitaine. Eh ! qui n'a pas les siens ! Votre nièce elle-même, toute gentille qu'elle est, n'est-elle point trop ardente dans ses sentiments, entêtée dans ses résolutions, d'une vivacité qui touche à la colère, et d'une exaltation d'esprit qui lui aurait fait faire des extravagances, si nous n'avions été là pour l'arrêter à temps.

— Ce qu'il vous plait d'appeler des extravagances prouve au contraire sa belle âme, répondit Clotilde, puisqu'il s'agissait de sacrifier une partie de son patrimoine pour secourir une grande infortune.

— Et vous trouvez cela raisonnable ?

— Non, c'était noble et généreux, mais imprudent ; vous vous y êtes opposé et vous avez bien fait, c'était votre devoir de tuteur.

— Et mademoiselle votre nièce m'a presque fait une scène à ce sujet.

— Thérèse est un peu trop vive, un peu trop exaltée, j'en conviens ; mais quelle heureuse nature, quel cœur noble et tendre !

— Et quelle mauvaise tête surtout ! Elle se laisse toujours emporter par son premier mouvement, quitte à le regretter plus tard, et cela lui arrivera sans doute en cette circonstance ; car enfin ce capitaine Pélestrier, qui n'a pas l'honneur de vous plaire, n'en possède pas moins vingt bonne mille livres de rentes.

— Je pourrais discuter le chiffre ; je n'en prendrai pas la peine, car vous connaissez ma manière de voir, ce n'est pas la fortune qui fait le bonheur.

— Mais vous m'accorderez bien qu'elle y contribue du moins, interrompit M. d'Ambert.

Enfin tant pis pour Thérèse et même aussi pour le capitaine, qui s'est si vivement épris des beaux yeux et de la mine chiffonnée de cette petite fille qu'il en perd, dit-on, la tête.

— Ce qui ne l'empêchera pas de l'oublier bien vite, sans doute, observa Clotilde.

— Je le crois, ma chère ; mais M^{me} de Cerisay, qui tient à ce mariage, et à laquelle j'ai promis de le faire réussir, va me boudier à outrance.

— Ce serait un petit malheur, Monsieur.

— Vous en parlez à votre aise ; mais moi, qui passe chez elle toutes mes soirées, parce que c'est la seule maison du voisinage où l'on joue le boston, je désirerais lui être agréable. Après tout je m'en désintéresse maintenant ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour réussir, vous en témoignerez au besoin.

— Voici votre corbeille et vos pelotons de laine, chère tante, dit Thérèse, rentrant tout à coup ; j'apporte aussi un volume de l'Evangile médité, que j'ai trouvé tout ouvert sur votre table, pour vous en faire la lecture, si cela vous est agréable.

— Je vous souhaite beaucoup de plaisir, mesdames, dit M. d'Ambert en prenant sa canne et son chapeau ; je vais faire un tour de promenade et me chauffer une heure

ou deux à la cheminée du roi René, un bon prince, ma foi ! et de plus artiste et poète.

— Adieu, mon oncle, et sans rancune, n'est-ce pas ? dit Thérèse en lui tendant la main.

— Je ne te le promets pas, petite entêtée, dit-il en la baisant au front.

— Allons, sa colère est déjà passée, dit la jeune fille, et j'espère que, grâce à vous, chère tante, il ne sera plus question de ce M. Pélestrier. Le bon temps que nous allons passer ensemble ! Qu'il est doux d'être en tête à tête avec ceux qu'on affectionne ! Je vous aime tant ma bonne tante, qu'il me semble que je ne pourrais vivre heureuse sans vous.

— Pauvre chère enfant, répondit M^{me} d'Ambert en la serrant sur son cœur, je crains cependant de te quitter bientôt.

— Et pourquoi cela, je vous prie, serait-il question d'un voyage ?

— Oui, d'un long voyage, Thérèse, celui de l'Eternité !

— C'est affreux ce que vous dites-là, s'écria la jeune fille en fondant en larmes.

— Si Dieu le veut, il faudra bien nous soumettre à sa volonté.

— Mais Dieu ne le voudra pas ; vous êtes jeune encore, et, loin d'être plus malade que l'hiver dernier, votre santé est meilleure.

— Cela te paraît ainsi, parce que tu désires si vivement ma guérison que tu finis par y croire, répondit la malade ; mais mon médecin ne se fait pas les mêmes illusions, ni moi non plus, ma chérie. Je pourrais te laisser en parfaite sécurité jusqu'au moment fatal, qui ne tardera pas sans doute ; je crois mieux faire de te prévenir pour que le coup te soit moins rude ; puis aussi pour te faire quelques recommandations essentielles ; qui sait si je le pourrai plus tard !

— O ma tante , ma chère tante , vous me mettez au désespoir ; si vous mourrez , je veux mourir aussi.

— Sois tranquille , enfant , ton heure viendra , et plus vite peut-être que nous ne le pensons ; mais dusses-tu vivre cent ans , qu'est-ce donc qu'un siècle en comparaison de l'éternité ? Un grain de sable dans l'immensité du désert , une goutte d'eau dans l'Océan. Tu vois donc que notre séparation ne sera pas longue. Nous nous rejoindrons bientôt dans ce monde meilleur où , dans sa miséricorde , Dieu nous recevra l'une et l'autre.

— Il est si doux pour moi , bonne tante , de vous aimer sur la terre , que je comprends à peine un bonheur plus grand dans le ciel.

— O , pauvre chère enfant , que tu as peu réfléchi aux joies divines de la patrie céleste , dont saint Paul a pu nous dire que l'œil de l'homme n'a jamais vu , que son oreille n'a jamais entendu , que son cœur n'a pas compris la félicité que Dieu réserve à ses saints.

En parlant de la sorte , Clotilde s'était exaltée peu à peu ; son visage , subitement coloré , resplendissait d'une beauté surnaturelle , et la flamme , qui brûlait son cœur , se reflétait dans ses yeux levés vers le ciel.

La jeune fille la regardait avec une surprise mêlée d'admiration , ses larmes s'étaient arrêtées , mais son cœur battait plus vite.

— C'est beau ce que vous dites-là , s'écria-t-elle , mais comment mériter ce bonheur ? Si vous veniez à mourir , je me ferais religieuse dans l'ordre le plus austère que je pourrais trouver , espérant vous rejoindre bientôt au ciel.

Madame d'Ambert secoua la tête.

— C'est une sainte vocation , dit-elle , que celle qui appelle à la vie religieuse ; mais je ne crois pas que ce soit la tienne , et tous les états , pourvu qu'on en accomplisse les devoirs , peuvent mener au port du salut. J'ai toujours espéré , chère Thérèse , que tu trouverais un bon mari et que

tu deviendrais un jour une excellente mère de famille. J'aurais été heureuse , avant de quitter ce monde , de te voir bien établie, et , quoique tu sois très jeune encore, je m'étais réjouie de la demande de M. Pélestrier, croyant alors qu'il pouvait te convenir; ce n'est que depuis peu que j'ai été convaincue du contraire.

Cette conversation fut interrompue par une rumeur soudaine, s'élevant de la petite place, si calme d'ordinaire, au coin de laquelle était bâti l'hôtel d'Ambert.

— Qu'arrive-t-il donc, s'écria la jeune fille, en ouvrant la fenêtre. Ah ! mon Dieu ! des chevaux qui ont pris le mors aux dents, une voiture prête à verser, un enfant écrasé peut-être.

Et courant à l'escalier, elle en descendit précipitamment les degrés. Mais, comme elle arrivait à la porte , où se pressaient les domestiques de la maison , attirés par le bruit, un homme, un militaire, se jetait à la tête des chevaux, et, les contenant d'une main vigoureuse , les arrêtait juste devant les fenêtres de l'hôtel. Alors la portière de la voiture s'ouvrit, et une vieille dame en descendit, plus morte que vive, tandis qu'on relevait le cocher , jeté à terre, à quelques pas.

— Monsieur, dit la vieille dame au militaire , avec un accent britannique très prononcé, vous avez sauvé la vie de moà, et je ne sais comment vous remercier de ce bienfait.

Puis, jetant un grand cri :

— Mais vous êtes blessé, Monsieur , il y a du sang sur vos habits, du sang sur votre main !

L'officier ne lui répondit pas, occupé qu'il était de relever un jeune enfant qui criait de toutes ses forces et qui aurait été écrasé, si les chevaux avaient fait un pas de plus.

— Sur ma foi, il l'a échappé belle, dit-il, après un rapide examen ; allons, tais-toi , mon petit homme , car tu n'as pas d'autre mal que la peur.

— Monsieur, dit Thérèse, en s'avançant timidement, veuillez venir vous reposer à la maison, où l'on donnera des soins à cet enfant et à vous-même, et vous aussi, Madame, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'Anglaise.

— Yès, yès, oh ! yès, ma chère, répondit cette dernière, je sens, moà, avoir grand besoin de repos.

L'officier hésita un instant ; puis, regardant la jeune fille :

— Volontiers, dit-il, en enveloppant dans son mouchoir sa main ensanglantée et en tenant l'enfant de l'autre.

Thérèse appela la femme de chambre et lui donna quelques ordres à la hâte ; puis, offrant son bras à la vieille dame, elle la fit entrer au salon, où elle expliqua en peu de mots à sa tante ce qui venait d'arriver.

— Vite, Françoise, de l'eau, du linge, de l'arnica, dit Mme d'Ambert, après avoir salué les nouveaux venus, avec la grâce exquise qui la rendait si charmante ; puis, vous apporterez du tilleul pour Madame.

— No, no, no, pas de tilleul, dit l'Anglaise : du thé, le thé être très bon pour la peur.

— Servez l'un et l'autre, dit la maîtresse de la maison, tout en palpant les membres de l'enfant, et en l'apaisant par de douces paroles.

— Il en est quitte pour une écorchure et une bosse au front, qu'un peu d'arnica guérira bientôt, ajouta-t-elle ; mais vous, Monsieur, me permettez-vous d'examiner cette main, d'où le sang s'échappe à travers votre mouchoir ; nous autres, femmes, nous nous entendons toujours un peu en chirurgie.

— Ce n'est rien, Madame, répondit l'officier.

— Je ne suis pas de cet avis, répliqua Clotilde, tout en lavant délicatement la blessure ; cette plaie est profonde, vous devez souffrir beaucoup ; laissez-moi poser un premier appareil, dont vous vous trouverez bien, j'espère.

Elle fit un signe à la jeune fille, qui, s'approchant aussitôt, l'aida adroitement à panser la main malade.

— Mille grâces, Mesdames, dit alors l'officier ; je connais des gens qui se laisseraient blesser volontiers pour être soignés si délicatement et si gracieusement.

On apporta le thé, dont la vieille Anglaise avala trois tasses coup sur coup ; puis, avertie qu'elle pouvait sans danger remonter en voiture, elle prit congé de la compagnie, avec toutes sortes de remerciements et de révérences, donnant à l'officier son adresse, à Londres, où elle devait retourner bientôt, et dont elle serait heureuse, ajouta-t-elle, de lui faire les honneurs.

Le petit garçon s'était endormi sur le canapé.

— Que va devenir cet enfant ? dit le capitaine. Je connais si peu de gens dans cette ville qu'il me sera difficile de trouver ses parents, dont j'ignore le nom et la demeure.

— Voulez-vous me la confier, Monsieur, répondit M^{me} d'Ambert.

— Je ne saurais la remettre en meilleures mains, mais ce serait vous donner beaucoup de peine peut-être.

— Je ne le pense pas, Monsieur, il doit être du quartier et mes domestiques le reconnaîtront sans doute.

— Mais je le reconnais moi-même, s'écria Thérèse, c'est Loulou, le fils de Michelette, qui demeure tout près de Mérange, et qui vient quelquefois jusqu'à lui pour y vendre ses denrées.

— Tu as raison, mignonne, lui répondit sa tante, c'est lui en effet. mais il a tellement grandi depuis que nous ne l'avions vu qu'il en est presque méconnaissable.

Le petit garçon se réveilla au même instant, et regarda autour de lui, tout étonné de se trouver en si belle compagnie ; puis, la mémoire lui revenant, il s'avança vers l'officier, et, grimpant sur ses genoux, il l'embrassa de tout son cœur par un élan spontané.

— Il vous témoigne sa reconnaissance, dit M^{me} d'Ambert, tandis que le capitaine rendait à l'enfant ses caresses.

Thérèse, devenue silencieuse, regardait avec un intérêt indéfinissable le groupe charmant qu'elle avait sous les yeux.

Loulou, ainsi qu'on l'appelait alors, avait cinq ans à peine, le visage blanc et rose, une chevelure blonde, toute bouclée, de bonnes grosses joues bien rondes et des yeux couleur du ciel.

Le capitaine était un bel homme, d'une taille élégante, d'une physionomie intelligente et martiale, et il souriait à l'enfant et lui rendait ses caresses d'un air de bonté, qui faisait plaisir à voir.

— Quelle différence avec M. Pélestrier ! se disait Thérèse.

— C'est un homme de cœur sans doute, pensait M^{me} d'Aubert.

Au même instant une femme, une paysanne, se précipita dans l'appartement sans saluer personne et en criant de toutes ses forces :

— Où est-il mon Loulou, mon chéri, mon amour ?

— Maman, je suis ici, dit une voix enfantine, avec le soldat qui m'a tiré de dessous les pieds des chevaux, vois comme il est gentil et bien habillé le bon soldat.

— Oh ! merci mille fois, mon brave Monsieur, dit la pauvre mère, se laissant tomber sur un siège, tout en serrant son fils sur son cœur, que le bon Dieu vous récompense pour la bonne action que vous venez de faire ! Et vous de même, ma bonne M^{me} d'Ambert, ainsi que M^{lle} Thérèse. Ah ! si vous saviez tout ce que j'ai souffert quand on m'a dit que cette voiture venait d'écraser un enfant, et que, regardant autour de moi, je n'ai plus vu mon Loulou, qui m'avait quitté en courant pour se fourrer dans la foule, et si vous saviez ce que j'éprouve maintenant !

Et la pauvre mère, dont le cœur débordait de joie, se mit à pleurer comme un enfant.

— Voyons, calmez-vous, ma pauvre Michelette, dit M^{me} d'Ambert avec bienveillance, avalez cette tasse de tilleul pour calmer vos nerfs, surexcités outre mesure, et une autre fois ne laissez plus votre petit espiègle de Loulou se mêler à la foule; mais la pauvre enfant a été trop puni de son étourderie pour qu'on la lui reproche.

— Permettez moi, Madame, de prendre congé de vous, dit en ce moment l'officier, car, j'ai déjà trop abusé de vos bontés.

— En aucune manière, Monsieur, et c'est nous au contraire, qui avons des remerciements à vous adresser.

Il salua les dames, baisa l'enfant au front et se retira sans se nommer, mais, huit jours après, le concierge monta deux cartes de visite sur lesquelles étaient imprimés ces mots :

Frédéric de Kéralin, capitaine au 52^{me} de ligne.

Et plus bas, d'une écriture bien nette :

« Avec un vif sentiment de reconnaissance pour les bons soins dont il a été l'objet. »

II

Les huit jours qui venaient de s'écouler le capitaine les avait passées dans sa chambre avec une fièvre ardente et de doux souvenirs au cœur; il n'était point entré à l'hôpital, ne se jugeant pas assez dangereusement malade pour cela, mais il s'était mis à la diète et se faisait apporter de la tisane par son hôtesse.

— Connaissez-vous Mme d'Ambert, lui demanda-t-il un jour, de l'air le plus indifférent qu'il put prendre.

— Si je la connais ! grand Dieu ! une sainte femme qui a soigné ma fille, comme si elle eût été la sienne propre, lorsque Philippine, qui était à son service, a eu la petite vérole. Voilà une dame qui n'aura pas de peine

à régler ses comptes avec le bon Dieu, lorsqu'elle partira pour l'autre monde, car elle n'a fait que du bien sur la terre ; malheureusement, quoiqu'elle soit jeune encore, on la dit fort malade de la poitrine et du cœur, et les médecins désespèrent de la guérir.

— N'a-t-elle pas une nièce auprès d'elle ?

— Oui, la petite Thérèse de Carteaux, la fille du colonel de ce nom, qui fut tué pendant la guerre d'Espagne ; une jolie demoiselle, bonne et bien élevée, que M. d'Ambert veut marier avec un officier de votre régiment, le capitaine Pélestrier, je crois.

— En êtes-vous bien sûre ? demanda M. de Kéralin, qui pâlit visiblement.

— Dame ! Monsieur, on le disait, il y a quelques jours, chez la mère Jeannotte, qui sait toutes les nouvelles du pays, et dont le fils est valet de chambre chez Mme de Cérisey, la sœur de M. Pélestrier ; un jeune homme très riche, ajouta-t-elle, qui trouve la jeune fille à son gré et qui la désire vivement pour femme.

— Et ces dames consentent-elles à ce mariage ? demanda le capitaine d'une voix altérée.

— Les uns disent oui, les autres disent non, mais qui vivra verra ; je ne suis point femme à tenir des propos à tort et à travers, ni à me mêler de ce qui ne me regarde point.

Le dimanche suivant, comme Mme d'Ambert et sa nièce entraient dans l'église de Saint-Sauveur, pour y entendre la messe, le capitaine de Kéralin leur offrit de l'eau bénite.

Mme d'Ambert le remercia d'un sourire et lui demanda à voix basse des nouvelles de sa blessure. Thérèse ne lui parla point, seulement la rougeur subite qui lui monta au visage, témoigna du plaisir qu'elle éprouvait à le revoir.

Quinze jours s'écoulèrent encore, le capitaine était

tout à fait guéri et il avait repris son service ; cependant sa manière de vivre était entièrement changée, il n'allait plus que rarement au café, négligeait la société de ses camarades et se promenait souvent aux alentours de la place, où était situé l'hôtel d'Ambert, dans l'espérance d'y revoir la jeune fille, qui lui avait paru si charmante ; mais il ne l'aperçut jamais. Il songea bien à faire visite à Mme d'Ambert et il ne l'osa point, le conseiller n'ayant pas même répondu par carte à celle qu'il lui avait portée peu de jours après l'accident de la voiture.

Alors, pour la première fois depuis son séjour à Aix, il s'informa des maisons où l'on recevait le soir et s'y fit présenter par un de ses camarades de régiment qui allait beaucoup dans le monde. Il fut reçu partout avec empressement, car on était heureux de recruter un danseur de si bonne mine et de manières si distinguées ; mais en vain espérait-il voir apparaître un jour ou l'autre Mme d'Ambert et sa jeune nièce dans un de ces salons où se réunissait une société d'élite, elles ne se montrèrent nulle part, vivant presque en recluses et ne quittant guère la maison que pour se rendre à l'église. Chez Mme de Cérisey cependant M. de Kéralin fit la connaissance de M. d'Ambert, qui était conseiller à la Cour d'appel, mais qui était loin d'être aussi poli que sa femme et se montrait souvent mauvais joueur ; le capitaine n'en fut pas moins fort aimable pour lui, il rit de ses bons mots, écouta ses vieilles histoires et apprit le boston exprès pour faire sa partie. Il s'attira ainsi la bienveillance du conseiller, mais non l'invitation qu'il désirait.

Un jour M. d'Ambert arriva chez Mme de Cérisey plus tard que de coutume.

— Je pars demain matin pour un grand voyage, lui dit-il à demi-voix.

— Qu'est-ce que vous me dites là, M. le conseiller ? répondit-elle en riant.

— Je vous dis la vérité ! belle dame. Mme d'Ambert a eu cette nuit une crise terrible, à la suite de laquelle elle est restée plus d'un quart d'heure sans connaissance, tandis que Thérèse remplissait l'air de ses cris ; c'était une scène affreuse, qui m'a rendu presque malade moi-même. Le médecin, averti en toute hâte, a rappelé la vie prête à s'éteindre, mais il a décidé qu'il n'y avait pas de temps à perdre, qu'il fallait que Madame d'Ambert changeât d'air le plus tôt possible, et qu'elle passât toute la mauvaise saison dans un climat plus doux. En conséquence nous partons demain matin pour Florence, ou pour Naples peut-être, je ne sais pas bien encore, et je ne suis venu ce soir que pour vous faire mes adieux.

— Vous êtes le modèle des maris, répondit Mme de Cérisey, qui semblait très émue de ce qu'elle venait d'apprendre ; mais je dois vous dire que je n'ai pas confiance dans les lumières de votre médecin, que ce voyage précipité me paraît plus nuisible qu'utile ; que vous en aurez d'ailleurs tonte la peine et que votre santé pourra en souffrir. Est-ce que Mlle Thérèse et la bonne Françoise, cette fidèle femme de chambre de Mme d'Ambert, ne suffiraient pas pour la soigner ? Vous éviteriez ainsi les fatigues du voyage et les émotions pénibles que vous pourriez ressentir.

— Clotilde m'a demandé de l'accompagner, je ne pouvais lui refuser cette satisfaction, répondit M. d'Ambert.

— Vous allez vous ennuyer à mourir, mon cher conseiller ! pensez donc que les soirées d'hiver sont déjà commencées et que vous n'aurez personne pour faire votre boston ?

— J'y ai songé tout d'abord, mais ne doit-on pas se sacrifier pour sa femme ? S'il lui arrivait un accident, je me reprocherais toute ma vie d'avoir abandonné ma pauvre Clotilde, car c'est une excellente créature, après

tout, qui ne m'a jamais causé le moindre chagrin, et ce n'est pas sa faute si elle est malade depuis si longtemps.

— Je reconnais bien là votre bon cœur, je dirais presque votre faiblesse ordinaire, reprit Mme de Cérissay, d'un ton aigre-doux, et en entraînant le conseiller dans une embrasure de fenêtre, où elle l'entretint longtemps à voix basse, gesticulant avec vivacité et essuyant de temps en temps quelques larmes de commande.

Monsieur de Kéralin, qui, seul peut-être, avait remarqué leur tête à tête, sortit du salon triste et découragé.

— Si je demandais un congé, se disait-il ; si, moi aussi, j'allais passer l'hiver à Florence ou à Naples, suivant les circonstances ! mais en serais-je plus avancé ? aurais-je plus de chance de me faire recevoir chez M^{me} d'Ambert dans l'état de santé où elle se trouve ? Et puis, ce congé, l'obtiendrais-je seulement !

Il passa une nuit fort agitée, et, le lendemain de bonne heure, il se mit à faire les cent pas sur la place des Quatre-Dauphins.

— On dira ce qu'on voudra, pensait-il, mais il faut que je la revoie avant son départ.

Vers les neuf heures du matin la porte de l'hôtel d'Ambert s'ouvrit à deux battants, et une berline de voyage, attelée de chevaux de poste, en sortit lentement. La malade occupait le fond de la voiture, enveloppée dans un grand manteau et aussi blanche que l'hermine dont il était doublé. Thérèse paraissait bien triste et bien fatiguée, elle aussi ; le Conseiller, au contraire, rasé de frais, se montrait tout guilleret, car il avait toujours eu le désir de visiter l'Italie, et l'idée de ce voyage lui était beaucoup moins désagréable qu'il n'avait voulu le faire croire.

— Eh ! bonjour, capitaine, cria-t-il à M. de Kéralin, qu'il aperçut le premier sur la place, vous êtes bien matinal aujourd'hui.

Thérèse mit la tête à la portière, une légère teinte rosée anima ses joues pâlies par les angoisses des jours précédents, ses yeux noirs eurent un éclair, et, de sa petite main, finement gantée, elle rendit à l'officier son salut.

(A suivre).

C^{me} DU THEIL DE LA ROCHÈRE

NOLI FLERE

Depuis deux mois, la pauvre mère,
Rivée au berceau de l'enfant,
Se débat dans l'angoisse amère
Du mal jaloux et triomphant.

Sous son regard voilé de larmes
Le petit ange se flétrit ;
C'est un flux et reflux d'alarmes
Où tout son être se meurtrit.

Dès qu'il se fait un peu de trêve
Dans le tourment du doux martyr,
Elle se reprend au doux rêve
Que rien ne peut anéantir,

De le voir renaitre à la vie
Au frais sourire, à la gaité....
Elle est émue, elle est ravie,
C'est presque une félicité.

Mais l'inexorable souffrance
Revient, comme un âpre vainqueur,
Lui disputer son espérance,
Et de nouveau l'étreindre au cœur.

Oh ! le spectacle à briser l'âme,
Même pour des indifférents,
Que cette malheureuse femme,
Et ce moribond de quatre ans !

Vous, à qui rien n'est difficile,
Divin Jésus, entendez-nous !
Par vos pitiés de l'Évangile
Nous vous prions à deux genoux !

Dans Naïm, la cité fleurie,
Vous fîtes surgir du cercueil,
Devant une foule attendrie,
Devant sa pâle mère en deuil,

L'adolescent mort de la veille
Et nul, ô Christ ne s'étonna,
De cette étonnante merveille,
Et le peuple dit : Hosanna !

Près de ce berceau d'agonie
Qu'entourent nos soins superflus,
Passez, ô Maître de la vie ;
Dites encor : ne pleurez plus.

MORS

Le Ciel est gris, la mer est grise.
Le flot moutonne, et sur le bord
En bruyante écharpe il se brise,
Le vent fratchit et souffle fort ;

Au large, une barque surprise
Manœuvre dans un rude effort,
La rame est inerte et sans prise,
La voile, au tour du mat, se tord ;

A tire d'aile une mouette
Sous l'air strident qui la fouette
Cherche un abri, fuit le danger...

Je songe au pauvre ange en détresse,
Et mourant, que notre tendresse
N'a pu suffire à protéger.

VITA

Le ciel est bleu, la mer jolie
En réfléchit la pureté,
Comme un miroir elle est polie ;
Tel, un beau lac, un jour d'été.

La voile s'enfle et se déplie,
La barque glisse en sûreté,
Tout joyeux, le pêcheur oublie
Combien, la veille, il a lutté ;

Sur les collines du rivage,
Et jusqu'au Jurjura sauvage
C'est un printemps délicieux...

Je songe à l'enfant que les anges
Chantant leur hymne de louanges
Là haut, accueillent dans les cieux.

ADAUGE FIDEM

Tu le voulais, mon Dieu ! ce reste d'espérance
Que je gardais obstinément
N'était qu'un vain mirage où ma pauvre souffrance
Cherchait un peu d'apaisement.

Tu le voulais ainsi ! ce charmant petit être
Mon fils, ma joie et mon orgueil,
Tu l'avais destiné, toi qui l'avais fait naître,
A n'habiter que ce cercueil.

C'est le second qui meurt en moins de trois années...
L'autre était ravissant aussi...
Oh ! mes deux jeunes fleurs, mes fraîches fleurs fanées !...
Mon Dieu tu le voulais ainsi !

Il me semblait pourtant à mes premières larmes,
Que j'avais bien assez pleuré !
Je me disais tout bas : c'est fini, plus d'alarmes,
Tout l'avenir m'est assuré !...

Et tu voyais de loin, mon Dieu ! le jour et l'heure
Où tu reviendrais me saisir...
Tu ne protestais pas, tu voulais que je pleure
Encor... c'était ton bon plaisir !

Sous cet acharnement de ta main qui me tue
En m'écrasant de tout son poids.
Ai-je ton dernier mot ? suis-je assez abattue,
Assez à plaindre cette fois ?

Je le sais ; devant toi je ne puis que me taire ;
Il faut vouloir ce que tu veux ;
Ta volonté maitresse — insondable mystère !
N'a rien à voir avec nos vœux.

Je me tais. Mais, du sein de mon cruel silence
Dans le seul bruit que font mes pleurs,
Un soupir de mon cœur brisé vers toi s'élance,
Et, par pitié pour mes douleurs,

Te demande un rayon de cette foi plus vive
Dont tu favorises tes saints,
Quelque chose d'en haut qui relève et ravive
Mon abandon à tes desseins...

Je t'en prie, à genoux ; parle, fais-moi comprendre
Que ce n'est point par cruauté,
Qu'après m'avoir donné des fils, tu veux les prendre
Sous mon regard épouvanté ;

Que tu poursuis un but de sagesse bénie,
Dont j'aurai le secret un jour ;
Qu'en les introduisant dans ta gloire infinie
Dans les splendeurs de ton séjour,

Au prix d'un peu de temps, d'une vie éphémère
Dont les bonheurs sont incertains,
Tu te montres jaloux, plus jaloux que leur mère
De la valeur de leurs destins !

Dis-moi surtout , que de la haut mes anges
 Bien que tout éblouis de toi,
Et tout mêlés qu'ils sont aux célestes phalanges,
 Restent toujours penchés sur moi ;

Qu'ils trouvent une joie à voir que je les aime,
 Qu'ils me bénissent à leur tour,
Qu'ils pensent à leur mère, et que dans le Ciel même,
 Ils sont heureux de mon amour ;

Dis-moi qu'ils veilleront sur mon pèlerinage
 Sur chaque pas de mon chemin,
Autant que je veillais, ici, sur leur jeune âge
 Quand je les tenais par la main ;

Jusqu'à l'heureux moment, jusqu'à l'heure prochaine
 Où me souriant tous les deux,
Et, tous deux, à ta voix, faisant tomber ma chaîne,
 J'irai vers toi ! J'irai vers eux !

PROBUS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Janvier 1890.

Non, jamais, plus triste commencement d'année. Personne dans les rues ; aucune musique ; point de panache, point d'oriflamme, aucun galop de brillant équipage. Les portes des grands hôtels restent fermées, les maisons bourgeoises demeurent closes. Seules, les sonnettes qui appellent le médecin carillonnent incessamment et l'unique salon où affluent les visiteurs, c'est l'officine du pharmacien.

Et cela n'a que trop duré ! Cette misérable influenza dépeuplait les rues et hantait les cerveaux. Une moitié de chaque famille passait son temps à soigner l'autre en attendant que celle-ci lui rendit le même service. Jamais on n'est sorti si tard de son logis, jamais on n'est rentré si tôt. Il fallait bien se garder de la fraîcheur du matin et de l'humidité du soir et, malgré tant de précautions, on était atteint à son tour. Et il fallait se coucher, suer, s'abreuver de tisane. Et puis les lenteurs de la convalescence, cette toux persistante, cette faiblesse des jambes, cette lassitude de tout le corps : ah ! détestable influenza !

Nous en sommes hors, maintenant, avouons que ce n'est pas malheureux ! Le pire, c'est que par une cruelle ironie de la nature, jamais mois de janvier n'avait eu si belles journées, si brillant soleil, ciel aussi pur. C'était un vrai printemps. Pendant que le malade étouf-

fait sous ses couvertures, tout au dehors, l'invitait à la promenade et lui inspirait d'amères réflexions sur la tyrannie de l'influenza. Mais quoi ! il fallait bien faire de nécessité vertu, et il se retournait en maugréant du côté du mur.

Ainsi se sont tristement passées les premières semaines de l'année. Cette mélancolie si naturelle n'a pas empêché nos diverses associations savantes, charitables ou autres, de procéder à la constatation de leur existence.

L'Académie de Nîmes a renouvelé son bureau. M. le pasteur Dardier, historien justement réputé de l'Église protestante, a été élu président, M. Bondurand, le très aimable et très compétent archiviste départemental, vice-président.

A la Société d'Agriculture, c'est M. Emmanuel Rigal qui a été nommé président. Il portera dignement cet honneur que ses précédents travaux, son intelligente activité justifient amplement.

L'alliance française a eu elle aussi sa séance annuelle, dans une des salles de la mairie. Là se trouvent réunis sur un même terrain, celui du patriotisme et des intérêts de la France, les croyances et les opinions les plus diverses. L'entente est complète cependant et on y constate une rare unanimité de vœux ; grâce aux secours votés par le Conseil central, maintes écoles religieuses, chrétiennes, françaises, disséminées dans les missions étrangères, reçoivent des secours précieux qui leur permettent de subsister. — C'est M. Spuller, notre trésorier-payeur, qui apporte à cette œuvre un dévouement qui fait le plus grand honneur à son intelligent patriotisme.

L'Association des Dames charitables pour les secours aux blessés, à la tête de laquelle se trouve M^{me} la maréchale de Mac-Mahon, et qui est dirigée ici avec un zèle si parfait et si chrétien par M^{me} la générale Gondren, a fait célébrer, le 15 janvier, un service funèbre pour les

soldats morts sur le champ de bataille ou à la suite de leurs blessures. A l'issue du service, Mgr Gilly montant en chaire a remercié, au nom de l'Église, de la France et de l'armée, et dans un fort beau langage, les personnes qui se dévouent à cette œuvre admirable, une des formes les plus belles et les plus héroïques de la charité chrétienne et de la générosité française (1).

Et maintenant rappellerons-nous les deuils cruels et malheureusement trop nombreux qui ont marqué ce commencement d'année.

La Maison de l'Assomption a perdu un de ses maîtres les plus justement vénérés, M. L. Allemand.

C'est en 1851 que cet excellent maître était devenu des nôtres. Ame vaillante, chrétien convaincu et de forte race, professeur instruit et consciencieux, écrivain de mérite, d'un style sûr et où éclataient à chaque pas des saillies vives et originales, M. Allemand renfermait dans son cœur des trésors de dévouement et d'affection pour la maison dont il était membre, pour les élèves qu'il instruisait. Son existence était celle de l'Assomption elle-même dont il avait fait sa famille. Nul n'en a plus intimement partagé et ressenti les joies et les tristesses. Ses élèves lui avaient voué une reconnaissance sans bornes ; on s'en apercevait bien au jour des réunions annuelles. Parmi ces vénérables prêtres, ces magistrats déjà mûris par un long exercice de leurs fonctions, ces officiers parvenus aux grades élevés, et portant fièrement leur croix d'honneur, c'était à qui fêterait, embrasserait, acclamerait le plus chaleureusement cet ancien maître dont les nobles enseignements et la tendresse affectueuse avait éclairé leurs jeunes années. Et lui souriait, heureux de tant d'égards, et félicitait ces jeunes générations dont il avait surveillé

(1) Nous donnerons, dans notre prochain numéro, la conférence fort intéressante, faite par M. le dr de Parades, dans la dernière réunion des dames associées.

et cultivé avec tant de patience et de soins délicats la première et vive efflorescence.

Frappé, depuis plusieurs années, par un mal impitoyable, M. Allemand est descendu lentement vers la tombe. Dieu a ajouté à ses nombreux mérites celui de cette décadence inexorable qui nous pousse sûrement, chaque jour, et à chaque heure, vers le tombeau et nous enlève, une à une, toutes nos facultés, que nous voyons disparaître sans pouvoir les retenir. En chrétien, il a noblement supporté l'épreuve et cette agonie prolongée, vaillamment acceptée, a complété le fécond enseignement de toute sa vie.

Le jour même où il mourait, expirait aussi, dans le prieuré des Dames de l'Assomption, la Révérende Mère, Jeanne-Emmanuel Varin, supérieure de la Communauté. Elle était dans la trentième année de sa vie religieuse, toute d'édification, et marquée par les vertus de sa sainte profession. Sur le point de mourir, quand les joies de la récompense lui apparaissaient déjà, la Révérende Mère Varin se montrait toute prête à continuer encore le bon combat : Non, disait-elle, je ne refuse pas le travail : *non recuso laborem*. Dieu s'est contenté de cette docilité, fruit de la perfection religieuse. Il l'a enlevée à l'affection de sa Communauté et de ses élèves, dont les larmes et les regrets, au jour de ses obsèques, ont témoigné de la vivacité d'affection et d'estime qu'elle avait su leur inspirer.

Le clergé lui aussi a été frappé : M. l'abbé Mazellier, M. le doyen de Clarensac, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre, au début d'une vieillesse honorée par de longs et saints labeurs dans le ministère, ont été enlevés avec une rapidité foudroyante par la mystérieuse épidémie. Heureux, a dit l'Écriture, ceux qui sont prêts à l'appel du Maître, et qu'il trouvera, veillant dans leurs demeures, quand il en franchira subitement le seuil !

Et, en vérité, au milieu de ce dépérissement universel

de toutes choses qui attriste l'homme, à mesure qu'il avance dans la vie, en présence des mécomptes, des déceptions, des chutes successives de nos espérances, lorsque, regardant de tous côtés l'horizon, nous n'y trouvons que sujets de craintes, de trouble et même d'angoisses pour notre foi et notre patriotisme, il est encore bon de se re-tremper dans la pensée de nos destinées immortelles et du triomphe certain de l'Église.

C'est là ce que prêche en ce moment l'infatigable apôtre de nos populations ouvrières, M. l'abbé Garnier. En quelques jours, il va parcourir nos églises, nos collèges. Il va partout semer le bon grain, raviver la foi, répandre la saine doctrine. Sa parole fera écho à celle du Souverain Pontife. C'est une lumière qui se lève sur l'année qui commence ; or, il est doux, chers lecteurs, de vivre et de marcher à la lumière, et j'aime mieux, en finissant cette chronique, me représenter cette nouvelle année, belle, vivante, éclairée par ses douces lueurs, plutôt que noyée dans les ténèbres d'une misérable politique. N'est-ce pas aussi votre avis ?

FIDELIS.

Notre chronique marseillaise nous fait défaut. L'influenza a sévi à Marseille, et notre très aimable et très spirituel correspondant a, sans aucun doute, reçu sa désagréable visite. Nous le remplaçons volontiers aujourd'hui, pour annoncer à nos lecteurs que Mgr Ricard vient d'être élu membre de l'Académie de Marseille, et a reçu, à l'occasion du premier de l'an, les palmes d'officier de l'instruction publique. Nous nous en réjouissons ; on s'en est réjoui à Marseille. Nos lecteurs applaudiront à cette élection et à cette nomination : quand justice est rendue au mérite, qui donc ne s'en féliciterait ?

BULLETIN POLITIQUE

Les Chambres viennent de rentrer sans trop faire parler d'elles , ce qui ne prouve pas qu'elles soient bonnes filles, et sans que le public s'en occupe beaucoup , ce qui démontre qu'il ne s'y intéresse guère. C'est, d'ailleurs , un spectacle rare et original que l'attitude du pays vis-à-vis de ses députés. Il vient de les nommer en pleine connaissance de cause, nous le supposons ; en pleine liberté, nous voulons bien le croire ; et, cependant il s'en mêle ; il les regarde avec une curiosité un peu railleuse, comme se demandant : Qu'est-ce qu'ils peuvent bien être, nos députés ? et que vont-ils faire ? Pour des gens à qui il vient d'accorder sa confiance, cette préoccupation sceptique du suffrage universel ne manque pas de piquant.

Il faut bien l'avouer : avec la manière dont les élections se font, rien de plus facile qu'un malentendu complet entre le mandataire et ses mandants. On ne se bat pas sur des principes, sur une politique quelconque ; mais bien sur une formule. M. X... est un bien brave homme, il représente tout-à-fait mes idées , avec lui, je serai tranquille sur mes intérêts , sur mon avenir et celui de ma famille, mais je ne le crois pas assez républicain ; donc, je voterai pour son concurrent, que je ne connais pas, dont les opinions m'effrayent et qui est en tout point mon antipode. Voilà la logique de certains électeurs, très conservateurs au fond, mais vaguement effrayés de je ne sais quels épouvantails à moineaux agités depuis quinze ans , toujours avec succès. Ajoutez des querelles de clochers, de petites et violentes rancunes personnelles, beaucoup d'audace d'un côté, une certaine nonchalance de l'autre : mêlez le tout avec quelques mots sonores, agitez beaucoup avant de vous en servir , et vous aurez la formule des élections en France.

Deux choses cependant, deux grandes demandes du pays paraissent sortir comme enseignement du dernier scrutin. La paix inté-

rieure d'abord, la conciliation dans les luttes religieuses, l'abandon des questions qui nous divisent, pour l'étude de celles qui nous unissent, n'est-ce pas le premier désir des électeurs qui ont à la fois repoussé les boulangistes, infligé de dures et sévères leçons aux radicaux, et à ce point rapproché les vainqueurs des vaincus que la majorité totale ne dépend plus que de quelques cent mille voix faciles à déplacer. La Chambre nouvelle n'a peut-être pas encore compris la portée et la nature du mouvement qui l'a mise au pouvoir. Au lieu de la détente attendue et sollicitée, nous assistons à des invalidations étranges; le ministère continue à s'arroger le droit de suspendre les traitements de pauvres curés de campagne, coupables d'avoir déplu à des tyranneaux de village; aucune circulaire ministérielle ne vient tempérer les rigueurs de l'application de la nouvelle loi militaire, qui pourrait porter le sous-titre de loi sur le recrutement de l'armée et contre le recrutement du clergé; le parti républicain, jusqu'à présent du moins, paraît vouloir demeurer sur toutes ses positions. Soit! il le peut; mais dans les luttes électorales, comme en guerre, ce sont des positions bien menacées que celles au pied desquelles l'adversaire se maintient, sans perdre un pouce de terrain à chaque engagement; c'est beau la théorie et la superbe raideur d'un jacobinisme immaculé. Le moindre grain de douceur et de vrai libéralisme ferait bien mieux notre affaire.

Mais voici un second désir du pays, que dis-je? un désir? Non, une volonté. Et celle-ci parfaitement nette, affirmée avec une énergie et une absolue unanimité, c'est de rompre avec la politique du libre-échange et de rendre à notre agriculture épuisée la force et la vie. Sur ce point, il ne saurait y avoir le moindre doute. Candidats républicains ou conservateurs ont dû prendre vis à vis de leurs électeurs, dans les arrondissements agricoles, les mêmes engagements, ceux de défendre la production nationale contre l'importation à vil prix des produits de l'étranger. Et quels produits? des vins sophistiqués par l'addition d'alcools impurs, des viandes dépouillées de leurs principes nutritifs par les opérations chimiques nécessaires pour leur conservation. Le moment est venu pour nos députés de faire honneur à leur signature. Auront-ils le courage d'aller jusqu'au bout, de résister aux sollicitations si pressantes, si habiles, si monnayantes parfois du commerce d'importation, et, qui pour se faire accepter, se colorent de préoccupations démocra-

tiques et du titre fallacieux de la vie à bon marché ? Que dire à ce sujet qu'on n'ait répété cent fois ? Les traités [de commerce ont pour premier et essentiel résultat de faire la fortune des négociants de nos grands ports et n'ont pas empêché les prix de se relever, quand les années de disette ont affligé notre agriculture. Le vrai moyen de résoudre le problème de la vie à bon marché, c'est la suppression des faux frais de négociation, la diminution du nombre des intermédiaires, le rapprochement du producteur et du consommateur. La politique inaugurée en 1860, continuée et affirmée par les traités de 1882 a compromis l'agriculture française, dépeuplé nos campagnes, appauvri et singulièrement diminué cette forte classe des petits propriétaires agricoles, de cette démocratie rurale qui a toujours fait la force de notre armée et qui est comme la moëlle de la France.

La Chambre semblait en avoir conscience et sur le terrain de l'agriculture, elle avait compris qu'une trêve s'imposait. La constitution d'un grand groupe ouvert à tous les partis, sous le nom de Groupe Agricole, était un grand pas de fait, une grande satisfaction accordée aux aspirations de la majorité. Mais voilà que des députés, dont je veux taire les noms, ont pris l'initiative de la fondation d'un groupe agricole exclusivement composé de républicains. Pourquoi cette scission ? Quel but poursuit la création de ce groupe Politico-Agricole ou Agricolo-politique ? Ne rééditons pas les plaisanteries connues sur la couleur politique de la betterave ou du maïs, sur le salsifis réactionnaire et le navet républicain. Le sujet est trop grave pour prêter à rire. En réalité n'est-ce pas une manœuvre détournée, un retour offensif des libres-échangistes ? Diviser pour régner, c'est un principe de politique depuis bien longtemps connu et pratiqué. A la faveur de cette scission habilement dissimulée sous un prétexte de pureté politique, ne va-t-on pas ébranler la majorité, insinuer que des concessions sont nécessaires, que la politique agricole est trop réactionnaire, bref, reprendre d'une main ce que l'on aura donné de l'autre et refaire les traités de commerce sous un autre nom et une autre forme. La création du groupe Viette, c'est, il est inutile de nous le dissimuler, la dislocation du groupe Méline et la question agricole discutée et tranchée au point de vue exclusivement politique. Il appartient à la majorité rurale du pays de rap-

peler à ses députés ses véritables intentions et sa nette volonté ; cela peut se faire de bien des manières, par des réunions, des syndicats, des démarches particulières ou en groupe, des correspondances. Peu importe le procédé, pourvu que l'électeur affirme son intention d'avoir enfin la paix et une solution conforme à ses intérêts sur le terrain économique.

XIA.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

POLÉMIQUE D'ARISTOTE CONTRE LA THÉORIE PLATONICIENNE DES IDÉES. — ESSAI PHILOSOPHIQUE, SUIVI D'ÉCLAIRCISSEMENTS SUR QUELQUES POINTS DU PÉRIPATÉTISME, par Henry-Pierre CAZAC, Ancien Élève de la Sorbonne, Professeur de Sciences Morales au Lycée de Nîmes. — Étude honorée d'un Rapport à l'Institut (Académie des Sciences Morales et Politiques). — Grand in-8°. Tarbes, Croharé, 1889. — Prix : 2 fr. 50.

Les gros livres, a-t-on souvent observé, ne sont pas les meilleurs. Voici, en moins de cent pages, un remarquable essai qui confirme cette vérité. A lui seul, il nous en apprend plus que maint grand ouvrage, sur les rapports de Platon et d'Aristote.

M. Cazac a été frappé d'un fait curieux. Les historiens de la philosophie, occupés, pour la plupart, à opposer le disciple au maître, n'ont que peu ou point dégagé l'élément commun, ce qu'avec Leibnitz, on nommerait bien la « *perennis philosophia* » de leurs systèmes.

De cette réflexion à une étude ingénieuse et nouvelle, il n'y avait qu'un pas.

Bien entendu, nous ne détaillerons pas le travail du jeune universitaire, travail sérieux à tant de titres. Une construction pareillement dense, une reconstitution à la fois si complète et si concise des deux grandes philosophies classiques ne se laissent pas réduire.

Quelques *desiderata* de composition mis à part, et ils tiennent, peut-être, au mode de publication prescrit à l'auteur par la *Société Académique des Hautes-Pyrénées*, il faut lire en entier « cette savante dissertation. » On verra tout ce qu'en peu de mots, un écrivain, maître de sa pensée et de sa langue, dit clairement et élégamment d'abstrait, de subtil, de profond.

Le style de la *Polémique* est toujours à la hauteur des idées, et les idées y sont excellentes. Nulle assertion qui ne trouve sa preuve ; nulle hypothèse qui ne se fonde sur une connais-

sance raisonnée et sûre de l'un et de l'autre métaphysiciens antiques.

« Il demeure acquis, conclut M. Cazac, que l'opposition des deux grandes philosophies grecques, sur le terrain de la métaphysique, n'est pas irréductible.

« Voisines de croyances et d'affirmations dogmatiques sur les problèmes fondamentaux de la pensée, comment ne s'uniraient-elles pas, à la fin, en une formule assez large pour les contenir l'un et l'autre? La question des Idées, qui se confond avec celle des Universaux, a deux faces. Pour l'intelligence humaine, et dans l'ordre logique de la connaissance, c'est Aristote qui a raison : l'idée est essentiellement immanente et n'est séparée que par abstraction. Pour l'entendement divin, et dans l'ordre ontologique de l'existence, la cause est exemplaire et idéale, avant de devenir réelle et formelle. Le monde sensible, en un mot, trouve son explication en Dieu.

« Ici, comme ailleurs, c'est la méthode à *priori* de Platon qui est en défaut.

« Le génie pénétrant et observateur d'Aristote devait s'opposer, tout en l'admirant, au génie moins scientifique de son devancier. Quoi qu'on ait dit, c'est parce qu'Aristote comprend Platon, qu'il combat sa dialectique hypothétique et aventureuse. En substituant le système de la Forme à celui des Idées, il fonde plus solidement la métaphysique, la philosophie première ou théologie, comme il l'appelle, c'est-à-dire la science qui va, non de Dieu à l'homme, mais de l'homme à Dieu. Telle est la raison dernière d'une polémique continuée avec persévérance, jamais avec aigreur, par Aristote, contre les spéculations de l'adversaire, à la mémoire duquel il avait élevé un autel. »

En d'autres termes, dans ses théories de la connaissance et de l'être, voire dans sa conception de Dieu, que M. Cazac présente magistralement, le Stagirite, s'il s'élève par instants au-dessus de Platon, s'en inspire, et ne le dépasse qu'appuyé sur lui.

« L'examen de la philosophie d'Aristote, telle que le moyen-âge spiritualiste l'a faite, nous conduirait, ce semble, à la considérer, non plus comme un corps de doctrines hypothétiques, mais comme une formule *définitive*, que l'esprit n'aura plus qu'à développer. On comprend, quand on étudie l'œuvre d'Aristote, l'enthousiasme des commentateurs Byzantins, Arabes

« et Latins, pour celui qu'à l'exclusion de tout autre, ils ont nommé le « *Philosophe* » et le « *Maître*. » La raison humaine, au moins dans les grands docteurs, n'a jamais été asservie à la lettre du péripatétisme ; mais elle a pu et elle a dû rendre librement hommage à des conceptions que sont venus, de siècle en siècle, confirmer les progrès de la science. »

En dernière analyse, il a manqué au précepteur d'Alexandre l'éducation d'un Albert-le-Grand ou d'un Thomas d'Aquin, pour aller jusqu'au bout de son système, jusqu'au *créationisme* moderne et jusqu'au *spiritualisme moral*.

« Le découragement, la souffrance dans la défaite s'imposent au naturalisme, à mesure que les temps s'avancent et qu'augmente le vide des cœurs. Voilà ce qu'Aristote entrevoyait, peut-être, quand, malgré sa tendance à borner nos vœux à l'éphémère vie d'ici-bas, il suspendait pourtant l'univers fasciné à l'attrait de la Beauté éternelle. Et voilà surtout ce que comprendra le Christianisme, avec sa morale d'attaque, qui, divisant la science grecque, en même temps que la faisant sienne, ne promettra plus seulement à l'homme une vague participation à la perfection entrevue, mais, après les luttes et les épreuves de ce monde, la suprême consolation d'un monde meilleur. »

Il y a là, dans un beau français, non plus, comme en trop de livres contemporains, de l'esprit à la remorque de l'erreur, mais bien de la logique au service de la vérité.

C'est un régal que de lire de telles pages, quand, d'ailleurs, tant d'intelligences distinguées apprécient moins, à notre époque, les solutions à leur valeur intrinsèque qu'à ce qu'elles offrent de fantaisiste et de bizarrement original. Que les *dilettanti* de la métaphysique le sachent ou l'ignorent,

« Ceux qui peuvent chanter pendant que Rome brûle, »

plus nous irons, plus nous nous détacherons de ce qui est pure virtuosité littéraire et pédantesque ; mieux nous saisirons qu'en philosophie surtout, cela seul importe et a du prix qui assure suffisamment la vie de l'âme, et répond aux nécessités supérieures de chaque jour.

M. Cazac, sans doute, a écrit un ouvrage d'érudition : mais son *essai* nous garantit mieux encore, puisque ceci y est subordonné à cela, l'idée à l'action, et la science à la moralité.

Richard ALAINZY.

LA FRANCE ET SES COLONIES, par Onésime RECLUS. Tome II *nos colonies* (in-8°, Hachette).

Nos lecteurs se souviennent peut-être du bien que nous disions ici même, l'an dernier, du premier volume de cette importante publication. Il s'agissait alors de la France. Cette fois, il s'agit de nos colonies. Les qualités restent les mêmes, mais les défauts s'accroissent. M. Onésime Reclus possède une belle imagination, rare mérite chez nos géographes, elle l'a servi merveilleusement pour la description du continent. Au dehors, elle nous semble avoir pris trop d'essor. On a déjà fait remarquer la métaphore forcée de l'autruche à quatre pattes, pour désigner le chameau.

Cette petite critique faite, reste l'éloge que mérite largement la manière consciencieuse de l'auteur. L'Algérie-Tunisie surtout est décrite là avec une abondance de détails dont nul ne songera à se plaindre. L'auteur s'y montre sévère pour l'Administration coloniale française. J'ai entendu autrefois un Gouverneur-général réclamer contre la sévérité des colons et de leurs avocats sur le continent. Comme la critique échappe à ma compétence, je m'abstiendrai de prononcer entre M. Reclus et ses justiciables.

Là, du moins, où je ne peux que le louer, c'est dans l'éloge complet et dans la justice émue qu'il rend aux missions et aux missionnaires catholiques. Le Sénégal, dit-il, serait complètement francisé aujourd'hui, si l'on avait laissé faire les missionnaires.

A. R.

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES, 4 nouveaux volumes in-16° (HACHETTE, Paris).

Cette collection s'améliore, à mesure qu'elle s'enrichit. Les gravures sont de plus en plus belles et l'illustration approche de la perfection rêvée.

Voici d'abord le *Toit du Monde* par M. Capus. Cette dénomination, empruntée aux indigènes du Turkestan, désigne le célèbre plateau de Panir, d'où sont parties, sous toute vraisemblance, les migrations qui ont peuplé l'Asie et l'Europe aux temps primitifs. Depuis cent ans, les Anglais et les Russes, chacun d'un point opposé, montent à l'assaut de cette citadelle,



que défendent la nature du sol autant que la férocité de ses habitants. L'an dernier, avec deux compagnons, M. Capus a pénétré dans cette région inhospitalière, qu'il vient de décrire avec beaucoup de science. Le point de vue moral et religieux ne laisse rien à désirer.

Les *Couleurs*, de M. Guignet, tendent à vulgariser les travaux de M. Chevreuil. C'est un précis, ou mieux une sorte de manuel très complet et très compétent de l'histoire, de la théorie, de la pratique des couleurs envisagées au triple point de vue de l'art pur, de l'art décoratif et de l'art industriel. Teintures, peintures à l'huile ou à l'eau, peintures sur verres et émaux, avec les modes et procédés de fabrication, tout cela est exposé, analysé, par un disciple qui mérite de s'asseoir près du maître dont il a compris et dont il révèle toutes les pensées.

Dans *le Désert*, M. Million a décrit ces tristes régions qui rendent si monotones les parties sablonneuses de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, où règne la solitude. C'est un travail très bien fait, sérieux, instructif, où l'auteur, utilisant cent données éparses un peu partout, est parvenu, à force de talent, à introduire de la variété dans la monotonie. Nous avons surtout beaucoup aimé la description du Sahara. Mais, pourquoi ce persiflage de mauvais goût à propos des événements bibliques accomplis au désert. Un savant sérieux laisse ces fadaises aux attardés de la science de Voltaire.

M. Vuillaume, dans un charmant volume illustré comme les trois précédents, de près de cent gravures, nous donne une histoire et une description des plus attrayantes du *Bronze*. Il y étudie les nombreux usages auxquels ce métal a servi chez les Orientaux, les Grecs, les Etrusques, les Romains et les Byzantins. Puis il l'étudie à l'époque de la Renaissance et finit par l'emploi du bronze chez les contemporains. On a fait quelques critiques des citations de M. Vuillaume. Sans nous y appesantir, disons que l'ensemble, surtout au point de vue technique, est vraiment digne d'attention. C'est un des volumes les plus curieux de cette *Bibliothèque des Merveilles* où nous avons relevé déjà tant de belles choses.

COLLECTION DE VOYAGES ILLUSTRÉS, 3 nouveaux volumes
(Paris. Hachette).

On ne se lasse pas de conter, pas plus que de voyager. Mais, les uns racontent leurs voyages et les autres voyagent aux frais des conteurs.

Quelles délicieuses soirées, par exemple, à passer au coin de son feu, en voyageant avec M. Chaffaryon. Le pays où il nous mène est peu récréatif cependant. C'est l'*Orénoque et le Cauca*. Mais, à voyager avec un homme d'esprit, on finit par trouver beau ce qui de loin ne le paraissait guère. M. Chaffaryon dispose d'une riche palette. Ne lui sert-elle pas un peu bien souvent à embellir, avec quelque excès, des tableaux qui, sans lui, sembleraient un peu ternes ? C'est possible, d'aucuns même l'affirment. Pour nous, nous ne songeons pas à le trouver mauvais, puisque nous lui devons de bonnes heures occupées, instructives et sans encombre.

De M. Chaffaryon à M. le comte de Hubner, la transition est aisée. Même talent de décrire, même conscience, même désinvolture et laisser-aller charmant pour voyager, avec une pointe d'humour en plus à l'actif de M. de Hubner. La maison Hachette leur a fourni à tous deux une riche illustration, 56 gravures au premier, 50 au second. Le comte de Hubner nous a promenés jadis autour du monde. Cette année nous lui devons une belle et grande « Promenade à travers l'Empire Britannique, » en deux volumes. L'anglomanie est toujours un peu de mode ; M. de Hubner n'y sacrifie que tout juste assez pour bénéficier du droit qu'ont les auteurs de s'identifier à leur sujet et de l'aimer avec quelque prédilection. Mais, cette concession faite, quelle série d'observations finement exprimées et prises sur le vif. On a beaucoup écrit sur l'Angleterre et les Anglais, aucun livre précédent ne dispense de lire celui-ci. Par contre, avec les deux volumes de M. Hubner, on peut se passer de... presque tous ses devanciers !

A. R.

MANUEL DE PALÉOGRAPHIE LATINE ET FRANÇAISE
du vi^e au xvii^e siècle suivi d'un dictionnaire des abréviations avec 23 fac-similés en phototypie, par Prou. (In-8° 12 f., chez Picard, rue Bonaparte, 82, Paris.)

Par le temps de recherches où nous vivons, voici un livre qui vient à son heure. M. Prou, que les habitués de la Bibliothèque

Nationale connaissent bien pour sa compétence et son obligeance, vient de mettre aux mains des travailleurs un outil parfait. L'homme pratique s'y révèle d'un coup. Un autre n'aurait pas su résister au prurit de montrer son savoir, M. Prou, très capable de créer, s'est borné ici à vulgariser.

Avec le *Manuel* de M. Prou et un peu d'application, les plus novices résoudront aisément les difficultés du début, et tous ceux qui ont mis la main à l'œuvre savent si elles sont nombreuses. L'auteur, dans un style précis et clair, explique les transformations successives et les abréviations des écritures, avec des exemples choisis avec soin pour chaque siècle, qui permettront de reconnaître rapidement la date approximative et la nature du texte.

Ces qualités éclatent surtout dans le Dictionnaire des Abréviations, qui donne l'image précise des lignes tracées par des scribes : Il y en a un si grand nombre, que ce serait jouer de malheur que de ne pas trouver celle qui arrête le déchiffrement d'une charte.

Voici d'ailleurs les principales divisions de cet ouvrage, suivant le chapitre préliminaire.

CHAPITRE I. — « Période anté-carolingienne (écritures capitale, onciale, demi-onciale, cursive et minuscule). Écritures étrangères à la France, dites « nationales. »

CHAPITRE II. — Abréviations par sigles, — par contraction intérieure, — par lettres suscrites, — par suspension, — par signes spéciaux. — « Notes tironiennes. »

CHAPITRE III. — « Réforme carolingienne, » ix^e x^e siècles.

CHAPITRE IV. — « Période post-carolingienne. (Étude de l'écriture du xi^e au xvii^e siècles dans les manuscrits et les chartes, « transcription et explication des fac-similés). »

CHAPITRE V. — « Signes auxiliaires de l'écriture » : Ponctuation, signes de corrections, chiffres romains, arabes, etc. « Notation musicale. »

CHAPITRE VI. — « Matériaux et instruments de l'écriture. »

— Définition des principales espèces de manuscrits conservés dans les Bibliothèques et archives de France.

— Dictionnaire des abréviations latines et françaises. A. R.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

Nîmes. — Imprimerie Gervais-Bedot, place de la Cathédrale.

LA SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS

(CROIX ROUGE FRANÇAISE)

SON ORGANISATION A NIMES — MISSION DES DAMES ¹

Mesdames,

L'été dernier, j'ai eu l'honneur, dans deux conférences, de vous initier à la connaissance et à l'application des bandages simples et composés sur les diverses régions du corps.

Mon exposé et mes démonstrations pratiques furent très rapides, trop rapides même peut-être, au gré de votre zèle. Car si vous avez répondu avec tant d'empressement à l'appel de votre éminente Présidente, si vous vous êtes rendues si nombreuses à ces deux conférences, si vous m'avez accordé une attention si bienveillante, c'est que vous aviez le désir le plus vif d'apprendre la pratique des pansements que, dans votre pensée, vous pouvez être appelées à appliquer un jour.

Mais nous étions pressés par le temps ; la saison d'été devait bientôt ne plus nous permettre de nous réunir. Ces deux conférences, tout insuffisantes qu'elles ont pu vous paraître, ont servi cependant à affirmer à Nîmes l'existence du Comité des dames de la Société de la Croix rouge : au nombre de 180, vous aviez compris à quelle noble mission vous étiez conviées ; il était de notre devoir de vous indiquer de suite quel rôle vous auriez à remplir, si jamais il

(1) Conférence faite le 4 janvier 1890 au Comité des Dames du Gard.

était fait appel à votre compassion et à votre dévouement.

J'aurais donc à revenir sur les enseignements que je vous ai si rapidement exposés et que vous avez peut-être peu retenus. Mais ce serait abuser de votre attention, et je crois meilleur de réserver ces nouvelles démonstrations pratiques de l'application des pansements et des bandages pour les instants qui suivront chacune des conférences qui vous seront faites.

Aujourd'hui, Mesdames, je veux répondre à quelques questions que certainement vous vous êtes posées. Vous avez souscrit, sans calculer, à cette œuvre qui, vous le saviez bien, a pour but de secourir les blessés militaires des armées de terre et de mer. Ce secours pécuniaire, que vous nous avez si généreusement octroyé, vous savez qu'il doit être employé à réunir et à compléter un matériel suffisant pour être constamment à la disposition de la Société. Mais, outre l'appel fait à votre générosité, la Société compte aussi sur votre dévouement, votre action personnelle à un moment donné. Et vous vous êtes demandé comment on compte utiliser tous ces dévouements, où et comment s'exercera votre action. Je puis déjà vous répondre, Mesdames, que vous serez les auxiliaires ou les suppléantes des Sœurs de Charité, dans les divers services que la Société de Secours aux blessés installera dans la ville de Nîmes ; mais avant de vous indiquer votre rôle, je dois vous exposer d'abord quelle serait, en cas de guerre, l'organisation de ces services.

— Le service de santé, en temps de guerre, comprend : le *service de l'avant*, c'est-à-dire le service sur le champ de bataille, ou tout au moins sur le terrain de la lutte, et le *service de l'arrière*, dont je vais vous parler tout à l'heure.

Les médecins militaires sont seuls chargés du *service de l'avant*, avec leurs postes de secours régimentaires,

leurs ambulances, leurs hôpitaux de campagne et les hôpitaux d'évacuation.

De ces hôpitaux d'évacuation, les blessés sont envoyés aux hôpitaux auxiliaires, tombant, par ce fait, sous la tutelle de la Société de Secours aux blessés et passant dans le service de l'arrière.

Le *service de l'arrière*, dévolu à la Société de Secours, comprend alors le transfert des blessés vers ses hôpitaux auxiliaires, situés loin du théâtre de la guerre; elle y pourvoit au moyen de *trains sanitaires*, en assurant, sur la route, dans les *infirméries de gares*, tous les secours dont les blessés peuvent avoir besoin.

Hôpitaux auxiliaires et Infirméries de gare, tels sont donc les deux services que la Société de la Croix Rouge a pris l'engagement d'organiser, en temps de guerre, dans la ville de Nîmes.

Voyons d'abord ce que devra être l'Infirmérie de gare :

Une *Infirmérie de gare* est une de ces étapes où les blessés évacués, en trains sanitaires, du champ de bataille où ils sont tombés, doivent, à un moment donné, trouver le repos, la nourriture et les secours médicaux les plus urgents.

L'infirmérie de gare doit, en outre, recevoir les malades dont l'état se serait aggravé pendant le voyage et qui avaient primitivement une autre destination que la localité où se trouve ladite infirmérie; elle doit aussi prendre soin des malades pendant les arrêts prolongés des trains. Enfin, l'infirmérie de gare assure l'évacuation des malades et des blessés, provenant des établissements hospitaliers du voisinage, ou qui doivent y être admis.

Nîmes aura donc son infirmérie de gare, installée dans les bâtiments même de la gare, et sans entrer dans tous les détails de son installation, j'ajouterai seulement qu'elle

comprendra 15 lits et un personnel de 16 personnes (médecins, comptables, infirmiers).

L'action médicale et chirurgicale, dans les infirmeries de gare, est très restreinte. En principe, on ne doit y pratiquer aucune opération chirurgicale, et les malades ne peuvent y faire qu'un très court séjour. Ceux qui, étant dans l'impossibilité de continuer leur route, sont admis à l'infirmerie, doivent être évacués, dans le plus bref délai, sur l'établissement hospitalier le plus voisin, après avoir reçu, s'il y a lieu, les *soins* qui sont *urgents*.

La mission principale de l'infirmerie de gare est donc de distribuer des aliments aux malades transportés par les trains d'évacuation.

— Mais une tâche plus importante incombera à la Société de la Croix Rouge, dans l'organisation des *hôpitaux auxiliaires*.

Au lendemain même d'une déclaration de guerre, vous verrez s'ouvrir dans la ville de Nîmes un ou plusieurs hôpitaux nouveaux dont la société de secours aux blessés fournira les locaux, le mobilier, lits, literie, matériel de pansements et d'exploitation et tout le personnel.

Plaise à Dieu, Mesdames, que vous ne voyiez jamais ces preuves matérielles de l'emploi judicieux de vos cotisations annuelles ! Mais croyez bien que si nous devons jamais être frappés du fléau de la guerre, dans Nîmes, comme sur tous les points de la France, vous trouveriez, grâce à votre générosité et à votre zèle, la Société de la Croix Rouge prête à en réparer les désastres.

Hôpitaux auxiliaires et infirmerie de gare. Tels sont donc, mesdames, les établissements qu'aura à créer votre Société dans la ville de Nîmes.

C'est là que s'exercera votre action personnelle et je ne sais vraiment, si je puis me risquer à vous indiquer seulement votre rôle quand vous serez auprès de ces mal-

heureuses victimes de la guerre, les unes traversant notre gare dans des trains sanitaires, les autres couchées dans nos hôpitaux, recevant les consolations de votre bouche et les soins de vos mains habiles. Non : j'aime mieux vous lire cette page si éloquente, si attendrissante et si vraie qu'a écrite Maxime Du Camp et qui m'a rappelé des scènes bien touchantes dont je fus moi-même témoin dans nos ambulances de Strasbourg :

« Dans les hôpitaux, sur la couchette provisoire des
« ambulances, c'est vers la sœur, vers la dame de charité que le blessé tourne les regards, c'est à elle qu'il
« demande assistance, c'est par elle qu'il espère être
« pansé ; il subit l'infirmier, il invoque l'infirmière ; l'un
« est secourable par métier, l'autre est charitable par
« instinct ; le pauvre homme, encore ému de la bataille,
« sanglant et fracassé, ne s'y trompe pas, et naturellement il s'adresse à celle dont la main est légère, le
« cœur compatissant et la parole attendrie. Il ne suffit
« pas de rouler une bande autour d'un bras brisé, d'enlever une esquille apparue aux abords de la plaie, de
« donner l'injection sous-cutanée de morphine qui apaise
« la souffrance exaspérée ; il faut parler au patient, relever son âme défaillante, l'endormir dans ses illusions,
« comme l'on fait pour un enfant malade, rappeler l'espérance qui s'envole, affirmer la guérison et laisser
« entrevoir les récompenses dues à l'héroïsme ; en un
« mot, il faut remonter le moral : à cela les femmes excellent ; elles y mettent leur grâce, leur finesse ; elles
« n'ignorent pas que le mensonge, ou tout au moins
« l'interprétation complaisante de la vérité, est souvent
« le meilleur auxiliaire de la thérapeutique, et jamais
« elles n'hésitent à y recourir.

• Lorsque l'infirmier dit : « Qu'est-ce que tu veux mon
• garçon, c'est la chance ; tu auras beau te désoler, ça ne
• te raccomodera pas ; » la femme se penche vers le mal-

« heureux, elle essuie son front trempé des sueurs de
« l'angoisse, elle lui parle si doucement, si harmonieu-
« sement, que l'on dirait qu'elle le berce ; elle promet
« d'écrire à la mère qui est au village ; elle le plaint,
« elle suscite l'effort de vivre, même chez le plus décou-
« ragé. Le pauvre homme ne la quitte point des yeux,
« et en la voyant sourire, il se ressaisit, se calme, et ne
« retient plus le flot des larmes qui gonflaient son
« cœur. Celui qui s'irrite contre l'infirmier, se révolte
« et l'injure, obéit avec soumission au plus léger bruis-
« sement des lèvres de l'infirmière. Chrysi écrivait à
« son mari, Marco Botzaris, cette phrase emphatique,
« mais vraie : « Les femmes sont des génies mystérieux
« qui versent un baume salulaire sur le cœur ulcéré des
« guerriers. »

Vous aussi, mesdames, vous serez à l'œuvre dans notre ambulance de gare et dans nos hôpitaux auxiliaires.

Le personnel de l'ambulance de gare est peu nombreux et votre aide nous sera bien utile pour la distribution des vivres à tant d'hommes entassés dans leurs wagons, la plupart immobilisés par leurs blessures. Quels ne seront pas leurs besoins, quelle ne sera pas leur fatigue après un trajet quelquefois bien long ! Vous leur apporterez jusque sur leurs couchettes improvisées, le bouillon qui restaure, le vin qui réconforte, la tisane qui calme la soif de la fièvre et votre main charitable ne leur plaindra même pas le petit verre d'eau-de-vie, ce viatique du soldat.

Et là même, sur ce quai de la gare, n'arrivera-t-il pas maintes fois que vous aurez à refaire un pansement défectueux ? Là vous ferez vos premières armes, *coram populo*, et vous ne voudriez pas appliquer d'une main inhabile ces bandes que vous aurez soigneusement roulées dans vos ouvroirs.

Avant même l'arrivée des trains, vous serez à l'infir-

merie de gare, soignant tout ce qui doit être distribué quelques instants plus tard, goûtant la tisane, ajoutant un grain de sel au bouillon, chacune de vous jalouse, en quelque sorte, de servir aux pauvres blessés les meilleures portions.

Enfin, mesdames, dans les évacuations de l'infirmerie de gare vers les hôpitaux de notre ville, qui mieux que vous saurait donner aux blessés cette position convenable, commode qui leur évitera si bien les souffrances du transport. Vous conseillerez les brancardiers; vous les accompagnerez peut-être même sur ce chemin de l'hôpital pour leur signaler presque à chaque pas, les obstacles, les causes de choc qui pourraient faire gémir votre nouvel ami.

Voilà, Mesdames, quel peut être votre rôle à l'infirmerie de gare. Vous voyez que là même où les blessés ne feront que passer vous pourrez encore faire beaucoup pour leur soulagement et leur bien être. Mais c'est sur un autre théâtre (si je puis me servir de cette expression profane au sujet d'une œuvre de charité et de dévouement) que s'exerceront les instincts précieux de votre esprit et de votre cœur. C'est à l'hôpital que nous ferons appel à votre bonne volonté, à votre initiative, à votre expérience, pour l'organisation intérieure des services accessoires. Qui sait ce que deviendront lors d'une mobilisation générale toutes nos bonnes sœurs hospitalières? Dans les circonstances critiques, vous le savez aussi bien que moi, on les trouve toujours à l'avant-garde, elles sont où est le danger et peut-être ne nous en restera-t-il pas une seule pour le service intérieur de nos hôpitaux. Nous serons donc obligés de compter sur vous, Mesdames, et je suis certain que votre concours ne nous fera pas défaut. Et pour qu'il n'y ait aucune surprise pour vous, laissez-moi vous dire encore quel sera ici votre rôle.

C'est à vous qu'incombera naturellement le *service de*

la lingerie, et les mères de famille qui ont eu des malades à soigner chez elles comprendront l'importance de ce service dans un hôpital renfermant au minimum 50 blessés.

Les approvisionnements de linge de toutes sortes sont considérables : je ne puis vous en présenter la nomenclature ; elle vous sera d'ailleurs remise dans vos ouvroirs. Mais il faudra classer tout cela , entretenir en bon état ces draps , ces chemises , ces mouchoirs , ces linges de pansement , les envoyer au blanchissage , les reprendre en magasin , les distribuer aux malades : la tâche ne sera certainement pas au-dessus de votre bonne volonté ni de vos forces , mais elle réclamera toutes vos qualités de bonnes ménagères.

Je vous l'ai dit plus haut , Mesdames , vous serez dans nos hôpitaux les auxiliaires des sœurs de charité. Je ne sais si je me trompe , mais ce rôle bien modeste d'infirmière aura , j'imagine , pour beaucoup d'entre vous un attrait tout particulier. Vous serez nombreuses qui réclamera ce poste de la salle des malades. C'est que la femme est , par sa destinée même , faite pour le soulagement des peines morales et des souffrances physiques de l'homme ; elle relève notre courage dans les difficultés de la vie , et de quelle main douce et légère ne panse-t elle pas les blessures de notre corps !

Les fondateurs de notre Société l'ont bien compris , Mesdames , quand ils vous ont donné une si large place dans l'organisation et le développement de tous les services de la Croix Rouge ; et quand ils vous ont réservé votre place au chevet de nos blessés , ils savaient , qu'étant en possession de tant de dévouements , ils atteindraient sûrement et surabondamment le bien qu'ils se proposaient de faire.

Indépendamment du pansement de leurs blessures , de combien d'autres petits soins n'entourerez-vous pas vos

chers malades et je serais presque tenté de répéter après un de nos plus grands chirurgiens, le docteur Alphonse Guérin, que « les blessés se trouveront si bien dans vos ambulances qu'ils ne seront pas pressés de reprendre le fusil. Ayant goûté les délices de Capoue ils ne voudront plus vous quitter. »

Quels sont donc ces petits soins par lesquels vous devez vous attacher vos malades ? Toute mon imagination ne peut suffire pour vous les décrire, Mesdames, et dans quinze années de pratique médicale j'ai constaté, et n'ai jamais pu m'expliquer, par quel charme merveilleux vous mâtez les fils les plus rebelles et vous calmez les maris les plus grognons.

C'est votre secret, Mesdames, et je ne vous demanderai pas par quelle parole magique vous avez endormi cet homme que rien ne calmait.

Vous irez au-devant du facteur réclamer pour votre protégé une lettre impatiemment attendue. C'est une lettre de sa mère, une lettre attendrie, humide de larmes et vous y mêlerez les vôtres en la lui lisant. Puis vous lui promettez de répondre ; vous vous faites le secrétaire du petit soldat et vous vous laissez dicter une de ces bonnes lettres si jolies, si naïves dont Dumanet a gardé le secret.

Ne voudrez-vous pas aussi, Mesdames, veiller à la bonne confection et à la distribution des aliments ? Vous le savez aussi bien que moi, l'appétit des malades réclame mille artifices pour être aiguisé ; que de peine n'avons-nous pas souvent à leur faire accepter les meilleures choses ? De votre main ils ne refuseront rien, et combien trouveront-ils délicieux ces mets que vous leur présenterez, assaisonnés d'une invite engageante et de vos plus gracieux sourires.

Il y a aussi la distribution des médicaments et la surveillance pour l'exactitude des soins médicaux. Je me borne à vous signaler ce point de votre service futur

sans qu'il soit besoin d'insister près de vous sur son importance.

Vous veillerez aussi à l'assainissement des salles des malades, y faisant largement pénétrer l'air pur qui les ranimera, écartant tout ce qui pourrait vicier leur atmosphère, veillant sans cesse à entretenir autour d'eux cette propreté méticuleuse qui est un des principaux facteurs de la réussite des opérations et du salut des blessés.

Enfin, Mesdames, vous deviendrez à certains moments les anges gardiens de vos malades : vous leur soufflerez discrètement à l'oreille cette pensée religieuse qui soulage tant dans la souffrance et qui rend fort contre la mort.

Je ne sais si par ce rapide exposé de vos devoirs futurs dans notre ambulance de gare et dans nos hôpitaux auxiliaires, j'aurai réussi, mesdames, à vous convaincre de l'importance que la Société de la Croix Rouge attache à votre concours en temps de guerre. Je vous ai dit le bien que vous pouviez faire et que vous feriez certainement si les circonstances l'exigeaient. Mais pour arriver à un résultat parfait il faut que vous vous soyez préparées à l'avance à remplir le rôle qui vous sera dévolu. Il faut aussi que dès maintenant vous travailliez avec ardeur à nous fournir, en lingerie surtout, les éléments de l'organisation intérieure de nos services hospitaliers.

Mais pourquoi, me direz-vous, s'organiser en vue de guerres que rien n'annonce ? Si ces guerres venaient à éclater, les secours arriveraient en foule, et l'on ne manquerait de rien.

Je vous répondrai avec le général comte de Goyon : « ce qui ne manquerait pas sans doute, c'est l'élan de la charité ; mais avec la rapidité des opérations militaires, pour être prêts au moment voulu, il faut que nous le soyons toujours comme doit l'être et l'est l'administration de la guerre elle-même. A cet égard, conve-

« nons-en, elle nous donne un grand exemple ; soyons
« assez sages pour l'imiter et ne permettons pas que
» notre confiance en temps de paix, expose notre Société
« en temps de guerre, à manquer à son but comme à son
« nom. »

Je vous disais donc que vous deviez être préparées à remplir le rôle qui vous serait un jour attribué. Vous vous y préparerez : 1^o par votre exactitude à venir entendre les instructions que mes confrères et moi essayerons de vous donner ; 2^o par le soin que vous mettrez à appliquer, suivant nos indications, les bandages, les pansements et les appareils. Après chacune de nos conférences nous resterons à votre disposition pour ces exercices pratiques. Nous reculons d'autant moins devant ce surcroît de labeur que nous sommes convaincus que votre adresse naturelle nous rendra la tâche facile.

Mais cela ne suffit pas encore ; votre prévoyance doit aller plus loin : il faut d'ores et déjà que vous vous procuriez un matériel d'ambulance assez complet pour parer à des éventualités pressantes : je ne veux pas parler bien entendu de ces objets de literie ou autres dont le volume s'oppose à un emmagasinement ou qui par leur nature seraient exposés à se détériorer. Vous laisserez le soin de recueillir ces objets là, au dernier moment, à ceux qui veulent attendre le premier son de la trompette guerrière pour tout improviser. Vous, plus prévoyantes et plus sages, vous profiterez du calme et des loisirs du temps de paix pour nous préparer des approvisionnements abondants d'objets de pansement (bandes roulées de toile ou de tarlatane, grand linge et petit linge à pansement, compresses, appareils), linge de corps (dont 18 modèles de chemises), mouchoirs, bonnets de nuit, taies d'oreiller, bas et chaussettes, torchons, tabliers pour le service, etc., etc.

Votre Comité, Mesdames, organisera un ouvrage et

vous fera connaître les conditions de son fonctionnement. Je me bornerai à vous demander encore une grande assiduité à ces séances de travail. Les plus zélées d'entre vous emporteront même de l'ouvrage chez elles. Le soir, au coin du feu, pendant les longues veillées d'hiver, elles travailleront pour le pauvre soldat qui, lui, souffre et meurt pour son pays.

Et ce sera une grande joie pour vous, Mesdames, de penser que tandis que les hommes s'ingénient à trouver les moyens les plus terribles pour s'entretenir, vous, les femmes, vous aurez arraché à la mort, par votre charité et vos bons soins des milliers de victimes de la guerre.

Docteur E. DE PARADES.

LE MOUVEMENT ÉVANGÉLIQUE

DANS LA JEUNESSE CONTEMPORAINE

Monsieur Jules Lemaitre, à qui rien n'échappe des inquiétudes et des aspirations de l'esprit contemporain, constatait d'un mot, récemment (*Revue Bleue*, 16 fév. 1889), dans l'élite de la jeune génération, un mouvement « qu'on pourrait presque appeler évangélique. » Fidèle à sa fine habitude, M. Jules Lemaitre indique, et ne développe pas, laissant à d'autres, un peu lourds, le soin de s'appesantir. Me permettra-t-il de fermer la parenthèse qu'il laisse ouverte ?

Et d'abord, rien de plus vrai : notre jeunesse, j'entends celle qui lit et qui réfléchit, est en voie de transformation morale. — Il y a vingt ans, dix ans même, les jeunes gens, en France, portaient l'uniforme libre-penseur. Lorsqu'ils rencontraient un prêtre, « ils touchaient du fer, » par une plaisanterie hostile, pour conjurer le mauvais œil. Aujourd'hui, beaucoup reviennent à la foi, et retournent aux églises. D'autres, plus indécis, « sans pratiquer » encore, s'aperçoivent que leur vieux scepticisme est singulièrement ébranlé. Ils ne raillent plus, ils respectent et même ils envient la foi sincère. Ils se demandent s'ils n'ont pas nié trop vite, et s'ils ne croiront pas bientôt. Ils ne voudraient pas encore qu'on les vît ; mais, sournoisement, ils entrent dans les églises, essayent de prier, s'intéressent au culte, et se sentent émus, à le regarder, d'une émotion vague qui leur paraît très douce.

Où chercher les causes de ce mysticisme ?

Monsieur Jules Lemaitre signale « la curiosité intellectuelle et sentimentale. » Chez ces jeunes raffinés, la croyance, ou tout au moins la disposition religieuse, serait une conséquence, qu'ils n'ont pas prévue, de leur raffinement même. Il y aurait là comme une surprise du cœur, et plus tard, de la raison par l'esprit. — L'explication, pour plus d'un cas, nous paraît juste ; car les chemins sont nombreux qui mènent à Damas. Elle vaut la peine qu'on y insiste. Nous tenterons, en outre, d'indiquer au passage d'autres causes, de nature morale, qui s'ajoutent souvent à cette cause littéraire, et parfois ne s'en distinguent plus, mais qui peuvent aussi, toutes seules, provoquer cette évolution des âmes.

* * *

Nous avons aujourd'hui le goût des impressions neuves et rares. Ce goût inquiet nous est venu d'une grande lassitude. Nous sommes las un peu de tout ; las de la vie telle que la société contemporaine nous l'a faite, las aussi des hommes et des œuvres que nous aimions hier.

Il est curieux de voir combien, dans cette fin de siècle, les écoles littéraires se sont rapidement démodées. Les romantiques nous paraissent bien plus vieux que les classiques. On entoura de respects les dernières années de Victor Hugo ; mais déjà, dans ces respects, ne sentiez-vous pas de la convention, et comme un désir vaniteux de donner au monde l'exemple d'une parfaite correction ? Maintenant que le maître est mort, et par une antithèse posthume avec la fortune ordinaire des grands hommes, voici qu'il est dédaigné de « la jeune école. » Les décadents l'inscrivent sur leur liste de proscription, et le mépris de Victor Hugo est le premier commandement de cette petite église, d'une intolérance du reste amusante. Hugo, s'il faut l'en croire, eût bien fait, plutôt que d'écrire, de chercher « le baccille du choléra. » Son œuvre gagnerait beaucoup à se résumer en un sonnet, et encore ce « sonnet synthétique » serait-il de trop, car il n'apprendrait rien au

monde que n'eussent dit déjà Confucius, Socrate et Solon (*Le Décadent*, 15-28 février 1889).

Mais laissons ces inoffensives excentricités : il est certain que, pour beaucoup d'esprits, Hugo a bien perdu de son prestige. Les personnages de son théâtre leur font l'effet de fantoches affublés de trop de velours ou de trop de haillons, et dont la bouche, toujours grand'ouverte, vocifère un langage lyrique et surprenant. Même dans ses poèmes plus purement lyriques, ils voudraient des antithèses moins énormes, des procédés d'une rhétorique moins grosse, des couleurs plus discrètes, des sentiments de plus fine essence. On passe par Victor Hugo, on ne s'y arrête plus.

Le romantisme est mort. — Le naturalisme est-il bien portant ? Il nous a mis sous les yeux des peintures vigoureuses, sans aucun doute, mais à ce point violentes que nos yeux, comme il arrive, se sont lassés bien vite, et qu'ils désirent maintenant une lumière moins crue. Et puis, à nous promener de l'*Assommoir* à *La Terre*, parmi les impuretés épiques, nous commençons à ressentir le besoin de sensations plus délicates, de livres plus élégiaques et plus chastes, ou tout au moins plus pudiquement sensuels.

* *

Ce dernier besoin n'est plus simplement esthétique ; c'est un besoin de l'âme autant que de l'esprit. Une curiosité toute littéraire de mandarin blasé ne l'expliquerait qu'imparfaitement.

Aussi bien, dans la vie comme dans les livres, un réalisme trop grossier répugne à l'élite de la jeunesse contemporaine. Elle a pris en dégoût les plaisirs brutaux et la politique brutale. — Le pessimisme l'a quelque temps séduite : on ne parlait naguère que de sa tristesse macabre. Mais elle se lasse déjà d'avoir l'âme inactive et vide, et, se détournant d'un siècle qui n'a pas donné

ce qu'il promettait, elle cherche à satisfaire ailleurs le besoin qu'elle a de vivre.

Ce qu'ils veulent, ces inquiets, ils auraient quelque peine à le définir, tant leurs souhaits sont subtils. On peut dire néanmoins qu'ils voudraient la vie plus pure, relevée par un idéal, éclairée par de douces convictions ; d'autre part, ils conçoivent, vaguement jusqu'ici, un art à la fois raffiné et primitif, où le poète aurait une âme d'enfant et le don d'analyse du plus fin psychologue, ou tout serait adouci, suave et calme.

Plus de brutalité, ni dans la vie, ni dans l'art.

Et c'est pourquoi, par lassitude d'esprit, mais par un désir aussi d'être meilleure et plus heureuse, cette élite s'est tournée vers les choses de l'Église et de la foi d'autant plus vivement qu'elles sont méconnues et dédaignées. Du pessimisme ils passent au catholicisme. Renan n'a pu les retenir à son dilettantisme de rêveur ironique. Je croirais même que dans ses œuvres, dans la vie de Jésus notamment, ils ont goûté, bien plus que l'ironie du commentaire, le charme biblique des récits et l'histoire des vertus chrétiennes. Si Renan a détourné des âmes de la foi, il en est plus encore qu'il y a ramenées ou conduites indirectement.

* * *

Sans doute, la religion de ces néophytes et les mystiques aspirations des indécis ne sont encore, chez beaucoup, que de la religiosité. Beaucoup se font illusion. Beaucoup, de cet amour divin nouvellement éclos n'ont pas encore distingué les amours terrestres ; leurs extases sont païennes au moins autant que catholiques. Beaucoup, enfin, ne sont pas sincères et n'obéissent qu'au désir de paraître très élégants et très byzantins.

C'est évidemment le cas de la plupart des décadents. Ils « ostentent » trop leur sincérité et suspectent trop rudement celle d'autrui pour être eux-mêmes à l'abri de tout soupçon. — Et comme ils sont glorieux de leurs

terminologies spéciales et de leurs vocables techniques ! M. Raoul Pascalis, un poète de Marseille, s'est avisé, le pauvre, de publier le *Missel*, un livre mystico — voluptueux. La *Revue Décadente* ne lui fait pas un brillant accueil. Catholique, vous ! allons donc. Votre foi ? Enchryssocale ! Et puis, vous pastichez incongrument les écritures de Laurent Tailhade. Pasticher « le faire adextre et melliflu de ce chrysographe mystique ! » Autant « aveindre la lune ! » Vous ignorez, brave jeune homme, que M. Laurent Tailhade « résume en lui le savoir œcuménique des conciles. » Vous ne connaissez rien de rien « des auteurs mystiques, ni de la peinture, ni de la verrerie, ni des orfèvres. » Vous n'avez lu « ni saint Ephrem, ni saint Bernard, ni saint Liguori, ni le Manuale Mozarabicum, ni celui de Cluny, ni Adam de Saint-Victor, ni les liturgies des Augustins, des Carmes, etc....., ni même les Petites-Heures de Notre-Dame, le Cantique des Cantiques et la Légende dorée (*Le Décadent*, 1^{er}-15 février 1889). Allez, allez, M. Raoul chose, cognominé Pascalis Allez vous faire couronner par l'Académie-Française ! »

Voilà certes un catholicisme érudit et hautain. Ces croyants-là, je pense, ne le sont pas plus, au fond, que ne l'était Baudelaire.

Mais il n'est que juste de distinguer, parmi les nouveaux convertis, ceux qui écrivent de ceux qui se contentent de réfléchir et de vivre. Les premiers, les poètes surtout, sont plus exposés que les autres à n'être pas sincères. Encore en est-il un, Paul Verlaine, dont M. Jules Lemaitre, dans une étude qui nous fut à tous un régal, a signalé justement l'intransigeante et sincère orthodoxie. D'autre part, j'ai sous les yeux quelques numéros de la *Bibliographie catholique*. Les revues de ce genre étaient souvent médiocres ; maintenant, — c'est un autre indice du mouvement évangélique, — voici qu'elles ont pour ré-

dacteurs de jeunes écrivains, d'un talent distingué, et dont la foi ne paraît pas douteuse.

Nous croyons, en résumé, que ce renouveau catholique de certaines âmes ne provient pas uniquement d'une curiosité maladive. Les aspirations morales de ces jeunes gens, aussi bien que leurs goûts esthétiques, tendent à se réfugier dans les sanctuaires. Ils contemplent le culte et s'étonnent qu'ayant une âme, ils n'en aient pas compris plus tôt la profonde philosophie. Ils ouvrent les livres saints : l'Imitation de Jésus-Christ, l'Introduction à la vie dévote, ils y trouvent ce qui plaît à leur goût, sans doute : une poésie à la fois simple et symbolique ; — mais aussi ce qui plaît à leur âme : une intelligence de ses besoins les plus indéfinissables et les plus personnels, de ses mouvements les plus intimes, qui les étonne jusqu'à la stupeur ; une morale qui, pour être d'un mysticisme délicieux, n'en est pas moins la plus haute et la plus pure. Et puis, à vivre ainsi devant Dieu, ils goûtent la joie d'être moins seuls, de s'humilier, d'avoir l'âme blanche des enfants. Ils goûtent aussi la joie plus virile de marcher désormais dans la vie d'un pas plus calme, d'être plus déterminés et plus forts. Car s'il en est qui s'attardent dans la paresse des mystiques mélancolies, d'autres, sans s'interdire la rêverie pieuse, savent déjà se ressaisir, et agir. Ils ont à la main, pour parler un peu le langage biblique, l'épée de la douceur inflexible, et, contre les injustices et les malheurs, ils se couvrent du bouclier de l'indifférence ou de la résignation.

LÉON MORRIS.

NOTES & SOUVENIRS

Le mois de février nous ramène un triste anniversaire : celui de la mort de M. l'abbé Clastron !

La *Revue* a déjà rendu un premier hommage à la mémoire de l'ancien vicaire-général de NN. SS. Plantier et Besson, en publiant l'éloge funèbre prononcé au jour de ses obsèques, par M. le doyen de Bagnols. Elle complète cet hommage en donnant à ses lecteurs les pages suivantes, écrites par M. l'abbé Clastron, et qu'une amitié dévouée et fidèle a bien voulu mettre à notre disposition. Le meilleur moyen d'honorer les morts est encore de les faire connaître dans ce qu'ils ont eu de beau et de bon, et il nous paraît que les notes et souvenirs de M. l'abbé Clastron atteindront excellemment ce but.

N. de la R.

Fréjus, 28 décembre 1882.

Me voilà, pour la cinquième fois, sur le chemin de Rome.

Au mois de décembre 1864, j'ai eu l'honneur d'y accompagner, pour la première fois, Mgr Plantier. Nous fîmes aussi une halte à Fréjus. Il y écrivit quelques pages, dont j'ai donné un magnifique extrait, dans l'avant-dernier chapitre de sa vie. Puissent ses sentiments, ses désirs, ses espérances remplir aussi ma vie dans ce voyage ! Ce Père bien-aimé m'apparaîtra souvent, je l'espère, le long de ma route, pour m'aider à comprendre ce que mes yeux verront, ce que mes oreilles entendront. Il y a dans les choses un sens caché que Dieu ne révèle qu'à ses privilégiés. Des révélations de ce genre sont surtout le fruit d'une visite *ad limina*.

Au moment où je trace ces lignes, le soleil remplit ma

chambre de ses rayons ; que ce soit là un heureux présage !

Je regarde dans le lointain ; l'air est pur, le ciel sans nuage, la mer tranquille ; c'est l'annonce d'un beau jour, l'augure d'un ravissant voyage ! Saints de l'île de Lérins, je vous salue , bénissez-moi au passage , priez pour les pèlerins !

Mon cœur se serre tout-à-coup, ma pensée se reporte vers ma famille en deuil. Il y a cinq jours à peine , nous avons accompagné mon beau-frère à sa dernière demeure. Il se réjouissait de mon prochain départ pour Rome , espérant qu'il recueillerait quelques unes des bénédictions que je vais solliciter, et il a quitté ce monde avant que je m'éloigne de Nîmes. La mort m'a présenté ses images lugubres au moment où j'allais contempler tant d'autres spectacles ; c'est un avertissement que Dieu me donne pour que je fasse servir ce voyage de préparation au voyage éternel. *O mors bonum judicium tuum !*

Monaco, 1^{er} janvier 1883.

Mgr Besson a été reçu au palais. Le prince est absent, mais il a donné l'ordre d'offrir l'hospitalité à l'Évêque de Nîmes. C'est Mgr Theuret, évêque d'Hermopolis, qui lui a fait les honneurs de la maison ; prélat doux, calme, aimable, d'origine comtoise. Il a aidé Monseigneur à fonder le Collège Saint-François-Xavier. Leur amitié date donc de loin et leur ménage en ce moment des jouissances délicates.

Ce petit État vit dans une paix profonde, tout y est serein comme l'azur du ciel. On bâtit une belle cathédrale, près du palais ; une nouvelle église sera bientôt consacrée à Monte-Carlo : c'est un diocèse qui se fonde....

C'est ici que nous commençons l'année 1883 ; sera-t-elle heureuse ? Dieu le sait ; mais quand une année s'ouvre

par un pèlerinage à Rome, comment douter qu'elle marquera dans notre vie ?

On annonça la mort de Gambetta. Dieu frappe ce grand coupable ; déshonoré avant de mourir, il a le sort réservé aux persécuteurs. Pourvu que Paris ne lui fasse pas des funérailles magnifiques ! La France, qui a vu tant de scandales, se résignera encore à supporter celui-là. N'importe, Dieu punit ; donc, sa Providence veille encore sur nous.

Nous partirons à 5 heures, pour n'arriver à Rome que mardi, à 1 h. 25. Pas de messe demain ! Ma pauvre âme, tu chercheras à te dédommager par quelques épanchements plus intimes avec Jésus !

Rome, 2 janvier 1883.

Vingt heures en chemin de fer, nuit sans sommeil, mais non sans lumière ! Dieu a daigné emporter mon esprit à Rome ; avant d'apercevoir le dôme de Saint-Pierre, j'ai revu par le souvenir tous les monuments de la Ville-Éternelle ; les échos du Concile se sont réveillés dans mon âme, tout ce passé a paru renaitre un instant... Je ne pouvais en détacher mes regards.

Le matin, j'ai célébré d'intention la Sainte-Messe. Après m'être abîmé dans un profond recueillement, et avoir demandé à mon bon ange de m'assister à l'autel, j'ai commencé le Saint-Sacrifice, méditant sur chaque parole. Qu'elles me semblaient magnifiques ! J'y goûtais une onction, j'y découvrais des sens qui échappent à l'attention, quand on est occupé aux divers détails du rite sacré. Deux longues heures se sont écoulées de la sorte sans que mon cœur fût las de s'ouvrir, tantôt pour épancher son amour envers Notre-Seigneur, tantôt pour recueillir les épanchements de sa tendresse. Oh ! il est bon d'interrompre quelquefois la célébration réelle de la messe pour vaquer à

cette manière de l'approfondir et de la dire. Jamais je ne me suis senti plus vivement prêtre et sanctificateur que pendant cette célébration mystique. Non, je n'aurai plus à souffrir en voyage de la privation de l'autel. Partout, désormais, je porterai mon autel, je trouverai ma victime et je boirai le calice que remplit une sainte extase !

Merci, mon Dieu ! Quoique ce fût la cinquième fois que je retournais à Rome, j'ai éprouvé, à son approche, les mêmes transports de joie, les mêmes pressentiments de bonheur, et mon âme se laissait entraîner à ce courant divin !

Après une installation rapide au Séminaire-Français, Monseigneur a voulu aller déposer au Vatican une demande d'audience. Mgr Machi lui a fait l'accueil le plus honorable.

De là, nous nous sommes rendus à Saint-Pierre. Les chanoines finissaient leurs vêpres ; le jour tombait, et dans l'ombre, se détachaient, seules, les lampes allumées à la confession de St-Pierre. Nous nous sommes agenouillés auprès de ce lieu sacré, et c'est là que nos premières prières se sont élevées vers Dieu.

O Pierre ! ô gardien de la barque divine, tu seras plus fort que la tempête qui ébranle le monde. Tu vis dans la personne de Léon XIII comme tu parlais par la bouche de Pie IX ; la sagesse a remplacé la force ; à la magnanimité a succédé la prudence ; mais tout cela est dans l'ordre éternel, tout cela est réglé par la Providence et fera éclater la puissance de Dieu.

O Pierre, tu as été confirmé dans la foi, et, à ton tour, tu confirmeras tes frères !

Ces pensées consolait mon âme, quand mes yeux se sont portés du côté de la basilique où s'est tenu le dernier concile. *L'Aula Conciliaris*, dont j'ai tant de fois baisé les portes, a disparu. Ce vide a un moment attristé mon âme : Comment, me suis-je dit, plus d'espoir de voir se réunir

encore l'assemblée œcuménique ?... A quoi bon , m'a répondu une voix intérieure, son œuvre n'est-elle pas achevée? Elle a déclaré le Pape infallible, donnant ainsi à son autorité, à une époque pleine de troubles et d'incertitude, un caractère d'immutabilité... Ah ! le miracle est accompli.... Pauvre sagesse humaine, qui ne croyait pas opportune cette suprême consécration ! Douze ans se sont écoulés, et l'univers tressaille en disant : *Credo*.

Je reverrai cette métropole du christianisme : tout est si grand, si beau, tout y parle un langage si éloquent !

En m'éloignant, j'ai tenu à baiser cette porte dont la catholicité a franchi le seuil depuis des siècles, et contre laquelle ne prévaudront jamais les puissances de l'enfer !

Salut, ô croix qui domine l'obélisque de Sixte-Quint !

Christus vincit, Christus regnat, Christus ab omni malo plebem suam defendat !

C'est le dernier mot qui termine les notes de ce jour ; un sentiment profond de confiance remplit mon cœur, comme s'il était à la veille de grandes merveilles. Me reposant avec amour sur les miséricordes infinies, j'attends le lendemain : Dieu sera là !

Ce 3 janvier 83.

Dieu est venu, mais pour m'éprouver. C'est à l'autel de S. Louis de Gonzague que j'aurais voulu dire ma première messe. J'y ai reçu tant de grâces, versé tant de larmes, fait tant de serments ! Je m'en suis approché, et après quelques moments de préparation, je me suis dirigé vers la sacristie : impossible d'offrir le Saint-Sacrifice, je n'ai point de *celebret*, et le vicariat a donné des ordres sévères. J'ai pâli, une sueur froide s'est répandue sur tous mes membres. J'aurais pu retourner au Séminaire-Français et y trouver un autel. J'ai mieux aimé frapper ma poitrine et m'abîmer dans le sentiment de mon indignité et de mon néant.

Tel a été le sujet de ma méditation, pendant qu'un bon religieux célébrait les saints mystères au maître-autel. Arrivé au moment de la communion, j'ai senti davantage la privation qui m'était imposée : un jour de plus sans le corps et le sang de mon Dieu ! Alors j'ai vu une pauvre femme s'avancer vers la table sainte. Pourquoi ne la suivrais-je pas ? Je me suis levé, et, comme si j'eusse été un simple séminariste, je suis allé recevoir la sainte hostie. Que cette communion a été douce ! je la dois à une sorte d'inspiration : *Vocasti me, Jesu et dixi : ecce adsum !*

Retournant alors auprès du tombeau de saint Louis de Gonzague, j'ai prié le saint de m'aider à faire mon action de grâces, essayant de me pénétrer de tous ses sentiments d'amour envers Notre-Seigneur... Que ma dernière communion soit aussi fervente que celle-là ! que saint Louis m'assiste dans ma dernière action de grâces, et m'obtienne d'aller l'achever avec lui et la prolonger sans fin dans le ciel !

La soirée a été consacrée à faire des visites aux cardinaux et à l'ambassade.

Le cardinal Howard a reçu Monseigneur comme un ami ; c'est toujours un vrai prince, faisant de sa bibliothèque le trésor de son palais. Esprit fin, initié à tous les secrets de la politique, il juge très bien la situation actuelle.

Le cardinal Méglia est toujours attaché à la France ; le cardinal Monaco la Valetta trouve que Gambetta est mort trop tard, puisqu'il a fait la république, et trop tôt, puisqu'il n'y a personne, du côté des honnêtes gens, pour le remplacer.

Le cardinal de Falloux est très bon ; il a tenu à nous voir, malgré qu'il fût au lit.

C'est M. de Montbel qui a reçu Monseigneur à l'ambassade, en l'absence de M. Lefebvre de Behaine, récemment nommé ambassadeur, et qui a pris un congé. Ce jeune diplomate est animé de dispositions bienveillantes pour l'É-

glise. Chrétien de race, d'éducation et de cœur, il se fait une idée exacte des rapports de l'Église et de l'État ; il serait à désirer que la république les entendit d'une manière aussi équitable.

M. de Montbel s'est longuement étendu sur le prestige que donnent à l'autorité morale du Pape les concordats que certaines puissances protestantes ont passé avec le Saint-Siège. Il loue Léon XIII de sa modération, assurant qu'elle obtiendra de nouveaux triomphes.

4 janvier.

On célèbre les Quarante-Heures au Séminaire Français, ce sont les premières fêtes religieuses auxquelles nous pouvons nous associer... Nous devons des réparations au Sauveur du monde, c'est à l'autel qu'il faut lui faire amende honorable.

Il n'y a pas de plus grand devoir à l'heure présente, c'est particulièrement la mission du sacerdoce. La prière, la pénitence et l'amour désarmeront la justice de Dieu, Rome ! Rome ! *Quo vadis ?* Ne cours pas aux spectacles licencieux que l'impiété te prépare, tombe devant les Tabernacles et tu sera sauvée !

Les directeurs et les élèves du Séminaire ont fait chaque jour une adoration d'une heure. Pendant cet intervalle on a chanté des motets se rapportant à l'Eucharistie. Toutes ces voix étaient à l'unisson. Rien n'est saisissant comme un chœur de jeunes prêtres ou de jeunes clercs. Comme on sentait que toutes ces âmes étaient sincères dans l'expression de leur amour ! Rousseau disait qu'il n'y a rien de plus aimable qu'un jeune homme chaste à dix-huit ans ; que ne faut-il pas dire d'un jeune séminariste, unissant à l'innocence des mœurs le parfum d'une innocente piété ?

Quarante heures de grâces et de bénédictions ! La

source coulait tout près de nous..., ce sera là un des privilèges de ce voyage.

6 janvier.

Nous revenons du Vatican. Quel accueil honorable Léon XIII a fait à Mgr Besson ! Sa Grandeur est restée en audience près d'une heure : « Vous voilà, lui a dit le Pape ; je vous avais vu, il y a deux ans, — l'intervalle a été plus long, très Saint-Père, il y a quatre ans que je n'étais pas venu à Rome. — Il me semblait lui répondit le Pape, qu'il y avait deux ans à peine ; tant votre dernière visite m'avait laissé de douces impressions, elles sont toujours vives dans mon cœur. Puis il lui donna la parole pour l'entretenir de l'état du diocèse de Nîmes. Il écoutait avec un intérêt sensible le récit des épreuves que traverse la foi dans ces temps difficiles, des luttes qu'il faut soutenir et du concours que, dans le diocèse de Nîmes, les fidèles prêtent au clergé pour ce combat.

A son tour le Pape l'entretint longuement sur les caractères qu'il fallait donner à la résistance. Pas d'agression, mais pas de faiblesse, la guerre actuelle contre l'Église exige une parfaite unanimité dans les rangs de l'épiscopat, on ne briserait cette force qu'en y introduisant la division. Rome désire mettre l'autorité épiscopale à l'abri de toute atteinte.

Dans son entretien avec le Pape, Mgr Besson avait bien voulu lui parler de moi avec la plus paternelle affection. Aussi dès que je fus aux pieds de Sa Sainteté, elle m'encouragea par les plus aimables sourires à lui exprimer mes sentiments : « Très-Saint-Père, lui dis-je, c'est la cinquième fois que j'ai le bonheur de m'agenouiller devant le Pape et je sens mon cœur lui appartenir tous les jours davantage.

» Daignez me bénir. Je vais commencer la seconde

partie de ma vie et peut-être ne sera-t-elle pas longue ! **mais** elle aura assez duré si je deviens un saint prêtre et si **je** peux user les restes de mes forces au service de Pierre et de l'Église. » Après m'avoir béni « Très-Saint Père, accordez une bénédiction spéciale à tous mes parents, tous mes amis, à toutes les personnes pour lesquelles j'ai le **devoir** et le désir d'obtenir cette faveur..., » et **prononçant** ces paroles, je mis la main sur mon cœur **pressant** vivement une longue liste où se trouvaient tous les **noms** pour lesquels je sollicitais cette faveur.

Le Pape se rendit à mon désir puis ajouta, à ma confusion : « je suis bien content de vous parce que votre **Évêque** est aussi très content de la collaboration que vous lui **prêtez**. Il a pour vous beaucoup d'estime et de **confiance**. » — Très-Saint-Père, ai-je répondu, à demi-voix car j'**étais** très-ému, je suis entièrement touché du bon **témoignage** que Monseigneur a bien voulu rendre à votre **Sainteté**. Ce que je fais est bien peu, mais je le fais avec **tout** le dévouement dont je suis capable. Votre **bénédiction** m'aidera, je l'espère, à remplir mes devoirs avec **plus** de zèle et de fruit. Alors il m'a tendu la main, je l'ai **baisée**. Je l'ai mise sur ma tête. Levez-vous, m'a-t-il dit, **levez-vous** : — laissez-moi ici, Très-Saint-Père, à vos **pieds** ; j'y suis si bien. — Vous avez aussi quelque chose à **me** donner, ajouta le Pape, avec un regard plein de **bonté**. — C'est de votre livre qu'il s'agit, me dit alors Mgr Besson, j'ai dit à Sa Sainteté que vous aviez le désir de **lui** en faire hommage. « Je serai bien heureux, Très-Saint-Père, de déposer cet ouvrage à vos pieds. J'ai mis **toute** mon âme à le composer, et en vous l'offrant, c'est le **don** de moi-même que je fais à votre Paternité. — Je l'**agréée**, je l'**agréée**, mon fils, a daigné me répondre **Léon XIII.** »

En sortant du cabinet du Pape, Monseigneur a voulu **rendre** visite au cardinal Jacobini, secrétaire d'État. Dès

que nous avons été seuls dans l'escalier du Vatican, j'ai remercié Monseigneur des éloges qu'il avait bien voulu faire de moi à Léon XIII, les attribuant uniquement à sa trop bienveillante affection. Voilà bien, ai-je dit, la plus belle récompense que je puisse ambitionner, le Pape m'a dit : *Euge serve bone !* Cela me suffit. Je puis partir de Rome et quitter ce monde ; rien ne manque à mon bonheur sacerdotal. »

Le Cardinal interrogea longuement Monseigneur sur les affaires de France. En terminant il voulut me voir et eut l'amabilité de me remercier et de me féliciter de la *Vie de Mgr Plantier*, dont on lui avait dit beaucoup de bien. Je compris que Monseigneur avait contribué à me trahir avec le même cœur.

— Éminence, répondis-je au Cardinal, vous voudrez bien me permettre de vous offrir cet ouvrage. — J'ai beaucoup connu et teuu en grande estime Mgr Plantier, je serai heureux de retrouver ces nobles traits dans votre livre. — Puissiez-vous, repris-je à mon tour, n'avoir pas une trop grande déception.

Le cardinal a tout à fait une figure italienne ; son regard est vif, son sourire fin, ses traits délicats. Plus expansif que le cardinal Antonelli, il a moins l'air d'un homme d'État que d'un préfet de congrégation. Il doit avoir une grande souplesse d'esprit, c'est le secrétaire qui convenait à un pape sage, disert, gouvernant par lui-même.

Je ne veux pas omettre que durant la longue attente occasionnée par l'audience de Mgr de Nîmes, j'avais évoqué les souvenirs du passé, saluant avec un égal respect la figure de Pie IX et celle de Mgr Plantier. La majesté de l'un, l'humilité de l'autre avaient été pour moi de grandes leçons ! L'ombre de Pie IX semble encore remplir le Vatican, on dirait que ces grandes salles vides, vont répéter les échos de sa voix...

7 Janvier

Monseigneur a fait en quelques heures une circulaire à son clergé pour lui rendre compte de son audience. J'ai transcrit ces belles pages, elles se terminent par de consolantes paroles sur la France. Lues au prône, le jour des prières publiques, j'espère qu'elles ranimeront tous les courages.

Nous sommes allés dîner à la procure de Saint-Sulpice avec Mgr Mermillod.

L'Évêque d'Hébron habite là au sein d'une véritable famille composée de jeunes prêtres et de séminaristes, qui suivent les cours de la Minerve et de l'Appollinaire. Ils ne sont que dix-sept, tous fort distingués, leur petit nombre les rapproche et rien n'est plus agréable que leur société.

On doit gagner beaucoup à passer quelques années dans ce milieu ; que n'ai-je eu cet avantage de vingt à vingt-cinq ans. Ma vie aurait eu une direction bien différente, mais Dieu m'avait choisi une autre voie, je n'ai qu'un vœu à former, c'est de la suivre jusqu'au terme.

En sortant de la procure nous allâmes faire un pèlerinage à Sainte Croix en Jérusalem. Les reliques étaient invisibles, mais notre pensée souleva un moment tous les voiles pour les vénérer. Cette église, bâtie par Benoît XIV, sera bientôt elle-même une relique, car le temps la dépouille de ses ornements et depuis que les moines ont été expulsés du couvent voisin la solitude l'entoure et l'herbe croît sur les marches du vestibule.

Une autre Basilique déserte et délaissée, c'est Saint-Jean-de-Latran. On dirait une grande reine découronnée. Ce sanctuaire illustré par tant de conciles est toujours paré de la majesté de la foi catholique ! Pie IX lui a donné de nouveaux rayons de gloire en créant à côté le musée

lapidaire qui fait revivre l'histoire des premiers siècles chrétiens. J'ai récité le *Credo* après avoir adoré le Saint-Sacrement. Ma pensée s'est portée vers la chaire de Pierre, vers la table de la Cène, vers les Chefs des apôtres, reliques insignes, conservées sous ces voûtes sacrées. — J'ai invoqué saint Jean, le priant de bénir mes projets d'études sur le sacerdoce et un enfant que j'aime beaucoup et qui porte ce nom.

De là nous nous sommes rendus Via S. Giovanni 95, pour y voir les Scholastiques de l'Assomption. Quelle charmante réunion ! Douze jeunes religieux rivalisant de candeur, de zèle pour l'étude, d'amour pour la pauvreté. L'un d'eux était malade, il a reçu la bénédiction de Monseigneur avec les plus aimables sourires, malgré la fièvre qui le devorait.

En retournant, nous saluâmes le Colysée ; depuis qu'on a détruit la *via Crucis* qui ornait son enceinte, il n'est plus visité que par les étrangers ; l'herbe croît où l'on venait prier..... C'est un cadavre sans vie et sans honneur.

5 janvier.

J'ai tenu la promesse que j'avais faite à X... en célébrant la messe pour sa mère et pour lui et le consacrant à Saint Louis de Gonzague. Cher abbé ! Je n'ai cessé de le disputer au monde par mes prières. Il le sait et il veut que je vois en lui un fils. Il sera certainement un prêtre pieux, savant, fidèle jusqu'à la fin.

Quelle merveilleuse bibliothèque que la Casanate ! J'y suis allé faire des recherches en vue de mes prochains travaux, mais je n'ai rien trouvé. Malgré cet échec, mon projet s'arrête de plus en plus dans mon esprit : c'est une secrète impulsion qui me pousse à chaque pas que je fais dans Rome. Je recommande ce dessein à tous les Bienheureux dont je vénère les reliques.

9 janvier.

C'est le dix-huitième anniversaire de la mort de ma mère. J'étais à Rome en 1865, lorsque je fus rappelé par une dépêche. Je partis immédiatement, sacrifiant au devoir de la piété filiale, les joies de ce premier pèlerinage.

Pauvre mère ! elle était morte lorsque j'arrivai, mais je pus l'embrasser encore et assister à ses funérailles. Quelle sainte femme ! Je lui dois tout ce que je suis ! Sa grande foi, la pureté de sa vie, l'abnégation qu'elle a pratiquée pendant de longues années de souffrances, m'ont valu la grâce d'être prêtre et m'obtiennent chaque jour des grâces signalées. Aussi, en offrant le saint sacrifice pour son âme, j'étais consolé intérieurement par la persuasion qu'elle est au ciel.

C'est à la chapelle de Saint Louis de Gonzague que j'ai prié pour ma mère ; elle me l'avait donné pour premier ami. Amitié céleste qui a préservé mon âme de la contagion et lui a fait attacher tant de prix, dès la première heure, à la pureté !

Nous dinâmes hier à Saint-Louis-des-Français. Le nouveau supérieur, Mgr Puyol, est un érudit de premier ordre. Depuis de longues années, il s'occupe de l'Imitation de Jésus-Christ. Après avoir écrit un gros volume sur l'*Esprit* de ce chef-d'œuvre, il va en publier le texte en latin. Il cause avec une verve des plus agréables.

Il m'a exposé quelques vues sur diverses écoles de mysticisme préférant celle des Jésuites au xvii^e et xviii^e siècle à toutes les autres, reprochant à Sainte Thérèse et à Saint Jean de la Croix d'être trop obscurs et trop théoriques et attribuant à la piété de Saint François de Sales elle-même, un peu d'apprêt et de coquetterie au préjudice de la raison pratique et de l'autorité chrétienne.

Je dois noter une autre juste réflexion qu'il m'a faite sur la théologie, il se plaint que personne n'ait tenté d'en écrire l'histoire, comme on l'a fait pour la philosophie. Ce serait une œuvre bien utile, mais quelle puissance de synthèse et d'analyse elle supposerait ! Il faudrait être un théologien de génie pour écrire l'histoire de la théologie. Que Dieu le donne à son Eglise !

Nous avons trouvé à Saint-Louis-des-Français Monseigneur Mouret, auditeur de Rote, ancien dominicain, ancien recteur de Sorrèze, très connu par ses relations avec le P. Lacordaire et le procès qu'il a soutenu contre cet ordre. Il a beaucoup causé.

Son traitement vient d'être supprimé et il paraît en prendre son parti.

Monsieur l'auditeur a été d'une grâce parfaite à mon égard et je ne puis qu'y être très sensible.

Mgr l'abbé Chevalier, clerc national ; Mgr Guthelin, canoniste de l'Ambassade ; M. l'abbé Réglin, collaborateur du *Moniteur de Rome*, avaient été tous invités ; tous du même esprit, de la même tenue, de la même politesse.

On a beaucoup parlé des affaires politiques pour ne pas aboutir à de sérieuses conclusions.

10 janvier.

J'ai célébré la messe à la chapelle du B. Berchmans. Ce saint à quelque intelligence secrète avec mon cœur, car je ne viens jamais à Rome sans être vivement attiré vers son autel.

La messe a été dite à l'intention de M^{me} Sainte-Hélène, ancienne supérieure de Saint Maur, comme je le fais tous les 10 du mois depuis sa mort. J'y ai beaucoup prié pour d'autres personnes, auxquelles je suis bien attaché et en rentrant au séminaire j'ai tenu à leur écrire ; puissent-elles en éprouver quelques consolations !

J'ai placé sous la tutelle du Bienheureux mes jeunes clercs, et spécialement l'un d'eux qui porte son nom et en qui je crois retrouver un peu son image.

Saint François de Sales a bien raison de dire que la présence de ceux que l'on aime n'ajoute rien à la tendresse qu'on leur a vouée quand on n'a que Dieu pour principe et pour fin.

Malgré la distance, je vis avec les âmes qui me sont chères et quelque chose me dit qu'elles répondent aux sentiments que j'ai pour elles.

Dans la soirée nous sommes allés voir Mgr Boccali, secrétaire intime du pape, jeune encore, ouvert, doux, humble, spirituel. Mgr Boccalli justifie la confiance particulière que lui témoigne le Saint Père. Il semble n'en être ni fier, ni embarrassé, tant son âme est droite et ne songe qu'au bien.

Les jardins du Vatican étaient ouverts, nous les avons visités, nous y avons rencontré le cardinal Ledochowski, que la haine de la Prusse a interné au Vatican. Il a un aspect plein de dignité où se trahit une vague mélancolie. L'exilé, fut-il cardinal, souffrira toujours de l'éloignement de sa patrie.

11 janvier 1883.

Douce matinée, passée en grande partie dans la chambre de Saint Louis de Gonzague, au collège Romain. Elle est transformée en chapelle aussi bien que celle du B. Berckmans.

J'étais seul avec un servent de messe, mais Dieu m'a donné un sentiment bien profond de la présence de ces deux saints que j'invoquais.

J'ai sollicité leur intercession pour mes neveux et mes nièces, demandant pour l'une d'elles l'attrait de la vie religieuse et la grâce d'y correspondre.

T. VII, 2^{me} liv., février 1890.

Grand déjeuner à midi chez l'auditeur de Rote. Parmi les invités, outre la plupart de ceux que nous avons rencontrés à Saint Louis des Français, se trouvaient : Mgr Vanutelli nommé récemment nonce au Brésil, Mgr Schiaffino, président de l'Académie pontificale et Mgr Talamo, professeur à l'Appolinaire.

Le nonce, jeune encore, est appelé à un grand avenir. Il sait allier une parfaite sincérité à une parfaite souplesse d'esprit, la réserve à l'entrain...

Mgr Schiaffino, de l'ordre des Olivétains, est évêque de Nysse et passe pour l'un des plus grands orateurs de l'Italie. Il a écrit quelque temps dans l'*Aurora* ; on lui attribue le fameux article où ce journal appelle les légitimistes un parti vaincu qui méritait le respect mais dont il ne fallait plus tenir compte dans les affaires publiques. Cet article fut vivement critiqué par toute la presse légitimiste et le journal n'a pas survécu longtemps à cette levée de boucliers.

Ce Prélat, d'un brillant esprit, a été fort bien accueilli au Vatican, au commencement du règne de Léon XIII. on le dit un peu disgrâcié à cette heure. Il sera certainement cardinal un jour et il excellera à traiter les affaires ecclésiastiques.

La conversation s'est prolongée longtemps ; en sortant, nous sommes allés au *Gesu* ; c'est toujours l'église la plus fréquentée de Rome ; les Jésuites n'y sont plus, mais leur esprit y règne encore.

J'ai beaucoup remarqué les deux statues placées au-dessus du tombeau de S. Ignace, et représentant le triomphe de la Religion sur les puissances de l'enfer. Puisse cette image être la prophétie des destinées de la Compagnie de Jésus !

J'ai pu me recueillir le reste de la journée. Voilà dix jours écoulés depuis notre arrivés à Rome ; dans cette atmosphère, je sens toutes les facultés de mon âme raf-

fermies et comme agrandies ! Combien je remercie Dieu de me rendre chaque jour plus facile cette vie au dedans par l'union incessante de l'intelligence et de l'amour !

Mes pensées sur le sacerdoce s'étendent, s'éclaircissent, se groupent.... Mon plan se dessine, et je commence à savourer les considérations qui se présentent à mon esprit. Quand j'en suis arrivé là le travail de composition ne me coûte guère.

Profond mystère ! Pourquoi ce dessein ? D'où vient qu'il m'absorbe ici ? J'ai besoin de collaborateurs, car ce n'est pas moi qui serais capable de faire ce nouvel ouvrage, comme je ne pouvais pas espérer d'écrire la *Vie de Mgr Plantier*. Cette entreprise n'est arrivée à bon terme qu'avec l'assistance, souvent sensible pour moi, des Bienheureux dont j'invoquais le secours. Il en sera ainsi cette fois, je partirai de Rome avec toute une escorte de coopérateurs !

12 janvier.

Mon Dieu ! Faut-il que j'écrive ce qui vient de m'arriver ? Absorbé par le souvenir des disgrâces infligées aux jésuites dans ces derniers temps, je me suis proposé d'aller dire la messe sur le tombeau de saint Ignace. Je m'acheminai vers leur église, lorsque passant devant celle des *Stigmates de Saint-François*, j'ai ressenti une très vive inclination à m'y arrêter... Tertiaire de Saint-François, il m'a semblé que je devais par le Saint-Sacrifice resserrer mes liens avec cet Ordre. J'éprouve aussi depuis longtemps le désir de m'attacher à la Croix : je voudrais m'enfoncer, m'ensevelir dans la méditation de la passion et toutes les fois que mon regard rencontre un crucifix, il me semble que Notre-Seigneur me dit : *Ut quid dereliquisti me ?*

Sous l'empire de ces pensées j'ai demandé à célébrer la Sainte-Messe dans cette chapelle et c'est l'une des

messes qui ont le plus excité ma ferveur. En sortant de la sacristie je suis allé me cacher dans un endroit obscur, mais voisin de l'autel, et là j'ai commencé mon action de grâces.

Tout à coup une inspiration intime m'a saisi et je me suis abandonné à de douces méditations sur le sacerdoce et le sacrifice de Notre-Seigneur. Puis, me souvenant que saint François n'avait jamais voulu se laisser ordonner prêtre parce qu'il se jugeait indigne de cette grâce. — Voilà, me suis-je dit, le saint qui m'aidera à comprendre le sacerdoce de la loi nouvelle, à en marquer l'origine, les périls, les triomphes. C'est à lui que je dois confier mon dessein, c'est dans son cœur enflammé que je dois le déposer. O séraphique âme du Prêtre éternel, de la victime sanglante du Calvaire, agréez le vœu que je forme de parler de ces choses que je ne comprends pas encore assez, et que le monde a cessé de comprendre et d'admirer ! Que Jésus fasse pour moi tout misérable et tout indigne que je suis ce qu'il a fait pour vous. Que sa ressemblance soit imprimée si profondément dans mon âme que les traits passent ensuite comme par un rayonnement naturel et facile dans ma plume ! Empreinte divine, ineffaçable comme celle des stigmates de l'Alverne ! Je sens bien que ni les livres ni la réflexion ne me donneront ce que la grâce peut me donner.

Monseigneur est allé dans la soirée aux basiliques de saint Paul et de saint Sébastien.

La première nous a paru plus belle que jamais. Le soleil en l'éclairant faisait resplendir les marbres, les mosaïques, les tableaux, les peintures et l'on eut dit qu'il donnait au granit un certain éclat.

Avec quelle ardeur j'ai invoqué le grand Apôtre ! Comme je lui ai demandé de m'initier à toutes les gloires de l'apostolat pour être capable ensuite de les exposer et de les faire aimer. C'est toujours le même dessein

produisant les mêmes mouvements du cœur et inspirant les mêmes prières.

J'ai voulu revoir le Crucifix qui parla à sainte Brigitte :
Loquere mecum sacerdos in æternum , hostia vivens , sancta , Deo placens.

A Saint-Sébastien j'ai fait la même prière au Crucifix qui parla à saint Philippe de Nery. Mlle X..., m'avait recommandé de le voir, elle avait été saisie à son aspect d'une impression extraordinaire. Souvenez-vous, ai-je dit à Notre-Seigneur, des tressaillements de cette âme ; elle ne fit que passer devant cette image, mais vous la trouvez constamment à vos pieds, sanctifiez-la de plus en plus.

Quel aimable saint que saint Sébastien ! Avec Cécile et Agnès, il a reçu les hommages les plus tendres de l'Église primitive ; comme elles, il tomba à la fleur de l'âge, tout brillant de virginité et d'héroïsme. Ces sacrifices offerts au seuil de la jeunesse par des âmes si pures devaient être comme celui du Christ, leur modèle et leur Maître, d'un poids immense dans les balances de la justice divine.

Sancte Sebastiane, ora pro nobis.

Nous n'avons fait que jeter un regard sur l'entrée de ces catacombes ; les corps de saint Pierre et de saint Paul y furent tout d'abord déposés et ce privilège en fit un des lieux les plus chers à l'Église primitive. Les premiers Papes y ont fait les premières ordinations ; c'est comme le berceau du sacerdoce. O Dieu, qui m'y avez conduit, ramenez-y ma pensée !

La route qui conduit de Saint-Paul à Saint-Sébastien traverse une campagne triste, un véritable désert. C'est à peine si nous y rencontrâmes quelques moineaux voltigeant le long des haies et quelques brebis chassées par les pâtres, impatientes d'échapper à une menace d'orage. Le ciel se chargeait de nuages ; Rome disparaissait dans

un immense brouillard ; les montagnes de la Sabine étaient voilées à leur tour par des vapeurs sombres et nous ne voyions plus :

..... Soracte dressant son sommet dans les airs
Seul, se montrant debout où tomba l'univers.

Tout était froid, glacial sur la terre que nous foulions au pied, mais nous courions sur les Catacombes de Sainte-Pétronille, de Saint-Calixte, de Saint-Sébastien et notre pensée se plongeait dans ces galeries immenses, pour en recueillir les souvenirs, en respirer les parfums !

Sancti Martyres, orate pro nobis.

Ce n'est pas sans un vif serrement de cœur que j'ai dû renoncer à visiter les Catacombes ; j'y ai versé des larmes si douces en y offrant ma vie à Dieu et demandant la grâce du martyr. Ah ! quel baptême que celui du sang !

Ce bon Mgr Plantier ne quittait jamais Rome sans être allé à Saint-Calixte avec M. de Rossi. Il savait tout ce que ce cimetière renferme de révélations sur l'histoire des premiers siècles ; et l'on éprouvait un sentiment d'admiration en l'entendant mêler ses réflexions à celles de l'illustre Commandeur.

J'ai célébré le saint sacrifice à Saint-Calixte, dans la chapelle de sainte Cécile, le 11 avril 1870, avec l'abbé de Mac-Carthy, en présence de Mlles Chassanis et Doumet. C'est un des plus beaux jours de ma vie. J'allais demander aux martyrs d'intercéder auprès de Dieu pour la guérison de mon évêque et je revins avec la douce conviction d'avoir été exaucé. Seigneur, souvenez-vous de mes vœux, de mes serments, de mes larmes en ce jour mémorable. Que j'en retrouve le prix au ciel !

M. Lensi m'apporte une relique du B. Berchmans et de Saint-Paul-de-la-Croix ; autant de richesses pour notre trésor de Nîmes.

Ce cher abbé est d'une complaisance parfaite ; correspondant du diocèse de Nîmes il n'est pas de service qu'il ne nous rende. Le cardinal Howard le tient en grande estime.

Ce prince de l'Église a invité Mgr à dîner. Il y avait à sa table Mgr Stonor qui m'a beaucoup parlé de Mgr Plantier, l'ayant vu souvent au moment du concile et ayant compati à ses souffrances. « Grand évêque, a-t-il ajouté ; en Angleterre on lisait tous ses ouvrages ; Mgr Manning l'aimait beaucoup. » A côté de Mgr Stonor se trouvait sir Evington, venu à Rome pour ménager un concordat entre le Vatican et le gouvernement anglais. On l'a félicité de ses négociations. Il s'est plaint des indiscretions des journaux. Sa réserve extrême permet de croire que l'entente est loin d'être faite, si elle est jamais possible,

Après le dîner sir Evington a eu l'amabilité de m'entretenir quelques instants. Il paraissait regretter la mort de Gambetta, disant que c'était véritablement un homme d'État, le seul qui inspirât quelque confiance en Angleterre.

Il l'avait vu au mois de novembre, et Gambetta lui avait dit que la question religieuse allait entrer dans une voie d'apaisement. Le seul point de conflit était celui du recrutement militaire, il espérait le résoudre par la voie des dispenses accordées largement et au-delà des besoins diocésains.

Sir Evington croyait que Gambetta en serait venu à maintenir des relations convenables avec l'Église dans le but d'asseoir définitivement la République. A ses yeux (il est anglais) il n'y a qu'une chose qui puisse la ruiner, c'est la misère... Tant que la France sera prospère au point de vue matériel, elle supportera tous les régimes, pourvu que les affaires marchent.

Il y a malheureusement du vrai dans ces appréciations,

Des jésuites, des dominicains, des franciscains, des chanoines, un député anglais, un évêque français formaient l'assemblée réunie par le noble cardinal. On y parlait toutes les langues et un homme d'esprit a pu dire : *Èra adunango internationale !*

Le cardinal a été très sensible à l'hommage que je lui ai fait de la vie de Mgr Plantier : Je la mettrai, m'a-t-il dit, parmi les vies des grands hommes de ce temps, c'est bien là sa place, mais je commencerai par la lire.

13 janvier.

J'ai accompagné ce matin Monseigneur à la Trinité du Mont. A la prière des dames du Sacré Cœur, il est allé dire la messe à l'autel de la *Mère admirable* ; tout s'est passé simplement, au profit de la piété et à l'honneur de Marie.

Nous avons voulu visiter cette après midi l'*Agro Verano*, mais le siroco soufflait avec violence, il a fallu se borner à visiter Saint-Laurent. Quelle belle église ! Son vestibule, ses fresques, sa grande nef si richement ornée de peintures représentant le martyr de Saint Laurent et de Saint Étienne, ses deux ambons en marbres précieux... chère au monde catholique à cause de son âge et de ses souvenirs, elle attirera désormais à elle le cœur des peuples, car elle possède le tombeau de Pie IX. Il est là le grand Pape, l'incomparable pontife, dans un sépulcre de marbre ordinaire ; la forme simple rappelle les tombeaux des catacombes ; l'inscription est des plus modestes :

Ossa cineres Pii P. P. IX

Orate pro eo

Rien de plus humble et rien de plus grand ! Je me suis incliné devant cette cendre invisible comme devant un trésor d'un prix inestimable. Bénissez-moi, ô grand Pon-

tife. Bénissez-moi dans la mort comme vous avez daigné me bénir dans la vie... et obtenez-moi de servir l'Eglise avec les grands sentiments dont vous avez donné l'exemple à ce xix^{me} siècle que votre courage aurait sauvé si le scepticisme qui le dévore n'eût pas été incurable.

Dans la soirée j'ai visité l'église et l'établissement des Pères du Sacré-Cœur. M. Chevalier a fait là un chef-d'œuvre, un foyer de dévotion envers le Sacré-Cœur. Au-dessus de l'Eglise il a installé sa communauté dans deux étages, élevés, spacieux, formés de deux corps de bâtiments entourés de terrasses. C'était hardi, mais l'exécution ne laisse rien à désirer. C'est un petit monde entre ciel et terre, ayant à ses pieds, d'un côté, la place Navone, de l'autre la Sapience. Il y a là trois œuvres unies et séparées tout ensemble.

Ce que l'on appelle la petite œuvre est une réunion d'une douzaine d'enfants de dix à quinze ans apprenant le latin et devant servir de pépinière aux vocations religieuses.

A côté d'eux est l'œuvre des frères Convers que l'on prépare pour les missions. On les instruit, mais on les forme en même temps à tous les métiers.

Au-dessus de cette œuvre est le Scholasticat ; quinze jeunes novices suivent les cours du collège Romain, de la Minerve ou de l'Appollinaire.

Le P. Jouet dirige la maison, la Providence pourvoit à tous les besoins et la joie règne dans cette famille, dont la seule ambition est de taire connaître et aimer le Sacré-Cœur de Jésus en Europe et chez les sauvages de l'Océanie.

C'est une des créations les plus importantes qui aient signalé le règne de Léon XIII, — elle est toute française. Que Dieu daigne en tenir compte à notre malheureuse patrie !

14 janvier.

M. le comte de Mérode a prié Monseigneur de lui dire la messe *aux Saccolettes* et de donner le salut aux prisonniers de la villa Alterni. Ce sont deux établissements que son frère, l'archevêque de Mytilène, avait dirigés, pendant qu'il était à Rome. Le premier, dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, a un ouvroir, où environ 400 jeunes personnes viennent apprendre à travailler.

La prison de la Villa-Alterni contient 150 condamnés ; 25 ont une condamnation à vie. Des religieuses belges tiennent cette maison et font goûter les enseignements de la religion à des femmes qui les avaient oubliés. Ces natures dégradées se relèvent, et quelquefois parviennent à de grandes vertus.

Le dernier inspecteur qui a visité la maison, au nom de l'État, a dit : « Je ne viens pas inspecter, mais admirer ce que l'on fait ici. »

Mgr de Mérode a laissé à ces œuvres une rente assez considérable. Le zèle et la charité de l'ancien ministre des armes de Pie IX formeront un des beaux chapitres de sa vie, que Mgr Besson va bientôt écrire.

A midi, dîner chez les Pères des Missions étrangères. M. Delpuech gouverne cette maison, en qualité de procureur général. En ce moment, il poursuit la cause de 15 de ses martyrs, tous d'origine française. Il y avait là Mgr Desflèches, ancien vicaire apostolique ; Mgr Dubay, évêque de la Mandchourie, et quelques autres missionnaires,

La Compagnie de ces apôtres fait du bien, leur existence est héroïque.

Le soir, Monseigneur est allé faire une instruction à la procure de Saint-Sulpice. Même expansion, même respect, même distinction dans cette société. On m'a demandé la *Vie de Mgr Plantier*, et je l'ai promise.

15 janvier.

Je viens de lire le Mandement de Monseigneur pour le prochain Carême. Le sujet est plein d'actualité : *le Suicide*. Ces 25 pages sont pleines d'éloquence et ont été composées en quatre jours.

Agréable surprise ! une lettre de M... et de P... ! Ces pauvres enfants ne peuvent se résoudre à garder le silence. Leur âme est tournée vers la mienne , et je sens moi-même que je réponds à leur filiale affection. Ils me parlent comme à un père ! qu'ils soient bénis de Dieu ! qu'ils deviennent de saints prêtres ! Je ne cesse de prier pour eux.

Mon Dieu ! gardez-moi la tendresse de ces âmes ! Elles prieront pour moi, après ma mort, et la fécondité de leur sacerdoce sera la joie de mes dernières années !

Nous avons déjeuné chez le cardinal de Falloux. Le cardinal Alimonda devait s'y trouver, mais il a été malade. A sa place, est arrivé le P. Curci , ancien jésuite , que ses idées libérales et quelques écrits étranges sur la question italienne ont fait chasser de son ordre et rendu suspect à toute l'Italie.

Agé déjà de 74 ans, il est très bien portant et d'une loquacité extraordinaire. Il a prétendu que Dieu l'avait d'autant plus soutenu et protégé , que les hommes s'étaient montrés plus cruels. « Pendant deux ans, j'ai erré à Naples « sans trouver un confesseur qui voulut m'absoudre, n'osant pas entrer dans une église, par crainte d'en être « chassé comme un chien enragé. »

A la mort de Pie IX, il est revenu à Rome , et par l'intermédiaire du frère du Pape, le P. Pecci , ancien jésuite comme lui, aujourd'hui cardinal, il a obtenu le pouvoir de dire la messe chez lui.

La rigueur dont on a usé à son égard a aigri son carac-

tière sans modifier ses idées. Il accepte certainement tout ce que la révolution a fait en Italie. Obstiné vieillard !

Nous sommes allés, en sortant de là, faire une promenade au Capitole et au Forum. Rien n'y a changé depuis quatre ans. Les dernières fouilles y ont produit un grand désordre ; le chemin y est intercepté du côté de la basilique de Constantin ; des amas de pierres encombrant les fondations antiques de l'Arc de Titus ; la voie sacrée disparaît par intervalles ; quelle dérision !

L'Italie fait de Rome sa capitale, et elle détruit et déshonore le berceau de la grandeur romaine !

16 janvier.

Matinée délicieuse ! jour mémorable entre tous les autres !

Monseigneur a célébré la messe à la chapelle souterraine de la Confession de Saint-Pierre. En la lui servant, j'ai prié instamment pour lui, demandant aux saints apôtres de faire agréer à Dieu tout ce qu'il fait ou écrit pour le service de l'Eglise ; qu'il lui donne un surcroît d'esprit apostolique ! La force et la prudence, il a ces vertus : que Dieu, dans ces temps agités, les raffermisse en notre âme ! Le diocèse de Nîmes en recueillera le bénéfice.

Combien je pense à ce cher diocèse ! Dieu a mis dans mon cœur un amour d'un genre particulier à l'égard de l'Eglise de Nîmes. Un grand-vicaire, quand il a le bonheur de correspondre à sa vocation, sent se remuer dans ses entrailles un désir constant de se donner, de se sacrifier au service de son diocèse. Et c'est en toute sincérité qu'il devrait dire au divin Maître, si le divin Maître lui demandait : *Diligis me plus his ? Etiam, Etiam Domine.*

J'ai succédé à Monseigneur, à l'autel. Une seule pensée m'a préoccupé à ce moment. J'ai remercié Dieu de m'avoir fait prêtre, de l'assistance qu'Il a daigné m'accorder pen-

dant mes années de sacerdoce. La vingt-cinquième a commencé; le 29 mai prochain, je célébrerai mes noces d'argent.

Quel long temps ! s'il avait été bien employé ! Si tous mes travaux avaient eu pour but unique la gloire de Dieu ! Si toutes les semences déposées dans mon âme avaient germé et porté fruits !

Pardonnez, ô mon Dieu, cette longue et lamentable stérilité ! J'ai dépassé le milieu de ma vie, car mes jours ne seront pas plus précieux que ceux de mes pères, et ils n'ont pas atteint un âge avancé. Je vous consacre et vous dédie les années qu'il vous plaira de m'accorder encore ! Qu'elles soient éclairées par la lumière de l'éternité ! Que ce soient des années de réparation !

Quelle destinée me réserve votre miséricorde ? Bien des pressentiments me troublent ! Sur le tombeau des saints Apôtres, on ne peut former qu'un vœu : s'immoler soi-même pour l'Église ! Braver toutes les fatigues, toutes les disgrâces pour la servir !

O Pierre ! O Paul ! obtenez-moi un amour plus ardent, plus efficace à l'égard de Notre-Seigneur. Princes de l'Église, priez pour que l'Esprit de l'apostolat se réveille, se rajeunisse, se perfectionne en moi. Bénissez ce rameau desséché, stérile, du grand arbre dont vous avez été les premières branches pour que sa sève se renouvelle !

Telles étaient les vœux qui s'échappaient de mon cœur en élevant l'hostie sainte. Il m'a semblé que Dieu daignait écouter ma prière, je lui présentais une offrande si belle : le corps de son Fils et les restes des fondateurs de son Église !

Aussi au moment de la communion une impression douce, autant que profonde, m'a averti que l'Esprit de Dieu serait avec moi, tant que je serai fidèle à faire usage des grâces d'En-Haut pour le bien des âmes. A la fin de

mon action de grâces, j'ai recommandé à Notre-Seigneur tous les prêtres qui me sont chers, mes séminaristes de prédilection, et puis mes regards s'étant tournés vers le crucifiement de Saint-Pierre, j'ai conjuré ce grand apôtre d'obtenir pour moi l'humilité profonde par laquelle il voulut soutenir sa dignité de chef de l'Eglise et donner tant de grandeur à sa mort.

Le nom d'une âme qui m'avait demandé de prier pour elle, à cette place, a été répété plusieurs fois à l'oreille de Notre-Seigneur. Puis amenant par la pensée au pied de cet autel un futur prêtre, j'ai demandé à Dieu, par les saints Apôtres, de bénir cet élu de sa miséricorde et d'en faire, *selon ses vœux*, un pécheur d'hommes.

J'ai enfin déposé sur l'autel de la Confession mon projet d'écrire un ouvrage sur le sacerdoce, le mettant sous le patronage des grands Apôtres et j'ai fait vœu, aussitôt terminé, de venir leur en faire hommage : que ce soit là le fruit durable de mon pèlerinage !

Je n'ai noté nulle part la préoccupation constante que m'inspirent les intérêts spirituels et temporels de ma famille. Cependant mes proches sont les premiers nommés dans mes prières. Non, mon cœur ne se desséchera point à l'égard de ceux qui sont ici-bas ce que j'ai de plus précieux après Dieu. Et plus mes sentiments se dépouillent de l'humain, du terrestre, plus je sens grandir ma tendresse paternelle.

Le duc de Salviati ayant invité Monseigneur à dîner, nous avons eu l'occasion de recueillir de précieux renseignements sur la société romaine. Elle commence à se diviser. Une partie de l'ancienne noblesse sourit à l'ordre de choses qui est sorti de la révolution. La nouvelle génération surtout est exposée à ce péril. Le Pape est très ému de ce danger. Recevant la noblesse romaine, il y a quelques jours à peine, il a fait un très beau discours pour la tenir en garde contre le découragement.

Les Salviati ne désertent pas sa cause ; si les carrières et les charges leur sont fermées, ils se donnent la mission d'exercer la bienfaisance. La duchesse a fondé et soutient un hôpital d'enfants malades (il y en a 90) ; son fils s'occupe des cercles d'ouvriers et des écoles chrétiennes. La charité sauvera l'honneur de la noblesse chrétienne en lui faisant pratiquer le plus noble des patriotismes.

Quelle situation difficile, périlleuse a faite au clergé lui-même la chute du pouvoir temporel ! Cardinaux, prélats, prêtres, religieux n'osent plus réclamer pour le Saint Siège la possession de ses anciens domaines. Rome déclarée ville libre sous la garde de l'Europe. Voilà la seule solution qui leur paraît possible pour la question romaine. Mais Rome n'est plus Rome ; il y a un tiers de la population amenée par la révolution, soutenue pareille, dévouée à ses doctrines. La Révolution est dans Rome, elle n'a qu'un pas à faire pour franchir le seuil du Vatican et en chasser le Pape.

Les nouvelles de France sont graves. Le prince Napoléon ayant fait un manifeste pour revendiquer les droits de sa dynastie, a été arrêté. M. Floquet présente une loi pour décréter l'expulsion des anciennes familles régnantes, l'urgence a été votée. Que signifie l'acte du prince Napoléon ? Est-il sûr d'un parti ?

Les Salviati font le plus bel éloge de Mgr di Rendi, le rapport de la piété, de la dignité, de la grandeur d'âme. Ils présagent qu'il ne restera pas longtemps à Paris.

17 janvier.

Une secrète inspiration m'a conduit à la Chiesa-Nuova pour y dire la messe. J'ai offert le saint sacrifice pour ma sœur Philippine et sa fille.

J'ai demandé pour moi à Saint Philippe de Néry, l'es-

prit de prière. Il a fondé l'Oratoire voulant réaliser cette pensée sublime que l'esprit sacerdotal devait consister dans un épanchement de l'âme avec Dieu.

Je relirai la vie de ce grand saint.

Un prêtre est monté à l'autel après moi et j'ai fait mon action de grâces tout le temps qu'il y est resté. J'étais à l'entrée de la chapelle. Chose singulière ! Le cercueil dans lequel repose Saint Philippe m'a paru tout à coup entouré de magnifiques roses rouges et blanches, au milieu desquelles se dessinait la figure du saint. Je dois supposer que c'était un effet d'optique, car le cercueil est peint ; on y a représenté Saint Philippe couché sur son lit de mort, revêtu des ornements sacerdotaux. La chasuble est rouge, ornée de broderies d'or.

Néanmoins, la vue de ces roses, leur éclat, leur variété m'ont fait tressaillir. Je me suis approché d'un religieux attaché au service de l'Eglise, je lui ai demandé s'il voyait comme moi des fleurs ; non, m'a-t-il répondu, je ne vois rien que des couleurs vagues et je sais que la châsse est couverte de peintures. Moi j'apercevais toujours des fleurs et rien que des fleurs.

Après la messe, je me suis précipité vers l'autel pour respirer sinon le parfum de ces roses, du moins la vertu divine qui s'échappe de ce tombeau.

La vision de fleurs a disparu tout à coup. Que mes yeux m'aient trompé, je n'ai pas de peine à le croire, mais cette illusion m'a fait du bien ; elle m'a rappelé le baume précieux que répandent souvent les reliques et la fécondité que leur intercession communique à ceux qui les invoquent avec toutes les dispositions requises.

La soirée a été pluvieuse. M. l'abbé X..., du diocèse de Montpellier, secrétaire provisoire du cardinal Pitra, m'a proposé d'aller visiter les Loges de Raphaël au Vatican. Sa douceur de caractère, image fidèle de la beauté

de son âme, sa distinction d'esprit, sa parfaite obligeance m'ont fait accepter cette offre trop aimable.

On a beau revoir les œuvres de Raphaël, on ne se lasse pas de les admirer. L'école d'Athènes et la dispute du Saint Sacrement m'ont émerveillé plus que jamais. La religion a inspiré ces pages immortelles, le coloris s'efface, l'ombre descend sur quelques têtes, mais les grandes idées que l'art a voulu rendre, saisissent toujours l'âme avec le même empire.

Le comte Werner de Mérode nous a invités à dîner à la Minerve. La table d'hôte comptait près de cent couverts. Tous les peuples y étaient représentés par les personnes les plus honorables. Après le repas on a longuement causé des agitations politiques et religieuses qui troublent la Belgique, la guerre à l'Église s'aggrave et fait pressentir de nouveaux orages

J. CLASTRON.

THÉRÈSE DE KERALIN

III

Fatiguée d'une nuit sans repos et passée presque entière en préparatifs de voyage, bercée par le mouvement de la voiture, Thérèse ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil agité et plein de rêves absurdes. Il lui semblait que, loin de suivre la route poussiéreuse, mais large et bien entretenue, qui conduisait d'Aix à Marseille, la calèche entrait dans un chemin étroit, montueux, bordé de précipices, dans lesquels le moindre faux pas des chevaux pouvait précipiter les voyageurs. Il lui semblait aussi que le soleil, radieux au départ, s'était couché tout-à-coup et que les pâles rayons de la lune dans son premier quartier ne projetaient plus que par intervalles des lueurs incertaines. D'affreuses chauves-souris tournoyaient autour des voyageurs, poussant des cris plaintifs et les effleurant par fois de leurs grandes ailes velues.

Combien de temps dura cette espèce de cauchemar ? Thérèse n'aurait pu le dire, mais elle fut réveillée en souriant par la voix de son oncle, qui lui disait de descendre de voiture, qu'ils étaient arrivés.

— Arrivés où ? répondit la jeune fille en se frottant les yeux, sommes nous donc à Marseille ? je ne vois ni rues, ni maisons ?

Le conseiller se mit à rire avec une certaine contrainte.

— Ta tante ne t'a donc pas avertie, dit-il, que notre itinéraire était modifié, que des affaires importantes m'ap-

(1) Voir la *Revue du Midi*, janvier 1890.

pelaient à Mérange et que nous y passerions un jour ou deux avant d'entreprendre notre grand voyage.

— Quel bonheur ! s'écria la jeune fille en sautant prestement à terre, j'aime tant Mérange que, si la santé de ma tante ne doit pas souffrir de ce retard, je serais bien charmée d'y rester quelques jours.

— J'espère que ta tante s'en trouvera bien au contraire, reprit M. d'Ambert, tout en aidant sa femme à mettre pied à terre. Quant à toi, ma petite, sors bien vite, avec l'aide de Françoise, prépare la chambre bleue, et tout ce dont notre chère malade peut avoir besoin.

Thérèse ne perdit pas un instant, et, prenant le trousseau des clefs que son oncle venait de tirer de sa poche, elle courut exécuter ses ordres.

Une heure après Mme d'Ambert se reposait dans un bon lit des fatigues du voyage.

Ce n'était pas la première fois que Thérèse venait à Mérange ; elle y passait même toutes ses vacances lorsqu'elle était pensionnaire aux Ursulines, et elle se plaisait beaucoup dans cette agréable habitation, qui n'était ni ferme ni château, mais une pittoresque maison de campagne, bâtie sur une verte colline et dont l'une des façades donnait sur des bois de pins et de lièges, s'étageant en pentes inégales jusqu'au bord de la mer que l'on apercevait dans le lointain. Malheureusement le conseiller semblait, depuis quelques années déjà, avoir pris en dégoût cette charmante demeure, d'où les plus proches voisins étaient à une lieue de distance, ce qui rendait la partie du soir presque impossible à organiser. La famille d'Ambert n'allait donc plus à Mérange que très rarement et il fallait un impérieux motif pour que le conseiller se fût résolu tout-à-coup à s'y arrêter, alors que le voyage d'Italie, prescrit par le médecin, était décidé, et que tous les préparatifs en avaient été faits dès la veille.

— Mon oncle aurait-il reçu ce matin une lettre deman-

dant quelques réparations urgentes à la ferme, ou bien désirerait-il afin d'avoir plus d'argent disponible, se faire payer les derniers termes échus, ou bien encore... mais que m'importe après tout, pourvu que ma tante n'en souffre point ?

La soirée et la nuit entière s'écoulèrent sans accident, Mme d'Ambert dormit même un peu mieux que de coutume et le lendemain matin elle put faire, appuyée sur le bras de sa nièce, un tour de promenade dans le parc.

Thérèse était enchantée.

— Qu'il fait bon ici ! s'écria-t-elle tout-à-coup, avec une vivacité d'esprit qui était l'une de ses qualités ou l'un de ses défauts peut-être, comme l'air qu'on respire est pur ! combien ce parfum des plantes aromatiques caresse agréablement l'odorat et comme les yeux se reposent doucement sur ces arbres verts et ce gazon fleuri ! Si vous le vouliez, bonne tante, nous irions nous asseoir sous ce berceau de verdure, de crainte que vous ne vous fatigiez en marchant plus longtemps.

— Volontiers, ma chère Thérèse, répondit Mme d'Ambert en serrant la main de sa nièce, et que le bon Dieu te bénisse pour ta tendresse filiale, pour tes soins de tous les instants !

— Et qu'il vous guérisse bien vite et vous rende aussi heureuse que vous le méritez ! reprit la jeune fille en lui serrant la main.

Clotilde sourit tristement.

— Je ne l'espère pas dit-elle, et, si ce n'était pour toi, qui peux encore avoir besoin de la protection de ton unique parente, je ne le désirerais peut-être pas.

— Oh ! pourquoi ce dégoût de la vie, cette tristesse qui vous accable chaque jour davantage ? Que vous manque-t-il donc pour être heureuse ?

— J'ai tort sans doute, répondit Clotilde avec un profond soupir ; si j'étais plus chrétienne, si je n'avais d'au-

tre but que de plaire à Dieu et de me conformer à sa volonté je serais plus heureuse, sans doute ; mais voilà que tu pleures ; pauvre petite, ne te chagrine donc pas ainsi, ma chère enfant, continua-t-elle en s'efforçant de sourire ; ma tristesse est déraisonnable, mais peut-être est-elle l'effet de ma maladie, et, s'il en est ainsi, ma mignonne, je reprendrai, en guérissant, ma gaieté d'autrefois.

L'arrivée de M. d'Ambert mit fin à cette conversation.

— Je crains que la fraîcheur de cette matinée ne vous soit nuisible, dit-il à sa femme, je vous ai entendu tousser à plusieurs reprises ; voulez-vous mon bras pour monter chez vous ?

— Volontiers, mon ami, car, à vrai dire, je me sens un peu fatiguée de mes prouesses d'aujourd'hui et je craindrais un retour de suffocation, si je me remettais à marcher.

— Dois-je préparer votre potion calmante ? demanda Thérèse.

— Non pas encore, chère petite, un peu plus tard si elle devient nécessaire, s'empressa de dire M. d'Ambert, je t'appellerai au besoin.

Thérèse, un peu surprise de voir le conseiller si plein d'attention pour sa femme, pensa que, reconnaissant la droiture de son esprit et l'étendue de son intelligence il voulait la consulter en particulier sur ses affaires d'intérêt, et, après s'être promenée quelque temps toute seule et avoir parcouru avec grand plaisir la ferme, la basse-cour, le parterre et le grand jardin, tout rempli de fleurs, où elle avait si souvent joué pendant son enfance et fait tant de bouquets pour sa chère tante Clotilde, elle se disposait à gravir la colline jusqu'au bois de pins parasols dont elle était couronnée, lorsque quelques gouttes d'eau tombèrent tout à coup sur son chapeau de paille.

Regardant le ciel, qui était auparavant d'un bleu si pur, elle y vit de gros nuages noirs, chassés par le vent d'Est.

— Mademoiselle ferait bien de rentrer au logis, lui cria la fermière, car le tonnerre gronde déjà dans le lointain et nous allons avoir un fameux orage.

— Vous avez raison, mère Jeanne, dit Thérèse en se sauvant à toutes jambes jusque dans sa chambre à coucher, où, s'accoudant sur sa fenêtre, elle suivit des yeux, avec une admiration mêlée d'effroi, le déchainement de la tempête.

C'était un spectacle à la fois grandiose et terrible ; de longs éclairs sillonnaient les nues et le tonnerre grondait dans les airs, tantôt avec un bruit lugubre et prolongé, tantôt avec des éclats extraordinaires et un redoublement de violence. Les arbres s'agitaient avec fracas sous le souffle des vents qui faisaient battre les portes et trembler la maison ; les troupeaux étaient rentrés dans leurs étables, les oiseaux dans leurs nids et les bêtes sauvages elles-mêmes s'étaient enfuies dans leurs repaires, lorsque un cavalier apparaissant tout-à-coup au bas de la colline, s'arrêta un instant comme pour reprendre haleine et chercher la meilleure route à suivre ; mais, ne voyant personne qui pût la lui indiquer, il prit au hasard un des étroits sentiers, qui pouvaient le conduire à Mérange.

— Le malheureux va se casser le cou ! se dit Thérèse, frissonnante d'effroi, quel est donc cet étranger et que peut-il venir faire ici par un temps pareil ?

Peu d'instants après le voyageur frappait à la porte à coups redoublés et Françoise, étant venue lui ouvrir, le fit entrer dans le vestibule, non sans avoir poussé des exclamations de surprise ; puis elle appela le fermier pour qu'il prit soin du cheval, et, ayant aidé le maître à se débarrasser de son manteau, trempé de pluie, elle le

conduisit au salon, où, sur l'ordre de M. d'Ambert, un bon feu pétillait dans l'âtre.

Quel est donc ce cavalier ? se demandait Thérèse. Un homme d'affaires peut-être ? à moins que ce ne soit M. Thomas, le médecin du village, que mon oncle aurait fait appeler pour le consulter sur l'état de santé de ma tante, et, s'il en est ainsi, c'est une bonne idée qu'a eue mon oncle, car j'ai souvent entendu dire que M. Thomas est un très habile praticien, et qu'il a fait quelquefois des cures merveilleuses.

Elle en était là de ses réflexions lorsque Jeannette entra vivement dans sa chambre.

Jeannette était la fille aînée de la fermière, une petite créature intelligente et dévouée, à peu près de l'âge de Thérèse.

— Monsieur m'envoie dire à Mademoiselle de se faire bien belle, et puis, d'aller vite le trouver au salon pour déjeuner ensuite avec un quelqu'un qui vient d'arriver, trempé comme une soupe et pestant contre l'orage.

— Et quel est ce quelqu'un, Jeannette ?

— Ah dame ! qui le sait ? Un monsieur ni gros ni maigre, ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, plutôt laid que beau cependant, qui est arrivé crotté comme un barbet, mais qui s'est essuyé et brossé de son mieux.

— Ma tante est-elle avertie de l'arrivée de ce voyageur ? demanda Thérèse.

— Oh ! non, Mademoiselle, car Madame dort, paratt-il, et Monsieur le Conseiller m'a bien recommandé de ne pas même ouvrir la porte de la chambre de Madame, de peur de la réveiller, ce qui lui ferait grand mal, a-t-il ajouté.

A présent, si Mademoiselle a besoin de mes services pour l'aider à s'habiller, je suis à ses ordres, autrement j'irai bien vite aider Françoise à mettre le couvert.

— Allez donc Jeannette, dit en souriant la jeune fille,

car je sais m'habiller toute seule, Dieu merci, et, je serai bientôt prête.

En un tour de main elle arrangea ses beaux cheveux, mit une robe très simple, celle du voyage ayant été chiffonnée dans la voiture, et, ainsi parée de sa jeunesse et de ses attraits naturels bien plus que de sa toilette, elle descendit au salon, où le Conseiller se trouvait déjà en compagnie du nouveau venu.

— Ah ! te voilà, petite, lui dit M. d'Ambert d'un ton amical, c'est très bien à toi de ne t'être pas fait attendre plus longtemps. Mon ami, le capitaine Pélestrier que je te présente et qui a eu la bonté de venir tout exprès pour m'apporter une lettre très pressante, arrivée pour moi à Aix hier au soir, doit avoir grand besoin de se reconforter par un bon repas des fatigues et des ennuis de la route.

— Le fait est que le trajet d'Aix ici est un plaisir très modéré par un temps pareil, répondit le capitaine en s'inclinant devant la jeune fille, et c'est un grand hasard que je ne me sois pas cassé le cou ce matin, car mon cheval se cabrait fréquemment et refusait d'avancer sous la pluie battante, s'effarouchant des éclairs et des grands éclats de tonnerre ; mais je suis bien dédommagé de tous ses désagréments par le plaisir que j'éprouve à voir Mademoiselle.

— S'il en est ainsi, mon cher capitaine, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, reprit le conseiller, offrez le bras à ma nièce, et passons dans la salle à manger, car vous devez avoir besoin de réparer vos forces.

— Elles sont loin d'être épuisées, Monsieur ; j'ai supporté bien d'autres fatigues et couru de bien plus grands dangers sans en souffrir le moins du monde. Tel que vous me voyez, j'ai fait mes premières armes à la bataille de Waterloo, où balles et boulets tombaient plus drues autour de votre serviteur que les gouttes d'eau de ce matin sur les cailloux de la route, et je ne m'en porte pas moins bien

pour cela. C'est que je ne suis point un de ces mirliflores d'**aujourd'hui**, qui ont obtenu leurs épaulettes en barbouillant du papier sur les bancs de l'école; c'est par des **travaux** de toute sorte, et sous le feu de l'ennemi, que j'ai **gagné** les miennes; n'est-ce pas plus méritoire?

— Oui, sans aucun doute, capitaine, mais le déjeuner se refroidit et la cuisinière doit s'impatienter.

— Allons donc lui donner satisfaction, et, dans le fait, je **sens** d'ici une odeur appétissante qui me chatouille agréablement l'estomac. Prenez donc mon bras, Mademoiselle, il est assez solide pour vous soutenir, si vous en **aviez** besoin.

— O, mon Dieu! comment mon oncle a-t-il pu m'exposer à cette entrevue? se disait la pauvre Thérèse, tout en appuyant légèrement le bout de ses doigts sur le bras du capitaine; ne savait-il pas que j'avais refusé la main de ce **vaniteux** et désagréable personnage? Et s'il était obligé de l'inviter, ne pouvait-il déjeuner en tête-à-tête avec lui.

Et, les yeux baissés, prenant l'air boudeur d'une pensionnaire en pénitence, elle se laissa conduire à la place qui lui était destinée entre les deux convives.

Tout autre que Pélestrier se serait tenu pour battu à cet accueil glacial de la jeune fille et aurait renoncé près d'elle à tout espoir de lui plaire; mais il était si persuadé de son propre mérite qu'il ne s'aperçut même point de la froideur qu'elle lui témoignait, l'attribuant, sans doute, à une timidité excessive et peut-être même à l'admiration qu'elle devait éprouver d'une supériorité d'esprit qu'il croyait incontestable.

— Ainsi donc, vous avez été à Waterloo, dit le Conseiller à son hôte, en lui offrant une forte tranche de pâté froid; vous deviez être bien jeune encore lorsque cette **malheureuse** bataille fut livrée.

— J'avais seize ans à peine, mais vous connaissez ces vers de je ne sais quel poète :

Pour les âmes bien-nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

Depuis lors je n'ai pas perdu une seule occasion de servir mon pays ; j'ai fait la guerre en Espagne et je puis dire que je m'y suis distingué maintes fois. Un jour, par exemple, j'ai fait fuir à moi seul toute une compagnie de soldats espagnols, si bien qu'on m'avait surnommé le foudre de guerre. Un beau nom n'est-il pas vrai et bien appliqué, j'ose le dire.

Mais vous ne mangez pas, Mademoiselle, et vous ne parlez pas non plus.

— J'écoute, Monsieur, répliqua-t-elle.

— Quelle adorable réponse et combien elle est flatteuse pour moi ! s'écria-t-il aussitôt.

Oui, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, Monsieur et Mademoiselle, j'ai fait en Espagne des prodiges de valeur ; eh bien, le croiriez-vous, mon cher Conseiller, plusieurs de mes camarades y ont été décorés de la légion d'honneur, et moi, je n'ai rien eu du tout, pas même la croix de Saint-Ferdinand ; c'est à ne pas y croire et à dégoûter du métier de la guerre tout autre moins fortement trempé que moi.

— Il est certain que dans ce monde on n'est pas toujours récompensé suivant son mérite, répondit Monsieur d'Ambert ; mais ce qui est différé est loin d'être perdu ; vous êtes jeune encore et destiné, je n'en doute point, à fournir une brillante carrière, vous deviendrez colonel, général peut-être.

— J'y compte bien, si nous avons de nouveau la guerre. Mais l'aurons-nous bientôt ? cela me paraît fort douteux, quoique la gazette prétende que notre position soit très tendue en Afrique, où le Dey d'Alger a insulté le Con-

sul de France ; et nous ne sommes plus à cette glorieuse époque de notre histoire , où nous n'avions qu'à nous **baïsser** pour cueillir des lauriers ; maintenant Mars nous **abandonne** et , quant à moi , je m'en consolerais aisément si Vénus me devient favorable , ajouta-t-il aussitôt en **jetant** à la dérobée un regard vainqueur sur la jeune fille.

— Quel galimathias, pensait celle-ci, et quand serons-nous débarrassés de cet importun ?

On eût dit que le ciel exauçait sa prière, car presque au même instant la cloche retentit et Françoise vint avertir qu'il y avait dans le vestibule un soldat apportant une lettre très pressée pour Monsieur le capitaine.

— Quelle mauvaise plaisanterie ! s'écria Pélestrier, nous n'avons rien à faire aujourd'hui, je n'attends rien de personne, et, à moins que ma sœur ne soit grièvement malade !

Il se leva de table à ces mots et passa dans le vestibule.

— Faut-il jouer de malheur ! dit-il en entrant bientôt dans la salle à manger , le général, qui ne devait venir que dans quinze jours, arrive ce soir même et mon lieutenant m'avertit de revenir au plus vite; moi, qui me flattais de l'espoir de passer encore quelques heures dans la compagnie de l'illustre magistrat et de la charmante Antigone, dont le gracieux sourire est à tout jamais gravé dans mon cœur, je me vois obligé de partir à l'instant même.

— Croyez, mon cher capitaine , que ma nièce et moi nous le regrettons vivement, mais à notre retour d'Italie nous serons plus heureux je l'espère. En attendant veuillez vous charger de mes respectueux hommages pour Madame votre sœur, et lui exprimer de nouveau tout le regret que j'éprouve de m'éloigner d'elle.

La jeune fille fit alors à l'officier une profonde révérence et se retira aussitôt en étouffant un éclat de rire , tandis que Monsieur d'Ambert, remplissant scrupuleuse-

ment jusqu'au bout les devoirs de l'hospitalité, accompagnait le capitaine sur la terrasse, où le fermier venait d'amener le cheval de louage, à peine reposé de sa course du matin.

— Maintenant que nous voilà seuls, mon cher, dit-il à Pélestrier, dites-moi bien franchement comment trouvez-vous ma nièce, que vous aviez à peine aperçue le mois dernier, lorsque vous lui avez fait l'honneur de penser à l'épouser ?

— Comment je la trouve ? charmante ! adorable, pleine d'esprit et belle comme un ange !

— Ainsi vous persistez dans le désir de l'épouser, malgré son peu de fortune ?

— Oui, j'y persiste plus que jamais, Monsieur le Conseiller. Si cette affaire manquait j'en deviendrais fou furieux, surtout si elle s'avisait d'en épouser un autre. N'a-t-elle pas toutes les qualités qu'un jeune homme distingué peut désirer dans la femme qui doit porter son nom et s'associer à sa destinée ? Quant au manque de fortune je sais fort bien qu'il ne sera pas de longue durée puisque Madame d'Ambert, qui aime beaucoup sa nièce, lui laissera, dit-on, tout ce qu'elle possède et vous même quelque jour....

— Oh ! moi je ne m'engage à rien, répondit froidement Monsieur d'Ambert, car qui sait ce qui peut arriver ! Quant à Clotilde elle est bien jeune encore, et, si elle guérit de sa maladie de poitrine, comme je l'espère bien, ajouta-t-il, avec une certaine hésitation, elle pourrait faire attendre longtemps ses héritiers.

Pélestrier réfléchit une minute, et puis, prenant un air décidé :

— C'est une très jolie femme que Mademoiselle Thérèse, dit-il ; une femme d'esprit, qui parle peu, mais avec beaucoup de tact et qui doit faire honneur à son mari

dans le monde.... d'ailleurs j'en suis amoureux, vous **dis-je** et, dès que votre voyage sera terminé.....

— Nous en reparlerons, n'est-ce pas ? car enfin faut-il **bi en** aussi qu'elle y consente.

— Quant à cela, permettez-moi de vous dire que je suis **ob**servateur par nature et que j'ai aperçu dans ses beaux **yeux** certains regards, et sur ses lèvres vermeilles **certains** sourires qui me donnent tout lieu d'espérer.... mais **mon** cheval s'impatiente, adieu donc, mon cher Conseiller, et **puisse-je** dire bientôt mon cher oncle.

Il partit alors non pas au galop, comme il l'aurait voulu **sans** doute, persuadé qu'il était que la dame de ses **pensées** le suivait du regard du haut de quelque tourelle, **mais** de toute la vitesse que pouvait fournir sa pauvre **monture**.

Et chemin faisant, il se disait : quand on lui apprendra que je l'ai demandée en mariage elle sera toute heureuse et **acceptera** avec transport. Oh ! je n'ai point à craindre l'**humiliation** d'un refus ; elle n'a pas l'air de vouloir coiffer **Sainte-Catherine** ; quant à épouser un autre que moi... **cela** ne peut pas être, cela ne peut pas arriver ! et si cela **arrivait**, malheur à elle même ! je me vengerais cruellement, je troublerais leur ménage, je les rendrais malheureux l'un par l'autre pour qu'ils le fussent davantage **encore** !

— Je crains bien , pensait de son côté le Conseiller d'Ambert, tout en rentrant chez lui, que M. l'officier n'en **soit** pour ses frais d'amabilité auprès de ma jeune nièce, car les sourires qui lui inspiraient tant de confiance m'ont **paru** plutôt railleurs que tendres et les yeux de Thérèse **exprimaient** plus de malice que d'admiration, lorsqu'elle le regardait à la dérobée , pendant qu'il vantait ses **exploits** ; mais ce n'est pas ma faute, après tout , car je me **suis** prêté de fort bonne grâce , ce me semble , à tout ce que désirait de moi Mme de Cerisay et son frère pourra le **lui** affirmer ce soir même.

Tout en réfléchissant de la sorte, M. d'Ambert montait à l'appartement de sa femme pour lui raconter à sa manière la visite qu'il avait reçue et l'obligation où il s'était trouvé d'offrir à déjeuner au capitaine Pélestrier. Ainsi qu'il s'y attendait, Thérèse l'avait précédé auprès de la malade, toute joyeuse de pouvoir enfin parler à cœur ouvert et de faire à sa mère adoptive ses confidences intimes ; mais, en entrant dans la chambre à coucher de Mme d'Ambert, elle l'avait trouvée si souffrante qu'oubliant le capitaine et ses prétentions présomptueuses, elle ne s'était occupée qu'à aider sa pauvre tante à se remettre au lit, et elle lui préparait les remèdes qu'elle croyait les plus propres à la soulager.

— De grâce, mon oncle, envoyez de suite chercher au village le docteur Thomas, que l'on dit si instruit et que vous avez vous même consulté jadis avec succès.

— Tu as raison, petite, comment n'y avais-je pas songé ?

Véritablement fort inquiet de l'état de sa femme, qu'il aimait au fond autant qu'il était capable d'aimer, il ajouta :

— Elle paraissait en si bonnes dispositions ce matin, lorsque je l'ai quittée pour la laisser dormir ! qu'est-ce donc qui a pu lui faire du mal ?

— L'orage peut-être, balbutia Thérèse.

— Oui, oui, c'est cela même, s'empressa de dire M. d'Ambert, s'attachant volontiers à cette idée, et, comme l'orage est passé maintenant, cette indisposition va passer aussi.

— Ne nous y fions pas, s'écria la jeune fille et allez vite chez le docteur, ou, pour mieux dire, n'y allez pas vous même, car vous vous mouilleriez les pieds, je vais y envoyer Jeannette qui court mieux que vous et moi.

— Une demi-heure après le docteur arrivait à Mérange.

(A suivre).

C^{me} DU THEIL DE LA ROCHÈRE

LE COUVENT DES DOMINICAINS DE GÉNOLHAC

PENDANT LA RÉVOLUTION

(fin)

22 JUILLET 1792-1810

Si nous poursuivons jusqu'à 1810 l'histoire de notre couvent, c'est afin de connaître toutes les phases par lesquelles a dû passer l'église des Dominicains, avant d'être affectée au culte protestant. Les délibérations municipales, qui sont en très bon état dans les archives communales de Génolhac, nous retracent jusque dans les moindres détails l'esprit tantôt fédéraliste, tantôt révolutionnaire de notre municipalité qui a eu grand soin de décrire toutes ses fêtes nationales. Celle de la plantation de l'arbre de la liberté, qui eut lieu le 22 juillet 1792, est ainsi racontée : « Le jour où la commune devait rendre hommage à la régénération française, par la plantation de l'arbre de la liberté, la municipalité se rendit avec la garde nationale à l'église de la paroisse, à l'effet d'y entendre la messe ; à l'issue de cet acte religieux, le cortège retourna à la maison commune, où tout étant disposé, la cérémonie a com^mencé ainsi qu'il suit :

« Ordre de cérémonie :

« Un bon cultivateur, faisant les fonctions de maître de cérémonie, portant une houlette, surmontée de quelques beaux épis de blé, ornée de rubans tricolores, dirigeait la marche de tout le cortège.

« Les compagnies de citoyens soldats et soldats citoyens, ayant la musique et tambours en tête, jouant l'air célèbre : « *Ça ira*, » chacun desdits soldats portait à son cha-
« peau une branche de chêne, symbole de la force ; la
« municipalité marchant à la suite, M. le maire portait ou-
« vert le livre saint de la loi, où sont inscrits les droits
« de l'homme et du citoyen, ayant à sa droite un chef des
« gardes nationaux, et à sa gauche, un de la troupe de
« ligne.

« Après la municipalité, venait le bonnet de la liberté,
« orné du drapeau aux trois couleurs, surmonté d'une pi-
« que, et porté par quatre soldats ; seize citoyennes, te-
« nant chacune un bout de ruban tricolore, marchaient à
« côté de ce gage sacré de la régénération française, par-
« tageant avec joie le plaisir de ceux à qui l'on avait déféré
« l'honneur de porter ce monument de la liberté. Au cen-
« tre, une quarantaine de citoyennes et M. le juge de paix
« et ses assesseurs, avec une branche d'olivier, symbole
« de la paix. Un piquet de la garde nationale et de la
« troupe de ligne fermait la marche.

« Dans cet ordre, le cortège se dirigea dans le plus grand
« silence vers le nord de la ville, tous les cinquante pas,
« le maître de cérémonie levant la houlette, la troupe fai-
« sait halte, les tambours et la musique cessaient de jouer,
« et dans ce moment, il prononçait à haute voix ces mots :
« *Vive la liberté !* qui étaient répétés ensuite par tous les
« assistants.

« Arrivés à la place publique, soixante citoyens plan-
« tèrent comme par enchantement cet arbre divin, après
« avoir placé à son sommet le bonnet de la liberté.

« MM. le maire, juge de paix et un de ses assesseurs
« prononcèrent chacun un discours, dans lequel l'amour
« de la patrie, le devoir des citoyens envers la Constitu-
« tion y étaient vivement exprimés ; c'est à l'ombre de
« cet arbre qui fait pâlir les tyrans du genre humain que

« **M**. le maire prononça le terrible serment de vivre libre
 « **ou** de périr pour le soutien de la Constitution. Tous les
 « **as**sistants le répétèrent, avec cet air qui caractérise le
 « **F**rançais libre.

« Cette cérémonie fut suivie d'un acte religieux : la
 « **m**unicipalité, la justice, les citoyens et citoyennes, les
 « **s**oldats se rendirent à la maison d'un sergent de la garde
 « **n**ationale pour y prendre un enfant né ledit jour et le
 « **p**orter en baptême par un officier municipal et une de-
 « **m**oiselle patriote. Ensuite eut lieu un banquet où l'on
 « **b**ut à la paix et à la tranquillité qui régnaient dans nos
 « **c**ontrées. » (1)

Cependant, la municipalité de Génolhac, d'abord fédé-
 raliste, se laissa peu à peu entraîner dans le mouvement
 révolutionnaire, dont elle ne ressentit pas heureusement
 les funestes excès.

La délibération consulaire, en date du 19 juillet 1792,
 nous en fournit une preuve : elle fait allusion au rassem-
 blement des nobles du camp de Jalès (2), et loue le cou-
 rage des citoyens de Génolhac qui s'étaient transportés
 aux frontières du canton « pour arrêter la marche des ban-
 « dits qui les menaçaient d'une guerre civile, tandis que
 « les autres citoyens gardaient les postes les plus essen-
 « tiels pour prévenir l'incursion des brigands de Jalès,
 « qui avaient juré la perte de ce pays (3). »

La paix dont jouissait la commune de Génolhac en fit le
 rendez-vous de plusieurs ecclésiastiques ; leur présence

(1) Arch. comm. de Génolhac; délibér. des Conseils politiques, B. B. 4,
 pages 1586-1587.

(2) Jalès, bourg et château de l'ancien Languedoc, aujourd'hui dans
 l'Ardèche, au sud, entre les Vans et Barjac. Ils'y forma, en septembre 1790,
 sous le nom de *camp de Jalès*, un rassemblement de nobles, qui tenta
 de soulever le Midi contre l'Assemblée constituante. Cette tentative n'eut
 aucun résultat. Jalès fut brûlé en 1792.

(3) Arch. comm. de Génolhac; délibér. des Conseils politiques, B. B. 4,
 page 1588.

pouvant devenir une cause de trouble, la municipalité se ravisa et prit des mesures sévères contre les nobles et les prêtres qui se réfugiaient dans ce pays de calme et de repos.

En conséquence, il fut arrêté :

« 1° Qu'il ne sera donné asile, dans le territoire de « Génolhac, qu'aux prêtres natifs du pays, lesquels se-
« ront soumis à la surveillance rigoureuse de la muni-
« cipalité ;

« 2° Qu'ils ne pourront communiquer directement ni in-
« directement avec d'autres prêtres, ni autres personnes
« que celles qui leur sont nécessaires pour les besoins
« domestiques ;

« 3° Qu'ils ne pourront s'absenter du domicile auquel
« ils auront déclaré vouloir rester, sans une permission
« expresse de la municipalité ;

« 4° Ils seront obligés de se présenter au secrétariat
« de la municipalité, toutes les fois qu'ils en seront
« requis.

« 5° Copie de cette délibération sera donnée aux
« sieurs Leyris, ci-devant curé d'Aujac, Delolme, ci-
« devant prieur de Saint-Sauveur, Chapelain, ci-devant
« chanoine à Mende, de Roche, ci-devant capiscol à Uzès.
« 1^{er} août 1792 (1). »

Deux jours après, la municipalité reçut l'ordre de faire procéder à la descente des cloches, conformément à l'arrêté du département, en date du 11 juin dernier, qui permettait à la commune de Génolhac de prendre la cloche du couvent des ci-devant Jacobins en échange de celle de la paroisse ; le surplus de cette dernière devait être converti en espèces au profit de ladite commune, conformément à l'article 7 de la loi du mois d'avril dernier.

Le lendemain, 4 août, on pesa les deux cloches ; celle

(1) Arch. comm. de Génolhac ; délibér. des Conseils polit. , B. B. , 4, page 1591.

des ci-devant Jacobins pesant 451 livres et celle de la paroisse dix quintaux, 53 livres, il resta de matière nette pour la commune de Génolhac la quantité de 6 quintaux, 2 livres qu'elle envoya au directoire du district (1).

Le 10 août 1792, l'Assemblée décréta la déchéance du roi, l'envoya captif au Temple avec sa famille et décida qu'une Convention nationale serait convoquée le 21 septembre pour prononcer sur le sort du roi et donner une nouvelle constitution à la France. La Commune établie à Paris ordonna les massacres fameux dans nos annales du 2, 3, 4 et 5 septembre aux Carmes, à la Force, à l'Abbaye, à Bicêtre. Ce fut alors que la municipalité de Génolhac exigea le serment constitutionnel de la part des prêtres, sous peine de la déportation. M. Bouzige, curé de Génolhac, ne voulut point prêter ce serment et déclara vouloir se retirer en Suisse. Nous donnons ici sa déclaration :

« Ce jourd'hui, seize septembre 1792, s'est présenté au greffe de cette municipalité de Génolhac, s^r Jean Bouzige, prêtre et curé dudit Génolhac, qui, conformément à la loi du 26 août 1792, article second, a déclaré vouloir se retirer dans la Suisse, sous le délai de quinzaine à dater du jour de la publication de ladite loi et a signé : Bouzige, curé. »

La même déclaration faite et signée par Pierre Hyacinthe Leyris, prêtre, précède dans le registre des délibérations consulaires celle de M. Bouzige ; celle de Joseph Delolme la suit (2).

A la suite de sa déclaration, M. Bouzige fut inscrit sur la liste officielle des émigrés, en qualité de déporté, le 30 ventôse an II (20 mars 1794) et il y est signalé comme

(1) Arch. comm. de Génolhac ; délibér. des Conseils polit., B. B. 4, page 1592.

(2) Arch. comm. de Génolhac ; délibér. des Conseils polit., B. B., 4, page 1601.

sorti du territoire français le 17 septembre 1792. Au lieu de se retirer en Suisse, le curé Bouzige alla passer quelques jours à Chambonnas (Ardèche), son pays natal, d'où il revint bientôt dans les environs de Génolhac, pour remplir en secret et au péril de sa vie les fonctions de son ministère. La ferme de Tourevès, située sur les flancs du mont Lozère, et appartenant à la famille Fabre, protestante, lui servait de refuge. Nous y avons visité naguère la cachette qui le dérobaux aux perquisitions des commissaires inquisiteurs de la Convention. Nous avons appris, de la bouche même du vieux Masméjean, mort le 18 septembre 1885, dans sa quatre-vingt-troisième année, que son père, fermier du pré du curé, appartenant actuellement à Mme Fichet, née Gadilhe-Roux, d'Alais, portait la nourriture à M. Bouzige et à M. Moutet, curé non assermenté de Concoules, dans un endroit retiré, situé sur les bords du ruisseau, des Aigregaires, où ils se donnaient rendez-vous, et c'est de là que ces deux confesseurs de la foi, sous des déguisements empruntés, allaient dans tous les environs administrer les sacrements à ceux qui réclamaient les bienfaits de leur ministère, car il faut dire, à l'honneur des catholiques de Génolhac, que c'était toujours aux prêtres fidèles qu'ils s'adressaient.

Deux autres vieillards, Vedel et Folcher, morts : le premier, le 10 décembre 1885, dans sa quatre-vingt-dixième année, et le second, le 17 janvier 1886, dans sa quatre-vingt-deuxième, nous ont donné ces mêmes détails, que nous sommes bien aise de consigner ici, comme une tradition orale attestée par des personnages dignes de foi.

Fidèle à son Dieu et à son troupeau, M. le curé Bouzige s'installa dans sa paroisse, au commencement d'avril 1795; nous l'apprenons par les premiers registres de catholicité renfermés dans les archives de la Fabrique, qui mentionnent les actes faits et signés par M. Bouzige, à partir du 3 avril 1795 jusqu'au 14 septembre 1820. Après le Concor-

dat, agréé par le gouvernement comme curé de Génolhac, il y fut installé le 4 décembre 1803. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, le 28 octobre 1820, après avoir été curé de Génolhac environ quarante ans (1).

Le 3 octobre 1792, rassemblée sur la place du Colombier, la municipalité de Génolhac fit lecture du décret de la Convention, portant l'abolition de la royauté et la proclamation de la république. Le lendemain, se présentèrent à la mairie, pour prêter le serment prescrit par la loi du 14 août 1792, tous les fonctionnaires publics, ainsi que MM. Jean-Baptiste Allègre, ci-devant chartreux, Claude-François de Roche, ancien capitaine au régiment de Carignan, Pierre Laroque, ancien capitaine au 71^{me} régiment, dame Henriette-Rosalie Plantin-Villeperdrix, veuve Le Blanc, et dame Marie-Marguerite-Suzanne Lafont, veuve Chapelain de Trouillas, lesquels, conformément à ladite loi, jurèrent d'être fidèles à la nation et de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir en la défendant.

Le même serment fut prêté à Alais le 5 octobre, par M. de Noves, et à Génolhac : le 10 du même mois par M. Philippe Narbonne Lara, prêtre, âgé de soixante-douze ans, né le mois de décembre 1720 ; le 3 novembre par M. Antoine de Roche ci devant capiscol, à la cathédrale d'Uzès et le 6 du même mois par M. Christophe Urbain Chapelain, ci-devant chanoine à Mende (2).

Jugeant ce serment d'une manière abstraite, ces ecclésiastiques, honorables d'ailleurs, crurent pouvoir le prêter en sûreté de conscience ; nous savons aussi que d'autres en plus grand nombre le jugèrent impie et le refusèrent. Dans cette divergence d'opinions, le Saint-Siège consulté répondit qu'il n'y avait pas lieu d'appliquer des

(1) Archives de la Fabrique de Génolhac, nos 1, 2, 3.

(2) Arch. com. de Génolhac, délib. des conseils politiques BB. 4, page 1603.

peines canoniques à ceux qui l'avaient prêté ; mais qu'on devait les avertir de consulter les intérêts de leur conscience, n'étant pas permis de jurer dans le doute. Beaucoup de prêtres, de religieux, de religieuses, de laïques préférèrent par principe de religion, subir la mort ou l'exil, plutôt que de prêter ce serment. Nous devons ici rendre hommage à un enfant de Génolhac, l'abbé Jacques Montanion, curé de Vallabrix qui, ayant refusé le serment de 1791, fut massacré le 14 juillet 1792, en haine de la religion, sur la place des Vans. avec huit autres prêtre, parmi lesquels se trouvaient Henri Clémenceau, curé de la cathédrale de Nîmes et Jean Mathieu Novi, natif des Vans et vicaire d'Aujac (1).

Le curé Bouzige qui n'avait pas prêté le serment de 1791, fut remplacé par un prêtre assermenté. L'élection du 5 juin 1791 désigna pour curé constitutionnel de Génolhac Jean-Baptiste Pelatan, auparavant curé de Corniac de Florian ; nous croyons qu'il ne prit pas possession, car Bouzige continua de faire le service jusqu'au 16 décembre 1792 ; ce ne fut que le 7 octobre suivant, que Jacques Thomas Rambau, prêtre constitutionnel, fut élu curé de Génolhac ; son installation n'eut lieu que le 16 décembre 1793, au 1^{er} de la République, après la prestation du serment et l'exhibition de ses lettres d'institution canonique signées le 7 du même mois par Dumouchel, évêque constitutionnel du Gard. Le procès-verbal de son installation est consigné dans le registre des délibérations consulaires (2).

Le curé Rambau resta peu de temps à Génolhac ; une absence de six mois, qu'il fit sans l'autorisation de la municipalité, lui fit perdre son droit d'élection et son traitement ; il fut remplacé par un autre prêtre constitutionnel (3).

(1) *Annuaire de l'Ardèche* 1857, — Auteur des *Martyrs de la Foi*.

(2) Arch. com. de Génolhac, dél. des conseils polit. BB. 4, fin du registre...

(3) id. id. BB. 4, page 1674.

Nous avons déjà vu que la cloche du couvent des Dominicains avait été échangée par l'arrêté du district d'Alais, avec la cloche cassée de la paroisse, dont la matière fut envoyée au district pour être fondue; une délibération en date du 18 octobre 1793, an second de la République, nous apprend que les trois autels de l'église du couvent furent transportés à la paroisse et que les frais de leur transport et du changement de la cloche furent payés par le prix de la vente des mûriers de la commune (1).

Le 27 brumaire, an second de la République, le maire, plusieurs officiers municipaux et le procureur de la commune de Génolhac, ayant manifesté des sentiments de fédéralisme furent destitués et remplacés : le maire Chamboredon par Rampon et Fossat procureur de la commune par Veyrac, notaire. Le 5 ventôse, an second de la République, le maire Rampon fait adopter par la commune de Génolhac le culte de la raison et décide que l'église paroissiale sera transformée en temple de la raison ; que les signes du fanatisme seront abattus et remplacés par ceux de la liberté et qu'il sera fait don à la patrie de l'argenterie et ustensiles de l'église, ainsi que des deux coupes d'étain à l'usage des protestants. A cette occasion le maire Rampon et Veyrac, l'agent national, prononcent des discours révolutionnaires dans lesquels ils disent que : « Le régime sacerdotal n'est étayé que sur l'intolérance, la persécution, l'erreur et le mensonge (2) ».

Le 13 germinal, an second de la République, en vertu de la délibération contenant renonciation au culte public, l'agent national décide que la cure servira comme entrepôt de grains et que le grenier à foin et le jardin seront mis aux enchères (3).

(1)	Arch. commun. de Génolhac, délibér. du Cons. polit.,	BB. 4, p. 1678
(2)	id.	id. BB. 4, page 1709.
(3)	id.	id. BB. 4, page 1730.

Le 23 ventôse, Veyrac exige de la municipalité l'anéantissement des signes extérieurs du fanatisme, la démolition des deux clochers de l'église des Dominicains et de celle de la paroisse; le Conseil général répond que « ce n'est que par défaut de fonds, mais que le maire en « fera les avances à des ouvriers réquisitionnés pour cela « et dont les journées seront payées au maximum (1). »

Une tradition orale qui nous a été confirmée par le vieux Folcher nous apprend qu'à peine l'ouvrier est-il monté au clocher pour démolir la croix. qu'un courageux catholique, armé d'un fusil, le menace de faire feu et le somme de descendre. La peur le fit cesser cette mauvaise besogne et les clochers furent ainsi sauvés. Les désirs de l'agent national n'étant pas réalisés sur ce point, les exaltés exercèrent leur vengeance en brûlant quelques ornements de l'église des Dominicains et de l'église paroissiale. Les ornements de cette dernière église comprenaient, d'après un inventaire du curé Bouzige, quatorze chasubles dont l'une (en satin avec un galon en or, un dais en velours fort propre avec un grand galon en or et des linges sacrés. Tous les autres ornements et tous les autres meubles des deux églises furent portés au district (2).

Nous donnons comme une nouvelle preuve de cet acte de vandalisme un verbal constatant ce qui reste à la ci-devant église de Génolhac.

VERBAL

« Du 3^me vendémiaire, l'an 3^me de la République une « et indivisible, moy Louis Leyris, juge de paix du canton de Génolhac, assisté du citoyen Antoine Merle, « greffier de la justice de paix du dit canton, en conséquence de l'arrêté du district d'Alais du 18 messidor de

(1) Arch. commun. de Génolhac, délibér. du cons. publ., BB. 4, p. 1740.

(2) Arch. commun. de Génolhac, conseils municipaux, 5 vol. page 77.

« l'année dernière, me suis transporté à la cy devant
 « église paroissiale dudit Génolhac, accompagné du ci-
 « toyen Rampon, maire, où nous avons trouvé un petit
 « buffet, un armoire à deux portes qui y fut porté de la
 « maison ayant appartenue aux cy devant Dominicains,
 « deux grands rideaux de fenêtres de grosse indienne,
 « Le citoyen maire nous a observé que tous les autres
 « meubles et effets de la dite église, autres que ceux re-
 « mis au district et énoncés dans l'état de décharge qui en
 « fut donné à la municipalité, furent brûlés au devant de la
 « dite église, à présent temple de l'Etre suprême, le pu-
 « blic assemblé par les soins de Lanteirès, agent natio-
 « nal et Rance, commissaire délégué du représentant du
 « peuple Borie. Je fus même témoin du fait. Il y a encore
 « dans la pièce qui servait de sacristie une crédence de
 « bois noyer en bon état, au dessus de laquelle est un
 « petit armoire, plus une fontaine d'étaing, tenant au mur
 « et un petit armoire désigné sous le nom de prie-Dieu.

« Ensuite nous nous sommes occupés du recensement
 « et état des meubles et effets qui sont énoncés en l'in-
 « ventaire fait par la municipalité de Génolhac au ci de-
 « vant couvent de Jacobins de Génolhac le sept mai
 » 1790.

« Le d. citoyen maire m'a encore déclaré que l'argen-
 « terie de cette église, avait été remise au district, ainsi
 « qu'il résulte de la décharge que le district en a fait à la
 « municipalité.

« 2° Que la précédente municipalité avait remis au cy-
 « devant curé constitutionnel de Chamborigaud, ainsi
 « qu'il conste de son chargement, un encensoir, navette
 « et croix de cuivre, deux cordons, une chape rouge en
 « velours, une pale, un voile. plus un ostensor d'or
 « manquant de sa croix pour l'échange duquel il remit
 « celui qui était à Chamborigaud.

« 3° Que la même précédente municipalité remit aussi

« au ci-devant curé de Noves, suivant son chargement,
« six chandeliers en leton.

« Il ne reste des ornements que trois chasubles ;
« les autres effets furent brûlés en même temps que ceux
« de l'autre église, par les soins des dits Lanteirès et
« Rance.

« Il reste encore des meubles une petite bibliothèque
« composée de 169 volumes presque tous reliés.

« Le citoyen Chamboredon observe qu'attendu que la
« loy permettait aux cy-devant religieux la liberté de
« prendre parmi les effets de leur couvent de quoy se
« meubler une chambre, les deux qui se trouvaient à ce-
« lui de Génolhac gardèrent de vers eux les draps de lit
« et le surplus du linge, chaises et autres effets, etc...

« De tout quoy j'ai fait et dressé le présent verbal pour
« servir et valoir ce que de raison et me suis signé :
« Leyris Merle (1). »

Effrayée des terribles conséquences de l'athéisme, la Convention nationale, sur le rapport de Robespierre, déclare que le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et de l'immortalité de l'âme et que la fête en sera célébrée dans toute la France. A Génolhac, la célébration de cette fête eut lieu dans l'église paroissiale, le 19 prairial, an second, mais le soir à cause de la pluie qui ne cessa de tomber, le repas et le bal eurent lieu dans l'église des ci-devant Dominicains (2).

Malgré l'expertise de l'église et du presbytère fait par Cessenat, expert envoyé d'Alais, ces deux immcubles ne furent pas aliénés ; mais il n'en fut pas de même de l'église des Dominicains. Les catholiques cherchèrent d'abord à en revendiquer la possession.

Deux lettres conservées dans les archives de M. de Cha-

(1) Archives du Gard. $\frac{2. q. 5.}{6}$

(2) Arch. com. de Génolhac, délibération des Conseils politiques BB. 4. page 1745.

pelain nous le prouvent : l'une de M. Daudé adressée à M. Scipion de Chapelain, maire de Génolhac, résidant à Alais, dans laquelle il lui disait : « Le bruit court ici
 • qu'on a déjà disposé de l'église du couvent ; je n'ai
 « pas pu le croire, informez-vous en, et s'il y avait pos-
 • sibilité de l'avoir, indiquez-nous la marche qu'il y a à
 « tenir. »

L'autre de M. de Leyris adressée aussi au maire, dans laquelle il lui disait : « L'on nous dit que les protestants
 « ont eu audience du ministre pour obtenir l'église du cy
 « devant couvent des Jacobins ce qui serait contre tout
 « ce qui a été réglé ; donnez-vous la peine de prendre
 • langue pour pouvoir s'opposer à cette démarche injuste
 « et contraire à la loi et règlement (1). »

Les prévisions de ces deux messieurs ne tardèrent pas à se réaliser. En effet, le 6 octobre 1806, le Conseil municipal se réunit sous la présidence de M. Jean-Paul Pin, adjoint (le maire absent), pour délibérer sur la demande faite à M. le Préfet par les membres du consistoire de Saint-Ambroix en autorisation de construire un temple à Génolhac ; pour ne pas imposer la commune, l'adjoint propose de demander au gouvernement, par l'intermédiaire de M. le Préfet, de vouloir bien accorder, d'après les lois organiques des cultes, pour l'exercice de celui des protestants, l'église ayant appartenu aux ci-devant Dominicains, édifice dont le couvert est écroulé en partie et qui n'étant d'aucun revenu au trésor public, ne serait bientôt qu'une ruine, faute de réparation.

Le Conseil municipal délibérant sur la proposition ci-dessus faite par l'adjoint, observe que dans le temps il a été fait une réclamation signée de divers membres demandant l'église des Dominicains pour l'exercice du culte catholique sur le motif que l'église paroissiale n'était point assez vaste pour contenir le nombre de

(1) Archives de M. de Chapelain.

catholiques, ce qui fait qu'on ne saurait consentir à la proposition faite par l'adjoint ; en conséquence les membres délibérants sont d'avis de faire construire un temple et d'imposer la commune pour les frais de ladite construction, dans le cas que l'église des Dominicains ne soit point accordée pour le culte protestant (1).

Le 23 mars 1808, le consistoire de Saint-Ambroix s'adressa au ministre des cultes pour obtenir l'église vacante des ci-devant Dominicains ; et de son côté , M. Jean-Paul Pin, adjoint, en l'absence du maire, réunit le Conseil municipal, le 1^{er} mai 1808, pour demander de nouveau l'église des Dominicains ; les membres du Conseil, à la majorité des suffrages, décidèrent que la demande ne devait pas être accordée, s'appuyant sur un décret du 30 mai 1806, en vertu duquel les églises invendues et qui par suite de l'organisation ecclésiastique ne sont point employées , font partie des biens restitués aux fabriques ; il n'y avait donc point de raison pour que la Fabrique de Génolhac fût privée de cet avantage (2).

Mis en demeure par M. le Préfet de choisir entre l'église paroissiale et celle des ci-devant Dominiucains, le Conseil municipal se réunit le 19 juin 1808 et « consi-
« dérant que le presbytère est attenant à l'église, que le
« cimetière est aussi très peu éloigné, que l'église est à
« la portée du plus grand nombre des catholiques, il dé-
« cide : 1° que l'église paroissiale dont ces derniers
« ont joui de tout temps et jouissent présentement doit
« être préférée pour l'exercice dudit culte, espérant que
« M. le Préfet prendra les moyens pour augmenter ledit
« édifice soit par la construction des tribunes, soit par
« l'agrandissement du bâtiment ; 2° que, pour ne pas
« imposer la commune pauvre, il suppliera M. le Préfet
« d'obtenir du gouvernement la concession de l'église

(1) Arch. com. de Génolhac, dél. des Con. mun. t. v.

(2) id. id. id. t. v.

« des ci-devant Dominicains en faveur du culte protestant, vu surtout que cet édifice n'a jamais été et n'est « d'aucun revenu au trésor public (1). »

Conformément à un arrêté de M. le Préfet, en date du 4 novembre 1808, le maire réunit de nouveau extraordinairement son Conseil, le 20 novembre 1808, pour délibérer sur le procès-verbal d'estimation de l'église des ci-devant Dominicains et sur les moyens de pourvoir à l'acquisition de cette église.

« Sur le premier objet, le Conseil est d'avis que vu « l'état de délabrement dans lequel se trouve ladite « église, elle a été estimée 150 francs de trop, qu'en « conséquence, elle serait valablement appréciée à « 600 francs.

« Sur le second objet, le Conseil supplie M. le Préfet « d'obtenir de la bienfaisance du gouvernement la cession de ladite église en faveur du culte protestant ; « mais considérant ensuite que cet édifice a été demandé « pour le besoin de tout le canton et que la seule commune de Génolhac ne doit pas être seule chargée de « cet achat, le Conseil est d'avis de demander à M. le « Préfet que si la voie de l'imposition est employée pour « cette acquisition, le canton entier la supporte (2). »

D'après cette délibération du Conseil municipal, les protestants étaient déjà les maîtres de l'église des Dominicains et pour s'en assurer la possession, le 29 mars 1809, ils firent faire par le juge de paix un procès-verbal d'information de commodo et incommodo pour l'aliénation de cette église réclamée pour le culte protestant ; la délibération du 16 avril 1809 constate qu'on ne fit aucune réclamation contre ce procès-verbal (3).

Un mois après, cette affaire entra dans une nouvelle

(1) Arch. com. de Génolhac, délib. des Con. mun. t. v.

(2) Arch. com. de Génolhac, délib. des Con. mun. t. v.

(3) id. id. t. v.

phase, car sur les réclamations des catholiques, le Conseil municipal se réunit de nouveau, le 14 mai 1809, sous la présidence de M. de Chapelain, maire, pour réclamer, en leur nom, la possession de l'église des Dominicains. Voici les considérants et la décision du Conseil :

« 1° Vu le décret impérial du 17 mars 1805, portant
« article 3^m, que les églises des monastères actuelle-
« ment disponibles font partie des biens restitués aux
« Fabriques et seront réunies à celles des cures et
« succursales dans l'arrondissement desquelles elles sont
« réunies ;

« 3° Vu qu'il existe dans la ville de Génolhac une
« église ayant appartenue aux ci-devant Dominicains et
« actuellement disponible ;

« 3° Vu les délibérations qui ont été prises à diverses
« fois par le Conseil municipal sur cette même église et
« le besoin qu'a le culte catholique de cette église ;

« Le Conseil municipal est d'avis, quelles qu'aient été
« les délibérations qu'il a prises précédemment sur cette
« église :

« 1° Qu'elle soit demandée pour la Fabrique de l'église
« paroissiale de la ville de Génolhac ;

« 2° Que M. le préfet soit prié, d'après la connaissance
« qu'il a de cette commune, de donner des renseigne-
« ments à cette demande ;

« 3° Que leurs Excellences les ministres des cultes,
« de l'Intérieur et des Finances soient priés aussi de
« vouloir bien l'accorder, chacun en ce qui le concerne ;

« 4° Qu'une expédition de la présente délibération soit
« adressée à chacune desdites autorités (1). »

Le 11 juin suivant, en l'absence de M. le maire, M. Pin rassemble les membres du Conseil municipal et bien qu'ils ne soient pas en nombre, on délibère pour l'acquisition de l'église des Dominicains et on accepte l'offre

(1) Arch. com. de Génolhac, délib. des Con. mnn. t. v.

de MM. Lafont et Benolt de faire l'avance du montant de l'acquisition, d'après l'estimation faite.

Averti de l'illégalité de cette déclaration, M. Scipion de Chapelain, maire, obtient de M. le Préfet un arrêté, en date du 12 juillet, qui déclare illégale la délibération du 11 juin dernier, tendant à obtenir l'autorisation d'acquiescer l'église des ci-devant Dominicains, comme n'étant pas revêtue des formes nécessaires.

Le 30 juillet suivant, après avoir réuni son Conseil municipal, le maire lui communique l'arrêté du Préfet et déclare avec tout le Conseil : « qu'il persiste de plus
« fort dans sa délibération du 14 mai dernier relative
« à ladite église des Dominiucains ; considérant cepen-
« dant qu'il est avantageux pour la commune d'accepter
« l'offre de MM. Benolt et Lafont s'obligeant de fournir
« au paiement de ladite église solidairement et à pour-
« voir encore eux seuls aux réparations et entretiens
« utiles à ladite église sans aucun espoir de recours ni
« remboursement contre ladite cemmune, il est d'avis
« que la proposition de MM. Benolt et Lafont soit prise
« en considération et que M. le Préfet soit prié d'y avoir
« égard (1). »

Les protestants, parfaitement appuyés en haut lieu, obtinrent l'autorisation d'acheter l'église des Dominicains ; appartenant à la caisse d'amortissement, elle fut vendue, au prix de 860 fr. 62 cent., le 29 février 1810 ; dans le courant de la même année, l'édifice fut réparé et converti en temple protestant.

On peut voir encore, en découpures, sur la girouette qui surmonte le clocher, le millésime de 1810, date de la prise de possession.

Depuis ce moment-là jusqu'à nos jours ce sanctuaire béni, où reposent tant de saints et illustres personnages, est devenu la maison vulgaire des assemblées protes-

(1) Arch. com. de Genolhac. délib. des Con. mun. t. v.

tantes. La révolution avait accompli son œuvre néfaste, elle avait dépouillé et proscrit ces religieux, que nos vieillards de Génolhac avaient connus et désignaient sous le nom de *Pères blancs*. Honorée d'une pareille institution depuis 1298 et favorisée de ses bienfaits, la contrée tout entière déplore encore aujourd'hui la suppression de ce couvent qui était pour tous l'école de la vérité, de la vertu et de la charité. Plaise à Dieu que des temps meilleurs ramènent bientôt sur le sol de la patrie les novices de nos provinces de France, de Lyon et de Toulouse qui, depuis les iniques décrets d'expulsion, ont trouvé le plus bienveillant accueil en Angleterre, en Hollande et en Espagne !

Quand donc la France, si avide de liberté, daignera-t-elle l'accorder aux ordres religieux qui, d'après Montalembert, sont « le plus sûr boulevard de l'Église et de la « société, l'école de la vraie liberté, du vrai courage, de « la véritable dignité ! (1) »

L'église des Dominicains, bâtie au commencement du xiv^e siècle, à l'endroit même où s'élève actuellement le temple protestant, a subi, dans la suite des temps, diverses modifications.

A cause de l'absence des documents, nous ne pouvons indiquer d'une manière certaine le caractère architectural de cette église primitive ; l'époque de sa construction nous inclinerait à croire qu'elle était du style ogival. Son orientation était conforme aux règles de l'Église que les architectes du moyen-âge ne négligeaient pas d'observer dans ces siècles de foi : l'abside était tournée vers l'Orient, et la façade, vers le couchant, symbole religieux, rappelant l'usage des premiers chrétiens, qui se tournaient vers l'Orient pour prier, soit parce que le soleil est l'image de Jésus-Christ, véritable soleil de justice, soit plutôt encore parce que c'est de l'Orient que doit venir

(1) Montalembert. *Les Moines d'Occident*, Introduction, p. 21 et 42.

le Souverain Juge des vivants et des morts , d'après une pieuse croyance (1).

Le Père Jean de Réchac, religieux du couvent de l'Annonciation de Paris, et historien de l'Ordre, nous apprend que l'église des Dominicains de Génolhac était dédiée à Notre-Dame de Pitié (2). Placée au midi et à l'entrée de la ville, dans un magnifique enclos, don généreux de Guillaume IV de Châteauneuf-Randon et de sa femme Valburge, cette église protégeait toute la contrée et était pour ses habitants pleins de foi un but de pèlerinage ; le plan de l'édifice présentait la figure si chrétienne et si symbolique de la Croix.

Divers actes de notaire mentionnent l'existence de six chapelles dans cette église, sans compter le maître-autel, dédié, comme l'église elle-même, à Notre-Dame des Sept-Douleurs : 1° celle de Saint-Pierre, martyr, mentionnée en 1369 et 1484 ; 2° celle de Saint-André, en 1354 et en 1429 ; 3° celle de la Sainte-Croix, en 1502 ; 4° celle de Sainte-Catherine, en 1520 ; 5° celle de Saint-Thomas, en 1760 ; 6° celle de Saint-Joseph, en 1765.

Cette église fut dévorée par l'incendie et démolie de fond en comble, au milieu du xvi^e siècle, par les protestants, et en 1703, par les Camisards ; l'existence des six chapelles nous prouve qu'elle ne devait pas être semblable à l'église qui sert actuellement de temple protestant.

Reconstruite sur les ruines de l'ancienne, la nouvelle église a 32 mètres de longueur , murs non compris , et 10 mètres, 18 centimètres de largeur. Le clocher a 7 mètres, 04 centimètres.

L'église et le cloître étaient remplis de tombeaux ; car , à cette époque, on tenait à suprême honneur de se réserver, après la mort, une place aux pieds des autels. Que

(1) *L'Archéologue chrétien*, par M. l'abbé Gareiso, t. 1^{er}, p. 49.

(2) Voir appendice, n° 32.

d'inscriptions funéraires qui ont disparu ! que de pierres tombales ont été brisées , profanées par les hérétiques et les révolutionnaires ! Il eut été bien intéressant de fouiller dans cette nécropole et de faire parler les ossements qu'elle renferme ; combien d'illustres, de nobles et saints personnages n'enregistrerions-nous pas dans le nécrologe dominicain ? A part les sépultures dans l'église et le cloître, les Dominicains ensevelissaient leurs frères ou même les étrangers, qui en faisaient la demande, dans un cimetière commun, situé au nord de l'église , à l'endroit même où l'on voit une remise et un hangar , après le jardin de M. Pin. Quand l'acquéreur du couvent fit construire cette remise et ce hangar , il trouva une quantité d'ossements , dans des cercueils qui renfermaient des objets religieux , preuve manifeste de l'existence d'un cimetière à cet endroit.

Avant la guerre des Camisards, le couvent était situé au midi de l'église, bien vis-à-vis la maison actuelle de M. de Chapelain. Les restes des anciennes fondations que l'on rencontre en cet endroit et un puits qui se trouvait au milieu de la cour intérieure, et que l'on peut voir encore , nous indiquent l'emplacement de l'ancien monastère.

Le cloître devait être assez grand , puisqu'il a pu donner asile à près de 30 pères , et que , plusieurs fois, il a eu l'insigne honneur de recevoir le Chapitre provincial.

Comme l'église , l'ancien cloître devint la proie des flammes et fut complètement détruit par les protestants et les Camisards. Dans la prairie de M. Pin , située au midi du temple , on peut encore voir quelques vieilles pierres de granit qui formaient les embrasures des portes et des fenêtres du vieux cloître.

Le nouveau cloître, formé de dix maisons achetées par les Dominicains en 1708, fut aménagé à peu près tel qu'on le voit aujourd'hui, à l'endroit même où se trouve la mai-

son d'habitation de M. Pin. Cette maison mesure 155 mètres carrés ; le jardin, 530 mètres carrés ; l'écurie et le hangar, 172 mètres carrés ; l'enclos, 2 hectares, 43,70. Cet enclos, dont la route de Malenches et le chemin de fer ont pris une grande partie, allait de l'église jusqu'au pont de la Malautière, et avait 340 mètres de longueur.

Toutes nos recherches ont été infructueuses pour retrouver le plan de l'ancienne église et de l'ancien cloître ; toutefois, il serait facile de faire le plan de la nouvelle église et du nouveau couvent ; mais comme ils n'offrent aucun caractère d'architecture, et qu'ils ont subi quelques modifications, il est fort inutile de le donner ici.

Nous possédons au contraire un plan assez complet de l'enclos, ainsi que de l'ancienne route, des propriétés adjacentes et des prises d'eau, dans un livre de mémoire sur les biens des Lafont fait par Joseph Lafont d'Aiguebelle du 1^{er} décembre 1780 au 1^{er} avril 1781. Ce livre précieux, vrai livre de raison, se trouve dans les archives de M. de Chapelain qui, avec une rare courtoisie, a mis entièrement à notre disposition tous ces documents.

Nous avons longtemps recherché le sceau particulier du couvent de Génolhac ; mais il a échappé à toutes nos recherches ; nous devons cependant mentionner les divers sceaux que nous avons rencontrés dans les archives du Gard et dans celles de M. Pin. Ce sont des sceaux plaqués en papiers des provinciaux de la province de Provence et de la province d'Occitanie. Le premier représente la Sainte Vierge avec cet exergue : « *Sigillum provinciæ Provinciæ, ordinis Prædicatorum* ; » et le second représente le Christ en croix avec la Sainte Vierge debout d'un côté et saint Jean de l'autre ; l'exergue porte ces mots : « *Sigillum Provinciæ occitanæ, ordinis Prædicatorum* .

CONCLUSION

En terminant notre modeste travail, nous avons un double regret à exprimer: d'abord, celui de ne plus converser avec ces saints religieux dont nous avons cherché à faire revivre le souvenir, au cours de cette histoire, et ensuite, le regret de n'avoir pas eu en mains des documents plus nombreux pour reconstruire en entier ce monument de religion, de piété et de foi, élevé dans la petite ville de Génolhac, par les Châteauneuf-Randon-Polignac, au commencement du ^{xiv}^m siècle. Pour conserver la mémoire de ce glorieux passé, cher aux catholiques de la contrée et à tous les Frères-Prêcheurs, nous sommes heureux d'avoir pu recueillir çà et là les débris des archives heureusement échappés au vandalisme des guerres religieuses et de la révolution, après avoir pris pour devise de notre travail cette parole de Cicéron: « La première loi, en écrivant « l'histoire, est de ne rien avancer qui soit faux, de ne « rien cacher de ce qui est vrai. *Quis nescit primam esse « historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri « non audeat.* » (Cicéron. *De Orat.*, xi, 62).

L'Abbé C. NICOLAS,
curé-doyen de Génolhac.

Fin

MARGUERITE

Marguerite à cinq ans.

Petite fille au doux sourire,
Tu ne sais pas ce que veut dire
Ton nom charmant... — Je n'en sais rien —
Viens donc, sur mes genoux, l'apprendre. . . . Ecoute bien !

Marguerite ! d'abord c'est la blanche fleurette
Qu'Avril brode gaiment au tapis des prés verts ;
Dès qu'on a vu s'ouvrir l'aimable paquerette ,
Adieu rudes frimats, adieu, sombres hivers !

Marguerite ! en latin c'est perle précieuse
Emeraude ou topaze, améthiste ou rubis ,
Des riches ici-bas , parure gracieuse,
Et dont sont faits, là haut, les murs du Paradis !

Ainsi fleur ou bijou... Choisis, petite fille,
Lequel te convient mieux des deux sens ? Je le vois,
De la riante fleur, au diamant qui brille,
Tu passes et tu dis : l'un et l'autre, à la fois !

Oh ! comme tu dis vrai... d'une famille entière
Chère ange, n'est tu pas la joie et l'ornement ?
Où trouver un trésor dont elle soit plus fière ?
Une plus belle fleur, un plus beau diamant ?

Grandis pour te parer toujours de nouveaux charmes,
Pour mieux séduire encor tant de regards amis...
Pour doubler toute joie, ou sécher toutes larmes ;
Enfant ! à tes parents cet espoir est permis.

Donne à chacun de ceux dont l'amour t'environne
Ce que chacun attend de paix et de bonheur,
Puis, dans le Ciel, un jour de leur noble couronne
Sois la perle sans tâche et l'immortelle fleur !

Petite fille au doux sourire
Tu ne sais pas ce que veux dire
Ton nom charmant — Je n'en sais rien —
Viens donc , sur mes genoux , l'apprendre.... Écoute bien !

Marguerite à vingt ans.

Marguerite a grandi.... la paquerette blanche
Après seize printemps achève de s'ouvrir....
Sur sa tige élancée et fraîche, elle se penche
Souriant à la main qui l'à su découvrir.

Marguerite a grandi..... de la fleur de sa vie
Elle a fait autour d'elle une félicité,
Donnant, sans le savoir et sans qu'on l'y convie ,
Son parfum matinal de grâce et de bonté.

Marguerite a grandi..., dans la maison prospère
Elle a tenu sa place et rempli son devoir,
Repos charmant et doux pour les travaux du père,
Douce image, où la mère aimait à se revoir.

;

Marguerite a grandi.... ses mains de jeune fille
Ont bercé tour à tour chacun des nouveaux-nés
Qui venait embellir la riante famille....
Et réclamer sa part du bonheur des aînés.

Marguerite a grandi.... le meilleur de son âme
Sous de nouveaux rayons, désormais va fleurir,
Jusque là jeune fille, aujourd'hui jeune femme....
Le passé gracieux attend son avenir

Marguerite a grandi.... le ciel te la confie,
Ami, dans tout l'éclat de ses joyeux vingt ans...
Pour prix de son amour, consacre-lui ta vie
Et fais-lui, dans ton cœur, un éternel printemps !

PROBUS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Février 1890.

Nous avons eu la neige. Elle est venue le lendemain d'un beau jour, froide, menue, touchant à peine le sol, pour disparaître aussitôt. La propreté légendaire de nos rues s'en est trouvée encore diminuée, et pendant une semaine, pour traverser la plaine liquide et grise de nos boulevards, il a fallu s'armer d'un vrai courage.

Cette déplorable circonstance a contrarié les réjouissances publiques du carnaval.

Circuler dans la boue est chose peu séante pour les pierrots enfarinés. On chevauche mal, même en costume de page, au milieu des flaques d'eau. Les frais costumes perdent leur éclat sous un ciel humide et chargé de brouillards, et les curieux se tiennent à distance, de peur des éclaboussures. D'ailleurs, cette année, il y a bien eu certaine affluence de masques et de travestis, dans la nuit du mardi-gras : masques fort vilains, figures de carton, hideuses et grimaçantes, travestis d'un goût douteux et d'une moralité équivoque, et qui tendent à ridiculiser, pour la plupart, des choses fort honorables. Vraie tradition de paganisme, et fâcheux souvenirs de mœurs rien moins que chrétiennes !

Pendant que ce spectacle parcourait les rues, la mairie offrait le sien, tout aussi gratuit, à une foule de visiteurs. — Assurément, ces inoubliables séances de notre Conseil municipal passeront à la postérité. Quel bruit, quel vacarme,

quel échange d'aménités ! Quels doux propos ! quelle orthographe ! quel style ! quel mélange ineffable du provençal et du français ! quel dialogue entre les édiles, d'une part, et le public, de l'autre ! Comme elle est charmante , cette série de franches et libres communications entre les élus du peuple et leurs mandataires ! — Après cela, si les affaires de la ville ne marchent point, c'est qu'elles doivent être terriblement embrouillées.

En attendant qu'on les tire au clair, signalons la gracieuse proposition faite à la ville par M. J. Salles de doter notre cité d'un palais des beaux-arts. C'est bien là du papatriotisme, et le doyen de notre Académie, le peintre dont le talent si fin, si distingué, nous fait depuis si longtemps grand honneur, s'acquiert un titre de plus à notre reconnaissance.

Puisque nous en sommes à la peinture, mentionnons également la dernière œuvre magistrale de M. Doze, le directeur honoraire de notre école. Nous n'avons plus à faire l'éloge de M. Doze et de son pinceau.

On sait qu'il excelle à interpréter le sentiment religieux. Les nouvelles toiles qu'il vient d'achever et qu'il destine à l'église de Sumène sont ravissantes de piété et d'expression mystiques. Voilà du symbolisme chrétien tel que l'aime et le comprend l'Église, et celle-ci, nul ne l'ignore, est une merveilleuse inspiratrice du talent et du génie.

Les historiens sont là pour en faire foi. — Parmi ceux qui ont consacré leur vie à honorer les glorieuses annales de notre religion, il en est un justement vénéré et apprécié dans le diocèse de Nîmes et que la mort vient de nous enlever.

M. le chanoine J. Rivière avait pendant sa longue carrière enseigné l'Écriture-Sainte et l'histoire ecclésiastique aux élèves du Grand-Séminaire. Doux, modeste, d'une piété affectueuse, mais en même temps pleine de

bon sens, guide sûr et éclairé des âmes qui recherchaient sa direction, travailleur opiniâtre, il a résumé dans un important ouvrage, son enseignement historique. L'œuvre est des plus sérieuses. Elle est nourrie de documents et de faits recueillis avec le plus grand soin et sagement condensés. Il y a grandement à s'instruire dans la lecture de ses pages, un peu monotones à la surface, mais très substantielles dans le fond. M. le chanoine Rivière s'était depuis quelques années retiré dans sa famille. Mais il n'entendait pas rester oisif dans le repos que lui avait acquis son long exercice de l'enseignement. Il travaillait et écrivait sans se lasser. C'est pendant ces loisirs qu'il a écrit la *Vie de saint Julien*. Il s'occupait aussi d'un grand dictionnaire des écrivains ecclésiastiques et il a dû laisser à ce sujet des manuscrits de haute valeur. D'ailleurs rien de plus sacerdotal que cette vie faite de travail, de saintes prières et de lente et parfaite préparation à la mort.

Les souffrances n'ont point altéré la paix de son âme et c'est le sourire sur les lèvres qu'il est allé recevoir la récompense de ses vertus.

Un des élèves les plus distingués de M. le chanoine Rivière, M. l'abbé Fabre, curé de Champigny, poursuit avec une persévérance qui n'a d'égale que ses succès, ses remarquables études sur le XVII^{me} siècle. L'abbé Fabre, un nimois est un fin lettré, un de ces érudits dont la plume délicate et correcte, éminemment française, fleure le grand siècle où il fréquente, et cependant appartient tout à fait à son temps.

Il est curieux des détails, sévère sur les noms propres, inflexible sur les dates; il connaît sur le bout du doigt son vieux Paris, et a visité tous les grands et anciens hôtels qui ornaient la capitale du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Je crois même qu'il a pénétré chez les Précieuses et que, tout en blâmant leur travers, il leur sait un

gré infini d'avoir tant honoré les belles lettres et les **chos**es de l'esprit. Dans son nouveau livre, (1) M. Fabre **nous** conduit à l'Académie, non point sous la coupole de l'Institut actuel, mais dans un de ces *réduits honorables*, rue des *Vieilles-Estufes* où elle prit naissance. Il nous apprend quels en furent les auteurs, et **comment** un puissant parrain, le cardinal de Richelieu, répondit pour elle devant l'autorité royale et lui **assura** une existence non moins honorable qu'officielle. On **s**avait cela, mais on le savait moins bien, moins **complètement**, moins nettement. De même pour l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. L'abbé Fabre nous l'a **m**ontrée dans son berceau et nous raconte maints incidents de sa jeune existence. Assurément l'Institut sera **fort** obligé à notre compatriote de le mettre si bien au **courant** de ses faits et gestes, et de lui raconter si **agréablement** sa propre histoire. Connaitre si bien l'Institut, n'est-ce point se donner, pour y entrer un jour, un **titre** des plus sérieux ?

Un autre ouvrage d'un genre tout différent c'est celui de Mgr Ricard : *le Mois consolateur de Saint Joseph*. L'infatigable prélat a bien mérité des dévôts serviteurs de Saint Joseph. C'est une perle nouvelle qu'il a ajoutée à cette couronne de pieux traités déjà composés par lui en l'honneur de l'Eucharistie et de la Vierge Marie. Ici la doctrine est sûre, le développement plein d'onction, le style **clair** et vivant, les exemples très heureusement choisis. Il **fera bon**, avec un pareil guide, aller chaque jour prier le **grand** Patriarche, et se consoler, en sa présence, des tristesse de la vie.

Mais il y a vie et vie. Si l'une est triste, l'autre a ses joies et ses triomphes. On va nous développer ceux-ci durant la station quadragésimale. Pendant que la terre

(1) Chapelain et les deux premières Académies, in-8°, Paris, Librairie Académique Didier. — Nîmes, librairie Gervais-Bedot.

s'ouvre aux premières brises du printemps, l'âme chrétienne s'ouvre et se pare de germes précieux de salut au souffle de la parole divine. Puisse nous en avoir floraison au jour de Pâques. Elles sont si belles, si suaves, si parfumées ces fleurs des vertus chrétiennes ! Mais voilà que j'empiète sur la tâche de nos prédicateurs. Arrêtons-nous donc, chers lecteurs, et pourtant, comme je dirais avec joie, comme vous diriez avec moi avec bonheur, si l'indifférence religieuse du siècle cédait devant l'ardeur de nos apôtres : *Solvitur acris hymems !*

FIDELIS.

BULLETIN POLITIQUE

La Chambre, ce mois ci, s'est fait remarquer par deux choses, un acte et une abstention. Elle a nommé une grande commission douanière de 55 membres et elle n'a pas renversé le ministère. La note caractéristique de la nouvelle commission générale des douanes est qu'elle est en grande majorité protectionniste et qu'elle compte au moins 35 membres franchement résolus à ne pas sacrifier l'agriculture française à la production étrangère. [Nous disons au moins, car il arrivera très probablement que les trente cinq verront leur nombre s'accroître, comme il arrive toujours, dès qu'une majorité se dessine ; les succès étant un capitaine recruteur si persuasif. Sur les cinquante-cinq membres de la commission, cinq seulement appartiennent à la Droite : C'est tout le sacrifice qu'à pu s'imposer la majorité pour satisfaire au principe d'équité qui voudrait qu'en matière d'affaires, au moins, la représentation fut proportionnelle. Cinq voix sur cinquante-cinq ! Nous sommes loin de compte et d'aucuns trouvent que la part nous est faite un peu maigre. Mais la qualité compose ici la quantité. Il ne nous déplaît pas d'ailleurs que l'initiative des premières mesures protectionnistes appartienne à des députés de la Gauche. On a trop souvent répété que les ruraux étaient d'affreux réactionnaires qui cachaient les plus noirs dessins politiques et les plus secrètes conspirations sous le masque des revendications agricoles. C'était même l'argument favori avec lequel les représentants du commerce international touchaient la corde sensible des ministres au pouvoir. Ils ne pourront plus aujourd'hui s'en servir avec tant d'insistance, puisqu'il est bien avéré que la majorité du pays, tout en faisant profession de sentiments républicains, affirme sa volonté de fermer la frontière à l'invasion des denrées exotiques. Il importe d'ailleurs de constater que la Commission des douanes, d'un bout à l'autre, paraît animée d'un esprit de modération et de bon sens auquel les disputes d'écoles ne nous avaient point habitués. Il ne s'agit point, comme l'a rappelé M. Méline fort heureusement, de trancher les délicates questions qui vont être agitées au profit d'idées absolues et

abstraites ou d'intermédiaires fort peu intéressants, mais seulement au point de vue de l'intérêt de la masse. Les débuts de la Commission des Douanes sont pleins de promesses et, l'action de l'opinion publique aidant, les promesses seront tenues.

Je viens d'écrire le nom de l'honorable M. Méline. Sera-t-il, comme beaucoup l'annoncent, le ministre de demain ? Le premier, comme disent les Anglais, chargé d'appliquer la politique dont il n'a été jusqu'à présent que le promoteur autorisé. On se doute bien, en effet, que le répit accordé au ministère actuel est essentiellement provisoire. Nos Chambres ne détestent pas le changement, cela est assez connu. Le véritable motif de la longanimité et de la douceur inaccoutumée de nos députés était leur conviction que le ministre de l'Intérieur actuel était seul capable de mener à bien l'œuvre difficile des élections municipales de Paris et de porter un dernier coup au Boulangisme. Or, voici que, dimanche dernier, M. Constans étant ministre, Paris se donne le malin plaisir de réélire les députés boulangistes invalidés par la Chambre. Le présage est mauvais pour les élections municipales du mois de mai. L'effet produit par ces élections a été des plus curieux. Nous ne parlerons pas du dépit des uns, de la joie des autres. Mais comment peindre l'effacement définitif du boulangisme, et qui s'aperçoivent maintenant de leur erreur ? Le suffrage universel donnait autrefois aux sollicitateurs de toute nature quelques années pour retourner leurs opinions, aujourd'hui, c'est par mois, c'est par journées, qu'il leur impose des volte-faces. Si cela continue, il faudra vraiment avoir l'échine trop souple, pour être quelque chose en politique. Au total, cependant, ces élections ne signifient pas que le pays a changé d'opinion ; elles témoignent seulement que Paris n'a pas cessé d'être de l'opposition, ce dont on se doutait bien quelque peu, et que l'état d'esprit boulangiste existe encore très puissant et nullement entamé par les premières mesures de la Chambre. A celle-ci de s'en préoccuper, d'en rechercher la cause et d'y apporter le remède, si ses facultés se haussent jusque là. Nos amis de la droite n'ont guère, ce nous semble, qu'à observer une prudente expectative.

La politique de concentration républicaine a toujours eu pour premier article de son *Credo* de se faire aux dépens de l'imposante minorité de la droite et des plus chères croyances du parti conservateur. Il serait par trop naïf d'aller faire des avances à des gens qui n'en ont cure. Par contre, il serait bien im-

prudent d'aller recommencer l'aventure de l'année dernière et rechercher avec empressement une place dans l'armée boulangiste, dont le gros, quoi qu'on en dise, et réserve faite de quelques chefs de valeur, est composé des pires ennemis de nos croyances sociales et religieuses. Au total, c'est au parti qui s'intitule avec orgueil parti républicain de gouvernement, de savoir de quel côté il veut donner le coup de barre : à gauche, c'est le radicalisme et, plus loin, la dictature ; à droite, c'est la paix intérieure pour quelques années : à lui à choisir ; à nous de dégager nettement notre responsabilité vis-à-vis du pays.

L'émotion des élections de Paris n'a point été assez grande pour faire oublier les incidents qui ont précédé et suivi l'arrestation du duc d'Orléans. L'acte du jeune prince a été bien diversement jugé, avec une fureur de dénigrement par les uns, avec un grand enthousiasme par les autres. Le prince lui-même a cependant pris soin de le mettre exactement à sa vraie place ; il a fait preuve d'une grande sagesse, d'une extrême correction, et, voulant faire ce qu'il a fait, n'a été ni au delà, ni en deçà. Je suis conscrit de l'armée française, donc je dois me présenter ; une loi injuste et mauvaise me repousse ; je proteste contre elle par un acte ; mais cet acte ne peut pas être et n'est pas une rébellion, et je m'inclinerai devant l'autorité des juges de mon pays. Le gouvernement, disons-le à sa louange, a eu le bon goût de reconnaître ce qu'il y avait de généreux et de chevaleresque dans la conduite du prince ; il lui a appliqué la loi, c'était son droit ; mais il a essayé de couvrir cet acte de rigueur par des procédés courtois. Il a même été plus loin, et, si j'osais employer ce mot irrévérencieux en pareille matière, il a fait au jeune duc d'Orléans une réclame qu'il ne demandait pas. Il a traité ce loyal et ce courageux en homme redoutable ; il a hésité, il hésite peut-être sur la mesure de grâce déjà prononcée par l'opinion publique ; il a permis à l'éminent défenseur de jeter au pays tout entier cette phrase qui restera désormais indissolublement unie au nom du prince et l'enveloppera d'une sympathique popularité : « Sonhaitons-nous beaucoup d'enfants comme cela au jour du danger. » C'était bien l'impression vibrante du gros public que traduisait en ce moment M^e Rousse ; ce n'était pas, sans doute, le but que poursuivait le cabinet.

Les dangers extérieurs sont loin d'avoir disparu et qui peut dire combien durera le moment d'accalmie dont nous jouissons. Le jeune empereur d'Allemagne vient d'affirmer sa politique

personnelle par deux rescrits dans lesquels en proclamant son intention de s'occuper du bien-être de la classe ouvrière il invite les divers États de l'Europe à une conférence internationale pour la réglementation du travail. En dehors de la question sociale, ces rescrits ont une portée considérable et double. En premier lieu, ils sont une éclatante manifestation de la volonté de l'Empereur de se mettre sur certaines questions en dehors de la tutelle de M. de Bismarck. Or si le premier anneau de la chaîne qui unit le jeune Empereur et le vieux ministre est rompu, tous les autres peuvent l'être bientôt. Dans cet accord de deux volontés qui gouverne l'Allemagne on sait, du reste, que l'ambition de l'un est singulièrement refroidie par l'âge, tandis que les jeunes ardeurs de l'autre sont en pleine effervescence. Empereur d'Allemagne ! Ce titre pour les mystiques d'Outre-Rhin n'est pas seulement un souvenir du passé, mais il emporte avec lui une grande responsabilité et aussi un grand pouvoir. L'Empereur, c'est encore l'héritier indirect des Césars de Rome et du moyen-âge ; c'est le protecteur donné par Dieu aux pauvres et aux affligés ; c'est le grand justicier terrestre opposé au grand justicier de l'Église qui est à Rome. Et il y a vraiment quelque chose de voulu et qui mérite l'attention ; qu'au même moment où le Saint-Père porte plus spécialement son attention sur les questions sociales, Guillaume II intervienne à son tour et se pose en empereur des ouvriers. Dante implorait déjà « la justice de l'empire » comme le seul recours international de son temps ; et voici que l'empereur actuel en réclame le monopole et invite les peuples à la chercher en se tournant vers lui. C'est un acte hardi, mais qui peut conduire à de graves complications notre vieille Europe déjà si divisée. A ces conflits d'un ordre nouveau et dont nous ne pouvons sonder l'étendue, il importe que la France se prépare et oppose toute l'union de ses forces.

XIA.

*Le Propriétaire-Gérant,***GERVAIS-BEDOT.**

MONSIEUR BESSON POÈTE

La poésie a été la première littérature des peuples. On a chanté les héros avant de raconter leurs exploits. Homère a devancé Hérodote, et la *Chanson de Roland* a précédé les *Chroniques* de Villehardouin et de Joinville. Ce qu'on remarque à l'enfance des peuples, on peut le remarquer encore au premier âge de l'homme. La poésie a le don de charmer la jeunesse. A quinze ans on aime ce langage harmonieux qui captive l'oreille, qui plait à l'imagination, et, pour peu qu'on se sente quelque souffle d'enthousiasme, on veut s'essayer sur la lyre et exprimer ses sentiments dans le rythme des vers. Souvent même, en lisant quelque beau morceau poétique, le jeune homme est tenté de dire : Et moi aussi, je suis artiste : *Anch' io son' pittore*.

Telle fut la première passion littéraire de Louis Besson, quand il était encore écolier au collège de Baume. Les devoirs classiques que ses condisciples écrivaient en prose, lui souvent, les exprimait en vers avec une grande facilité, et dans un langage où se remarque déjà cette aisance, cette pureté d'élocution, cette clarté d'expressions, qu'il a déployées plus tard dans ses œuvres oratoires.

Un sentiment qu'on retrouve souvent dans les productions de sa jeunesse, c'est l'amour du pays, c'est le culte du sol natal. Baume et ses environs étaient pour lui ce coin de terre dont parle Horace, qui lui souriait plus que le reste du monde :

Ille terrarum mihi præter omnes
Angulus ridet.

T. VII, 3^{me} liv., mars 1890.

Aussi il se plaît à peindre

cette charmante ville,
 Oasis qui s'étend sur les rives du Doubs,
 Où l'air, plein de parfums, est si pur et si doux.
 Les Baumois ont leur nid au pied de sept collines
 Qui n'ont, pour les parer, ni palais, ni ruines,
 Mais où de frais buissons, peuplés de mille oiseaux,
 Font entendre des chants si variés, si beaux.

Les premières poésies de Louis Besson datent de 1837 à 1839. C'est à seize, dix-sept et dix-huit ans qu'il a composé ces pièces fugitives, écrites sur des feuilles volantes, et que nous avons retrouvées dans ses manuscrits. Il peut être intéressant d'en citer quelques fragments. Plus tard, mêlé à la vie active, Louis Besson avait quelque répugnance à avouer qu'il avait cultivé la muse. On dit même que quand le poète Richard-Baudin entra dans sa famille en épousant sa sœur, Louis Besson cessa de faire des vers, parce que son beau-frère les faisait mieux que lui. Il chercha alors sa voie dans une autre carrière, et se prit de zèle pour les études historiques. Dans ces études, il s'inspira encore de l'amour natal, et débuta par un mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames qu'il dédia à ses concitoyens.

Cependant il ne brisa point sa lyre. Plusieurs fois, pendant ses années de professorat, il composa des pièces inspirées par les circonstances, et l'année même qui précéda sa mort, il célébrait, par des strophes gracieuses, les noces d'or d'un prêtre de son diocèse, connu pour sa charité, et à qui il disait :

Vos rentes sont en paradis,
 Et l'intérêt s'en accumule :
 Pour un talent Dieu vous en rendra dix ;
 De ce prêt l'Évangile a dicté la formule ;
 Prêtez, prêtez toujours, dans votre charité.
 Aux pauvres votre argent, aux pécheurs votre zèle....

Dans les compositions poétiques de sa jeunesse, Louis Besson subissait l'influence des auteurs dont il lisait les œuvres. On sent, dans quelques-unes de ces pièces, l'inspiration de l'école élégiaque qui avait mis à la mode les pleurs, les gémissements, les douleurs ineffables. Poésie larmoyante et rêveuse, dont les jeunes gens puisaient l'inspiration dans la lecture de Millevoye, de Chateaubriand, de Lamartine, peut-être des *Nuits* d'Young. Du reste, selon la remarque d'un critique, cette mélancolie porte avec soi certaines jouissances auxquelles il est difficile de ne pas se laisser séduire. *C'est* comme dit Ronsard, *un doux souffrir tout confit de liesse*.

Une des premières pièces de notre jeune poète est marquée de ce caractère élégiaque. A seize ans, il venait de perdre son père, et, en décrivant les charmes de la nature il y mêle l'expression de sa douleur filiale :

Oui, je te chanterai, frais et riant bocage,
Toi qui, depuis seize ans, me prêtes ton ombrage.
Et vous, petits oiseaux, témoins de mon bonheur,
O vous, qui partagez ma joie et ma douleur,
Venez toujours, venez quand la tendre rosée
Rafraîchira le soir la nature embrasée.
Fauvette, tu verras sur le luisant gazon
Ton ami fredonnant sa plaintive chanson.
Mais ne t'étonne point si mon morne visage
Tristement se dessine à travers le feuillage,
Si des pleurs abondants s'échappent de mes yeux.
Silence, oiseau chéri, trêve à tes chants joyeux,
Pleure, pleure avec moi, gémis sur ma misère.
Compagne de mes maux, las ! je n'ai plus de père !

Cette note attristée résonne dans plusieurs chants de notre jeune poète. Il la fait entendre dans une pièce intitulée *l'Exilé mourant*, qu'il adresse à son ami Louis Bernard :

À toi, Louis, ces vers où ma lyre plaintive
De l'infortune encore a chanté les douleurs.
Toujours j'aime à voiler ma muse fugitive
D'une écharpe de pleurs.

Cette sensibilité s'éveillait en lui, lorsqu'il peignait les douleurs de personnages imaginaires. On la trouve dans les élégies intitulées : *la Fille de Jephté, l'Hirondelle, l'Orpheline, le Mendiant, la Mélancolie*. Ces élégies ont un double caractère. Elles sont empreintes tout à la fois de grâce et de tristesse. L'auteur y décrit d'abord les beautés de la terre et des cieus dans un style un peu mignard. Ce sont des tableaux où son imagination se complait à peindre la richesse des *champs fortunés, la pureté des fleurs, le doux bruit des palmiers agitant leur verdure, la nature parfumée au retour des zéphyrs*, etc. Puis, au milieu de ces douces images retentissent des accents lugubres. Ce sont les feuilles mortes de l'automne se mêlant aux roses du printemps.

Cette tristesse poétique est-elle bien réelle, ou n'est-ce qu'un procédé littéraire, une imitation des élégies de Millevoye ? Est-ce une espèce de gymnastique de l'esprit plutôt que l'effet d'une émotion véritable ? Je l'ignore. Mais, réalité ou fiction, ce sentiment est exprimé avec une certaine élégance, comme dans cette pièce, où le poète nous dit que la mort l'appelle :

De mon printemps à peine
J'ai pu cueillir les fleurs,
Et, comme une ombre vaine,
Je m'efface et je meurs.

Quoi ! mourir à cet âge
Où le cœur est si pur,
Où le ciel sans nuage
Se berce dans l'azur.

Au déclin de l'année
Mourir, quand le jour fuit,
Quand la feuille fanée
Tombe à nos pieds sans bruit ;
Quand la coupe encor pleine
Promet un long festin,
Et quand se lève à peine
L'étoile du matin.

Vainement je m'écrie :
O mort, encore un jour !
Le torrent de ma vie
S'écoule sans retour.

Cette sensibilité artificielle devenait réelle et profonde quand elle était inspirée par la piété filiale. Aussi, chaque année, lorsque revenait le jour de la fête de sa mère, la muse lui inspirait des vers pleins d'une affectueuse tendresse.

Citons quelques strophes d'une pièce qui date du 17 juillet 1839, jour de cette fête de famille :

Il est des noms chéris, frère, ami, fils et père,
Que toujours un bon cœur se plaît à répéter.
Mais quoi de plus charmant que le nom d'une mère,
De plus doux à chanter !

Mère est le premier mot qu'une naïve bouche
Dans un berceau d'osier bégaie en soupirant,
C'est le dernier qu'aussi murmure sur sa couche
Le vieillard expirant.

Car le cœur d'une mère est un écho fidèle
Où nos cris de plaisir, d'infortune ou d'amour
Paraissent s'animer d'une force nouvelle,
En vibrant tour à tour.

Les sentiments affectueux du jeune Besson ne se bornaient pas au cercle du foyer domestique. Il avait des amis d'enfance, de vrais amis, auxquels il fut toujours fidèle. C'est à l'un d'eux, à Henri Ebelmen, qu'il exprimait, sous l'image de l'automne, le regret de le voir partir. Cette pièce est inspirée des souvenirs de Gilbert.

Adieu, ciel sans nuage, adieu, lumière pure,
Vallons semés de fleurs, délicieux séjours,
Adieu, bois couronnés d'une épaisse verdure,
Adieu, derniers beaux jours !

Du poète rêveur la lyre monotone
Rend, à demi voilée, un plus lugubre accord.
Sur la terre a grondé la brise de l'automne,
Comme un souffle de mort.

Dans sa fécondité la nature est tarie,
 Au gré des vents se perd le pampre jaunissant,
 Et de l'antique ormeau l'ombre douce et chérie
 N'endort plus le passant.

Comme durant l'horreur d'un pâle crépuscule,
 A peine du soleil un triste rayon luit.
 Il semble que le monde incessamment recule
 Vers l'éternelle nuit.

Ah ! que ce deuil est sombre à l'amitié fidèle,
 Quand loin de nous, Henri, tu diriges tes pas.
 Mais sous le toit natal, ainsi que l'hirondelle,
 Du moins tu reviendras.

Des charmillles alors les cimes arrondies
 Abriteront les nids des amoureux oiseaux,
 Alors se courberont les forêts reverdies
 En mobiles berceaux.

.

Quand de l'astre du jour les lueurs purpurines
 Coloreront encore les bords de l'horizon,
 Nous chercherons ensemble, au penchant des collines,
 Un tapis de gazon.

Et cédant aux douceurs d'une noble espérance,
 Nos yeux se porteront vers un long avenir,
 Et tu demanderas au temps de notre enfance
 Un joyeux souvenir.

Je te peindrai tantôt ce sol de la patrie,
 Où notre pied s'attache avec un vif amour,
 Tantôt je chanterai d'une voix attendrie
 Les charmes du retour.

Cet amour du sol natal, ce culte intime de la nature,
 Louis Besson en a gardé l'empreinte toute sa vie. A l'âge
 où il chantait, ce sentiment doux et mélancolique revient
 souvent dans ses vers. On le retrouve dans les strophes
 qu'il adressait à ses amis. Dans une ode à l'un d'eux,
 Louis Jeannin, il célèbre le *bonheur de la solitude*.

Comme la fleur de la vallée
 Ouvre sa corolle étoilée

Aux premiers rayons du matin,
Et bercée aux brises légères,
Cache sous d'épaisses fougères
Son obscur et riant destin,

Ainsi, loin des fureurs civiles
Qu'attise au milieu de nos villes
Le souffle impur des factions,
Dans une paisible retraite
Abrite sa vertu secrète
L'homme insensible aux passions.

Sort fortuné ! que je t'envie !
Que je donnerais bien ma vie
Pour un matin de ces beaux jours !
Oh ! quand détaché de la terre,
Dans un asile solitaire
M'enfermerai-je pour toujours !

Quand, sous mon toit pauvre et rustique,
Ami digne du temps antique,
Te recevrai-je à bras ouverts !
Quand couleront nos rêveries,
Et nos intimes causeries,
A l'ombre de mes arbres verts !

Les goûts et les aptitudes se développent sous l'influence du milieu où l'on vit. Le pays qu'habitait notre jeune poète offre des tableaux variés, et ces grands spectacles firent sur sa jeune âme une impression vive et durable.

A l'amour du pays natal, il mêla, comme nous l'avons dit, cette teinte de mélancolie, un peu artificielle, que le romantisme avait mise à la mode. Mais son recueil renferme quelques pièces qui portent les marques d'une autre inspiration. Celles-ci appartiennent à l'école descriptive, et le poète s'y est fait visiblement le disciple de Delille. Telle est une épître familière sur Bléfond, adressée à son ami, Auguste Sanseigne, qui habitait cette charmante solitude. Il en décrit toutes les beautés avec

une profusion et une exactitude à rendre jaloux le chantre des *Jardins*.

Dans ces lieux enchanteurs, la sauvage nature
N'emprunte point à l'art sa trompeuse parure.
Les chênes orgueilleux, les frênes, les ormeaux,
Aux branches du pommier enlacent leurs rameaux.
Ah ! que j'aime surtout cette source limpide
Qui du roc, sans canal, sort en ruisseau rapide,
Au sein du gravier pur dont son lit s'est formé
Poursuit en murmurant son cours accoutumé,
Et sur la roue énorme où le courant l'entraîne
Bouillonne, écume, gronde et s'élance avec peine.

.
Sous le dôme arrondi d'un touffu marronnier,
Près d'un rustique enclos qu'il couvre tout entier,
S'élève un humble toit, solitaire héritage,
Qui, sans doute, d'un saint futjadis l'ermitage.
O sage ami, c'est là le champêtre séjour
Où ton sort que j'envie est fixé sans retour.
Dans ce modeste asile où rien ne t'importune,
Tu ne tends point la main aux fers de la fortune.
Que t'importent le monde et ses bruyants travers ?
La fière liberté, l'oubli de l'univers,
Le sommeil dans les bois où règne le silence,
L'aisance et le travail, voilà ton opulence.

C'est dans le même genre que Louis Besson a décrit le village d'Adam, dans une épître adressée à son oncle. Ici, la nature est loin d'offrir les mêmes attraits qu'à Bléfond. Mais si le paysage est triste, si

Les flancs de ces coteaux que des forêts couronnent
De pampres jaunissants jamais ne s'environnent.

le poète trouve dans cette retraite une famille bien-aimée, dont l'affection lui tient lieu de toutes les beautés de la nature,

Et c'est là qu'est mon cœur rempli d'un saint respect.
Pauvres sites, vallons, poétiques images,
Je vous consacrerai par d'éclatants hommages.
Quand sur les pas du temps viendra mon dernier jour,
J'aurai pour vous encore un long soupir d'amour.

Et, en effet , avec quelle complaisance il peint tous les détails de cette maison rustique :

Qui n'a pas sur la terre un séjour favori ,
Une grotte, un vallon, un bocage fleuri,
Un temple dont la mousse a couvert le portique,
Un ermitage obscur, un ermitage antique,
Où le cœur attaché par de secrets instincts
Jouit d'un sort meilleur sous des cieux plus sereins ?

Cet attrait pour l'idylle champêtre, Louis Besson le goûtait dans ce doux asile du village d'Adam, où il a passé , dans son jeune âge, des jours de bonheur.

Dans mon hameau chéri, les jours de mon enfance
De grâce et de gaieté paraient leur innocence.

Si Louis Besson admirait la nature, elle n'était cependant pour lui qu'un échelon pour s'élever à Celui qui est la beauté par essence, la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle. Dans les tableaux poétiques que trace sa plume , on sent le souffle chrétien qui a inspiré sa première éducation. Il aimait les grands poètes de Rome et d'Athènes. Mais ces poètes n'étaient pour lui que les pâles reflets de cette sagesse éternelle dont les saintes Écritures sont la source abondante. Ainsi , dans une pièce sur les *fictiones des anciens poètes* , il s'élève contre la manie de célébrer encore les divinités mythologiques.

Notre cœur aujourd'hui plus noblement s'enflamme,
Le Christ est notre guide , il préside à nos chants,
Il donne à notre luth ses sons les plus touchants.
Puissent ces mêmes feux enflammer les poètes !
De la sainte Sion, les antiques prophètes,
Apaisant par leurs pleurs la colère des cieux,
Détournaient Israël d'adorer les faux dieux.
Des poètes sacrés suivons la noble trace ;
Que Sion aujourd'hui soit pour nous le Parnasse.

On sait que ce n'était pas là l'opinion de Boileau, qui a dit :

De la foi des chrétiens les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.

Mais, au temps même de Boileau, tout le monde n'était pas de son avis. On trouve, dans les œuvres de Santeuil, une belle pièce en vers latins, contre la poésie mythologique. Elle est pleine de considérations élevées, vraiment chrétiennes, et c'est de cette pièce que notre jeune poète s'est inspiré pour s'élever contre les fables antiques, et protester qu'il consacrera toujours sa lyre à célébrer les œuvres de Dieu.

Son nom sera partout présent à ma mémoire,
Mes chants seront toujours des hymnes à sa gloire.

Il fut fidèle à ce programme. Dieu, le Christ, la religion, la nature, les nobles et saintes affections, tels furent les sujets qui ont inspiré sa jeune muse. Il chante d'abord la naissance du Christ, dans une ode qui débute ainsi :

Israël, ne dis plus que ton Dieu t'abandonne.
Espère désormais aux promesses du ciel.
Les temps sont accomplis ; du sein de l'Éternel
Sur la terre descend le Dieu qui te pardonne.

Cette pièce, sans doute, ne sort pas des idées communes, mais elle porte l'empreinte d'une grande facilité de style, d'une versification pleine d'aisance. Dans un de ses poèmes, lord Byron dit à plusieurs reprises : « J'avais besoin de ce mot pour la rime. » Dans les vers de notre jeune poète, la rime vient presque toujours naturellement. Rien de forcé dans la facture du vers, et dans l'ensemble de cette ode, on retrouve quelque chose de la solennité des chœurs d'*Athalie*.

Après la naissance du Christ, il chante sa mort, dans une ode qui se termine par cette strophe :

O prodige d'amour ! ô divine sagesse !
Pour le pauvre pécheur, Jésus que ta tendresse

S'est montrée admirable en ce jour solennel.
Tu répands à grands flots ton sang sur le Calvaire,
De ton père irrité tu calmes la colère,
Et ta mort nous ouvre le ciel.

Après le Christ, il chante la vierge Marie, dans un pieux
cantique sur l'Assomption :

O Reine glorieuse,
Ta face est radieuse
Comme l'astre du jour.
Vierge victorieuse,
Ta voix mélodieuse
N'est qu'un long chant d'amour.

Dans ton nouvel empire,
Toute bouche soupire
Un hymne à ta grandeur.
Ton Fils lui-même admire
Et se plaît à redire
Ta beauté, ta splendeur.

Dans d'autres tableaux, Louis Besson s'inspirant de
Lamartine et de Fontanes, nous peint les tristesses et les
espérances de l'humanité. C'est d'abord le vieillard

Qui murmure tout bas, en fermant la paupière :
« Mes destins sont remplis ; j'ai souffert et je meurs. »

C'est ensuite la mère qui veille auprès du berceau de
son enfant qui meurt. Ces vers rappellent l'élégie *l'Ange
et l'Enfant*, que composa plus tard Reboul, le poète de
Nîmes :

Elle approche sans bruit de la funèbre couche.
Pour déposer encore un baiser sur sa bouche.
Bientôt l'enfant s'endort de l'éternel sommeil,
Et sa mère semblait attendre son réveil.

« Souffrir est donc la loi de toute la nature.

Telle est la pensée qu'il développe dans un tableau
dont les couleurs semblent empruntées aux gémissements
de Job ou aux souvenirs de Bossuet. En présence de ces
maux de l'humanité, le doute désolant vient solliciter

l'âme du poète. Mais la foi qui console triomphe dans cette âme chrétienne et lui dit :

Dans un autre séjour attends une autre vie,
Malheureux exilé, le ciel est ta patrie.

Ces conceptions, empreintes de mélancolie, sont exprimées dans des vers corrects, dans un style noble, exempt d'emphase, et plein de mouvement, de nombre et d'harmonie.

Les pensées graves qui inspiraient sa muse et qui réglaient sa conduite, il aimait à les communiquer à ses amis. A l'un d'eux il écrivait, dans une épître familière :

Evite ce sentier perfide,
Indigne de s'ouvrir pour toi ;
Déjà la science te guide ;
Mais éclaire-la par la foi
C'est la lueur pure et féconde
Qui montre à l'âme un nouveau monde
Ou le plaisir n'a rien d'humain.
C'est le besoin de notre vie,
Le soutien qui jamais ne plie
Sur les épines du chemin.

Louis Besson fit de bonne heure des grands ouvrages de Bossuet son étude favorite. Il s'habitua, dans cette lecture, à regarder les gloires humaines comme dans un *magnifique témoignage de notre néant* et à voir, comme dit Bossuet, dans l'histoire du tombeau, *des empires qui tombent avec un fracas effroyable les uns sur les autres*. C'est dans cet ordre d'idées qu'il composa en 1838, sur *Marius à Carthage*, une pièce qui n'est peut être qu'un devoir d'écolier, et qui se termine par ces considérations sur les destinées qui attendent Rome orgueilleuse de ses triomphes :

Cesse donc d'insulter au destin de Carthage.
Rome elle-même, un jour réduite en esclavage,
Verra tomber ses tours et crouler ses remparts,
Rome verra ses fils abandonner ses portes,
Et ses plus vaillantes cohortes
A l'ennemi vainqueur laisser ses étendards.

Assise tristement sur ces rives profondes
Que le Tibre en grondant arrose de ses ondes,
Rome déplorera la perte des beaux jours,
Et de son ancien nom conservant la mémoire,
Pleurera ses dieux et sa gloire
Que le fleuve du temps emporte dans son cours.

Ainsi disparaîtront, comme autant de fantômes,
Ces princes, ces héros, avec leurs vains royaumes,
Fragiles monuments sur le sable construits.
Et leur gloire éphémère, éclairant un jour sombre,
Parait, brille et s'enfuit dans l'ombre,
Telle qu'un vif éclair éclate au sein des nuits.

Richesse, volupté, victoire, honneur, conquête,
Noms que chaque mortel comme un écho répète,
Que votre éclat est faux et qu'il est passager !
Heureux, trois fois heureux, l'homme dont le cœur sage
A la vertu rendant hommage,
N'a jamais éprouvé ce rêve passager.

En 1739, M. Besson fut reçu bachelier par la faculté des lettres de Besançon. C'est probablement à la suite de sa réception qu'il adressa, le 30 août de cette année, une ode à M. Meusy, professeur de littérature. Cette ode inspirée par la reconnaissance est médiocre, comme l'avait été son examen scientifique. Il y célèbre les monuments antiques de Besançon, ses gloires militaires, ses poètes, ses littérateurs, les professeurs de la faculté, et particulièrement

« Pérennès au cœur d'or. »

Pour ceux qui ont bien connu M. Besson, il est constant que cette sensibilité bienveillante et sympathique, qui se manifeste dans ses premiers essais poétiques, fut une des qualités maîtresses de sa vie. La bonté faisait le fond de son caractère. On pouvait s'y tromper si on ne faisait attention qu'à cette tendance à l'observation critique à laquelle il cédait facilement. A un naturel doux et affectueux il mêlait parfois cette causticité pi-

quante, que César signalait déjà, il y a longtemps, dans notre race gauloise, qui aimait, dit-il, à parler avec subtilité : *argutè loqui*. Ce mélange d'humour et de bienveillance pouvait déjà se remarquer dans M. Besson, dès l'époque de sa vie qui nous occupe. Car, à côté des poésies que nous avons citées, et qui toutes ont un caractère grave, sérieux et sympathique, sa plume traçait quelques pièces d'un genre légèrement satirique, où il savait peindre les travers de la comédie humaine. Tel est un petit poème inachevé, où il met en scène, d'une façon comique, quelques-uns de ses compatriotes, dont le caractère excentrique prêtait à la satire. Ce tableau, du reste, est tracé de façon qu'il devait amuser ceux mêmes qui y sont représentés, si toutefois ils ont jamais eu connaissance de ces innocentes malices.

Il a fait plus encore. En 1839, il a composé une comédie en trois actes et en vers, intitulée *l'Ecolier*. Elle a eu, assure-t-on, les honneurs de la représentation dans la société de Baume. Il n'y a dans cette œuvre ni intrigue ni même action vraiment dramatique. Ce sont des scènes de collège, où, après quelques aventures tapageuses, tout se termine par l'intervention du principal, qui remet l'ordre dans sa maison en punissant comme il convient, le mauvais écolier.

Les législateurs du Parnasse disent qu'on nait poète et qu'on devient orateur. Nous ne savons si M. Besson était né poète. Rien ne le prouve dans les œuvres qu'il a laissées. Il versifiait facilement, il aimait les belles poésies, et savait les faire goûter et apprécier. Mais ce don ne suffit pas pour prétendre au génie poétique. Il nous suffit qu'il soit devenu un orateur éminent, et c'est là un des beaux fleurons de sa couronne épiscopale que personne ne lui contestera sérieusement.

Chanoine SUCHET.

THÉRÈSE DE KERALIN¹

CHAPITRE IV

Le docteur Thomas était un homme de soixante ans déjà, dont l'air intelligent et doux devait inspirer la confiance. Il s'informa avec soin de l'origine du mal, de ses progrès et des remèdes employés pour le combattre, prescrivit ensuite un traitement qui ne différait guère de celui ordonné par le médecin d'Aix, approuva fort la précaution d'aller passer l'hiver en pays plus chaud, dès que la malade serait en état de se remettre en route et prépara lui-même une potion qui la calma et la fit dormir tranquillement une partie de cette nuit que Thérèse voulut passer tout entière auprès de sa chère tante.

Lorsque le docteur Thomas revint le lendemain, il trouva la malade dans un état satisfaisant, lui permit de se lever quelques heures et assura même que s'il ne survenait aucune complication, elle pourrait dans deux ou trois jours, continuer son voyage.

— Trois jours encore à passer ici, soupira tout bas le Conseiller, trois jours sans autre distraction que de regarder pousser mes choux et d'échanger quelques mots avec la petite Thérèse, bonne fille au fond et qui ne manque pas d'esprit, mais malheureusement incapable de jouer même au piquet, c'est vraiment bien monotone. Si, sous prétexte d'affaire, je retournais à Aix pour en revenir jeudi ? je dinerais chez Madame de Cérissay, et j'y aurais un boston assuré ; cette perspective est en vérité bien tentante ; mais ajouta-t-il bientôt, un homme pru-

(1) Voir la *Revue du Midi*, février 1890.

dent et sage doit tout prévoir dans ce monde et je prévois en cette circonstance que je trouverais sans doute chez cette aimable dame de Cérissay le capitaine Pélestrier, qui m'adresserait mille questions auxquelles je serais bien embarrassé de répondre d'une manière qui puisse le satisfaire, même en donnant quelque entorse à la vérité ; et puis Mme de Cérissay, toute charmante qu'elle est, profiterait peut-être de l'occasion pour renouveler certaine demande d'emprunt assez déplaisante toujours pour un pauvre diable comme je le suis en ce moment, n'ayant certes pas trop d'argent disponible pour fournir aux dépenses que nécessite la maladie de Clotilde et m'accorder à moi-même quelques menus plaisirs pendant mon voyage d'Italie. Tout bien considéré, mieux vaut passer à Mérange les deux ou trois jours dont parle le docteur, en me contentant, faute de mieux, de faire le soir quelque patience pour attendre l'heure du coucher.

Après avoir ainsi plaidé en lui-même le pour et le contre et rendu la sentence avec la maturité de jugement dont son âge et sa profession lui donnaient l'habitude, M. le Conseiller prit sa canne et son chapeau et se disposa à aller faire un tour de promenade pour gagner de l'appétit avant l'heure du dîner ; mais comme il descendait lentement l'escalier, il aperçut une paysanne, qui le montait très vite au contraire, et qui s'arrêta à peine un instant pour lui tirer sa révérence.

— Ah ! c'est toi, Michelette, que t'arrive-t-il donc que tu parais si pressée ?

— Il m'arrive que je viens d'apprendre que Madame est ici et que je voudrais bien la voir et lui parler, ainsi qu'à Mademoiselle Thérèse, à cette fin de leur apprendre que mon pauvre Loulou, pour qui elles ont été si secourables quand il manqua d'être écrasé par une voiture, est au lit depuis un mois, et que, si elles étaient assez

bonnes pour l'aller voir, il en serait bien content le cher petit, et moi plus encore.

— Loulou est malade ! s'écria Thérèse, qui, ayant entendu ces paroles, accourut sur le palier, qu'a-t-il donc ce pauvre enfant ?

— Hélas ! Mamzelle, le polisson s'est cassé la jambe en tombant comme un fruit trop mûr de la plus haute branche d'un cerisier sur lequel il avait grimpé pour dénicher un nid d'oiseaux ; la jambe a été bien remise, mais il faudrait que le petit restât quarante jours sans bouger, a dit le rebouteur, et j'ai toutes les peines du monde à le faire tenir tranquille dans son lit.

— Cela ne m'étonne point, dit Madame d'Ambert, acceptant avec bienveillance le bouquet de reines-marguerites que Michelette venait de lui offrir ; malheureusement je suis malade moi-même, et je ne pourrais pas visiter votre fils, mais Thérèse qui se porte à merveille, Dieu merci ! ira le voir volontiers, surtout si son oncle veut bien l'accompagner jusque chez vous.

— Avec plaisir, ma chère, dit M. d'Ambert, cela me fera toujours passer une heure ou deux, et nous irons cette après-midi.

Vers les trois heures du soir Thérèse et le Conseiller se mirent en route, lui, la canne à la main, et en tenue de campagne, pantalon blanc et veste blanche, comme un planteur des colonies ; elle, dont le doux et gracieux visage révélait la virginale innocence, fratche comme une matinée de printemps, avec sa robe rose et son chapeau de paille à larges bandes orné de fleurs naturelles et portant dans un joli panier les présents qu'elle croyait capables de distraire le petit malade ; un beau livre à images, que sa tante lui avait donné jadis, un polichinelle, qui lui avait aussi appartenu et qu'elle avait retrouvé dans un coin de sa chambre d'enfant, un vieux jeu de cartes, un cheval en carton, auquel il ne manquait

qu'une oreille, puis un pot de confitures et une grosse boîte de pastilles de chocolat.

Ils marchèrent ainsi pendant vingt minutes et aperçurent alors, tout près d'un petit bois, la maisonnette isolée que Michelette habitait avec son mari, son enfant et sa belle-mère, vieille femme presque infirme, qui l'aidait un peu cependant à soigner le petit. Mais, à mesure qu'ils approchaient de la modeste habitation, dont la porte était entr'ouverte, ils entendirent une voix sonore qui disait en bon français :

— Si tu es bien sage et bien tranquille, je reviendrai te voir bientôt et je t'apporterai un sabre et un tambour de la foire qui doit avoir lieu jeudi.

— Tiens ! dit le Conseiller, on dirait la voix du capitaine de Kéralin, que vient-il donc faire ici, ce gentil garçon ?

— Voir comme nous l'enfant malade, sans doute, balbutia Thérèse, un peu intimidée par cette rencontre imprévue.

— Eh ! bonjour, capitaine, s'écria M. d'Ambert en entrant le premier dans la maisonnette, quel bon vent vous amène, et quelle agréable surprise pour moi, qui ne m'attendais pas au plaisir de vous voir aujourd'hui ?

— Le plaisir est surtout de mon côté, Monsieur, répondit le capitaine, en saluant respectueusement le Conseiller et sa jeune compagne, d'autant mieux, ajouta-t-il, que je vous croyais déjà bien loin d'ici, à Nice ou à Florence, peut-être.

— Oui, nous étions partis pour l'Italie, mais un événement imprévu et une circonstance pénible nous ont fait ajourner nos projets ; j'ai dû d'abord m'arrêter à Mérange pour y régler quelques affaires d'intérêt, et ma pauvre femme s'y est trouvée assez malade pour nous forcer à y demeurer plusieurs jours.

— J'espère que la santé de Mme d'Ambert ne vous donne pas cependant de vives inquiétudes ?

— Elle va beaucoup mieux maintenant , et après-demain, je pense, nous nous remettrons en route ; mais vous, mon cher capitaine, oserai-je vous demander ce que vous venez faire ici ?

— Embrasser mon petit ami que j'avais déjà revu deux fois depuis le jour de l'accident de voiture, dont vous avez entendu parler , je pense, puis me promener dans ces bois de pins, dont la sombre verdure contraste admirablement avec le bleu du ciel et qui vous appartiennent, m'a-t-on dit.

Pendant qu'ils causaient ainsi Thérèse s'était approchée de Loulou, qui couvrait de baisers les mains de la jeune fille.

— Vois-tu ce que c'est, mon petit, que de désobéir à sa mère, mais cela ne t'arrivera plus, n'est-il pas vrai ?

— Oh ! bien sûr , Mamzelle, je m'ennuie trop dans mon lit pour vouloir grimper encore sur les arbres, et me laisser tomber à terre, répondit-il d'un ton câlin.

— Puisqu'il en est ainsi, je t'aimerai encore, lui dit-elle en l'embrassant. Tiens, voilà quelques joujoux que j'ai apportés pour toi et qui pourront t'aider à passer le temps. Il y a aussi des bonbons et des confitures que tu ne dédaignera pas.

Et elle déposa son panier sur le petit lit.

— Oh ! que tout cela est joli et doit être bon ! s'écria Loulou en battant des mains, que je suis content et que je vous remercie, Mademoiselle Thérèse !

— Et moi aussi dit Michelette, presque aussi joyeuse que son fils ; quel malheur que vous partiez bientôt pour un long voyage, je suis sûre qu'une visite de vous fait plus de bien au petit que toutes celles du médecin.

— Nous retournerons dès que ma tante se portera mieux ; je reviendrai alors voir votre cher enfant et j'espère bien le trouver tout à fait guéri.

— Et moi aussi, je viendrai le voir et lui apporter le sabre et le tambour que je lui ai promis, dit le capitaine.

Et, embrassant le petit malade sur les deux joues, il dit adieu à Michelette et prit congé de M. d'Ambert et de sa nièce.

— Mais vous n'allez pas nous laisser ainsi sans nous accompagner un bout de chemin, quand ce ne serait que pour me donner le plaisir de vous montrer une partie de mon domaine, dit le Conseiller.

Il hésita un instant, puis, se décidant tout à coup.

— J'accepte avec reconnaissance, Monsieur, dussé-je n'être pas de retour avant la nuit, ajouta-t-il en regardant sa montre, car le temps passe si vite en votre compagnie que le jour est déjà sur son déclin, sans que je m'en sois aperçu.

— Il est certain que, même en partant de suite, vous ne seriez pas arrivé à la ville pour l'heure du dîner des officiers, ce qui vous oblige, mon cher capitaine, à accepter notre repas de famille, après lequel nous pourrions faire ensemble, faute de boston, quelques parties de piquet en attendant l'heure du coucher ; puis, si vous le voulez bien, je vous ferai visiter demain matin ma ferme du Bourdonnet, qui s'étend presque jusqu'à la mer, et dont la position est charmante.

— Vous me comblez, Monsieur, vos offres sont si tentantes que, tout en craignant d'être indiscret, j'ai bien envie de les accepter.

— Acceptez, mon cher, acceptez, vous me ferez grand plaisir, et à ma femme aussi, car elle m'a plusieurs fois parlé de vous, et toujours avec éloge, depuis le jour où vous avez, paraît-il, sauvé la vie de ce petit gars que nous venons de visiter. Il est vrai que je vais priver Mme de Cérissay d'un de ses plus aimables habitués et elle m'en voudra peut-être pour cela, mais ma foi ! tant

pis pour elle, d'ailleurs vous ne lui en parlerez point, n'est-ce pas ? Est-elle bien triste de mon absence ?

— Il me serait difficile de vous renseigner à ce sujet, car je n'ai pas remis les pieds chez elle depuis votre départ.

— Oh ! dit le Conseiller, moi qui croyais que vous aimiez le boston et un peu aussi la maîtresse de la maison.

— Je lui suis très reconnaissant de son bon accueil et surtout de m'avoir procuré l'avantage de faire votre connaissance, répondit-il gracieusement.

Thérèse écoutait sans rien dire, s'arrêtant de temps à autre pour cueillir une fleur ou examiner un insecte lorsque tout à coup un cri perçant s'échappa de sa poitrine et elle se laissa choir sur la terre humide.

Les deux hommes se retournèrent à la fois.

— Qu'as-tu donc, petite ? s'écria le Conseiller.

Le capitaine ne prononça pas un mot, mais, courant vers la jeune fille, il l'enleva dans ses bras et l'assit doucement sur un petit monticule, le dos appuyé contre le tronc d'un chêne.

— Que vous est-il arrivé Mademoiselle ? lui dit-il alors, comment vous trouvez-vous maintenant ?

— Je souffre beaucoup, Monsieur, je viens d'être mordu par un serpent, une vipère peut-être, car je sais qu'il y en a quelque fois ici, et voyez comme mon bras et ma main sont déjà enflés.

Kéralin examina la blessure.

— Vipère ou non, dit-il à M. d'Ambert, qui l'avait rejoint, ceci demande un prompt secours et nous sommes loin de toute habitation ; permettez-moi donc de faire usage du seul remède que nous puissions employer en ce moment.

Et, sans attendre la réponse, il s'empara de la main de Thérèse et se mit à sucer fortement la plaie béante.

— Ce que vous faites là est très imprudent, jeune

homme, balbutia le Conseiller, plus ému qu'il n'eût voulu le paraître, tout en soutenant dans ses bras la jeune fille presque évanouie, de peur ou de souffrance.

Au même instant le bruit d'un chariot cahotant se fit entendre dans le lointain.

— Dieu soit loué ! dit M. d'Ambert, il nous arrive du secours.

C'était une charrette retournant d'un village voisin, où son conducteur avait été porter des fagots.

— Holà ho ! braves gens ! venez par ici, s'il vous plait, cria-t-il de toutes ses forces.

— Tiens ! dit le paysan, qui conduisait la charrette, c'est vous, Monsieur le Conseiller, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Transporter jusqu'à Mérange ma nièce qui vient de se trouver mal.

— Ah ! pauvre demoiselle Thérèse, si bonne et si gentille, dit le paysan en jetant son vieux manteau sur la charrette où, avec l'aide du capitaine, il avait placé la jeune fille, qui n'avait pas encore repris ses sens.

— Peut-on trouver un médecin dans les environs ? demanda ensuite Kéralin.

— Oui, un bon, M. Thomas, qui demeure là bas dans ce gros village, dont vous voyez d'ici le clocher.

— Alors, je vais le chercher au plus vite, tandis que vous, Monsieur le Conseiller, vous accompagnerez votre nièce à Mérange.

Et il s'élança vivement dans la direction qui lui avait été indiquée.

Une heure plus tard, Thérèse, couchée dans son lit et tout à fait revenue de son évanouissement, serrait tendrement la main de Mme d'Ambert, accourue auprès d'elle.

— Je me sens beaucoup mieux, disait la jeune fille, et c'est à M. de Kéralin que j'en suis redevable.

— Peut-être bien, répondit Clotilde, quoiqu'il ne soit pas certain encore que tu aies été mordue par une vipère.

— Je vous assure, ma tante que c'était une vipère de la plus grosse espèce, et que, sans le dévouement de M. de Kéralin, je serais déjà morte à l'heure qu'il est.

— Allons, tâche de te calmer, mon enfant, l'état d'exaltation où tu es ne vaut rien pour une malade.

Le docteur Thomas entra alors dans la chambre à coucher ; il examina la blessure et la pansa avec un onguent qu'il avait apporté dans ce but.

— Il est fort heureux, dit-il, que Monsieur le capitaine ait eu l'idée de sucer de suite cette plaie, c'était certainement ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Vous entendez, chère tante, ne put s'empêcher de dire Thérèse.

— Et maintenant comment nous faut-il traiter cette chère petite malade ? demanda Mme d'Ambert.

— Avec un peu de diète et beaucoup de repos, répondit le docteur.

— Alors nous allons te laisser dormir, ma mignonne.

— Et vous remercirez pour moi Monsieur le capitaine.

— Pour toi et pour moi, tu peux en être sûre.

Et, ayant installé Jeannette dans l'antichambre pour qu'elle fût aux ordres de la jeune fille, elle rejoignit le docteur, qui était descendu au salon et causait avec M. d'Ambert.

— Ainsi tout danger est passé, demanda celui-ci.

— Oui, grâce à la courageuse initiative de Monsieur le capitaine, qui ne sera point victime de son dévouement, puisqu'il a eu soin de ne pas avaler le veain qu'il a sucé fort à propos, mais qui fera bien, par précaution du moins, de suivre pendant quelques jours le petit traitement que je viens de lui prescrire.

— Monsieur, dit Clotilde au jeune officier, en lui tendant la main avec la grâce charmante qui la distinguait, la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir vous veniez d'être blessé en portant secours à une vieille femme et à un petit garçon de notre voisinage ; aujourd'hui c'est à ma fille adoptive que vous avez sauvé la vie peut-être, et, comme je me sens incapable de vous exprimer tout ce que mon cœur éprouve pour vous d'estime et de reconnaissance, permettez-moi de me borner à vous remercier tout simplement pour ma nièce et pour moi.

— Je crois, Madame, que vous vous exagérez beaucoup la valeur du service que j'ai été bien heureux de vous rendre, répondit le capitaine, en portant respectueusement à ses lèvres la main qu'on lui tendait.

— Quoiqu'il en soit, il est certain que nous vous sommes fort obligés, dit à son tour Monsieur d'Ambert, qui venait de reconduire le docteur, mais la nuit arrive et il est grand temps de diner, permettez-moi d'aller voir si l'on y pense à la cuisine.

Le capitaine et M^{me} d'Ambert demeurèrent seuls dans le salon.

— Vous allez donc vous éloigner pour quelque temps, Madame, dit M. de Kéralin, après un instant de silence.

— Pour toujours peut-être, répondit-elle mélancoliquement, car je me sens très malade.

— Que dites-vous là ? s'écria-t-il avec une espèce d'effroi, vous, si jeune encore, si aimable et si appréciée de tous ceux qui vous connaissent ! ah ! chassez bien loin cette affreuse pensée.

— Ma mère est morte à l'âge que je vais atteindre bientôt et de la maladie dont je souffre, dit-elle, et l'on m'a prédit..... mais, j'ai tort de vous entretenir de mes tristes pressentiments, car Dieu seul connaît l'avenir.

Parlons plutôt de vous, Monsieur, vous plaisez-vous à Aix?

— Oui et non, cela dépend des jours, répondit-il en souriant. Aix est une assez belle ville, qui conserve plusieurs restes de son ancienne splendeur; mais j'y vois peu de monde, presque personne.

— Permettez-moi de vous dire que c'est bien votre faute, interrompit gracieusement M^{me} d'Ambert, vous auriez été accueilli avec le plus grand plaisir dans certaines maisons, si vous aviez bien voulu vous y présenter.

— On n'ose pas toujours faire ce qu'on désire, répondit-il en rougissant légèrement, surtout quand on a trop peu d'usage du monde pour ne point se méfier de soi-même. Ayant eu le malheur de perdre ma mère dès ma plus tendre enfance, j'ai été élevé loin de la maison paternelle, et, lorsque je sortis de Saint-Cyr, je fus envoyé presque de suite faire la guerre en Espagne, ce qui n'était pas le moyen de me former aux belles manières.

Cette conservation fut interrompue par l'arrivée de M. d'Ambert, qui venait chercher son convive pour le conduire à la salle manger.

— Adieu, Monsieur, et à demain, j'espère, dit alors Clotilde; moi, je retourne auprès de notre jeune malade.

Les deux hommes restés seuls se mirent promptement à table.

— D'où vient que vous ne mangez pas, capitaine, dit le Conseiller, tout en dévorant une aile de poulet, est-ce que l'air de la campagne vous ôte l'appétit?

— Non. pas précisément, mais les événements de ce jour... que sais-je moi!

— Oui, je comprends, la petite opération que vous avez faite avec tant de courage et de promptitude a bien pu vous bouleverser un peu, mais buvez quelques verres de ce vin de Bordeaux, dont vous me direz des nouvelles, cela vous réconfortera l'estomac, et les bonnes parties que

nous ferons ensuite bien tranquillement, au coin du feu, vous remettront tout à fait.

— Elles y contribueront en effet, dit en souriant le capitaine.

Le jeu dura jusqu'à minuit et fut d'autant plus agréable à M. d'Ambert qu'il gagna toutes les parties.

— Décidément vous êtes très distrait aujourd'hui, dit-il à l'officier, ou, pour parler franchement vous n'êtes pas de force à lutter contre moi. Mais pour peu que cela vous soit agréable, je m'instituerai votre professeur, et, à mon retour d'Italie, je vous donnerai volontiers de bonnes et fréquentes leçons, car, j'ai pour le piquet un goût et une aptitude extraordinaires.

— J'accepte bien volontiers, répondit-il, pour aujourd'hui j'aurai joué à qui perd gagne.

Ils se séparèrent à ces mots, et, dès le point du jour, le capitaine partit à pied pour arriver à temps à l'exercice, annonçant qu'il reviendrait dans la journée prendre des nouvelles des deux malades.

Quelques heures après, le docteur Thomas venait faire sa visite. Il trouva la jeune fille tout à fait rétablie et M^{me} d'Ambert capable de supporter le voyage, à condition cependant de ne le faire qu'à petites journées, et en évitant toute fatigue et surtout toute émotion pénible.

— Cela est plus facile à dire qu'à pratiquer, répondit-elle en souriant, mais je tâcherai de vous obéir.

— Puisqu'il en est ainsi, dit le Conseiller, j'espère que nous pourrons bientôt nous mettre en route.

— Vous le pouvez dès aujourd'hui, si cela vous convient, répondit M. Thomas, qui se retira presque aussitôt, ayant, dans les environs, d'autres malades à visiter.

— Alors voilà qui est bien décidé cette fois, dit Monsieur d'Ambert, nous partirons demain matin à dix heures précises.

— Voici le capitaine de Kéralin, s'écria Thérèse, qui

debout, près de la fenêtre, guettait peut-être son retour ; voyez, mon oncle, comme il a bonne grâce sur ce beau cheval noir qu'il fait galoper plus qu'il n'est prudent de le faire dans ce mauvais chemin.

— Tu as raison, petite, c'est bien lui ma foi ! et je vais le recevoir.

A peine était-il descendu sur la terrasse que le jeune homme y arrivait aussi.

— Tout va pour le mieux, lui cria le Conseiller, le médecin nous quitte à peine et il a trouvé que nous pouvions nous mettre en route ; nous partirons donc demain matin. Veuillez entrer au salon où ces dames vont vous rejoindre.

Clotilde et Thérèse y étaient déjà installées ; la première accueillit le capitaine comme un ancien ami, l'autre osa à peine lever sur lui ses beaux yeux, charmante ainsi dans sa virginale innocence, avec son teint de rose et ses beaux cheveux d'un brun foncé. Elle lui fit un petit salut amical, lui demandant, d'une voix émue, s'il n'avait ressenti aucun fâcheux effet de sa charitable imprudence de la veille.

— Il m'en est resté au contraire un bien doux souvenir, répondit-il presque timidement.

— Ce qui est très naturel, Monsieur, reprit aussitôt Clotilde, car le bien qu'on fait procure à son auteur une vive satisfaction et une joie intime. Nous resterez-vous à dîner ce soir ?

— Cela m'est malheureusement impossible et je dois m'en retourner tout à l'heure. On dit que vous partez demain, oserai-je vous demander si c'est pour bien longtemps ?

— Dieu seul le sait ! reprit Mme d'Ambert, dont le doux et pâle visage se couvrit tout à coup d'une profonde tristesse.

— Nous reviendrons dès que ma chère tante sera

guérie, et j'espère que ce sera bientôt dit alors Thérèse.

— Oui, bientôt, reprit Mme d'Ambert en détournant la tête, pour cacher les larmes qui brillaient sous ses longs cils. Nous allons d'abord à Marseille, où nous passerons un jour ou deux, et de là à Nice et peut-être à Florence, où M. d'Ambert a des amis qu'il serait charmé de revoir, mais il est douteux que je puisse l'accompagner jusque-là.

— Nous reviendrons au printemps, dit Thérèse, et plus tôt peut-être, si la santé de ma tante le permet.

— Aimez-vous les voyages, Mademoiselle ?

— Je l'avais cru jusqu'à présent, Monsieur, mais, à vrai dire, j'ai changé d'avis, et je préférerais cette année passer l'hiver à Aix.

— Oh ! combien je le voudrais aussi ! le climat d'Aix me paraît si doux que vous aurez de la peine à trouver mieux.

— Malheureusement les médecins ne l'ont point jugé ainsi, dit Clotilde.

Cette conversation, à laquelle le Conseiller vint prendre part, se prolongea quelque temps encore ; puis le capitaine prit congé et l'on ne s'occupa plus que des préparatifs du voyage.

(*A suivre*).

C^{te} DU THEIL DE LA ROCHÈRE

LES TARIFS DE PÉNÉTRATION

ET

L'AGRICULTURE FRANÇAISE

La question des tarifs de transport par voie ferrée est devenue aujourd'hui essentielle pour l'agriculture. Le temps n'est plus où les marchés voisins étaient les seuls objectifs visés, les centres territoriaux, où fermiers et propriétaires conduisaient et négociaient leurs récoltes et dont ils rapportaient les outils, les bestiaux et les matières premières nécessaires à leur exploitation. Tout cet ancien état de choses est bouleversé et, que nous le voulions ou non, nous sommes entraînés à procéder en agriculture comme en industrie, par grandes masses. De vastes marchés, dont nos pères ne soupçonnaient même pas l'existence ont été ouverts : d'autres ont été créés ; les fruits et les primeurs de Barbentane et de Cavaillon s'accumulent dans les halles de Paris et des villes du Nord ; les vins de l'Aude, de l'Hérault et du Gard ne sont plus consommés dans un rayon de quelques kilomètres autour des centres de production, mais bien dans tous les pays d'Europe. En retour nos départements méridionaux reçoivent leur outillage agricole des usines du centre ; leurs superphosphates et leurs engrais chimiques de la Somme, des Vosges, du Creusot, voire même d'Allemagne et d'Amérique. Dans ce rapide courant de transactions qui coule du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, le grand commerce manœuvre à l'aise, s'ouvrant des débouchés nouveaux, des entrepôts factices,

accroissant ou diminuant ses réserves suivant les besoins présumés de la consommation, se pliant aux nécessités du moment. L'agriculture française, morcelée, divisée en petites exploitations, écrasée d'impôts, dépourvue de capitaux de réserve, a perdu pied dans la tumultueuse cohue des intérêts divers ligués contre elle. Des fléaux terribles, parmi lesquels le phylloxera occupe incontestablement la première place, sont venus achever sa ruine. L'application inconsidérée et maladroite des principes du libre-échange, de mauvais traités de commerce ont ouvert nos portes toutes grandes à l'importation des denrées étrangères au moment où nos charges s'accroissaient et où nos ressources diminuaient. De très importants intérêts se sont engagés dans le commerce international ; ils ont parlé haut en raison de l'énorme capital et du taux d'influence qu'ils représentaient ; insensiblement ils ont pénétré dans le monde officiel, ils ont envahi les conseils d'administration des chemins de fer et le ministère des travaux publics. Qu'en est-il résulté ? ce fait étrange, qu'au moment de la plus profonde révolution économique dont l'histoire du monde porte la trace, alors que la locomotion à grandes distances par la vapeur a bouleversé l'ancien équilibre de la production et de la consommation, et tandis précisément que l'agriculture française dans sa lutte désespérée compte plus de revers que de succès, les tarifs de transport ont été organisés dans le but exclusif de favoriser l'industrie et dans une ignorance à peine croyable des réels et pressants besoins de l'agriculture. Les grandes compagnies qui se partagent notre territoire combinent entre elles leurs prix de transport, soudent leurs réseaux les uns aux autres par de savantes combinaisons de tarifs, tout comme s'il n'y avait pas de frontières et que l'Europe ne formât qu'un seul et immense État, où les charges seraient égales. Que si une faveur est faite, si le barème des tarifs est

modifié sur quelque point pour permettre à un mode du travail français de se répandre au dehors et de provoquer l'exportation de produits nationaux, neuf fois sur dix, nous pouvons être assurés que c'est l'industrie qui en profite, et nous devons nous estimer encore heureux quand les intérêts ruraux ne sont pas sacrifiés.

L'attention des sociétés et des syndicats agricoles a été appelée sur cette situation. Elles ont fait entendre, à diverses reprises, de vives réclamations, soit auprès des pouvoirs publics, soit auprès des administrations des chemins de fer. Des premières, je ne parlerai pas. Tant que l'agriculture n'aura pas des chambres officielles comme le commerce et l'industrie, tant qu'elle n'aura pas de représentants attitrés, compétents et légalement autorisés à parler en son nom, ses doléances se heurteront contre le mauvais vouloir du Gouvernement, s'il est hostile, contre son ignorance ou son impuissance s'il est favorable.

Quant aux réclamations adressées aux administrations de nos grandes voies ferrées, elles ont eu des fortunes diverses. Les compagnies de chemins de fer, pour être nos contemporaines, n'en sont pas moins arrivées à un âge où il est difficile déjà de rompre avec ses habitudes. Elles ont un plan d'exploitation dont les grandes lignes sont très nettement arrêtées et dont elles ne veulent pas s'écarter ; elles jouent de leurs tarifs, de leurs réseaux et de leurs cahiers des charges avec une impeccable correction et une rigoureuse méthode ; les traditions de la première heure, les principes qui ont présidé aux débuts de leur exploitation commerciale, sont restés comme le code auquel on ne doit pas toucher : elles en développent avec une merveilleuse habileté les conséquences, la jurisprudence pour ainsi dire ; mais elles se refusent énergiquement à en modifier les articles primordiaux. Aussi quand les demandes de l'agriculture portent sur certaines améliorations facilement réalisables dans le

cadre tracé d'avance, les grandes compagnies, rendons-leur cette justice, se montrent généralement bienveillantes et assez disposées à nous donner satisfaction. Que si au contraire nos doléances atteignent ou même effleurent seulement l'harmonie préméditée, la jurisprudence formulée, elles sont impitoyablement rejetées, fussent-elles aussi justifiées que possible. Le malheur est qu'au point de départ, l'agriculture a été négligée et que le plan des tarifs a été conçu en vue des plus lointains développements de l'industrie, tandis que la culture du sol était considérée comme devant rester stationnaire.

Mais les codes ne sont pas éternels et de temps en temps on éprouve le besoin non plus seulement de les réviser, mais encore de les refondre et de les remettre en harmonie avec les besoins et les mœurs nouvelles. Il en sera de même des principes appliqués en matière de tarification de transports. Il nous importe à nous, agriculteurs, de hâter ce moment par nos recherches et nos revendications raisonnées et incessantes. Nous ne pouvons ni ne devons demander l'impossible ; mais dans la limite des choses justes et raisonnables, il y a trop à faire pour que nous laissions dormir cette question. Un de ses côtés, qu'il est le plus urgent à la veille de l'expiration des traités de commerce d'élucider, est celui des tarifs dits de pénétration, qui ont pour principal inconvénient de favoriser l'étranger aux dépens de notre agriculture nationale. Au moment où il nous est permis d'espérer que nous allons revenir à des idées plus saines en matière de douanes, il importe que nous ne nous voyons pas enlever d'un côté ce qui nous est accordé de l'autre.

I

Tout le monde sait comment sont établis les prix de transport par voies ferrées. En vertu des cahiers des charges, les marchandises sont divisées en un certain nombre de séries qui paient plus ou moins, suivant leur poids, leur volume, leur nature et la responsabilité encourue par le transporteur. La taxe par kilomètre est la base du prix de transport, et chaque série de marchandises est soumise à un barème différent (1).

Les grands industriels de la France ou de l'étranger n'ont pas tardé à reconnaître que les prix de transport, soit pour la réception des matières premières nécessaires à leur travail, soit pour l'enlèvement de leurs produits, entraient largement en ligne de compte dans leurs prix de revient et de vente. Produire à meilleur marché que ses concurrents, c'est l'impérieuse loi de l'industrie moderne. Ils ont donc été conduits soit à se servir des lignes récemment créées soit même à solliciter la création de nouvelles lignes plus économiques. C'est à ce besoin de raccourcir les distances dans la limite du possible que sont dûs les grands travaux de percement des montagnes auxquels nous avons assisté ou qui sont encore en préparation, les tunnels du Mont-Cenis, de l'Arberg, du Simplon, du Saint-Gothard, etc., etc.

La France, par sa situation géographique, a toujours été un pays de grand transit, d'une part entre l'Orient méditerranéen et l'Angleterre, d'autre part entre la péninsule Ibérique et le nord de l'Europe. La création des

(1) Ajoutons que les tarifs des cahiers des charges ne sont plus aujourd'hui que théoriques. Les compagnies appliquent, dans la presque totalité des cas, des tarifs différentiels, c'est à dire à base kilométrique variant avec la distance. Cette base est de tant pour les 100 premiers kilomètres, un peu plus faible pour les suivants, et ainsi de suite.

nouvelles voies ferrées, donnant libre communication entre l'Italie et la Belgique, aurait eu pour résultat de nous enlever une partie de ce transit. Qu'ont fait nos grandes compagnies pour retenir ce courant d'affaires qui allait couler autre part ? Elles ont consenti sur leur barème kilométrique des diminutions proportionnelles à l'économie qu'auraient faites les marchandises transportées en empruntant les nouvelles voies étrangères. Elles ont noué des relations avec les compagnies Espagnoles, Italiennes, Suisses, Allemandes et Belges, moyennant lesquelles des concessions mutuelles étaient faites de part et d'autre et certaines marchandises transportées par les parties contractantes à des prix très réduits.

On comprend dès lors tout de suite la complexité des intérêts engagés et l'entrelacement des conventions qui en est résulté : conventions des compagnies françaises entre elles, conventions de certaines compagnies françaises avec une ou plusieurs compagnies étrangères ; diminution des tarifs sur telle ou telle marchandise à l'exclusion de telle ou telle autre ; concessions mutuelles, mais non point générales, mais faites sur certaines séries ou même sur quelques articles seulement de ces séries ; une marchandise étrangère jouissant d'une diminution de tarif sur nos lignes, une autre à peu près similaire, mais dont le transit nous importe peu, en étant exclue, et réciproquement la même chose se produisant pour nos marchandises transportées à l'étranger.

Si l'effort des compagnies s'était borné à retenir le transit sollicité par ailleurs, rien de mieux et nous n'aurions que des félicitations à leur adresser. Il n'en a malheureusement pas été ainsi. Tout arrangement suppose des concessions réciproques. En retour des avantages que nous demandions, il fallait faire des sacrifices de notre côté. La justice commandait de répartir équitablement ces sacrifices sur toutes les branches du travail na-

tional et d'en alléger le poids par la division. Mais l'agriculture était la grande muette : elle se plaignait d'autant moins que tout en souffrant beaucoup, elle n'avait pas encore conscience du pourquoi de son malaise et des nouvelles conditions économiques au milieu desquelles elle avait à se mouvoir. On rejeta donc sur elle tout le poids des sacrifices à consentir et l'on en fit l'holocauste offert aux exigences de la dévorante industrie moderne.

Il en est résulté que les conventions internationales entre compagnies de chemins de fer ont été faites non seulement en dehors, mais contre l'agriculture. Les tarifs internationaux sont devenus, quoi que prétendent les compagnies, de véritables tarifs de pénétration, non plus pour le transit des marchandises circulant sur notre territoire, mais pour l'importation de denrées agricoles étrangères qui entrent dans notre pays pour n'en plus sortir, et se présentent sur nos marchés avec des prix avilis à volonté par le commerce international. Le consommateur ne profite guère en effet de cette invasion des produits Espagnols ou Italiens par exemple ; mais les intermédiaires, agissant par grande masse, détenteurs de stocks considérables qu'ils font circuler à prix réduits, peuvent écraser notre propre production agricole et créer ainsi artificiellement des soubresauts de cours dont ils savent user largement. Il y a même plus : grâce à ces tarifs internationaux, des centres de production maraîchère ont été créés à l'étranger, et l'honorable Président de la Société d'agriculture de Vaucluse (1) a pu affirmer sans crainte d'être démenti qu'un nouveau tarif de grande

(1) M. le commandant Ducos, à qui l'agriculture française doit une grande reconnaissance pour son initiative persévérante et l'énorme somme de travail qu'il a déployée pour éclaircir la question et recueillir les premiers documents : je lui exprime, une fois pour toutes, mes remerciements pour les renseignements qu'il a bien voulu me fournir et lui rapporte tout l'honneur de ce que cette étude peut contenir d'utile. Je ne veux point aussi oublier parmi les lutteurs de la première heure M. le marquis de l'Espine, président honoraire de la société d'agriculture de Vaucluse.

vitesse pour l'importation des légumes et fruits frais, visant dix-neuf nouvelles gares italiennes, parmi lesquelles Palerme, à 2.700 kilomètres de Paris, avait été tout récemment soumis à l'approbation ministérielle. Une fois engagées en effet dans cette direction, les grandes compagnies n'ont pas cru devoir retourner en arrière. y trouvant l'avantage de leurs actionnaires et de leurs administrateurs, elles n'ont pas voulu entendre les doléances des agriculteurs et ont répondu soit en déniaut les chiffres invoqués, soit en rejetant la responsabilité sur des circonstances indépendantes de leur volonté ou sur des tierces parties, telles que l'Etat ou les sociétés étrangères. Il est difficile sans doute de se retrouver au milieu de la complication des tarifs, plus difficile encore de dégager nettement la part qui revient à chaque compagnie dans le prix total d'un transport. Grâce cependant à de persévérantes recherches, à une sorte d'enquête minutieuse faite par les divers comices et syndicats de France, quelques chiffres ont pu être recueillis, qui n'ont pas été discutés et dont il est utile d'extraire l'enseignement pour les produits agricoles qui concernent plus particulièrement nos départements du Sud-Est.

Vins. — Je n'insisterai pas sur cette douloureuse constatation que le phylloxera en ravageant nos vignobles, avait rendu la production vinicole Française inférieure aux besoins de notre consommation. La situation parut assez grave à la compagnie de Lyon pour qu'elle joignit ses efforts à ceux du gouvernement et des sociétés agricoles pour encourager la lutte contre le phylloxera et mit à la disposition des vignerons à des prix très réduits le sulfure de carbone, des pals injecteurs, des moniteurs expérimentés : elle alla même jusqu'à créer des inspecteurs pour ce service spécial et nous sommes heureux de rendre justice au zèle plus méritoire qu'heureux déployé

par cette compagnie et ses agents. Mais entre temps et pendant que nos vignobles se reconstituaient petit à petit avec une désespérante lenteur, nos voisins d'Italie et d'Espagne, plus heureux que nous et encore indemnes du terrible puceron, multiplièrent leurs plantations. Ils réussirent et bientôt, les compagnies Françaises plus particulièrement intéressées, celles du Midi et de Lyon, concluaient avec les compagnies Italiennes et Espagnoles des arrangements destinés à retenir le transit des vins étrangers et à faciliter même leur entrée sur notre territoire. Or, les tarifs conclus dans les moments de crise sont demeurés les mêmes, bien qu'aujourd'hui notre situation vinicole se soit complètement modifiée, et rien n'a été fait pour rétablir en faveur de nos vins Français, l'équilibre détruit dans la période la plus lamentable peut-être de notre histoire agricole.

Voici quelques exemples : une tonne de vin Français (10 hectolitres) expédiée de Cette à Paris paie un transport de 38 fr. 70, auxquels il convient d'ajouter 1 franc de frais de chargement et de déchargement, dont les produits étrangers sont dispensés ou qui du moins pour eux s'acquittent avec le droit principal, soit au total 39 fr. 70 c.

Une tonne de vin Français partant d'Arles pour Paris paie un transport de 38 fr. 90 centimes.

Par contre une tonne de vin d'Espagne ou d'Italie, entrant en France sur Paris ne paie à la même compagnie de Lyon pour frais de transport sur le même réseau jusqu'à Paris que :

de Cette et d'Arles à Paris. 28 fr. 50

Dans le premier cas une prime de 11 fr. 20 et dans le second de 10 fr. 40 est consentie au profit de l'étranger.

Mais, disent les défenseurs des Compagnies, de quoi vous plaignez vous ? Ce n'est pas autre chose que l'application de la règle des prix de transport basés sur un barème kilométrique décroissant avec la distance. Les

vins d'Espagne et d'Italie viennent de très loin, ils ont à supporter en dehors du réseau P. L. M. d'autres frais de transport, de telle sorte qu'ils arrivent à Paris en acquittant un frêt total de 52 francs par tonne, bien supérieur à celui de 39 fr. 70 ou de 38 fr. 90 déboursé par vos vins, En abaissant leurs tarifs les compagnies n'ont eu d'autre but que de retenir un transit qui sans cela aurait suivi d'autres voies, sans que vous eussiez rien à gagner.

Il y a en effet d'autres manières de diriger sur Paris et le Nord les vins d'Espagne et d'Italie, celle de la mer par exemple. Le maintien des anciens tarifs n'aurait eu d'autre résultat que de faire passer les marchandises par mer, *via* Rouen ou le Havre, et cela *pour la majeure partie sous pavillon étranger*, de telle sorte que ni la marine française, ni l'industrie des chemins de fer ni l'agriculture n'y auraient trouvé leur compte. Il y aurait eu perte pour tout le monde et finalement pour le trésor public, garant des obligations émises par les grandes compagnies pour l'achèvement du troisième réseau.

L'argumentation paraît solide ; mais n'équivoquons pas. Oui les vins étrangers passant par Cette ou par saint Louis payent 52 francs pour arriver à Paris, c'est un fait indéniable. Oui encore, il est à peu près certain que ces vins passeraient par la mer si la voie de terre leur était fermée pour cause de cherté de transport. Il est très naturel, il est même très louable que les grandes Compagnies fassent tous leurs efforts pour conserver leur transit et accroître leur prospérité. Mais nous voudrions qu'à chaque détaxe pour l'étranger corresponde un dégrèvement pour l'intérieur. Ce dont nous nous plaignons, ce que nous affirmons, c'est que pour parcourir les 780 kilomètres qui séparent Cette de la mer les vins Français payent par hectolitre 1 fr 12 c. de plus que les vins étrangers. On ne saurait ici invoquer la règle du tarif à base kilométrique décroissant avec la distance. Les vins débarqués à l'en-

trepôt de Cette exigent la même manutention, la même dépense de personnel, de machines et de charbons que les vins Français apportés en gare. Ils partent du même point, vont au même lieu, en tout semblables sauf en ceci, que le fût Espagnol est traité en privilégié. Et dès lors il y a quelque fondement, ce me semble, à dire que dans ces conditions il n'y a plus de droit prohibitif qui tienne, puisque les compagnies sont maîtresses d'annihiler en partie l'effet de ces droits par des détaxes de tarif. J'en citerai tout à l'heure un exemple des plus saisissants pour les raisins frais Italiens ; pour le moment il suffira de constater que le droit de 2 francs qui frappe les vins Espagnols et Portugais se trouve en fait réduit à 90 centimes du chef du tarif international de pénétration.

La Chambre de commerce de Cette le rappelait tout récemment avec beaucoup de clarté et traduisait fidèlement la pensée de tous les viticulteurs, lorsqu'elle demandait non pas une surélévation de tarif pour l'étranger, mais un abaissement de tarifs pour nos produits. C'est l'égalité de traitement que nous poursuivons et pas autre chose. Tant que cette égalité ne sera pas proclamée, comme un principe immuable, notre viticulture ne sera jamais assurée du lendemain. Qui nous dit en effet quand un droit de 12 ou de 20 francs aura été voté sur les vins Espagnols, que la construction de nouvelles lignes, le percement d'un tunnel sous les Pyrénées ne viendront pas abréger les distances et ne permettront pas aux compagnies intéressées la composition d'un nouveau tarif qui rendra presque insignifiant le droit sollicité par le pays et voté par les chambres. Or ce n'est point une hypothèse en l'air que j'é mets là. En ce moment, le gouvernement Espagnol presse activement les études du chemin de fer Franco-Pyrénéen, par la vallée de Noguera-Pallarès jusqu'à Saint-Girons dans l'Ariège. Les représentants des provinces Catalanes poussent les Ministres

à mettre le plus tôt possible en adjudication cette voie ferrée, qui assurera une communication plus directe et plus rapide que toutes les voies actuellement existantes entre le littoral méditerranéen Espagnol et le Midi de la France. Ne semble-t-il pas qu'on veuille être prêt chez nos voisins à répondre par l'ouverture de cette ligne à la dénonciation du traité de commerce de 1892.

Je sais bien que les défenseurs des compagnies, le journal le *Temps* entre autres, qui a consacré tout un long article à réfuter les allégations de l'honorable commandant Ducos, ne veulent pas entendre parler de décomposition des tarifs. Vous ne devez considérer, dit-il aux agriculteurs, que le prix total du transport, cela seul vous intéresse. D'ailleurs vous vous égarez dans ces complications de tarifs; vous perdez de vue ce qu'on appelle les *soudures* qui en bien des cas modifient vos chiffres.

Mais c'est que précisément les tarifs de soudures ne sont applicables que sur notre territoire et sur les embranchements de nos grandes lignes. La marchandise étrangère arrive franche et nette de toutes ces complications à une de nos grandes gares d'expédition; elle est dirigée droit sur Paris ou sur toute autre grande ville du réseau. Nos produits au contraire, avant d'arriver à une des gares de triage du réseau direct, passent quelquefois par deux, trois embranchements et sont alors soumis à ces tarifs de soudures, si compliqués qu'ils font le désespoir des employés des chemins de fer et donnent lieu à d'incessantes réclamations. Nous comprenons d'ailleurs très bien la résistance que l'on nous oppose à décomposer les tarifs internationaux et à nous faire connaître d'une façon exacte la part qui revient aux compagnies françaises dans le prix global d'une expédition. Là, en effet, est le nœud de la question, et il importe de ne pas laisser égarer la discussion sur un autre terrain. Une

marchandise étrangère doit être saisie à son entrée en France par notre législation fiscale, de façon à rétablir l'équilibre et à la mettre à peu près au même prix de revient que les produits français. Faut-il répéter que notre agriculture supporte plus d'impôts directs et indirects que toutes les autres, qu'elle paie la main-d'œuvre plus cher et une contribution plus lourde au commerce intermédiaire que partout ailleurs ; que dans ces conditions elle ne peut vivre que si des droits douaniers compensateurs viennent contre-balancer notre infériorité manifeste. Or si une tonne de vin fait le même voyage pour onze francs de moins qu'une autre, la compensation est faite à rebours et une nouvelle surcharge est ajoutée au poids sous lequel succombe la production nationale. Or les chiffres que j'ai cités dans le courant de la discussion ont été publiés aux mois de juin et de décembre 1889 dans le *Bulletin agricole* de Vaucluse ; on a relevé quelques erreurs de détail, aussitôt corrigées, avec une acrimonie qui prouve qu'ils ne sont pas demeurés inaperçus ; mais ils n'ont point été démentis dans leur ensemble et, jusqu'à preuve du contraire, nous sommes autorisés à les considérer comme absolument exacts et à reposer notre dilemme. Ou l'agriculture française a droit à une protection juste et raisonnable, et alors on doit, dès à présent, dans l'intérêt même du consommateur, lui faciliter les moyens de transporter ses produits sur le même pied d'égalité que les compagnies accordent aux marchandises étrangères, ou la politique du libre-échange doit triompher, et il n'est plus besoin dès lors de formules douceuses et de menus procédés de courtoisie.

Légumes et fruits frais : — Voici un autre exemple moins général, sans doute, mais qui touche trois départements du sud-est et non des moins importants pour la culture maraîchère, le Var, les Bouches-du-Rhône et la

Vaucluse. Disons tout d'abord qu'il existe une différence très sensible entre le prix du transport des fruits frais et des légumes frais. Les fruits et raisins paient de Tarascon à Paris 204 fr, 70 cent. par tonne, tandis que les légumes frais ne paient pour la même distance que 155 fr. 25 cent. Il y a là une inégalité d'autant plus choquante que la production et le commerce des fruits et raisins a pris depuis quelque temps une grande extension et qu'il n'est ni plus difficile ni plus dangereux de transporter une corbeille d'abricots qu'un panier de tomates. Dans le courant de 1888, la société d'agriculture de Vaucluse sollicita très humblement de la compagnie de Lyon l'application du même barème de transport aux fruits et aux légumes. La demande fut repoussée purement et simplement sans motif et sans phrase. La société pensa, dès lors, à s'inquiéter des conditions faites aux fruits espagnols, et plus particulièrement des raisins venant de Barcelone et convoyés à partir de Cette au prix d'un tarif international spécial et exceptionnel, commun aux trois Compagnies Nord-Espagne, Midi, Lyon, et elle constata que la faveur vainement demandée pour les fruits français était en principe et depuis longtemps accordée aux fruits espagnols suivants : oranges, citrons, grenades et *raisins frais*. S'appuyant sur ce précédent, elle renouvela ses instances en restreignant sa prière aux quatre fruits français par excellence, abricots, pêches, cerises et raisins frais. Nouveau refus.

Si j'ai raconté tout au long ce petit incident, c'est qu'il est très significatif et montre combien les réclamations les plus justes formulées par les agriculteurs sont peu écoutées, en raison même de l'isolement où se trouvent les sociétés qui parlent en leur nom. Il est évident que la revision des tarifs sollicitée par la société de Vaucluse a son similaire dans chaque département et que toutes les régions de la France ont un *desideratum* à formuler.

Mais comme les réclamations se produisent individuellement, qu'elles ne sont appuyées ni par les pouvoirs publics ni par les courants d'opinion nécessaires pour triompher des grands abus, on nous oppose la force d'inertie et l'on a facilement raison de notre faiblesse relative.

Du moins la question du transport des raisins frais touche de si près à celle de la production du vin, elle a un intérêt si général, que sur ce point il me paraît bon de grouper quelques nouveaux chiffres et d'appeler l'attention de tous les viticulteurs du midi.

La tonne de raisins frais est transportée de Barcelone à Paris (1147 kil.) pour le prix de 290 francs à répartir entre les trois compagnies précitées. La part revenant à la Compagnie de Lyon sur le prix global de transport pour la distance de Cette à Paris est de 199 fr. 70 cent. D'autre part on relève pour cette même marchandise sur le barème du tarif G. V. n° 10 les prix suivants :

De Cette à Paris (781 k.).....	213 fr. 65 c.
De Tarascon à Paris (746 k.).....	204 70 »
d'Avignon à Paris (724)	200 30 »

Mais ce n'est pas tout et si nous nous retournons du côté de notre frontière italienne, nous allons faire ici une constatation douloureuse qui va démontrer jusqu'à l'évidence le bien-fondé de l'argument que j'invoquais tout à l'heure ; à quoi bon des tarifs de douane, si les grandes Compagnies peuvent les atténuer ou même les supprimer à leur gré ?

Jusqu'en 1887 le prix de transport des fruits et légumes frais italiens sans distinction était ainsi fixé : de Milan à Paris, 218 fr. la tonne ; de Turin même destination, 193 francs.

En 1887 les négociations commerciales avec l'Italie sont rompues ; la guerre des tarifs commence et les chambres, expression de la volonté nationale, votent sur les produits italiens, les droits suivants :

75 fr. par tonne de raisins frais ;
 10 fr. par tonne de fruits ;
 50 fr. pour les légumes.

On remarquera l'énormité du droit sur les raisins ; il est en effet destiné à empêcher le vin italien d'entrer en France sous forme de pilules, suivant la pittoresque expression des viticulteurs bourguignons.

Presque immédiatement, les compagnies soumettent à l'approbation ministérielle et obtiennent l'homologation d'un tarif qui apporte les modifications suivantes aux tarifs internationaux :

Avant 1887 le prix du transport des fruits et légumes frais italien à destination de Paris était de :

De Milan..... 218 fr. par tonne.

De Turin..... 193 —

A partir de 1887 et par suite de l'homologation du tarif précité, ces prix sont unifiés et réduits à 140 fr. par tonne, soit que les marchandises partent de la gare de Milan, soit qu'elles partent de Turin.

Le droit de 75 francs sur les raisins italiens est donc réduit à 15 francs par tonne, tandis qu'une véritable prime de 40 à 50 francs est accordée aux légumes et fruits frais.

De pareils errements dans le passé nous autorisent à tout craindre pour l'avenir.

Moutons : — Il s'est formé une Société allemande représentée à Paris par un sieur Lowys, et qui a pour seul objectif l'importation en France de moutons abattus. Les bureaux de cette compagnie sont situés à Paris, rue de Dunkerque, et dans l'intérieur même de la gare du Nord. Elle reçoit tous les jours de Berlin ou de Vienne 300 moutons renfermés dans un wagon glacière spécial. Passons sur les procédés spéciaux de conservation employés pour ce genre d'industrie, et arrivons tout de suite aux frais de transport supportés par ces envois quotidiens.

La tonne de viande abattue et conservée paie pour venir de Vienne à Paris, savoir :

De Vienne à Delle-frontière..... 73 fr. 50

De Delle (Est) à Paris (Nord)..... 73 70

Total..... 147 fr. 20

La même tonne de viande arrivant de Berlin à Paris (*via* Wenckelredt, Belgique) paie pour un parcours de 1.079 kilomètres, 113 fr. 33 cent.

Le prix total de transport d'un wagon-glacière contenant 300 moutons et d'un poids de 6,000 kilos, revient donc de Berlin à Paris à 679 fr. 95 c.; de Vienne à Paris, à 883 fr. 20 cent., soit, par chaque mouton, 2 fr. 266 de Berlin et 2 fr. 944 de Vienne.

Prenons sur notre réseau une gare correspondante à la distance de Paris à Berlin, Antibes par exemple : un mouton abattu à Antibes, pesant 20 kilos, coûterait 9 fr. 136, d'après les tarifs ordinaires. Si l'on demandait l'application du tarif spécial G. V., n° 18, on peut envoyer un minimum de 50 kilogr., soit deux moutons environ, au prix de 13 fr. 55 cent.; le prix de chacun d'eux serait encore de 6 fr. 50 cent. et supérieur au prix du mouton allemand.

« Les wagons-glacières appartenant à la compagnie « P.-L.-M. et circulant sur son réseau font l'objet des « tarifs spéciaux G. V. n° 10 et 14.

« Un wagon-glacière expédié d'Antibes à Paris (distance égale à celle de Berlin à Paris) et transportant « 6,000 kilos de marchandises, représentant le poids de « 300 moutons abattus, coûterait 1,570 fr. 20 cent,

« Le prix de transport d'un mouton abattu en wagon- « glacière sur le réseau français et avec le matériel fran- « çais reviendrait donc à 5 fr. 20 cent. Mais il y a lieu de « remarquer que ce matériel spécial n'existe pas; les « wagons-glacières de P.-L.-M. ne sont pas construits

« comme les wagons Allemands et spécialement aménagés pour le transport des viandes abattues. Ils ne sont utilisés que pour le transport de la bière et des légumes ou fruits frais.

« Nos moutons, qui n'ont à acquitter ni les droits de douane, ni les droits de statistique, imposés aux moutons étrangers, paient donc encore un prix plus élevé que ces moutons.

« Nous rappelons, en effet, que le mouton abattu venant de Berlin coûte 2 fr. 266 de transport et que le mouton autrichien coûte 2 fr. 944, ce qui, avec l'adjonction de 0,70 à 0,75 cent. de droits d'entrée et de statistique, représente 3 fr. pour l'un et 3 fr. 70 cent. pour l'autre » (1).

Il serait trop facile de multiplier ces exemples. Que chaque société agricole ouvre une enquête parmi ses membres, que chaque syndicat catalogue avec soin dans ses archives et compulse les feuilles d'expédition et les lettres de voiture des marchandises envoyées et reçues, et dans chaque branche de l'industrie rurale il se dégagera des anomalies aussi bizarres, aussi injustes que celles que nous avons signalées. Il est très important que ce dossier soit formé avant l'échéance de 1892, que les conclusions en reposent sur des chiffres d'une indiscutable brutalité, afin que l'on ne puisse plus se réfugier derrière un silence méprisant ou de vagues théories générales sur les transports internationaux. De trop graves intérêts sont engagés pour que l'agriculture française puisse se contenter de quelques satisfactions dérisoires, telles qu'abaissements insignifiants de quelques tarifs de soudure, bons de demi-place accordés aux membres des groupes agricoles voyageant en corps. Des réformes

(1) *Bulletin de la Société d'agriculture de Vaucluse*, déc. 1889, p. 417. Les personnes que cette matière intéressent trouveront auprès de cette société et de son éminent président tous les renseignements qui pourraient leur être utiles.

plus sérieuses s'imposent et les colossaux manèges de fonds et de marchandises que remue la grande industrie ne doivent pas faire sacrifier les intérêts ruraux tout aussi essentiels, que dis-je ? plus essentiels certes, car ils sont la base fondamentale et industrielle de la richesse et de l'indépendance nationale.

II

Le grand tort et la faiblesse des revendications agricoles a toujours été leur manque d'unité et parfois aussi, il faut bien le dire, leur manque de caractère pratique. Chaque région ne voyant que l'intérêt local, il était facile de les opposer les unes aux autres et de les réduire ainsi à l'impuissance. C'est le grand honneur de la société des agriculteurs de France et des syndicats d'avoir coordonné toutes ces forces isolées et d'avoir formé une armée où n'existaient avant que des groupes de tirailleurs. Dans une matière aussi délicate que celle des transports internationaux, la méthode, la discipline, la solidarité s'imposent plus que jamais ; une fausse démarche peut retarder le succès de plusieurs années, et chaque année de détresse est une nouvelle perte infligée à la richesse de la France. Il est donc nécessaire d'examiner de très près quels sont les moyens d'action que nous pouvons avoir sur les compagnies de chemins de fer et dans quelle mesure nous pouvons remédier aux abus signalés et à signaler.

Et tout d'abord il faut bien préciser le caractère et la portée morale des réclamations dont la Société des agriculteurs de France s'est déjà faite à diverses reprises l'interprète. Ce ne sont point des revendications passionnées, haineuses, et ce n'est point dans notre langage que résonnent les grands mots malsonnants de « *féodalité financière* », de « *privilèges à détruire* ». Bien au con-

traire, la vivacité de nos doléances a été quelquefois amortie, à tort peut-être, par la crainte de paraître prêter un appui aux théories révolutionnaires qui ont peu de succès dans nos campagnes encore robustes et saines. Les sociétés les plus tenaces, les syndicats les plus obstinés ne poursuivent qu'un but : égaliser les conditions dans lesquelles s'exerce le travail national avec celles qui sont faites au travail étranger. Elles ont cru, elles croient encore à l'ignorance réelle plus qu'au parti pris et des compagnies mal informées, elles appellent aux compagnies bien informées.

Elles ont souvent aussi appelé à leur aide l'état, qui exerce en définitive un contrôle à peu près souverain en matière de tarifs, et n'ont pas obtenu, il faut bien le dire, des réponses aussi satisfaisantes qu'elles étaient en droit de l'espérer. On leur a objecté les engagements antérieurs pris par l'état, l'impossibilité de toucher à une partie de l'édifice sans en ébranler l'ensemble, la nécessité de respecter des conventions solennelles, mille autres prétextes qui se résument dans ce mot d'un personnage très influent au ministère des travaux publics. qui sollicité par je ne sais plus quel syndicat agricole, ne put s'empêcher de s'écrier : « Mais c'est une question trop misérable, ce n'est pas même un intérêt d'arrondissement, c'est un intérêt de canton. » Nous croyons au contraire que sans aller jusqu'à des mesures radicales, comme la violation de la foi jurée, on peut arriver légalement et sans secousse à atténuer dans une large mesure les maux dont nous nous plaignons.

Les relations des grandes compagnies avec l'État sont actuellement régies par les célèbres conventions de 1883. Elles accordent aux compagnies seules l'initiative de toute modification aux barèmes des prix de transport stipulés dans les cahiers des charges. Remarquons en passant que les cahiers des charges ont été rédigés à l'époque

déjà ancienne et primitive de la fondation des chemins de fer, et que ces prix sont des prix *maximum*, devenus inapplicables par suite des progrès de la viabilité et de fait toujours inappliqués.

L'État, lui, n'a conservé qu'un droit de veto ; il peut, lorsqu'un nouveau tarif est proposé par une compagnie, accorder ou refuser son homologation.

Ceci posé, que se passe-t-il lorsque l'état refuse son approbation. Si le nouveau projet de tarif s'applique à des voyages de marchandises déjà réglementés, à des parcours déjà régis par des tarifs particuliers antérieurs, le refus d'homologation n'a d'autre effet que d'empêcher la mise en vigueur du nouveau tarif et de laisser les choses et l'état sous l'empire du dernier tarif homologué. Mais si, au contraire, le nouveau tarif s'applique à un parcours tout neuf, (qu'on nous pardonne l'expression) ou à une marchandise non visée par un tarif particulier de faveur, c'est le tarif primitif, l'énorme tarif maximum qui va s'appliquer mathématiquement et sans objection ; la marchandise parcourt tant de kilomètres ; elle paye tant.

Remarquons en passant que la presque totalité des nouveaux tarifs soumis au ministre, pour ne pas dire tous, ont pour but de faire des moyennes et d'abaisser le prix de parcours des marchandises, soit en les déclassant et en les ramenant à des séries plus économiques, soit surtout en ne tenant pas compte de la distance parcourue sur certains embranchements, soit enfin en abaissant le prix des transports à grande distance, ou bien en appliquant non plus un barème kilométrique, mais un barème par zones enfermées dans une série de circonférences idéales et décroissant avec la distance.

Or les tarifs internationaux soumis à l'approbation ministérielle n'affectent que des parcours à grande distance, et c'est le principal motif invoqué par les compagnies

pour justifier les abaissements proposés. Mais le ministre a toujours le droit de refuser l'homologation, et, dans ce cas, qu'arrive-t-il ? Les marchandises arrivant de l'étranger à une gare frontière ne payeront jamais moins que les marchandises françaises. Le refus d'homologation ne pourrait pas ici avoir l'inconvénient de replacer un produit national sous les exigences du tarif du cahier des charges.

Donc le ministre peut refuser l'homologation d'un tarif international et il le doit, toutes les fois qu'il constatera un détriment infligé à notre agriculture. Le mal est que la procédure suivie pour l'examen des tarifs est absolument défectueuse en ce qui touche les intérêts agricoles et que le ministère des Travaux publics, excellemment organisé pour tout ce qui a trait à la vérification des travaux et des calculs théoriques, est absolument incompetent en matière commerciale ou agricole. Le ministre, pour accorder ou refuser son autorisation, se base sur les conclusions d'un comité dit : *Comité consultatif des Chemins de fer* dont l'avis est en définitive toujours accepté. Or le comité comprend beaucoup d'ingénieurs, beaucoup de personnages officiels, mais pas d'autre représentant de l'agriculture qu'un directeur du Ministère, très honorable sans doute, mais auquel il faudrait supposer la science infuse pour pouvoir résoudre toutes les questions en litige et que son isolement d'ailleurs prive de toute influence sérieuse. De plus, le comité a dans son dossier, les propositions de la compagnie, le rapport des inspecteurs de l'État, enfin l'avis des *chambres de commerce* intéressées, mais d'agriculteurs, il n'en est point question, toujours sous le fallacieux prétexte qu'il n'y a point de représentation officielle des intérêts ruraux. D'ailleurs, dès qu'il s'agit d'agriculture, on sait que tout le monde se croit plus ou moins compétent, et tout membre du comité, qui possède un jardin

de plaisance aux environs de Paris, pense sérieusement posséder tous les secrets de l'agronomie et avoir pénétré les vœux et les besoins des travailleurs ruraux lorsqu'il a causé avec son jardinier. Que d'erreurs auraient cependant été évitées ! Que d'homologations, dont l'effet a été désastreux pour notre agriculture, auraient été refusées, si dans le conseil appelé à délibérer sur les propositions des compagnies, l'agriculture avait pu faire entendre une voix autorisée. La conclusion s'impose d'elle-même ; d'une part renforcer le comité consultatif ministériel d'un nombre suffisant de membres appartenant au commerce et à l'agriculture, et les bureaux des deux grandes sociétés agricoles contiennent assez de grandes personnalités compétentes pour qu'on ait seulement l'embarras du choix ; d'autre part, n'homologuer un tarif qu'après avoir demandé et joint au dossier l'avis des sociétés agricoles des départements intéressés. Jusqu'au moment où des chambres officielles auront été créées (on sait que la loi d'institution de ces chambres est en instance), le gouvernement ne doit pas hésiter à recourir aux lumières des sociétés d'agriculture, des comices d'arrondissement, et enfin des syndicats agricoles dont on connaît le merveilleux épanouissement. Il est puéril, en effet, de paraître ignorer l'existence de tous ces groupes, qui agissent chacun dans leur sphère, avec beaucoup d'activité et d'intelligence des intérêts locaux.

Ceci, me dira-t-on, a une portée très pratique pour l'avenir, mais ne touche en rien au passé. Or, le chiffre des nouveaux tarifs à proposer est devenu assez restreint, et, pour les anciens tarifs en vigueur, le mal est sans remède. Les compagnies font, en effet, remarquer que les tarifs internationaux sont le résultat des traités passés avec des compagnies étrangères et qu'elles ne sauraient violer les traités. Oui, sans doute, l'atteinte qui a déjà été portée à nos intérêts est grave ; mais elle peut

être accrue dans une plus large mesure encore, dans une telle mesure, je le répète, que toute modification à notre régime douanier dans le sens prohibitif peut en être émoussée et rendue inutile. Au moment où l'attention de la Fédération agricole des neuf départements du Sud-Est a été appelée pour la première fois sur la question, la Société de Vaucluse a pu affirmer, sans crainte d'être démentie, que la compagnie de Lyon était en instance auprès du ministère pour obtenir l'extension d'un tarif international de faveur à *dix-neuf* nouvelles gares italiennes, parmi lesquelles Palerme à 2,700 kil., de Paris et séparée du continent par la mer ; elle a pu également signaler ce fait que des négociations avec une Société maritime étrangère venaient d'être conclues, la Compagnie dite de Don José Ramos, pour accorder aux vins transportés par elle un tarif de faveur et que l'homologation de ce tarif demandé au mois d'octobre 1889 avait été accordée au mois de novembre de la même année, date depuis laquelle il est appliqué. Nous croyons savoir qu'en présence de l'émotion soulevée par la révélation de ces faits l'homologation du premier tarif en question a été ajournée. Nous sommes arrivés trop tard pour le second. Mais on voit, par cet exemple, combien la réforme que nous indiquons a d'importance et quels utiles résultats son admission peut avoir.

Est-il possible d'aller plus loin et, sans revenir sur les traités conclus et en vigueur, d'en atténuer dans une certaine mesure les rigoureux effets ? La réponse à cette question se trouve dans les lettres écrites par les Compagnies au moment de la signature des conventions de 1883 qui contiennent des engagements et des promesses formelles.

Dans le § IV de ces lettres, contre-signées, qu'on ne l'oublie pas par les six grandes compagnies françaises, se trouve la disposition suivante : « En ce qui touche les

« tarifs qui ont pour objet l'importation en France des
 « marchandises de provenance étrangère, nous sommes
 « à la disposition de l'administration pour modifier toute
 « combinaison de prix dont l'effet pourrait être d'altérer
 « les conditions économiques résultant de notre régime
 « douanier, sous la seule réserve que les marchandises
 « qu'ils visent ne soient pas importées en France à plus
 « bas prix par d'autres voies de transport.

Ainsi les compagnies le reconnaissent elles-mêmes ; il peut arriver que par suite de l'abaissement du prix des transports, les lois douanières de la nation deviennent lettre morte. A cette éventualité qui, en 1883, à une échéance aussi éloignée de l'expiration des traités de commerce ne semblait pas devoir se réaliser, les compagnies répondent en prenant un engagement qui ne signifie rien, ou qui signifie ceci : Nous élèverons nos tarifs de transport internationaux, si nous le pouvons, dès que leur abaissement aura pour résultat d'altérer les conditions économiques résultant du système douanier français ; ou si nous ne le pouvons pas, nous réviserons nos tarifs intérieurs de façon à égaliser la situation.

Or si l'on peut soutenir que les vins d'Espagne et d'Italie peuvent se diriger sur Paris et le Nord par la voie plus économique de la mer, on ne peut pas répéter le même argument soit pour les vins venant de la Dalmatie, (*via* Passau), soit pour les primeurs, les légumes et les fruits frais venant de Turin ou de Milan. Ils emprunteront les voies étrangères, me dira-t-on ; mais alors si les chemins de fer suisse, dont les conditions économiques d'exploitation sont à peu près les mêmes que celles des chemins français, peuvent accorder des tarifs de transports réduits, vous pouvez accorder la même faveur aux produits maraichers français, avec d'autant plus de raison que les gares de Barbentane et d'Avignon sont plus rapprochées de Paris, quelque voie qu'on emprunte,

que celles de Milan et Turin. Dans les exemples de décomposition de tarif que j'ai donnés dans la première partie de ce travail, j'ai montré que notamment pour les raisins frais italiens, les compagnies n'avaient pas seulement *suivi*, mais encore *provoqué* une modification à l'état économique créé par notre guerre de tarifs avec l'Italie.

N'est-ce pas le cas ou jamais d'appliquer le § iv des lettres additionnelles aux conventions et de mettre en demeure la compagnie de Lyon de tenir ses engagements? Or, cette mise en demeure était si bien prévue que le dernier paragraphe des six lettres, sauf une, celle de la compagnie du Nord, règle d'avance la procédure : « Dans tous les cas prévus aux § iv, v et vi, l'affaire sera examinée par une commission devant laquelle les compagnies seront entendues et représentées par voix délibératives. Si la commission se prononçait contre leur avis, une seconde délibération aurait lieu dans le délai minimum de deux mois. » Et si la seconde délibération est défavorable aux Compagnies, est-ce que les termes mêmes, la rédaction de cet article ne comportent pas l'engagement tacite qu'elles s'inclineront devant cette décision définitive, Or, qui a entendu parler de cette commission spéciale ! Où, quand, à propos de quoi est-elle entrée en fonctions ? Et n'était-ce pas le cas de lui soumettre la réclamation de la société de Vaucluse au sujet du tarif des légumes et fruits frais ?

En résumé donc trois solutions parfaitement légales, immédiatement applicables, sont acquises :

1° refuser l'homologation de tout nouveau tarif préjudiciable aux intérêts du travail national.

2° agir auprès des compagnies pour obtenir l'exécution de l'engagement pris en 1883, que dans tous les cas où les marchandises étrangères ne peuvent être importées en France à des prix plus bas, par d'autres voies de transport, elles appliquent aux transports intérieurs, soit par

voie de relèvement, soit par voie d'abaissement, les mêmes barèmes de prix que pour les transports internationaux.

3° vérifier et surveiller l'application des tarifs d'exportation dans tous les cas où ils doivent l'être.

Il y aurait en désespoir de cause un moyen suprême de porter remède à la situation. L'état, quelles que soient les conventions qui le lient, ne peut jamais abdiquer son droit souverain, et parmi eux figure celui d'établir tous les impôts nécessaires au fonctionnement des services publics. Or en 1878 l'impôt proportionnel sur la petite vitesse a été aboli : il peut être spécialement rétabli pour les marchandises d'importation étrangère à l'exclusion des marchandises nationales. Mais nous avouons notre peu de goût pour cet acte d'impériorité. En matière d'affaires si les revendications ont le droit de se produire avec d'autant plus de chaleur qu'elles ont été négligées pendant plus longtemps, les solutions définitives doivent être recherchées et poursuivies dans un esprit de conciliation mutuelle. Or cette solution, je l'ai déjà indiquée, elle est toute simple, naturelle et conforme aux intérêts des compagnies déjà instruites par l'expérience de cette loi que les transport augmentent avec la diminution de prix et partant que le bénéfice qu'on leur demande peut être réduit. Elle consiste dans la révision de nos tarifs de transport en matière de denrées agricoles, non point dans une révision de détail, arrachée par morceaux, consentie avec regret ; mais dans une revision d'ensemble, faite avec compétence et dans un large esprit de justice et d'équité.

Georges MAURIN.

LA MARQUISE DE DAX D'AXAT

NÉE MATHURINE GUIGNARD DE SAINT-PRIEST

A SAINT-FÉLIX DE PALLIÈRES

Le 16 février 1756, la petite commune de Saint-Félix de Pallières était en liesse. Une foule d'invités, appartenant presque tous aux meilleures familles du Languedoc, se pressait, élégante, poudrée et fleurant bon dans les vastes appartements du château.

En ce jour, il y avait dans ce frais vallon cévenol, d'ordinaire si paisible, un grand brouhaha et de bien riches toilettes à la Pompadour.

Les goûts de la favorite faisaient loi, à cette époque, pour la France entière. De la cour, la mode avait bientôt et naturellement gagné la province.

Au salon de réception, nombreuse et choisie était la société ; de belles dames, de vrais gentilshommes s'inclinaient avec courtoisie et empressement devant Mathurine Guignard de Saint-Priest, fille de messire Jean-Emmanuel Guignard, vicomte de Saint-Priest, conseiller du Roy en tous ses conseils, intendant du Languedoc depuis 1751, gracieuse jeune femme qui venait d'unir sa destinée à haut et puissant seigneur messire Marc-Antoine-Marie-Thérèse Dax, marquis d'Axat, Artigues, Cailla, Vayra (au diocèse d'Alet), seigneur comte de Montpeiroux (diocèse de Montpellier), baron des Deux-Vierges, seigneur direct et baron de Saint-Félix de Pallières (au diocèse d'Alais), seigneur haut justicier de la Garrigue (au diocèse de Lodève).

Des arcs de triomphe avaient été dressés dans la cour, à la porte d'entrée, un peu partout. La verdure, les oriflammes et les bannières aux couleurs variées cachaient aux yeux des convives les machicoulis et les meurtrières de l'antique corps de garde, ainsi que les créneaux des deux tours.

Au centre de ces arcs de triomphe, sur de riches cartouches, s'enlevaient les deux armoiries des deux nobles familles alliées. C'était, pour les de Saint-Priest : Ecartelé, aux premier et quatrième quartiers, d'argent à trois merlettes de sable, qui est de Guignard ; aux second et troisième, d'azur, au chevron d'argent, accompagné en chef de deux tours d'or, qui est de Saint-Priest.

L'écu sommé d'une couronne de marquis : supports ; deux lions affrontés, les têtes contournées. Pour devise : Fort et ferme.

Pour les Dax d'Ayat : D'azur au chevron d'or, chargé en pointe d'une quintefeuille de gueules ; l'écu timbré d'un casque d'argent présentant treize grilles d'or ; orné de ses lambrequins suivant les émaux de l'écu et surmonté d'une couronne de marquis.

Pour cimier : un blaireau au naturel sortant de la couronne, et pour supports : un lion au naturel et un dragon aussi au naturel.

Au-dessus, en lettres d'or, dans un encadrement de verdure sombre leur devise : *Decus et tutamen in armis*.

Le marquis d'Ayat avait alors environ vingt-cinq ans. Dès ses premières années, privé de son père messire Guillaume-Tranquille Dax d'Ayat, mais soigneusement élevé par sa mère Henriette-Claudine-Victoire de Grégoire des Gardies de Montpeiroux, il était déjà page du Roy en sa grande écurie, et sur sa poitrine brillait le grand cordon de l'ordre de Saint-Michel.

Quant à la marquise, quoique fort jeune encore, elle promettait d'être dès lors ce qu'elle fut par la suite et

jusqu'à son dernier soupir, c'est-à-dire une femme de tête et de cœur. Grande, bien faite, le front haut et serein, le nez accentué, les yeux perçants, les traits énergiques et calmes tout ensemble, telle était déjà Mathurine Guignard de Saint-Priest, marquise d'Axat; telle nous la montre un portrait religieusement conservé dans la famille Roche du Mazelet (Saint-Félix de Pallières).

Un bon sens rare, des vertus solides et pratiques, une vraie, profonde et affectueuse reconnaissance pour tous ceux qui, même d'un rang inférieur, lui rendaient des services, un esprit ouvert, fort peu esclave des préjugés de sa caste, une connaissance parfaite des choses et des hommes, telle elle nous paraîtra dans sa correspondance avec son régisseur de Saint-Félix.

M. Roche, le possesseur actuel du Mazelet, dernier héritier direct du nom, des vertus et des biens de son aïeul, nous a laissé fouiller pendant plusieurs jours dans une vieille armoire bourrée de vieux papiers. C'est là que nous avons trouvé les lettres de la marquise de Dax d'Axat publiées aujourd'hui. Malgré de regrettables, mais presque inévitables lacunes, ces lettres se rapportant toutes à la grande Révolution, offriront sans doute quelque intérêt. Tout en nous révélant le caractère intime de la marquise, puissent-elles jeter un nouveau jour sur l'histoire nationale ?

Nous verrons là, sans fard et sans apprêt, par exemple, le contre-coup, en province, des principaux événements politiques de la Révolution. Les jugements rapides portés sur eux, au courant de la plume, par la fille du pacifique intendant du Languedoc, peuvent être discutés, n'étant pas articles de foi, mais ils n'en restent pas moins l'expression sincère d'un esprit éclairé et pétri de bon sens.

Notre intention n'est pas de raconter dans ses détails, la vie de nos jeunes châtelains de Saint-Félix. Peut-être le ferons-nous un jour ! (1).

(1) En publiant la monographie de Saint-Félix de Pallières.

Nous dirons seulement que, par arrêt des États, le 18 janvier 1788, le marquis de Dax d'Ayat fut nommé commissaire adjoint à M. de l'Isle pour vérifier les titres de la noblesse du Languedoc. Il n'exerça pas longtemps ces délicates fonctions, Dieu l'ayant appelé à lui le 20 juillet de la même année. Il mourut sans postérité, instituant pour légataire universel son cousin Ange-Jean-Michel-Bonaventure Dax de Cessales.

Voilà donc Mathurine Guignard de Saint-Priest, marquise douairière d'Ayat, jouissant non seulement de sa fortune personnelle mais aussi, sa vie durant, des biens de son mari défunt.

Le moment est critique. Il y a de l'orage dans l'air. Des bruits sourds se font entendre. — Bientôt la Révolution se précipite, avec quelle impétueuse fureur, vous le savez ? menaçant de tout arracher, de tout briser sur le sol de la patrie ! Les nobles émigrent en masse ; Mathurine Guignard d'Ayat, elle, ne perd pas courage. Elle reste, prête à faire face à tous les périls ; elle reste tantôt à Montpeiroux, tantôt à Ayat, le plus souvent à Montpellier, sans même se cacher mais confiante et résolue. Sa hardiesse lui permet de sauver ainsi non seulement sa tête mais encore ses biens.

*
* *

PENDANT LA RÉVOLUTION

De mars 1791 à 1802.

Publier in-extenso chacune de ces lettres serait par trop abuser de la complaisance du public qui n'a cure des intérêts privés de la marquise et des détails infimes de l'administration de ses propriétés. Ce ne sont donc que des extraits. Dans tous les cas, pouvons-nous garantir l'exactitude et la fidélité des fragments que nous donnons ici.

Première Lettre

A M. Jacques Roche, au Mazelet (St-Félix-de-Pallières).

Montpellier. 6 mars 1791.

..... Pour vous payer, mon cher Monsieur, je trouverai des assignats ailleurs. C'est une si mauvaise marchandise qu'on en prête facilement. Ces jours-ci, on ne trouvait pas à en changer en argent, même au 8 ou au 10 ^o/_o de perte.

Deuxième Lettre

De la même au même.

Montpellier, le 3 juillet 1791.

Comme je pense, Monsieur, que vous serez inquiet de moi, quand vous saurez tout ce qui s'est passé ici, je m'empresse de vous dire que je me porte bien, à la réserve d'une fluxion à l'oreille qui me rend sourde, mais c'est l'affaire de quelques jours. M. Valscune, de Saint-Hippolyte m'a promis de vous faire passer cette lettre. Vous me ferez le plaisir de donner de mes nouvelles à M. le curé.

Venons-en, à présent, aux grands événements. Tous de la nouvelle du départ du Roy. On s'est imaginé ici d'en découvrir le complot dans les papiers des nobles; on a donc voulu s'en convaincre et on s'est emparé de leurs papiers. On a mis les scellés chez eux et il y en a eu nombre à la citadelle.

Madame de Voland et moi qui étions à la campagne avons été ramenées à la Commune où nous avons passé deux jours. Nous en sommes sorties comme nous y étions entrées sans savoir pourquoi. Tous les messieurs qui nous ont fait des politesses nous ont dit que tout cela était pour que le peuple, qui était en effervescence, ne nous fit aucun mal. Il ne nous a donné que des béné-

dictions quand il nous a revues ; mais moi j'ai éprouvé un plus grand malheur. Croiriez-vous que les habitants de Montpeiroux ont eu le courage de brûler mes meubles après avoir levé ce qui n'avait aucun rapport à moi. Et le lendemain comme on leur dit, à ce qu'ils prétendent, que j'étais pendue ainsi que tous les nobles, ils n'ont pas voulu brûler mon château de peur d'embraser leurs maisons, mais ils l'ont découvert et en ont emporté jusqu'aux poutres. Il n'y reste pas un clou. Jugez de l'indignation du département ! Ils ont envoyé deux de leurs membres pour vérifier. On a fait venir des troupes de ligne. Ils tachent de faire rendre ce qui n'a pas été brûlé et puis j'espère qu'ils me feront payer les dommages ; ce qui n'est pas une bagatelle. Ils ne sont pas encore de retour.

Parlons à présent de Saint-Félix : les habitants auront plus de bon sens et d'ailleurs je compte plus sur eux que sur ceux de Montpeiroux.

Soyez bien tranquille sur mon compte : personne ne prend mieux son parti que moi et les marques d'attachement qu'on me donne sont un grand motif de consolation. D'ailleurs, les biens de ce monde ne valent pas la peine qu'on s'inquiète. Toutes les personnes que j'avais au château n'ont éprouvé que le malheur du pillage. On n'a pas touché à mon bien : il n'y a que les jardins de dévastés.

Mille choses, je vous prie, à Madame Roche. Elle sera sûrement affligée de ce qui m'est arrivé. Adieu, monsieur, recevez l'assurance de mon sincère attachement et de ma reconnaissance.

Saint Priest daxat.

3^e Lettre

De la même au même.

Béziers, 26 Avril 1792.

Je puis vous protester, Monsieur, que mon plus grand chagrin dans ce qu'on a fait à Saint-Félix est que vous

avez été tracassé, menacé à cause de moi. Je crains que vous n'en soyiez malade : Voilà mon inquiétude. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez que je suis bien persuadée que vous avez eu plus de peine que moi des dévastations faites à Saint-Félix. — Saint-Priest daxat.

Comme on le voit par ce qui précède, le bon sens des habitants de Saint-Félix ne sut pas résister efficacement aux excitations malsaines et aux mauvais exemples. La marquise avait donc eu tort de compter plus sur eux que sur ceux de Montpeiroux.

Le 4 Avril 1792, le château de Saint-Félix fut brûlé et pillé à son tour.

Hâtons-nous de dire, à la décharge des habitants de Saint-Félix, que la plupart des dévastateurs étaient étrangers à la localité.

Cette bande de brigands, ramassis de gens tarés de tous pays, connue sous le nom : *des Marseillais*, après avoir incendié plusieurs châteaux dans le district de Sommières, monta dans les Cévennes pour y commettre de pareils désordres.

Elle passait, comme une ouragan, semant partout la terreur et les ravages. Elle s'abattit sur le château de Saint-Félix le 4 Avril, à midi, et vers les trois ou quatre heures du même jour, elle arriva au château de Saint-Bonnet, du côté de Vabres, marchant à grands pas, tambour battant, puis de là, à Lasalle, où elle demanda des vivres et des logements.

Nous ne croyons pas sortir de notre sujet en publiant un extrait du procès verbal des dégâts commis à Saint-Félix :

L'an 1792 et le 21^{me} jour du mois d'Avril, après midi, Nous Pierre Olivier, juge de paix du canton de Monoblet, district de Saint-Hippolyte, département du Gard, nous sommes transportés avec notre secrétaire greffier à la commune de Saint-Félix de Pallières pour constater l'in-

cendie et dommages et dégradations qui ont été causés au ci-devant château de madame la veuve Daxat. Y étant arrivés nous avons appelé le sieur Bernard fermier du domaine de la dite Dame qui est venu avec Pierre Sélémiac garde bois du dit domaine et nous ont fait voir tout ce qui avait été incendié et dévasté de la dite maison.

Considérant : suit le détail.....

Nous avons demandé au sieur Bernard fermier s'il savait ou s'il avait reconnu les personnes qui avaient incendié ou dégradé la dite maison. Il nous a répondu que le quatre du présent mois environ l'heure de midy il était venu un nombre d'hommes armés qui avaient entouré la dite maison et que de suite ils avaient dévasté et mis le feu à une voûte qui servait de bûcher étant à demi pleine de bois ; que quand à la fermeture des portes et des fenêtres et les meubles qu'il pouvait y avoir, ils avaient été jetés hors de la dite maison et brûlés. Mais qu'il n'a reconnu personne de la dite troupe. Nous avons aussi interrogé Pierre Sélémiac garde bois du domaine. Il nous a répondu qu'il n'était là que depuis trois ou quatre jours et qu'il n'avait connu personne.

Et plus n'a dit ce témoin : Sur quoi nous avons dressé le présent procès verbal pour servir en ce que de raison.

A Saint-Félix.

Olivier, juge de paix.

Brunel Cadet, greffier....

4^{me} Lettre

De la même au même

Manquent la date et le lieu d'expédition.

J'ai trouvé à mon arrivée ici, Monsieur, votre lettre du 18 octobre. J'avais mandé de me les adresser ici croyant y arriver plus tôt : voilà la raison de mon silence dont vous avez dû être surpris, car votre lettre demandait prompt réponse. Au sujet du garde je vous avoue que la charité me paraît trop forte de payer une année de gages à un homme qui ne m'a servi que quelques mois.

Il est juste puisqu'il était bon sujet de lui donner une gratification, et voilà tout.

Nous sommes dans un temps où tout le monde a besoin de ce qui lui reste pour vivre. La suppression des droits féodaux me ruine dans ce pays-ci. Il faut bien se soumettre, mais cela est dur. Je pense que le garde, de peur, aura quitté St-Félix : si cependant il y était encore, à présent qu'on prêche partout la tranquillité, peut-être pourrait-il rester à mon service.....

Je vous demande pardon de la peine que tout cela vous donne, mais Dieu n'abandonne pas entièrement.

Que seraient devenues mes affaires à St-Félix, sans vous. Si la Providence vous fait découvrir quelque brave homme consentant à être mon garde, il faut qu'il remplisse son devoir : mais sans s'exposer. Vous me connaissez ; j'aime mieux que mes affaires en dépendent que de savoir qu'on est menacé de malheur à cause de moi.

Ce qui m'afflige véritablement est que M^{me} Roche soit toujours malade. Je crois que le meilleur remède pour elle, serait de voir renaître le calme et la paix partout.

On peut être tranquille à St-Félix sur mon compte. Je n'ai pas émigré et sûrement je ne quitterai pas la France ; mes parents me persécutent pour venir de suite à Montpellier, où ils vivent en paix et tranquillité : mais je voudrais terminer mes affaires avant de quitter ces montagnes, pour ne pas être obligée d'y revenir dans quelques temps. Je ne suis qu'à trois lieus d'Axat. (Aude)

Quand aux dégats faits à St-Félix, il faut espérer qu'un jour on donnera une indemnité pour tous les malheurs arrivés au ci-devant château. Il me tarde bien de vous voir et de vous renouveler de vive voix, Monsieur, mon bien sincère attachement.

St Priest Daxat.

5^{me} Lettre.*De la même au même*

Montpellier, 19 Avril 1793

Vous avez peut-être été inquiet sur mon compte, Monsieur, car on a fait mille histoires de Montpellier et voici le fait. Il y a eu mardi huit jours qu'on apprit par un courrier extraordinaire la trahison du général Dumouriez, et on ajoutait qu'on avait averti le corps administratif qu'il y avait des gens qui voyageaient pour enrôler, pour le traître Dumouriez ou les révoltés. Sans doute on eut quelque soupçon que plusieurs messieurs d'ici qui avaient voyagé ailleurs ou à Paris, avaient des correspondances avec les émigrés. On arrêta vingt ou vingt cinq citoyens. Ils ont été jugés aujourd'hui, et presque tous sont sortis de la citadelle, à ce qu'on vient de me dire. On en a gardé cinq ou six seulement ; le reste de la ville a été tranquille et pour conserver la tranquillité, de peur qu'il ne vint des brigands, il y a, dit-on jour et nuit, de fortes patrouilles sur tous les grands chemins. On visite, et on fait bien, tous les passeports et on n'en donne ici qu'aux gens bien connus. On a encore, pour mettre les vieux prêtres insermentés à l'abri et pour obéir aux décrets, donné un arrêté pour qu'ils soient enfermés dans des maisons de sûreté. C'est ici le séminaire ; ils doivent tous y aller ; il en est même arrivé déjà, dit-on, un certain nombre du district de Béziers. Toutes ces mesures qui sont dictées par la loi et la prudence, on fait dans l'éloignement mille histoires et voilà la pure vérité.

Pardon de vous accabler de soins, mais vous m'avez accoutumée à vous demander des services.....

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement.

Sixième Lettre

La même au citoyen Roche, au Mazelet.

Montpellier, le 13 janvier 1794.

Je ne veux pas, cher citoyen, laisser partir le citoyen Bernard sans vous donner de mes nouvelles et vous parler de mes chagrins. Le jour de votre départ d'ici, j'eus le malheur de perdre ma respectable mère. Vous croyez bien que ma santé s'est ressentie de ce cruel événement. Aujourd'hui je vais mieux.

..... Je vous prie d'embrasser pour moi Mme Roche. Adieu, cher citoyen, croyez à mon sincère attachement. On nous laisse tous en paix et tranquillité.

G. DAXAT.

De la même au même.

Montpellier, le 8 mars 1794 (vieux style).

Nous sommes en peine de vous, cher citoyen, vous ayant écrit plusieurs fois et ne recevant point de réponse, ce qui me fait craindre que vous ne soyez malade ou votre chère femme à qui je dis mille choses tendres.... Depuis ma dernière lettre, nous avons changé d'habitation. Je ne suis pas encore chez moi mais en ville, dans une belle maison où nous sommes un nombre suffisant d'infirmes pour faire une société agréable où l'on jouit de milles douceurs que bien d'autres personnes envient. Je me porte assez bien malgré le titre d'infirmes que je me donne..... Dans les affaires, il faut de la patience et je n'en manque pas. Je passe mon temps agréablement, ce qui est beaucoup dans un temps comme celui-ci.

.... Je ne sais rien de nouveau à vous mander. Le représentant qui était ici est parti. On dit qu'il était faible et avait fait sortir de prison trop de monde. Le Comité en fait rentrer un grand nombre. Ceux qui n'avaient

pas été élargis ont été charmés de n'avoir pas été du nombre; leur tour viendra.

Adieu, cher citoyen,

Guignard DAXAT.

Je signe ma lettre, car sans cela on dit qu'on les regarde comme suspects.

Huitième Lettre

La même au même.

Montpellier, le 21 novembre 1794 (vieux style) (1).

J'ai reçu ce matin, cher citoyen, votre lettre du 19. Je vous demandais encore dans le billet qui était dans la lettre du citoyen Dadre combien j'avais payé d'années du bien du clergé et ce que je restais devoir. Il faut que je le mette dans ma déclaration pour en retenir l'intérêt. Ceux qui ont acheté des biens nationaux (1) m'on dit que cela se faisait ainsi. Dites-moi donc, si déjà vous ne me l'avez écrit, ce que j'ai payé et ce que je dois. Pardon de tant de peines..... J'ai signé aujourd'hui des certificats de résidence. J'en déposerai un au département du Gard et cela suffira. Point n'est besoin d'en envoyer un à Saint-Félix. Adieu, cher citoyen, vous connaissez mon bien sincère attachement.

Guignard DAXAT.

Neuvième Lettre

La même au même.

Montpellier, le 22 avril 1795.

Il faut pour le moins que vous soyez mort, cher citoyen. car il y a bien longtemps que nous attendons, mais en vain de vos nouvelles.

..... Vous n'avez pas fait de mauvaises affaires. Il vaut mieux avoir ce que nous avons rattrapé que rien. La conscience reprochera peut-être un jour, à certaines personnes. Enfin, je veux avoir bonne opinion de mon prochain et croire que c'était écrit.

(1) Nous sommes en pleine *Terreur* : il ne faut pas l'oublier !

(2) La marquise Dax d'Axat, par l'intermédiaire de M. Roche avait acheté pour 7,250 livres, la Dominicature de l'Eglise de St-Félix-de-Pallières, le 25 janvier 1791.

Le voyage d'Axaï une fois fait je veux devenir cévenole..... Notre représentant doit être, un de ces jours dans votre pays ; il n'y fera pas grand séjour ; son usage est de changer les administrations, c'est à dire les districts quand ils ne sont pas bien composés, et puis il laisse aux nouveaux venus le soin de changer et municipalités et juges de paix, s'ils ont besoin d'être épurés. C'est ainsi qu'il en a usé à Lodève. Je juge qu'il en sera de même dans la Cévenne ; pour lors, c'est l'affaire de vingt-quatre heures. Il a fait sortir de reclusion tous les prêtres. Il n'y en a plus d'enfermés. Ils disent leurs messes chez eux ou dans des maisons particulières. Sans doute, on achètera dans la suite quelque église à la nation. Les prisons et les maisons de détention ne sont pas vacantes cependant. On a enfermé bien du monde ; chacun à son tour. Le représentant est bien aimé ici. Il veut l'ordre, la paix, mais guère ouverte aux coquins, et il en reste bien encore quelques-uns sur la terre !

Vous saurez qu'il est arrivé assez de blé, car aujourd'hui on nous en donne trois quarts, et la première décade nous aurons la livre.

Adieu, cher citoyen, etc.

G. DAXAT.

Dixième Lettre

La même au citoyen Roche (Mazelet).

Montpellier, le 13 août 1802.

..... Je me reproche, mon cher Monsieur, de ne pas vous avoir écrit encore les heureuses couches de M^{me} Dax qui m'a donné un filleul superbe. Nous avons soupé, veillé, travaillé ensemble jusqu'à dix heures et demie. Ellen'avait nulle menace ; à quatre heures du matin, elle mit au monde un gros garçon et souffrit peu. Ce qui fut charmant c'est, que je n'entendis rien, et que ma surprise fut grande, lorsqu'on ouvrit mes fenêtres à 7 heures du matin, de voir cet enfant qu'on me porta ; en vérité, je fus tentée

de croire qu'on voulait m'attraper. Les suites ont été des plus heureuses et je pense qu'elle ira bientôt à la messe (1).

J'espérais que le curé de Saint-Hippolyte m'écritait et me parlerait de vous, mais depuis un siècle il ne donne pas signe de vie.... On nous avait nommé un évêque qui a encore refusé. On vient d'en nommer un autre qui s'appelle Ménard de Souzé. Il a bien des parents ici. C'est un cousin ou neveu de Cambacédés ; il est de Paris ; on croit qu'il acceptera : c'est un homme qui n'a pas quarante ans. Il n'a fait aucun serment, avait même émigré. A son âge, il ne sera pas fâché d'être évêque, mais c'est bien jeune ! Il faut espérer qu'il sera bien entouré et fera le bien. Voilà Bonaparte consul à vie ! On dit même qu'il pourra se choisir un successeur et que les deux autres seront aussi consuls leur vie durant. Je n'ai pas lu la loi encore à ce sujet.

..... J'embrasse tendrement votre moitié. Mme Dax vous dit mille choses ainsi que tout mon monde, car on aime bien chez moi la famille Roche. Mme d'Entraigüe a changé de logement ; heureusement elle loge assez près d'ici. Adieu, chers cévenols, il est plus de douze heures ; je vais me coucher mais pas sans vous renouveler mon sincère attachement.

Nous ne saurions mieux terminer cette première partie de notre travail sur la marquise de Dax d'Axat qu'en insérant ici une clause de son testament, en faveur du même Jacques Roches.....

« Je donne, à Monsieur Roche du Mazelet, ma montre
« pour que l'heure qu'elle sonnera lui rappelle mon ami-
« tié. » Montpellier. 7 février 1813.

La deuxième partie au prochain numéro. E. DURAND

Curé de Monoblet.

(1) Pour les relevailles. — A cette date, le culte était publié. — Le Concordat qui venait d'être signé ayant rendu la paix à l'Eglise de France.

LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE VALLÉE

ET SA PRÉDICATION A NIMES

« Voici un serviteur fidèle »— C'est par ces mots que récemment, dans la chapelle de l'Ecole Albert le Grand d'Arcueil, le Très Révérend Père Vallée commençait l'éloge funèbre du dernier prieur de la maison.

Le T. R. P. Vallée prêche cette année le Carême à Nimes. Par l'édifiante sincérité de sa forte éloquence, il y fait œuvre, lui aussi, de « serviteur fidèle »

C'est un beau talent, en effet, tout illuminé de noblesse et nourri de science. Nous ressentons mieux l'action bienfaisante de sa parole à mesure que nous connaissons mieux l'orateur, à mesure aussi que nous connaissons mieux l'homme.



Né en Normandie, aux environs de Caen, entré de bonne heure dans l'ordre de St Dominique, il fit son noviciat. à Flavigny, dont il est aujourd'hui le prédicateur général, et ses études théologiques à St Maximin. Il compte déjà, bien que jeune encore, vingt cinq années d'apostolat, apostolat à tel point ardent qu'il dut l'interrompre à plusieurs reprises, et se reposer dans différents monastères de France et d'Algérie. Ces courtes retraites lui furent des occasions nouvelles d'étude et de recueillement. Le P. Vallée habite maintenant Paris, où il a prêché dans les plus grandes chaires, à St Augustin, à la Madeleine, à St Sulpice, à la Trinité, à St Eustache.... etc .. En province Castres, Toulon, Carcassonne, d'autres villes, ont gardé

fidèlement le souvenir de son passage. Car il est de ceux qui laissent partout des obligés.

Pour le Carême qu'il prêche à Nîmes, le P. Vallée, qui se plaît aux larges synthèses, s'est proposé de dire la genèse de l'homme, depuis la création première jusqu'à la rédemption par Jésus, seconde création. — Rien de plus utile aux fidèles, lorsqu'une argumentation serrée y préside, que les synthèses de ce genre. Hommes, nous ne savons pas l'histoire de l'homme. Chrétiens nous soupçonnons à peine la solide unité de la doctrine chrétienne. L'effort de réfléchir et d'apprendre répugne à nos paresseuses. Or cette ignorance conduit suivant à l'indifférence. Surtout, elle permet aux sophismes des doctrines hostiles de nous surprendre désarmés.

C'est précisément sur la réputation, rapide mais vigoureuse, de certaines doctrines contemporaines que l'orateur a jugé bon de se fonder d'abord. Systèmes d'athéisme et de négation pure, ou bien systèmes de timide idéalisme, les uns rabaissant l'homme jusqu'à l'animal dont il serait né, les autres n'osant pas le dresser sous la pleine lumière qui descend de Dieu, aucun ne donne la clef de la nature humaine; aucun ne sait expliquer ni les élans superbes de notre âme, ni la présence du mal dans le monde. Et laissant là les livres, l'orateur a consulté le *Livre*, se réservant de détruire, au cours de ses conférences, les objections soi-disant philosophiques qu'il rencontrerait sur sa route.

Seule en effet l'Écriture nous a révélé l'essence de l'homme. Elle nous a montré le père de la race, tel qu'il fut aux premiers jours, tel qu'on peut le reconnaître encore, dans sa descendance, aux vestiges de la primitive grandeur; vivant, dans une harmonie parfaite, de la triple vie de l'esprit, du cœur, de la volonté, fait à l'image de Dieu, placé par Dieu dans la lumière, tout inondé de richesses, d'énergies et de grâces. Il a le bonheur dans la vision de l'Eternel, il a presque l'omniscience : Dieu ne lui cache, pour l'éprouver, que le suprême secret.

Comment va-t-il tomber de si haut ? Il péchera, non point dans ses sens, car ce n'est pas un être d'en bas, mais précisément, et sur le conseil de la première femme, dans son ambition de trop connaître, de connaître tout. Dieu juste pourrait l'écraser, comme il écrasa l'archange en révolte. Dieu clément lui pardonne. L'homme est moins coupable que l'archange ; il n'avait pas reçu, comme l'archange, l'initiation complète à la science surnaturelle.

Toutefois, à travers les siècles et sur chacun de nous, restera la tache première. Elle est endémique à la race ; nous la recevons d'Adam avec la substance de notre être. Et l'homme, par lui-même, de quelques clartés qu'il soit pénétré parfois, demeurerait impuissant à se sauver. La faute est infinie ; il y faudra l'infinie miséricorde. Jésus se fait homme. Il participe dès lors de notre corps et de notre âme. Car il devra, pour nous sauver, souffrir ainsi que l'homme et dans son âme et dans son corps, éprouver nos misères, connaître même nos angoisses et nos défaillances. Néanmoins, dans son humanité persiste entière sa divinité. C'est bien toujours la substance humaine, mais pénétrée mystérieusement de toute la substance divine.

Comment enfin le Sauveur s'annonce, par quels miracle il impose l'évidence de sa divinité, comment le miracle, loin de contredire les lois naturelles, s'y conforme et les fortifie d'une activité plus puissante, tels sont jusqu'ici les derniers points que le prédicateur ait exposés. On pressent la suite de sa synthèse. Nous y verrons Dieu toujours et partout à l'œuvre, éclairant de toutes les splendeurs, bénissant de toutes les béatitudes les âmes de bonne volonté. Mais il serait moins aisé de dire, tant elle a de variété dans la richesse, comment l'éloquence du conférencier saura produire sous un éclat nouveau ces sublimes et consolantes vérités.



C'est ainsi que, par l'histoire chrétienne de l'homme, le P. Vallée nous montre et nous montrera la puissance de la bonté divine. Entre autres développements, tout pleins de cœur, de logique et de science, il en est certains, et des plus importants, qui prenaient sous sa parole une autorité singulière.

Pourquoi Dieu, dès l'origine, n'a-t-il pas châtié l'homme coupable par l'anéantissement ? Pourquoi n'a-t-il pas supprimé la race ? — Parce que Dieu, perfection suprême, n'a pas à se corriger, à se déjuger. Parce que Dieu, bonté suprême, ne saurait devenir un être d'inclémence et de mort.

Comment expliquer, du premier homme à toute la succession des hommes, l'hérédité de la faute originelle ? — D'abord, par cette loi scientifique qui veut, quand l'âme nouvelle, envoyée par Dieu, s'individualise dans un corps, que le fils, formé de la substance du père, prenne de nécessité les attributs essentiels de cette substance. N'est-ce pas là cette loi même de l'hérédité, que le positivisme déloyal ou naïf, prétend avoir découverte, et dont il n'admet les applications qu'au bénéfice de ses propres théories ? — Ajoutez à la loi scientifique la loi morale qui veut que le fils accepte tout de l'héritage paternel, richesses et misères, gloires et hontes : loi d'hérédité encore et de solidarité, qui fait non seulement que le fils est responsable du déshonneur de son père, mais qu'une génération même se sent responsable aussi des fautes commises par les générations précédentes. On devine ici quels exemples actuels l'orateur pouvait alléguer, par quels accents de tristesse, et puis d'espérance, il a su remuer les âmes.

A citer encore le beau développement, tout imprégné

de la doctrine thomiste, où le P. Vallée nous montrait la puissance vitale, restreinte dans le végétal passif, qui ne peut donner la vie qu'en dehors de lui-même, bien restreinte encore dans l'animal qui ne connaît que la sensation par l'objet présent, plus vigoureuse dans l'homme qui crée et conserve l'idée générale, atteignant enfin, par une étape suprême, son expression infinie en Dieu dont la pensée, sans sortir d'elle-même, s'engendre éternellement elle-même, réalité vivante, objective, personnelle.

A citer enfin toute cette conférence sur le miracle, si logiquement déroulée. — L'athée scientifique nie le miracle. De quel droit ? puisqu'il n'admet que la seule expérience, et que le miracle le dépasse. Au nom de l'expérience, il repousse le raisonnement. Mais nier, n'est-ce donc pas raisonner ? — Voici maintenant le rationaliste, objectant que le miracle contredirait ces lois dont la permanence est la meilleure démonstration de la toute puissance et de la toute bonté. Double erreur. Le miracle ne contrarie pas les lois naturelles, il ne fait que les réintégrer dans leur fonctionnement normal. En outre, lorsque dans le monde, que Dieu créa pour l'homme, le miracle vient aider l'homme, n'est-ce pas une preuve nouvelle de la Providence ? Aussi bien, le surnaturel est partout, dans le monde, dans l'âme humaine ; et la science, lorsqu'elle est profonde et sincère, se fait honneur de le saluer.

*
* *

Voilà bien toute la doctrine chrétienne, armée invinciblement contre les négations. Le P. Vallée, par la méditation et le commentaire quotidiens, à pénétré dans le sens intime et jamais épuisé des saints livres. Mais il connaît aussi pour les réfuter, les systèmes adverses. Il les expose loyalement, tels qu'ils sont, sans cacher ce

qu'ils purent offrir de vraisemblance et de rigueur apparentes. Ces exposés sont d'une bravoure toute militaire.

Joignez-y la force qui nait de la logique, et cette chaleur communicative qui nait de la sincérité. Il est si beau, il est si bon d'entendre une parole convaincue. Cette conviction tout apostolique déborde ici d'un afflux incessant. Elle sonne dans la voix, elle luit dans les yeux, elle se répand avec le geste simple et large. On sent bien que le P. Vallée justement parcequ'il est orateur d'instinct, ne se propose jamais de faire œuvre oratoire : il veut persuader, il veut édifier, il discute afin de convaincre, afin d'abolir, au feu de sa foi brûlante, nos indolences et nos lâchetés. Pour en avoir le sentiment, il suffirait de le regarder, lorsque, au cours de quelque argumentation décisive, il se penche de la chaire, les mains tendues vers l'auditoire, comme pour l'enlever aux doutes, aux hésitations, et le ravir dans cette foi, tout ensemble ardente et sereine, où lui-même a su s'établir. Et cette éloquence de force, de sincérité, d'enthousiasme, qui se développe, éclairée par la poésie de grandes images, dans une phrase ample, souple, aux tours personnels, n'ignore pas non plus la délicatesse. Qu'on se souvienne de la conférence où, parlant de la première faute, toute d'ambition curieuse, et de la part qu'y prit la femme, le P. Vallée trouva des paroles d'une grâce si simple, d'une discrétion si touchante.

Le P. Vallée parle d'abondance : Il improvise comme le P. Didon, d'après un plan nettement arrêté.

Quant à l'homme, quant au directeur, comme le conférencier il possède l'accent, et le charme qui rayonne d'un cœur vraiment noble. Charme reposant, bienfaisant. On

révère le P. Vallée, on l'aime aussi. C'est un profit sensible, en même temps qu'un plaisir exquis, que de l'entendre commenter, livre en main, l'Ecriture, saint Paul, saint Jean ; ou laissant couler, dans la conversation familière, sa parole d'apôtre riche de réflexions, de souvenirs, à l'occasion d'anecdotes, qu'il raconte avec une souriante finesse. On ne quitte pas le P. Vallée sans se sentir au cœur je ne sais quoi de plus fier et de plus fort, un mépris plus grand de notre propre tiédeur et de nos lâches défaillances. Et l'on revient bientôt, sans que sa bonté s'en lasse, écouter à nouveau sa parole purifiante et simple, où vibre avec tant de douceur cette émotion chrétienne que les âmes saintes ne perdent jamais.

Léon MORRIS

POÉSIE

Solvitur acris hyems.

(Lyric, I, IV).

Enfin ! le rude hiver abdique...
Le voilà vaincu cette fois !
Qu'il le veuille ou non, tout l'indique :
Le soleil, les prés et les bois.

Les pointes de lilas sont vertes,
Sur les talus, sous les buissons
Les primevères sont ouvertes,
L'oiseau babille ses chansons.

Le gai printemps en train d'éclorre,
Va tout parer de sa beauté,
Puis, nous moissonnerons encore
Les trésors d'un nouvel été.

Et c'est ainsi que la nature
De ses lois poursuivant le cours,
Fait succéder fidèle et sûre
Les jours heureux aux mauvais jours.

Je me persuade que la vie
Sévère et douce, en même temps,
Aux mêmes lois assujétie,
A ses hivers et ses printemps.

N'y voir qu'un long tissu de fêtes,
C'est montrer qu'on n'a pas compris...
Je hais les âmes satisfaites.
Je hais l'optimisme à tout prix.

En faire un pitoyable songe,
Un piège horrible, un mauvais lieu
Comme Boudha... c'est un mensonge,
C'est blasphémer le don de Dieu.

Ni si riante, ni si dure,
Mélange de joie et de pleurs,
La vie, où jamais rien ne dure,
Alterne des frimas aux fleurs.

Après les heures de souffrance
Ou les semaines ou les mois,
Quand vient enfin la délivrance,
Le malade est heureux deux fois.

L'exilé dont l'âme meurtrie
Saigna sous les tourments amers,
Jouit deux fois de la patrie
Retrouvée au-delà des mers.

L'œuvre ne fut pas couronnée
De tous ses fruits, à son début ;
Reste la fin de la journée
Pour mieux faire et toucher le but.

O France ! tu connus l'outrage
Du vainqueur, le Prussien maudit ;
Mais tu retrempes ton courage,
Et le dernier mot n'est pas dit !

Pour le pays, pour la famille,
Pour chacun de nous ici bas,
L'astre, en plein ciel se voile ou brille
Tour à tour, mais ne s'éteint pas.

Si l'on prétend que l'équilibre
Penche au profit de la douleur,
Et qu'en somme, s'il était libre,
L'homme tiendrait pour un malheur,

D'être jeté dans l'aventure
Des biens , des maux entremêlés
Qui font à toute créature,
Le plus souvent, des jours troublés,

Si l'on s'étonne du mystère...
J'en appelle de la raison
Déconcertée et terre à terre
Faute d'espace et d'horizon,

Aux grands espoirs exempts de fables
Qui tombent des lèvres du Christ ;
Je vais aux pages ineffables
Où ce qu'il faut croire est écrit

Cieux nouveaux et terres nouvelles,
Je crois à vos réalités,
A vos revanches éternelles
A vos bonheurs illimités !

Je crois qu'après les hivers sombres
Et les aspérités du temps,
Se lèvera l'aube sans ombres
De l'indéfectible printemps.

PROBUS.

CHRONIQUE PARISIENNE

« Mardi-Gras, ne t'en va pas »
» Nous ferons des Crêpes, et t'en auras ! »

Il s'en était allé pourtant.... Mais vous savez qu'il est de mode de le faire revenir à la Mi-Carême.

Et Mardi-Gras est revenu, au bruit des trompes et des grelots, avec son cortège habituel de pierrots enfarinés et de masques grimaçants. De nouveau la badauderie parisienne est descendue sur le Boulevard pour le voir passer. Et c'était des cris échangés, des lazzis d'un goût douteux, une presse, une bousculade, un entassement, un grouillement à rendre toute circulation impossible. Là-dessus j'entendis quelques chroniqueurs se féliciter de ce renouveau de la vieille gaité gauloise et affirmer que les réjouissances populaires sont d'un bon exemple en nos temps de sombre pessimisme. La vérité est que le Carnaval, s'il n'a pas complètement disparu, s'est du moins singulièrement transformé avec nos mœurs publiques : il s'est vu accaparé par des industriels avisés qui en ont fait un sujet de réclame ambulante. A la place de la légendaire Cavalcade du Bœuf-Gras et de la descente fameuse de la Courtille, nous avons aujourd'hui une succession de chars remplis de grotesques, qui inondent les piétons d'un déluge de prospectus :

« *la Maison X... se recommande par son chocolat, le seul qui ne blanchisse pas en vieillissant,* » « *le sieur Z... défie toute concurrence avec sa pâte dentifrice...* » Le naïf Carnaval d'antan a versé dans « *l'utilitarisme* » à moins

qu'on n'aime mieux penser qu'il s'est réfugié dans la politique : l'un lui a été aussi fatal que l'autre.

Il y a, grâce à Dieu, nombre de gens même à Paris, qui préfèrent à ces vulgaires agitations de la rue, le calme et le recueillement au pied des chaires de nos églises. Les prédications du Carême sont très suivies. A Notre-Dame en particulier le P. Monsabré retrouve son auditoire d'admirateurs, d'autant plus avides d'entendre sa forte parole qu'elle y retentit cette année pour la dernière fois. Dès midi, — la Conférence commence à une heure, — les abords de Notre-Dame, si déserts et si paisibles d'ordinaire sont animés d'un va-et-vient incessant. Jusque sous le porche, des camelots vous poursuivent de leurs cris forcenés : « Demandez le portrait du P. Monsabré ! ... La dernière conférence du P. Monsabré, *in extenso* » (Ils prononcent *in extanso*.) J'arrive : là-haut dans les tours, une cloche lointaine, à la voix lente et mystérieuse, vient à peine de sonner l'*Angelus*. La nef dans laquelle un jour d'hiver terne et froid ne pénètre qu'à demi, est comme noyée d'ombre. On distingue vaguement les piliers couplés des nefs latérales et les lignes inclinées des ogives.

Au fond, bien loin, les grands rideaux du chœur mettent une tache d'un rouge vif. Tandis que je m'installe sur ma chaise, deux bons bourgeois derrière moi échan- gent leurs impressions ; « Si le P. Monsabré, dit l'un, prêchait sur l'Enfer, au milieu de cette obscurité, il ferait de l'*Harmonie imitative* (!) » Le brave homme veut dire sans doute « *de la couleur locale*. » L'autre remarque assez justement que la fabrique de Notre-Dame est par trop économe de lumineux, et n'utilise jamais la chandelle par les deux bouts. L'ensemble de cet auditoire d'hommes est recueilli ; je vois de tout jeunes gens qui lisent leur messe ou récitent leur chapelet. Quant aux dames, reléguées dans les bas-côtés ou dans les tribunes, elles sont relativement en petit nombre. Cela s'ex-

plique : elles se trouvent dépayrées dans cet immense vaisseau , où l'on ne leur a ménagé ni le confortable distingué, ni la chaude atmosphère de certains sanctuaires plus parisiens.

Mais, surtout la manière oratoire du P. Monsabré ne saurait leur plaire beaucoup : cette robuste éloquence sévère et rigide d'aspect, les effraye quelque peu. — Une heure : la messe a pris fin avec les derniers versets de l'*Attende*, lentement scandés par une voix d'enfant. Le P. Monsabré est en chaire ; il y dresse sa taille droite, le buste légèrement tendu en arrière. Les cheveux relevés en toupet sur le sommet de la tête, sont presque blancs ; le nez est fort, la bouche largement fendue, et, au bas d'un front carré, les yeux vifs, au regard direct et arrêté, ont je ne sais quel éclat de spirituelle bonhomie à peine tempéré par le sérieux voulu du visage. Sous ce masque de paysan tourangeau (le P. Monsabré est, paraît-il, du pays de Balzac et de Rabelais), on soupçonne un esprit alerte, et de prime-saut, une nature franche, ouverte, avec des coins de gaité verveuse que l'orateur de Notre-Dame laisse parfois entrevoir. D'ailleurs, je me suis laissé dire, par des gens qui ont connu le P. Monsabré dans l'intimité, qu'il y est le plus amusant compagnon. D'aucuns, comme M. Jules Lemaitre, vont même jusqu'à croire qu'il doit faire une certaine violence à son caractère foncier pour être ce qu'il est dans la chaire de la Métropole, et que s'il avait été libre de suivre sa pente naturelle, il serait devenu un puissant orateur populaire, un moraliste d'une verve copieuse et jaillissante, et pour tout dire, le Bridayne de notre temps. Prenons-le tel qu'il est ou tel qu'il veut être, à savoir comme un apologiste de la Religion, avec moins d'imagination mais plus de doctrine qu'un Lacordaire, avec moins d'onction mais plus de force qu'un Ravignan ; nourri de la pure moëlle de saint Thomas dont il sait rendre compréhensibles les plus subtiles dé-

ductions ; très averti des attaques de la science contemporaine contre le dogme catholique, et les repoussant par une logique impitoyable jointe à une cinglante ironie ; ample dans le développement du discours, lumineux dans la disposition des preuves ; d'un style sobre, net, expressif, vigoureux, que l'élévation habituelle de la pensée rend éloquent, naturellement. Mais cette éloquence n'est en quelque sorte que l'allégresse de la raison triomphante ; car le P. Monsabré est avant tout un penseur et un dialecticien ; il convainc les esprits plus qu'il ne remue les cœurs. Son mérite sera d'avoir présenté une explication en même temps qu'une défense du catholicisme, neuve, vivante et solide. Il restera à son successeur à nous faire mieux connaître à nous-mêmes, à mettre plus à nu l'âme de ce siècle, ses tristesses, ses doutes, son découragement ; à lui montrer dans l'Évangile, non seulement des vérités qu'il faut croire, mais encore une morale qu'il faut pratiquer, morale consolante qui pousse à l'action et invite à l'espoir par la certitude d'une récompense surnaturelle en retour de nos efforts. Quel sera cet homme, que nous désirons aussi savant, mais plus touché de nos misères que le P. Monsabré ? Le P. Didon réaliserait assez notre idéal, mais il est à craindre que son passé oratoire qui éveille de trop bruyants souvenirs, ne lui nuise dans l'esprit de ses supérieurs. On parle beaucoup en revanche d'un jeune vicaire de Saint-Philippe du Roule, l'abbé Frémont envoyé à Rome tout récemment pour éprouver et perfectionner sa doctrine.

Célébrerai-je maintenant la guerre intestine qui s'est déclarée dans le camp des artistes parisiens, à propos des médailles du salon ? — Devait-on admettre ces derniers à l'Exposition annuelle sans examen préalable, ou bien fallait-il envoyer leurs œuvres devant le Jury, chargé de prononcer le « *Dignus est intrare...* ? » C'est là-dessus

que s'est engagé le débat, suivi bientôt d'une scission complète entre les deux partis. Nous aurons donc cette année deux salons ; ce qui comble de joie la foule de rapins malheureux, lesquels ont ainsi plus de chance de faire accepter leurs produits.

Laissons ces Messieurs se gourmer à leur aise, et voyons un peu leurs confrères de la Littérature.

Deux ouvrages attirent actuellement l'attention du public. — D'abord « *la Bête humaine* » de M. Zola, suite de cette interminable histoire des Rougon-Macquart que le romancier naturaliste s'est donné la tâche de raconter. Le livre était à peine conçu, que déjà la réclame s'organisait autour de lui : Zola, en sa qualité de scrupuleux observateur, était monté sur une locomotive de la Compagnie de l'Ouest et avait fait le voyage de Paris à Nantes, afin d'étudier de près le milieu où il voulait placer son action et ses personnages. Puis vinrent les immenses affiches reproduisant une des scènes les plus « *corsées* » du roman. Le roman une fois « *lancé* », la réclame ne s'est pas arrêtée : elle a seulement changé d'objet et de direction. C'est Zola intime qu'on nous montre désormais, ou plutôt qu'on nous réédite. Un chroniqueur de la *Revue Bleue* donne sur lui toute sorte de détails intéressants : Zola est en train, (le saviez-vous ?), de se transformer physiquement et moralement. Ce n'est plus le gros homme ni le renfrogné que l'on connaissait ; il est svelte, élancé ; un régime sévère lui a fait perdre en six mois trente six livres de son poids. Il se répand dans le monde, va au théâtre, porte les cheveux longs et non plus taillés en brosse ; il se meuble un charmant hôtel rue de Bruxelles. On verra là, dans l'escalier, des bas-reliefs en bois sculpté, dans les salons, les peintures des primitifs, à l'entrée, des grilles monumentales en fer forgé, partout des divans à ravir une sultane, une profusion de bibelots, de soieries du Japon, bref un déluge de raretés ! ... Voulez-vous encore autre

chose ? Eh bien apprenez que le tirage total des romans de Zola dépasse un million d'exemplaires ; ne vous récriez-pas ! j'ai le chiffre en main ! Après cela, qu'un critique consciencieux essaye d'émettre librement son avis sur la *Bête humaine* : s'il trouve que Zola y a donné trop de place au manuel Roret des Chemins de Fer et à l'Indicateur, que ses personnages, d'une paternité invraisemblable, se démentent au milieu d'épisodes impossibles, le Maître aussitôt va se rebiffer et instituer un plaidoyer en règle « *pro domo sua* », sous forme de préface d'*inter-view*, ou d'article au « *Figaro* »

M. Edouard Drumont a plus de sang-froid et plus de dédain devant la critique. Et Dieu sait si on la lui ménage, à chaque fois qu'éclate un de ses pétards ! « *La Dernière bataille* » produit, comme les autres, un beau tapage. Je n'ai pas encore eu l'occasion de voir le livre de près, mais les extraits qu'en ont donnés certains journaux nous ont suffisamment instruit sur sa portée. Outre l'affaire du Panama, les dessous du Boulangisme y sont impitoyablement dévoilés. S'il en faut croire M. Drumont, c'est M. Thiébaud qui aurait conçu le premier l'idée d'un mouvement politique auquel le général Boulanger aurait prêté son nom et son panache. L'argent manquait. En raclant leurs tiroirs, Thiébaud et le général réunirent seize mille francs, et l'on se mit en campagne. Au moment de l'élection dans le Nord, les monarchistes, jusque là hostiles et même agressifs, vinrent renforcer le nouveau parti. Une duchesse, chasseresse émérite, lui sacrifia *trois millions*, sur lesquels le comte Dillon, chargé de l'organisation électorale, aurait prélevé, toujours au dire de M. Drumont, la bagatelle de huit cent mille francs. « L'élection du 27 janvier, obtenue aux prix de sacrifices énormes, fut le dernier triomphe de Boulanger. Ce fut la fin de ce terrible succès en avant dont parle Tolstoï, à propos campagne de Russie, et qui arrivée à son *summum*

détermine le choc en retour. La province s'attendait à apprendre au réveil que le gouvernement était changé à Paris : et quand la journée du 28 se fut passée paisiblement, la fortune du général Boulanger déclinait déjà. »

Lors de l'apparition de le *France juive*, je remarquais ici même ce qu'il y a de crânement original dans l'attitude de M. Drumont. Ne pourrait-on pas lui appliquer ce qu'Eliante dit quelque part du Misanthrope ?

« Dans ses façons d'agir il est fort singulier,

« Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier ;

« Et la sincérité dont son âme se pique

« A quelque chose en soi de noble et d'héroïque. »

Le hasard met sous ma main le livre de M. Lucien Descaves dont je vous parlais dans ma première chronique. L'auteur, déféré au jury de la Seine, a été acquitté, les jurés n'ayant trouvé dans *Sous-Offs*, ni insulte à l'armée ni atteinte aux bonnes mœurs. J'avoue pour ma part, et après avoir lu l'ouvrage, que leur conscience est assez large. Mais aussi, est venu objecter l'avocat de M. Descaves, pourquoi le parquet défère-t-il à leur jugement « *Sous-Offs*, » plutôt que d'autres romans très connus, d'un réalisme aussi crû et aussi brutal ? Cela n'empêche pas que *Sous-offs* ne soit un mauvais livre, ou pour mieux parler, une mauvaise action. Laissons de côté la valeur littéraire qu'il peut avoir : elle est dans l'espèce, comme on dit au barreau, de seconde considération. On noterait cependant une série d'impressions juxtaposées, sous une action principale qui les relie et donne au tout de l'unité. De plus, l'histoire des deux héros, les sergents Favières et Tétrelle, est monotone et même à la fin ennuyeuse. Quand ils ne tripotent pas dans l'*ordinaire* du régiment, ils se traînent de la brasserie au lupanar ; et cela, continuellement, à Dieppe, au Havre et à Paris, où M. Descaves les promène tour à tour. Je ne dis rien du style qui est d'un décadent. Admirez un peu cette dédi-

cace : « *A tous ceux dont la Patrie prend le sang , non pour le verser, mais pour le soumettre dans l'obscur paix des chais militaires, aux tares de mouillage et de sophistication, je dédie ces analyses de laboratoire* » Va pour « analyses de laboratoire ; » seulement le *chimiste* Descaves aurait cent fois mieux fait de n'en point exhiber les résultats. Malgré tout, je persiste à croire que ces peintures des « *tares* » de la vie militaire, en supposant qu'elles ne soient pas exagérées ni poussées en noir, contribuent à jeter le discrédit sur notre armée. C'était bien assez déjà avec les inepties qu'on débite à dix centimes sous le titre d'*Aventures du colonel Ramollot ou Ronchonnot*. Il n'était pas nécessaire de rendre le métier militaire odieux, après que d'autres l'avaient ridiculisé.

La carrière militaire a sans doute ses servitudes, mais elle a aussi ses grandeurs : il serait bon que nos romanciers se souviennent enfin de celles-ci.

Alphonse REEB.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Mars 1890.

Qui donc l'emportera du système libre-échange, ou du système protection? La lutte est vive : elle interesse au plus haut point possible notre midi. Aussi bien le meeting organisé par M. Rigal, le président du syndicat d'agriculture a-t-il été des plus intéressants. Fort nombreuse l'assistance : très écoutés les orateurs : discussion fort bien menée par le président. Il résulte de tout cela que les traités de commerce ne sont plus du tout en faveur. Comme toute chose humaine ils ont fait leur temps et les voilà grandement responsables de notre crise agricole. La résoudront-ils en disparaissant ? C'est le secret de l'avenir.

Pendant que l'agriculture tenait ses assises populaires, il y avait solennité au palais de justice. On installait M. le premier président Fabre précédemment président au tribunal civil de Marseille. Si la présence de toutes les autorités départementale donnaient à cette séance son éclat accoutumé, elle n'a pas manqué non plus, dit-on, de prestige littéraire. On peut-être spirituel tout en restant grave et éloquent et l'on affirme que cet agrément n'a pas fait défaut à la susdite cérémonie.

Autre séance à l'évêché. Ici on s'occupait des œuvres diocésaines d'enseignement chrétien et de charité. Ces œuvres prospèrent encore malgré les difficultés et les misères du temps. C'est une joie pour toutes les âmes religieuses que de constater ainsi la puissance de l'esprit de charité et de foi qui anime l'Eglise de Jésus Christ.

Et puisqu'il s'agit d'œuvre de charité signalons l'intéressante scène dramatique donnée par les élèves de St-Stanislas au profit des conférences de saint Vincent de Paul. Là nous avons entendu admirablement interpréter les beaux vers de Corneille et de Racine. Quelle belle langue ! Quelle harmonie, et comme cela vous change de l'*impressionnisme* moderne !

L'impression vraiment salubre et féconde elle nous vient en ce moment des grandes prédications du Carême. On les suit dans toutes nos paroisses avec empressement. Fils de saint Dominique, de sainte Thérèse ou de saint François, missionnaires apostoliques, les uns et les autres voient affluer les fidèles autour de leur chaire. A ces enseignements l'homme apprend à se connaître lui-même, à devenir meilleur. Son rôle dans la famille, dans la société religieuse ou civile lui apparaît dans sa grandeur surnaturelle. Si des leçons aussi sages étaient mises à profit, que de tristesses et de catastrophes nous seraient épargnées ! Et s'il en est d'inévitables, comme on les supporterait mieux !

Ceci nous rappelle l'*Influenza* qui nous a causé au commencement de l'année de si cruels déplaisirs. Il paraît qu'elle ne s'est pas encore tout à fait décidée à nous dire adieu. Hôtesse importune, elle accuse encore sa présence par force grippes, pneumonies, angines et autres misères de ce genre. Il a fallu encore licencier des écoles primaires et purifier les locaux où s'était installé le croup, cette maladie si détestée des mères et avec tant de raison : *detestata matribus arma*.

Le nombre des décès dans notre bonne ville s'en est accru. Les tentures noires sur le seuil de maintes maisons ont attesté le deuil qui venait de les frapper.

Nous avons perdu, pendant ce mois de mars, M. le conseiller Fajon, conseiller auditeur sous la Restauration. M. Fajon avait fourni sous la Monarchie de Juillet et sous

l'Empire une longue et honorable carrière de magistrat. C'était une physionomie originale et piquante, à laquelle ne manquait ni l'agrément, ni le savoir, ni ce trait particulier à l'homme de goût qui se plait aux curiosités du passé, les recherche patiemment, et sait les découvrir pour vivre avec elles,

Une autre figure disparue aussi pendant ce mois et bien connue dans Nîmes est celle de M. Adrien Peladan. Il n'a pas été donné à tout le monde de suivre M. Peladan jusqu'aux extrêmes limites de ses croyances religieuses ou politiques. Mais il n'est personne qui n'ait rendu justice à la loyauté de son caractère, à la fermeté de ses convictions. Il a vaillamment combattu pour son drapeau.

Il a souffert pour lui. — Les vivacités de la lutte n'ont pas altéré le fond de son caractère qui était la bonté et ses mains qui maniaient quelquefois la plume comme une épée tranchante ne se sont point lassées aux œuvres de charité.

Peu de jours après lui, descendait dans la tombe M. le chanoine Reboul doyen du chapitre de la cathédrale. La carrière de M. Reboul, s'était écoulée toute entière dans l'enseignement. Nommé jeune encore professeur au grand séminaire, il conserva ses fonctions jusqu'au jour où Mgr. Cart l'appela au canonikat vacant par la mort de M. l'abbé Jouvenel. A la mort de M. de Tesson, il devint doyen du chapitre comme le plus ancien titulaire. M. le chanoine Reboul s'était maintenu, jusqu'à une vieillesse avancée, dans toute la vivacité de son intelligence alerte et pénétrante. Il alliait à cette intelligence une grande franchise d'allures et une réelle bonté de cœur. Prêtre excellent, fidèle dans ses amitiés, esprit piquant et enjoué dans la conversation, d'un commerce sûr, prudent et sage dans ses conseils, il était de ceux dont la présence réjouit et dont la disparition laisse de sincères regrets. Mgr. l'évêque de Nîmes a honoré sa mémoire et a fait lui-même son éloge,

Tous ceux qui ont connu M. le chanoine Reboul partageront ces sentiments et s'associeront à l'hommage de vénération et d'estime décerné par Mgr Gilly à notre regretté doyen.

Enfin , à quelques pas de nous , à Saint-Gervasy , M. Picard, père du Supérieur général des Augustins de l'Assomption, s'est doucement endormi dans le Seigneur.

Il y a longtemps que nous le connaissions. Lorsque , tout jeune encore, nous gravissions, aux jours de pèlerinage, le calvaire de Saint-Gervasy , c'était une joie pour nous que sa bonne et loyale hospitalité. Il nous accueillait le sourire sur les lèvres, nous traitait comme ses enfants ; tout, dans sa modeste demeure, respirait la cordialité franche de la famille, et ce parfum de l'honnêteté chrétienne aussi sain, aussi fortifiant que la salubre odeur des champs, au milieu desquels elle s'élevait.

Nous l'avons revu, il y a peu de temps , beau et grand vieillard. Les années ne l'avaient pas fléchi. C'était toujours le même cœur, la même dignité faite de bon sens et de foi. A l'ombre de la vieille demeure, il suivait son fils du cœur et de la pensée. Il se réjouissait des succès de son apostolat et de la fécondité de ses œuvres. Mais cette joie discrète ne troublait pas la sérénité de son labeur quotidien. La seule ambition de sa vie, et nul ne l'a mieux réalisée, était celle des robustes et silencieuses vertus qui fleurissent, à l'écart des grandes cités, dans la paisible obscurité du village chrétien.

Il est mort comme il a vécu . Heureux ceux qui achèvent ainsi leur journée et peuvent, la moisson finie , s'arrêter au terme du sillon fleuri de gerbes odorantes.

Pour eux, ce n'est pas l'ombre du soir qui vient : c'est le matin de l'éternel repos.

FIDELIS

Marseille , Mars 1890.

C'est bien en effet l'*influenza* qui m'a fait interrompre cette chère causerie du commencement de chaque mois dans la non moins chère *Revue du Midi*. Mes regrets s'augmentent de l'usage, quelques-uns disent de l'abus, de cette affreuse Anti-Pyrine, cause et auteur de tous nos maux, s'il faut en croire ses détracteurs. La querelle est engagée dans les revues savantes, elle est tombée ici dans la petite presse quotidienne. Je me garderai d'y prendre part. Mais, si la drogue, à laquelle, pour mon humble part, j'attribue la persistance de mes accidents d'*influenzé*, est vraiment la cause de l'effrayante mortalité dont nous venons d'être témoins, qu'on se hâte de la bannir des officines pharmaceutiques ou tout au moins de l'y enfermer à double tour. Quelle fauchaison mortuaire, grand Dieu ! Ici, elle a frappé surtout les classes bourgeoises et élevées, d'ordinaire plus épargnées dans les épidémies cholériques, peut-être parcequ'en temps de choléra, tous ceux qui le peuvent s'enfuient, tandis que cette fois, où aller ? La grippe infectueuse régnait partout, vrai fléau du ciel devant lequel la science médicale, prise à court, s'avouait vaincue.

★ ★ C'est dans les rangs de notre clergé marseillais surtout que la cruelle a fauché ses plus nobles victimes. Il est bien tard pour saluer ces chers défunts dans leur tombe, mais, comment s'en dispenser, quand ces tombes portent des noms aussi vénérés, que ceux du chanoine Gastaud, du curé Gajean, du grand-vicaire Olive ! ...

M. Gastaud, l'angélique Gastaud comme nous l'appelions au séminaire, promoteur diocésain, chanoine titulaire, directeur de l'ouvrier pour les églises pauvres, président des travaux des conférences Ecclésiastiques, diri-

geait avec une incomparable suavité beaucoup de communautés Religieuses et un très grand nombre d'âmes pieuses, que sa mort laisse inconsolées. Il me rappelait votre excellent abbé Clastron, dont les effusions de touriste religieux charment vos lecteurs.

M. Gajeau curé de la populeuse paroisse de saint-Laurent — *leis sanjanens* — avait fait revivre, dans le vieux quartier où se maintiennent les traditions du vieux Marseille, les souvenirs des Bonnafoux et des Gay. On l'y a pleuré, avec les clameurs expansives des indigènes, d'autant qu'il s'en allait au repos éternel avec un de ses vicaires, le bon abbé Michel, rapidement emporté comme lui par l'atroce épidémie.

M. Olive jouissait, ou plutôt était, le dispensateur, d'une fortune énorme, plusieurs millions, disent les mieux informés. Il vivait très modestement pour son compte, mais les œuvres et les pauvres savaient où passaient les gros revenus de M. Olive *le riche*, comme où l'appelait pour le distinguer de ses homonymes moins fortunés. Mgr Robert l'avait fait grand-vicaire, à un moment où sa santé déjà très ébranlée ne devait guère suffire à ce surcroît de besogne, d'autant que le vénéré défunt peu enclin aux choses d'administration, souffrait d'exercer la juridiction contentieuse; la gracieuse lui eût mieux convenue, mais on ne pouvait laisser la première aux collègues, sans forligner, et, comme le zèle du nouveau vicaire-général n'avait rien voulu abandonner de son précédent ministère : confessions nombreuses, catéchismes, visites des malades et des pauvres. etc., etc., l'estomac a fini par se révolter, et, cet homme, si riche et si charitable pour donner aux indigents le pain de chaque jour, a fini par ne plus pouvoir supporter de nourriture; il est littéralement mort de faim. Au moment où je vous écris, le clergé, la ville, le diocèse entier, lui font de superbes funérailles. Les pauvres et les œuvres charitables le pleureront longtemps !

*. Mais, quittons ces sujets funèbres : on ne parle ici que de maladies et de morts, dit quelque joyeux lecteur, en parcourant ma chronique sous les ombrages printaniers de son mazet. Eh bien, passons du grave au reste. Ce reste, heureusement moins tragique, c'est un canard auquel on ne parvient pas à couper les ailes. De facétieux nouvellistes se sont amusés à transférer notre Évêque au siège de Bordeaux, de Tours, voire même au cardinalat de la Curie à Rome. Tout cela est pure fantaisie, sans compter l'inconvenance qu'il y a à s'amuser sur de pareils sujets.

*. Nous attendons la visite du célèbre Commandeur de Rossi. Le nouveau curé de Saint-Victor se promet des merveilles de cette venue du savant archéologique. Nos cryptes de l'antique abbaye — tout ce qu'il y a de plus remarquable au monde après et avec les Catacombes romaines au dire de M. de Rossi lui-même — vont être étudiées à fond et, avec le concours de notre docte Évêque, fort expert, comme on sait, en matières d'antiquités chrétiennes, il n'est pas de révélations qu'on ne puisse espérer. Je vous tiendrai d'ailleurs soigneusement au courant des fouilles et des découvertes.

*. Le Carême bat son plein. Les prédicateurs sont ravis, et il y a vraiment de quoi. Jamais peut-être, on n'avait vu d'aussi bonne heure de telles affluences, comme on en voit à Saint-Joseph où prêche M. Marbot, à Notre-Dame-du-Mont le P. Garnier, à Saint-Charles l'abbé Bolo, à Saint-Vincent-de-Paul le P. Vandon, etc., etc. Lorsque paraitront ces lignes, la moisson sera rentrée au grenier des pères de famille. Puisse-t-elle tenir ses promesses ! Elles sont vraiment belles !...

E. A. C.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES SOLDATS FRANÇAIS DANS LES PRISONS D'ALLEMAGNE, par le chanoine GUERS ; **HISTOIRE DU GENERAL DE SONIS**, par J. A. DE LA FAYE.

Ces deux nouvelles publications de la maison Blond et Barral (in-8°, 4 fr.) forment deux beaux volumes, auxquels on peut prédire, sans crainte de se tromper, un grand succès de patriotisme.

Quatre cent mille Français ont subi, en Allemagne, les horreurs de la captivité et les douleurs de l'exil. Quel fut leur sort, quelles furent leurs épreuves et leurs souffrances, Voilà ce que dit, avec une émotion communicative et l'autorité d'un témoin officiel, le digne auteur du premier de ces ouvrages, ancien aumônier militaire.

Le second vous peint la vie d'un héros taillé à l'antique, grand chrétien et grand soldat, un chevalier d'autrefois sans peur ni reproche. Il y a là des pages d'épopée, et c'est hier qu'elles se sont déroulées presque sous nos yeux. M. de la Faye nous préserve du malheur de commettre une injustice anti-patriotique en l'oubliant.

A. R.

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

LES POÈTES DU CLOCHER

I

Vous souvient-il du géant fameux que la fable nous représente luttant contre le terrible Héraclès, et sentant ses forces s'accroître, toutes les fois qu'il parvenait à toucher la terre ? Ainsi nous semble-t-il qu'il arrive à la muse alanguie et anémiée de ce siècle, aux jours trop rares, où délaissant les mièvreries sentimentales, les moroses lamentations d'un pessimisme de commande, les amours vulgaires et les analyses monotones d'une psychologie raffinée, elle puise à pleins flots dans cette sève débordante qui s'échappe des champs cultivés, des moissons que le soleil dore, des prés en fleur, des luxuriantes végétations, elle écoute la mélodie des vagues, ou les bruissements du vent à travers les grands arbres, prête l'oreille aux sonores carillons des cloches, et chante les joies attendrissantes et pures du foyer et du sol natal. Les beautés radieuses de notre royal séjour, l'incomparable variété des horizons et des sites, l'harmonieuse succession des saisons qui étalent leurs grâces austères ou leurs charmes séducteurs, qui donc mieux que le poète a le privilège de nous les peindre et d'en dérouler sous nos yeux le pittoresque panorama ? Aujourd'hui le printemps s'éveille, et les roses s'épanouissent. Demain, dans le foin ondoyant, les faucheurs vont marcher ensemble, et faire en cercle tomber l'herbe épaisse dans le sillon, pendant que, trainé par les bœufs et couronné d'une blonde gerbe d'enfants, le char balancera son odorant fardeau, et que les jeunes filles empliront l'air de leurs

joyeuses chansons. Voici l'heure, où, dans la plaine, comme un océan d'or, montent et ondulent, aux caresses de la brise, les blés hauts et chargés d'épis. Sous la faux des moissonneurs, qui plongent dans les flots mouvants leurs bras nerveux et robustes, tombent les tiges, les bluets et les pavots fleuris.... Maintenant l'automne pâlit sur les coteaux, et dans les brumes d'argent brillent les ceps aux feuilles d'or. Allègres et fiers les vendangeurs entrent dans les vignes, serpe en main ; bientôt tout empourprés du jus des grappes, ils tendront leur écuelle à la liqueur violette qui débordera du pressoir. Encore quelques semaines, et les vapeurs de novembre flotteront dans la plaine, pendant que, sous le fer de la charrue, s'entr'ouvrira le sillon où doit tomber la féconde semence.

Mais si partout la vie s'agite et la nature travaille, si partout Dieu verse, sans compter, les trésors de son génie et de sa puissance, multiples sont les aspects qu'offre la terre, et innombrables les couleurs et les formes dont elle réjouit nos yeux. Aux régions montagneuses, hérissées de pics neigeux, et creusées de vallées profondes, succèdent les plaines sans fin et les immenses solitudes ; ici les chênes se dressent ; là-bas en infinies sinuosités se découpent d'élégants rivages. Même au sein d'une même contrée éclate l'éternelle variété des choses, et pour abriter le même peuple, Dieu n'a point voulu préparer une demeure aux uniformes contours.

Rien cependant qui aux regards de l'artiste n'ait son charme et sa poésie ; aucun coin de terre qui n'ait le don d'impressionner son âme, de la jeter en extase, de mettre un hymne vibrant sur ses lèvres, de l'emporter sur les ailes du rêve et de la fantaisie. Pour ne parler que de notre France, que le poète contemple les genêts d'or de la Bretagne, ou les oliviers pâles de la Provence, les riches vignobles de la Champagne, ou le sol volcanique

de l'Auvergne, les teintes grises et brumeuses du ciel du Nord, ou les resplendissantes clartés de la côte d'azur, toujours ce spectacle l'émeut ou l'enchanté, et l'oblige à s'écrier avec Lamartine :

Objets inanimés, avez vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Cette âme des choses, ils sont nombreux les poètes qui l'ont chantée, et qui, de façon différente, avec des âpretés méridionales ou des gravités d'hommes du Nord, ont évoqué les souvenirs du pays, non pas seulement en peintres et en paysagistes, mais en fils reconnaissant qui garde amoureusement le culte du petit coin de terre où il a ouvert les yeux. A ces bardes du clocher on s'est hâté de faire fête, et maintenant il n'est pas de province minuscule, pas de département ignoré, pas de bourgade lointaine qui n'ait ses aèdes et ses troubadours. Et les légendes d'accourir, et les chansons de renaître ! Tous ces sentiments qu'on n'osait plus exprimer : amour filial, respect de la maison, émotions et joies religieuses, tous ces sentiments décriés, parce qu'ils étaient primitifs, railés des chroniqueurs et dédaignés des artistes, voici qu'on les ressuscite, qu'on les transporte dans des terroirs vivaces, qu'on les enveloppe de poésie familière, qu'on les rajeunit et qu'on les sauve.

Ne vous semble-t-il pas qu'il y aurait un délicieux voyage à faire à travers ces poèmes si divers d'allure, de ton et de couleur, mais animés d'un même souffle d'ardent amour pour la patrie. Ainsi des cloches dont le timbre et les vibrations ont des sonorités diverses, mais s'harmonisent mélodieusement dans un accord unique à la gloire du même Dieu.

Pour faire utilement ce voyage, nous n'aurions qu'à prendre en main le gracieux volume, dans lequel M. Charles Fuster a eu l'heureuse inspiration de grouper tous

les poètes contemporains ayant écrit en langue française sur leur terroir, les paysages et les mœurs de leur province natale (1). Et à chacune de nos étapes, nous serions sûrs de trouver tout à la fois charme et profit à écouter les strophes qu'il a glanées ça et là dans leurs œuvres, si avidement les écrivains qu'il cite ont recueilli et mis en pratique le conseil de Goëthe : « Poète, occupe-toi de ton pays ; là sont tes chaînes d'amour, là est le monde de tes pensées. »

Mais comme le temps nous manque pour aller jusqu'au bout de la route, nous nous contenterons de parcourir à vol d'oiseau notre pittoresque Provence, et de prêter l'oreille aux modernes troubadours qui l'ont chantée.

II

Vous connaissez le cadre et les sites merveilleux de cette sœur de l'antique Hellade. Ici les montagnes et les maigres collines ; ici le Rhône avec ses larges nappes, et ses îles, les taureaux de la Camargue et les monuments d'Arles ; là-bas la Crau brûlée par le soleil, et les étangs avec leurs ports de pêcheurs, et Maillanne où habite Mistral ; puis encore le fourmillement de Marseille, et surtout, et avant tout, notre incomparable mer d'azur ! Etonnez-vous maintenant que les poètes abondent sur nos rivages !

Voici de Joseph Autran, un éclatant passage provençal :

La plaine est devant moi, roulant ses épis d'or,
Ici, le tertre vert où la faneuse dort
Sur sa gerbe, à l'écart, mollement accoudée.

(1) *Les Poètes du clocher*, 1 vol. in-8°, avec un dessin inédit de J. Breton. (Paris, P. Monnerat, 48, rue de Lille, 1889).

Vers le Sud, un vieux bourg découpe dans les airs
Ses murs démantelés, ses tours, ses toits déserts :
On dirait un hameau de l'antique Judée.

Là, sur le ruisseau clair qui fuit dans les cailloux,
Se perdent les ormeaux, les lentisques, les houx,
Et d'une berge à l'autre, ils croisent leurs feuillages.....

Mais les coteaux cachent la mer, voisine pourtant.

Oh ! du milieu des champs, sous un ciel calme et pur,
La voir, même de loin, cette nappe d'azur
Où reluit au soleil plus d'une voile blanche !

Voir à travers les bois, diaphanes réseaux,
La grande mer sourire, — et, comme des oiseaux,
Les barques de pêcheurs passer de branche en branche !

Là-bas, en effet, les pêcheurs tendent les mailles de
lin où frétillement *pageots*, *soles* et *merlans*, dont la ménagère
va composer le plat local, chanté par M. Eug. Ros-
tand.

Et tandis qu'un des fils amarre la nacelle
A la roche, où la corde en un anneau se scelle,
L'autre emporte au logis, qui va se réjouir,
La belle pêche, dont le riche va jouir,
Achetant deux écus de la mère en liesse
De quoi faire, demain, l'exquise *bouillabaisse*.

Même en Novembre la Provence conserve sa grâce
enchanteresse, ainsi que l'affirme M. Jacques Normand.

C'est sur la plaine tout entière,
Un ruissellement de lumière,
Un chatoiement oriental.....
Ciel d'azur et temps de cristal.

Et c'est dans l'âme qui sommeille,
Comme une ombre fine et vermeille
Une nuit où rien n'est obscur.....
Temps de cristal et ciel d'azur.

Connaissez-vous les *Soirs de bataille* et les *Jours de*

combat, de Clovis Hugues, dont Marseille a fait un jour son député ? A côté de poèmes à tendances politiques très discutables, que de notes émues, d'impressions naïves, d'accents attendris pour chanter la nature méridionale, le foyer, la famille, l'enfant ! En quels vers exquis, par exemple, le poète dépeint le Midi provençal !

C'est le Midi vermeil, joyeux et plein de rêves,
Dans son cadre doré par les soleils couchants,
Avec son berceement de vagues sur les grèves
Derrière les rameaux tourmentés et penchants.

Deux arbres, envolés dans le baiser des sèves,,
S'ajoutent à la paix glorieuse des champs,
Tordus comme des faulx, polis comme des glaives,
Au-dessus des ravins d'où s'élèvent des chants.

Tout là-bas, dans la nue, un gonflement de houle ;
A droite, un filet d'eau scintille et se déroule
Comme un ruban tombé des ailes d'Ariel ;

Et dans le charme exquis l'espace au loin s'azure,
Et rougeoie, et flamboie, et s'efface, à mesure
Que le soir lent descend des étages du ciel.

Voici maintenant l'ode éclatante, toute rythmique de forme, et chaude d'élan, qu'un de nos amis, M. Xavier de Magallon, jeune poète et orateur d'avenir, entonne à la gloire de Marseille. Ce sera notre dernière citation :

J'ai rêvé de louer, ô ville, en larges vers
Dont j'ornerais ton front comme de rameaux verts,
Tes flottes que l'orage enchante,
Les aspects variés de tes clairs horizons
Ton passé, cycle auguste, aux fécondes saisons,
Ton golfe qui hurle et qui chante.

Tu ne peux plus lancer tes marins aux assauts,
Ville, ni voir, rentrant du large, tes vaisseaux,
Plier sous le poids des trophées :
C'est le destin commun, et tu le subiras :
Dans des embrassements, trop vastes pour leurs bras,
Les races meurent étouffées.

Mais, ville, tu le sais, l'art seul est immortel :
Que tes enfants jamais n'en délaissent l'autel !

Rends leur langue prompte et hardie,
Leur bouche harmonieuse, afin que si parfois,
Dans les conseils du peuple ils élèvent la voix,
Leur parole soit applaudie.

L'on a pu réfréner le cours de tes destins,
Mais non pas retrécir les horizons lointains !

Sur la mer qui, dit-on, sanglote
Continue à tracer, ô ville, tes sillons !
Et qu'il n'en soit aucun où de tes pavillons
L'ombre triomphale ne flotte.

Il te reste tes ports et ton firmament clair,
Ses murmures de brise et de vague dans l'air
Qui, lorsque l'ombre au loin surplombe
Les voils où Dieu te berce en un rêve enchanté,
Semblent, tant ils sont doux, pendant les nuits d'été,
Des roucoulements de colombe !

Il te reste tes fils, dompteurs des grandes eaux,
Qui la mer se cabrant, la frappent aux naseaux
Et ne cèdent point devant elle ;
Et tes filles dont l'air est tel qu'on les prendrait
Si le sang sous leur chair comme un feu ne couvait,
Pour des marbres de Praxitèle....

Nous regrettons d'avoir à fixer si tôt le terme de notre course ; mais nous croyons en avoir dit assez pour inspirer aux lecteurs désireux de connaître en détail cette conquête de la poésie actuelle par l'amour du pays natal, la pensée d'en lire l'histoire admirablement écrite par nos «poètes du clocher,» et si bien commentée par M. Charles Fuster. Aussi bien y aurait-il péril à déflorer cette œuvre par une analyse incomplète et superficielle ; mieux vaut faire jusqu'au bout le voyage, sous la conduite d'un si aimable guide, dont l'essai de décentralisation littéraire a droit aux bienveillants suffrages de tous les amis de la patrie et de l'art.

L'abbé Stanislas GAMBER.

LA MARQUISE DE DAX D'AXAT

NÉE EMILIE-ANASTASIE GUIGNARD DE SAINT-PRIEST

1797-1830

Le 20 juillet 1788, vous ne l'avez pas oublié, mourait sans postérité Marc-Antoine de Dax, marquis d'Axat, instituant pour légataire universel son cousin Ange Jean Michel Bonnaventure Dax de Cessales, et le 21 février 1797, au moment où la France trop longtemps terrifiée respirait un peu à l'intérieur, le jeune marquis d'Axat épousa sa parente Emilie Anastasie Guignard de Saint-Priest, fille d'Emmanuel Guignard de Saint-Priest, ambassadeur du Roi à Constantinople.

L'épousée était donc la nièce de la marquise douairière d'Axat, née Mathurine de Saint Priest, celle-là même dont nous venons de publier les lettres pendant la période révolutionnaire.

Ce mariage était l'œuvre de la vieille marquise. Le ciel lui ayant refusé la consolation d'une lignée directe elle se réjouissait en voyant revivre et se perpétuer son nom et son sang dans ce jeune ménage. En 1802, grande fut sa joie quand Madame de Dax lui donna : un filleul superbe : un gros garçon !

Pour vous en convaincre relisez sa dernière lettre à M. Roche. Si elle a cet abandon charmant, avec un simple régisseur, quelles expressions ne devait-elle pas trouver pour communiquer à ses propres parents, une si bonne et si heureuse nouvelle ?

Elle avait marié son autre nièce, la sœur de Madame

de Dax, au marquis de Calvières (1), seigneur de Vézénobres; enfin, comblée d'ans et de mérites, Mathurine Guignard de St Priest, s'endormit doucement dans le Seigneur au mois de mai 1813. Elle avait vu, dans le cours de salongue existence, les règnes de Louis XV et Louis XVI : la République, avec la Convention, le Directoire, le Consulat et quand elle s'éteignit, elle pouvait pressentir déjà la chute de l'Empire et le rappel de ses Rois bien-aimés.



Ange Jean Michel Bonnaventure Dax de Cessales d'Axat, Chevalier des ordres royaux de Saint-Louis et de la Légion d'honneur., devint maire de Montpellier sous la Restauration. (1814 à 1830).

Son union avec Emilie Anastasie Guignard de Saint-Priest, fut féconde. Un de ses fils, chef respecté de tous les siens, a été la source des Dax d'Axat actuels continuant, sans peur et sans défaillance, les nobles traditions des aïeux. Sa fille, Clémence épousa le baron Frédéric Durand de Fontmagne qui acheta de son beau-père le château et la propriété de saint-Félix de Pallières.

Les lettres suivantes sont l'œuvre d'Emilie Anastasie Guignard de Saint-Priest la nouvelle marquise d'Axat. Ici encore ce ne seront que des extraits relatifs aux faits principaux de la Restauration et des Cent-Jours. Adressées au même régisseur, elles ont donc la même provenance et la même destination. Nous en garantissons toujours la rigoureuse authenticité.

1^{re} Lettre

La marquise d'Axat à M. Roche du Mazelet

Montpellier, 8 octobre 1814.

..... Le cheval de M. de Massia n'est pas encore vendu parce qu'on l'avait emmené à la campagne pour le remet-

(1) Le Marquis de Calvières, le comte René de Bernis et le marquis de Montcalm, furent nommés par le duc d'Angoulême, Commissaires extraordinaires pour les départements de l'Hérault et du Gard. — *Juillet 1815.*

tre de ses fatigues sous Gilly (1). A présent il fait plaisir à voir. Je crois que vous feriez là une jolie acquisition.

Nous pouvons bien remercier Dieu du changement qu'on vient de faire dans tout le ministère. Il ne paraît que trop certain que nos princes, nos députés et tout ce qui pensait bien en France allait être enveloppé dans une trame généralement ourdie par les méchants. Nous voilà sauvés ? Les Chambres vont s'assembler et aideront notre bon Roi. Je suis toujours dans mon lit bien souffrante et faisant un grand effort de vous en écrire si long. Mon mari, mes enfants et moi vous assurons tous de notre sincère attachement.

St-P. D.

2^{me} Lettre

Du marquis au même

Montpellier, le 18 octobre 1814.

..... Madame Dax est toujours souffrante. Vous conviendrez, mon cher Monsieur, qu'il est difficile de trouver quelqu'un de plus à plaindre que moi. Après avoir passé toute la journée à l'Hôtel-de-Ville (2), quand je pourrais me délasser chez moi, je ne trouve que des malades.

Votre réflexion sur le blé est juste ; il vaut mieux que vous le vendiez et que nous ayons l'argent. Lorsque nous le demandions c'est que nous nous trouvions dans un mauvais moment, sans argent et sans provisions (3). Le

(1) Le général comte Gilly, celui-là même qui força le duc d'Angoulême à signer la Convention de La Palud (Vaucluse 1815). Voir son intéressante biographie par G. Charvet.

(2) Il était maire de Montpellier. En ce temps de troubles et de désarroi dans les pouvoirs publics, ce n'était pas précisément une sinécure.

(3) A la chute de l'Empire et aux premières heures de la Restauration il y eut un moment de disette effroyable. Nos anciens peuvent encore se le rappeler. Quand un marquis, un maire de Montpellier tient ce langage que ne devait pas souffrir le pauvre peuple ? Les Bourbons venant en ces tristes conjonctures n'ont-ils pas, à tort ou raison, porté le poids de nos malheurs publics ?

linge n'est pas d'un besoin si urgent. Si nous vous l'avons demandé c'est que ma femme craignait toujours le pillage et voulait sauver quelque chose.

Le changement du ministère a fait grand plaisir à tout le monde et puis nos Chambres nous assureront le bonheur et notre bon Roi n'aura plus rien à craindre, j'espère.

Je vous prie de croire, etc.

3^{me} Lettre

La Marquise aa même

Montpellier, 20 février 1815.

..... Nous attendons au mois d'avril le duc d'Angoulême (1). Il faudra bien que vous veniez le voir et nous tacherons de vous loger quoique mon frère qui suit le prince vienne chez moi avec sa suite. Mon mari et mes enfants vous disent mille choses.

Agréez, etc.

St-P. DAX D'AXAT.

4^{me} Lettre

La même au même.

Montpellier, 18 avril 1815.

Je vous ai prié dernièrement de suspendre toute réparation à Saint-Félix. Je pense que dans la disposition où on nous dit que sont toutes les Cévennes (2), on pourrait bien le brûler.

On m'a même dit qu'on avait désigné cinq châteaux pour cela, et que les gens de Saint-Hippolyte s'y emploieraient volontiers. Que ce soit vrai ou non, on peut toujours prendre ses précautions.

M. le duc d'Angoulême était resté prisonnier au Saint-

(1) Et le 20 mars 1815, Louis XVIII s'acheminait une seconde fois vers l'exil.

(2) Les Cévenols, républicains ou bonapartistes, ne furent pas les derniers à vouloir profiter des Cent-Jours.

Esprit, mais l'Empereur ayant reconnu bonne la capitulation qu'il avait faite (1), on l'a escorté jusqu'à Cette, avec les seigneurs de sa suite. Là, il s'est embarqué en toute liberté, et va rejoindre sa femme en Espagne. Cette nouvelle-la est positive. Il est passé ici dans la nuit du 15 au 16. Louis, que vous connaissez, n'était pas avec lui ; on l'avait envoyé en Provence, où je pense qu'il se sera aussi embarqué. Mon père (2) a obtenu la permission de rester en France, pourvu que ce soit à 40 lieues de Paris. Il est en Normandie, avec ma sœur aînée. La cadette et son mari (3) sont à Salgas (4).

Agréez, mon cher Monsieur, etc. S.-P. d'AXAT.

5^{me} Lettre

La même au même.

Montpellier, 20 juillet 1815.

Il me tardait bien, mon cher Monsieur, de vous donner de nos nouvelles. Nous nous portons tous bien. Mon mari a résisté à la fatigue extrême qu'il a eue tous ces jours-ci. Aujourd'hui, tout est calme. Je ne vous écris pas tout ce qui s'est passé (5). Je ne sais rien de tout ce qui arrive dans votre pays. Les fêtes ne sont pas encore commencées.

Agréez, etc...

(1) La capitulation de La Palud (Vaucluse). — Dans sa biographie du général comte Gilly, G. Charvet dit expressément que l'Empereur fut, au contraire, fort irrité contre ce général, lui reprochant d'avoir fait de trop bonnes conditions au duc d'Angoulême.

(2) Emmanuel de Saint-Priest, ambassadeur du Roi, à Constantinople.

(3) La marquise et le marquis de Calvières, colonel du 14^{me} chasseurs à cheval. — Ne pas confondre avec son frère, le baron de Calvières, préfet du Gard.

(4) Château remarquable de la Lozère.

(5) Les Cent-Jours, Du 20 mars 1815 au 18 juin 1815.

6^{me} Lettre*La même au même.*

Montpellier, 2 août 1815.

Nous sommes tous en bonne santé , contents et tranquilles, moyennant les arrestations de beaucoup de fédérés (1). On les emprisonne pareillement dans tout le royaume, et vous avez peut-être vu, dans les gazettes, la liste des grands coupables (2) que le Roi va faire passer à la Commission militaire. Mon mari est parti cette nuit, à la tête de la députation qui va à Toulouse, porter à M. le duc d'Angoulême les vœux de notre bonne ville. Nous craignons de ne pas le posséder, et qu'il aille bientôt à Paris. Mon frère Louis est auprès de lui et vient d'être fait maréchal de camp. Mon père et ma sœur aînée sont à Paris. Mme de Calvières est encore à Salgas ; son mari est auprès du prince.

Soyez bien tranquille dans votre Mazelet. On n'a pas l'intention d'envoyer des gens de vos côtés pour mettre les Cévennes à la raison, mail il n'y a pas de mal de le leur laisser croire pour les contenir. Nous aurons peut-être des Autrichiens dans le Midi ; ils sont très disciplinés.

Je vous offre. etc.

S. P. D.

7^{me} Lettre*La même au même*

Montpellier, 23 Août 1815.

J'apprends dans l'instant positivement que vous allez avoir dans le Gard 6,000 Autrichiens (3) et qu'il en arrive

(1) Partisans de Napoléon, pendant les Cent-Jours.

(2) Le général Gilly était du nombre. — En reconnaissance de sa conduite loyale à Pont-Saint-Esprit, le duc d'Angoulême obtint du Roi, quelques années après, sa grâce complète.

(3) Sous les ordres du prince Staremberg la division autrichienne fit son entrée à Nîmes le 23 août. Quelques jours après un fort détachement fut envoyé à Anduze pour contenir les Cévennes et la Gardonnenque.

autant dans l'Hérault. Ces messieurs sont fort chers à nourrir et nous, qui sommes en paix, nous nous en serions bien passés.

8^{me} Lettre

La même au même

Montpellier, le

1815

Je suis enchantée, Monsieur, d'avoir eu de vos nouvelles, et surtout qu'elles soient bonnes. Car à chaque instant on nous fait mille comptes sur ce qui se passe dans votre pays (1). Nous sommes fort tranquilles ici ; il n'en est pas de même à Nîmes où je trouve affreux tout ce qui s'y fait (2). On assure que M. le duc d'Angoulême est de nouveau confirmé gouverneur du Midi (3). Le Roi l'a reçu à merveille.

9^{me} Lettre

Le Marquis au même

Montpellier ce 23 septembre 1815

Votre lettre nous est parvenue, mon cher monsieur, et nous apprîmes avec grand plaisir que vous étiez tranquille et à l'abri de toute vexation vu le sauf conduit (4). J'espère que le départ des Autrichiens n'engagera pas les mauvaises têtes à soulever le peuple et à l'éloigner de l'amour qu'il doit avoir pour un Roi si bon, si juste qui aime tous ses sujets comme un père aime ses enfants. Il serait bien temps que la paix régnât en France et que tout esprit de discorde fut éteint.

(1) Rassemblements de la Gardonnette, appuyés par les Cévenols. Ils donnèrent lieu aux faits regrettables de Ners. (canton de Vézénobres (Gard)

(2) Allusion aux événements connus sous le nom de Terreur Blanche ! Jacques Dupont dit Trestailons, pour se venger de tous ses ennemis personnels, se livre à de tristes représailles.

(3) La nouvelle était exacte — Le duc d'Angoulême arriva à Nîmes le 5 Novembre où il accueillit tout le monde avec faveur.

(4) L'original est encore au Mazelet, en Allemand et en Français.

Adieu, mon cher Monsieur Roche. C'est toujours avec bien du plaisir que je vous donne etc.

10^{me} Lettre

La Marquise au même

Montpellier, 26 octobre 1815

Je vous écris bien à la hâte, mon cher Monsieur, pour vous prier vous et madame Roche de faire au plus vite vos paquets et d'arriver ici car on nous annonce l'arrivée de Mgr le duc d'Angoulême. Mon frère m'écrit qu'il sera ici le 2 Novembre (1) ainsi vous n'avez pas de temps à perdre. Les autorités n'ont encore aucun avis officiel ; elles savent seulement qu'il est à Lyon, mais comme mon frère l'accompagne, ce qu'il me mande est bien positif et tout le monde se réjouit et se dispose en conséquence. Il n'y aura pas de fêtes publiques . Le Roi les a défendues pour épargner la dépense aux villes.

Mon mari vous attend aussi avec empressement. Vous connaissez notre attachement pour vous.

St. P. DAX D'AXAT.

11^{me} Lettre

La même au même.

Montpellier, 24 décembre 1816.

.... Je vous assure qu'on m'encourage bien peu à faire des réparations à Saint-Félix. On me représente les Cévennes comme un pays de tigres qui ne peuvent se corriger. On me dit qu'ils nous tueront, brûleront le château à la première occasion qu'ils en auront. Tout le monde me persécute pour mettre cette terre en vente. M. du Merlet y a mis la sienne ; enfin on m'en dit tant,

(1) Il n'y arriva que le 7 Novembre — et son premier acte fut d'ordonner l'ouverture des temples protestants, comme il venait de le faire à Nîmes.

pour l'avenir surtout, que j'avais plusieurs effets à mettre sur la charrette de Roux et que je n'ose pas.

Quant à ma reconnaissance et à mon attachement pour vous, mon cher Monsieur, ils vous sont acquis tant que je vivrai.

La M^{me} DE DAX D'AXAT.

*
**

Les détails personnels, les lettres plus intimes et n'ayant aucun rapport avec les événements politiques, volontairement supprimés, ne vous ont point empêché de remarquer la cordialité qui règne dans toute cette correspondance !

N'est-ce pas que nos marquises de Dax d'Axat sont plus que polies, mais aimables, affectueuses même pour M. Roche, ce plébeien ?

Cette cordialité sincère, cette reconnaissance profonde honorent à la fois et celles qui les ressentirent et celui qui en fut l'objet.

Il est de mode aujourd'hui de dénigrer à outrance l'ancien régime. On n'a pas d'expressions assez fortes pour flétrir comme il faut la morgue et l'insolence de ces seigneurs oppresseurs du peuple. Quiconque croit tenir une plume libre ne manque pas de s'apitoyer sur le triste sort des misérables serfs d'antan. C'est de rigueur !

Franchement ne trouvez-vous pas qu'on abuse par trop de la tirade ? Faudra-il donc, pour le profit d'une cause ou d'une idée, seraient-elles mille et mille fois plus justes, tourner longtemps encore tout au tragique et convertir l'histoire en mélodrame ? La démocratie a du bon ! Je ne le contesterai certainement pas puisque j'en profite, tout comme les autres. Mais pourquoi s'obstiner, coûte que coûte, à laisser croire, aux jeunes géné-

ractions, que tout le passé de la France mérite le blâme et la malédiction?

Que de bourgeois démocrates, que de parvenus enrichis d'hier, raides, solennels et hautains, malgré leurs principes, pour les petits et les humbles ! Combien de ces prôneurs de liberté, de ces assoiffés d'égalité, qui pourraient recevoir ici même une bonne leçon de la part de ces nobles dames d'Ayat, nées de Saint-Priest ?

Pour l'honneur de l'histoire, comme dans l'intérêt de tous, puissent-ils la comprendre et en tenir compte ! C'est notre souhait le plus ardent et notre désir le plus sincère !

E. DURAND,
Curé de Monoblet.

THÉRÈSE DE KERALIN'

V

Le lendemain matin , le soleil se leva radieux ; Mme d'Ambert, qui avait mieux dormi que d'habitude, et dont le sommeil avait un peu réparé les forces, pensait à se lever , sans même sonner Françoise , qui devait être bien occupée ce jour-là , lorsque Thérèse entra dans sa chambre, fraîche comme une fleur printanière.

— Déjà éveillée ? dit-elle à Clotilde , en l'embrassant avec tendresse.

— Et prête à descendre de mon lit, et j'allais le faire quand tu es entrée.

— Vous auriez eu tort, chère tante, car il faut auparavant avaler la potion prescrite par le docteur. Vous allez la prendre tout de suite, ajouta-t-elle, en s'emparant d'une fiole placée sur la cheminée, et en versant dans un petit verre une partie de son contenu.

— Il faut donc faire tout ce que tu veux, petite despote, répondit tendrement Mme d'Ambert ; c'est un peu le monde renversé, mais je me sou mets sans hésiter, et d'autant plus volontiers que cette liqueur, quoique très forte, n'a cependant pas mauvais goût.

— Un goût excellent au contraire, je puis le dire, car je l'ai goûtée ; et elle vous réussit fort bien , car votre teint est meilleur et vos yeux brillent comme des escarboucles ; regardez-vous au miroir , si vous ne voulez pas m'en croire.

(1) Voir la *Revue du Midi*, mars 1890.

— Je me trouve, en effet, beaucoup mieux ce matin, et il me semble même que je déjeunerai volontiers.

— Dépêchons-nous alors, asseyez-vous dans ce fauteuil, et permettez-moi de vous coiffer, vous verrez si je ne réussis pas au moins aussi bien que Françoise.

Elle déroula prestement les beaux cheveux blonds de sa tante, et les arrangea avec un goût parfait.

Madame d'Ambert la laissait faire, souriante et heureuse de ses soins affectueux.

— Le fait est que je me sens beaucoup mieux, se répétait-elle tout bas, avec une joie presque enfantine, et, si le climat du Midi m'est favorable, pourquoi, malgré les tristes prédictions que j'ai eu le tort de provoquer, et qui me poursuivent malgré moi, ne guérirai-je pas de cette maladie de poitrine? j'ai trente six ans à peine, c'est être bien jeune pour mourir, surtout quand on n'est pas trop malheureuse ici-bas; car, enfin, si M. d'Ambert n'est pas le mari tendre et empressé que toute jeune fille rêve sans doute, il m'aime à sa manière, il ne me refuse rien de ce qui peut m'être utile ou agréable. Si je n'ai pas le bonheur d'être mère, comme je l'ai si vivement désiré, n'ai-je pas trouvé dans ma chère Thérèse la fille la plus tendre, la plus aimable, la plus charmante qu'on puisse souhaiter. Oh! mon Dieu! faites qu'elle au moins soit tout-à-fait heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas!

— Voilà qui est terminé, dit la jeune fille, en présentant un miroir à sa tante; voyez si j'ai réussi.

— A merveille, dit Clotilde. Maintenant, faisons ensemble notre prière et descendons bien vite.

Monsieur le conseiller les attendait dans la salle à manger, le coude appuyé sur la table, l'air inquiet et refrogné. Malgré le beau temps, la pureté de l'air et le parfum des fleurs du parterre, qui pénétrait jusqu'à lui, il était loin de partager la bonne humeur de la tante et de la nièce.

— Vous vous êtes bien fait attendre, leur dit-il, d'un ton

bourru, qui ne lui était pas habituel, tout en repliant précipitamment une lettre qu'il remit bien vite dans sa poche.

— La chaise de poste n'est point encore là, répondit Clotilde, elle n'arrivera pas avant deux heures; il y a donc grandement le temps de déjeuner et de remettre tout en ordre avant de partir.

Il ne répliqua rien, mangea peu, contre son habitude, et, le repas fini, il courut s'enfermer dans sa chambre.

— Qu'a donc aujourd'hui mon oncle, dit alors Thérèse; jamais je ne l'ai vu si taciturne, pas même quand vous étiez bien malade, ajouta-t-elle étourdiement.

Mais Clotilde ne parut pas avoir remarqué ces dernières paroles.

— Quelque contrariété passagère, une perte d'argent peut-être, un fermier qui n'a pas payé son terme, que sais-je ?

— Il ne vous fait donc pas ses confidences ?

Si jamais je me marie, je voudrais que mon mari n'eût point de secret pour moi, comme je n'en aurai jamais pour lui.

— C'est peut-être beaucoup exiger, quoique cela vaille mieux sans doute, répondit la tante en souriant.

Lorsque la chaise de poste fut venue, M. d'Ambert y installa sa femme, sa nièce et Françoise.

— Quant à moi, dit-il, une affaire sérieuse m'empêche de vous accompagner; je vous reverrai ce soir, à l'hôtel des Princes, où nos chambres sont retenues; mais ne m'attendez point pour dîner, car je ne suis pas bien sûr de l'heure à laquelle je pourrai vous rejoindre.

— J'espère qu'il ne vous arrive rien de fâcheux? demanda Clotilde.

— Non, non, rien qui vaille la peine de vous être raconté; rétablissez-vous bien vite, et tout s'arrangera pour le mieux.

Quelques heures plus tard les trois femmes arrivaient à Marseille et prenaient possession de leur appartement à l'hôtel qui leur avait été désigné.

— Nous serons très bien ici, dit Thérèse, car nous avons trois fenêtres qui donnent sur cette fameuse Canebière, dont j'ai si souvent entendu parler et dont les Marseillais sont si fiers.

— Cette vue du port est magnifique en effet, répondit Clotilde en s'accoudant sur le balcon ; que de bâtiments divers, dont les pavillons indiquent sans doute la nationalité !

— Et que de costumes différents ; que de gens on voit passer ! Ce n'est pas comme à Aix, où l'on n'aperçoit presque personne dans les rues ; mais prenez garde, ma bonne tante, que cette brise de mer ne soit trop fraîche pour votre poitrine délicate ; laissez-moi du moins mettre un châle sur vos épaules, ou pour mieux dire, si vous vous en sentez la force, allons, en attendant mon oncle, et, pendant que Françoise prépare votre toilette de nuit, faire un petit tour de promenade.

— Je le veux bien, dit Clotilde, car tu ne connais pas Marseille, qui est une grande et belle ville, que j'aurai le plaisir de te montrer en détail à notre retour de voyage, si, comme je commence à l'espérer, je suis alors beaucoup mieux portante, si non entièrement guérie.

Elles remontèrent ensemble les allées de Meillant, Clotilde doucement appuyée sur le bras de sa nièce, qui admira cette promenade charmante, sa belle fontaine et sur le cours, la statue de Belzunce, ce saint évêque qui brava la peste et exposa si souvent sa vie pour soutenir par sa charité, sa parole et son exemple le troupeau dont il était le pasteur.

Pendant le disque du soleil paraissait se plonger peu à peu dans la mer ; la nuit venait, mais non pas l'obscurité, car les nombreux becs de gaz qui s'allumaient de

toute part remplaçaient presque pour les promeneurs la lumière du jour.

— Il est temps de rentrer, dit Clotilde, M. d'Ambert doit être arrivé et fort surpris sans doute de ce qu'il appellera mon imprudence.

Elles retournèrent à l'hôtel des Princes, mais le Conseiller n'y avait point paru, et elles l'attendirent inutilement pendant plusieurs heures.

Une certaine inquiétude s'empara alors de l'esprit de Mme d'Ambert.

— C'est étonnant, dit-elle, lui si exact d'ordinaire pour les heures du repas surtout.

— Il nous avait prévenu qu'il rentrerait peut-être fort tard, dit la jeune fille.

Presque au même instant on vint les avertir qu'un capitaine, arrivé d'Aix, demandait à leur parler.

— Pourvu que ce ne soit pas M. Pélestrier que mon oncle nous envoie, pensa Thérèse.

Mais elle fut bientôt rassurée à la vue de M. de Kéralin entrant dans la chambre sur les pas du domestique, qui venait d'annoncer sa visite.

— Mesdames, leur dit en les saluant, je viens de la part de M. d'Ambert vous prévenir qu'il ne pourra pas vous rejoindre ce soir, ainsi qu'il l'avait annoncé.

— J'espère qu'il se porte bien cependant et qu'il ne lui est rien arrivé de fâcheux, dit Clotilde.

— Rien que je sache et sa santé est parfaite, soyez sans inquiétude à ce sujet; mais une affaire importante, dit-il, le retiendra à Aix jusqu'à demain soir, ou après demain matin peut-être. Devant venir à Marseille aujourd'hui même, je me suis chargé volontiers de son message et je mets entièrement à votre disposition, heureux si je pouvais vous être utile en quelque chose.

— Utile non, je ne le crois pas du moins, mais agréable toujours, répondit gracieusement Mme d'Ambert.

Cependant vous pourriez peut-être nous apprendre ce qu'il y a de plus curieux à visiter dans cette ville.

— Je la connais fort peu, n'y étant venu qu'une seule fois ; mais, dès le matin je prendrai des informations, et je viendrai, si vous le permettez, vous faire part de ce que j'aurai appris.

— Comment, Monsieur, habitant Aix depuis plusieurs mois déjà, n'étiez vous encore venu qu'une seule fois à Marseille ?

— C'est que rien ne m'y attirait, Madame.

— A Aix, au contraire, vous aviez sans doute de nombreuses connaissances, dit à son tour Thérèse, vous alliez beaucoup dans le monde je crois ?

— Qui a pu vous dire cela, Mademoiselle ?

— Mon oncle, qui vous a vu souvent chez Mme de Cerisay.

— C'est la seule maison où j'allais assidûment passer la soirée et où j'ai eu le plaisir d'entendre parler de vous.

— Et d'en entendre dire du mal peut-être, répliqua gaiement Thérèse.

— Du mal jamais, mais certainement pas tout le bien que vous méritez, quoique M. votre oncle paraisse vous aimer beaucoup et parle avec plaisir de vos talents et de votre esprit.

— Je ne lui croyais pas autant d'imagination, répondit-elle en riant.

La conversation ainsi commencée ne tarda pas à s'animer davantage. Thérèse, surmontant sa timidité de pensionnaire, se montra telle qu'elle était en effet, naturelle avant tout, spirituelle sans la moindre prétention et unissant toutes les délicatesses du cœur à la vivacité de l'intelligence. Lui, s'enhardissant aussi, raconta ses souvenirs d'enfance, ses premières campagnes, les dangers qu'il avait courus, son séjour à Barcelone, ses aven-

tures de guerre, et, plus d'une fois dans ces récits ses yeux étincelèrent, la flamme de son regard illumina son visage et sa voix prit des accents d'une douceur infinie.

Il était près de minuit lorsqu'il se retira dans sa chambre de l'hôtel, ravi de sa soirée, mais triste de penser que de longtemps sans doute il ne pouvait espérer en avoir de pareille.

Le lendemain, dès le lever de l'aurore le capitaine de Kéralin était sur pied, consultant les guides, interrogeant les gens de service, courant de tout côté pour savoir ce qu'il y avait de plus curieux à visiter dans la ville et dans les environs.

Pendant ce temps Clotilde et Thérèse qui, n'ayant pas l'habitude des longues veilles, s'étaient levées assez tard dans la matinée, faisaient à la hâte une modeste toilette dans l'intention d'aller entendre la messe à l'église la plus proche, lorsqu'un domestique frappa à leur porte pour remettre à Madame d'Ambert une lettre à son adresse.

— C'est de mon oncle sans doute ? demanda la jeune fille.

— Pas du tout, répondit Clotilde en regardant avec surprise la suscription de cette lettre, aussi mal écrite que mal pliée, car on ne vendait point alors, comme de nos jours, des enveloppes toutes faites et chacun pliait la lettre comme il pouvait.

— Quelque secours sans doute, ajouta la bonne dame en brisant le cachet.

Mais à mesure qu'elle déchiffrait les lignes d'une détestable orthographe qu'elle avait sous les yeux, une vive rougeur, à laquelle succéda bientôt une pâleur mortelle, couvrit son visage, et, se sentant défaillir, elle se laissa tomber dans un fauteuil, tandis que Thérèse, entrée dans le cabinet de toilette pour y peigner ses beaux cheveux, pensait au plaisir qu'elle se promettait pour ce jour là.

Voici ce que contenait cette fatale lettre :

Madame

Tout ce qui brille n'est pas d'or, et Monsieur le Conseiller, que l'on croit un honnête homme ne vaut pas mieux que tant d'autres de son espèce ; pour parler net il se laisse mener par cette vieille sorcière de Madame de Cerisay, une affreuse mégère, qui lui a déjà soutiré, sous prétexte d'emprunt, une grosse somme d'argent, qu'elle ne lui rendra jamais, n'ayant plus un sou vaillant parcequ'elle a tout mangé depuis qu'elle est veuve, et est en train de lui en tirer bien d'avantage, car c'est pour ça qu'elle l'a fait revenir à Aix, pour qu'il se procure de l'argent et qu'il le lui donne, afin qu'elle puisse aller le trouver en Italie. Et si Madame venait à mourir bientôt, comme cette mauvaise créature l'espère, elle se marierait avec Monsieur le Conseiller, non par amour pour lui, mais pour lui manger encore tout son bien, comme elle a mangé le sien et celui de son premier mari ; et, si je dis tout cela à Madame, c'est pour qu'elle se méfie de cette vilaine femme, qui ne vaut pas le diable.

Si Madame, dont tout le monde chante les louanges, avait besoin d'une femme de chambre, capable de la bien servir, (elle n'a qu'à le mander à Mademoiselle Fanelly, à Aix, poste restante) du service de laquelle Fanelly Madame serait certainement contente, parcequ'elle est très adroite et très fidèle.

Suivait une signature illisible.

— Voilà ce que je dois faire d'un pareil écrit, se dit Clotilde en déchirant la lettre anonyme et la jetant au feu, mais sans pouvoir la détruire de même dans sa mémoire, où elle resta gravée en caractères ineffaçables.

Lorsque Thérèse sortit du cabinet de toilette et qu'elle aperçut sa tante chérie presque évanouie sur son fauteuil, elle s'empressa de lui faire respirer des sels ; puis, de sa voix caressante :

— Que vous arrive-t-il donc ? lui dit-elle en déposant un baiser sur le front de la malade , vous étiez si bien tout-à-l'heure !

— Ce ne sera rien, j'espère, répondit Clotilde d'une voix altérée.

— En attendant il faut vous remettre au lit et consulter un médecin.

Elle sonna Françoise qui accourut aussitôt ; et, à deux elles couchèrent Madame d'Ambert, dont les forces étaient épuisées et qui se laissa faire sans résistance.

Lorsque Monsieur de Kéralin se présenta à la porte de l'appartement, où il avait passé la veille une si agréable soirée, afin d'apprendre à ces dames le résultat de ses recherches et de se mettre à leur disposition pour les accompagner, soit à Notre-Dame de la Garde, soit aux Aigualades, soit au château d'If, ce fut Thérèse qui vint lui ouvrir, et, avant même qu'elle eût prononcé un seul mot, le jeune homme comprenant à ses yeux humides et à son visage bouleversé, qu'un évènement fâcheux venait de renverser tout-à-coup les agréables projets de la veille.

— Qu'y a-t-il donc et que puis-je faire pour votre service ? lui demanda-t-il d'un ton si affectueux, qu'elle en fut touchée jusqu'aux larmes.

— Courir chercher le meilleur médecin de la ville , répondit-elle en lui serrant la main ; ma tante qui, ce matin encore, me paraissait presque guérie, s'est évanouie tout-à-coup et vient d'avoir une si forte attaque de nerfs que j'ai craint un instant pour sa vie.

Il partit comme un trait, prit une voiture de place et vint frapper à la porte du docteur Mesnard, dont il avait entendu parler la veille avec les plus grands éloges. Le Docteur était déjà sorti pour les visites du matin, mais son domestique indiqua la maison où il devait se rendre et le capitaine, l'ayant atteint, l'amena de suite à l'hôtel des Princes, où il trouva la malade un peu plus calme,

mais encore très souffrante. Thérèse le mit au courant de l'état de santé de Madame d'Ambert, des remèdes employés jusqu'alors, du mieux qui s'en était suivi et de la crise nerveuse qui était survenue tout-à-coup.

— Après quel accident ? demanda le docteur.

— Aucun que je sache, Monsieur . . . , . . . attendez cependant. Une lettre timbrée d'Aix, d'une écriture inconnue, qu'elle a cru d'abord être une demande de secours, lui est arrivée ce matin, mais j'ignore ce qu'elle contenait.

— Quelque nouvelle capable de l'impressionner péniblement, sans doute, reprit le Docteur après un moment de réflexion, dans l'état de santé de Madame votre tante, toute émotion douloureuse peut devenir fatale.

Il prescrivit plusieurs remèdes qui produisirent un bon effet, mais il ne trouva pas qu'il fut prudent pour elle de se remettre en route avant deux ou trois jours au moins.

Monsieur d'Ambert arriva sur ces entrefaites et apprit avec peine ce qui venait de se passer ; il parut même quelque peu troublé quand il entendit parler d'une lettre arrivée d'Aix, comme de la cause probable de l'événement ; mais Clotilde l'ayant accueilli avec sa douceur accoutumée il recouvra bientôt sa tranquillité d'esprit ordinaire.

— Ce n'est qu'un petit accident auquel vous n'êtes que trop habituée, ma chère, lui dit-il d'un ton affectueux, quelques jours de repos suffiront, j'espère, pour que vous soyez en état de continuer ce voyage, qui doit vous rendre la santé.

Il n'y eut pas d'autre explication entre eux, quoique la présence de son mari eût sans doute réveillé dans l'esprit de Clotilde de pénibles souvenirs et que de tristes pensées l'obsédassent.

Le soir de ce même jour Monsieur de Kéralin se présenta de nouveau à l'hôtel des princes.

Les trois jours de permission qu'il avait obtenus étant

écoulés, il venait, avant de rejoindre son régiment, s'informer de la santé de Madame d'Ambert ; ce fut Thérèse qui le reçut ; elle le remercia de ses attentions pour sa tante, lui-dit gentiment qu'elle regrettait bien qu'il ne pût pas les accompagner dans leur voyage, qui leur en aurait paru bien plus agréable, mais qu'elles auraient l'une et l'autre un grand plaisir à le revoir à leur retour, et le Conseiller, qui survint en cet instant, enchérit encore sur ces aimables paroles.

Deux jours après une dame fort âgée, que Monsieur d'Ambert connaissait de vieille date et qu'il alla visiter pour passer le temps, l'assura qu'il y avait à Nice un certain docteur Bellini, médecin de grand mérite, s'occupant surtout des maladies de poitrine, qui, parmi les personnes de son intimité, avait déjà guéri de ce terrible mal trois jeunes hommes et une jeune fille, déclarés incurables par les docteurs français.

— Soyez assez bonne pour me donner son adresse, dit vivement le Conseiller, qui vit là pour sa femme, une espérance de guérison et un motif suffisant pour hâter le départ de Marseille, où il commençait à s'ennuyer beaucoup.

Il inscrivit sur son calepin tous les renseignements que lui donna Madame Dumont, et, de retour à l'hôtel il engagea fortement sa femme à se mettre en route pour Nice, aussitôt qu'elle se sentirait assez forte pour supporter le trajet.

— Mon intention était d'aller nous établir à Florence, qui est, une ville charmante, où j'ai quelques amis, mais puisque Nice offre les avantages dont on vient de me parler, je n'hésite point à changer mes projets, sauf à me rendre plus tard tout seul à Florence, que je tiens beaucoup à visiter.

— Faites donc pour le mieux, lui répondit tristement Clotilde.

Thérèse au contraire accueillit avec joie la proposition de son oncle, car les jeunes cœurs s'ouvrent facilement à l'espérance, et elle redoubla de soins, de prévenance et de tendresse pour sa chère malade.

Enfin le jour arriva où le voyage fut possible, et il se fit en effet, sans autre inconvénient qu'une grande fatigue.

Nice *la belle*, comme on l'appelait déjà, n'appartenait point encore à la France et était loin d'être la ville charmante que l'on voit aujourd'hui. Monsieur d'Ambert, qui avait pris les devants, avait loué, sur ce qu'on appelait dès lors la promenade des Anglais, un petit appartement garni, fort joli et fort commode surtout, dont la vue admirable, sur la mer, devait être à elle seule une agréable distraction pour la pauvre malade ; elle s'y trouva bien en effet et remercia avec effusion Monsieur d'Ambert.

Le docteur Bellini appelé le jour même, ne cacha point au Conseiller la gravité de la maladie de sa femme, mais il l'assura en même temps qu'il avait tiré d'affaire plusieurs personnes encore plus dangereusement atteintes et qu'il avait bon espoir d'être aussi heureux dans la circonstance présente ; mais qu'il fallait surtout beaucoup de prudence et une grande tranquillité d'esprit.

— Soyez sans inquiétude à ce sujet, répondit le Conseiller, ce n'est pas moi qui troublerai le repos de ma femme, car je suis obligé de m'absenter bientôt, mais sa gentille nièce vous secondera parfaitement, elle est intelligente et dévouée, et aussi affectionnée à sa tante que pourrait l'être la plus tendre des filles.

Le dimanche suivant Madame d'Ambert, se trouvant un peu mieux, fit demander une voiture, et, accompagnée de sa nièce, se rendit à l'église pour y entendre la messe ; la nef était pleine déjà, toutes les chaises prises et Thérèse se demandait où elle allait trouver un siège pour sa tante, lorsqu'une dame, vêtue de noir, remarquant son embarras, lui offrit aussitôt l'une des deux chaises qu'elle avait pour

son usage. Et comme la jeune fille, hésitait à l'accepter.

— Prenez la, dit-elle en français, je puis très bien m'en passer.

— J'accepte donc, avec reconnaissance, Madame, car ma tante, qui est souffrante, ne pourrait rester longtemps debout.

La dame en deuil jeta un regard sur la malade et une exclamation de surprise s'échappa de ses lèvres.

— Clotilde ! vous ici ! dit-elle à demi voix.

— Clémentine ! chère Clémentine ! dit à son tour Madame d'Ambert.

Elles échangèrent à la hâte un tendre serrement de main et, comme le saint sacrifice commençait, l'une et l'autre se recueillirent pour unir leurs prières à celles du célébrant ; mais il est probable que ce ne fut pas sans distraction.

Dès que la messe fut terminée, les deux femmes se hâtèrent de sortir de l'église, et se jetant dans les bras l'une de l'autre :

— Je ne m'attendais pas au bonheur de vous trouver ici, dit Clotilde à la dame en deuil.

— Et moi encore moins, répondit celle-ci, car, depuis deux ans que j'habite Nice, je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer.

— C'est que je n'y suis que depuis très peu de jours, répliqua Clotilde, et je sors aujourd'hui pour la première fois de l'appartement que j'habite sur la promenade des Anglais.

— Est-ce que vous êtes malade, ma chère ? reprit la première en remarquant la maigreur de son ancienne compagne.

— Si malade que ces jours derniers l'on désespérait de ma vie. Mais vous, ma chère Clémentine, ce n'est pas le même motif, j'espère, qui vous a amenée dans cette ville ;

— Non, c'est un bien plus grand malheur encore que la

perte de la santé, répondit-elle sans pouvoir retenir ses larmes ; j'ai perdu l'année dernière mon cher, mon excellent mari, et je n'ai pas encore trouvé le courage de quitter, pour retourner chez moi, la ville où je l'ai soigné si longtemps, où j'ai reçu son dernier soupir.

— Pauvre chère amie ! s'écria Clotilde, en essuyant ses yeux humides de larmes, et en se laissant entraîner vers la voiture qui les attendait. Venez me voir bientôt, car je me sens très faible et je craindrais de ne pouvoir aller vous chercher de longtemps encore.

— Pauvre Clémentine, dit Clotilde à sa nièce quand elles furent seules dans le coupé, comme elle a bien fait de venir à moi, car, je ne l'aurais pas certainement reconnue, tant elle est devenue pâle et maigre, elle qui était si fraîche jadis !

— C'est donc une de vos amies d'enfance ?

— Oui, et une bonne et aimable amie, bien rieuse alors et que le malheur a visité puisque la voilà veuve d'un mari charmant, Monsieur d'Aurimont, qu'elle aimait de tout son cœur. Ah ! la vie est bien triste !

— Nous voici arrivées, dit Thérèse, je vais vous aider à mettre pied à terre, mais voici mon oncle qui vient galamment à notre rencontre.

— Je vois avec plaisir que votre sortie ne vous a pas fatiguée, ma chère, dit le Conseiller, tout en donnant le bras à sa femme, pour l'aider à monter l'escalier, et rien ne saurait m'être plus agréable par affection pour vous d'abord et aussi un peu pour moi-même, car je pourrai entreprendre enfin ce voyage d'Italie, que je rêve depuis si longtemps.

Une vive rougeur, bientôt suivie d'une pâleur extrême, couvrit tout à coup le visage de la malade, qui se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, dans le fauteuil qu'on venait de lui avancer

— Oh ! vous ne pensez pas à vous éloigner d'assez long-

temps encore ? dit-elle d'une voix tremblante ; vous ne voudriez pas m'abandonner dans l'état où je suis ?

Il la regarda avec une surprise extrême.

— L'état où vous êtes, ma chère, n'offre presque plus de danger, dit-il, à la fois ému et contrarié de cette petite scène, le docteur Bellini me l'assurait encore ce matin.

— Le Docteur ne sait pas ce que je souffre, non seulement dans ma poitrine, qui lui paraît être le siège du mal, mais encore au fond de mon âme.

Si jamais vous m'avez aimé, Joseph, si vous m'aimez encore, promettez moi de ne point me quitter avant la fin de janvier.

— Vous êtes folle, ma chère, dit-il en s'efforçant de sourire, jamais je ne vous avais vu si déraisonnable ; en janvier le comte d'Arno, mon ami, que vous avez vu à Aix, il y a longtemps de cela, sera parti pour l'Espagne, où il va toutes les années retrouver sa fille, mariée à Barcelonne, et je manquerai cette bonne occasion de le revoir, ce qui serait pour moi un véritable crève-cœur.

— Comme vous êtes tout-à-coup devenu tendre pour cet ami dont vous ne m'aviez presque jamais parlé jusqu'à présent, dit-elle en le regardant dans le blanc des yeux ; mais enfin, s'il faut absolument que vous me sacrifiez à lui, promettez-moi du moins d'être de retour avant février.

— Enfant que vous êtes ! dit-il en lui baisant la main, m'apprendrez-vous au moins la raison de cette singulière fantaisie ?

— Cela me coûte à vous dire, Joseph, parceque j'ai peur que vous ne riez de ma faiblesse ; mais je sens un tel besoin d'épancher mon cœur dans un cœur ami et la nécessité d'épargner à Thérèse, si jeune encore et d'une nature si exaltée, des confidences de ce genre que je me décide à vous les faire.

— C'est donc sérieux, ma chère amie ? parlez, je vous écoute.

Elle cacha un instant son visage dans ses mains, puis d'une voix altérée :

J'avais douze ans à peine lorsque mon pauvre père, veuf depuis quelques années et obligé de s'absenter pour des affaires importantes, me mit en pension à Melun, chez Madame Maurette, où je dus passer les vacances, en compagnie de deux petites camarades, étrangères comme moi, n'ayant personne pour les faire sortir.

Les classes étant interrompues, on nous laissait une certaine liberté, nous pouvions nous promener tout à notre aise dans un immense jardin, suivi d'un petit bois de chêne et nous usions volontiers de la permission.

Un jour que nous prenions nos ébats dans une prairie nouvellement fauchée, dansant des rondes et chantant gaiement, nous vîmes sortir du bois une grande femme tenant par la main un petit garçon. Elle était vieille et laide, vêtue d'un costume de saltimbanque sale et déchiré à plusieurs endroits, mais l'enfant était proprement mis et beau comme les amours.

— Mes jolies demoiselles, nous dit elle d'un ton dolent et dans un baragouin que nous eûmes d'abord peine à comprendre, donnez moi quelque chose pour ce pauvre petit et pour moi-même, car nous mourons de faim, n'ayant pas encore mangé d'aujourd'hui.

Nous avions apporté dans un petit panier le pain et les fruits qu'on nous avait donnés pour la collation, et, après nous être consulté toutes trois ensemble et avoir conclu, à l'unanimité, que nous pouvions nous passer de goûter ce jour-là, nous versâmes le contenu du panier dans le tablier de l'étrangère, qui nous fit mille remerciements, tout en dévorant nos provisions, que le petit garçon ne dédaignait pas non plus, et c'était plaisir que de les voir manger tous deux de si bon appétit.

Quand ils furent à peu près rassasiés, la vieille femme enveloppa les restes du festin dans un mouchoir à car-

reaux rouges qu'elle tira de sa poche ; puis, s'avancant vers nous, qui nous étions assises l'une près de l'autre, sur un petit banc de pierre.

— Voulez-vous savoir mon nom, dit-elle, toujours dans le même langage, moitié français, moitié italien, ou arabe peut-être ? je me nomme Manouka, je lis dans le passé, le présent et l'avenir, et, quoiqu'un méchant garnement m'ait volé depuis peu mes dés, mes cartes et mes livres de magie, je puis cependant, rien qu'en regardant vos mains, vous dire votre bonne aventure ; je prends ordinairement pour ma peine dix sous par personne, et ce n'est certes pas cher, mais vous avez été si bonnes que je me contenterai de moitié prix.

Nous nous regardâmes indécises, mais Jeanne de Monteil, la plus âgée de nous, prenant la parole :

— Ce serait bien amusant, dit-elle, de savoir d'avance ce qui doit nous arriver.

— Et bien curieux, ajouta Clémentine, mais qui de nous a de l'argent dans sa poche ?

— Pas moi, répondit Jeanne.

— Ni moi non plus, dis-je avec regret.

Elle nous regardait de ses yeux brillants comme des escarboucles, puis s'adressant à Jeanne.

— Je me contenterai de cette petite bague que vous portez au doigt lui dit-elle.

— La voilà, répondit aussitôt Mademoiselle de Monteil.

— Alors c'est par vous que je commencerai, ma jolie demoiselle.

Elle prit dans sa grosse main noire la petite main blanche et délicate de Jeanne et après l'avoir examinée attentivement.

— Voilà la ligne du bonheur, parfaitement nette et ferme, dit-elle, et en voici une autre, qui n'est pas moins favorable. Vous serez aimée d'un jeune Seigneur, très riche et bien gentil, qui vous emmènera dans son château,

où, malgré quelques petites contrariétés passagères, vous serez heureuse toute votre vie et vous aurez de beaux enfants.

— Et moi, dit vivement Clémentine.

— Vous vous marierez aussi, répondit la sorcière après avoir examiné la main de la jeune fille, vous épouserez un très gentil garçon, mais je vois là un trait qui m'inquiète pour votre bonheur, vous serez veuve peu d'années après et vous en aurez un grand chagrin. Il y a cependant des veuves qui se consolent et peut-être serez-vous du nombre.

— Voilà qui me rassure, dit en riant Clémentine. A votre tour Clotilde.

J'hésitai un instant, mais, voyant mes deux compagnes rire aux éclats de l'espèce de frayeur que je témoignais, je fis un effort sur moi et je livrai ma main, en disant à la sorcière.

— Est-ce que je serai veuve, moi aussi ?

— Non, répondit-elle de sa voix gutturale, ce sera votre mari qui deviendra veuf, car vous ne vivrez pas plus longtemps que n'a vécu votre mère.

Et apercevant une sous-maitresse, qui s'avavançait vers nous, elle prit l'enfant dans ses bras et se sauva en toute hâte.

— J'espère que vous ne croyez pas un mot de ce qu'elle vient de vous prédire, me dit alors Jeanne de Monteil en remarquant ma tristesse, pas plus que je ne compte sur le jeune seigneur qui doit m'emmener dans son beau château.

Je ne lui répondis point et je restai silencieuse tout le reste du jour, mais une nuit de bon sommeil dissipa ce nuage, et mon père étant venu me chercher peu de temps après, je redevins ce que j'étais alors, une vive et joyeuse enfant.

J'avais tout à fait oublié les prédictions de la sorcière

lorsque six ans après, une lettre de faire part m'apprit le mariage de Jeanne, que je n'avais plus revue depuis le pensionnat, avec le Comte de Salhers, jeune homme très riche, fort aimable et possédant en Touraine un très beau château, qu'il se proposait d'habiter.

— Est-ce que la sorcière aurait deviné juste? me dis-je en souriant, mais sans y attacher aucune importance.

Je me mariaï à mon tour et le souvenir de Manouka ne me revint pas même dans l'esprit, tant j'étais occupée de pensées plus sérieuses. Ce ne fut que beaucoup plus tard, quand je devins bien malade, que je me rappelai quelque fois la sorcière sans croire beaucoup à ses prédictions; mais lorsque tout-à-l'heure j'ai retrouvé Clémentine, que je n'avais pas revue depuis son mariage, veuve et désolée, je ne sais ce qui s'est passé en moi, je me suis sentie toute bouleversée, comme si l'affreuse mort me marquait au front de son doigt de squelette, pour le terme fatal que la sorcière m'avait assigné, c'est-à-dire pour le 12 janvier prochain, époque à laquelle j'aurai atteint jour par jour les trente-six années qu'a vécues ma mère. Et voilà, mon ami, pourquoi je ne veux pas que vous me quittiez avant ce jour-là. Si vous ne pouvez vous résoudre à me consacrer tout ce temps, promettez-moi du moins que vous serez de retour au premier janvier, au plus tard, afin que vous puissiez recevoir mes dernières recommandations et sans doute aussi mon dernier soupir.

Elle ne pleurait point en parlant ainsi mais une grande tristesse et une conviction profonde se peignaient à la fois sur son visage.

Monsieur d'Ambert en fut ému.

— Grande enfant que vous êtes, dit-il en la baisant au front, je vous promets de me confirmer à vos désirs quelque singuliers qu'ils soient et d'être de retour avant le premier janvier, pour jouir près de vous du bonheur de vous voir au contraire entièrement guérie.

Dès le lendemain après-midi, Mme d'Aurémont, fidèle à sa parole, rendait visite à son ancienne compagne.

— Je viens, lui dit-elle tout d'abord, avec sa physionomie douce et aimable et son sourire plein d'indulgence et de bonté, me mettre entièrement à votre disposition.

J'habite Nice depuis deux ans déjà, et je connais à fond cette charmante ville ; mon temps n'est que trop libre, disposez donc de moi comme d'une sœur, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

Clotilde la remercia par un baiser.

— Votre amitié me fait déjà beaucoup de bien, ma chère ; j'userai et j'abuserai peut-être même de vos offres, non seulement pour moi, mais pour ma jeune nièce, à qui je voudrais procurer quelques distractions, car sa vie est bien triste maintenant ; permettez donc qu'elle vous accompagne de temps en temps à la promenade ou à l'église.

— Cette marque de confiance et l'espérance de vous revoir souvent me causent une véritable joie, répondit Mme d'Aurémont, et les joies sont bien rares dans mon existence.

— Pauvre amie ! dit Clotilde, en l'embrassant, vous avez donc bien souffert depuis que nous ne nous sommes revues.

— Oui, dit-elle, il était si bon, si noble, si dévoué, mon cher mari ! nous nous aimions d'un amour si tendre ! Et maintenant, tout est fini, pour ce monde du moins, car, grâce à Dieu, je garde dans mon cœur, comme un trésor sans prix, la douce assurance de le rejoindre dans une vie meilleure.

Elle lui raconta alors, non sans verser d'abondantes larmes, son bonheur passé et toutes les phases de la cruelle maladie qui lui avait enlevé, à la fleur de l'âge, celui pour qui elle aurait donné sans regret tout le sang de ses veines.

Clotilde pleurait en l'écoutant , comme si la vive part qu'elle prenait à la douleur de son amie eût soulagé ses propres souffrances , et elle en sentait moins les pointes aiguës.

Elles se séparèrent enfin, en se promettant de se revoir le plus souvent possible.

(*A suivre*).

C^{me} DU THEIL DE LA ROCHE

LA VISION DE JACQUES MUNSTER

Ce soir là, le cénacle était au grand complet dans l'atelier de la rue des Martyrs. Le peintre Jacques Munster avait fait simplement mais grandement les choses. Il avait reçu la veille de Munich, sa ville natale, un cadeau artistique et royal : un joli tonnelet, en bois d'acajou, cerclé de bandes nickelées, dont le robinet d'argent nous versait à flots la bière exquise de Bavière. Avec une bonne pipe et un grand verre, on peut voyager loin dans le domaine de la quintessence et de la métaphysique ; et l'on était parti, à toute allure, sur le turf philosophique et religieux, chacun enfourchant son dada favori.

C'était une réunion de bons camarades que la nôtre, une réunion d'esprits sérieux, appartenant tous à la jeunesse libérale de la fin de l'Empire, mais sincères dans leurs idées et pleins de respect pour celles des autres. La raillerie stérile était bannie de nos dissertations ; le libre penseur écoutait gravement le croyant et le philosophe souriait au poète nous lisant ses « envolées » dans l'azur. Quelques-uns devaient se faire un nom dans les sciences et dans les arts, l'interne Jules Cordier, par exemple, et le sculpteur Guiraudet ; mais notre hôte, avec son épaisse chevelure noire, son teint mat et ses grands yeux pleins de flammes, symbolisait alors, dans leur type génial, l'Art et l'Inspiration. Nature sympathique et charmante, mais nerveuse et exaltée au suprême degré, Jacques, fervent catholique, professait ouvertement une foi ardente, qui lui permettait à peine de consacrer ses pinceaux à

d'autres travaux que les sujets religieux. On n'a pas oublié le succès de son fameux tableau *le Christ et la Véronique*, qui fit sa réputation. Cette œuvre magistrale, qu'il n'avait voulu céder à aucun prix, avait la place d'honneur dans son atelier. Le soir, des lampes à réflecteur, habilement disposées, éclairaient de leur vive lumière les personnages de cette scène émouvante qui semblaient se détacher, comme une apparition radieuse, de la pénombre de l'atelier. Entrant le premier dans une nouvelle voie, l'artiste avait rompu avec la tradition sacrée dans la conception de ses types. Le Christ n'était pas le plus beau des enfants des hommes et les Saintes Femmes n'avaient pas la beauté académique des filles d'Israël ; mais ce monde évangélique, laissant bien loin derrière lui les données conventionnelles et les vagues réminiscences des modèles d'atelier, avait la physionomie particulière des êtres « vécus » et faisait une impression profonde et indéfinissable. Nous avons remarqué que les détails de l'architecture et des costumes de l'époque, que nous connaissons mal parce que la sévérité de la loi hébraïque n'a pas permis à l'art de nous les transmettre, étaient traités avec la précision d'une étude d'après nature ; et nous avons souvent interrogé notre ami sur les sources de ses inspirations, sans jamais obtenir de réponse satisfaisante. Je connaissais pourtant en partie le secret intime de la vie de Jacques. Il était fils d'un riche israélite allemand et d'une française, pieuse catholique. Comment cette union prohibée put-elle s'accomplir ? Sans doute à l'aide d'une coupable supercherie. Elle fut dénoncée au moment de sa naissance, à l'occasion du baptême, et la mère, folle de honte et de douleur, s'enfuit de la maison conjugale. L'enfant fut élevé dans l'étroite doctrine du Talmud par son père profondément attaché au culte de ses aïeux. A l'âge de quinze ans, la mort du vieil Ephraïm Munster le rendit à l'amour de celle dont

le nom n'était jamais prononcé devant lui, mais dont l'image rêvée et la douce pensée hantaient son âme aimante et mélancolique. La mère n'eut pas de peine à conquérir le cœur de son fils; mais les efforts de la chrétienne se brisèrent contre la fermeté du juif. Comme il voulut à toute force visiter la Palestine, parcourir les lieux consacrés par la gloire et les malheurs de ses ancêtres, et pleurer avec ses correligionnaires près des remparts de Salomon, elle obtint de l'accompagner sous le prétexte de veiller sur sa santé délicate, mais en réalité parce qu'elle avait à demander sur le tombeau du Christ la résurrection de ce fils bien-aimé endormi dans le sommeil mortel de l'erreur. Après trois longs mois de combats, de prières et de larmes, elle revint en France épuisée mais triomphante: le miracle, pour lequel elle avait offert sa vie, était accompli et la sublime mère mourut, faisant passer tous les trésors de son âme dans l'âme de l'enfant qu'elle semblait avoir mis au monde pour la seconde fois.

La question à l'ordre du jour n'était pas encore à la veille d'être admise par la science et de figurer parmi les circonstances atténuantes du code pénal. Les mystères de l'hypnotisme et de la double vue étaient le patrimoine de quelques adeptes, mais n'en passionnaient que davantage les esprits avides du nouveau et de l'inconnu. Et les théories allaient leur train. L'un croyait à la migration successive de l'âme, expiant sa première faute et s'épurant dans chaque nouvelle incarnation jusqu'au jour de la réconciliation. L'autre soutenait la loi fatale de l'atavisme; le crime de l'ancêtre puni dans sa descendance, le petit-fils du meurtrier immolé par les mains inconscientes du petit-fils de la victime. Jacques repoussait ces

lois inéluctables au nom de ses croyances, au nom des principes supérieurs de la dignité humaine et du libre-arbitre, et au nom des dogmes consolateurs du repentir et du pardon. Mais il admettait que de même que Dieu avait permis à certains de ses croyants de soulever le voile de l'avenir, de même il laissait parfois certains autres lire dans le passé pour y puiser de graves enseignements. Et comme on attaquait son système, s'animant de plus en plus, il l'affirmait avec une autorité de langage qui étonnait ses contradicteurs. — « Ah ça ! lui demanda Cordier, es-tu donc de ces voyants privilégiés ? Est-ce l'avenir qui t'a été révélé ? » — Non, répondit gravement Jacques, mais le passé, le passé des miens, mais la plus grande scène de l'histoire de l'humanité qui s'est déroulée sous mes yeux. » On se regarda avec anxiété et tous les yeux se tournèrent vers notre ami, avec un sentiment de curiosité et aussi de sympathie si intense, qu'il comprit que l'heure était venue d'ouvrir son cœur et de nous livrer sa plus intime pensée. Il cacha son visage, subitement pâli, dans ses mains, et après un moment de silence commença d'une voix lente et profonde l'étrange récit qui va suivre :

« Vous savez, mes amis, la crise terrible que j'ai traversée à la mort de ma mère. Après Dieu, la science et l'amitié de mon bon Cordier m'ont sauvé la vie, mais je suis resté longtemps ballotté lamentablement entre ma faiblesse physique et ma surexcitation nerveuse. Lorsque l'heure du repos arrivait pour tout le monde, mon supplice commençait. Il faut avoir subi les étreintes de la névrose pour se rendre compte de cet état douloureux, qui n'est ni la veille, ni le sommeil, ni le rêve, ni la réalité. Un soir, que j'attendais l'apaisement de cette lutte si long à venir, je

vis l'obscurité de ma chambre s'effacer graduellement dans une lueur toujours grandissante et faire place au panorama ensoleillé de la Palestine que j'avais parcourue l'année précédente.

« J'étais dans la ville sainte, non pas dans la Jérusalem musulmane, catholique et schismatique que je connaissais, mais dans la capitale d'Israël, relevée de ses ruines après la captivité de Babylone, fière de son nouveau Temple et de ses nouveaux remparts. Je suivais ses rues peuplées, salué à chaque pas du sourire d'une figure amie et j'allais, comme guidé par une main inconnue, vers la maison paternelle. A mon entrée dans la grande salle, j'étais accueilli par les acclamations joyeuses d'une nombreuse assemblée. Un vieillard, au visage austère, au maintien composé, drapé dans ses longs vêtements à franges et à houppes violettes, le front chargé des tephe-lims de la loi, m'embrassait; c'était mon père et il avait les traits d'Ephraïm Muller. La femme qui, après lui, m'étreignait passionnément dans ses bras, il me semblait que c'était ma mère bien-aimée, celle que j'avais perdue et que je pleurais encore. Mais alors dans quel siècle étais-je transporté? Qui étais-je moi-même et quel était cet autre moi dont l'entité se confondait avec la mienne? Les discours exaltés que tenaient ces hommes, les imprécations dont ils scandaient leurs phrases, allaient me l'apprendre. Je m'appelais Yacoub ben Ephraïm, j'étais de race sacerdotale; je revenais de Rome, où j'étais allé saluer, au nom des miens, Tibère César; et ce jour là, le fils du charpentier Youssef, le séducteur du peuple, le blasphémateur de la Loi, allait, de par l'arrêt du peuple et la permission du gouverneur, mourir sur la croix. Tous les assistants, scribes, anciens ou pharisiens, se félicitaient et cependant, dans un coin obscur, assises à terre, ma mère et ses compagnes pleuraient silencieusement.

« Tout à coup une clameur immense remplit la rue, tout

le monde sortit précipitamment, et de loin, sous la lumière aveuglante du soleil de midi, au milieu des huées de la populace, je vis apparaître, entre une haie de soldats qui le protégeaient à peine contre les brutalités de la foule, la douce figure de Jésus de Nazareth. Alors un affreux déchirement se fit dans ce double être que je portais en moi. La réalité se débattait sous l'étreinte du rêve ; je voulais crier : « Mais, arrêtez, malheureux ! mais, c'est-là « véritablement le Fils de Dieu. Encore quelques siècles « et vous ne serez plus qu'un ramas de fugitifs méprisés « et sa gloire, à Lui, rayonnera sur le monde entier ! » Hélas ! une raideur léthargique paralysait mes membres et ma voix.

« Arrivé devant la maison, le Christ épuisé chancela et parut s'affaïsser sous le poids de sa croix. Plus promptes quela pensée, les femmes se précipitèrent pour le soutenir et ma mère, arrachant son long voile, essuya pieusement le divin visage tout ruisselant de sueur et de sang ; je vis en même temps mon père, ivre de fureur, la saisir brutalement par le bras et la rejeter meurtrie sur le seuil de la porte. Je m'enfuis alors, comme un insensé, à travers les rues maintenant désertes, et sortant de la ville par le sentier qui descend au lit du Cédron, je me laissai tomber sur une pierre.... je crois qu'une syncope interrompit ici ma vision. »

Ici Jacques s'arrêta, la voix altérée ; ses yeux se reportèrent sur son tableau, dont nous comprenions maintenant la puissante inspiration ; il joignit les mains et deux grosses larmes coulèrent lentement sur ses joues amargies.

« Quand je revins à moi, reprit-il au bout d'un moment, je vis un homme et une femme de haute stature et d'un âge avancé, qui s'approchaient d'un pas indécis. Je ne saurais dépeindre la majesté des traits du vieillard, ni la beauté de ceux de sa compagne. Imposants l'un et

l'autre sous leurs cheveux blancs, ils offraient le type idéal d'une race primitive disparue et dont les plus belles de nos jours ne seraient que les rejetons dégénérés.

— « Mon fils, dit le vieillard, pourrais-tu nous guider à travers cette ville ? il nous tarde d'arriver sur l'autre versant de la colline.

— « Suis ce sentier et la rue qui se présentera quand tu auras passé la porte. Qui es-tu donc, étranger, ajoutai-je amèrement, pour n'être jamais venu prier dans le temple du Seigneur ?

— « Je ne suis un étranger pour personne en ce monde, mon fils. J'ai gravi bien souvent ces pentes arides ; j'ai vu ce plateau couvert d'une épaisse forêt et je l'ai vu plaine rocheuse et déserte. J'y ai traversé une cité florissante, puis je n'y ai retrouvé qu'une immense ruine, veuve de ses habitants ; et voici qu'elle a reconquis maintenant sa ceinture de murailles et sa couronne de tours. »

« Rapprochées du drame sanglant qui se passait là-bas, ces paroles étranges furent un trait de lumière pour mon esprit. Je compris que l'expiation de la faute originelle allait s'accomplir devant ceux qui l'avaient commise.

« — O Père des hommes, ô Mère des vivants, m'écriai-je en me prosternant à leurs pieds, je vous croyais dans la paix de la tombe.

« — Hélas, mon fils ! Lorsque nos enfants, nous croyant endormis du dernier sommeil, nous eurent tous deux réunis dans un tombeau creusé sur l'autre versant de la montagne, le Chérubin, qui nous avait chassés de l'Eden, nous apparût et nous dit : « Voici que, selon vos désirs vous êtes immortels. Levez-vous et parcourez la terre jusqu'à ce que le Seigneur ait pitié de vous. » Et depuis quarante siècles, nous errons sur l'héritage qui nous a été donné, traversant les peuples et les générations, assistant à tous les malheurs de notre race, et voyant, sans trêve

ni repos, les champs de bataille rougis de notre propre sang, la misère et le désespoir assis en permanence au foyer de nos petits-enfants. Quand le cycle de notre long et douloureux voyage est terminé, nous revenons, tous les cent ans, pleurer à la porte de notre dernier asile et chaque fois le Chérubin nous montre sans pitié la route qui s'en éloigne.»

Je me levai subitement, comme poussé par une force mystérieuse : Les deux augustes vieillards durent lire sur mon visage le secret de mon émotion, car un rayon d'espoir illumina soudain leurs visages, et nous reprîmes ensemble le chemin du Golgotha. Et soit que la foule s'écartât devant nous, soit que nous glissions, comme des ombres, à travers ces masses compactes, nous nous trouvâmes bientôt au premier rang, formant un groupe isolé, en face de la croix du Sauveur. Le jour baissait rapidement ; les signes précurseurs d'une terrible tempête apparaissaient à l'horizon et, dans la foule, que gagnait insensiblement une sorte de terreur, les cris et les blasphèmes s'éteignaient peu à peu.

«Adam et sa compagne, à genoux, tendaient leurs bras suppliants vers le divin Crucifié. Avant de rendre le dernier soupir, Il abaissa sur eux un dernier regard de miséricorde et, à l'heure même, le pardon de Son Père descendit sur leurs têtes.

«Alors, subitement, l'obscurité devint complète ; le tonnerre éclata, formidable, dans la nue ; la montagne trembla sur sa base et s'entr'ouvrit à son sommet. A la lueur éblouissante d'un éclair, j'entrevis un spectacle que je n'oublierai de ma vie : le corps livide du Christ sur son gibet, sa Mère évanouie soutenue par l'Apôtre ; et dans l'énorme crevasse, béante à mes pieds, nos premiers Parents, maintenant ombres pâles et rigides, qui, les yeux clos et les mains jointes, descendaient lentement dans leur tombe. »

A peine Jacques eut-il achevé, qu'il se leva brusquement, les yeux fixes, démesurément agrandis par la terreur, comme si la vision se dressait de nouveau devant lui. Puis il battit l'air convulsivement de ses bras et tomba inanimé dans les bras de Cordier, qui le reçut à temps. « Je m'en doutais, grommela le docteur, encore une cure à recommencer. »

Les événements de 1870 nous dispersèrent, et les années s'écoulèrent. Dernièrement, de passage à Paris, et ayant affaire dans le quartier, j'eus l'idée de sonner à la porte de la maison hospitalière de notre ami, pour y demander, à tout hasard, de ses nouvelles. Au même moment, en sortait un monsieur, correctement de noir habillé, front légèrement dégarni, cravate blanche et mince ruban rouge à la boutonnière. — « Le docteur Cordier..., si je ne me trompe ? » — « Lui-même, mon cher B.... C'est Jacques que vous venez voir ? Baste ! mort depuis longtemps..., pendant la guerre... Oh ! rassurez-vous, ce n'est pas à Bazcilles, sous le casque à chenille et l'habit bleu de ses compatriotes, mais à Jérusalem, sous la robe de bure des Franciscains du Saint-Sépulcre. Vous vous rappelez bien la fameuse vision ? » — « Certes ! j'y pense même quelquefois. » --- « Eh bien ! lui, il y pensait trop souvent, si bien qu'on l'a ramassé, le Vendredi-Saint, dans la chapelle, les bras en croix, le front contre terre et..... raide mort ! »

— « Cher et saint ami, murmurai-je. Voyons, docteur, que pensez-vous de notre pauvre Jacques et de son histoire ? — Comment donc ? un toqué, un névrosé à fond... Diable ! fit Cordier, en tirant sa montre, déjà deux heures ; je file... au revoir, mon cher... »

Et il s'éloigna au grand trot de ses chevaux alezans.

Je redescendis lentement la rue des Martyrs , en évoquant le souvenir et l'image de mon doux illuminé Ainsi, le monde salue du nom de prophètes les voyants de l'avenir, les Cassandre ou les Cazotte, parce qu'un jour ils ont vu, comme dans un rêve, les ruines d'Illion ou l'échafaud de Louis XVI et que le temps leur a donné raison ; mais il n'a que des railleries pour les voyants de ce passé dont rien ne soulèvera plus les voiles et dont le secret n'appartient plus qu'à Dieu.

Cte E. B.

MONOGRAPHIES PHILOSOPHIQUES

LUCRÈCE

95-51 avant Jésus-Christ

Lorsque l'épicurisme trouva, à Rome, son théoricien et son poète en la personne de Lucrèce, les dispositions morales des esprits rappelaient assez la lassitude sociale et la décadence de la Grèce au temps où Épicure l'avait conçu. Toutefois, les guerres civiles de la République, avec leurs proscriptions et leurs sinistres représailles, avaient dépassé de beaucoup en barbarie les luttes de castes et de partis qui occupèrent la Grèce après Alexandre, sans suffire à remplir le vide laissé par la mort de ce conquérant.

A Rome, comme à Athènes, les esprits cultivés se livraient, pour tout exercice, à la discussion des grands systèmes anciens. L'aristocratie patricienne avait été initiée à ce genre de débats par des esclaves et des rhéteurs grecs, et tout d'abord par deux épicuriens, Alcée et Philisque, bientôt chassés de Rome comme prédicateurs de plaisir (1). Peu après furent déférés au Sénat d'autres rhéteurs philosophes, romains cette fois, s'il faut prendre à la lettre le sénatus-consulte d'expulsion qui fut aussitôt porté contre eux, et qu'Aulu-Gelle nous a conservé.

(1) Sous le consulat de Posthumius, *An de Rome*, 589 ou 590,

T. VII, 4^{me} liv., avril 1890.

Ces premières tentatives avaient si piteusement avorté — par la faute sans doute ou l'insuffisance des représentants de l'épicurisme, dont l'histoire, d'ailleurs n'a retenu que l'insuccès — et, d'autre part, le stoïcisme, importé à Rome par la jeunesse des écoles d'Athènes, avait à tel point séduit les esprits, que, durant un demi-siècle, nous ne trouvons plus le moindre vestige de la morale voluptueuse. Les attraits du plaisir devaient cependant séduire à brève échéance une société décadente. La théorie en était accessible aux moins doctes, et la déification du hasard, qui en était le premier dogme, capta tout d'abord ces témoins écœurés des caprices de la fortune. L'épicurisme allait devenir romain d'adoption, grâce au caractère pratique qu'il donnait à la spéculation. Mais on l'obligera, s'il veut s'accommoder au génie de Rome, à simplifier ses théories, à en restreindre d'abord, à en supprimer ensuite totalement la partie ésotérique, au risque de n'être plus que l'ombre de lui-même, qu'une application sociale de la plus aventureuse des cosmologies, un culte nouveau, dont Lucrèce sera à la fois le hiérophante, et, faut-il le dire ? le profanateur.

Il abolira, en les révélant, les mystères de la secte ; il ne maintiendra plus, dans le temple de la volupté, la séparation des initiés et des profanes. Il écrira pour tous ce qui n'est déjà plus un secret pour personne, à force d'avoir été le secret de tous. La plèbe grossière, autant que le patriciat, pratique déjà sans le connaître le code épicurien : ce sera une tâche aisée que de les en instruire, à condition qu'on se relâchera un peu de la pure formule, laquelle, si on la divulguait davantage, ferait bien du tort au culte. Lucullus, Apicius, ces prodiges d'épicurisme, ces praticiens accomplis, forcent, par leur succès d'opinion, l'assentiment des spéculatifs. Jules César et son futur meurtrier, Cassius, apportent l'épicurisme à la tribune

du Sénat, et légitiment, par ces essais, l'engouement du grand nombre. Cicéron a beau se rire de leurs prétentions, Sénèque les imite et commente, lui stoïcien, les maximes épicuriennes, dans ses lettres à Lucilius. Il semble que Rome se soit fait, entre les diverses conceptions philosophiques, de son indifférence même, une position commode, prélude de la nonchalante déclaration que mèlera Tacite au récit des évocations superstitieuses de Tibère. Mais l'indifférence n'est pas une réfutation : celle des Romains à l'égard des doctrines épicuriennes laissait à celles-ci toute leur force. Il plaisait aux plus sceptiques de voir les dieux éconduits par la philosophie aux frontières du monde, aux lâches de n'avoir plus d'autres devoirs qu'une paresseuse *ataraxie*, aux ambitieux enfin de pouvoir courir sans scrupule la fortune de leur étoile.

— Tout est bien qui finit bien. Qui échoue est seul digne de blâme. Au-delà de la vie il n'est rien. Soyons heureux sur la terre, sous peine de ne l'être jamais. Fuyons la peine : renonçons à ce qui est difficile ou périlleux. Calculons au plus juste les sacrifices que nous pouvons faire à nos ambitions. — Caton, Brutus, tout le Portique a beau crier au scandale, l'Académie, avec Cicéron et Varron, se montrera plus tolérante : ne représente-t-elle pas, elle aussi, le paradoxe, ce plaisir défendu des esprits, et n'ya-t-il pas, dans ses procédés oratoires, une source de dilettantisme qui doit paraître aux plus raffinés comme le dernier degré de la volupté ?

Mais, à quelques hasards que fussent voués, à leur apparition, les dogmes métaphysiques et moraux d'Epicure, sa cosmologie constituait un réel progrès sur les investigations des vieux philosophes grecs. Sa méthode empirique était pour plaire à un siècle fatigué de ses croyances *à priori*, et l'on pouvait déjà escompter les glorieuses destinées d'un procédé encore plus perfectible qu'il n'était dès lors parfait.

L'épicurisme, tel que Lucrèce le présentait aux Romains, était, avant tout, une construction scientifique, revêtue mais non entièrement dissimulée par les ornements poétiques. Dans son indulgente compassion pour sa patrie malade, qu'il voulait guérir, cet habile médecin avait doré d'un miel pur, selon une image célèbre qui est de lui, la coupe amère d'un enseignement qu'il croyait salutaire. Le poème *De la nature* est, avant tout, un traité de physique. Il en a le début, il en suit la marche, il en emploie la méthode et la langue. Lucrèce définit et divise; il expose, il prouve, réfute. Il s'abstient de toute excursion épisodique, et ses plus brillantes descriptions sont loin d'être des hors-d'œuvre. Mais combien ce vaste assemblage est animé, vivifié par le souffle de la plus ardente conviction! Combien cet exposé systématique, loin d'être monotone, est, au contraire, coloré par l'imagination la plus souple et la plus variée! Je ne sache pas qu'après les fragments d'Empédocle, l'*Essai sur l'Homme* de Pope (4) et l'*Hermès* inachevé de Chénier, aucun monument littéraire qui unisse à de tels mérites poétiques une aussi scientifique rigueur.

T. Lucrétius Carus naquit l'an de R. 659, quatre-vingt-quinze ans avant Jésus-Christ, onze ans après Cicéron, et cinq ans après César. Une anecdote attribuée à Donat (*Vie de Virgile*), le fait mourir le jour où Virgile reçut la robe virile. En admettant, avec saint Jérôme, que Lucrèce n'ait vécu que quarante-quatre ans, il serait donc né en 99. La critique ne parviendra peut-être jamais à résoudre ce problème chronologique, pour lequel les données manquent. On a été amené, par le seul nom de Lucrèce, à le faire descendre de l'antique famille Lucretia,

(4) « Ce morceau le plus éloquent de la poésie anglaise est celui où Pope a développé les idées de Leibnitz et de Shaftesbury, comme Lucrèce celles d'Epicure » (La Harpe, *Lycée*, Introduction).

à laquelle appartenait ce Spurius qui fut l'un des fondateurs de la République.

Une légende dont Eusèbe n'est pas responsable, puisqu'elle ne se trouve que dans les additions à sa *Chronique* dont l'auteur est saint Jérôme, mais que ce dernier a pu emprunter au médisant Suétone, veut que Lucrèce ait eu sa raison troublée par l'effet d'un philtre, et que le poème de la nature soit le fruit de quelques intervalles de lucidité. Sans nous perdre dans une discussion difficile sur les effets vrais ou fabuleux des toxiques connus des anciens, nous ne pouvons nous empêcher de protester contre le procédé trop commode et trop peu délicat qui fait d'hommes de génie tels que Lucrèce, Socrate, Pascal, pour ne citer ni Rousseau ni le Tasse que la persécution put troubler momentanément, qui fait, dis-je, de tels penseurs ou de tels poètes, des hallucinés, des cataleptiques ou des fous. Le poème *De la nature* joint à l'éclat des figures et au brillant soutenu du style une si belle ordonnance et une si puissante logique, que l'assertion de saint Jérôme nous paraît, de ce chef, fort hasardée. Elle est au moins surprenante, par ce fait que nul témoignage contemporain ne la confirme. Nous avons pourtant de Cicéron un jugement sur Lucrèce, et de Varron une mention du poème *De la nature*. Les partisans, intéressés ou convaincus, de l'antique religion de Rome ont pu déverser la calomnie sur la vie du poète qui en disait tant de mal, et soulever des ombres sur son génie ; nous croyons avec M. Martha, que la maladie de Lucrèce fut toute morale : ce fut cet ennui de vivre, ce déplaisir de douter qui, selon toute probabilité, finit par l'amener au suicide. Sa triste fin, qui démentait si fort ses fanatiques appels à l'épicurisme et l'épicurisme lui-même, est dûe à un découragement trop longtemps comprimé, et parvenu enfin à son paroxysme.

Aussi bien, pour un homme tel que Lucrèce, la mort

était-elle proprement le seul bien désirable, et, pour parler sa langue, la volupté suprême. Elle seule pouvait lui donner la paix, le conduire à *l'ataraxie*. N'avait-elle pas des attraits mystérieux, et de suaves promesses pour celui qu'avait séduit le calme des nuits sereines? Il est vrai, ainsi que sa méditation solitaire, la mort de l'épicurien est sans espérance et sans consolation. Lucrèce s'est condamné d'avance à toutes les déceptions en niant l'immortalité des âmes et en foulant aux pieds le dogme de la Providence. Et de la mort, comme de la vie, il n'a rien à attendre. Il se plait dans la mort, et il voudrait vivre; il se plaint de la vie, et voudrait ne point mourir :

Multaque vivendo vitalia vincere sæcla (1).

Lucrèce a livré à la religion d'impitoyables combats. Il la taxe d'invention humaine. Après Critias et tant d'autres, il en attribue l'institution à la crainte, et il dirait volontiers avec Pétrone :

Primus in orbe Deos fecit timor.

La terreur, telle est la passion qui inspire ses attaques et lui fournit des armes. Tel est aussi le fantôme qu'il poursuit de ses bravades, la fantasmagorie qui l'opprime et qu'il prétend faire évanouir. Parmi les lugubres mystères de l'Orcus, le poète vit dans une épouvante continue. Il lutte avec ses visions comme lutteront, avec les leurs, les démonomanes superstitieux du moyen-âge. Enfin, débarrassé de cette funeste obsession, Lucrèce, veut qu'on sache dans tout l'univers par quels moyens on s'en délivre. On peut l'affirmer sans crainte de se tromper, le philosophe a profondément éprouvé des terreurs qu'il décrit avec tant d'émotion.

Religio peperit scelerosa atque impia facta. (2)

(1) 1. 204

(2) 1. 81

« Il n'y a rien, dit Malebranche (1), de plus terrible » ni qui effraye davantage l'esprit ou qui produise dans » le cerveau des vertiges plus profonds que l'idée d'une » puissance invisible qui ne cherche qu'à nous nuire, et » à laquelle on ne peut résister. » Aussi, honneur, adoration au plus grand des Grecs, qui osa le premier lever son regard scrutateur et sévère sur le monstre sangulaire de la religion. Ni les préjugés séculaires ne l'ont détourné de son œuvre bienfaisante, ni la foudre ne l'a intimidé, ni le ciel courroucé n'a glacé son cœur audacieux (2).

Epicure n'a cru qu'à la science. Il a substitué sa physique à l'antique foi. Dans son système, comme dans la comédie d'Aristophane, la pluie d'atomes a détrôné Jupiter. Mais cette pluie n'est pas dieu : elle est privée d'intelligence. Les atomes sont étendue et activité, et c'est tout. L'existence de la matière, ainsi conçue, est pour Lucrèce un postulat. Comment la démontrer sans en appeler à une intelligence supérieure, à une cause première? « Physique, dira Newton, garde-toi de la métaphysique. » Et il se trouvera, avant même le positivisme, une école de savants que j'appelle volontiers positifs, pour continuer la tradition de Lucrèce, admettre en physique la force et la matière, au même titre qu'en mathématique on admet le nombre, la ligne, le volume, sans se demander d'où viennent ces choses. A la rigueur, cette réserve se comprend. Les méthodes de ces sciences, infaillibles dans la sphère de leurs opérations, s'égarent aussitôt qu'elles en sortent. Mais le savant qui aspire à devenir philosophe et tente une explication générale du monde, est nécessairement entraîné, par l'enchaînement des effets à leurs causes, à imaginer un système dans lequel la métaphy-

(1) *Recherche de la vérité*. III^{me} partie. Chapitre dernier.

(2) 1. 64-80.

sique ait sa part. « Dieu, disait Laplace, qui, du reste, se proclamait athée, Dieu est une jolie hypothèse qui explique bien des choses. » Il eût pu ajouter que Dieu est une hypothèse nécessaire. Démocrite, dans son atomisme, avait conservé Dieu, sous le nom de nécessité. Sous celui de hasard qu'il lui substitue, l'interprète d'Epicure n'entend que le caprice de la matière changeant d'une quantité imperceptible, la direction naturelle de son mouvement éternel, en un temps et en un lieu absolument indéterminables. C'est la spontanéité des atomes, cause fortuite du *clinamen*. Voilà le créateur et voilà la providence de Lucrèce. L'ordre admirable de la nature ne lui a rien raconté de plus glorieux. Il s'est refusé à répéter, au cours de son poème, le grand mot que le vieil Anaxagore avait fait le premier balbutier à la philosophie : l'intelligence. Sous la personnification de la nature, mère des êtres, il n'a peint qu'une intelligence métaphorique, une abstraction sans consistance, qui, dès lors, ne saurait suffire ni à retenir les atomes enchaînés, ni à leur donner des lois.

Rien n'existe que les atomes. Les atomes sont des parcelles d'étendue, douées d'un mouvement essentiel et très rapide, puisqu'il s'accomplit dans le vide, insécables, impénétrables, inaltérables et diversement conformées. Nous sommes loin ici de la monade de Giordano Bruno et de Leibnitz, qui n'est qu'un point mathématique, sans dimension ni figure. Figurés, au contraire, les atomes de Lucrèce ont nécessairement des parties. Ils ne sont donc plus des atomes. A défaut d'une prosection physique, ils sont susceptibles d'une analyse mentale. Mais, qui connaît les énergies de la nature ? Un jour viendra où l'atome, altéré, défiguré, perdra sa substance et cessera d'être, comme peut cesser d'être un composé quelconque. Mais, comment expliquer, d'ailleurs, la diversité du *cosmos*, s'il était formé d'éléments de même sorte ? Et l'essence de

ces éléments étant l'étendue, ils ne seront diversifiés que par leur figure qui est une modification de l'étendue. Ils seront pointus, crochus, ronds, plus ou moins petits. Et quand viendra l'heure de la dissolution du chaos primitif et de la pluie cosmogonique dans le vide, les atomes, en raison de leur pesanteur, tomberont tous de haut en bas, mais non parallèlement. Il se produira, en des lieux et en des temps indéterminés, des déviations inexplicables, des écarts, des mouvements à direction oblique de certains atomes. Le hasard qui n'est rien, préside à ce clinamen, et, parce qu'il y préside, il semble qu'il soit tout dans le système. Il se confond avec la fortune qui est une grande déesse, bien que capricieuse. Et son initiative, en admettant qu'on puisse appeler de ce nom son action aveugle et inconsciente, est fort bornée. Une fois projetés les uns sur les autres, les atomes ne peuvent produire entre eux que des combinaisons nécessaires. Crochus, ils saisissent ceux qui sont circulaires. Pointus, ils se plantent dans les intervalles. Ronds, ils glissent entre les parties. Le tout se fixe et compose le corps. Selon les éléments dont un corps est composé, il est liquide, aériforme ou solide.

Tel est, dans la simplicité de son exposé, l'atomisme de Lucrèce. Nous en avons facilement découvert le point vulnérable. C'est par là que Fénelon et le cardinal de Polignac l'ont attaqué. Il n'est point mort cependant. Gassendien avait entrepris la réhabilitation, et les philosophes naturalistes l'ont toujours préféré à l'hypothèse moins commode du dynamisme, et à celle de la divisibilité à l'infini de la matière, chère à Pascal, et dont le moindre inconvénient est d'éparpiller la matière jusqu'à l'anéantir, de la dérober par un morcellement idéal, non seulement aux opérations du physicien, mais même à un calcul appréciable.

Le 9 août 1974, s'ouvrait à Belfort, en Irlande, le con-

grès de l'Association britannique pour le progrès des sciences. Le président, M. Tyndall, membre de la société royale, prononça le discours d'ouverture qui fut gros de surprises et souleva contre son auteur une tempête de dénonciations et d'anathèmes. Il y reproduisait le système atomistique de Lucrèce, en le complétant par quelques emprunts à la physique de Démocrite et à celle d'Empédocle. On admira qu'il y eût encore, en plein xix^e siècle, un fanatique d'Epicure, mais on le loua de sa logique hardie : pour qui ne veut point d'intervention divine dans le *cosmos*, et par conséquent de causes finales, aucun système ne vaut celui de Lucrèce.

L'auteur du poème *De la Nature* n'a pas d'autres préoccupations que de ruiner la croyance aux dieux et de nier l'immortalité des âmes. Les deux questions, pratiquement, n'en font qu'une. C'est à la traiter que Lucrèce consacre le plus psychologique de ses chants, le troisième. Dans les deux premiers, le philosophe prépare les esprits de ses lecteurs, ou, si l'on veut, l'esprit de Memmius, à recevoir ce que la physique d'Epicure a de plus brutalement opposé au stoïcisme dans lequel circulait encore, sous les apparences matérialistes et athées, le souffle du spiritualisme et de la religion. La psychologie de Lucrèce est mal connue. Nous la croyons cependant intéressante à exposer, et nous y insisterons dans une large mesure.

Il faut voir, dans la complaisance avec laquelle Lucrèce prouve, I, 296-329, qu'il y a des corps invisibles, une argumentation anticipée en faveur de la matérialité de l'âme, cet agent invisible, dira-t-il, qui n'existerait pas s'il n'était corporel. Mais ceci, il n'a garde de l'affirmer encore ; et ce qu'il nous dit du vent, des molécules sensibles et des infiniments petits ne serait désavoué par aucun spiritualiste.

Nous ne voyons pas le vent ; mais ses effets destructeurs, comparables à ceux des fleuves déchaînés, nous

disent bien haut qu'il existe. Les molécules odorantes, les émanations caloriques ou frigorifiques, les ondes sonores ne se voient pas non plus. Faut-il donc s'en détourner ? Voir est le propre d'un seul sens. Les autres sens ont d'autres objets. Pourquoi exiger que tous les sensibles soient aussi, et par surcroît, visibles ? Quoique invisibles, ils nous sont connus ; car nous sentons les odeurs, le froid, le chaud, nous goûtons les saveurs, nous entendons les sons. Les sens n'atteignent pas les infiniment petits, mais plusieurs expériences familières nous en révèlent l'existence. L'anneau qu'on porte au doigt s'amincit sans cesse en perdant de ses parties. Les pavés des rues s'usent sous les pas du peuple ; et la main droite des statues d'airain qui président aux portes des cités diminue peu à peu sous les baisers de la foule qui entre et qui sort. Les effets ici nous révèlent les causes, c'est-à-dire ces forces et ces actions que la nature jalouse nous cache en les réduisant aux proportions de molécules invisibles :

Corporibus cæcis igitur natura gerit res.

Mais où s'affirme le matérialisme de Lucrèce, c'est lorsqu'il nie qu'il puisse y avoir d'autre force que la force corporelle ni d'autre action qu'une action physique. Pour lui, le vent lui-même est un corps : *venti corpora cæca*, et, s'il n'était pas un corps, il ne pourrait produire aucun de ses effets.

Dans un autre passage du premier livre, 431-435, Lucrèce insinue que la substance spirituelle ne peut se concevoir, qu'il n'y a pas de place, entre la matière et le vide, pour un troisième principe.

Dans le second livre, 990-996, il rappelle l'origine de l'homme telle que la fable l'avait enseignée. Nous sommes enfants de l'air, qui est notre père, et de la terre, que nous appelons à bon droit du nom de mère. La terre et

l'air n'ont pu nous donner autre chose que ce qu'ils sont : ils ne nous ont pas donné une âme spirituelle.

Ce qui accuse mieux encore le matérialisme de Lucrèce, c'est l'inventaire qu'il fait des parties de l'animal, et de l'homme, puisqu'il ne l'exclut pas : « Tout animal, dit-il (II. 667-670), est composé d'os, de sang, de veines, de chaleur, d'humidité, de viscères et de nerfs. » Puis, c'est tout. Lucrèce n'a pas rencontré l'âme au bout de son scalpel. Nous sommes désormais en pleine physique épicurienne. Lucrèce a levé tout à fait le masque. Il aborde résolument son sujet. C'est le troisième livre qui commence après un préambule de cent vers.

« D'abord, je dis ô Memmius, que l'âme humaine, ce principe de nos actions auquel nous donnons souvent le nom d'esprit (il s'agit ici de l'*animus*), est une partie de nos corps aussi réelle (c'est-à-dire aussi matérielle) que les mains, les pieds, les yeux (III. 94-97). De même que le pied peut souffrir sans que la tête s'en ressente, de même, l'âme est quelquefois rongée de maux dans un corps sain et vigoureux, et quelquefois, au contraire, le corps qui se voit (parlons la langue de Lucrèce) souffre et celui qui se cache est satisfait (III, 107-111). Le corps caché qui nous anime nous est révélé, à l'instant de la mort, sous la forme de cet air chaud, de ce souffle vital qui s'échappe de la bouche des mourants. Lui absent, le corps extérieur cesse d'être ce qu'il était : il lui manque une partie essentielle. »

Comme le corps, l'âme est composée d'éléments infiniment petits. Mais, s'il est vrai que les éléments de l'âme, pris séparément, ne tombent pas sous les sens, leur ensemble devrait du moins y tomber, comme cet autre ensemble que nous appelons plus particulièrement les corps. Il n'en est rien cependant. C'est que, de tous les corps, l'âme est le plus subtil. Si l'on établit une échelle de la densité des corps, il faudra mettre l'âme au plus bas

degré. De même que l'air est plus fluide que l'eau et que le miel, l'âme l'est plus que l'air et que toute autre chose. Elle n'est comparable, d'après Lucrèce, qu'à l'esprit de vin. Le vin, dit-il, et je ne sais si la physique moderne entrerait dans cette théorie, le vin dont on a extrait l'alcool n'a pas moins de volume qu'auparavant. L'alcool est donc un corps sans volume. L'alcool est aussi un corps sans poids, ajoute Lucrèce, et il le démontre de la même manière. De même pour l'âme. Le corps que l'âme a quitté n'a rien perdu du poids qu'il avait vivant. Il n'a rien perdu non plus de sa forme. Donc l'âme est le plus subtil et le plus léger des corps. On conçoit qu'elle en soit aussi le plus mobile. La mobilité est en raison inverse de la densité. Le miel, qui est plus dense, est plus tardif à couler. L'âme, qui est très-subtile, sera aussi très mobile. La subtilité de l'âme et sa mobilité viennent de la constitution même de ses éléments, qui sont à la fois ronds et polis, et, par conséquent glissent très-rapidement les uns sur les autres, sans craindre ni d'être accrochés, car ils n'ont pas de trous, ni d'accrocher les molécules des corps, car ils sont dépourvus de crocs. C'est donc en fuyant qu'ils se dérobent à une lutte pour laquelle ils sont désarmés.

L'âme humaine, si on pouvait la conserver, tiendrait très peu de place. En vérité, elle tient autant de place que le corps auquel elle est coétendue, et il est absurde de dire qu'elle soit simple. Ce qui est simple n'a pas d'interstices. Or l'âme en a pour loger cet air chaud que nous révèle le dernier souffle des mourants. Le souffle et la chaleur, voilà incontestablement deux parties de l'âme. Mais la chaleur ne saurait exister sans air : l'air en est donc une troisième partie.

Il y en a une quatrième encore, et celle-ci sans nom, déclare Lucrèce, qui cependant l'appelle tantôt *mens*, tantôt *animus*, mais qu'il faut admettre si l'on veut expliquer la sensation. Le vent, l'air, le feu ne sentent pas : c'est le

quatrième principe qui sent. « C'est cet agent, dit Lucrèce, qui, le premier, imprime à nos membres le mouvement de la vie. Il doit à la petitesse de ses atomes d'être mis le premier en agitation. Aussitôt, le mouvement se communique à la chaleur, au souffle et à l'air : alors l'organisme est en action ; alors le sang bat dans nos veines, les viscères deviennent sensibles, les os et la moelle éprouvent l'impression du plaisir ou de la douleur (III. 247-252). »

Ici se pose une grave question. Lucrèce admet-il quatre âmes distinctes, ou seulement une âme unique et composée de quatre éléments divers ? Dans le premier cas, son système serait plus original. Dans le second, il serait plus conforme à l'idée que nous nous faisons de l'unité personnelle. Elle tiendrait le milieu entre la division péripatéticienne de l'âme en cinq puissances, et celle des modernes en trois facultés. Or, la pensée de Lucrèce est catégoriquement exprimée, III, 259-273. Il n'y a pas quatre âmes en nous, mais une seule âme composée de quatre éléments « reliés entre eux, se mouvant de concert sans pouvoir jamais se séparer ni exercer leurs facultés à part. » On ne saurait être plus clair, ni, matérialisme à part, plus proche de la vérité. L'âme n'exerce aucune de ses puissances à l'exclusion absolue des autres. On doit dire qu'elle exerce plus particulièrement tantôt son intelligence, tantôt sa sensibilité, tantôt sa volonté, mais toujours, à quelque degré, les trois facultés ensemble. « De même, dit Lucrèce, qu'on distingue dans les viscères des animaux à la fois une odeur, une couleur et une saveur propres, quoique de la réunion de ces trois qualités résulte une seule et même substance, ainsi la chaleur, l'air et le souffle, agent secret, forment un même tout, conjointement avec cet élément actif, (le quatrième) qui leur donne le mouvement et fait naître la vie dans la machine (III. 267-273). »

Ainsi est sauvegardée l'unité de la personne humaine. —La diversité des éléments n'est pas moins intéressante à cause du rôle particulier de chacun d'eux.

Si le quatrième élément est l'agent principal du mouvement et du sentiment, l'âme de l'âme (276), les trois autres ont aussi leurs fonctions propres. « C'est la chaleur qui allume la colère, fait bouillonner le sang et étinceler les yeux. Elle domine dans les cœurs bouillants, ardents, (tous qualificatifs empruntés au même ordre d'idées). Elle enflamme les flancs du lion et les gonfle par d'affreux rugissements. Le souffle, sueur froide, accompagne la crainte, fait frissonner et trembler les membres. C'est lui qui glace l'âme du cerf aux abois, et, circulant rapidement dans ses viscères, excite dans tous ses membres un tremblement général. Enfin, c'est à l'air, le plus tempéré des quatre principes que nous devons cet état paisible de l'âme qui répand la sérénité sur le visage. Le bœuf est le type de ce tempérament. Son âme, inaccessible aux feux de la colère et aux traits de la crainte, n'est jamais ni offusquée par de noires vapeurs, ni engourdie par un froid pénétrant : elle tient le milieu entre celles du lion et du cerf timide (III. 289-307). » A l'air se rattache la voix. La voix est une déperdition de la substance aériforme. Ce qui explique pourquoi une longue conversation nous fatigue (VI. 539-545).

Toute cette théorie des quatre principes de l'âme trahit l'influence des systèmes primitifs sur l'épicurisme. Sans doute, Thalès, avec son élément humide, est trop grossier pour ces raffinés qui poussent l'analyse au-delà même de l'air et du souffle, jusqu'à ce principe inaccessible et in-nommé que la raison nous oblige à admettre comme de confiance. Mais Lucrèce apporte contre Thalès et les partisans de l'âme humide, c'est-à-dire, en définitive, du sang, un argument qu'il croit décisif. Leur doctrine n'est pas rassurante contre les terreurs qui obsèdent l'humanité.

Malgré leurs cérémonies superstitieuses, où ils versent le sang noir des victimes pour apaiser les mânes, on les voit toujours malheureux, toujours effrayés par la pensée de la mort qui les menace. (III. 41-94).

L'idée première de l'âme-souffle est d'Anaximène. Sa conception, qui est un progrès sur celle d'Anaximandre, comprend les trois premiers éléments de Lucrèce, car elle est à la fois l'air, le souffle, et l'air chaud :

. Voilà pourquoi Diogène d'Apollonie n'admettait que l'air, expliquant par là les deux autres éléments. L'air chaud, l'air en mouvement, c'est toujours l'air. Voilà encore pourquoi Héraclite réduisait toutes choses non à l'air tranquille et refroidi, mais au souffle, et au souffle chaud ; ce qui lui vaut une allusion de la part d'Aristophane qui rappelle, par la bouche de Socrate, que le ciel n'est qu'un vaste four dans lequel tout brûle comme charbons, tout, jusqu'à nous-mêmes. (1)

Lucrèce admet, pour l'apparence du moins, les quatre éléments : l'air, l'eau, la terre et le feu. C'était, depuis Anaxagore et Empédocle, le dernier mot de la science. Le corps humain, nous l'avons vu dans l'inventaire qu'il nous en a donné, contient trois éléments, l'eau, la terre et le feu ; l'âme en a deux, et, de plus, l'air en mouvement ou le souffle, et le quatrième principe innommé. Tous ces éléments sont en contact, car le contact seul peut expliquer leur action réciproque. De là une nouvelle preuve de la corporéité de l'âme (III. 162-168).

Nous connaissons la place qu'occupent dans le corps humain, les os, le sang, la tête, les pieds. Ne connaissons-nous pas celle qu'occupent les éléments de l'âme ? Lucrèce nous l'apprend (III, 137-161). Le quatrième élément, chef de l'organisme qu'il commande, réside au centre de la poitrine. « C'est là, en effet, que palpitent la crainte et la terreur, là que tressaille le plaisir : c'est donc là le siège

(1) *Nudos*, 95-98.

de la sensibilité. » Le reste de l'âme est répandu dans le reste du corps, pour se porter, sur l'ordre du principe sensible, aux divers organes où doit se porter une sensation. Aussi, « quand ce principe est saisi d'une crainte plus violente, voyons-nous aussitôt l'âme entière y prendre part, le corps se couvrir de sueur et pâlir, la langue bégayer, la voix s'éteindre, la vue se troubler, les oreilles tinter, les membres s'affaïsser, et souvent le trépas est la suite de ces terreurs soudaines. » Si on demande pourquoi le raisonnement et la sensibilité ne naissent jamais dans la tête, les pieds ou les mains, mais dans la poitrine, c'est, répond Lucrèce, « que la nature leur a assigné ce lieu particulier pour y naître et s'y conserver, et que la flamme ne prend point naissance dans les fleuves, ni la glace dans le feu. » Grâce au corps auquel elle est unie, l'âme a cinq sens, mais, sans le corps les aurait-elle ? Evidemment non ; et c'est absurde aux peintres et aux poètes anciens d'avoir imaginé ces fantômes qui errent sur les rives de l'Achéron, privés de leur corps, et qui cependant sentent, vivent et parlent (III, 615-634).

Ainsi l'âme est-elle une partie du corps, et le principe sensible une partie de l'âme. « En vain une foule de philosophes nous assurent-ils que le sentiment n'a point dans l'homme de siège particulier, qu'il n'est qu'une habitude vitale du corps, nommé par les Grecs « harmonie », parce qu'il anime la machine sans y occuper un lieu déterminé, et que, comme la santé est une manière d'être et non pas une partie de nos corps, il ne faut pas non plus assigner à l'âme de siège particulier (III. 94-136). » Ce qui prouve le contraire, c'est ce dédoublement de la personne qui fait que le corps intérieur peut être dans la joie quand le corps extérieur souffre. Le corps extérieur peut être appesanti par le sommeil, et le corps intérieur excité, poursuivi par des songes effrayants. Lorsque le

souffle intérieur a disparu dans le dernier soupir, le corps qui lui servait d'enveloppe cesse d'être animé. Laissons donc aux Grecs ce mot d'« harmonie » qu'ils ont emprunté sans doute aux bois du mélodieux Ilélicon. Laissons aussi à Démocrite son mélange alternatif d'un élément du corps et d'un élément de l'âme. Ce mélange proportionnel est impossible, car les atomes de l'âme sont moins nombreux et plus tenus que ceux du corps. Il faut donc, pour qu'ils soient coétendus au corps, qu'ils soient plus espacés (III, 371-396).

Ce qui est incontestable, c'est l'influence réciproque qu'exercent l'un sur l'autre l'âme et le corps, par suite de leur contact physique. Lorsque le corps reçoit un coup mortel, l'âme en est atteinte et meurt aussi. Alors même que le coup n'endommage point les os ni les tissus, il en résulte pour l'âme « une défaillance générale, un doux abandon des membres, une pente délicate à tomber, combattus par une volonté indécise de se tenir debout (III, 169-177). »

Notre corps est l'enveloppe de notre âme, et notre âme la gardienne et la protectrice de notre corps. Leur union est aussi intime et aussi nécessaire que celle de l'encens et de son parfum. Ils naissent ensemble, croissent ensemble, et l'un ne survit pas à l'autre. « Les particules de feu dont se pénètre l'eau bouillante peuvent s'évaporer sans que l'eau elle-même se décompose, mais les membres délaissés ne peuvent soutenir le départ de l'âme : leur tissu se brise et se putréfie, » Ensemble, ils sentent ; séparés, ils ne sentent plus. Les organes ne sont pas des portes par où l'âme reçoive les impressions. Ces portes elles-mêmes sont sensibles. L'œil ne pourrait fixer le soleil, quand même l'âme le lui ordonnerait (III, 324-370). Si le corps sent, l'âme qui sent doit être aussi corporelle : c'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres.

Reste à tirer les conséquences de la matérialité de l'âme. Elles sont faciles à prévoir, après ce que Lucrèce nous a dit des tempéraments dans lesquels dominent ou la chaleur, ou le souffle ou l'air. Le lion est forcément irascible, le cerf poltron et le bœuf débonnaire. « Il en est de même des hommes : l'éducation en perfectionnant quelques âmes, ne peut effacer ces traits dominants que la main de la nature elle-même y a gravés. N'espérez pas pouvoir extirper les germes des vices, guérir celui-ci de son penchant à la colère, celui-là de sa timidité, une autre de cette faiblesse qui le rend parfois plus indulgent qu'il ne faut. Il y a des différences essentielles dans les caractères comme dans les mœurs, qui en sont la suite : je ne puis maintenant en développer les causes secrètes, ni trouver assez de noms pour les figures des principes d'où résulte cette diversité (III, 308-319), Il n'y a donc qu'à se laisser vivre au gré de la nature, et à laisser notre âme produire des actes intellectuels et volontaires, comme nous laissons notre corps respirer, manger ou dormir. Cependant, par l'étude et la réflexion nous pouvons affaiblir certaines de nos tendances, à l'avantage des autres, et nous procurer ainsi cette possession de nous-même, cette sérénité de la vie qui était l'apanage des anciens dieux (III, 319-323). C'est là le but que Lucrèce propose, sans insister, aux efforts des hommes. C'est là toute la liberté qu'il leur reconnaît, et elle ne diffère pas du *clinamen* cosmogonique. Encore y a-t-il là une sorte de contradiction avec l'ensemble du système. Si, comme il le dit lui-même, tous les mouvements sont enchaînés dans la nature, — et il ne saurait en être autrement puisqu'il y a contact physique entre tous les êtres, union entre les molécules dont se compose chaque être, et qui sont séparées par des intervalles vides, — si donc un ordre nécessaire fait naître le mouvement présent du mouvement passé, si le *clinamen* des atomes

lui-même ne rompt pas la chaîne de la fatalité, d'où vient cette liberté qu'ont les animaux d'aller, de leur propre gré, où le plaisir les appelle ? Ni l'instant, ni la direction de leurs mouvements locaux ne sont déterminés par le destin, mais par la volonté de l'*animus* à laquelle obéit le corps. Ce n'est pas la carrière ouverte qui fait s'élancer le coursier frémissant, c'est la chaleur de son propre cœur, c'est sa volonté qui a rassemblé, pour les mettre en jeu, toutes les molécules de l'âme éparses dans ses membres. C'est le privilège de l'*animus* de pouvoir commencer des séries de mouvements, c'est-à-dire des déclinaisons d'atomes dans les temps et les espaces déterminés, en agissant d'abord sur les molécules de l'*anima* et, par leur moyen, sur les molécules des corps. Hors de là, pas de liberté (II, 251-293). Mais, en définitive, n'est-ce pas le comble de la liberté, son excès peut-être, car j'appelle ainsi la liberté affranchie des motifs, caprice ou liberté d'indifférence.

L'âme, pour Lucrèce, n'est pas et ne peut pas être immortelle. Les poètes ont accrédité l'opinion contraire par leurs fables, qui n'étaient que des allégories. Ils se sont faits ainsi les agents de la superstition et ont troublé à jamais le bonheur de l'humanité. Si l'homme voyait, dans la mort, la fin de son existence, il se livrerait au plaisir sans crainte. Mais on l'effraie de songes lugubres. On lui dit qu'après sa mort, son âme ira visiter les ténèbres de l'Orkus et les fleuves infernaux, ou passera dans des corps d'animaux, « ainsi que l'a chanté Ennius, le premier qui, de l'éternel sommet de l'Hélicon, soit descendu dans le Latium, le front ceint d'une couronne brillante. Néanmoins, dans son poème divin, il décrit un séjour habité non par des corps ou des esprits, mais par des ombres pâles et légères, entre lesquelles le fantôme de l'immortel Homère lui apparut, versa des larmes amères à sa vue, et lui dévoila les secrets de la nature. » (I, 103-127). Pour

bannir la crainte de nos âmes , et oublier ces tristes régions où Ennius a vu pleurer Homère , il suffit de considérer la nature des choses. Les fantômes sont des alliages grotesques de molécules empruntés à des corps différents, et n'existent pas en eux-mêmes. Ainsi , que l'image d'un homme se superpose à l'image d'un cheval , et je réverai d'un centaure ; que le souvenir d'un ami perdu se présente à moi dans la veille ou dans le sommeil, je croirai voir et entendre ceux que la mort a moissonnés et dont la terre enferme les dépouilles (I, 127-136 ; IV, 33-108). Les morts n'existent plus, et un dieu même ne pourrait les susciter pour nous effrayer. Quoi d'étonnant , d'ailleurs, à ce que les âmes meurent comme les corps, puisqu'elles sont corporelles ? Ne les voyons-nous pas tomber en maladie, puis guérir ? La léthargie , la syncope , l'ivresse , l'épilepsie, la démence, telles sont les maladies de l'âme, maladies que la médecine traite au même titre que les maladies du corps (III, 591-615). La mort de l'animal se produit de deux manières : ou par une sorte d'évaporation insensible de l'âme dans l'air, ou par un étouffement en masse ; dans l'un et l'autre cas, l'âme périt (III, 525-546).

Si la transmigration des âmes était vraie, nous nous souviendrions de notre vie antérieure. Si ce souvenir nous est ôté, l'état de l'âme entre ses deux vies, passée et présente, ne diffère guère de la mort. Avouons donc que les âmes d'autrefois sont mortes , et que celles d'aujourd'hui sont d'une nouvelle formation (III, 670-678). Est-il croyable , d'ailleurs, qu'une âme qui nous serait étrangère par une vie entière passée primitivement loin de nous, pût se lier aussi intimement à nos organes (III, 688-697) ? Si les âmes étaient voyageuses, comme le veut la métempsychose, elles se tromperaient souvent de route et animeraient des animaux de caractères opposés. « On verrait le chien d'Ilyrcanie fuir la rencontre du cerf, le vorace épervier trembler dans les airs, à la vue de la colombe , les hom-

mes perdre la raison, et les bêtes féroces acquérir la sagesse (III, 740-753). » Les âmes ne peuvent pas plus exister hors des corps que les arbres dans l'air, les nuages dans l'Océan, les poissons dans les plaines, le sang dans les bois, les sucres dans les cailloux (III, 785-787). De plus, ce serait folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un accord mutuel, une communauté de fonctions (III, 801-803). Pour toutes ces raisons, pour mille autres encore, les portes du trépas ne sont pas fermées pour l'âme :

Haud igitur lethi præclusa est janua menti (829).

Le sentiment lui-même qui nous fait désirer de nous survivre, est vain, et nous devons le combattre. Un sommeil paisible, un repos éternel, voilà, au contraire, de beaux sujets de nous réjouir. « Souvent, la coupe à la main, des convives couronnés de fleurs se disent : le plaisir de l'homme est éphémère, et ne saurait revivre. Ils croient qu'après la mort tous les maux doivent fondre sur eux, que la faim, la soif, et d'éternels désirs leurs sont réservés (III, 907-962). » Insensés, s'écrie Lucrèce, ce qui n'existe pas ne saurait être malheureux ; et celui qu'une mort éternelle a délivré de la vie, n'est-il pas au même état que s'il ne fut jamais né (III, 880-882) ?

Tel est le dernier mot de la physique de Lucrèce : c'est aussi le dernier de sa morale. A qui n'a rien à redouter après la mort, rien à espérer, le plaisir de cette vie seul reste. Il doit en user largement, car c'est là sa fin ; mais prudemment, de manière à n'en point tarir la source :

Jouis, mais sans excès, pour jouir davantage (1)

Restreindre ainsi le plaisir, n'est-ce pas le supprimer ? La morale de Lucrèce n'est pas ce qu'on s'attend à la trouver, après des déclarations à ce point subversives. Il conseille tout ce que conseille la prudence vulgaire. Il condamne tout ce que condamne l'honnêteté. Les principes seuls diffèrent. Les prescriptions sont dénuées de tout

(1) Drouast.

caractère obligatoire. — C'est la force et la nécessité qui ont établi les sociétés : un contrat, tacite ou formel, les a consacrées. Le droit n'est qu'une convention. La pitié consiste à n'avoir pas peur des dieux. L'amour d'autrui se ramène à l'amour physique, la plus hideuse forme de l'égoïsme.

— L'épicurien arrive aussi promptement que le stoïcien à ce mépris pratique de l'humanité dont Lucrèce a donné la plus saisissante forme au début de son second livre. Voltaire concevait qu'on allât, par curiosité, sur le rivage pour voir périr un navire ; Lucrèce y trouve un doux plaisir, le plaisir de vivre, sans doute, que le contraste de la mort d'autrui nous rend plus présent et plus cher.

Nous n'entreprendrons pas ici l'analyse du quatrième livre, où se trouvent épars les éléments d'une canonique épicurienne. Lucrèce nous intéresse surtout comme moraliste et comme physicien. Nous voudrions qu'à ce dernier titre il fut plus équitablement apprécié. Sans doute, son atomisme est mêlé d'hypothèses que la science a démontrées absurdes. Sans doute, comme Epicure, il s'est donné le tort de mépriser les mathématiques. On trouve toutefois, dans le poème *De la nature*, une foule d'observations précieuses, des expériences que l'on reproduit encore dans les cabinets de physique (1), une juste définition, de l'air atmosphérique et de la lumière. Avec une franchise qui l'honore, Lucrèce décline le mérite de l'originalité. Il avoue qu'il a puisé dans les livres épicuriens toute la matière de son poème. Or, tandis que ces monuments originaux sont tombés dans l'oubli et ont disparu, l'œuvre de Lucrèce s'est perpétuée. Elle nous a conservé l'épicurisme ; elle a redit aux siècles le nom de Memmius. Rhétoriciens, philosophes, étudiants de licence s'exercent à le traduire, devancés dans cette tâche par d'illustres professeurs. Peu d'écrivains ont été aussi étudiés en notre siècle ; beaucoup ont été plus contestés.

E. BOUISSON.

(1) I, 385.

PAULINE

En des vers immortels nés de son grand génie
Corneille a célébré Pauline.....et, sans façon,
Moi, qui de cultiver la rime ai la manie,
Sur ma Pauline aussi j'essaie une chanson.

Que de Félix la noble fille
Brûle pour un illustre amant !
Celle, dont ici je babille,
Tout le jour folâtre et sautille
Et ne connaît pas ce tourment ;

Elle a six ans, la mignonnette,
Six ans à peine révolus..... ;
De quelque Polyeucte honnête,
Pour faire à son tour la conquête,
Il lui faut...,dix printemps de plus.

En attendant, à faire envie,
Elle croît et s'épanouit;
Je l'appelle une fleur de vie,
Tant sa vue heureuse et bénie
Me repose et me réjouit !

Le long des blés quand elle passe,
Je me plais à considérer
Qu'elle est déjà grande et dépasse
Les épis dont la tête lasse
Au chaud soleil se fait dorer.

J'aime à voir que la moisson blonde
L'est encor moins que ses cheveux,
Que les bleuets dont elle abonde,
Et contre qui le fermier gronde,
Ont moins d'éclat que ses yeux bleus.

J'aime, quand avec la bergère,
Son petit bâton à la main,
Dans les genêts et la fougère
Elle poursuit, vive et légère,
Le chevreau qu'on vendra demain.

J'aime, quand prenant la voix douce
Elle appelle poule et poussins;
Chaque petit saute et se pousse,
Tout au milieu la mère glousse,
Si j'étais peintre !..... quels dessins !

J'aime, à midi, lorsqu'à l'étable
Au milieu du troupeau qu'on traite,
Bien qu'en haut on l'attende à table,
D'un bon lait tiède et confortable,
Elle boit sa jatte d'un trait.

Elle commence à savoir lire
Fort couramment dans son recueil;
Grand père écoute, et sans mot dire,
Bon vieillard, on le voit sourire,
Sourire de joie et d'orgueil.

Quand je travaille sous ma tonne
Et que je chante, et qu'elle entend,
Vite elle accourt..... alors j'entonne
Un air qu'elle adore et fredonne :
« La légende du grand étang. »

Ainsi s'écoule la journée
Toute de liesse et d'ébats ;
Comment, depuis la matinée
Jusqu'au soir, l'a-t-elle menée?
Elle n'y songe même pas.

Le soir est là. Pour la prière
Déjà chacun est à genoux....
Mimi n'est jamais la dernière;
A la litanie, elle est fière
De répondre: priez pour nous!

Après, dans sa couchette blanche
En souriant elle s'endort....
L'oiseau dort-il pas sur la branche?
Son ange sur son front se penche
Et lui verse les rêves d'or !

Les rêves d'or! Enfant sur ta petite couche
Laisse-les voltiger;
Qu'ils errent sur ton front, sur les yeux, sur ta bouche,
Comme un essaim léger!

C'est Dieu qui les envoie! Ils viennent te prédire
Une félicité
Demain, plus tard, toujours. Et tu peux leur sourire
En ta jeune gaité.

Demain, à ton réveil, tu trouveras des roses,
Des jouets, un cerceau,
Une grande poupée aux deux paupières closes,
Dans un joli berceau.....

Tu trouveras, demain, ta fête de caresses,
Ta cour pour t'accueillir,
Doux regards, doux baisers, doux fouillis de tendresse
Que tu sais bien cueillir.

Et puis! tu grandiras. L'aube aura son aurore,
L'aurore son matin.
Les âmes et les fleurs sont faites pour éclore.....
Tu suivras ton destin.

Tous les rayons du ciel qui fécondent la sève,
Tous les soins d'ici bas,
Pour que l'œuvre ébauchée en toi, monte et s'achève
S'uniront sous tes pas.

Adolescente hier, aujourd'hui jeune fille,
De saison en saison
Tu t'épanouiras ! orgueil de la famille
Ange de la maison

Laissant autour de toi, rayonner de ton être
Une exquise bonté
Opportune toujours, deux fois douce à connaître
Devant l'adversité.

Et tu t'avanceras aimée autant qu'aimante
Vers ton bel avenir ,
Jusqu'au jour fortuné, jusqu'à l'heure charmante
Que tous voudront bénir ,

Où d'un cœur noble et bon, pour qui ta préférence
Sera le rêve d'or.
Tu deviendras le culte et bientôt l'espérance,
Et bientôt le trésor.

En des vers immortels nés de son grand génie
Corneille a célébré Pauline.... et, sans façon,
Moi, qui de cultiver la rime ai la manie
Sur ma Pauline aussi j'ai dit une chanson.

PROBUS.

CHRONIQUE PARISIENNE

Que dire de Paris quand on n'est mêlé ni au monde des salons, ni au monde politique, ni au monde des courses, ni au monde des boulevards, ni au monde des théâtres et qu'on vit à l'écart, de son modeste travail de journaliste au jour le jour, avec l'à peu près exclusive préoccupation du mouvement littéraire qui absorbe et passionne suffisamment si on veut bien le suivre ? Parlons donc littérature puisque ce domaine nous est plus familier, ce qui ne nous empêchera pas, à l'occasion, de jeter un coup d'œil discret sur tous les mondes qui nous restent fermés un peu par notre faute et parce que notre humeur par trop *casanière* nous a fait jusqu'ici nous confiner chez nous.

★ ★
★

Un homme patient et sincère, ignoré et véridique, un statisticien, nous a fait le compte exact des livres, brochures, revues et journaux publiés au cours de l'année. Il a découvert quatorze mille publications de toute nature, et je crois qu'il néglige la musique dans ce total effrayant. Quatorze mille œuvres de nos produits intellectuels pour la France toute seule ! Dans ce dénombrement ne figurent pas les milliers de tableaux, aquarelles, pastels, fusains, eaux-fortes et gravures, statues, statuettes, bustes, bas-reliefs et groupes que nous avons été ou sommes invités à admirer dans les expositions particulières, au Salon officiel, au Salon Libre, aux Indépendants et autres immeubles où grouille la production artistique de notre pays. Cela monte, monte comme une marée franchissant ses

rivages comme une inondation, comme un déluge. Et dans cette mouvante et grossissante montagne de papier imprimé, de toile peinte, de marbre sculpté, qui déferle et menace de nous engloutir, il n'y a pas chaque année un chef-d'œuvre. Il est vrai que si nous avions eu dans ce siècle, un chef-d'œuvre par an, nous en aurions eu trop ; nous aurions imposé aux générations futures une dose d'admiration infiniment supérieure à leur décadente faculté d'enthousiasme ; nous ne leur aurions laissé nulle place pour s'admirer elles-mêmes dans leurs propres œuvres.

Mais le comble du prodige, dans cette exorbitante production artistique, n'est peut-être pas sa stupéfiante multiplicité. Ce qui est déconcertant et, en quelque sorte, extra naturel, c'est qu'il y ait encore assez de gens qui ne sont ni écrivains, ni peintres, ni sculpteurs pour s'intéresser aux œuvres artistiques ; c'est qu'il y ait assez de monde pour faire vivre notre colossale armée de penseurs et d'artistes : c'est aussi que le public puisse un peu se reconnaître, dans cet entassement de choses sculptées, peintes et écrites dont on l'accable chaque année, et qu'il puisse distinguer les belles œuvres des vulgarités, des banalités et des folies qu'on lui offre avec une si inquiétante profusion. Heureusement notre ordre social a su venir en aide aux perplexités de la masse ; il a fait jaillir de lui-même un organisme spécial dont la fonction particulière consiste à guider les foules, à déchaîner leurs enthousiasmes, à canaliser leurs délires : il a produit la critique.

★ ★
★

Oh ! la critique ! C'est elle, la grande coupable ; c'est elle, la pourvoyeuse. Elle se tient comme à l'affût de tout ce qui s'imprime, se peint, se sculpte, se grave, se dessine, et l'odeur seule de l'encre humide sur le papier ou de la couleur encore fraîche sur la toile, lui fait pousser

des cris émerveillés. Il faut qu'elle ameute les foules, et, par les millions de voix de la presse quotidienne, qu'elle aille, jusque dans les plus humbles hameaux, éveiller les curiosités, solliciter les applaudissements autour de l'œuvre nouvellement née.

Aussi ne se passe-t-il guère de jour, qu'au bruit du tintamarre glorieux mené par la critique aux quatre vents du ciel, un jeune ouvrier ne s'arrête rêveur dans l'ombre de son atelier, ou un pâtre ne se penne à lever les yeux, songeur, vers les étoiles. Et voilà un peintre, un poète de plus à ajouter à l'innombrable armée dont nous ne savons que faire.

Mais détournons les yeux de cette sombre perspective. Aussi bien, je ne tiens pas à médire plus longuement de la critique et des critiques. Je conviendrai même qu'il est bon que livres et œuvres d'art se multiplient, ne serait-ce que pour fournir matière d'articles aux critiques de profession. M. Georges Renard vient d'en découvrir cinq qui sont princes, jeunes et d'esprit charmant. Il a remarqué comme nous que le public avait besoin de guides pour se débrouiller dans le chaos d'œuvres qui sollicitent son attention. Il a voulu savoir la valeur réelle de ces guides et s'ils sont capables d'indiquer la bonne voie à la foule. Ces *Princes de la Jeune Critique* (1), auxquels M. Georges Renard consacre tout un volume, sont M.M. Jules Lemaitre, Ferdinand Brunetière, Anatole France, Louis Ganderax et Paul Bourget. Réellement ces jeunes écrivains n'apparaissent pas trop ridicules affublés du sceptre princier que leur attribue M. Georges Renard. Mais ce sont des princes aimables, sauf l'un d'eux, qui connaissent leur époque et savent que leurs contemporains de cette fin de siècle ont l'épiderme sensible et supporteraient mal les écrivains magistralement manœu-

(1) 1 volume, à la Librairie de la Nouvelle Revue.

vrées autrefois. Tels qu'ils sont, ils valent cependant la peine d'être connus, à cause de la part considérable qu'ils ont dans le mouvement des idées modernes. Ils sont pour beaucoup d'âmes, surtout pour les âmes féminines, des manières de directeurs spirituels laïques dont les avis sont religieusement écoutés.

* * *

Mettons à part tout de suite M. Ferdinand Brunetière qui semble s'être fourvoyé dans le livre de M. Renard. M. Brunetière, s'il est jeune d'âge, est vieux de doctrine et de style. C'est un élève de Boileau né deux cents ans trop tard. Il ne comprend rien à l'art moderne et serait désolé d'y entendre quoi que ce soit. Il a, pour nos façons de sentir, de comprendre et d'exprimer, un dédain qui n'a d'égal que notre indifférence pour ses idées et son langage surannés. La très-réelle autorité de ses jugements et la rude franchise de ses opinions sont annihilées par l'aveuglement volontaire qu'il s'est imposé sur tout ce qui n'est pas du Grand Siècle. Et c'est vraiment dommage. Avec un peu plus de sincérité et de largeur intellectuelle il eut pu être le grand critique moderne, le grand redresseur d'idées, le grand démolisseur de fausses idoles, qui nous manque trop. Mais à vouloir trop prouver, il ne prouve rien du tout, et les gens qu'il a jusqu'ici tués se portent assez bien.

MM. Lemaitre, Ganderax, France et Bourget se sont bien gardés de ces allures de pourfendeurs. Ce n'est pas à manier les lourdes colichemardes des chevaliers en quête de tort à réparer, mais bien à jouer de la molle flûte agréable aux triomphateurs qu'ils se sont généralement exercés. Ces esprits distingués sont rarement choqués par les idées fausses et dangereuses : ils s'inquiètent peu du plus ou du moins de droiture des idées ; ils les admettent toutes, pourvu qu'elles soient exprimées en bon style. Ils

ont appris tous les quatre, à l'Ecole Normale où leur esprit s'est formé, à discuter tous les systèmes ; on leur a fait voir en chacun du bon et du mauvais, et ils se sont déterminés à n'en choisir aucun. Cette résolution leur a beaucoup servi dans le monde où les avis sont divers sur toutes les questions ; ils se sont fait des amis un peu partout et pas un seul adversaire.

Mais ils ont contribué plus que personne à répandre cette banale bienveillance pour les idées les plus contraires ; ils ont mis à la mode ce niais amour-propre qui consiste à admirer également les œuvres les plus perverses et les plus réconfortantes ; ils ont une grande part de responsabilité dans cette étrange maladie de la conscience française qui applaudit également à tout pour ne se donner la peine, ni de se révolter, ni de trop s'enthousiasmer.

Est-ce à dire que ces guides, que ces directeurs de conscience laïques trahissent la vérité et se laissent aller à des faiblesses répréhensibles dans leurs jugements, pour ne pas s'attirer de mauvaises affaires ? Oh ! que non pas. Ils ont un trop juste souci de leur légitime renommée d'indépendance. Ils s'ingénient simplement à découvrir, dans les œuvres dont ils rendent compte à leur public, les côtés par où elles peuvent plaire. Et ils ont une habileté de main, une virtuosité incomparable pour extraire d'un livre d'aspect souvent repoussant, la poésie latente et attrayante que le lecteur inattentif n'y aurait jamais soupçonné. M.M. Jules Lemaitre et Anatole France, à propos du dernier livre de M. Zola, ont employé cette méthode avec assez d'éclat pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à de nombreux et plus lointains exemples. Et qui a lu les *Essais de psychologie* ou les *Etudes et Portraits* de M. Bourget a facilement remarqué qu'il ne met en lumière, chez les écrivains qu'il étudie, que les qualités par où ils lui sont sympathiques.

A la longue ce parti-pris de tout admirer, de tout louer, de tout envelopper dans une universelle bienveillance ne laisse pas que d'être exaspérant et vous donnerait presque de la sympathie pour ce sauvage de Brunetière qui, lui, dénigre tout, condamne tout, avec une férocité implacable.

Mais en y réfléchissant mieux, peut-être cette attitude d'enfant de chœur balançant l'encensoir sous le nez de nos gloires des *princes de la jeune critique* a-t-elle une suffisante excuse dans nos mœurs dévirilisées. Les temps héroïques sont passés. Les jours de foi aussi. On redoute les émotions violentes : on ne se sent plus capable des efforts prolongés qui semblaient naturels aux époques de bataille ; on ne met plus guère d'énergie qu'à l'âpre lutte pour la vie, à ce combat quotidien qui assurera à chacun les quelques heures de repos et de volupté plus avidement désirées que jamais. Et on se désintéresse très généralement du conflit des idées. Fécondes ou meurtrières, qu'importe ? qu'elles soient seulement agréables ; on n'en demande pas davantage.

Dès lors ceux que le goût du moment a investis sans qu'ils s'en doutent, du rôle de diriger la conscience publique auraient bien tort de chercher à la violenter. Le bruit de leurs indignations et de leurs anathèmes détonneraient désagréablement aux oreilles de nos mondaines et de nos mondains si merveilleusement raffinés. Il y a bien le peuple qui sympathiserait assez peut-être aux cris de guerre des démolisseurs de fausses gloires et aux coups de clairon généreux des hérauts de la simple vérité. Mais qui s'inquiète du peuple si ce n'est pour le pervertir ? MM. Jules Lemaitre, Anatole France, Louis Ganderax et Paul Bourget, ces *princes de la critique*, ont une sainte horreur et un parfait dédain de la démocratie ; ils ne ménagent même pas toujours leurs railleries à la République, telle qu'elle fonctionne depuis dix ans. Ils

sont donc parfaitement excusables de donner à leurs lecteurs, sur les œuvres courantes, l'opinion qu'ils savent devoir leur faire plaisir. Ceux-ci leur en ont, du reste, un gré infini. Ils leurs ménagent dans leurs salons d'enivrants triomphes et préparent tout doucement leur entrée à l'Académie.



Le livre de M. Georges Renard ne contient pas les réserves que je viens de formuler sur les *princes de la jeune critique*. Il se borne à analyser, à exposer le tempérament, les idées, la méthode de ces jeunes maîtres et il laisse au lecteur le soin de conclure. Il n'est pas exempt par là de cette irritante bienveillance universelle dont la critique contemporaine est affadie. Il sait évidemment qu'on aime par-dessus tout, maintenant, à flotter entre la négation et la foi, et il se conforme lui aussi à l'esprit de notre époque.

Cela n'aura peut-être qu'un temps. Le jour du réveil est peut-être moins éloigné qu'on ne pense. De tous les points de la pensée humaine, au moins en France, on commence à souffrir vaguement des malaises du doute. On se découvre je ne sais quels besoins de croire. M.M. Lemaitre, Anatole France, Paul Bourget, malgré le scepticisme profond qui leur a semblé le comble de la sagesse, laissent échapper, ça et là, dans leurs œuvres des cris d'angoisse et comme des appels inconscients à une foi qu'ils voudraient avoir.

Qui sait ? De l'entassement prodigieux d'œuvres qui s'amoncellent chaque année sortira peut-être le livre orange, le livre enflammé, le livre sauveur qui secouera la torpeur des âmes agonisantes.

Les *princes de la jeune critique* ne seront pas les derniers à sonner autour de lui de retentissantes fanfares

*
**

Je veux pour ma part et sans plus tarder, emboucher la trompette de la renommée autour d'une œuvre sincère et vaillante, honnête et bien française : *La Dernière Bataille* (1) par M. Edouard Drumont.

Comme toujours, mais aujourd'hui plus que jamais, les journaux parisiens ont fait la conspiration du silence autour de cette nouvelle œuvre du chef de la Ligue antisémitique. Il a une si brave façon de dire à tous la vérité qu'on s'efforce d'établir le plus possible la solitude autour de sa voix, afin de le faire prêcher dans le désert.

Mais on a affaire à un compagnon déterminé à se faire entendre des pires sourds et sa voix porte quand même.

Plus de soixante mille exemplaires de la *Dernière Bataille* sont sortis des presses de la maison Dentu, et quoiqu'on ait pu faire, M. Drumont tient tête à M. Zola ; la *Dernière Bataille* se vend aussi bien que la *Bête Humaine*.

Comme dans ses précédents ouvrages M. Drumont étudie la lente et persévérante décomposition de notre société par l'infiltration continue de l'esprit juif et par la prédominance bientôt absolue de quelques Juifs en France. Il montre une une fois de plus, dans la catastrophe du Comptoir d'Escompte et dans cette gigantesque escroquerie que fit le Panama, avec quelle désespérante naïveté nos petits capitalistes se sont laissés dépouiller par quelques hardis corsaires de la haute banque, grâce à la complicité ouverte et sous la protection formelle du gouvernement. Mais il ne s'indigne plus contre les audacieux flibustiers qu'il a déjà si vigoureusement flétris. Il est pour ainsi dire désarmé par la monstruosité des forfaits qu'il raconte et aussi par la moutonnière stupidité des victimes qui ne savent même plus bêler contre ceux qui leur arrachent la laine sur le dos.

(1) Un volume chez Dentu éditeur Paris.

Et il raconte avec une franchise confiante et une intimité qui vous le rend pour ainsi dire ami, comment il vit dans son ermitage de Soisy, comme il y a écrit le présent livre et comment ainsi la fameuse Exposition du Centenaire n'a été, en somme, que le triomphe, l'apothéose du juif. De tout ce qui a été écrit sur l'Exposition, la *Dernière Bataille* est certainement le livre où se trouvent les pages les plus originales, d'où se dégage le mieux la philosophie de ce qui s'est passé dans ce prodigieux bazar. Puis M. Drumont nous initie à son passé. Il nous raconte avec un attendrissement touchant ce que fut sa famille et son enfance et avec une bonne humeur amusante et bien supérieure à la *Vie de Bohême*, ses débuts dans la littérature et le journalisme. On trouve là un Drumont bon garçon, se riant gaîment des jours de misère, et d'un commerce si aimable qu'il a pu compter, avec une légitime fierté, douze vrais amis, en quinze ou vingt ans de journalisme, — ce qui est, en effet, chose excessivement rare. Je ne puis mieux terminer ces courtes notes sur un des livres les plus sains et les plus réconfortants de l'année, qu'en révélant aux lecteurs de la *Revue* l'impression qu'il m'a laissée. Après avoir lu la *Dernière Bataille*, je me suis senti meilleur et plus disposé pour mon humble part à défendre la vérité et la justice. Et c'est l'impression que ce livre laissera à tous les lecteurs de bonne foi.



Et maintenant je devrais parler, pour donner quelque idée de ce qu'est Paris, en ce commencement de printemps, de la Semaine-Sainte et de la dévotion toute spéciale de nos parisiennes, du concours hippique et des concerts spirituels, des toilettes nouvelles qui seront des merveilles, de grâce, de goût, de séduction et feront de nos élégantes en leurs robes fleuries de dangereuses et

radieuses sirènes. Mieux vaut peut-être ne pas exciter à la comparaison et préserver les pauvres Parisiennes, au risque de ne pas assez parler d'elles, des mauvais jugements que la province n'est que trop disposée à porter sur elles. Il est incontestable que durant toute la Semaine Sainte elles ont été aussi édifiantes par leur assiduité et leur recueillement à l'église que par le ton uniformément discret et en quelque sorte monacal des toilettes qu'elles y ont portées

Félicien PASCAL.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Avril 1890.

M. de Pontmartin est mort. Telle est la triste nouvelle que nous recevions au moment même où nous venions de livrer notre dernière chronique. Nous ne saurions ouvrir celle-ci sans rendre un dernier hommage à ce brillant, spirituel et fécond écrivain. Il habitait parmi nous. Nous nous sentions honorés de sa présence. Il représentait dans notre province la littérature française telle que nous aimons à la voir, vive sans précipitation, distinguée sans apprêts, franche et courtoise dans ses malices quelquefois très acérées, trouvant en elle-même une source inépuisable de sentiments, de pensées et d'impressions dont le flot s'épanchait ininterrompu et nous ménageait toujours de nouvelles et charmantes surprises. Causeur plein de feu et de saillies, M. de Pontmartin conversait avec son public et c'était une joie que de l'entendre et on ne s'en lassait point. Cet esprit si alerte se défendait contre la monotonie d'une façon toujours triomphante. Les souvenirs qui abondaient sur ses lèvres se mêlaient merveilleusement à ses appréciations et à ses jugements sur le présent. Il ne s'était pas fait une prison du passé. Celui-ci était un domaine et un beau domaine pour lui. Il se promenait dans ses années de renaissance poétique et catholique qui marquèrent le commencement de ce siècle. Il en retrouvait et en respirait encore à nouveau tous les parfums évanouis depuis longtemps pour les générations actuelles. Mais il savait aussi

affronter la poussière du présent, et jeter son trait toujours vigoureux dans le milieu où se heurtent les opinions et les paradoxes de cette fin de siècle. D'ailleurs il combattit sans trêve pour la bonne cause, — j'entends, celle de la religion, celle de l'honnêteté intellectuelle et morale. Critique éminent, il se montra impitoyable pour tout ce qui touchait à son idéal de Français, de chrétien et d'artiste. Sa phrase était d'un jet facile, prolongé qui n'enlevait rien cependant à sa limpidité.

Peu d'écrivains ont eu à ce point ce que les anciens appelaient le *flumen orationis*, cette abondance d'expressions, cette richesse et cette variété de tournures, dont les flots pressés entraînent le lecteur. Et dans ces flots, que de miroitements, que de paillettes d'or, emportées par le courant ! En un mot, ce fut un maître, un de ceux dont l'intelligence résiste à la froide vieillesse, dont le caractère honore les œuvres, et qui portent au tombeau le prestige d'une dignité qui ne faiblit pas et d'un talent qui ne connaît pas de défaillance.

Il est mort au château des Angles, sur les bords de ce Rhône, au milieu de ce paysage qu'il a maintes fois décrit, et pendant que la vieille cité papale s'apprêtait à saluer au passage le train présidentiel.

Celui-ci a passé rapidement, a pris haleine à Arles, et s'est arrêté à Aix, sous des averses torrentielles. Marseille, la Ciotat, Toulon, la Corse, Nice, Digne et Gap ont eu l'honneur tour à tour de saluer, d'entendre et d'applaudir le chef de l'État. Les échos de ces fêtes sont parvenus jusqu'à nous, et voilà que le désir d'attirer à Nîmes cette même bonne fortune s'est emparé de nos conseillers généraux et municipaux. On a voté 100,000 francs : on a présenté des requêtes et exprimé des vœux. M. Carnot se rendra-t-il à ces sollicitations ? Il y a des gens bien informés qui l'affirment, d'autres, qui paraissent fort au courant, et qui le nient. Peut-être bien que les uns et les autres, peut-

être que le président lui-même, ignorent encore la solution.

En attendant, on a voté. On a complété le Conseil. Peu d'empressement de la part des électeurs. On a compté que le nombre des abstentions était supérieur au total des suffrages exprimés. Finalement, les anciens conseillers démissionnaires ont été réinvestis de leur mandat, et M. Gilly est de nouveau conseiller municipal. Espérons que les prochaines séances seront plus respectueuses de la politesse et de l'orthographe que ne l'ont été les dernières.

Que sortira-t-il de tout ceci ?

L'avenir nous le dira, mais l'avenir, a dit le poète, l'avenir est à Dieu. L'avenir et le printemps aussi. Celui-ci s'est enfin montré. Les lilas, en retard cette année, se sont décidément épanouis sur nos collines et dans nos jardins. C'était un gai et riant spectacle, dimanche dernier, que celui de tous ces bons citadins, revenant de leur mazet, avec des brassées de fleurs. Notre boulevard en était tout embaumé. Il faut saluer ces premières fleurs. Elles annoncent le mois de Marie, les premières communions, les processions du Saint-Sacrement. Et celles-ci, quand nous seront-elles rendues ! En ce monde, il faut bien savoir attendre. Nous venons de le dire, et ceci est le grand secret de la vie : L'avenir est à Dieu. FIDELIS.

Marseille, Avril 1890.

*. J'ai un peu compté, vous le voyez, sur l'hypothèse d'un retard dans l'apparition de ce numéro, pour m'attarder, moi aussi, dans l'envoi de ma chronique marseillaise. Que si j'arrive en effet trop tard, vous jetterez ma prose au feu, le lecteur n'y perdra guère et votre feu s'en

alimentera peut-être avec quelque profit, car, vous n'êtes pas sans avoir remarqué comme ces feux d'arrière-saison sont lents et paresseux à partir.

*. Je manquerais à tous mes devoirs et à votre légitime attente, si je ne donnais la première place au voyage présidentiel. Vainement, en effet, il a plu, replu, à verse, à sceaux, à torrents, l'accueil n'a cessé d'être exceptionnellement sympathique. Il faut reconnaître, du reste, avec la presse la moins suspecte de partialité, que le chef de l'Etat — pour employer le terme adopté par tous les harangueurs — a fort bien tenu le rôle.

A Aix, le discours de Mgr Gouthé-Soulard a emporté tous les suffrages. Notre cher métropolitain a parlé d'or. C'était un langage d'Évêque, de Français et d'Aixoïse aussi, ce qui ne fut point pour déplaire à nos voisins très inquiets à la perspective de perdre leurs Facultés et par suite nécessaire leur Cour d'appel, ce qui équivaldrait, pensent-ils avec raison, à une condamnation à mort.

A Marseille, le président s'est montré très courtois à l'endroit de Mgr Robert et de son clergé. Celui-ci s'est plu à reconnaître la bonne grâce et la bonne volonté manifeste de M. Carnot.

Enfin, à La Ciotat, prélude des fêtes inoubliables de Toulon, le lancement et la bénédiction du *Polynésien*, ont fourni au curé Paraque le thème d'un discours, qui était un petit chef-d'œuvre de grâce et d'esprit. Le cortège présidentiel s'en est montré ravi, et nos ouvriers n'ont pas paru peu fiers de leur clergé ciotaden.

Somme toute, de fêtes qui pouvaient avoir un caractère exclusivement laïque et... républicain, l'attitude du Clergé a tiré l'honneur de l'Église et, nous l'osons espérer, de la religion.

*. Le conseil de notre vénérable évêque vient de s'augmenter et, — pourquoi ne le dirais-je point, puisque je le pense ? — de s'enrichir de deux nouveaux membres.

M. l'abbé d'Arlhac, curé de Saint-Charles, a été nommé promoteur diocésain en remplacement de son pieux et regretté ami, le chanoine Gastaud. Excellent choix. Le nouveau promoteur a donné depuis longtemps sa mesure de savoir faire, de bonté et de pénétration, toutes qualités fort utiles dans l'emploi.

M. l'abbé Olivier, aumônier du lycée, devient vicaire-général, en remplacement de M. Olive — l'arbre après le fruit ! Nous en acceptons très volontiers l'augure. Comme l'arbre dont il porte le nom, la nomination du nouveau grand-vicaire semble avoir une signification d'apaisement que tous, nous seconderons de tout notre pouvoir.

*
* *

Permettez-moi de vous signaler, en terminant, l'entreprise d'un de vos amis, qui inaugure, à Tournay, chez les éditeurs Desclée, de Brouver et C^e, une galerie de portraits en pied, où défileront successivement les prélats qui ont illustré les sièges français de ce siècle. Cela est intitulé : *les Grands Evêques de l'Eglise de France au xix^e siècle*. Le premier volume vient de paraître, fort agréablement imprimé et illustré. E. A. C.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

LOUISETTE. Nouvelle dédiée aux enfants de la première communion et aux catéchistes volontaires, par Marie LACROIX (1).

Louissette a onze ans. Nous l'avons rencontrée quelquefois, trop souvent, sur nos pas, cette petite fille mal, ou plutôt point élevée du tout, paresseuse, vagabonde, fléau du foyer, au lieu d'en être la joie. Elle en est si bien le fléau, que la mère de Louissette en tombe malade de chagrin, et que son père fuit sa propre maison pour aller chercher, dans la ville voisine, la paix et la tranquillité qui lui font défaut dans sa famille. Comment cela se transforme-t-il ? Comment Louissette se corrige-t-elle ? Comment peu à peu, dans cette jeune âme, s'élèvent et montent jusqu'à l'éclairer complètement les saines et salutaires pensées de la réforme de soi-même, du bien à faire, du bon exemple à donner, de l'amour de Dieu et du prochain : c'est là tout l'intérêt de cette charmante nouvelle, et disons ensuite qu'il est grand. Les leçons de psychologie ne manquent pas de nos jours. En voici une qui est complète et délicate et qui dénote, de la part de son auteur, une sûre connaissance de l'âme de l'enfant. Il y a, dans le récit de la conversion de cette âme, dans l'étude de ces progrès vers le bien, une sûreté d'analyse qui tient autant de l'expérience que de la réflexion. C'est de la bonne, de l'excellente philosophie.

Et, en même temps, combien édifiante ! Quel contraste entre ces intérieurs : l'un où règne la religion ; l'autre où elle est absente. Quel désordre dans celui-ci ! quelle harmonie dans celui-là ! quelle adresse, quel zèle, quelle douceur, non exempte d'énergie ! quelle patience de la part de la catéchiste volontaire ! Et au terme de tout cela, ou plutôt comme le mouvement inspirateur de cette révolution de l'âme, dont les effets sont si grands, le beau, le grand jour de la première communion !

Madame Marie Lacroix a le don, l'heureux don du

(1) Paris, Delhomme et Briguet. 246, in-18°.

style simple et vrai. Nul effort, nulle recherche, nul apprentissage dans les pages où elle raconte, non sans émotion discrète, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu. Ce ton naturel et point poseur, cette phrase correcte et où on ne lit que la pensée, c'est excellent, c'est ce qui convient toujours et surtout à ce genre de nouvelles.

Tel est le mérite de l'écrivain. Avons nous besoin de dire que la portée morale est encore plus grande. On lira, on voudra lire *Louissette*. Puisse cet exemple encourager, et multiplier les catéchistes volontaires. L'auteur, j'imagine, a eu surtout en vue cette récompense. Elle pense et elle écrit si bien qu'assurément elle ne lui sera pas refusée.

C. F.

UN INTENDANT SOUS LOUIS XIV. Étude sous l'administration de Lebreton en Provence (1687-1704), par J. MARCHAND, (in-8° Hachette),

Ce livre est une thèse de doctorat, présentée par l'auteur, déjà agrégé d'histoire et inspecteur d'Académie, à la Faculté des lettres de Paris. C'est l'idéal de la thèse doctorale, comme on l'aime aujourd'hui, sobrement écrite, fortement documentée, bourrée d'inédit et très réservée sur les vues jetées à côté du sujet. L'ancienne méthode avait du bon cependant. Au moins, elle était beaucoup plus intéressante pour le lecteur, mais elle n'apprenait pas tant de choses nouvelles.

M. Marchand nous en a beaucoup appris sur ce Lebreton, qui fut décidément beaucoup plus grand administrateur qu'on ne le croyait jusqu'ici. La Provence, sous son gouvernement, a laissé voir plus de misères que ne l'avouent nos historiens et les doléances de ces derniers contre l'intendant sont, — M. Marchand le prouve jusqu'à l'évidence, — bien moins fondées que ne le veut la tradition.

Une conclusion se dégage de ce livre, si plein de vérités dégagées des ombres plus ou moins intéressées de la susdite tradition, c'est que la Provence, plus peut-être que les autres provinces, tenait à ses privilèges et que le pouvoir royal, en essayant de ménager l'accord de ses droits avec ce goût très vif de l'indépendance

provençale, avait tenté une œuvre bien ardue. En tout cas, quelque habile que nous apparaisse Lebreton dans l'étude de son savant biographe, il ne saurait nous devenir bien sympathique et tout notre cœur s'en va vers ceux qui lui résistent, au nom des vieilles franchises du beau pays de Provence.

Une petite critique pour finir. La table analytique est incomplète. C'est en vain que nous y avons cherché les endroits où l'auteur a parlé des *Pestes* qui désolèrent le pays durant la période de l'administration de Lebreton. Rien non plus des *Pêches* et des innombrables procès auxquelles elles donnèrent lieu sous cet intendant. Rien enfin, ce qui est plus grave encore, des discussions du *Jansénisme*, ni en général des affaires ecclésiastiques du temps.

Signalons, avant de clôturer ce numéro, le 4^e volume de la belle publication de M. Wallon sur *les Représentants du Peuple en mission*. Cette fois, c'est en Alsace que nous conduit le docte historien, Il sera largement rendu compte de l'ensemble de ce bel ouvrage, dans une des prochaines livraisons de la Revue.

Un nouveau volume aussi des *Œuvres de la Fontaine* collection des Grands Ecrivains de la France, chez Hachette. C'est la fin des *contes* qu'il renferme, avec le luxe des notes et documents que nous avons déjà mis en lumière.

Ant. RICARD

Le Propriétaire-Gérant,

GERVAIS-BEDOT.

LA CURIOSITÉ D'ESPRIT ⁽¹⁾

MESSIEURS,

C'est l'heure ou jamais de vous parler de la curiosité d'esprit (nous en avons fait, vous vous le rappelez sans doute, la condition indispensable, le premier élément de l'esprit philosophique), quand la France et sa capitale, à leur suite les représentants de toutes les nations nous ont offert le plus surprenant spectacle de curiosité, non pas locale ou nationale, mais universelle, dont l'histoire fasse mention. Il a fallu qu'à l'extrême fécondité des arts dans plusieurs pays de l'Europe, aux progrès de l'industrie et des grandes découvertes se soient joints les moyens de transport les plus rapides, pour qu'un tel spectacle pût être donné et pour qu'il le fût avec un tel succès. C'est plus qu'un *drame aux cent actes divers*, ce sont mille et mille aspects dont pas un ne ressemble à l'autre, et dont un seul suffirait souvent à captiver, durant de longues heures, l'attention d'un homme intelligent. Aussi dans ce spectacle unique, et dont livres, journaux, visiteurs parlent comme si tous avaient vu exactement la même chose, la curiosité de l'esprit humain a trouvé les satisfactions les plus diverses, les plus vulgaires comme les plus élevées, les plus éphémères comme les plus durables. Permettez-moi, Messieurs, de faire en esprit et par le souvenir une dernière visite à cette Exposition désormais fameuse, et d'y considérer, en votre compagnie, moins les choses offertes à notre admiration que les hommes venus pour les admirer.

(1) Lecture faite à l'Académie Delphinale.

T. VII, 5^{me} liv., mai 1890.

26

Ceux qui ont semé ça et là, sur l'Esplanade des Invalides et au Champ-de-Mars, tant d'ingénieux divertissements variés et disposés pour le plaisir des yeux, avaient-ils, à la suite de nos maîtres contemporains, fait de la psychologie une étude spéciale, nous n'oserions l'affirmer. Du moins ils n'ignoraient pas qu'il y a chez tous les hommes, j'en excepte à peine les plus savants et les plus lettrés, comme un insatiable désir de voir du nouveau, de l'inconnu, de se récréer en présence de quelque spectacle original, bizarre même, auquel ni les yeux, ni l'esprit ne sont préparés, et qui rompt avec la monotonie de leurs satisfactions ordinaires. Un peu de bruit et de tam-tam s'y ajouterait, avec les accords d'une musique plus ou moins barbare, que l'effet n'en serait que plus sûr, et l'oubli plus profond de soi-même, condition première de tout vrai plaisir pour le commun des hommes. Je n'oserais compter ceux dont la curiosité a été pleinement satisfaite par ces spectacles qui pour la curiosité des autres, ne sont guère qu'un avant-goût et un faible à-compte : pour sûr ils sont très nombreux. C'est pour eux que la rue du Caire a été construite, que Latude s'évadait deux fois par jour de La Bastille, et que les fontaines lumineuses, quelquefois la Tour Eiffel, s'enflammaient à la chute du jour : jamais leurs yeux ne sont rassasiés de voir et de jouir.

D'autres passent rapidement devant les grottes de pierre et les misérables demeures accordées à nos ancêtres par le génie inventif mais peu libéral de leurs descendants, devant les chalets, les maisons, les palais, les vitrines, les tableaux, les statues, les machines. Ils veulent que les sensations les plus variées les effleurent, non qu'elles les absorbent ; ils aiment à passer d'une impression à une impression différente, sans qu'aucune d'elles ait droit de les dominer : on dirait qu'ils ont peur d'aller jusqu'au bout de leurs sentiments et de leurs pensées. Leur curiosité a plus de surface que de fond ;

c'est la *curiosité en courant*, elle est toute en coups-d'œil rapides, jamais en étude attentive, encore moins en contemplation : ils traversent, ils parcourent, ils ne s'arrêtent pas.

Le grand, l'unique souci de quelques visiteurs troublés, inquiets, agités, c'est qu'ils n'aient pas tout vu, c'est que dans tel ou tel recoin bien obscur une chose de médiocre importance, mais peu commune, leur ait échappé, alors que d'autres plus heureux ou mieux renseignés ont su la découvrir ; c'est qu'on puisse leur dire un jour, dans leur ville natale, devant leurs parents et leurs amis : « Quoi ! vous avez, dites-vous, parcouru l'Exposition dans tous les sens, durant un grand nombre de jours, et vous n'avez pas aperçu, au carrefour de ces trois voies, ce qui saute aux yeux, ce que nous avons admiré plusieurs fois, à notre loisir. » Quelle confusion ! Quels regrets ! Est-ce donc là le prix de tant d'efforts et d'une curiosité aussi laborieuse... je me permets d'ajouter aussi stérile. Au moins ceux qui sont venus là, comme à la foire, pour s'ébattre et pour s'extasier ont été payés de leur démarche par un plaisir vivement senti, si peu relevé qu'il fût ; l'inquiète curiosité des autres n'a rapporté que des satisfactions incomplètes et des blessures d'amour-propre que le temps seul pourra guérir.

N'oublions pas, dans ce concours de toutes les curiosités, bien que nous n'ayons pas la prétention de les décrire exactement et de n'en omettre aucune, ceux qui ont été conduits à l'Exposition par leur curiosité d'inventeurs ou de producteurs, en quête des perfectionnements qu'ils pourraient, en les modifiant un peu, faire tourner à leur profit. C'est la curiosité utile, intéressée, celle que l'éclat faux ou vrai n'attire guère, ne séduit point, qui va droit au solide, à ce qui rapporte. Ses représentants appartiennent à tous les pays ; on ne les voit pas courir çà et là, passer d'un objet à un autre objet, en obéissant

au seul caprice ; ils reviennent sans cesse au même point, dans la galerie où l'on pourrait croire qu'ils ont élu domicile, tant ils lui sont fidèles. Ils observent, ils comparent, ils discutent, ils prennent des notes, et c'est à peine si, leur curiosité d'industriels ou de mécaniciens enfin satisfaite, ils donnent quelques instants à cette curiosité vagabonde et bruyante qui est la joie du plus grand nombre.

Un degré de plus, moins d'intérêt personnel, un peu d'élévation dans la pensée, et nous arrivons à cette forme de la curiosité où commence à paraître, avec la recherche des causes, l'esprit philosophique. C'est ainsi qu'à l'heure où la multitude est toute au plaisir de voir briller, dans une harmonie et une diversité singulière, les couleurs des fontaines lumineuses, quelques privilégiés pénètrent dans l'étroite cabine où l'habile mécanicien produit de loin et combine tous ces mouvements ; ils s'efforcent de découvrir des secrets, de parvenir jusqu'au principe. D'autres refont par la pensée, très imparfaitement sans doute, quelques-uns des calculs sur lesquels la Tour Eiffel repose plus solidement que sur ses assises de pierre, ou bien ils se demandent le parti qu'on pourra tirer d'elle pour les progrès futurs de la mécanique et de l'astronomie. Quelques-uns enfin, admirateurs intelligents des machines qui ont aidé et quelquefois remplacé le travail de l'homme, remontent des effets qui se produisent sous leurs yeux aux lois invisibles de la force et du mouvement. Peut-être même animés du véritable esprit philosophique, ils vont jusqu'à comparer, en des réflexions rapides, ces forces du monde physique aux forces du monde moral ; ils se demandent si leur origine ne serait point la même, d'où viennent leurs ressemblances et ce qui fait leurs irréductibles différences.

Mais c'est surtout dans le palais des Beaux-Arts qu'on peut étudier à l'aise les mille nuances de la curiosité, car

si l'entrée en est ouverte à tous, tous sont loin d'y apporter les mêmes dispositions et la même culture. Où ceux-ci ne voient que le dehors des choses, ceux-là pénètrent plus avant, un petit nombre d'élus s'avancent seuls jusqu'au sanctuaire. Pour les premiers, les tableaux des plus grands maîtres, avec leurs personnages, leurs coloris plus ou moins brillant, sont un spectacle comme un autre, moins animé, assez varié, souvent inintelligible, On l'interprète avec le peu qu'on sait de mythologie ou d'histoire ; on en donne à ses amis, à ses voisins, les explications les plus inattendues, ou bien on se rabat sur tel détail qui intéresse et qu'on croit bien comprendre ; on critique à tort et à travers, et l'on va bientôt chercher ailleurs des spectacles plus amusants et qui n'exigent aucun effort d'attention.

A côté de ces curieux assez semblables à ceux qui n'admirent d'un livre que la reliure élégante où la belle impression, à côté de ceux qui parcourent haut et bas, salles et galeries, pour avoir, comme ils aiment à s'exprimer, *une idée de tout*, à une infinie distance de ces *vendeurs du temple*, uniquement curieux du prix marchand, estimant en francs, marcs ou dollars le prix des plus belles œuvres, apparaissent enfin les vrais amateurs de l'art, ceux dont les préférences se sont fixées, par une sorte d'intuition soudaine ou après de minutieuses comparaisons, sur une école, quelquefois même sur un seul tableau. Nous aurions trop à faire de descendre dans leur âme et d'y suivre à la trace tant de sentiments et de pensées qui s'y entrecroisent. Voyons-les plutôt absorbés et comme transportés hors d'eux-mêmes par une divine contemplation. parvenus enfin à ce point où la beauté qu'on voit a doucement élevé l'âme jusqu'à la beauté qu'on ne voit point, où c'est le Beau qui se découvre à travers l'œuvre belle. Assurément c'est ici, dans l'ordre des

arts, la forme de curiosité la moins commune, la plus noble, la plus pénétrée d'esprit philosophique.

Mais celui-ci est ailleurs encore ; il est associé pour une grande ou pour une faible part, à toutes les curiosités, dès qu'elles s'élèvent au-dessus du simple plaisir des sens, des satisfactions de l'oreille ou des yeux. Ceux qui se demandent si cette Exposition pourra jamais être dépassée, quand elle le sera, à l'aide de quels attraits nouveaux, dans quelles circonstances elle pourrait bien renaitre, tiennent compte assurément, dans leurs prévisions lointaines, de la fragilité de la fortune, de l'inconstance des choses humaines, des périodes obscures succédant aux jours de gloire, et ils n'en parlent pas autrement que les philosophes de profession. A leur tour les amis du vrai progrès, — je ne parle pas de ceux qui ont sans cesse le mot à la bouche, et ne savent rien de la chose, — se demandent dans quelle mesure l'Exposition aura servi ses intérêts, et s'ils sont très rassurés au point de vue des œuvres matérielles, ils témoignent moins de confiance à l'égard de celles qui intéressent l'âme et sa destinée. La Morale elle aussi, la sévère morale, a ses curieux de l'avenir, ses défenseurs attitrés ou non, qu'un peu d'humeur chagrine conduit parfois à des exagérations déraisonnables, qu'un peu d'esprit philosophique retient au contraire dans la mesure et dans la vérité. Ils seraient curieux, disent-ils, de savoir exactement ce que les bonnes mœurs, l'antique simplicité, l'amour du foyer gagneront à ce spectacle éblouissant de toutes les frivolités, de toutes les futilités confondues pêle-mêle avec ce qu'il y a de plus utile et de vraiment beau, du luxe partout étalé et poussé jusqu'aux derniers excès. Ces multitudes venues du fond de nos campagnes, ces paysans, ces demi-bourgeois rentreront-ils chez eux comme ils en étaient partis, le cœur aussi content, l'âme aussi libre de désirs, d'aspirations vers toutes les vanités ? La société déjà si mobile ne verra-t-elle pas s'accroître, à la suite de ces

grands déplacements, les dispositions funestes à l'inconstance et au changement ? Nos moralistes improvisés font à toutes ces questions que pose leur curiosité justement inquiète les réponses qu'ils peuvent ; elles ne sont pas toutes également rassurantes.

Il est enfin des curieux trop exigeants peut-être, mais non dépourvus d'esprit philosophique, qui s'étonnent de n'avoir pas découvert dans leurs inutiles recherches à travers ces vastes espaces que remplissent les œuvres et que couronne la statue du Génie humain, un monument, un autel, un signe tout au moins,—il en est de si simples et de si éloquents, — qui rappelât aux visiteurs oublieux les rapports étroits de l'esprit humain avec le Père de tous les esprits. « Celui-là seul, disent-ils, n'a pas une place, pas même un souvenir dans cette exposition universelle, qui est à la fois le créateur de l'esprit humain et le créateur de la matière. L'ouvrier voudrait donc pour lui seul la gloire de l'œuvre entière, lui qui ne s'est donné ni sa main, ni sa raison, ni sa liberté, ni son génie, ni la matière de son travail, ni l'idée intérieure qui le dirige, ni l'Idéal qui l'inspire ! » Ils regrettent que dans le surprenant silence de tous nos Français, il ait fallu qu'un étranger, Edison, vint dire enfin tout haut (1) ce que la plupart des visiteurs pensaient tout bas, et que s'élevant au-dessus des préjugés, et surtout des honteuses réticences, il proclamât sur cette tour, chef-d'œuvre de l'audace et du génie de l'homme, que *le bon Dieu est encore le plus grand des ingénieurs*.

De regrets en espérances, de pensées en pensées, ils en viennent peu à peu ces méditatifs perdus dans une foule dont la curiosité ne sait rien de leur curiosité, à oublier tout ce qui les entoure, à ne plus rien voir des choses que tout à l'heure ils aimaient à regarder. Comme le tableau dont nous parlions n'est plus à la fin, pour

(1) Au banquet des ingénieurs.

l'amateur ravi, qu'un voile transparent à travers lequel c'est le Beau lui-même qui se manifeste à lui, ainsi l'Exposition tout entière, avec ses merveilles, n'est plus qu'un prétexte et un point d'appui pour s'élever jusqu'à Dieu. Elle s'efface peu à peu, elle est bien près de disparaître dans la pensée du philosophe qui entrevoit déjà d'autres splendeurs. Elle était, il n'y a qu'un instant, le tout de son esprit, elle n'est plus maintenant qu'une ombre indécise et bientôt comme un néant, en présence de l'Infini. La tour aux orgueilleuses hauteurs ne lui paraît plus que comme le premier degré de l'échelle mystérieuse par laquelle on gravit jusqu'au monde divin. De tous les services, — il est loin de les nier, — que l'Exposition universelle de 1889 aura rendus à ce curieux des choses de l'âme, le plus signalé c'est de lui avoir fait lire plus distinctement dans les œuvres ainsi rassemblées de génie de l'homme, le nom glorieux et les attributs infinis du Dieu créateur.

La Curiosité n'est pas, dans le monde entier, différente de ce qu'on la voit dans les limites de l'Exposition. En dépeignant à grands traits ceux qui l'ont visitée nous avons dépeint tous les hommes : même diversité, mêmes degrés, mêmes nuances, et pour ces directions si variées, pour la curiosité des sens, pour celle de l'imagination, pour celle de l'esprit, un point de départ unique, une racine commune au plus profond de notre âme, la soif de savoir. Nous sommes nés avec le pouvoir de penser, avec le désir de connaître, avec la légitime ambition de reculer de plus en plus les bornes de notre ignorance. Notre raison n'est pas, comme on l'imagine à tort, faite uniquement de principes et de pensées à l'état de germes ; à ces pensées, à ces principes correspondent, par un dessein providentiel, des aspirations sans lesquelles ils se dessécheraient et finiraient par mourir. Au premier rang de ces aspirations fécondes se place le désir sans cesse

renaissant de connaître ce monde qui nous entoure et nous inquiète, de résoudre les problèmes qu'il soulève ; son nom tour à tour vulgaire, magnifique, superficiel, profond, entendu des uns, mal compris des autres, c'est la Curiosité. Les uns l'abaissent, les autres l'élèvent ; ceux-ci l'appliquent aux choses les plus futiles, ceux-là aux objets les plus sérieux, peu importe : on ne parvient pas, quoi qu'on fasse, à changer sa nature et, à travers toutes les déviations, toutes les dégradations, la curiosité demeure au fond de notre âme, la passion de la vérité.

Il s'en faut, d'ailleurs du tout au tout que ces formes si différentes de la curiosité soient un obstacle à sa conquête ; chacune d'elles au contraire y contribue pour sa part. C'est ici surtout que le proverbe se justifie : *on a souvent besoin d'un plus petit que soi*. Sans la curiosité des petites choses on arriverait difficilement à la possession des grandes ; sans les innombrables et modestes travailleurs qui se sont partagé l'immense domaine du savoir humain, aucune science ne se serait constituée, loin de pouvoir parvenir à sa perfection. Toutes les curiosités sont nécessaires les unes aux autres ; qui n'en a qu'une, fût-elle d'un ordre très élevé, n'en a pas assez et n'ira jamais loin. S'il n'est pas nécessaire de les avoir toutes, il faut du moins en reconnaître la valeur et n'en mépriser aucune de parti pris.

Ce fut l'erreur des Cartésiens de s'imaginer qu'ils n'avaient besoin pour construire, sur des fondements inébranlables, l'édifice des sciences, que d'eux-mêmes et de leur pensée. Ils dédaignaient d'un suprême dédain l'érudition, la philologie, l'archéologie, la géographie, toutes les curiosités qui n'étaient point leur curiosité, ils tenaient l'histoire elle-même en médiocre estime. Leibnitz en a fait à Malebranche (1) des reproches aussi

(1) Lettre de Leibnitz à Gabriel Wagner.

modérés que sensés ; il pense avec raison qu'un vrai philosophe ne doit négliger aucun tribut, si faible soit-il, apporté par un curieux doué de quelque intelligence, même par le plus humble artisan déployant son esprit inventif dans le plus modeste des métiers. C'était aussi la conviction de Gœthe (1) que tous peuvent contribuer à l'œuvre commune et que, pour la faire avancer, la Providence a créé toutes sortes d'esprits curieux et capables de toutes sortes de choses. Même cette recherche des *habits des Macédoniens* dont Nicole et Arnaud ont fait des railleries agréables, peut n'être pas sans profit, pourvu qu'on n'y donne pas trop de temps et qu'on n'en exagère pas l'importance.

C'est une vérité banale que l'esprit humain a beau être un d'une unité dont personne ne doute, rien n'égale la variété des esprits et celle de leurs aptitudes. Dans les sociétés les plus diverses, sous tous les gouvernements et tous les régimes, à l'état de guerre comme à l'état de paix, au cœur des périodes les plus agitées, on trouve la même hiérarchie des esprits s'élevant, par degrés insensibles, des plus faibles aux plus forts, des plus positifs aux plus spéculatifs, des plus solidement ancrés au sol à ceux qui planent librement dans les hautes régions. La Providence a créé une première fois et elle renouvelle sans cesse, pour tous les temps, pour tous les pays, des ouvriers de tous les talents, attachés chacun par un attrait particulier et une curiosité spéciale à une œuvre qui n'est pas celle de leurs compagnons de travail, alors même qu'elle la prépare ou la complète. Admirable hiérarchie dont nous avons tous quelque idée, mais qu'un esprit philosophique, à mesure qu'il la voit mieux, rattache à un plan plus vaste !

On a beau nous parler sans cesse d'*évolution*, comme

(1) Conversation avec Henri Voss : Weimar, mai 1804.

on a parlé de tant d'autres choses ensevelies dans un oubli profond ; on peut nous donner pour absolument nouvelle une conception fort ancienne, adaptée à la mode du temps et à nos préférences pour certains aspects de la nature, pour moi je suis moins frappé de voir ici-bas toutes choses évoluer dans des conditions mal définies, suivant des lois douteuses, vers un but inconnu, que de les voir se disposer, dans le monde physique et dans le monde moral, suivant un ordre hiérarchique qui n'est jamais interrompu. Cet ordre universel qui, dans ses parties comme dans son tout, réclame un centre ou un sommet, une subordination, des degrés, je le découvre aussi bien dans le monde des esprits que dans celui des corps, et où mon regard cesse d'atteindre, ma raison me dit qu'il existe encore, et qu'elle espère bien le voir un jour. Que cet ordre hiérarchique s'allie sans trop de peine avec le progrès du moins parfait au plus parfait, avec l'ascension de l'inférieur au supérieur, il est possible, mais il me suffit pour le moment, et dans la question qui nous occupe, de constater ces aptitudes si diverses des esprits concourant tous à une œuvre commune, ces curiosités si différentes s'efforçant chacune de soulever le voile qui nous cache le bonheur et la vérité. Cette variété toutefois n'est pas telle qu'elle ne reconnaisse des limites, et que l'unité se perde au sein de ces innombrables nuances ; il suffit à chacun de nous, pour la retrouver, de rentrer dans sa nature et de lui obéir.

Le nombre, en effet, n'est pas si grand qu'on pourrait croire de ces curiosités étroites qui s'emprisonnent, dès les premiers jours, dans des études exclusives et dans des recherches d'une importance minuscule. C'est quelquefois la fin d'un effort poussé trop loin : plus souvent encore c'est celle d'un beau rêve. On débute, en effet, le plus ordinairement par une curiosité générale,

ardente, ambitieuse qui essaie de tous les chemins, et parcourt une foule d'objets, mais sans faire autre chose que les effleurer. On a plus de désirs que de forces, plus de bon vouloir que de loisir ou de génie ; on s'en aperçoit tôt ou tard, et si l'on s'attache alors à un ordre particulier de choses ou de faits, c'est qu'on désespère de parvenir à ce savoir universel dont on avait rêvé la conquête. Du moins en garde-t-on l'idée présente au fond de son âme, et si elle s'affaiblit chez quelques-uns au point de disparaître, elle persiste chez le plus grand nombre. Source de lumière, féconde en inspirations cette idée de l'ordre universel, du bel enchaînement des sciences correspondant à celui des êtres et des choses, unit entre eux à toutes les distances, les esprits les plus différents appliqués aux études en apparence les plus étrangères les unes aux autres. Elle les empêche de se rétrécir, de se dessécher dans des recherches arides ; elle ne permet pas que leur curiosité descende au niveau de ces curiosités vulgaires qui ne veulent rien savoir de général ou d'universel, et qui ne s'inquiètent même pas de ce qu'on cherche et de ce qu'on découvre dans leur voisinage immédiat.

Telle n'est pas assurément, Messieurs, celle qui a conduit quelques-uns d'entre vous à étudier de préférence, ou une période limitée de nos annales dauphinoises, ou une petite portion d'une science de la nature, ou une région encore inexplorée du vaste domaine de la philologie. Préoccupés des détails, comme c'est votre goût et votre droit, vous n'oubliez pas dans quelle dépendance ils sont de l'ensemble, et qu'il importe, pour les bien connaître, d'élever de temps à autre ses regards jusqu'au tout dont l'analyse les détache sans pouvoir les en séparer, jusqu'aux sommets qui dominent toutes les sciences et d'où on les embrasse, dans leur suite, leurs lois générales et leur unité. Vous n'êtes pas de ceux qui réussis-

sent à étudier l'histoire des faits humains, sans s'inquiéter de la nature de l'homme et de sa destinée, ou de ceux qui parvenus assez loin dans la science du monde physique, parmi tant de belles découvertes n'ont pas su découvrir le Dieu qui lui a donné ses lois. Alors même qu'on vous croirait absorbés par des recherches minutieuses, une foi inébranlable, à défaut d'une pensée constamment présente, vous maintient dans la région supérieure des grandes vérités. C'est l'esprit philosophique qui agit alors en vous, c'est lui qui ennoblit et qui vivifie votre curiosité.

Et toutefois, Messieurs, l'ordre du monde est si bien réglé, choses et gens y ont si bien leur place et leur emploi que même le travail le plus obscur, — permettez-moi d'insister sur ce point, — je n'ose dire le moins intelligent de la curiosité la plus étroitement circonscrite, la moins préoccupée des sommets et du résultat final, a son utilité au sein du travail commun. A voir de nos jours ces légions de travailleurs appliqués à une chose unique, archéologues, géographes, paléographes, historiens, philologues, savants de tous les noms, bibliophiles, absorbés chacun dans une tâche qui ne varie jamais, on se rappelle involontairement ces armées de maçons, de tailleurs de pierre dont pas un n'a dit son nom à l'histoire, et qui, sous la direction d'architectes pour la plupart également inconnus, ont édifié nos magnifiques cathédrales ; ou bien l'on songe à ces îles lointaines que le travail séculaire et silencieux d'innombrables ouvriers a lentement construites dans les profondeurs de l'Océan, jusqu'au jour où elles se sont épanouies à sa surface, couvertes bientôt d'une luxuriante végétation. Il n'est pas nécessaire par exemple que le nombre des chefs-d'œuvre dont s'honore l'esprit humain s'accroisse à l'infini, — leur prix n'en serait pas augmenté, — mais il est indispensable qu'un long et persévérant travail des géné-

rations nées avant eux en ait préparé l'enfantement, qu'il ait disposé les esprits à une curiosité intelligente, qu'il les ait ouverts à l'admiration. L'écrivain de génie ne naît pas dans un sol demeuré sans culture ; il lui faut des contemporains curieux des belles choses, dignes de le comprendre, tout un milieu qui ne se forme pas en un jour. Et quand il a paru, quand il a légué son œuvre à ses concitoyens, quelquefois à l'univers entier, il est bon que d'autres curieux se présentent pour protéger sa mémoire, commenter ses écrits, les expliquer par son éducation, sa famille, ses croyances, quelquefois même par les détails de sa vie.

C'est à peine si, de nos jours, on les peut compter ces curieux d'arrière-garde rangés par exemple autour de l'œuvre de Molière ou de Shakspeare, également prêts à seconder tous les apologistes et à pourfendre tous les agresseurs. Sans doute il serait à désirer qu'ils aient lu jusqu'au dernier les drames, les comédies dont ils soutiennent la cause avec tant d'ardeur, qu'ils aient pénétré jusqu'au cœur de leurs fortes ou de leurs délicates beautés, tout en serait mieux assurément, mais il ne faut pas pousser trop loin nos exigences : bornons-nous donc à un simple souhait. — Le curieux qui a pris la peine (j'ai lu son livre alors nouveau (1), il y a plus de quarante ans) de nous révéler, avec une scrupuleuse exactitude et au prix de patientes recherches, la date de la publication et de la représentation de toutes les pièces de notre théâtre national (il faudrait y ajouter, de nos jours, un beau supplément) n'en avait lu, j'imagine, qu'un très petit nombre ; il n'en a pas moins fait une œuvre utile et qui mérite notre reconnaissance. — Les membres dévoués de la Société qui propage et surtout protège l'étude du grec dans notre pays, eux dont les cotisations géné-

(1) Il s'appelait, si mes souvenirs me servent bien, M. Lucas, chef de bureau dans quelque ministère.

reuses et les noms honorés viennent tous les ans au secours d'une cause compromise ont-ils tous appris et possèdent-ils tous parfaitement la langue de Démosthène et de Platon ; en ont-ils, dans le texte original, lu et goûté les chefs-d'œuvre ? Nul ne l'a jamais dit, et pourtant ces curieux des Lettres grecques contribuent à une œuvre dont le succès importe plus qu'on ne croit à l'avenir des Lettres françaises, lequel est, pour une si grande part, l'avenir de la patrie.

Les philosophes d'ailleurs auraient mauvaise grâce de critiquer, pour quelques faiblesses qu'on peut y découvrir, la curiosité d'autrui, quand ils ont à s'adresser des reproches autrement sérieux. N'ont-ils pas, en effet, dans la première moitié de ce siècle, poussé plus loin qu'on n'avait fait jusqu'alors, plus loin même qu'il n'était nécessaire, la curieuse recherche des opinions de leurs prédécesseurs ? Sans doute on comprend qu'ils aient craint de reproduire, sans le savoir, et de donner comme nouvelles des théories vieilles de plusieurs siècles ; on admet encore qu'ils aient cherché dans les pensées des philosophes anciens et modernes un point d'appui pour leur propres pensées. Il est bon, il est sain, nous en convenons avec eux, de vivre dans le commerce des grands esprits, mais c'est à condition de ne prendre que le meilleur de leurs pensées, sans s'attarder à d'infimes détails. Il les faut abandonner à ces curieux de profession qui n'ont ni le goût, ni peut-être la force de penser par eux-mêmes, et qui nous rendent le service d'analyser ces mille petites philosophies qui pullulent entre les grandes Écoles (les seules qu'il importe d'étudier directement) et remplissent les intervalles qu'elles laissent entre elles de leurs innombrables et médiocres conceptions.

Travail ingrat d'ailleurs, et qu'on ne s'étonnera pas de voir, comme la toile de Pénélope, sans cesse défait et refait, si l'on réfléchit à la pénétration dont il faudrait être

doué pour suivre, dans ses progrès et ses détours, une pensée qui s'est développée peu à peu, qui a varié, — ce ne serait pas sans cela une pensée humaine, — qui s'est plus d'une fois corrigée et contredite, qui n'est parvenue qu'aux derniers jours à se posséder moins imparfaitement, quand la fin de la vie n'a pas elle-même précédé celle de ce long travail. Pour une pareille tâche ce n'est pas assez d'une curiosité laborieuse, il faudrait presque du génie : on peut mieux l'employer. Ceux qui ont reçu de la nature le moindre pouvoir de penser ne refuseront pas sans doute de consulter leurs prédécesseurs, mais ils se garderont bien de se mettre servilement sous leur dépendance, davantage encore de vouloir dissiper toutes les obscurités de leurs systèmes.

Qu'ils se rappellent ce qu'il nous en a coûté pour avoir, poussés d'une curiosité indiscrete, tenté de pénétrer, au début de ce siècle, tous les mystères de la philosophie allemande. Villers, Portalis, Madame de Staël, Victor Cousin à leur suite, n'aperçoivent d'abord qu'un seul aspect de la doctrine de Kant : la glorification du devoir, et une grandeur morale qui contrastait avec les abjections du matérialisme contemporain. Cette noblesse de caractère qui appartenait surtout à l'homme, et se reflétait dans quelques pages éloquentes de ses écrits, ils l'attribuent, sans hésiter, à sa philosophie tout entière, dont ils n'ont découvert ni le vice radical, ni les funestes conséquences. On la célèbre, on l'exalte, on la répand, avant de l'avoir sérieusement étudiée, avant de l'avoir assez bien comprise. Nous sommes encore à l'heure présente, après quatre-vingts ans écoulés, les victimes de cette ardeur irréfléchie, de cette imprudente curiosité. Nous devons, pour une grande part, à ces apologies prématurées, répétées de bouche en bouche par des disciples trop dociles, une partie des maux dont souffre la philosophie française ; un scepticisme raffiné d'où le pessimisme devait bientôt

sortir, un idéalisme nuageux, un spiritualisme énérvé, doutant de lui-même, une dispersion croissante des forces et des esprits. l'affaiblissement enfin, dans l'ordre philosophique, du génie français qui s'est consumé, durant plus d'un demi-siècle, à vouloir faire de la lumière avec des ténèbres, et une doctrine suivie avec de flagrantes contradictions.

N'adressons pas toutefois aux philosophes français séduits par des nouveautés de doctrine qui n'étaient au fond que des nouveautés de langage, plus de reproches qu'ils n'en méritent. Défendons-les même contre l'injuste accusation dont on poursuit quelques-uns d'entre eux ; on la résume ainsi : « Vous n'êtes plus, après tant de théories exposées, commentées, après tant de biographies racontées dans le plus curieux de leurs détails, d'analyses achevées, puis recommencées, que des curieux incorrigibles, dépourvus de toute originalité. Vous vous êtes si bien habitués à vivre dans la pensée d'autrui que vous avez perdu la force et le goût de penser par vous-mêmes. Vous êtes allés plus loin, et pour dissimuler une faiblesse sans remède, vous aimez à dire que la philosophie serait, après tout, bien malheureuse de trouver ce qu'elle cherche, d'affirmer avec résolution les vérités qu'elle aurait enfin découvertes. Sa vraie fin, ajoutez-vous, sa vie et son bonheur c'est de s'informer çà et là curieusement, d'interroger le passé, le présent, les hommes, les livres, la nature, la conscience, et de tenir registres de leurs réponses. A cela se borne sa mission ; elle n'aurait plus de raison d'être, si elle avait le malheur de découvrir les vérités qu'elle poursuit. Ce serait son dernier jour, et elle ne serait plus la philosophie. »

J'ignore si quelques paroles jetées au hasard d'une improvisation, mais surtout mal comprises, ont pu donner lieu à des accusations aussi mal fondées, mais j'affirme

que pas un philosophe sincèrement spiritualiste n'en accepterait en France, et à l'heure présente, la responsabilité. Eh quoi ! la curiosité des savants, physiciens, chimistes, géologues, naturalistes, ne ferait que traverser les phénomènes pour arriver le plus vite possible à leurs lois ; elle chercherait, d'un constant effort, à découvrir le général, et dans ce qui se passe ce qui demeure toujours le même : elle énoncerait avec une précision rigoureuse des lois qu'elle tient pour certaines, et la curiosité des philosophes, indécise et flottante, irait de faits en faits, de raisonnements en raisonnements, sans jamais conclure, de doctrine en doctrine, sans en adopter aucune ! Comme la curiosité des enfants ou des faibles d'esprit, elle n'aurait d'autre fin qu'elle-même et une égoïste satisfaction ! Non, il n'en est pas ainsi ; plus fermement que jamais au contraire les chefs du spiritualisme français divisés sur d'autres points proclament que la philosophie serait une science stérile, et qu'il faudrait la tenir en médiocre estime si, par l'influence directe des vérités absolument certaines qu'elle enseigne, elle n'aidait à former et à fortifier les caractères, à contenir les passions, à gouverner la vie. Ils savent et ils disent unanimement que cela ne se peut faire avec des vérités dont on doute, avec des vérités qu'on cherche encore ou dont le lendemain n'est pas assuré.

Soutenir que la philosophie n'a pas, à sa disposition, un seul port tranquille, un seul abri sûr, une seule affirmation qu'une affirmation contraire ne puisse remplacer, c'est manquer de clairvoyance et de bon sens. Rappeler que la vérité étant de sa nature, infinie, inépuisable, les philosophes ne cesseront, jusqu'au dernier jour, de découvrir et de chercher, c'est rendre hommage à la Pensée éternelle, au Dieu infini et tout-puissant, c'est s'incliner devant l'insondable mystère de sa nature, c'est l'appeler à son aide pour pénétrer plus avant dans le

secret de ses œuvres. La philosophie renferme donc, à côté des affirmations précises qui sont comme le fond solide et immuable du spiritualisme, un grand nombre de questions toujours ouvertes, et sur lesquelles s'exerce notre curiosité. Dans les questions même depuis longtemps résolues, qui serait assez orgueilleux pour se flatter de tout savoir, assez envieux pour dénier à autrui le droit d'ajouter un peu de lumière à celle dont nous jouissons ? On s'étonne quelquefois de voir paraître, à des intervalles assez rapprochés, un livre nouveau, souvent même un livre remarquable et digne de tous les éloges (1) sur la *Liberté* ou sur la *Raison*. Est-ce à dire qu'on doutait sérieusement de leur réalité ? En aucune façon ; mais il faut se rappeler que si ces deux nobles facultés s'exercent dans un monde fini, sur des objets et des êtres bornés, leur source est dans l'Infini lui-même, et qu'en Lui seul est écrit leur dernier mot. L'a-t-on jusqu'à présent assez bien déchiffré ? A quel philosophe pourrait-on interdire l'espoir de le lire encore mieux que ses devanciers ?

Enfin, Messieurs, gardons-nous de l'oublier : un excellent moyen de découvrir plus sûrement la vérité, c'est de ne pas la chercher toujours, c'est de mettre de temps à autre un frein à notre curiosité. Nous aimons trop les explorations sans fin, nous avons aussi trop de goût pour la polémique et les batailles, A ceux qui voudraient calmer notre inquiétude, tempérer notre ardeur, volontiers nous répondrions comme Arnaud : « Eh quoi ! n'avons-nous pas pour nous reposer l'éternité tout entière ! » J'en tombe d'accord et suis persuadé que l'Éternité nous laissera bien des loisirs, mais ma conviction n'est pas moins forte que dès ici-bas nous avons le droit de jouir

(1) Et par exemple, sans faire tort à ceux qui les ont précédés, le livre de M. CELLARIER sur la *Raison*, et celui de M. FONSEGRIVE sur la *Liberté*.

de la vérité, et que cette paisible jouissance, dans laquelle se retrempent toutes les facultés de l'âme, est la meilleure préparation à la conquête de vérités nouvelles. Si les philosophes, si tous les curieux, à quelque recherche qu'ils s'appliquent, savaient user du recueillement, s'ils savaient jouir, au moins en passant, dans le silence et la paix, du bien qu'ils ont acquis, on verrait parmi eux moins de découragés, moins de pessimistes, moins de sceptiques, moins d'esprits usés avant le temps par une curiosité sans trêve et un travail sans délassement. Mais à ce point où nous sommes parvenus, tout un ordre d'idées nouveau nous apparaît ; ce n'est point l'heure de les envisager : elle viendra, je l'espère, quand nous traiterons devant vous du dernier caractère de l'esprit philosophique, *l'amour de l'ordre et de son principe*.

Demeurons donc sur cette dernière réflexion, et n'oublions jamais que la curiosité, même celle de l'ordre le plus élevé, réclame, pour porter ses fruits, du repos et des trêves, que pour chercher utilement la vérité il faut, de temps à autre, entrer en conversation avec elle, et jouir de son commerce par le recueillement, la méditation, la prière. Rappelons-nous que s'il est permis de donner çà et là dans la vie quelques instants à des curiosités inférieures, il est une curiosité plus haute, vraiment philosophique, digne de l'homme, celle qui, à travers le voile des choses qui passent nous permet d'entrevoir Celui qui ne passe point. Qu'on ne dise pas un jour de nous : ils ont respiré tous les parfums, recherché et admiré tous les spectacles brillants, éblouissants, frivoles ; ils ont prêté l'oreille à tous les sons, à tous les concerts, à toutes les voix du dehors ; ils n'ont pas su donner, dans le cours d'une longue carrière, une heure de leur curiosité au spectacle de leur âme, un quart d'heure d'audience à la Parole intérieure.

C.-C. CHARAUX.

LES NIMOIS A LA RENAISSANCE

Il est de notion courante que chaque siècle présente sa physionomie, mais si le fait est hors de doute, on ne saurait en conclure qu'à chaque mutation de millésime apparaissent les particularités, sociales, littéraires, artistiques, qui concourent à le marquer d'une estampille spéciale. En matière de civilisation, les choses se passent rarement de la sorte. De même que la nature ne procède jamais par sauts et par bonds, de même l'humanité a pour essence d'évoluer par une série de transitions ménagées. Toute idée a des ancêtres plus ou moins reculés; tout changement social, de quelque importance qu'il soit, se trouve en germe dans les années qui ont précédé sa réalisation. Entre le passé et l'avenir, les traits d'union sont plus ou moins nombreux, comme aussi en toute société les retardataires, les amoureux du soleil couchant cheminent côte à côte avec les adorateurs de l'astre qui se lève, avec ceux qui ouvrent de nouveaux horizons.

Cette manière d'être, qui a existé à tous les âges et qui semble inhérente à la nature humaine, rend la tâche de l'historien difficile et explique le caractère artificiel de certaines de ses divisions. Pour en citer un exemple approprié, l'époque de la Renaissance, qui pour la plupart des écrivains est censée ne comprendre que les années écoulées entre 1515 et 1559, a eu, tout bien considéré, une durée tout autre que celle qui lui a été assignée. Elle a commencé plus tôt, elle a fini plus tard cette floraison de notre vieille civilisation. Qui oserait nier que l'amour de l'antiquité n'ait eu ses racines au siècle précédent? Qui oserait soutenir que la mort du roi

Henri II ait mis un terme au mouvement littéraire qui a eu son épanouissement aux dernières années du règne de François I^{er} ? Et pourtant nul ne s'inscrit en faux contre ces limites de pure convention. Elles ont beau ne pas être étayées sur des arguments sérieux : avec ou sans réserves, tout le monde s'accorde à les respecter.

Pas n'est besoin de dire que la poursuite de cette réforme est restée étrangère à la présente étude. Pourquoi se montrer plus difficile que ses devanciers ? Pourquoi se mettre en quête d'une solution moins défectueuse ? Passe encore si le besoin s'en faisait sentir, si un intérêt majeur était en jeu, s'il y avait opportunité à imposer des limites plus conformes à la réalité, mais tel ne saurait être le cas particulier. Que la Renaissance ait commencé avec l'avènement de François I^{er} ou bien dans la seconde moitié du xv^e siècle, après la prise de Constantinople (1453), comme il semble plus logique de l'admettre, la chose en elle-même est sans importance pour le but que nous poursuivons, car les faits, formant l'objet principal de cette étude, rentrent pour la plupart dans le cadre circonscrit des historiens.

Fidèle à une ligne de conduite déjà bien ancienne, nous nous proposons, non d'écrire à nouveau l'histoire de cette époque célèbre à bien des titres, mais simplement de faire une incursion dans la vie privée de tous les jours. Laissant de côté les événements politiques racontés par Ménard dans son grand ouvrage, notre dessein est de combler une des lacunes de l'historien, en exposant, preuves en main, les modifications intimes que la Renaissance a apportées aux mœurs et coutumes des Nîmois.

Ce travail de reconstitution, s'il est facilité par les documents manuscrits qui restent de cette époque, par le chiffre de la population de la cité, qui est alors très peu considérable, ne laisse pas que d'être délicat et difficile

à exécuter. Tout nous sépare de cette société disparue et sur bien des points, nous avons, avec des sentiments opposés, une manière de voir tout à fait différente. A moins de commettre, de propos délibéré, de véritables anachronismes, l'homme du xix^e siècle ne saurait l'apprécier avec les opinions de son temps. Pour rester juste et impartial tout à la fois, il convient qu'il se reporte à trois siècles en arrière et fasse abstraction de tout ce qu'il doit à une civilisation plus raffinée, à une éducation plus perfectionnée. En d'autres termes, il lui faut faire peau neuve et redevenir pour un instant le contemporain de de ceux qu'il désire peindre.

A cette initiation acquise par l'étude, doivent s'ajouter des qualités que ne donne pas toujours la méditation. Concevoir, tracer avec art l'ordonnance du tableau, trier avec soin les éléments divers qui doivent entrer dans sa composition ne suffisent pas : il faut encore en véritable connaisseur, répartir les couleurs et à l'instar de l'artiste, distribuer avec à propos l'ombre et la lumière. Enfin, s'il est bon de reposer l'esprit, d'égayer le sujet par quelques anecdotes, il convient qu'elles soient bien choisies afin qu'elles ne détournent pas trop longtemps l'attention et répandues avec discrétion afin que cette étude de détails ne fasse pas oublier le point de vue général.

Notre introduction se divise en deux parties ; la première étudie les Nimois dans la seconde moitié du xv^e siècle et les premières années du xvi^e siècle ; la seconde cherche à les peindre tels qu'ils étaient à l'époque de la Renaissance proprement dite.

PREMIÈRE PARTIE

LES NIMOIS DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XV^e ET LES
PREMIÈRES ANNÉES DU XVI^e SIÈCLE.

Autant est rare à cette époque le sentiment exprimé par le vers si justement célèbre :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère (1)

autant est commun ce que l'on peut appeler le patriotisme local, l'amour de la petite patrie. Personne n'échappe alors à cette passion ; tout le monde lui sacrifie avec plus ou moins de vivacité et quand on voit des individus de la trempe de Rabelais exalter le lieu de leur naissance, qualifier la petite ville de Chinon de « ville insigne, ville noble, ville antique, voire première du monde » on n'a pas de peine à comprendre ce que cette passion devait avoir de force et de tenacité chez les individus qui avaient peu ou point voyagé.

Les Nimois n'ont pas fait exception à la loi générale ; ils aiment leur cité et en parlent avec orgueil ; mais soit qu'ils aient été médiocrement satisfaits des éloges qu'ils lui ont décernés à diverses époques, soit qu'ils les aient trouvés indignes d'être transmis à leurs descendants, aucun de ces documents n'est venu jusqu'à nous. Avec loyauté, ils ont conservé l'attaque, la critique dont la ville a été l'objet, tandis que, par un excès de scrupule, ils ont fait disparaître la réponse, les arguments dont ils s'étaient servis. Cette conduite, nous nous garderons de l'imiter. S'il est juste de faire connaître ce qui est mal, il

(1) Le patriotisme était chose si peu connue qu'un Nimois servira dans les armées de Charles-Quint et que celui qui rapporte le fait ne flétrit pas, comme il était en droit de le faire, ce routier mercenaire qui avait nom Deyron. *Biblio. mun.* n° 43855.

n'est pas moins légitime d'exposer ce qui est digne d'éloges.

I

« On trouverait facilement, écrit en 1459, Guillaume d'Aci, cinq ou six villes de la Sénéchaussée plus grandes, plus opulentes, plus riches et plus saines que celle de Nîmes. Bien plus, cette cité est humide, voire même, très mal fondée et construite. Son sol marécageux est mortel pour les hommes de trois tempéraments : les sanguins, les mélancoliques et les phlegmatiques. Il est vrai que ce même sol convient aux colériques qui, par nature, sont plus ardents que le feu ; mais ceux-ci ne forment qu'une rare exception. La ville a été et est très mal bâtie. Les maisons sont, pour la plupart, grossièrement fabriquées avec des planches, et par là, très exposées aux incendies. Elle est, en outre, sujette à des vents horriblement impétueux (*ventosam et ventis impetuosam*) et affligée de tant de maladies que, sur cent habitants, on n'en trouverait pas un — nous l'avons vérifié — qui dépassât l'âge de soixante ans. »

Extrait d'une longue charte en latin, ce passage mérite qu'on s'y arrête. Il est incontestablement original. Il force l'attention et parce qu'il dit et par la manière même dont il rend la pensée. L'ignorance gothique ne hante pas cet ancien élève des Universités du moyen-âge : il s'exprime en bon latin et a des idées fort nettes. Il sait pratiquer la statistique et par le judicieux parti qu'il en tire, loin d'être taxé de rétrograde, il doit être rangé parmi les précurseurs de l'avenir.

Cet ancêtre de la statistique a des notions exactes de médecine et l'énumération qu'il fait des tempéraments de l'homme est une preuve que l'étudiant n'a pas perdu son temps en voyageant, suivant les us et coutumes, d'Université en Université. S'il a de préférence étudié le droit

écrit, les Pandectes, les Instituts de Justinien, il n'a pas dédaigné les leçons des médecins célèbres. Du moins l'emploi qu'il fait des connaissances acquises est des plus judicieux et tout à fait conforme aux idées qui sont en vogue.

Les notions de météorologie trouvent une application moins heureuse. Il y a sinon erreur, du moins exagération manifeste à parler de ces vents horriblement impétueux et de ce sol marécageux, humide, qui engendre maintes maladies et fait une foule de victimes. Que la canalisation des eaux de la Fontaine ait, dans la suite des temps, remédié aux inconvénients des crues et fait disparaître une cause sérieuse d'insalubrité, cela ne saurait faire doute, mais il n'en a pas été de même pour les vents qui échappent à l'action de l'homme. Autant qu'il est permis de l'apprécier, ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient autrefois. La même remarque peut s'appliquer aux crues de la fontaine, en ce qui touche leur venue: si plus qu'aujourd'hui les eaux sortent du lit, il arrive rarement qu'elles laissent à leur suite des amas marécageux. Cet état de choses ne se montre guère que tous les dix ou douze ans. Partant, vents horriblement violents, sol marécageux doivent être rayés de ce tableau ou n'y figurer qu'à titre exceptionnel.

La vérité est encore plus sérieusement violée dans la première phrase. Assurément notre cité est bien loin d'avoir atteint son apogée; mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit dépassée en population, en richesses, en monuments, par cinq ou six villes de la Sénéchaussée. C'est là une assertion purement gratuite et le silence gardé sur le nom de ces rivales atteste la minime valeur attachée à l'argument. La recherche après coup des villes qui pouvaient être substituées à la cité nimoise, établit au contraire l'indéniable supériorité de cette dernière, mais elle démontre aussi qu'à la même époque la peste vient la

visiter avec une regrettable prédilection. De 1450 à 1459, elle sévit, pour ainsi parler, à l'état permanent (1) et revêt le caractère d'une endémie plutôt que celui d'une épidémie. Là est la période sombre de l'histoire de notre cité, là se trouve l'explication de ce véritable réquisitoire et la raison d'être de sa médiocre population (2).

Nommé, en juillet 1459, *commis en l'Université des causes*, Guillaume d'Acy est défavorablement prévenu par le retour de cette épidémie, et comme il n'a pas envie d'en être la victime, un des premiers actes du magistrat est de transférer à Bagnols le siège de la sénéchaussée. Aux consuls qui font leurs doléances de ce transfert, il réplique par une attaque en règle et se pique plus de défendre sa conduite que d'apprécier sainement l'état des lieux. On ne saurait lui en vouloir de ce qu'il est plus soucieux de ses jours que des intérêts de l'ancienne colonie romaine. Homme de son temps, il est étranger à cette poésie des ruines que goûteront les esprits délicats de la Renaissance; il est indifférent à cette *Maison-Carrée*, à cette *Tourmagne*, à ces *Arènes*, qui réveillent un monde de souvenirs et donneront naissance à de si nombreux et intéressants travaux.

Tout, dans son jugement, n'est pas cependant à effacer: si dans l'œuvre du magistrat, il y a des inexactitudes, des exagérations, elle constate un fait indéniable, c'est qu'à

(1) Revenue en mai 1450, la peste y sévit toute l'année suivante, et s'éteint seulement aux premiers mois de 1452. Le répit est de courte durée, car elle réapparaît en 1455 et en 1459, et décime la population.

(2) En 1468, qui est l'année la plus ancienne sur laquelle se trouvent des renseignements complets, la ville ne compte guère que onze cents feux. Le quartier de la Bocarie en contient 280; celui de Garigues, 200; celui de Méjan, 85; celui de Prat, 236; celui de Corcomaire, 136; le faubourg des Prêcheurs renferme 117 feux, et celui de la Madeleine, 46; soit, à cinq habitants par feu, cinq mille cinq cents habitants.

Ce registre nous apprend que messire Guillaume d'Acy habitait le quartier Méjan et acquittait trois livres dix-sept sous six deniers de taille. Suivant toute vraisemblance, il avait dû se réconcilier avec la cité. En effet, loin de penser à la quitter, il avait acquis une maison aux alentours du Palais de Justice. (*Arch. mun.* RR. 6 1^{re} année.)

cette époque, toutes les maisons ne sont pas bâties à chaux et à sable. Les quartiers pauvres contiennent encore des habitations en planches et en torchis, qui ne disparaîtront complètement qu'avec le siècle. Des fonds de la caisse commune, la corporation des maçons achètera l'une des dernières ; elle la reconstruira et en affectera les revenus aux besoins de la confrérie.

Pour la période qui nous occupe, ce progrès est le seul à enregistrer : quant à l'assainissement, à l'élargissement des rues, qui ne sont pas moins nécessaires à la salubrité et à l'hygiène d'une ville, ils se feront attendre plus ou moins longtemps. Il ne faut donc être nullement étonné si la peste continue d'y faire ses ravages. Elle se montrera moins souvent, elle sera moins violente ; mais ces retours, encore assez rapprochés, viendront attester que les modifications apportées ne sont pas aussi grandes qu'il serait à souhaiter.

II

Les maisons, plutôt petites que grandes, laissent à désirer, au point de vue de l'aménagement. Qu'elles soient ou non ornées de façades, qu'elles aient ou non pignon sur la rue, qu'elles soient habitées par des marchands ou des bourgeois, ce sont de grandes pièces, mal distribuées et se succédant les unes aux autres. Il est cependant des exceptions, mais c'est le cas d'ajouter qu'elles viennent confirmer la règle. Aux faubourgs des Prêcheurs et de la Madeleine, les maisons ont uniformément un seul étage, et pour dépendances une étable et un grenier à foin. Inutile de dire qu'elles sont habitées par des artisans et surtout par les familles adonnées à l'agriculture. Au contraire, les maisons, contenues dans l'enceinte des remparts, sont presque toujours à deux étages. Dans les rues où sont groupés les marchands, il n'est pas rare de trouver signa-

lées des maisons à trois étages. Quelle qu'en soit l'élévation, elles possèdent rarement des caves, plus souvent des *aisés* (latrines) et exceptionnellement des jardins, étables et greniers à foin.

Autant par les prix faits, il est facile de se rendre un compte exact de ce que devaient être les constructions projetées, autant, vu le laps de temps écoulé, il est difficile de faire connaître, par des spécimens, l'architecture de cette époque. Durant ces quatre siècles, les destructions ont succédé aux destructions, et les quelques maisons qui subsistent ont été plus ou moins profondément remaniées. C'est seulement sur des fragments qu'on est autorisé à rattacher à la fin du xv^e siècle : rue de l'Horloge, les maisons portant les n^{os} 12 et 16 ; rue de Bernis, la maison portant le n^o 3 ; rue des Marchands, les n^{os} 2, 3 et 11. Cette dernière est assurément une des plus intéressantes, car elle a été très peu remaniée.

On peut faire la même remarque pour la maison de l'*avocat des pauvres*, qui est trop connue pour être décrite en détail. Quant à la maison Windisch, sise à la place de l'Hôtel-de-Ville, elle a dû, comme les précédentes, être construite aux dernières années du xv^e siècle. Par la façade, rien n'indique cette ancienneté ; mais il n'en est pas de même si l'on pénètre dans la cour intérieure. La charpente de bois qui couronne la maison, la charmante galerie de pierre qui règne tout autour du premier étage et assure l'indépendance des pièces, les têtes grimaçantes, les sirènes sculptées qui se rencontrent çà et là, font de cette maison le type le plus complet de l'architecture de ce temps.

A s'en référer aux notaires, le mobilier présente un caractère commun : c'est d'être réduit au strict nécessaire. Les superfluités qui, à notre époque, se rencontrent dans tous les intérieurs, sont choses absolument inconnues, et sans contredit, l'ouvrier, que nous

coudoyons aujourd'hui, en possède encore plus que le bourgeois d'autrefois. Bref, l'uniformité est telle que celui qui a dépouillé un inventaire est presque aussi avancé que celui qui en a lu plusieurs.

Comme aux premières années du moyen âge, la cuisine a le rôle principal. Pour ainsi parler, tout s'y passe : aussi, vu l'étendue de ses attributions, est-elle la pièce la plus sérieusement meublée. Elle n'est pas seulement garnie des divers ustensiles qui servent à la préparation des aliments, elle a encore, avec des tables affectées à divers usages, des bancs à dossier, archibancs, escabelles de bois de diverse hauteur. La présence de ces sièges variés tient à ce qu'elle cumule et sert tout à la fois de salle à manger pour toute la maisonée et de salle de réception pour les visiteurs. Parfois même, aux grands froids de l'hiver, lorsque le chef de famille est condamné au lit par les rhumatismes ou tout autre maladie, elle se transforme en chambre à coucher, avec d'autant plus d'opportunité que cette pièce est la seule qui soit munie de cheminée. On voit même que, dans certains cas, elle est le lieu où le malade dicte au notaire ses dernières volontés.

Autant, pour ces divers motifs, la cuisine est assez convenablement meublée, autant la chambre conjugale, qui est le sanctuaire intime, est d'un nu en quelque sorte effrayant. Le plus habituellement, pour ne pas dire toujours, elle ne possède d'autre mobilier qu'un lit diversement garni. Le mépris du confort est tel que le bourgeois se passe souvent du *matelas de bourre* (*sic*), et, à l'instar de l'artisan, repose immédiatement sur le *matelas de paille* (*sic*), enveloppé dans des linceuls de toile de maison, et protégé contre le froid par de grossières couvertures de laine, de couleur blanche ou grise (1). Pour la tête, il y a

(1) Duo coppertas : una cum listis rubris, albis, nigris et januensibus, alia vero cum rosis rubeis, nigris, percisis et viridis (*sic*). C'est à titre d'exception que nous citons ces deux couvertures.

cependant un traversin (*pulvinar plume*), et même un petit coussin de plume. Il est cependant des intérieurs où le lit offre un moindre dénuement. Au dessus de la *basaque de paille* (*sic*) est superposée une coulse de plume (*culcitra plume*); mais ce raffinement, qui est assez peu répandu, ne se montre guère qu'aux approches du xvi^e siècle.

Les marchepieds qui entourent le lit et en facilitent l'accès, les courtines de serge, avec franges assorties, le ciel, dossier et pendants de lit, faits de même étoffe, ou simplement de toile de chanvre, sont des perfectionnements datant de la même époque (1). Au contraire, les archibancs, avec ou sans caissons, les caisses « en deux méjans, avecques sarrures et clefs, » sont de date plus ancienne, ainsi que les grands coffres en bois, recouverts de peau de vache ou ferrés, servant à loger les vêtements, linge de maison, papiers de famille et argent monnayé. Rarement il y a des livres. Pourtant, dans l'inventaire d'un marchand, effectué en 1491, sont signalés : 1^o *Matutine in ampressura confecta* ; 2^o *Matutine in pergameno descripta* ; 3^o *Breviarium in pergameno descriptum* ; 4^o *Quidam septem Psalmi, in pergameno descripti* ; soit trois manuscrits sur parchemin et un livre imprimé sur papier, enfermés côte à côte, avec une bague d'argent, ornée de quatre perles, un anneau d'argent simple, la bourse qui contient cinquante-quatre florins six deniers, et une ceinture de brocart doré, munie d'argent surdoré.

Cette simplicité dans le mobilier est propre non à une classe, mais à toutes. Les nobles eux-mêmes ne font pas exception à la règle. Ni dans leur château féodal, ni dans

(1) « Una licheria (lit), munita circumcirca de marchapiis, culcitra, mathalacio, duobus pulvinaribus plume, una copperta lane, uno supercello corthinarum cum frangiis bonis », et un drap de deux toiles, du côté de la tête. Non loin du lit, se trouve « parva cathedra sapini, perforata pro spuciendo. »

Cet inventaire de 1491 est le seul où figure une chaise semblable.

leur maison de ville , ils ne présentent rien qui rappelle le luxe de la noblesse du nord. Soit qu'ils aient été ruinés par la longue durée des guerres, soit qu'ils aient vu leur fortune s'amoindrir par le partage et le démembrement des fiefs, amenés par les frères à pourvoir et les sœurs à doter, on ne rencontre jamais chez eux ces dressoirs en chêne, où s'étaient la vaisselle d'argent, les aiguères, les flacons, les drageoirs à épices, les salières monumentales, ornées de figures d'hommes ou d'animaux. Près de la table, on ne voit pas davantage la *crédence* , pour recevoir les plats et assiettes de rechange, l'*abace* , pour entreposer les verres, hanaps et coupes ciselées. Cet éclat, cette ostentation sont inconnus à la contrée, et quoi qu'on en ait prétendu , la simplicité règne partout en maîtresse.

La similitude des goûts n'entraîne pas cependant une analogie complète. Suivant les intérieurs, on relève des nuances, des différences qui décèlent l'inégalité de fortune et de conditions sociales. Si, en fait d'ameublement, personne ne commet de folies, il n'en est pas moins évident que chacun observe son rang. Le noble, s'il n'a pas de vaisselle plate, possède du moins, avec des cuillers et salières d'argent , des coupes d'argent surdoré. Ses plats, assiettes, écuelles, sont en étain fin et marqués aux armes de la maison. Parfois même, ces dernières sont reproduites sur le manteau de la cheminée. Le bourgeois possède, ainsi que le noble , des meubles de noyer , mais ceux-ci sont moins travaillés, moins ornementés. L'étain de sa vaisselle n'est pas seulement plus grossier ; il ne porte jamais son chiffre. Quant à l'artisan, il a des tranchoirs de bois, des pots de terre , des meubles d'aube ou de sapin. Rarement son lit, sa table sont de noyer, et si cela se rencontre, c'est que l'achat en a été fait à quelque encan (1).

(1) Les éléments de ce chapitre sur le mobilier sont empruntés aux registres notariés de cette époque. Comme il eut été trop long d'indiquer toutes les sources, il suffira de citer, en terminant, celles qui se trouvent

III

A s'en référer aux apparences, la société, au point de vue du costume, se divise en deux catégories : les porteurs de robe longue et les porteurs de robe courte. A la première appartiennent les magistrats, avocats, médecins et ecclésiastiques ; à la seconde les gentilshommes, bourgeois, marchands, laboureurs et artisans. Et pourtant en réalité, à certaines particularités du costume, à certaines variantes en usage, on arrive à déterminer sinon la profession, du moins la condition de l'individu.

Ce n'est point ici le lieu de faire cet exposé descriptif ; il suffira simplement de remarquer que si le costume varie suivant les conditions sociales, la forme en est permanente et invariable. A en juger par les rares épaves, échappées au naufrage du temps, le costume des Nimois est resté ce qu'il était au siècle précédent ou si l'on préfère s'il a subi quelques modifications, celles-ci ont été d'importance si minime qu'il n'a pas été nécessaire de remplacer les dénominations anciennes par de nouvelles appellations. Il est donc fort vraisemblable qu'on a continué à se vêtir comme l'avaient fait les devanciers et que partant on n'a pas eu à réformer les mots en usage.

Cette conclusion, la lecture du savant ouvrage de Quicherat ne saurait l'infirmier. De ce que les seigneurs de la cour ont substitué à l'ancien costume un costume plus approprié au goût de l'époque, il ne s'ensuit nullement qu'ils aient fait école et que le fruit de leur initiative ait été importé jusque dans les provinces les plus reculées. Paris a beau être la capitale officielle de la France, il est

aux archives départementales [E. 117, f. 407 ; E. 119, f. 126 ; E. 122, f. 14, 156 et 198]. Quant aux sources imprimées, il est de toute justice de citer le Dictionnaire du mobilier de Viollet-le-Duc, qui m'a fourni les principaux éléments de comparaison.

T. VII, 5^{me} liv., mai 1890.

28

à cette époque jalouse et n'est pas encore sacré le grand arbitre du bon goût. La mode à son tour est encore au berceau : loin d'exercer un empire tyrannique, elle est ignorée de beaucoup et compte tout au plus quelques fidèles dont aucun n'a domicile dans la cité.

L'immobilité n'est pas cependant absolue et l'amour de la parure, pour n'être pas exagéré, n'en a pas moins gagné du terrain. Le changement, je n'ose dire le progrès, se fait tout d'abord sentir chez la femme, qui se montre, moins qu'autrefois, dédaigneuse du soin de sa personne. Qu'elle soit jeune ou vieille, aux grandes fêtes religieuses, aux réunions de famille, elle prendra plaisir à étaler ses plus beaux atours, à recourir aux artifices de la toilette. Cette tendance est du reste contenue dans de justes limites et quand on sait ce qui se passe ailleurs, on est tenté de la louer de la sobriété, de la réserve qu'elle met à se faire belle.

Les femmes d'Avignon possèdent sous ce rapport une incontestable supériorité. Pour se vêtir, elles mettent à contribution les étoffes les plus précieuses ; elles ne reculent devant aucune dépense et dépassent de cent coudées leurs proches voisines. Comparées à celles-ci, elles semblent de véritables reines, sinon par la beauté sculpturale des formes, la régularité et la finesse des traits, du moins par la richesse des vêtements, la multiplicité et l'éclat des bijoux. Elles ne brillent pas toujours par le bon goût ; elles associent les couleurs les plus criardes rouge et bleu, jaune et vert, etc., mais comme il en est de même pour certaines nimoises, on ne saurait tenir à faute cette dissonance de couleurs qui parait avoir été un fait universel (1).

Après ces généralités, citons quelques cas particuliers

(1) J'ai emprunté les éléments de ce paragraphe au curieux travail de M. Gustave Bayle (*Bulletin archéologique de Vaucluse*, t. v, p. 311, 431 : t. vi, p. 455).

et procédant par gradations, allons du pauvre au riche, de l'humble laboureur au noble opulent.

Les draps fabriqués dans la cité ne servent que pour les robes d'usage journalier : pour celles qui figurent dans la corbeille de mariage, on leur préfère un drap plus fin. Ainsi Catherine Huguet, fille d'un laboureur, qui épousa le 10 janvier 1493 (94) Antoine Terrisse, laboureur de profession, reçoit une houppelande drap violet de France et une gonelle de drap turquin (1). Delphine Teyssonnière, qui reçoit comme la précédente vingt-cinq livres de dot, a dans sa corbeille les mêmes objets de même couleur, seulement le drap a été fabriqué à Bourges (2). Jeanne Combes, du village de Pouls, a la même dot ; mais comme en fait elle est moins riche, vu la dépréciation de la valeur monétaire, elle doit se contenter d'une houppelande en drap violet (3).

Antoine Aubert, tisserand de profession, reconnaît à sa femme Jaumette Advocat cent florins valant soixante et quinze livres, une houppelande violet de Bourges, fourrée d'avortons (4) et une gonnelle turquin drap de Bourges (5). Etienne Bagars, tisserand de laines, reconnaît à sa femme Odette Ménière une houppelande drap violet de Bourges semblablement fourrée, une gonelle en drap rouge, et une ceinture velours noir garnie d'argent avec huit blouques (*sic*) et les pendants d'argent (6). Jean Reboul, tondeur de drap, reconnaît à sa femme, avec divers objets mobiliers, une houppelande drap rouge de Bourges valant douze livres, fourrée d'avortons blancs, ayant coûté trois

(1) Faulquet Barnier, f. 4. Le turquin est un bleu foncé, tirant sur l'ardoise.

(2) Jean Pascalis, f. 207. 10 avril 1502.

(3) Mathieu Fazendier, 10 février 1524 (25), f. 172.

(4) Agneaux mort-nés.

(5) Barnier, 1492, f. 26 et 29.

(6) Barnier, 1506, f. 90.

livres quinze sous et une gonelle drap rouge de Bourges, valant cinq livres (1).

Bernard Grangier, charron (*rodier*), habitant *la Caretarie*, épouse le 10 janvier 1485 (86) une fille de St-Césaire qui a, avec cent livres de dot, une houppebande noire drap de Bourges, une gonelle drap de couleur à choisir et une ceinture d'argent valant sept livres cinq sous (2). Jean Guarin, charpentier (*fustier*), épouse le 17 janvier 1502 (3) Madeleine, fille de Pierre Advocat, éperonnier, qui compte à son gendre cent florins, une houppebande drap de Rouen, fourrée de serge et une gonelle de drap violet de Bourges (3).

Pierre Consors, boucher de profession, épouse une femme qui n'a que quarante livres de dot ; mais en retour sa corbeille bien garnie, renferme quatre robes. Il n'y a, il est vrai, qu'une gonelle drap de Bourges pour trois robes drap de pays (4). Un cordonnier, Cristophe Lermet, épouse le 30 décembre 1526 une fille qui a soixante livres de dot, une houppebande fourrée de peaux noires et une gonelle de drap de Bourges (5).

Un marchand, Guillaume Peyn, qui épouse le 24 janvier 1499 Marguerite, fille de Claude de Menonville, marchand, reçoit, avec deux cent cinquante livres de dot, une modeste corbeille consistant en une houppebande de drap vert, une gonelle d'un visconte de Rouen et une ceinture d'argent valant sept livres dix sous (6).

Jean Mazoyer, notaire, qui épouse le 3 mars 1486 (87)

(1) Mathieu Fazendier, 1524, f. 166. Il parle ensuite de deux couvertes en drap blanc, valant trois livres.

(2) Pierre Vitalis, f. 55.

(3) Jean Pascalis, f. 197.

(4) Id., f. 192.

(5) Mathieu Fazendier, f. 283.

(6) Faulquet Barnier, f. 143. Une autre femme de marchand reçoit une robe de drap brun, avec parements de velours cramoisin, doublée de drap blanc et de toile rouge.

Catherine Lascornet, fille de M^e Jean Lascornet et de Claudie Blanchet, dont la dot n'est pas spérifiée, reçoit seulement une houppelande de drap valant cinq florins (1) et une gonelle de drap rouge (2). Guillaume Deplanis, notaire, époux de Jeanne, fille de Faulquet Barnier, notaire, et de Claudie Roger, lui reconnatt, avec deux cents livres de dot, une houppelande, fourrée de peaux d'agneaux noirs, une gonelle de drap de Bourges, une autre de drap de maison et une ceinture d'argent surdoré, pesant trois onces (3).

Les notaires ne donnent pas tous pleine satisfaction à la curiosité du lecteur. Ainsi, dans des pactes écrits en languedocien et signés des parties, tout se réduit à la mention suivante « quatre roubas nuptiales selon l'estat de la personne et la facultat delz bens » (4), mais à côté se trouvent quelques détails plus précis. Par exemple, Jeanne de Northobenc (5), nièce de l'archidiacre de Marguerites a, avec trois cents livres de dot, une houppelande « *modice munita* » fourrée de menus vairs, un autre de drap gris de Bourges et deux gonelles drap de Bourges l'une rouge, l'autre bleue foncée.

Agnès de Malarippa, épouse de l'avocat Bertrand Barthélemy, parle dans son testament de trois gonelles dont une rouge, de deux houppelandes, de plusieurs corsets dont un teint de noir, de cinq *armusios* (sic) (6) et de deux coiffes (cobrecap). Les bijoux qu'elle distribue à ses filles sont une ceinture d'argent pesant un marc (8 onces), cinq

(1) Le florin valait quinze sous.

(2) Pierre Vitalis, f. 161.

(3) Jean Pascalis, 30 janvier 1499 (1500), f. 97.

(4) Faulquet Barnier, 1494, f. 128. Il s'agit d'un bourgeois : la fiancée à 300 livres de dot.

(5) Id., 16 novembre 1485, f. 109. Elle épousa Jean, fils de Dominique Deyron.

(6) J'estime que c'était là une espèce de capeline ou de chapeau.

anneaux et deux chaînes d'or (1). Jean de Codolet, qui épouse Blanche de Langlade, fille de Vitalis de Langlade, grenetier du grenier à sel de Sommières, lui reconnaît avec trois cents livres tournois (2), quatre robes nuptiales savoir : une drap d'écarlate, doublée de peaux noires, une gonelle drap de Bourges de couleur correspondant à la robe d'écarlate, une autre drap de Rouen, doublée de taffetas rouge et une ceinture honnête au dire des amis.

Etiennette Bourgonhon, épouse de noble Guillaume de Bourjusieu, seigneur de Blauzac, donne à la fille de son mari, Guillermine, qui épouse le 17 mai 1478, noble Jean Raymond, habitant Tarascon (3) « une sienne robe d'écarlate et une ceinture damassée, brouchée d'or, garnie d'argent surdoré ».

Jeanne fille de noble Baron Bernard d'Aramon, seigneur de Lédénon, Clausonne et Cabrières, qui épouse noble Bernard de Pierre, seigneur de Vebron et co-seigneur de Chirac, lui apporte, avec cinq cents écus de dot, deux houpelandes; l'une drap d'écarlate, fourrée de damas, l'autre drap de Rouen, fourrée de taffetas changeant et deux gonelles; l'une de drap adamassé (*sic*) noir, fourrée de toile noire; l'autre de drap adamassé tanné, semblablement fourrée (4).

Dame Jeanne de Saze, épouse noble Bermond de Bordes, dans son testament daté du 4 septembre 1499, lègue à divers une houpelande de drap pers obscur, doublée de serge, autre houpelande grise, garnie de velours noir,

(1) J. Bernardi, 9 juillet 1520, f. 58.

(2) *E*, 122, f. 147, 1^{er} février 1505 [6]. — Une femme de marchand a une robe drap brun, une gonelle drap turquin, une autre drap gris, une ceinture de velours noir, munie d'argent doré pesant une once, une cuillère pesant une demie once argent et deux anneaux d'or. (*Ibid.* f. 20).

(3) Faulquet Barnier, f. 76. La fiancée a 1200 florins, monnaie de Florence.

(4) Mazoyer, notaire de Marguerittes, f. 25, 15 mai 1492. On connaît le linge damassé, on ne sait ce que peut être ce drap *adamassé* dont cet acte fait seule mention.

autre houppe, fourrée de peaux ; une gonelle rouge, autre gonelle jaune ; une robe blanquet, autre robe noire ; un fustanet vert ; une capam (*sic*) noire (1). Jean de Caylar, co-seigneur de Montferrier, qui épouse le 30 octobre 1501 Jeanne fille de noble Jacques de Buade, habitant d'Aimargues, et de noble Gabrielle des Ports, lui donne deux houppe, l'une de drap demi-graine, fourrée de menu-vair ou de peaux noires du pays, l'autre d'un visconti de Rouen, doublée de satin ; deux gonelles l'une « d'ung collet de Bourges », l'autre drap violet ; un chaperon de velours et autres habillements (2). On le voit, les damoiselles — on appelait ainsi les dames nobles — ne sont pas restées en arrière et la robe d'écarlate affectionnée par les mères et aïeules est complètement détronée.

Les bijoux ont une place, mais bien petite et les modestes coffres, qui tiennent lieu d'écrins, ne sont guère mieux garnis que par le passé. Il s'en faut de bien peu que la Nimoise, à l'instar de la mère des Gracques, n'exhibe ses enfants en guise de bijoux. Si elle n'est pas tout à fait dépourvue de ceux-ci, elle est loin de l'opulence présente. Sauf la ceinture à laquelle pendent les clefs, la bourse, le cottel (*sic*) et les tailhans (ciseaux), sauf la bague nuptiale d'or ou d'argent suivant la condition, on ne trouve qu'à titre d'exception les chaînes d'or, les colliers de corail ou de perles, les *agnus Dei*, les chapelets (*patenostres*) à monture d'argent, les gobelets avec pierre majolique (3). La ceinture, qui est le bijou le plus répandu, offre une foule de variétés et coûte depuis trois jusqu'à trente livres. On en fait un usage journalier et il n'est pas rare de voir une maîtresse de maison en posséder

(1) J. Pascalis, f. 74. Je ne saurais dire ce que signifie le mot fustanet. Quant à *capam*, c'est le manteau.

(2) Id., f. 191.

(3) Une fois seulement est indiqué un gobelet semblablement décoré. Quant à la majolique, c'était une espèce de marbre qui était ainsi désigné, parce qu'il provenait de l'île de Majorque.

plusieurs. Par exemple, Peyrone Guigon, veuve de Louis Raoul, fondateur de l'avocasserie des pauvres, en a trois, diversement ornées, qu'elle lègue à des filleules, à titre de souvenir (1).

Le costume du nimois est en parfaite harmonie avec celui de sa compagne. Il est même encore plus simple en ce que la robe, qui en est la partie principale, est faite de ce que l'on désigne tantôt *panni patriæ*, tantôt *drap de maison*, c'est-à-dire d'étoffes de laine fabriquées dans la cité. Les boutiques des marchands drapiers, chaussetiers, tailleurs, contiennent sans doute des draps de Feletin, de Troyes, de Bourges, du Poitou, de Visconti de Rouen, mais en petite quantité, tant ces produits de provenance étrangère sont rarement mis à contribution. Ils ont beau être séduisants d'aspect et de souplesse, être de couleurs variées, noir, gris, gris obscur, tanet, blanc, rouge, jaune, vert, pers, turquin, etc., etc., ils sont laissés à l'usage des femmes. On leur reproche avec leur plus grande cherté la facilité avec laquelle ils s'altèrent et deviennent rapidement hors d'usage.

La couleur favorite est le gris : du moins à peu près tout le monde porte des vêtements de cette teinte. C'est là un choix suggéré non par la mode mais par des idées d'économie. Par exemple, un marchand, mort en 1491, dont l'inventaire fait connaître la garde robe en détail, a quatre vêtements de cette couleur : une petite veste, fourrée de drap blanc ; une autre, fourrée de peaux noires ; une robe drap de Visconti, doublée de drap noir, une autre drap gris de cordelier (*sic*), fourrée de peaux blanches. Son hoqueton de camelot (2) noir est doublé de drap blanc

(1) Faulquet Barnier. Testament du 17 mars 1487, reproduit dans le registre de 1490, f. 43 (Etude de M^e Grill).

Ce testament, très circonstancié, fourmille de détails extrêmement curieux.

(2) Le hoqueton était une casaque ; le camelot était une étoffe de laine, avec trame de soie.

et gris. Il n'y a d'exception que pour son bonnet qui est violet, pour sa ceinture qui est de soie rouge, pour sa clamyde (1), qui est de burel, pour ses chausses qui sont : les unes de drap noir, les autres de tanet, les dernières de drap rouge.

De précieux renseignements, au point de vue du costume de l'artisan, sont également fournis par les brevets d'apprentissage. Par exemple, le 20 avril 1498 (J. Pascalis f. 8), Antoine Baduel, cardeur de laine — c'est le père de Claude, le premier recteur de l'université des arts — s'engage à délivrer à son apprenti deux paires de chausses, l'une de drap de Nîmes, l'autre de drap blanc, une robe contenant treize pans de drap, un disploïde (manteau double) de futaine noire, trois chemises et trois paires de souliers. Il lui est également accordé qu'aux fêtes, il pourra aller jouer de la *musette* (2) et gagner quelque argent — Un lyonnais, qui se place le 4 décembre 1507 (Faulquet Barnier f. 104), chez un chapelier, recevra, au bout de ses trois ans et demi d'apprentissage, une robe de drap, un disploïde de blanquet ou de fustaine et une paire de souliers. — Un apprenti tisserand a pour trousseau (Jacques Pinholis 1517 f. 52) une houppelande, une tunique ou hoqueton, deux paires de chausses et un *birretum* (3). Le fils d'un notaire placé, pour cinq ans chez un tisserand, recevra (id. f. 114) en sortant d'apprentissage une houppelande drap, un disploïde, une paire de chausses, deux chemises et un *birretum* valant cinq sous.

Mais trêve de pièces à l'appui. Qu'il suffise d'ajouter que le goût de la parure est appelé à s'accroître chez le sexe masculin. Peu à peu le nimois arrivera à mépriser

(1) Manteau, du latin *chlamys*.

(2) C'est le synonyme poétique de cornemuse.

(3) Ce vêtement s'appelait ainsi parce qu'il était fait de bure. Quant à la bure ou burel, c'était une grosse étoffe de laine dont, à cette époque, il est parlé à tout propos.

la bure dont se paraît l'ancêtre, il recherchera les draps fins du nord de la France et même fera emploi du velours de Gênes (1). Assurément, on n'est pas encore à l'âge d'or du luxe, mais on est aux préludes.

IV

Le dicton : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es » ne saurait trouver ici son application ; car même avec de l'argent, on ne saurait se procurer tout ce qu'on désire. Le marché n'est pas toujours bien approvisionné ; il manque souvent de ressources. Je ne parle pas seulement des années où une mauvaise récolte met le pain hors de prix et provoque une famine (2) que la prévoyance de l'autorité ne sait pas toujours éviter ; j'ai en vue des années moins néfastes. Ainsi les bouchers ne remplissent pas toujours leurs engagements et faute d'avoir pu se procurer des bestiaux « *propter magnam, longam, et impetuosam iemen, illo anno, Deo permittente, factam et currentem* » laissent aux consuls le 18 avril 1593, veille de Pâques, le soin d'acheter six bœufs pour venir en aide aux besoins des habitants.

Exceptionnel pour la viande de boucherie, ce défaut n'est que trop commun pour le gibier et le poisson de mer. Les arrivages n'ont rien de fixe et la marée fait souvent défaut. Pour s'en pourvoir, il faut se mettre en quête longtemps à l'avance et même envoyer des exprès de tous côtés. C'est ce que font les consuls, lorsqu'ils veulent faire honneur à quelque personnage de distinction, et encore ne sont-ils pas toujours servis à souhait.

(1) Par sentence des consuls, Antoine Alard, tailleur de la cité, est condamné à restituer un pan de velours de Gênes, manquant à un morceau d'étoffe qu'il avait vendue, l'un au notaire Pinholis, l'autre, à la fille d'un laboureur [*Arch. mun. FF.*, 2].

(2) Il y eût disette en 1482, 1490, 1507 et 1519.

En 1495, par exemple, on voit que le *clavaire*, expédié à Valabrègues n'y trouve qu'avec difficulté six lamproies « murenos sive lampreses (1). » Enfin, lorsque les États de Languedoc se tiennent dans la cité, il faut un ordre du sénéchal envoyé « aux portz de Forques, Beaucaire, Valabrègues, Comps, Aramon, Villenove près Avignon » et à la ville d'Uzès, pour que toute espèce de gibier, tels que perdrix, lapins, lièvres, faisans, cerfs et autres animaux sauvages, soient apportés à Nîmes et pour que l'approvisionnement du marché puisse faire face à tous les besoins (2).

L'art culinaire est resté ce qu'il était au moyen-âge. Comme à cette époque, les épices jouent un grand rôle et figurent presque à chaque plat. Les potages sont saupoudrés de safran ; les jambons farcis de clous de girofle et certaines sauces parfumées au gingembre. Les boissons sont le vin rouge et blanc, le vin claret, le vin cuit, l'hypocras, ou « vin d'Hippocrate, » infusion de cannelle, amandes, musc dans du vin sucré rouge ou blanc. Quant au « vin musquat » il n'en est parlé que dans une note écrite par un basochien au folio 71, d'un registre de la Cour, allant de 1559 au 21 avril 1562. A l'occasion du repas offert aux coécateurs ou répartiteurs de l'impôt, aux officiers royaux et au Conseil de ville, les comptes des deniers municipaux donnent quelques détails sur le menu des repas et même sur la préparation des mets. Il ya là une foule de renseignements qui entrent dans notre cadre et qui à ce titre doivent être précieusement utilisés.

Le repas de Carême-Prenant (mercredi des cendres) était invariablement composé d'aliments maigres. En 1470 on servit un potage de pois-chiches (*cezes*), de la morue

(1) *Arch. mun.*, R R, 9.

(2) *Arch. mun.*, RR, 10.

(*merlus*) qui coûta neuf deniers la livre ; du poisson frais (*loup, muges*) et enfin pour dessert des noisettes à six deniers la livre. Plus copieux fut le repas donné au carême de 1488. Après un potage au riz (1) assaisonné d'amandes et saupoudré de safran (*croquo sive safran*), on servit des poissons de mer, les uns secs comme les harengs saurs (*allecis sauretis*), les autres frais comme les pagels (*pagilli*) daurades et muges (*mujols*). De ces poissons, les uns furent cuits sur le gril (*à la grazilla*) et assaisonnés d'aillade (*aygras*) (2), les autres bouillis et préparés avec de l'hypocras blanc ou rouge, furent convertis en pâtés (*pastez*) dans lesquels entrèrent quatre onces d'épices. Le dessert fut des plus riches ; il consista en sept tartelettes, cinq douzaines de biscuits (*bescuechs*) cinquante oranges (*yranges*) dix livres et demie de nougat (*sturollorum*) (*fanafrachis*) (3) et deux cent oblies.

Le repas donné chaque année à l'Hôtel de Ville la veille de l'Ascension, est au contraire composé d'aliments gras. Abstraction du potage et du dessert, il consiste en trois plats de viande qui sont assez variés. Les comptes ne donnent aucun détail sur la préparation, mais en compensation, ils font connaître le prix de la plupart des objets. C'est ce qui sera relevé, abstraction de la viande de boucherie comme bœuf, cuisse de mouton, langue de bœuf. Le jambon coûte huit deniers la livre, la perdrix de deux sous six deniers à trois sous six deniers la pièce ; le poulet quinze deniers la pièce, le chapon trois sous neuf deniers ; la poule quatre sous ; le pigeon dix deniers ; le lapin un sou trois deniers ; la

(1) Le riz coûta 8 deniers la livre, les amelons ou amandes un sou quatre deniers.

(2) L'aillade est un coulis fait avec de l'ail, du persil et du sel pilés et détremés avec de l'eau chaude. On voit également que plusieurs mets sont assaisonnés avec de la moutarde. D'autres fois, il est parlé d'une *sauce verte* dont la composition n'est pas venue jusqu'à nous.

(3) La signification de ce mot n'a pas été donnée par Ducange.

tarte trois sous ; le fromage neuf deniers la livre ; le sucre huit sous la livre ; le gingembre vingt-six sous la livre. Il est encore parlé des œufs (1) des clous de girofle, du lard, des gâteaux, mais le prix n'en est pas toujours spécifié. Quant au prix du gibier, il est sujet, suivant les années, à de grandes variations.

Ces agapes officielles, n'ont, cela va de soi, rien de guindé. La présence des magistrats royaux n'enlève aux convives rien de leur joie et la gaité la plus franche ne cesse d'y régner. Tout s'y passe avec la plus grande décence et si dans le repas de Carême-Prenant pour l'année 1468 [9] il y a à relever le bris de « trois voirres » cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'on n'oublie pas de choquer les verres en portant de nombreuses santés. Enfin en se levant de table, on se lave les mains avec une eau additionnée d'eau de roses (*aquæ rosarum*).

La contrainte est encore moins de saison aux repas qui suivent les épousailles et l'exubérance de joie dont elles sont accompagnées est souvent en raison directe du temps qui s'est écoulé entre le projet et l'exécution. Au lieu d'être, comme en notre siècle, baclées en quelques semaines, les unions sont longuement élaborées, sérieusement préméditées. S'il y a exagération de dire avec le poète aimé du roi chevalier,

Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde
Au bon vieux temps. »

il faut reconnaître que dans la bourgeoisie, et même chez quelques artisans, plusieurs années se passaient avant que les fiançailles fussent consacrées par l'église. On voit même des individus pour lesquels il n'en a jamais été ainsi et qui après un laps de temps plus ou

(1) En 1488, la douzaine d'œufs coûte un sou trois deniers.

moins long se prévalent de ce qu'elles ont été effectuées durant leur minorité pour en obtenir la résiliation. (1)

Le contrat est passé avec moins de simplicité que de nos jours. Qu'il ait pour point de départ les relations antérieures des familles ou la sympathie des futurs, c'est une sorte de cérémonie, à laquelle assistent parents et amis communs des parties qui donnent leur assentiment. Parfois même ceux-ci sont nominativement désignés ainsi que les parrains et marraines lorsqu'ils tiennent lieu des parents défunts. A l'inverse du contrat toujours rédigé en latin, les pactes qui le précèdent et la donation de corps qui le suit sont parfois rédigés en languedocien. Au milieu ou plus souvent à la fin du contrat se trouvent des phrases dans le genre de celles-ci.

« Hieu, Johan X, done mon corps à vous Loysa per lial marit et per lial espoux »

« Et hieu lo recebe » répond la demoiselle.

Puis prenant la parole, elle dit au futur :

« Hieu Loysa N. done mon corps à vous Johan X, per lial molhier et per lial espousa »

A quoi Jean réplique avec empressement.

« Et hieu lorecebe (2). »

Ces paroles échangées, les fiancés s'embrassent tour à tour en présence du notaire, des parents et amis. L'acte ne dit pas s'ils sont imités par l'assistance, mais comme l'exemple est contagieux, tout porte à croire qu'une embrassade générale termine la scène.

(1) On ne saurait entrer dans les détails, mais on doit remarquer que même chez le peuple il se rencontre des unions où l'âge de la fiancée oscille entre neuf et douze ans. On voit même les consuls de la cité assister à un contrat où d'après le beau frère, la future n'avait que sept ans. Il en résultait des procès qui étaient déferés à la cour ecclésiastique: Ceux-ci sont tellement nombreux que force a été d'en supprimer l'exposé, afin de ne pas étendre démesurément ce paragraphe.

(2) Faulquet Barnier. Contrat du 18 Décembre 1491 f. 18 — Mariage de Jean Puget avec Louise, fille de Laurens Arlier licencié ex droits et de Louise de Marii. La future a 800 florins soit 600 livres de dot.

Cette donation de corps, qui est appelée à se continuer au siècle suivant, sinon dans les mêmes termes, du moins avec la même valeur, est un engagement susceptible d'être rompu et cependant il est rare qu'il le soit. Ce lien fragile, tout contribue à le resserrer. En effet la fréquentation des fiancés, l'épreuve par l'assiduité, en augmentant les sympathies réciproques, ont parfois pour conséquence de précipiter le dénouement. On ne saurait toujours s'en féliciter; car autant la chose est louable en certains cas, autant, lorsqu'il s'agit de mineurs, elle doit être profondément regrettée.

Les noces, qui suivent les épousailles, sont célébrées avec une pompe dont la tradition s'est perdue. Loin de finir avec le jour de la cérémonie religieuse, il n'est pas rare de les voir durer une semaine et même davantage. Pendant tout ce temps, ce ne sont que banquets, danses et chansons. Nos ancêtres aiment à *karoler*, c'est-à-dire à danser des rondes avec accompagnement de chants. Les banquets en particulier sont d'une longueur infinie. Les plats servis sont plus copieux que choisis; les vins plus abondants que variés. S'il faut avoir la tête solide pour résister à ces *beuveries*, il faut avoir l'estomac non moins solide pour faire honneur aux festins qui se succèdent. On ne pense qu'à boire et à manger et il y a plaisirs pour les *Gargantuas* et nullement pour les raffinés.

Pendant la durée des noces, on tient table ouverte: aussi cette hospitalité, imitée des anciens, entraîne-t-elle des dépenses plus ou moins considérables. S'il est des parents qui ont la sagesse de stipuler leur apport — l'un fournira tout pain et vin, l'autre tout le *compagnage* (*sic*) que se pourra manger — il en est qui, tout à la joie, dépensent sans compter et se conduisent en véritables prodigues. C'est ce qui arrive notamment, lorsque les frais incombent au mari. Tout au bonheur de la lune de miel, il est en veine de prodigalités et contre toute logi-

que consacre à cette fin une part plus ou moins importante de la dot. Il ne dit jamais aux conviés « allez-vous en, gens de la noce » et pourtant pour sa bourse, pour son fils à venir, il serait souvent opportun qu'il sut préférer ces paroles et éconduire l'assistance.

Les fêtes, données à l'occasion des baptêmes, ont un caractère identique. Elles en diffèrent par cette circonstance que les cadeaux et présents, envoyés par les parents et amis, font maintes fois la base du festin. D'habitude, la fête dure un jour, mais cette journée est bien employée. Après la cérémonie religieuse où le principal rôle incombe au parrain et à la marraine, les convives ne tardent pas à se mettre à table, et plus ils y restent, plus ils en savent gré à l'amphytrion. Comme aux repas qui suivent les épousailles, mets et boissons fermentées, sont à profusion. Suivant l'usage, le vin blanc apparaît à la fin et sert à souhaiter « vie longue et heureuse, » au nouveau chrétien.

Ces repas de gala sont servis, cela va sans dire, avec la simplicité qui préside aux repas ordinaires. S'il n'est pas démontré qu'on mette toujours la nappe, il semble hors de doute que chaque convive arrive muni de ses cuillers, coupe et couteau ; car aucun intérieur n'est outillé pour le pourvoir de ces divers objets. Quant à la fourchette, il y a une bonne raison pour que tous s'en passent, c'est qu'elle est pour le présent absolument inconnue. A l'instar des Arabes d'aujourd'hui, les viandes sont mangées avec les doigts dont on se sert avec dextérité. Les serviettes ne sont pas encore inventées ; elles sont suppléées par des *longières* avec lesquelles on s'essuie les doigts. Enfin, avant le dessert, des serviteurs apportent des bassins d'airain ou de l'éton, des aiguères remplies d'eau pour le lavage des mains.

V

Les distractions sont celles qui étaient usitées au Moyen-Age. Elles consistent en jeux de force et d'adresse, en exercices de gymnastique. On joue à la paume, aux boules, aux longues quilles ; on se défie à la course, à la lutte, au pugilat. La municipalité ne se contente pas d'être la simple spectatrice de ces derniers exercices ; elle les encourage encore par sa générosité. Par exemple, en 1480, elle délivre une canne de drap vert au vainqueur ; elle achète des pêches ou des pommes qu'elle fait distribuer aux concurrents ; elle paie les musiciens (*mimes*) qui durant les entr'actes charmaient les assistants en jouant de la flûte, du tambourin ou de la trompette.

Ces fêtes, qui se prolongent durant quatre dimanches (août et septembre), n'empêchent pas les consuls d'encourager les tireurs de l'arc et de l'arbalète. Ils les traitent même encore mieux ; car après s'être contentés de donner à chacun des tireurs une écuelle d'étain, ils octroient en 1492 quatre livres à M^e Jean GEVAUDAN, notaire royal, roi *des arbalestriés* pour l'année précédente et à Pierre GALARA, barbier, roi *des archiés*, pour acheter le prix qu'il leur plaira donner aux vainqueurs. Ce don est, à ce qu'il parait, parfaitement justifié, car il est maintenu par les consuls qui se succèdent d'année en année. Ce n'est guère que durant les guerres de religion que cet article disparaît du budget.

Le noble *art de palestrine*, quoique plus spécial à la classe militaire, n'a pas besoin d'encouragements ; il compte des amateurs dans toutes les classes. L'escrime à l'épée, au bâton à deux bouts, à la courte dague, est cultivée en maints lieux et l'acte qui suit prouve qu'il y a des maîtres d'armes, non seulement dans des petites villes

comme Beaucaire, Bagnols, Saint-Gilles, Sommières, mais encore dans des petits lieux comme Bouillargues qui compte alors deux cents habitants tout au plus.

L'an mil cinq cens neuf et le dernier jour du moys de septembre, à tous présens et à venir, soit cause (1) manifeste, comme nous ci dessous nommés, heu premièrement licence et congié a ce fere de messieurs les officiers royaulx de Nismes, certifions que nous avons passé ung maistre général en la place publique de Nismes, au faict du noble art de Palestrine (2) : c'est assavoir de l'espée au broquier, du bâton à deux boux et de la courte dague, Maistre Georges LOMBARD, natif du lieu de Valensolle en Provence, de la vigherie de Ducha, auquel avons donné et par teneur de ces présentes, donnons puissance et plein pouvoir de joyr audit faict desdits armes nobles et royales de l'art de Palestrine, comme sa partient fere, et ainsi passé en ladite place publique et publiquement. Présents, par son maistre nommé : M^e Jehan de la Ville, habitant de la ville de Banhols de la vigherie d'Uzès, maistre général en toutes nobles armes, comme nous sommes bien informés, et son parin, M^e Christophe Lamère, habitant dudit Nismes, aussi maistre général desdites armes; M^e Grégoire Barral de la ville de Sommière, de la vigherie de Nismes aussi maistre général desdites armes; M^e Pierre Aurier, de la ville de Beaucaire, aussi maistre général; M^e Martin Pupiet, de la ville de Saint-Gilles, de la vigherie de Nismes, prévost général esdites armes et Bertrand Chambon du lieu de Bolhargues, de la vigherie de Nismes, aussi maistre général esdites armes.

Nous dessus nommés prions et requérons, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront et liront, à tous officiers

(1) Pour chose. Cet acte est curieux en ce qu'il est un des premiers qui ait été écrit en français.

(2) Ce mot, qui vient de palestre, disparaît au XVII^{me} siècle.

royaulx ou ordinaires, comme ledit Maistre Georges Lombard, comme maistre général passé au faict desdites nobles armes en la (1) publique dudit Nimes, ayant à (le) recevoir comme sa partient à fere audit noble art de Palestrine, et qu'il puisse tenir dauresnavant escolles publiquement ez villes, cités, paroisses et chasteaulx et en tous aultres lieux et parties, comme noble et gentill maistre doict fere et apartient à fere, reservant comme ledit en croira exercisse ledit noble art de Palestrine, aussi comme sa partient et aussi comme le Roy, nostre sire, nous a donné la puissance et auctorité de joyr esdites nobles armes en son royaume et avec toutes franchises et autres libertés.....

Faict audit Nismes, l'an et jour que dessus, en ladite place publique, en présence de Jacques Tardieu, hoste du Delphin, d'Estienne Quet, aussi hoste de la Vache, hors ladite ville de Nimes, M^e Loys Puget, sabatier, Guynot Bocaburie, M^e Antoine Goy, argentier, habitant dudit Nismes et moy Antoine Martin, notaire royal, habitant dudit Nismes, qui de ces présentes ay esté requis de en fere acte et instrument public. (Ant. Martin, fol. 181, minutes de M^e Grill.)

Inutile d'ajouter que les élèves de ces maitres d'es-crime se recrutent surtout parmi la jeunesse, et comme à cette époque le port d'armes est commun à toutes les classes, il y a lieu de croire que les salles d'armes sont plus courues que de nos jours. On voit les artisans les fréquenter et même faire la sourde oreille pour se libérer envers leur maitre (2).

(1) Le notaire a oublié place.

(2) Allusion à un curieux procès entre Jean Devilla, maître d'es-crime et un de ses élèves exerçant la profession de fournier. On voit qu'il était en usage de terminer les leçons par un assaut sur la place du Marché. Le maitre réclame d'une part sept sous pour un mois d'enseignement et de l'autre huit sous pour vente d'une épée à deux mains et obtient gain de cause. (20 juillet 1518, *Manuale spiritualis curie*, f. 340).

Aux exercices violents, les gens murs préfèrent le jeu de boules qui demande une moindre dépense de forces. D'autres fois, ils se contentent de la promenade et vont, en compagnie de leur famille, visiter le champ qu'ils tiennent de leur père ou qu'ils ont acquis de leurs économies. Ce plaisir, le bourgeois n'est pas seul à le prendre; car vu l'extrême morcellement de la propriété, il y a presque autant de propriétaires que d'habitants. Cet état de choses, qui est particulier au terroir, est on ne peut plus heureux. Vaille que vaille, la possession d'un champ, est préférable aux écus enserrés dans le coffre. Elle entraîne il est vrai des charges — cense au propriétaire féodal, dime ecclésiastique, impôt à payer au Roi — mais en retour elle donne des produits. Son revenu casuel n'est pas son unique avantage. Elle invite à l'épargne; elle éloigne la tentation que donne l'argent; elle fixe le possesseur et est par là un agent sérieux de moralisation.

(A suivre.)

D^r PUECH.

PANÉGYRIQUE DU BIENHEUREUX PIERRE - LOUIS - MARIE CHANEL

PRONONCÉ LE 2 MAI 1890

AU SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE ROCHEFORT

Scitote quoniam mirificavit Dominus
Sanctum suum.

Sachez comment le Seigneur a rendu
admirable son Bienheureux.

(Ps. iv, 4).

Comment pourrais-je ne pas payer un tribut de louanges, en ce jour solennel, à la Société de Marie, qui, semblable à sa divine protectrice, nous apparaît tout d'abord humble et modeste, pour être ensuite glorifiée par le Seigneur dans la personne du Bienheureux Chanel, prêtre, apôtre et martyr ? Que notre âme commence par exalter le Seigneur ! Par cette Société de missionnaires, Dieu a fait de grandes choses dans le siècle actuel : c'est par elle qu'Il a fait éclater la puissance de son bras ; c'est par elle qu'Il a dépossédé les puissants de la terre et exalté les humbles de cœur. Aussi ne devons-nous pas rester insensibles aux affirmations de la sainte Église qui, par l'organe de son infaillible pontife, a déclaré le Père Chanel digne des honneurs, des cantiques et des prières que le culte catholique accorde à tous les Bienheureux. Léon XIII a parlé ; Il a dit que le Père Chanel, déjà reconnu Vénérable, avait pratiqué les vertus chrétiennes à un degré héroïque et qu'il méritait d'être invoqué et glorifié. Nous sommes ici assemblés, au pied des autels,

pour faire écho à la parole autorisée du Vicaire de Jésus-Christ. Que nos cœurs se livrent à une sainte allégresse et que nos âmes s'abandonnent à une joie toute céleste !

Prêtres de la Société de Marie, nous avons avec vous le sentiment de vos gloires et nous venons célébrer avec vous, en l'honneur de cet élu de Dieu, qui vous appartient, une fête solennelle. La multitude pieuse, accourue sur la colline de Rochefort, où elle invoque Marie, sous le nom de Notre-Dame de Grâce, est venue avec empressement témoigner sa reconnaissance à cette Reine du ciel, qui a protégé et sanctifié l'âme de son héroïque serviteur. Recueillons-nous tous ensemble dans la contemplation de cette âme généreuse et le Père Chanel nous apparaitra : admirable dans les circonstances qui préparent son sacerdoce ; admirable dans les difficultés qui rendent méritoire son apostolat ; admirable, enfin, dans les épreuves qui sont couronnées par son martyre.

I

Aucune créature ne peut se donner la mission d'enseigner la vérité divine, si elle ne se sent point appelée de Dieu à ce sublime ministère ; mais comment la créature ainsi privilégiée peut-elle se rendre compte de l'appel divin ?

C'est Dieu lui-même qui intervient et qui prépare l'âme en lui donnant d'irrésistibles impulsions et des dispositions vraiment célestes. Telles sont les merveilles de piété, de grâce et de foi que Dieu opère dans le cœur de ses élus. Consacré à la Sainte-Vierge, dès le sein de sa mère, Pierre Chanel, encore tout enfant, se plaisait à prononcer les noms bénis de Jésus et de Marie. Quand ses lèvres répétaient ces doux noms, il joignait ses petites

maines en signe de recueillement et de respect. Le sens divin semblait inné en lui, tant il recherchait tout ce qui pouvait être agréable à la Sainte-Vierge et à son Dieu ; son bonheur était grand, quand il pouvait servir à l'autel et apporter à Marie des fleurs et des parfums. Ainsi se développait chaque jour sa piété déjà profonde et admirable pour tous ceux qui en étaient les témoins. N'y avait-il pas là comme autant de signes de prédestination, que ses parents chrétiens étaient heureux de constater et de favoriser ?

Ainsi Dieu prenait possession de cette âme toute innocente et toute pure, qui semblait ne respirer que du côté du ciel.

Le monde toujours superficiel et léger ne donne pas à ces détails l'importance qu'ils ont auprès de Dieu, mais cependant le monde disait : « Celui-là à coup sûr sera prêtre : il lui convient si bien d'être auprès de l'autel ! » Que d'enfants, en qui se rencontre la même prévenance de la grâce et qui ne s'épanouissent pas selon les desseins de Dieu, à cause même de la négligence des parents ! Ils sont semblables à ces fleurs qui à peine entr'ouvertes se dessèchent sur leur tige ; car aucun soin ne les entoure, aucune culture ne les développe, aucune sollicitude ne les préserve. Tel ou tel enfant, merveilleusement doué des dons de la grâce, aurait rendu de signalés services à l'Église et aux âmes, si les parents avaient su pressentir et favoriser les dons célestes. Ah ! combien est coupable et sacrilège la négligence des pères et des mères qui ne sont pas assez convaincus que Dieu ne leur prête leurs enfants que pour en faire les privilégiés de la grâce et les élus de la gloire ! » L'extérieur du jeune Pierre semblait refléter la beauté de son âme ; une légère pâleur ajoutait à la suavité de sa physionomie. Sur toute sa personne se peignait je ne sais quoi d'angélique ; si

bien qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer » (1). Selon la pensée d'un de ses condisciples et amis (l'abbé Bernard): « Le jeune Chanel était une plante précieuse, semée par le bon Dieu dans un lieu solitaire et gardée par les anges à l'abri de tout danger. Elle poussait tout naturellement et se faisait remarquer par sa belle venue; mais pour qu'elle donnât ce que nous savons, il lui fallait un habile jardinier, qui la transportât dans son parterre et lui donnât tous ses soins. »

Combien sont admirables les voies par lesquelles le Seigneur conduit les âmes privilégiées à l'accomplissement de ses desseins éternels ! Ce n'est jamais Dieu qui abandonne les âmes. Il les suit de son regard paternel. Quand il les a prédisposées par des grâces intimes; quand les âmes fidèles ont répondu à son appel, Dieu les protège et les favorise par tous les événements qui s'accomplissent autour de leur existence. N'est-il pas le maître souverain de la vie et de la mort ? Quelle créature serait assez audacieuse pour oser arrêter et paralyser sa suprême et toujours triomphante volonté ?

Le curé de Cras fut l'instrument docile de la Providence à l'égard du jeune Pierre Chanel. Il le rencontra un jour, vers la fin de l'année 1812, au moment où l'enfant gardait modestement le troupeau de son père ; l'ayant aperçu et interrogé, il l'aima : *Intuitus eum, dilexit eum* ! L'âme du prêtre inspirée de Dieu vit très clair dans l'âme de l'enfant. Que le curé de Cras ne doute pas : qu'il comprenne les secrets desseins de la Providence sur le jeune Chanel ! Qu'il le prépare aux grâces de la première communion, qu'il se plaise à le protéger, à veiller sur lui, à l'orner de toutes les vertus. Quelle belle mission confiée à l'humble prêtre de village ! Ainsi fut pris, élevé et protégé le jeune enfant du village de Pouy,

(1) Vie du P. Chanel par le P. Bourdin.

près de Dax, que l'humanité et l'Église honorent comme une de leurs gloires et que nous invoquons sous le nom de saint Vincent de Paul !

L'école presbytérale de Cras vit le jeune Pierre toujours pieux, modeste, délicat, dévoué, recueilli. « Pourquoi, lui demandait-on, vous mettez-vous si près du Saint-Sacrement ? — « Ah ! répondit-il, je l'aime tant ! » Aimer l'Eucharistie, à treize ans, de cet amour qui se justifie en s'affirmant, n'est-ce pas encore là un signe de prédestination ?

A l'âge de quinze ans, il eut une épreuve affligeante pour sa piété et qui pouvait compromettre son avenir. Est-ce que l'épreuve n'est pas partout ? « Parce que tu m'as été agréable, dit le Seigneur à Tobie, il a fallu que la tentation vint t'éprouver. » Mais si Raphaël a consolé Tobie, le jeune Chanel fut aussi consolé. Il subit la tentation du découragement : à cette heure de crise redoutable, il rencontre une âme dévouée qui l'arrête, l'encourage, lui fait réciter une prière à la Vierge. L'enfant verse des pleurs ; ses résolutions généreuses triomphent, et dès cet instant, il récite chaque jour le chapelet de Marie. Bonne et aimante Mère du ciel, vous veillez toujours sur vos enfants et vous les protégez à l'heure du péril. Quelle est l'âme qui vous a invoquée au moment de la tentation et que vous n'avez pas rendue victorieuse ?

De l'école presbytérale de Cras, le jeune Chanel se rend, en 1819, au Petit-Séminaire de Meximieux, où il passe quatre années entières et en 1823, au Petit-Séminaire de Belley, où il étudie la philosophie. Qui pourrait nier la douce et salubre influence de ces saintes maisons, que l'Église a ouvertes pour toutes les jeunes âmes qui se destinent au sacerdoce ! C'est ainsi que Dieu voulut conduire peu à peu jusqu'au saint autel l'âme privilégiée de son jeune serviteur. Pierre Chanel donnait à tous l'exemple de toutes les vertus, se faisant aimer par ses mat-

tres et ses condisciples, à cause de sa profonde piété, de sa douce modestie et de son grand amour pour le travail.

C'est surtout au Grand-Séminaire de Brou que le jeune Chanel manifesta les précieuses et éminentes qualités de son cœur. Il avait conscience de sa sainte et sublime vocation : il savait que la dignité sacerdotale exige de solides vertus et une angélique perfection. Regardez-le, à l'heure de la prière et de l'étude, toujours pénétré de la présence et de l'amour de Dieu ; cherchant à surprendre les secrets de la vraie piété ; heureux de grandir et de se former à la vertu, comme Samuel à l'ombre du sanctuaire et de l'autel ; devenu le modèle de tous par sa régularité, sa piété, son dévouement : combien furent utiles à son âme ces trois années consacrées tout entières au travail, à la prière et au recueillement ! Non, ce n'est pas en un jour et rapidement que les âmes se forment à la science de Dieu et surtout à la science de l'homme. Ces progrès de l'intelligence et du cœur demandent du temps et des efforts. Combien l'Église a eu raison de condamner à la solitude et à la réflexion, pendant quelques années, les jeunes âmes, que la grâce de Dieu appelle au sacerdoce ! N'est-ce pas là, d'ailleurs, ce que comprennent et affirment les adversaires de l'Église et les ennemis de Jésus-Christ, en cherchant à rendre plus difficile, pour ne pas dire impossible, cette nécessaire et lente formation des âmes à la science et à la vertu du prêtre ? O Pierre Chanel, qui avez été si heureux pendant les années de votre séjour au séminaire, unissez vos prières à nos prières, afin que, du haut du ciel, Dieu confonde les efforts de ses ennemis en nous laissant conserver, pour les jeunes Lévites, ces asiles de l'étude, de la prière et de la vertu, que nous appelons nos séminaires et qui sont comme les citadelles salutaires, où se forment, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, les précieuses recrues du sacerdoce catholique !

Enfin, les vœux les plus chers du jeune Pierre Chanel sont accomplis. Le 16 juillet 1827, il est appelé au pied des autels pour recevoir, des mains de Mgr Devie, la grâce de la consécration sacerdotale. Desseins insondables de la Providence divine, qui pourra ne pas admirer votre sagesse et votre puissance ? Le jeune berger de la Potière a été élevé peu à peu aux honneurs du sacerdoce : enfants, louez le Seigneur et exaltez son saint nom ; c'est lui qui prend le pauvre sur son grabat et qui lui donne la gloire ; c'est lui qui le place parmi les princes et les chefs de son peuple ! *Laudate pueri Dominum*. Il le comble de ses dons et de ses vertus, de ses miséricordes et de ses grâces, le couronne d'honneur et de gloire ! *Laudate pueri Dominum*. Les événements, qui s'accomplissent autour de nous, dépendent toujours de sa souveraine volonté. N'avons-nous pas constaté cette intervention toute puissante de Dieu, faisant éclater ses merveilles dans la vocation du jeune Pierre Chanel qui, comme David, quitte la garde des brebis, dont il est le jeune pasteur, pour être, comme David, investi d'une royauté divine, en devenant le pasteur des âmes qui l'attendent et des peuples qu'il doit sanctifier ? *Mirificavit Dominus Sanctum suum*.

Faites donc, ô Seigneur, que chacun de nous participe avec obéissance et bonheur aux merveilles de votre sagesse et de votre puissance ! Faites que chacun de nous, pour être fidèle aux grâces de la vocation, se prête aisément à accomplir votre volonté, cette volonté souveraine qui s'impose et se manifeste à nous par les événements d'ici-bas. Rien ne se fait sur la terre, sans vous ô mon Dieu ! Dans les faveurs, comme dans les disgrâces de la vie, faites donc, ô mon Dieu que, à l'exemple du Père Chanel, nous ne perdions pas de vue les voies salutaires et divines, où nous devons marcher !

II

C'est encore pour accomplir la volonté de Dieu que notre jeune prêtre se demande quelle sera la mission spéciale de son sacerdoce. Nous savons, par l'apôtre saint Paul, qu'il y a une grande diversité dans les dons du Seigneur, et que les prêtres n'ont pas tous à accomplir leur mission de la même manière. « Il y a, dit saint Paul, division de travail et diversité de dons parmi nous. » *Divisiones operum sunt*. Et il ajoute. « Mais entre tous les dons spirituels, cherchez les plus élevés : *Æmulamini autem meliora charismata*. Ambitionnez surtout la prophétie : *magis autem ut prophetetis*. Qu'est-ce donc que la prophétie ? » La prophétie, dit encore le grand apôtre, c'est le don de parler aux hommes pour les élever, pour les exhorter et les consoler. » *Nam qui prophetat loquitur hominibus ad ædificationem, exhortationem, consolationem*. Parmi tous ces dons, tous ces travaux, tous ces ministères, le Père Chancel devait choisir le plus beau, le plus élevé, le plus difficile. Il avait, au fond de son cœur, le désir violent de communiquer aux âmes ignorantes les vérités de la foi et les enseignements de l'Évangile.

Il avait entendu retentir à ses oreilles, dès son adolescence, la parole de Jésus-Christ disant à ses apôtres : « Allez et enseignez toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Il voyait autour de lui des prêtres dévoués donner leur temps et consacrer leur activité au salut des âmes, qui vivaient auprès d'eux. Il portait ses regards beaucoup plus loin ; il voyait, au delà des frontières de la Patrie chrétienne et de l'ancien monde baptisé, des âmes assises dans les ténèbres et les ombres de la mort ; il les voyait s'empressez auprès des autels et des idoles du paganisme. Ce sont ces âmes infortunées,

abandonnées qu'il veut évangéliser, sanctifier et sauver.

Il trouve son bonheur à lire, dès son plus jeune âge, les Lettres édifiantes qui ont précédé les Annales de la propagation de la Foi. Cette lecture le met au courant des travaux, des fatigues, des épreuves, des persécutions et des conquêtes des missionnaires, qui propagent l'Évangile auprès des tribus les plus barbares et sur les rivages les plus inhospitaliers, au prix de toutes les souffrances et même de leur vie. Son cœur est ému ; son âme est enthousiasmée. Lui aussi veut abandonner sa famille, son diocèse, sa patrie ; il ira là bas, bien loin, sur les flots de cet océan, qui est le centre de ces îles sauvages ; il entend les âmes qui l'appellent ; il entrevoit les difficultés qui l'attendent ; il pressent les épreuves qu'il doit souffrir !

« Je vois, s'écriait-il, de pauvres idolâtres, qui me tendent les bras. Dans leurs cris déchirants, ils me disent « Venez, venez à notre secours ; venez nous instruire de votre religion et nous conduire au Ciel. » Il prépare son âme à ce rude ministère ; et le Dieu qui l'inspire le soutiendra toujours et le rendra admirable dans les difficultés de son apostolique mission. *Mirificavit Dominus Sanctum suum.*

D'ailleurs, avant son sacerdoce, il se dispose à accomplir son difficile et glorieux apostolat ; toutes les aspirations de son cœur, tous les actes de sa vertu, toutes les manifestations de son zèle, convergent vers le même but : s'il parle, s'il agit, s'il écrit, c'est toujours pour affirmer les mêmes sentiments et les mêmes désirs. Quand il se met en communication avec les âmes, qui partagent sa vie, il est désireux de les élever, de les édifier, de les rapprocher de Dieu. Quand il est chargé de présider, pendant les années de son séminaire, aux destinées des congrégations de la Sainte-Vierge, qui peuvent opérer tant de merveilles de grâce, de persévérance et de conversion auprès des jeunes gens, il est heureux de parler avec ses amis des charmes de la vertu, des attraites de la grâce

et des agréments du divin amour : ses condisciples l'écoutent avec respect et se rendent à ses conseils. C'est la flamme apostolique de son cœur qui jette ses précieuses étincelles et donne ses premiers feux. Vicaire à Ambérieux, il organise sa vie et déploie tout son zèle, toujours avec les mêmes dispositions et les mêmes espérances. Il se dévoue sans trêve ni merci à la sanctification des âmes, faisant déjà son apprentissage pour les missions d'outre-mer qui l'attirent et le passionnent.

Son vénérable curé vient au secours de son zèle inépuisable ; il lui confie les œuvres les plus importantes et les plus délicates. Le jeune vicaire les dirige avec succès et fait l'objet de l'admiration du pasteur. Il ne s'épargne aucune fatigue ; c'est au point qu'il compromet sa santé. Toujours ses désirs se manifestent pour un apostolat difficile et lointain. Un de ses amis s'est embarqué pour la mission des Indes orientales. « Demandez-lui donc, quand vous lui écrirez, dit-il à un de ses parents, s'il n'a pas trouvé mon nom écrit sur le sable du rivage, ou sur l'écorce de quelque arbre ; dites-lui bien que je me mettrai en route, dès que Dieu me fera signe. »

Il doit encore subir, dans son apostolat si désiré, l'épreuve du retard ; mais ce qui découragerait les âmes faibles, donne à la sienne encore plus d'impatience et d'énergie. Ne se forme-t-il pas ainsi à rendre son âme plus courageuse, plus forte en face des difficultés que lui réserve le mystérieux avenir ? L'heure n'est pas encore venue, ô très saint prêtre, où vous devez voir se réaliser vos désirs les plus ardents. Laissez donc passer l'épreuve qui vous arrête, et, obéissant à votre Pontife, qui tient à vous garder encore, attendez avec confiance l'heure de la providence et le signal de Dieu.

Le Père Chanel est chargé de la paroisse de Crozet, petit village de sept cents âmes, à l'extrémité du diocèse de Belley, dans le voisinage de Genève. Là encore, à la

tête de son petit troupeau, le futur missionnaire de Futuna se montre le vrai pasteur des âmes : il dirige sa paroisse avec un zèle d'apôtre. Ce sont les enfants, les pauvres, les vieillards qu'il visite, qu'il instruit et qu'il rapproche du cœur de Dieu. Il veut être missionnaire et il sait qu'une mission est toujours utile à une paroisse pour la conversion des pécheurs ; c'est lui qui la prépare, qui l'organise ; il se fait aider par quelques prêtres et la mission se termine, au milieu de l'enthousiasme général, avec le plus grand succès. C'est alors qu'un vénérable vieillard fit une prophétie, dont nous voyons aujourd'hui la réalisation : « Ce bon curé a toutes les qualités qui font les saints. » C'est qu'il avait dans son cœur d'or, dans sa foi courageuse, dans ses mœurs angéliques, toutes les qualités qui font les apôtres.

La grâce de Dieu le presse davantage, et un jour, gardant pour lui le secret de Dieu, il réunit les fidèles de Crozet dans l'église pour les consacrer tous solennellement à la Sainte-Vierge. Le peuple est là, au pied des autels ; le curé lui parle, le consacre et ensuite lui-même se met à chanter : « Vierge, je mets ma confiance en votre secours. » Quel beau cantique et quelle magnifique prière ! Ce fut la cérémonie des adieux à ce peuple reconnaissant. Le lendemain, le Père Chanel quittait la paroisse du Crozet pour entrer dans les rangs de la Société de Marie et pour se préparer à accomplir sa mission d'apôtre.

Encore quelques années d'épreuve et d'attente. Mais le zèle et le désir du Père Chanel ne se démentiront pas en face de cette nouvelle difficulté, qui servira à manifester sa vertu. *Mirificavit Dominus Sanctum suum.*

Professeur et directeur au petit séminaire de Belley, toujours il se montra apôtre, rendant la vertu aimable, donnant de sages conseils, organisant des associations de piété, tout entier à la sanctification des jeunes âmes

qui étaient confiées à ses soins. Le zèle de l'apôtre se manifeste ainsi dans toutes les fonctions que lui imposent les divers ministères auxquels il est appelé. Aussi que de bien n'a-t-il pas fait dans les âmes comme vicaire, comme curé, comme professeur, comme directeur ? Que Dieu suscite souvent, dans la société chrétienne, de ces cœurs apostoliques parmi les élus de son sanctuaire, et la moisson des âmes sera grande pour sa gloire !

Je vois maintenant s'agrandir les horizons de cette vie sacerdotale, jusqu'à présent humble, modeste et cependant digne de louanges et d'admiration. Uni au très-révérend Père Colin, fondateur de la Société de Marie, et au Père Bourdin, un des premiers maristes, le Père Chanel entreprit le voyage de Rome, afin de voir Pierre vivant dans son successeur et de visiter les reliques des martyrs. Il allait ainsi recevoir le mot d'ordre du généralissime des armées de la Foi, avant de savoir quel serait le pays où il serait appelé pour soutenir de pénibles combats et remporter de difficiles victoires. Quand il pénètre dans les catacombes de Saint-Sébastien et de Saint-Laurent, quand il parcourt le Colysée avec un cœur tout ému et une âme toute vibrante, sous les sublimes impressions de la foi religieuse et du divin amour, il sent une nouvelle et sainte ardeur s'emparer de toutes ses facultés et il s'écrie : « Tout respire ici un parfum de foi et de piété. L'air est comme imprégné du sang des martyrs ! Quand donc viendra le jour où je pourrai aussi souffrir, et, s'il le faut, mourir pour Jésus-Christ ! » Ah ! si nous avions été là avec lui, à ses côtés, en prêtant l'oreille, nous aurions entendu les anges de l'apostolat et du martyre lui répondre en disant : « Courage, apôtre, courage ! Bientôt, tu seras apôtre dans des îles lointaines et bientôt tu seras martyr ! »

Les événements se précipitent et les souhaits les plus ardents du Père Chanel vont s'accomplir. Grégoire XVI,

le 29 avril 1836, approuve par le bref *Omnium gentium salus* la Société des prêtres de Marie et lui confie, peu après, la mission de l'Océanie occidentale. Combien est vaste, au milieu de l'océan, le champ qui s'ouvre au zèle impatient de ces apôtres de la foi ! « J'ai manifesté mes vieux désirs, écrit le P. Chanel à un de ses amis, et mon cœur ne cesse de battre, depuis que mon nom est inscrit pour le premier envoi de missionnaires; nous serons prêts au premier signal du départ que nous donnera le Souverain-Pontife. Il nous tarde de monter à bord du navire qui doit nous transporter en Polynésie. Une seule chose m'épouvante, c'est d'être si indigne de la vocation apostolique. J'ai un si grand besoin de l'assistance de Dieu et de la Sainte-Vierge que je quête partout des prières ! »

Quels magnifiques élans du cœur ! Quelle étonnante explosion de joie ! Que les îles lointaines, dans l'immense océan, se réjouissent et tressaillent d'espérance ! Qu'elles lèvent la tête et qu'elles regardent au-dessus des eaux ; elles verront bientôt accourir auprès d'elles les intrépides et vaillants apôtres qui leur apportent la lumière et le salut, la civilisation et le progrès ! Mais encore que de difficultés à vaincre, avant l'heure du départ ! Que de difficultés pendant la traversée longue et pénible de toutes les mers et de tous les océans ! Le Seigneur est avec le Père Chanel ; Marie, sa protectrice, veille sur lui et sur ses compagnons. C'est encore Dieu qui rend admirable son serviteur ! *Mirificavit Dominus Sanctum suum !*

Ces nouveaux conquérants de la foi s'arment tous pour les difficiles combats qui les attendent. Regardez-les se liant entre eux, sous les regards du ciel, par les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. Ils renoncent à tout : ils renoncent à eux-mêmes pour prêcher Jésus-Christ et pour se dévouer au salut des âmes. C'est le 24 mai, jour où l'Église célèbre la fête de

Notre-Dame de la Merci, que les prêtres de la Société de Marie formulent leurs vœux solennels. Comment la Vierge, qui demande la délivrance des captifs, ne bénirait-elle pas avec tendresse les apôtres qui se préparent à travailler à la délivrance des âmes, gémissant encore sous le joug de l'erreur et du péché ?

Et maintenant, c'est l'heure des adieux à la famille et à la patrie ! Quelle épreuve difficile à vaincre pour un cœur aussi aimant et aussi généreux ! N'allez pas croire que l'amour de Dieu puisse éteindre dans les cœurs, où il brûle, les saintes et légitimes affections du foyer. Non, mille fois non, l'amour de Dieu n'éteint pas ces nobles sentiments, mais il les domine, il les transforme ; c'est lui qui donne le courage du sacrifice, quand le sacrifice s'impose. Le Père Chanel ne voulut pas se laisser attendrir par les scènes émouvantes de ces adieux solennels. Il brusque son départ, afin de se dérober à ces attendrissements de la nature, et, quand un de ses amis s'approche de lui pour arrêter ses larmes et amoindrir sa peine : « Ah ! cher ami, lui dit le Père Chanel, je suis moins découragé que jamais. Je ne suis ému que par le bonheur de ma vocation et l'espoir du martyre ! »

Difficile et courageux avait été le départ de Belley et de Lyon ; difficile et courageux dut être encore le départ du Havre, où les apôtres devaient prendre voile pour l'Océanie ! Dieu voulut encore soumettre à l'épreuve ses fidèles serviteurs, en leur imposant un long retard. Pendant deux mois les vents contraires les attachèrent au rivage et les empêchèrent de prendre la haute mer ! N'est-il pas vrai que, dans le cœur de l'homme, l'héroïsme des résolutions les plus viriles demande à ce qu'elles soient aussitôt réalisées ? Les lenteurs, les contradictions, les peines offrent de grands périls et abattent bien souvent les plus courageuses énergies. Le Père Chanel sut maintenir son âme, malgré tout, dans l'enthousiasme

des premiers jours, et pendant ces deux mois de longue attente, il se prépara à sa mission en se mettant au courant de la langue et des mœurs du pays qu'il devait évangéliser. C'est Dieu qui le soutient et le console ; c'est sa grâce qui l'encourage et le fortifie. *Mirificavit Dominus Sanctum suum !*

Enfin, le 24 décembre 1836, le vaisseau *la Delphine* prenait la haute mer. Les passagers qu'elle transportait se mirent à genoux et les échos de la mer et des rivages répétèrent leur cantique à la Vierge : *Ave, maris stella !* C'étaient les nouveaux apôtres de la Polynésie qui chantaient leurs prières !

O navire béni, qui portes les élus du Seigneur et les apôtres de la foi, que les vents te soient favorables et que les flots n'aient pour toi aucun courroux ! Va, à travers les tempêtes et les écueils ; poursuis ta course paisible : Marie, l'étoile des mers, veille sur toi et les anges de l'océan te préserveront de tout danger.

Vous parlerai-je des difficultés du voyage, des épreuves de maladie, de tempête et de mort qui assaillirent les apôtres ? Toujours pleins de confiance en Marie, ils ne se laissent point abattre par la crainte, ou décourager par l'épreuve. Si les flots courroucés annoncent la tempête, ils invoquent Marie. Si la mort ravit à leur affection le R. P. Bret, le plus jeune d'entre eux, ils s'inclinent sous la main de Dieu et lui offrent avec résignation ce douloureux sacrifice. Ils profitent des longs mois, qu'ils passent sur le navire, pour exercer leur ministère. Les matelots, qui les conduisent, émus d'admiration et touchés par la grâce, deviennent les prémices de leur apostolat : c'est par ces merveilles de protection et de grâce que le Seigneur prépare ses apôtres, augmente leur ardeur, développe leur foi et bénit leurs premiers efforts !

Ne craignons rien pour leur avenir. Il les accompagne

et les protège ; avec Dieu ils marcheront au combat, à l'épreuve, au martyre, à la gloire !

III

« Les hommes apostoliques, a dit un publiciste chrétien (Louis Veuillot), sont le printemps de l'Église : ils lui font revivre ses premiers jours, parés de fleurs, empourprés de sang, éclatants de miracles. Riche de leur vertu ardente et victorieuse, elle les montre au monde, qui croit l'avoir appauvrie ! »

N'est-ce pas là le mérite du Père Chanel et de ses compagnons d'apostolat ? Ils arrivent, deux prêtres et deux frères, dans les îles de l'Océanie : le Père Chanel, pro-vicaire apostolique, avec le frère Nizier ; le Père Bataillon, avec le frère Joseph Luzy, sous la direction de Mgr Pompallier, évêque de Maronie, accompagné du Père Servant et du frère Maurel. Mgr Rouchouze, évêque de Nicopolis, vicaire-apostolique de l'Océanie orientale, avait fixé sa résidence et obtenu de consolants résultats dans les îles de l'archipel de Gambier. Au nom de l'Église et du Souverain-Pontife, ces deux évêques missionnaires tenaient sous leur juridiction toute cette immensité de l'Océan Pacifique, qui s'étend entre l'Amérique et l'Australie. Tandis que Mgr Pompallier et le Père Servant se dirigent vers la Nouvelle-Zélande, le Père Bataillon et le frère Joseph s'arrêtent aux îles Wallis, et le Père Chanel, avec le frère Nizier, aborde à l'île de Futuna. Cette île, de deux lieues de largeur, s'étend sur une longueur de cinq ou six lieues. Ses habitants, barbares et guerriers, pratiquaient l'idolâtrie et avaient des instincts sauvages qui les faisaient se nourrir de chair humaine. C'est ce peuple que le Père Chanel doit évangéliser et convertir ;

c'est cette île lointaine et barbare qu'il doit sanctifier par ses exemples et arroser de son sang ! Ce n'est pas seulement comme apôtre que notre héros se présente à notre admiration, auprès de ces tribus et de ces peuplades, mais c'est encore et surtout comme martyr ! Il est martyr par les dispositions intimes de son âme, par les quotidiennes souffrances de son cœur et de son corps, par les tourments de sa mort et l'effusion de son sang ! N'est-ce pas le moment de répéter le grand mot de saint Cyprien : « Le titre de martyr est au-dessus de celui d'apôtre ? »

Pouvons-nous croire que le missionnaire appelé par la grâce de Dieu à prêcher l'Évangile, dans de lointains rivages, à des peuples barbares, n'ait pas déjà donné à Dieu et à son amour, son cœur, son corps, sa vie tout entière ! L'offrande de la victime ne précède-t-elle pas toujours l'immolation ? Quand une âme a entendu Notre-Seigneur lui dire, comme autrefois aux Apôtres : « Viens et suis-moi ; » quand elle a répondu à cet appel divin, qui la désigne et la consacre, elle doit se préparer au sacrifice absolu et au don complet d'elle-même. Déjà, le jeune prêtre, prosterné sur la dalle du sanctuaire, au jour de sa consécration, doit s'offrir à l'amour de son Dieu comme une victime pour le salut des âmes et la rédemption du monde. N'est-ce pas l'exemple que lui a donné le prêtre par excellence, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'est offert, avant de s'immoler, parce qu'il l'a voulu ? *Oblatus est, quia ipse voluit*. Telle avait été l'offrande que le Père Chanel avait faite de lui-même à l'amour de Jésus et à la sanctification des âmes.

Quand il touche de son pied la terre de Futuna, il se prosterne et la baise, comme pour en prendre possession, au nom de son Dieu : il récite à genoux l'*Ave Maria* et suspend à un arbre la médaille miraculeuse ! Ainsi sont célébrées, à la face de la terre et du ciel, les fiançailles

de l'apôtre avec l'île de Futuna ; c'est pour l'amour de cette île qu'il doit parler et agir, combattre et souffrir jusqu'à la mort. Si le doge de Venise prenait autrefois possession de l'Adriatique en jetant un anneau d'or dans les flots, qu'y a-t-il d'étonnant que l'apôtre prenne possession des îles, qu'il veut sanctifier, en suspendant aux branches de leurs arbres la médaille miraculeuse de Marie ? Le Père Chanel renouvelle le serment de la foi et l'offrande de sa vie. Quel magnifique spectacle pour notre piété et quelle salutaire et émouvante leçon donnée à notre indifférence ! A quel état de solitude morale et de cruelle souffrance se condamne ce prêtre, cet apôtre, ce martyr !

L'heure du vrai martyre n'a pas encore sonné et sa vie tout entière est une vie de privations, de douleurs, d'ennuis, d'angoisses, de terreurs et de souffrances. Nous avons entendu, il y a quelques années, le Père Bataillon, devenu évêque d'Enos et vicaire apostolique de l'Océanie centrale, nous raconter les tribulations de notre martyr. Son accent était ému et son cœur déchiré quand il nous retraçait les divers détails de cette admirable et divine épopée, que le Père Chanel écrit, sur la terre de Futuna, avec ses larmes et son sang. Obligé de compter avec les habitudes et les mœurs des insulaires, admis, par faveur, à la table du roi, qui devait bientôt le trahir, il dut plier son tempérament à ce régime étrange, heureux de pratiquer ainsi la mortification et la pénitence, dont il offrait à Dieu les mérites pour la conversion des païens ! Couché sur la dure, dans une case ouverte à tous les vents, il prenait à peine un repos rendu plus nécessaire à cause des fatigues épuisantes de ses journées. Ne réalisait-il pas ainsi cette mort quotidienne, dont parle l'apôtre : *quotidie morior*, et qui apporte à l'âme, avec le détachement des choses d'ici bas, les sain-

tes ambitions de la mort pour la foi et du martyre pour le Christ ?

Exposé sans cesse aux périls de la persécution , ne voulant pas d'ailleurs compromettre le succès de son œuvre, il se vit contraint de ne pas commencer ouvertement son apostolat ; il dut procéder auprès du roi, de ses ministres et de son peuple avec adresse, mystère, calcul et insinuation ; pendant un trop longtems, il ne put point célébrer le Saint-Sacrifice ! Quelle privation pour un cœur de prêtre et d'apôtre ! S'il avait pu se fortifier chaque jour au saint autel, en prenant le corps et le sang de Jésus-Christ, de quel plus grand courage n'aurait-il pas été animé , pour supporter les contradictions et les épreuves de son apostolat ! Si chaque matin le sang de l'auguste victime avait pu être versé, sur cette terre ingrate et païenne, de quelles bénédictions, de quelles grâces n'auraient pas été prévenues ces âmes rebelles, ignorantes et barbares ! Il vous faut donc, généreux apôtre et martyr, porter le courage du sacrifice jusqu'à l'héroïsme ! Vous avez renoncé à tout pour le salut de ces âmes : il vous faut encore renoncer pour elles à la possession du Dieu de l'Eucharistie ! N'est-ce pas le martyre de votre divin amour et de votre angélique piété ? Ayez toujours confiance dans le Dieu qui vous a envoyé, qui vous regarde et vous protège ! Arrosez de vos larmes et de vos sueurs les sillons ingrats où vous voulez voir s'épanouir les verdoyantes et riches moissons de la foi chrétienne ; encore quelques tems, et vous serez appelé à les arroser par les flots de votre sang ! Vous avez demandé souvent à Dieu la gloire du martyre : Dieu vous la donnera !

Les débuts de l'apôtre auprès des Futuniens avaient été pénibles; ils étaient presque restés sans effet. Le Père Chanel en disait toute sa tristesse au Père Bataillon, dans un de leurs rares entretiens où ils se consolaient

de leurs peines et où ils se fortifiaient pour de nouveaux combats. Cependant leurs efforts n'étaient pas tout à fait stériles et, de temps à autre, soit dans les îles de Wallis, soit dans l'île de Futuna, quelque baptême d'enfant, quelque conversion d'adulte les dédommageaient de leurs souffrances et de leurs épreuves. Il y eut même, au sein de ce peuple, dans son âme et dans son cœur, un tressaillement de foi religieuse, qui inquiéta l'esprit jaloux et ombrageux du roi Niuliki. Est-ce que l'inconstance et la mobilité du cœur humain ne se rencontrent pas partout, sur tous les rivages, sous les cieux où brille la civilisation chrétienne ? Pourquoi ne la rencontrerions-nous pas sous les cieux où règne le paganisme avilissant ? Aujourd'hui, c'est la faveur que rien n'explique ; demain, c'est la disgrâce que rien ne justifie. Aujourd'hui, c'est la fortune qu'on promet ; demain, c'est la misère qu'on donne. Aujourd'hui, c'est la protection qu'on affirme ; demain, c'est la persécution qu'on décrète. Hier, le Père Chanel était à la table du roi, dans ses secrets, dans son intimité ; aujourd'hui, il lui paraît suspect, ambitieux, coupable ; demain, il sera l'ennemi qu'il faut combattre, l'adversaire qu'il faut détruire, la victime qu'il faut immoler ! C'est Meitala, le fils aîné du roi, qui se convertit à la foi catholique et qui devient le catéchiste du Père Chanel. « Est-il bien vrai que Meitala se soit converti ? demande le roi à son premier ministre. Si c'est vrai, je ne veux plus de ce fils ; tu peux le frapper rudement et lui donner la mort ! » N'avons nous pas vu, à travers les siècles chrétiens, les pères idolâtres décréter la mort de leurs fils ou de leurs filles ? N'est-ce pas ainsi qu'à Rome, le patricien illustre, père de sainte Agnès, laissa martyriser la jeune et vaillante princesse ? N'avons-nous pas vu, à Carthage, le père de Perpétue, assister au massacre de la jeune et héroïque matrone ? N'avons-nous pas vu encore, plus près de nous, Léovigild,

roi des Visigoths, envoyer des sicaires pour donner la mort à son fils Herménégilde qui ne voulait point persévérer dans l'hérésie de son père ? Les mêmes causes produisent partout les mêmes effets ; les mêmes haines font éclater les mêmes injustices ; les mêmes fureurs font commettre les mêmes crimes.

C'en est donc fait : le fils du roi de Futuna croit au Dieu que prêche le Père Chanel, et le cri de guerre et de mort s'est fait entendre. Que l'on frappe le prêtre, afin que la religion périsse, car elle périra certainement et l'île sera en paix ! Et le Père Chanel répondait : « Qu'importe ! Que l'on me tue ou non , la religion est plantée dans l'île ; elle ne s'y perdra point par ma mort, car elle n'est point l'ouvrage des hommes, mais elle vient de Dieu ! »

A toutes les menaces de mort , le Père Chanel répondait avec courage, sourire et espérance : « C'est bien, c'est bien pour moi. » — Partez donc, généreux apôtre ! Quittez cette île ingrate et périlleuse ! Ne savez-vous pas que Notre-Seigneur a dit de fuir dans une autre ville devant la persécution ? N'attendez pas davantage, car la fureur du roi augmente et demain peut-être il sera trop tard !

Le Père Chanel aime mieux se souvenir que Notre-Seigneur n'a pas voulu fuir devant ses bourreaux, afin d'opérer le salut du monde ; il ne sait pas se soustraire au martyre, étant convaincu que « le sang des martyrs est une semence de chrétiens » et que sa mort obtiendra de Dieu la conversion de ce peuple. Le voilà donc continuant son œuvre pacifique de dévouement, de sacrifice et d'apostolat !

Enfin, le 28 avril 1841, dès l'aurore, le Père Chanel fait son oraison, célèbre la Sainte-Messe et récite son office ; à cette heure matinale, les traitres s'approchent et les bourreaux se présentent. L'apôtre est frappé avec un casse-tête ; le sang jaillit en abondance. Le martyr s'affaisse et tombe en disant : « Très

bien ! très bien ! » Très bien ! c'est à dire , ô mon Dieu ! je vous offre le sacrifice de ma vie. Très-bien ! c'est à dire, bourreaux et traltres, je vous pardonne et que Dieu vous pardonne. Très bien ! c'est à dire, ô mon Dieu ! c'est entre vos mains que je remets mon âme. Très bien, c'est à dire, tout est consommé du côté de la terre et tout commence pour moi du côté du ciel ! »

Le martyr est encore vivant : « Que quelqu'un vienne donc tuer le prêtre, » dit le premier ministre. Aucun bourreau ne se présente ; c'est alors que le premier ministre lui-même devient bourreau : prenant une hâche, il l'enfonce avec violence dans la tête du martyr et la retire avec effort. Le Père Chanel rend le dernier soupir et son sang se répand sur les cailloux de sa demeure ! Le Père Chanel est au ciel ! Futuna a son héros, son martyr et son sauveur !

A l'instant le tonnerre gronde dans un ciel serein : les insulaires sont consternés. Quelque temps après, les bourreaux sont châtiés ou convertis aux yeux des Futuniens. Le roi Niuliki meurt d'une mort cruelle et déshonorante. La conversion de l'île se poursuit et se consume sous l'influence des prières du martyr et de la grâce de Dieu ! Encore quelque temps et le Père Bataillon viendra moissonner les nombreux épis qui, arrosés par le sang du martyr, se sont épanouis au grand soleil de la grâce et de la vérité divine. L'île de Futuna est devenue une chrétienté vivante et parfaite, qui affirme la puissance, la sainteté et la gloire de notre incomparable martyr. Redisons avec allégresse ces paroles de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ! »

« C'est ainsi que la croix se plante et prend racine, dit un illustre écrivain (Louis Veuillot) ; c'est ainsi qu'une église germe et sort de terre ; c'est ainsi qu'une contrée livrée aux ténèbres de la sauvagerie devient un diocèse.

Combien sont morts à ce travail ? Mais avant de mourir ils ont enfanté. Le fils qu'ils n'ont pas vu naître est éclos sur leur tombe. Dieu l'a donné à leur espérance fidèle, comme le roi dépose une couronne de victoire sur le cercueil du guerrier tombé dans le combat. » Tertullien n'avait-il pas affirmé déjà que l'Église s'est développée par les persécutions en s'imprégnant du sang des martyrs ? *Ecclesia persecutionibus crevit, martyriis coronata est* ? N'est-ce pas par la mort des martyrs, a dit plus tard saint Ambroise, que la religion triomphe de ses ennemis, que la foi se raffermît dans le monde, que l'Église se fortifie dans ses combats ? *Religio defensa, cumulata fides, roborata Ecclesia* !

Que ces sublimes et saintes pensées nous consolent auprès des dépouilles sacrées du martyr de Futuna ! Que la ville de Lyon, qui les garde avec respect, les honore avec confiance et, nous prosternant au pied des autels où le Bienheureux Chanel est aujourd'hui glorifié, adressons-lui, en terminant, une ardente prière : « O Prêtre ! ô Apôtre ! ô Martyr ! que le Seigneur a rendu si admirable à nos regards, intercédez pour nous auprès de Dieu, afin que sa grâce et son amour donnent sans cesse à son Église des prêtres, des apôtres et des martyrs, qui affirment la sainteté, propagent la foi et sachent souffrir et mourir pour le salut des âmes et la gloire de Jésus-Christ. » — Ainsi soit-il.

L'Abbé Edmond CHAPOT,

Missionnaire apostolique.

THÉRÈSE DE KERALIN¹

VI

Malgré sa promesse, Clémentine demeura plusieurs jours sans retourner chez Mme d'Ambert.

— Comme vous avez été longtemps à revenir ? lui dit celle-ci, en la serrant sur son cœur.

— Oui, répondit-elle, et c'est bien malgré moi. Une pauvre femme, à laquelle je m'intéresse fort, était à la fois si malade et si délaissée, qu'il m'a été impossible de la quitter un instant ; mais enfin, la voilà hors de danger, et sa fille, qui était en service à Menton, ayant pu retourner auprès d'elle, j'ai recouvré ma liberté, et j'en profite au plus vite pour accourir auprès de vous.

— Quelle est donc cette personne à laquelle vous vous intéressez si fort ?

— Une personne vieille, à moitié aveugle, et tout-à-fait sourde, que j'ai logée dans une mansarde de la maison que j'habite.

— Elle doit vous être bien reconnaissante de vos soins.

— Je le crois, ma chère ; mais c'est bien moi plutôt qui lui suis redevable, car elle est la première créature dont je me sois occupée activement depuis mon malheur, la première qui m'ait fait comprendre quel était le meilleur dérivatif à ma douleur.

J'étais veuve depuis plusieurs mois déjà, et je relevais à peine d'une grande maladie qui avait été sur le point de me conduire au tombeau. Un jour, par une soirée d'au-

(1) Voir la *Revue du Midi*, avril 1890.

tomne , seule dans ma chambre , affaissée plutôt qu'assise sur le grand fauteuil placé près de la fenêtre, je m'abandonnais à mon cuisant chagrin , déplorant dans mon cœur cette triste vie qui m'était rendue , et me disant tout bas : Pourquoi ne suis-je pas morte ? Pourquoi renaître à la vie , quand je ne puis la passer que dans les larmes ? O , mon Dieu , ayez pitié de moi et abrégez mon martyre !

Le jour baissait sensiblement , des rafales de vent semblables à des gémissements humains ou aux cris de bêtes fauves , soufflaient avec violence ; les pêcheurs avaient ramené leurs barques , la plage était déserte , lorsque j'aperçus de loin une créature humaine , qui , les épaules voûtées, les joues hâlées, le visage ridé , luttait avec peine contre la tempête. Elle avançait lentement et avec de grands efforts , se cramponnant tantôt à une branche d'arbre , tantôt à une grosse pierre , lorsqu'un coup de vent, plus fort que tous les autres, la ramena sur la grève, sans qu'elle parvint à se relever.

Émue de pitié, je descendis l'escalier, en courant , moi qui depuis longtemps n'étais plus sortie de ma chambre , et, recouvrant ma vigueur d'autrefois, poussée par une force surprenante, je courus à cette pauvre créature ; je la relevai presque sans peine ; puis, passant son brassous le mien, je la conduisis dans ma demeure, où ma femme de chambre , qui venait de rentrer , poussait des cris de paon, ayant appris mon escapade par la maîtresse du logis et me croyant devenue folle.

— Rassurez-vous, lui dis-je, cette petite course ne m'a fait aucun mal , au contraire , aidez-moi seulement à secourir cette pauvre femme que je viens de relever.

Madeleine lui donna un petit verre de liqueur. La vieille, un peu ranimée, nous dit alors que n'ayant plus ni argent, ni rien à mettre sous la dent, elle était sortie de son pauvre gîte pour aller demander un morceau de pain à une

bonne dame, qui lui faisait quelquefois l'aumône, mais que, ne l'ayant pas trouvée au logis, elle s'en retournait chez elle, l'estomac vide et le désespoir dans le cœur, lorsque le vent l'avait jetée brusquement à terre, sans que, toute froissée de sa chute, elle put se relever.

— Préparez un lit dans mon cabinet de toilette, dis-je à Madeleine, cette bonne femme y passera la nuit, et nous verrons demain matin ce que nous pourrons faire pour elle.

J'aidai moi-même la pauvre vieille à se déshabiller, et, après lui avoir fait avaler un bon bouillon, je me couchai, moi aussi, le cœur plus léger et comme tirée, par cette secousse, de l'état de prostration et presque d'égarement dans lequel j'étais plongée depuis la mort de mon cher Étienne.

Je dormis, cette nuit-là, mieux que je ne l'avais fait depuis six mois, et quand je me réveillai, le lendemain, et que la vieille, déjà levée, vint me faire ses remerciements et ses adieux, mes yeux se mouillèrent de larmes d'attendrissement, et je me sentis comme pénétrée de reconnaissance.

— Vous n'êtes pas en état de retourner seule chez vous, lui dis-je ; déjeunez d'abord, puis nous chercherons ensemble le moyen de vous être utile.

Elle ne se le fit pas répéter, la pauvre femme, et, pendant qu'elle savourait avec délice les aliments substantiels que je lui avais fait servir, j'allai demander à la maîtresse de la maison si elle connaissait la personne qu'elle m'avait vu recueillir la veille, la priant de me dire tout ce qu'elle savait sur son compte.

— Je sais qu'elle est très pauvre depuis la mort de sa fille aînée, qui, étant adroite et robuste, gagnait assez d'argent pour les faire vivre toutes deux. Je n'ai du reste aucun mal à en dire, et je crois que Madame ferait une bonne action en venant à son secours.

Ma résolution fut prise aussitôt : j'accompagnai la vieille dans son taudis, et le trouvant trop misérable et peu propre à être habité par une créature humaine, je louai dans la maison même une petite mansarde, où j'établis la pauvre femme, à condition qu'elle prierait chaque jour le bon Dieu pour le repos de l'âme de mon cher mari.

Ce petit événement fut pour moi un trait de lumière. Comme le psalmiste, demandant au Seigneur la *voie qu'il devait suivre et le chemin dans lequel il devait marcher*, je m'étais adressée à lui, et dans son infinie miséricorde, il avait exaucé ma prière ; car , ainsi que l'a dit un prédicateur célèbre : « Pour une femme, le grand point est d'avoir une tâche à remplir et des êtres à quise dévouer. »

Je n'avais plus ni parents , ni alliés , mais tous les malheureux n'étaient-ils pas mes frères en Jésus-Christ , et leur faisant tout le bien qu'il serait en mon pouvoir de faire, ne soulagerais-je pas les êtres chéris que j'avais tant aimés sur la terre et auxquels mes bonnes œuvres seraient plus utiles mille fois que mes larmes stériles ?

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de Thérèse.

— Mademoiselle, lui dit aussitôt Mme d'Aurémont, ma chère Clotilde m'a exprimé le désir de vous faire faire avec moi quelques promenades ; vous serait-il agréable de prendre jour pour aller voir les curiosités de la ville ou pour parcourir ses environs ?

— Je ne demande pas mieux que de profiter de votre offre gracieuse, Madame, répondit la jeune fille, et je remercie ma tante de m'avoir procuré ce plaisir.

— Quel malheur qu'elle ne puisse point venir avec nous, mais cela ne tardera pas j'espère.

Mme d'Aurémont vint, dès le lendemain, chercher sa jeune amie, et elles se rendirent à la promenade de l'ancien château ; elles en parcoururent lentement les allées sinueuses d'où l'on a des aspects si variés sur la ville et

la campagne de Nice ; du sommet de la plateforme leur vue s'égarait délicieusement sur des plages, des plaines, des collines et même des montagnes, comme sur un jardin immense à beaucoup d'étages, couvert d'orangers, de citronniers, de fleurs et d'arbres verts, ornements de charmantes villas ; puis elle se reposait sur le port et sur la grande mer aux flots bleus, s'étendant par un temps clair jusqu'aux monts de la Corse.

Mme d'Aurémont était si bonne et sa conversation si agréable, que Thérèse revint au logis charmée de sa nouvelle connaissance.

— Elle est presque aussi aimable que nous, disait-elle à sa tante.

La douce intimité, qui s'établit bien vite entre ces trois charmantes femmes, fut très utile à la malade ; un mieux sensible se manifesta bientôt dans son état, le docteur commençait même à espérer une entière guérison ; il en parla à M. d'Ambert, qui, très sincèrement joyeux de cette bonne nouvelle, y prit une part d'autant plus vive qu'il commençait à s'ennuyer profondément à Nice, où il ne connaissait personne et ne trouvait même pas l'occasion de faire le soir sa partie de boston.

Une après-dinée, comme une pluie assez forte le retenait au logis, Françoise lui remit une lettre timbrée de Florence, dont il reconnut sans doute l'écriture, car il l'ouvrit avec une émotion, qui se trahit bientôt par le léger tremblement nerveux, qui agita sa main pendant qu'il en rompaît le cachet.

— Mon ami, le comte d'Arno, me réclame de nouveau, dit-il, après avoir parcouru des yeux la très courte missive ; il se fâchera contre moi, si je ne tiens pas la promesse que je lui ai faite de l'aller voir avant son départ pour l'Espagne ; et comme, ainsi que l'assure le docteur, vous êtes dès maintenant plus qu'à moitié guérie, ma chère, rien ne doit m'empêcher de partir ce soir même.

— Ce soir ! répéta sa femme d'une voix altérée.

Mais il ne l'entendit pas, car il était rentré dans sa chambre pour faire ses préparatifs de départ, tandis que Clotilde, immobile sur son fauteuil, la tête appuyée dans ses mains, se livrait à de tristes pensées.

— S'il me croit mieux portante, comme il le dit, ne pouvait-il pas attendre que je fusse entièrement guérie pour faire avec moi ce voyage que nous avons projeté si souvent.

Pauvre Clotilde ! à quoi lui avait servi de brûler sa lettre anonyme, qui lui avait fait tant de mal, puisque le souvenir lui en revenait si exactement à l'esprit qu'elle aurait pu la réciter d'un bout à l'autre, sans en oublier une syllabe. On a eu raison de le dire : « Le véritable drame est dans le cœur, il s'y passe de grandes scènes, et ce qui paraît puéril est souvent tragique en réalité. » Il en était ainsi pour Clotilde. Née avec une âme ardente, mariée très jeune à un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et d'un esprit très inférieur au sien, elle avait toujours eu cependant pour lui, non seulement tous les égards qu'elle lui devait, mais même tout l'amour qu'elle aurait naturellement éprouvée pour un plus jeune mari. Elle aurait pu briller dans le monde par son esprit et sa beauté ; mais comprenant le danger de sa position, elle avait vécu presque dans la retraite, comme une plante délicate, qui craint l'éclat du soleil et se plaît dans l'obscurité, bornant ses désirs à l'espérance, longuement caressée, de devenir mère de famille, espoir toujours trompé et qui lui causa longtemps de poignants regrets ; mais Dieu, qui peut mettre des compensations à tous les chagrins de la vie, lui envoya une fille selon son amour, la petite Thérèse, sa nièce, orpheline de père au moment de sa naissance et que sa mère mourante remit en toute confiance entre les mains de la sœur chérie, dont elle appréciait le mérite et

la vertu. Clotilde accepta ce legs d'un cœur reconnaissant, elle éleva sa nièce avec une patience à toute épreuve, un dévouement de tous les jours, des sacrifices de tous les instants; en un mot, elle fut une mère pour elle, et jamais fille plus tendre ne répondit mieux que Thérèse aux soins qui lui étaient prodigués. Avec quelle intime satisfaction Mme d'Ambert se fit son institutrice, jusqu'au moment où elle crut devoir s'en séparer pendant quelques mois, pour la placer sous la direction des bonnes religieuses, qui lui firent faire sa première communion; combien elle jouissait de ses progrès, comme elle était fière de sa beauté, de son esprit, de toutes ses grâces naturelles! Que de projets pour son avenir! Sa vie de famille était douce en ce temps-là. M. d'Ambert ne pétillait point d'esprit et il n'était pas toujours aimable, mais il était bon homme au fond, il aimait sa femme à sa manière et la laissait vivre doucement sans la contrarier jamais; il aimait aussi la petite Thérèse, dont la gaieté enfantine lui était une agréable distraction. Dans les soirées d'hiver, quatre ou cinq vieux amis venaient prendre chez lui une tasse de thé et faire quelques parties de boston; l'été, il passait ses dimanches et les vacances entières à sa jolie campagne de Mérange, qu'il prenait plaisir à embellir chaque année, et il y invitait souvent ses vieux camarades. Cette vie paisible suffisait alors à son bonheur; malheureusement la santé de Clotilde, longtemps florissante, se déranger peu à peu; un gros rhume, qu'elle prit en se promenant le soir, par un temps froid et humide, dégénéra en pleurésie. Les meilleurs médecins consultés parvinrent à conjurer le mal, mais la poitrine demeura fort délicate; les plus grandes précautions furent nécessaires et la partie de boston quotidienne fut supprimée forcément cette année-là. Deux des magistrats qui en étaient les partenaires moururent coup sur coup pendant cet hiver. Clotilde, obligée de se coucher de bonne heure, laissait son mari tout seul au coin du feu, où il s'endormait d'ordinaire.

— C'est une mauvaise habitude que vous prenez là, lui dit un de ses amis, votre santé doit en souffrir à la longue.

— Et que voulez-vous que je fasse tout seul ? C'est bien assez de lire ou de travailler pendant le jour, sans s'y acharner encore le soir.

— Voulez-vous que je vous présente chez M^{me} de Cerisay, une aimable veuve, fixée depuis peu dans notre pays, qui aime le monde et chez qui l'on fait la partie de Boston tous les soirs.

Ce mot de boston sonna agréablement aux oreilles du Conseiller.

— La partie de boston tous les soirs ! répéta-t-il émerveillé, j'accepte et de bon cœur ; quand pourrez-vous me présenter ?

— Dès demain, si vous le voulez, car Mme de Cerisay a souvent entendu parler de vous et elle sera charmée de vous recevoir.

C'est ainsi que commença une liaison, qui devint fatale à la famille d'Ambert.

La réputation de la veuve laissant à désirer, Clotilde ne lui fit point visite et ne chercha nullement à entrer en relation avec elle, mais elle souffrit en son for intérieur de l'assiduité de son mari dans une maison, où elle n'osait aller elle-même et encore moins conduire sa nièce. Voilà pourquoi Mme d'Ambert, jeune et belle, languissait comme une fleur desséchée sur sa tige ; voilà pourquoi, le jour dont nous parlons, elle demeurait affaissée sur son fauteuil de malade, pâle et immobile, comme la statue de la douleur jusqu'au moment où le Conseiller vint lui faire ses adieux.

— Continuez à aller de mieux en mieux, lui dit-il, et ne manquez pas de me donner souvent de vos nouvelles en m'adressant vos lettres à Florence, poste restante.

— Et vous, n'oubliez pas votre promesse, répliquait-elle les larmes aux yeux.

— Quelle promesse, ma chère? ah! oui, je me souviens, un enfantillage de votre part, mais enfin ce qui est dit est dit, et [je ne suis pas homme à manquer à ma parole.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent, elle, tout en larmes, lui, joyeux comme un écolier, qui sort de pension pour aller en vacances.

Depuis ce jour funeste, la santé de Mme d'Ambert déclina rapidement; bientôt elle fut obligée de garder de nouveau le lit et d'avoir recours aux ordonnances du médecin pour retrouver un peu de calme. Les soins de Thérèse et les fréquentes visites de Mme d'Aurémont lui furent d'un grand secours; la bonne Clémentine passait chaque jours plusieurs heures avec son ancienne amie, lui faisant de pieuses lectures, cherchant à la distraire par de douces causeries et surtout à réchauffer dans son cœur les sentiments de piété dont le sien était rempli.

— Que Dieu est bon, lui disait-elle, de m'avoir fait la grâce de nous revoir, car il n'est pas de plaisir plus grand sur la terre pour une pauvre veuve comme moi, que de retrouver les amies d'enfance; je sais bien que les épreuves reviendront, et la tristesse avec elle, que nous serons séparées de nouveau au retour de votre mari, mais les doux épanchements de l'amitié auront bien adouci les ennuis de la route solitaire qu'il me faut encore parcourir pour arriver à l'éternel bonheur.

Et lorsqu'elle la trouvait accablée par [des chagrins qu'elle devinait, sans en avoir reçu l'entière confiance, lorsqu'elle avait écouté ses plaintes amères sur l'abandon, dans lequel son mari l'avait laissée, sur sa négligence à lui écrire :

— Calmez-vous, lui disait son amie en l'embrassant avec tendresse, pourquoi vous livrer aux soupçons et

être ingénieuse à vous créer des tourments ? L'exaltation ne vaut rien pour une malade ; la lettre inutilement attendue aujourd'hui nous arrivera bientôt, dès demain peut-être ; n'usons pas à rouler des grains de sable une énergie qui nous sera peut-être nécessaire un jour pour vous aider à supporter avec patience les maux réels que nous ne pouvons éviter. Je suis bien persuadée d'ailleurs que vous vous créez des chimères qui n'existent que dans votre imagination.

Clotilde soupirait doucement sans rien répondre, mais ces paroles lui faisaient du bien et elle aimait à les entendre, et elles tempéraient, au moins passagèrement, le profond chagrin qui la consumait.

— Que vous êtes bonne et que je vous remercie ! disait-elle souvent à Clémentine ; je me sens toute réconfortée lorsque vous êtes près de moi.

Mais le mal progressait cependant, bientôt la malade ne quitta plus le lit, ses crises d'étouffement devinrent plus fréquentes et sa faiblesse fut si grande qu'elle avait de la peine à parler.

Le 3 janvier, après une nuit pénible, elle appela Thérèse qui ne la quittait presque jamais.

— Écris à ton oncle de revenir au plus vite, s'il veut me revoir en vie dit-elle.

La jeune fille fondit en larmes, tout en obéissant aussitôt.

— Dans trois jours, au plus tard, mon oncle sera près de vous, dit-elle, et j'espère qu'il me reprochera vivement de l'avoir dérangé pour rien, car vous serez beaucoup mieux alors, n'est-ce pas vrai, tante chérie ?

Clotilde ne répondit que par ces mots prononcés si bas que la jeune fille les entendit à peine :

— Dans trois jours l'heure fatale sonnera, car j'aurai atteint ma trente-sixième année.

Sans comprendre le sens précis que la malade attachait

à ces paroles, le ton lugubre dont elles furent prononcées fit sur l'esprit de Thérèse une si pénible impression que la pauvre enfant en demeura terrifiée ; heureusement pour elle, Mme d'Aurémont arriva sur ces entrefaites, et, de même qu'un rayon de soleil, pénétrant tout à coup dans un cachot, en amoindrit l'horreur, la présence de cette sainte femme, qui, depuis son veuvage, ne considérait plus la vie que comme une épreuve plus ou moins longue pour gagner le ciel, rasséra ces deux pauvres créatures.

— Qu'arrive-t-il donc ici, leur dit-elle, en embrassant tendrement la tante et la nièce ; pourquoi ces larmes que je vois briller dans vos yeux, chère Thérèse, et vous, ma bien-aimée Clotilde ? Que signifie l'émotion pénible dont témoigne votre visage ? Ah ! je comprends, vous avez été plus fatiguée que de coutume, vous avez fait de mauvais rêves, et ce n'est pas étonnant, nous avons eu un furieux orage cette nuit, c'est une rude épreuve pour les poitrines délicates, vous l'avez ressentie, sans doute, Thérèse en a été troublée ; heureusement le beau temps vient de succéder à la tempête ; une brume légère flotte encore dans les airs, mais le soleil, qui perce à travers les nuages, ranimera bientôt toute la nature ; les oiseaux de notre jardin chanteront de nouveau sur les arbres et leur gazouillement égayera la matinée.

Désirez-vous que je vous fasse un peu de lecture, chère amie, ou préférez-vous le silence et le repos ?

— Ce que je désire, répondit Clotilde en baissant la voix, pour n'être pas entendue de sa nièce, c'est de voir un prêtre, pour me disposer à recevoir les derniers sacrements, car, malgré, vos charitables efforts pour me distraire et me consoler, je sens bien que ma mort est prochaine.

— Je crois que vous êtes dans l'erreur, ma chérie, mais la visite d'un prêtre ne peut avoir pour vous que

d'heureux résultats ; je vais donc vous amener mon confesseur, un vénérable ecclésiastique, qui parle français comme vous et moi ce qui n'est pas très commun à Nice, et vous en serez très satisfaite.

L'abbé Delfaut était un digne prêtre qui joignait la piété d'un saint à la science des Pères de l'Église ; ses cheveux blancs comme neige, laissaient à découvert son large front, ses traits étaient saillants, il paraissait usé par les fatigues et par le grand âge, mais il y avait sur son visage une telle expression de bonté et de sagacité naturelle qu'il inspirait de prime-abord la confiance. Il fut pour Clotilde ce qu'il était pour tous ceux qui s'adressaient à lui, non seulement un grand consolateur, un guide éclairé qui après avoir porté la clarté au fond de son âme lui fit découvrir des faiblesses qu'elle n'avait pas même soupçonnées.

— Le salut n'est pas seulement attaché à la seule abstention du mal, lui dit-il, il faut encore ajouter à cette abstention la pratique du bien, le pardon des injures et des mauvais procédés, la patience dans les épreuves, la charité surtout, non seulement envers les délaissés de la fortune, mais envers tous les hommes ; non seulement envers nos ennemis, mais encore envers nos amis ! « Oh ! que la charité est aimable, sa voix est douce, son regard caressant, ses manières cordiales. Pour nous tous, quel que soient notre âge et notre santé, les jours s'écoulent rapidement, le jugement de Dieu est proche, ne nous y présentons point les mains vides. »

Ces paroles du prêtre et bien d'autres encore qu'il prononçait d'une voix persuasive et avec toute l'onction d'une conviction profonde, étaient pour Clotilde comme une évocation magique, adoucissant ses souffrances morales, ou plutôt comme une rosée bienfaisante sur une plante desséchée. Elle l'écoutait les larmes aux yeux, mais le sourire aux lèvres ; un jour nouveau se faisait

dans son âme, il lui semblait que pour la première fois elle comprenait entièrement la sublime morale du Christianisme et elle prenait la ferme résolution de s'y conformer.

— Si je revenais à la vie, disait-elle, il me semble que, loin de me tourmenter de toutes les petites choses de ce monde, comme je l'ai fait bien souvent, je ne verrais dans tout cela qu'une épreuve plus ou moins longue, mais je sais bien qu'il est impossible que je vive longtemps encore.

— Rien n'est impossible à Dieu, reprit le prêtre et celui qui a fait sortir Lazare du tombeau peut vous rendre tout à coup la santé ; le moindre souffle du zéphyr ne change-t-il pas souvent en nappe transparente la surface des eaux ridée par le vent d'orage ; mais comme personne ne sait le moment précis où Dieu l'appellera à lui, le plus sage sera toujours de régler sa vie de façon à n'avoir aucune crainte de la mort.

Il lui dit bien d'autres choses encore, la fortifiant contre les épreuves qu'elle aurait, sans doute, à supporter bientôt et il la quitta en lui laissant l'espérance, ce besoin éternel du cœur humain et en lui promettant de revenir la voir.

Cependant, malgré toutes les sages résolutions que les paroles de l'abbé avaient suggérées à la malade, le jour auquel M. d'Ambert lui avait promis de revenir s'étant écoulé sans qu'il arrivât, la pauvre Clotilde sentit de nouveau son courage faiblir.

— Ah ! dit-elle à Clémentine, j'en suis presque sûre maintenant, je ne reverrai plus mon mari, moi qui avais tant de choses à lui dire, tant de recommandations à lui faire, au sujet de Thérèse surtout ; je ne vois que trop à cette heure que ce qu'on m'avait écrit est véritable et qu'une étrangère a pris ma place dans son cœur.

— Oh ! ne le croyez point, ma chère, c'est là une mau-

vaïse pensée, qu'il faut chasser de notre esprit ; qui sait si quelque événement imprévu n'a pas retenu malgré lui M. d'Ambert à Florence, un malaise passager, par exemple, ou un accident de voiture, que sais-je encore !

— Tout cela est possible, dit Clotilde en se calmant, mais cependant le jour fatal approche, le jour où je dois mourir ! ajouta-t-elle si bas que Clémentine l'entendit à peine.

— Oui, reprit Mme d'Aurémont, en s'efforçant de sourire, la prédiction de la sorcière n'est-ce pas ? Vous n'en aviez plus parlé ; mais je devine que vous y pensez encore. Eh bien, écoutez-moi, chère amie, moi aussi, quand le malheur m'a frappé, j'ai eu la faiblesse de penser à cette prédiction et d'en souffrir beaucoup, juste punition de notre imprudence ; mais savez-vous bien ce que j'ai appris, il y a quelques jours seulement, c'est que notre ancienne compagne, Jeanne de Monteil, à qui cette prétendue sorcière avait promis tant de bonheur a perdu dans la même année son jeune mari et sa brillante fortune et qu'elle vit très tristement chez une tante sourde et aveugle qu'elle soigne dans sa vieillesse.

— O mon Dieu, que dites-vous là et combien je plains cette chère amie ! s'écria Clotilde, très réellement affligée du malheur de Jeanne, mais un peu rassurée pour elle-même par cette révélation inattendue.

— C'est l'exacte vérité, ma chère, et là-dessus je me retire, ayant quelque chose de très pressé à faire avant de me coucher.

Elles se séparèrent alors, après s'être tendrement embrassées.

Ce qu'elle avait à faire, la bonne Clémentine, c'était d'écrire à M. d'Ambert pour l'engager à revenir tout de suite, afin de consoler sa pauvre femme bien malade et d'assister peut-être à ses derniers moments ; l'idée lui

en était venue tout à coup en voyant le chagrin de son amie.

Après lui avoir écrit elle se coucha et s'endormit du sommeil du juste ; mais les étoiles brillaient encore au ciel, lorsqu'on vint frapper à sa porte pour la prier de la part de Mlle Thérèse, de venir le plus tôt possible, sa tante se trouvant plus fatiguée que de coutume.

Elle se leva aussitôt, passa à la hâte sa robe de chambre, s'enveloppa d'un manteau fourré, et, accompagnée de la vieille servante, elle s'achemina vers la promenade des Anglais.

L'aube matinale répandait à peine ses blanches lueurs, de mélancoliques nuages s'affaissaient sur les montagnes et les flots de la mer, que n'éclairaient déjà plus les astres de la nuit, ne scintillaient point encore ; mais la fervente chrétienne n'avait pas la moindre envie de contempler en ce moment la mer ni le firmament, elle marchait à pas pressés, tout en faisant de ferventes prières pour son amie en péril, lorsqu'un bruit de pas assez lourds retentit à ses oreilles, et, tournant la tête, elle aperçut une forme humaine qui la suivait d'assez loin encore, mais qui gagnait du terrain sur elles.

La maîtresse et la servante tressaillirent toutes deux et la peur leur donnant des ailes, elles redoublèrent de vitesse, arrivèrent toute tremblantes et sonnèrent si fort que l'on ouvrit bien vite, au moment même où le surveillant posait aussi le pied sur le seuil de la porte.

— Quoi ! c'est vous, mon père, s'écria la veuve en reconnaissant l'abbé Delfaut, quelle peur vous nous avez faite ! mais hélas ! je ne devine que trop, c'est le même motif qui nous amène, ma pauvre amie est à toute extrémité !

— J'aime à croire que l'on exagère, répondit-il en montant prestement l'escalier, malgré ses soixante-et-dix ans.

— Que Dieu soit béni ! Nous voilà tous enfin ! s'écria Thérèse, tous ceux qu'elle désirait si ardemment de revoir, tous, excepté un seul.

— Lui aussi arrivera, j'espère, dit la jeune veuve.

La malade était couchée dans son lit, pâle et immobile comme une statue de marbre blanc, le docteur était auprès d'elle, l'interrogeant sans obtenir de réponse. A la voix du ministre de Dieu, qui la bénit au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, une faible rougeur colora son front d'albâtre, ses yeux s'entr'ouvrirent et d'une voix bien faible :

— Qu'on me laisse seule avec le prêtre ! dit-elle.

On obéit sur le champ ; puis, après un quart d'heure, qui parut bien long aux assistants, l'abbé ouvrant la porte dit d'une voix émue :

— Elle veut vous voir tous.

Le médecin entra d'abord, tâta le pouls de la malade et d'un air tout joyeux :

— Elle va beaucoup mieux que tout à l'heure.

— Je me sens mieux en effet, reprit Clotilde, votre présence m'a fait du bien, chère Clémentine ; oh ! que l'amitié est une douce chose, surtout celle d'une personne pieuse comme vous l'êtes !

— Sans doute, affirma le prêtre, le sentiment religieux est le plus puissant de ceux qui peuvent unir les hommes.

Et il se retira aussitôt en disant tout bas à Mme d'Aurémont que l'heure d'administrer les derniers sacrements n'était point encore venue.

— De grâce, chère Madame, dit Thérèse à Clémentine, ne nous quittons point maintenant jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun danger, je vous donnerai ma chambre et moi, je coucherai dans celle de Françoise, j'ai trop souffert cette nuit quand j'ai vu ma chère tante si malade ! J'en avais perdu la tête, ce qui faisait que je ne lui étais presque d'aucune utilité.

Madame d'Aurémont regarda la jeune fille , qui était presque aussi pâle que Clotilde elle-même, et dont les yeux étaient rougis par les larmes.

— Pauvre enfant ! dit la bonne dame, avec un sentiment d'inexprimable pitié, je ne vous quitterai point avant que M. d'Ambert ne soit arrivé.

Thérèse fit un geste qui semblait dire :

— Je n'y compte plus.

— Et moi, j'espère encore, reprit Clémentine ; mais allez vous coucher maintenant, il faut que vous reposiez un peu.

Et, comme Thérèse paraissait hésiter :

— Si vous voulez que je reste ici, il faut m'obéir, dit-elle, avec son gracieux sourire.

— Je me retire donc, puisque vous le voulez absolument, mais à condition que vous m'avertirez si ma tante devenait plus malade.

— Je vous le promets, chère enfant, répondit M^{me} d'Aurémont en l'embrassant avec une tendresse presque maternelle.

— Quelle aimable créature, se dit-elle, en la voyant s'éloigner à regret de cette chambre si triste, oh ! puisse celle-là du moins être heureuse dans la vie ! Mais qui donc est heureux sur cette terre, le bonheur sans mélange n'est pas de ce monde, ce n'est qu'au ciel qu'on peut en jouir. .

Elle pleurait en se livrant à ces tristes réflexions, qui lui rappelaient son cher mari, mort si jeune, sa nièce qu'elle avait perdu peu de temps avant lui, et tous ceux qu'elle avait aimé ; mais ces larmes ne changeaient rien à ses résolutions charitables, et, s'installant auprès du lit de souffrance, elle prit la haute main pour tous les soins à donner dans sa maison.

Trois fois vingt-quatre heures s'écoulèrent encore, Clémentine et Thérèse se relevaient à tour de rôle dans

le fauteuil au chevet du lit, les douleurs n'étaient pas plus vives, mais la malade s'affaiblissait toujours davantage ; elle ne se plaignait point, mais de temps en temps on l'entendait murmurer tout bas :

— Si au moins j'avais pu le revoir et lui recommander ma fille adoptive !

Le soir du troisième jour, on sonna fortement à la porte.

La malade, qui était assoupie, se réveilla, et, se soutenant à demi, malgré sa faiblesse extrême.

— C'est lui, dit-elle, mon cœur me le dit.

C'était lui, en effet.

— Oh ! Monsieur, pourquoi vous êtes-vous éloigné de Madame, lui dit Françoise, votre départ lui a fait bien du mal et c'est un miracle qu'elle soit encore de ce monde.

— Mais c'est impossible, dit-il, fortement impressionné, je l'avais laissée presque guérie. Allez m'annoncer de peur que la surprise et le saisissement n'aggravent encore son état, les femmes sont si singulières quelquefois ;

— Entrez, sans crainte, Monsieur, dit Clémentine, votre femme a déjà reconnu votre voix et votre pas, votre présence ne peut que lui être bonne et agréable.

Il se glissa sans bruit dans la chambre de Clotilde, la tête basse, l'air triste et humilié.

— Vous ! vous enfin dit la malade en lui tendant les bras, combien je vous ai désiré, mon ami !

Il s'attendait à des reproches et s'appretait à y répondre pour se disculper ; cet accueil le toucha jusqu'au fond de l'âme et les larmes lui vinrent aux yeux en voyant sa pauvre femme si pâle et si amaigrie qu'elle en était presque diaphane.

— Que puis-je faire pour vous guérir, dit-il, je donnerais volontiers pour cela la moitié de ma fortune.

Elle sourit tristement.

— Merci de votre bonne volonté, dit-elle, mais tous les trésors du monde ne peuvent racheter de la mort lorsque son heure est venue. Écoutez-moi seulement et permettez-moi de faire ce que je vais vous demander. Asseyez-vous là, plus près, plus près encore, car je ne pourrais élever la voix.

Il prit la main qu'il baisa, et se penchant sur le lit :

— Parlez, dit-il, je suis tout yeux et tout oreilles, et ce que vous désirez, je le ferai certainement à moins que ce ne soit tout à fait impossible.

Il y eut alors entre eux une conversation intime, qui dura près d'une heure, et ce qu'ils se dirent ne fut jamais connu.

L'arrivée du médecin y mit enfin un terme, il trouva la malade très-surexcitée, ordonna une potion calmante et le plus complet repos. Le Conseiller fut invité à se retirer dans sa chambre, pour se reposer des fatigues du voyage et Mme d'Aurémont vint reprendre sa place auprès du lit de la malade, qui priait tout bas et pleurait en même temps, mais sans amertume. Ces larmes étaient comme un adieu aux souvenirs du passé, aux espérances de son avenir terrestre, à la vie prête à lui échapper.

Clémentine voulut la consoler.

— Oh ! laissez-moi pleurer, lui dit-elle en l'embrassant, ces pleurs me soulagent et m'apaisent.

Quand le jour parut, elle demanda d'une voix faible qu'on fit venir l'abbé Delfaut pour qu'il lui administrât les derniers Sacrements, et, comme Clémentine lui fit observer que s'était se presser beaucoup, qu'elle pouvait encore espérer de guérir et que, dans tous cas, son heure était loin d'être proche.

— Qui peut le savoir, dit-elle ; d'ailleurs j'ai maintenant toute ma présence d'esprit, la conserverai-je jusqu'au dernier moment ?

On fit ce qu'elle désirait. L'abbé vint en effet, reçut ses dernières confidences, lui donna l'Extrême-Onction et alla chercher le saint Viatique.

Mme d'Ambert demanda alors qu'on avertit son mari et sa nièce, ainsi que la bonne Françoise, sa fidèle servante, pour qu'ils assistassent à la pieuse cérémonie.

Elle fit orner de fleurs le petit autel dressé à la hâte dans son appartement et reçut son Dieu avec une grande ferveur.

Tout le reste du jour, quand ses forces le lui permettaient, elle faisait à chacun de sages recommandations, leur adressant de tendres paroles, son affection pour les siens s'étant encore exaltée dans ce moment suprême, comme ces lampes qui, venant à manquer d'huile, jettent avant de s'éteindre tout à fait de vives et dernières lueurs.

Le soir même, elle engagea son mari et sa nièce à aller prendre du repos et parut s'endormir elle-même d'un sommeil si paisible que Clémentine et Françoise, restées seules auprès d'elle et accablées d'ailleurs par les fatigues et les émotions de la journée, s'assoupirent aussi sur leur siège, et quand elles se réveillèrent l'une et l'autre, au moment où l'aube naissante faisait pâlir les étoiles, elles reconnurent en frémissant que leur chère malade était passée de vie à trépas sans qu'elles s'en fussent aperçues, tant sa mort avait été douce.

Après des efforts impuissants pour ranimer la pieuse chrétienne, dont l'âme pure venait de s'élever vers le ciel, Mme d'Aurémont, toute en larmes, et Françoise, au désespoir, comprirent qu'il fallait faire prévenir le docteur et annoncer aux parents la triste vérité.

Quelque ménagement qu'elles employassent, ce fut un affreux réveil pour le conseiller et surtout pour sa nièce. A force d'avoir vu Clotilde, très malade souvent, se relever au bout de quelques jours, ils espéraient qu'il en

serait encore de même cette fois, et, malgré son dépérissement visible, ils ne s'attendaient pas encore à sa mort. M. d'Ambert en demeura comme atterré, il n'avait pas toujours été pour elle aimable et prévenant, mais il l'aimait à sa manière, il l'estimait surtout, rendant justice à sa vertu, à la générosité de son âme; à la douceur de son caractère; quand à Thérèse, elle eut une attaque de nerfs si complète et si terrible que l'on craignit pour sa vie, et ce ne fut qu'à force de soins et de tendresse que Mme d'Aurémont parvint à la calmer.

Le conseiller se montra dans cette occasion plein de sollicitude pour sa nièce, il s'occupa aussi très convenablement des funérailles de la défunte, dont le corps, enfermé dans un double cercueil, fut transporté à Aix dans le tombeau de famille.

— Ma chère enfant, dit Clémentine à la jeune fille, au moment où toute en larmes elle lui faisait ses adieux, n'oubliez point que mon affection vous est acquise, et que, si jamais vous aviez besoin de moi en quoi que ce soit, je serais très heureuse de pouvoir vous être utile.

— Je vous connais trop pour en douter, lui répondit Thérèse, en l'embrassant encore une fois, et j'aurais recours à vous au besoin.

(A suivre).

C^{me} DU THEIL DE LA ROCHÈRE

BOUQUET D'ÉTOILES

Toutes les fleurs de la prairie
Le soir s'essaient dans les cieux,
Et les Anges harmonieux
En font un bouquet pour Marie.

Bouquet beau comme une féerie :
Parmi des lis d'or radieux
Les Etoiles ouvrent leurs yeux
Pâles de pervenche fleurie.

Et la Vierge divinement
Sourit; car Jésus dans ses langes
Fourrage la moisson des Anges,

Et se penche, gauche et charmant,
Pour voir, aux profondeurs troublantes,
Tomber les étoiles filantes.

LÉON MORRIS.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Mai 1890.

Nous l'avons vu. Petit, maigre, brun, bref, mais gracieux dans ses réponses, M. Carnot ne nous a pas paru du tout aussi raide qu'on nous l'avait dépeint. La voix était faible, mais le geste était aimable et la parole courtoise. Il y avait de l'abandon dans les poignées de main.

D'ailleurs, le Président a passé parmi nous, sinon avec la promptitude d'un météore, du moins au grand galop de son attelage.

Encore même notre Fontaine a-t-elle été privée de cette passagère apparition. Les fleurs des balcons en ont séché de dépit et les oriflammes du mont d'Haussez en ont gémé mélancoliquement, à la grande satisfaction des pins, qui subissaient, bien malgré eux, ce feuillage tricolore.

On dit, nous n'y étions pas, que le spectacle des arènes était réellement fort beau. La majesté du monument, l'éclat du soleil, l'affluence des visiteurs, l'ensemble avec lequel les pigeons voyageurs se sont élevés dans les airs, le brillant costume des toréadors, les vivats sonores retentissant sur tous les gradins, tout cela a surpris et charmé M. le Président.

Il est probable qu'il a considéré, d'un œil compatissant à notre misère, le long de nos boulevards, ces bigues plus que modestes, surmontées d'un maigre drapelet, et reliées entre elles par des guirlandes de buis. Elles étaient bien touchantes ces guirlandes, avec leur teinte pâle tirant sur le jaune. Peut-être les avait-on mises là pour rappeler

opportunément au triomphateur du jour que la gloire humaine est éphémère et pareille à l'herbe des champs qui se fane du matin au soir.

Un seul arc de triomphe contrastait fort heureusement avec cette décoration si hautement morale dans sa simplicité. Messieurs de la garnison avaient dressé cet arc, en face des casernes, en l'honneur du petit-fils du vainqueur de Watignies. Les trophées d'armes étaient disposés très ingénieusement. Les panoplies figuraient des girandoles, ou se balançaient en façon de lustre. L'acier poli luisait, étincelait et lançait des reflets pareils à ceux du cristal. Cela méritait d'être vu.

Et puis on a tiré le canon. M. Carnot a disparu dans le nuage de poussière, soulevé par son escorte, et tout a été fini.

Nous ne dirons rien des illuminations ni du feu d'artifice. Aussi bien c'est triste chose que les décors d'une scène quand la pièce est terminée et que les personnages se sont dérobés. Ici même à Nîmes, c'était un spectacle assez piteux que celui de ces feuillages piétinés par les gamins, de ces étoffes défrachies qui s'agitaient convulsivement et paraissaient dire à tout passant: « Enlevez-moi ; je n'ai plus rien à faire par ici. »

Au bout de trois jours, leurs plaintes ont été exaucées. Il était temps, car quelques-unes déjà s'étaient abattues sur le sol et avaient glissé dans le ruisseau. Les voilà qui reposent maintenant en attendant un autre voyage présidentiel.

Et cependant, notre bonne ville de Nîmes a repris son existence tranquille sur laquelle se lève notre soleil d'été. On commence déjà à se tourner vers les montagnes d'où vient la fraîcheur. On se préoccupe du choix de la station thermale. Auvergne, Pyrénées, Forez ou Vosges ou les bords de l'Océan, ou les rives de la Méditerranée, en quel site agréable, ou rafraîchissant, ou salubre ira-t-on

planter sa tente pendant quelques semaines ? C'est la grave question. Seuls, les malheureux candidats aux écoles ou aux baccalauréats se penchent sur leurs livres, ou leurs manuels avec un redoublement d'ardeur. C'est la fièvre féconde, mais baignée des sueurs, de la lutte pour la vie.

La vie a ses luttes, mais aussi ses agréments. Il a été fort agréable, par exemple, pour un lettré, d'assister à la séance publique de l'Académie de Nîmes. On y a entendu une très intéressante étude de M. le pasteur Dardier, sur un de nos compatriotes du siècle dernier, Court de Gébelin, l'auteur du *Monde primitif*. Comment de nobles esprits, séparés par les croyances, s'entendent sur le terrain des lettres et des sciences, quelles étaient les mœurs littéraires de l'époque, quels furent, il y a cent ans, les débuts de la médecine hypnotique, tout cela a été raconté simplement, sobrement et non sans charme. Puis il y a eu un compte-rendu des travaux de l'Académie, aussi consciencieux que spirituel, puis un très littéraire et délicat rapport de M. Maurin sur le concours de poésie, puis des vers tels que sait les produire la verve riche et facile de M. Ducros, puis la fable patoise de M. Bigot, toujours aussi aimable, aussi populaire, aussi vraie. N'avais-je pas raison de dire que cette séance avait eu des attrails peu ordinaires ?

Puisqu'il s'agit d'Académie, empressons-nous de féliciter ici un des publicistes nîmois, qui nous ont fait et nous font le plus d'honneur, M. Béchard, du prix que vient de lui décerner l'Institut de France ; la récompense est appréciable, mais l'œuvre le méritait bien.

Il n'y a pas, d'ailleurs, que les livres couronnés, qui soient dignes d'éloges. En voici un qui vient de paraître, et qui, malgré la gravité du sujet, aura des lecteurs par centaines. Je veux parler de la vie de M. le chanoine Serre, fondateur de l'Œuvre du Suffrage, par M. l'abbé

Chapot. Rien de plus sain, de plus édifiant pour la piété que ce récit fidèle d'une vie sacerdotale, entièrement consacrée à ce culte éminemment chrétien, le culte des morts. L'homme fait connaître l'Œuvre, et l'Œuvre fait connaître l'homme, c'est ce que le biographe a excellemment compris. Il n'a pas séparé l'un de l'autre. Il n'y avait pas de meilleur moyen, de rendre hommage à la mémoire du fondateur du Suffrage, aussi bien qu'à l'importance et aux résultats de sa pieuse entreprise.

M. Serre était le pèlerin assidu du cimetière. Il est d'autres pèlerinages que recherche encore la piété des fidèles. Rochefort, Prime-Combe, ces sanctuaires vénérés, ont eu de grandes fêtes. On a célébré la béatification des saints religieux Chanel et Perboyre, martyrs de la foi. Des panégyriques éloquents ont été prononcés; on a couvert de fleurs les reliques des saints, on les a embaumées d'encens et de prières. Combien de tels spectacles sont faits pour encourager les grandes vocations!

Maintenant l'attention des fidèles se tourne vers Lourdes. Voici l'époque où des groupes nombreux affluent aux pieds de la Vierge des Pyrénées. Nîmes sera représentée dans cette foule qui va remercier Marie et implorer ses faveurs. Déjà les pèlerins se font inscrire vaillants et empressés. Encore quelques semaines, ils iront saluer les grottes de Massabielle. Nul n'en reviendra sans se sentir meilleur et grandement consolé.

Que si vous désirez un moyen peu coûteux, mais cependant efficace, de posséder, dans votre chambre même, le sanctuaire de Lourdes, le voici : Vous connaissez ces jolies images de construction, de simples feuilles de carton, avec lesquelles on reproduit, pour le plaisir de l'œil, les monuments les plus imposants, comme les édifices les plus gracieux. Eh bien! il ne tient qu'à vous de reconstruire, détails par détails, le sanctuaire des Pyrénées. Vous serez architecte, ingénieur, maçon, paysagiste, déco-

rateur, et cela sans peine et sans apprentissage ; découpez, rapprochez, assujettissez les unes aux autres, redressez toutes ces parties d'un vaste ensemble que le dessinateur, avec un art, une patience et une exactitude de proportions vraiment admirables, a soigneusement numérotées sur chaque feuille. Aucune indication ne vous fera défaut, et quand vous les aurez toutes suivies, regardez, vous avez Lourdes devant vous : Voilà les montagnes, voilà le Gave, voilà la Basilique, voilà Notre-Dame du Rosaire, voilà la procession qui se déroule, voilà la piscine, voilà la grotte, le sanctuaire est chez vous. Vous le voyez, vous le visitez à toute heure ; sa vue renouvelle toutes vos espérances et rafraîchit vos souvenirs. Ceci est un petit chef-d'œuvre d'art et de foi chrétienne ; maint prélat l'a béni ; maintes semaines religieuses l'ont recommandé. Pourquoi ne le ferais-je pas à la suite de si graves autorités, d'autant plus qu'elle vient, cette œuvre, de notre bonne Lorraine, et que les éditeurs (1), gens profondément chrétiens, sont d'une race qui m'est chère.

Et maintenant, la politique, me direz-vous. — Quoi ! la politique ? Vous savez bien que la *Revue*... — Mais encore ! — Eh bien ! M. Vatin, est parti. M. Le Mailler est arrivé !

FIDELIS.

Marseille, Mai 1890.

C'est du cher rivage natal, où je suis venu reprendre mes quartiers d'été, que je vous envoie cette fois ma chronique. Elle sera courte d'ailleurs, un peu faute de matière et aussi faute de loisir à la dernière heure. Je me bornerai presque à la bibliographie locale.

*. En première ligne, laissez moi vous signaler l'œuvre d'un *Jeune Naufrage d'Amour*, par Elzéar Rougier.

(1) E. Ferry, Editeur-Fabricant d'Imagerie, 4, rue des Ponts, Nancy.

J'achève la lecture de ce roman de mœurs. J'en suis encore tout remué. Sans doute, la lecture n'en saurait être conseillée ni même permise aux jeunes filles et à d'autres. Il y a là trop de détails pris, hélas ! sur le fait, mais de nature à produire l'effet précisément contraire au but que s'est proposé notre jeune ami. Cette réserve faite, plus rien ne m'empêche de dire que ce livre dénote un talent hors ligne et que M. Rougier vient de conquérir une place très distinguée dans cette montée du Midi qui s'impose, depuis Méry et Daudet, au Nord jaloux de notre vie et de notre ciel. Le sens religieux, presque mystique, qui transpire à travers ces pages merveilleusement écrites, me permet de demander à notre jeune littérateur de songer davantage, une autre fois, aux cœurs plus jeunes encore qu'il a le talent d'attirer et de charmer. Mais, que de belles et touchantes choses dans ce drame intime ! Il y a une scène au cimetière de Marseille qui n'a d'équivalente que les meilleures d'Ossian et des poètes du Nord. Toutes nos sympathies s'en vont vers cette aurore, que suivra à bref délai, un splendide Midi. Pas n'est besoin d'être prophète pour le prédire.

*. Je suis à même de vous affirmer la très prochaine publication des documents importants relatifs à la vie, et à l'action diplomatique du cardinal Maury, découverts par l'un de vos meilleurs amis de Marseille au château de Beauregard (Vaucluse). La publication comprendra deux beaux volumes in-8° et sera intitulée : *Correspondance diplomatique et mémoires inédits du cardinal Maury (1792-1817)*. Paraîtra en novembre ou décembre. La *Revue du Midi* aura la primeur d'un ou deux chapitres.

*. Grand émoi dans le camp religieux. Un Père de la Compagnie de Jésus, qui ne signe pas mais qui est le Père G., vient de publier sur LE PÈRE PIETRASANTA, une *Rectification historique*, qui vise certaine VIE DE SAINT

JOSEPH CALASANZ, que j'ai autrefois annoncée à nos chers lecteurs. Il paraît que tout n'est pas encore dit sur cette discussion, mais on espère qu'elle n'entrera point dans le domaine de l'article-journal et restera sous le couvert de la polémique-brochure, moins retentissante et plus sérieuse. Du reste, parfaite courtoisie de part et d'autre dans les procédés.

*. Le jeune et intelligent curé de Montredon (près Marseille), M. l'abbé Verne, prépare un bon travail sur le *Martyre de sainte Eusébie et de ses compagnes* DESNARRADOS. Les fragments parus dans la *Revue de Marseille* sont pleins d'intérêts. Là encore cependant, il faut s'attendre à un peu de polémique.

E. A. C.

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.

DISCOURS DE RÉCEPTION

A

L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE MARSEILLE

PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 15 JUIN 1890

MESSIEURS,

Savoir attendre doit être la première règle d'une ambition bien entendue. Je crois avoir démêlé, dans les témoignages d'extrême bienveillance par lesquels vous avez fait taire mes dernières hésitations à briguer vos suffrages, que vous m'avez su gré de m'être fidèlement conformé à cette sage et prudente maxime.

Mon ambition d'appartenir à votre compagnie remonte à plus d'un tiers de siècle. Elle naquit le 22 avril 1852. Ce jour-là, vous admettiez l'aimable et disert abbé Bayle qui, de tous les maîtres vénérés de l'ancien collège catholique de Marseille que je salue dans leur tombe, est resté l'un des deux professeurs à qui ma reconnaissance attribue le très modeste mérite littéraire, dont vous me récompensez aujourd'hui. Permettez-moi de laisser remonter ces souvenirs de mon cœur à mes lèvres, au moment où vous appelez l'élève à s'asseoir là où s'asseyait le maître ravi à son affection par une mort prématurée, là où le bon et savant chanoine Gras attire mon regard

ému et me donne par sa présence le plus précieux des encouragements.

La séance fut noble et touchante. Le discours de l'abbé Bayle s'avancait au milieu des applaudissements et des larmes. L'évêque, Mgr de Mazenod, assis à côté du baron de Flotte qui présidait, applaudissait le premier, son beau visage visiblement illuminé d'une intime joie et d'un rayon de cette gloire qui du fils s'en allait au père. Et nous, les élèves du récipiendaire, nous étions transportés et ravis. Jamais notre maître ne nous était apparu plus éloquent ni plus digne de notre enthousiaste admiration.

C'est ce jour-là que naquit le premier germe d'une ambition que, dix ans après, devait développer un autre évêque de Marseille, venu le 20 mars 1862 vous demander de le faire héritier du fauteuil de Belsunce, son immortel prédécesseur. J'accompagnai Mgr Cruice à cette séance. Le bienveillant prélat, qui m'avait chargé d'écrire au jour le jour les annales de son diocèse, avait voulu réserver à ma plume l'honneur d'écrire la chronique de sa réception. Au sortir de cette fête de l'esprit et du cœur, le docte et paternel évêque — je m'en souviens comme d'hier — me dit ces paroles que j'entends encore retentir à mes oreilles avec leur timbre d'or si pénétrant : — Un jour, mon ami, j'espère vous introduire là sous mes auspices ! Il y a bientôt trente ans de cela. Vous voyez, Messieurs, que mon ambition a été patiente. J'avais, hélas ! de trop bonnes raisons pour éviter de me montrer téméraire ou pressé.

Marseille est remplie d'esprits distingués. La montée du Midi depuis cent ans l'a fait connaître au Nord, sans conteste possible, aux plus chagrins jaloux de notre vie et de notre ciel.

Or, entre cette foule de littérateurs, de savants et d'artistes, qui honorent la Provence et Marseille, vous êtes

une élite, et votre compagnie, ressuscitant les traditions aimables et spirituelles des meilleurs salons d'autrefois, inspire le respect et la crainte aux plus ambitieux.

J'ai parlé de salons. Quand vous avez admis mon prédécesseur à prendre place dans le vôtre, il avait déjà charmé les salons marseillais, où sa courtoisie de bon goût, son entrain, sa verve spirituelle vous l'avaient tout naturellement indiqué comme devant vous apporter cette fleur d'urbanité exquise et ce parfum de politesse qu'exige la bonne compagnie. — C'est le nom et le titre que vous revendiquez à juste droit.

M. Ferdinand Meynier, né à Marseille presque avec le siècle, avait de qui tenir quand il vint frapper à votre porte. Son père était des vôtres depuis 1814, cinq ans seulement après la naissance du fils qui devait hériter de son titre d'académicien de Marseille, et se recommander de ce souvenir, le jour qu'il vint occuper ce fauteuil. La recommandation était superflue, ainsi que le fit observer votre président.

— Sans doute, lui répondit M. Bory, l'Académie est heureuse d'avoir rencontré dans votre élection, une occasion favorable de rendre un nouvel hommage à la mémoire d'un collègue qui lui fut cher. Sans doute aussi, c'est pour elle une bonne fortune que d'avoir à constater dans cette élection, que l'amour des Lettres et des Beaux-Arts peut être héréditaire et en quelque sorte inné et de race dans certaines familles. Mais, Monsieur, votre modestie excessive a pu seule vous porter à mettre en doute la valeur des titres qui vous recommandaient au choix de l'Académie. Les ouvrages que vous avez trouvé le temps de composer et de produire au milieu de l'ardeur tumultueuse des affaires et des luttes quotidiennes du barreau, constituent un bagage littéraire et artistique suffisamment sérieux pour qu'un de nos collègues ait pu dire, à bon droit, dans son rapport sur votre

candidature, que vous possédiez deux clés pour vous faire ouvrir les portes de l'Académie : une clé pour la classe des Lettres et une clé pour la classe des Beaux-Arts.

C'est, en effet, par la classe des Beaux-Arts que M. Meynier entra à l'Académie. Son livre de l'*Atelier des Ponchettes*, et mieux encore, son étude élégante sur *les Nouveaux Musées de Marseille*, le désignaient assez naturellement pour cette classe. Mais, ses goûts et ses aptitudes l'appelaient à la section des Lettres où il ne tarda pas à vous demander de le faire passer.

Avocat distingué, bâtonnier de son ordre, intendant sanitaire à l'époque de la suppression de cette ancienne institution, M. Meynier qui avait, à un haut degré, le sentiment du goût et le respect des convenances, semblait craindre ce qu'il appelait « le préjugé assez répandu, » qui interdit aux « hommes de sa profession, de consacrer leurs loisirs à des occupations considérées comme frivoles. »

Il dissimula cette aimable frivolité à l'abri d'un pseudonyme. C'est, en effet, Pierre Boudeville qui était le Scribe marseillais au lever du rideau, entre deux paravents, dans les soirées de famille. Mais, quand le rideau tombait, le salon charmé ne se contraignait plus pour applaudir l'avocat Meynier, le spirituel auteur du *Barreau barbu*, de l'*Opodeldoch* et de tant d'autres comédies ou proverbes qui, sans arriver à « la centième, » visée, dit-on, par tout bon dramaturge, ont égayé et diverti notre société marseillaise, sans froisser jamais des délicatesses moins respectées par d'autres plus récents. M. Meynier dépensait là beaucoup d'esprit. Il trouvait souvent le mot qui reste, le trait qui porte, la situation qu'on tourne en proverbe, comme ce jour où il introduisit sur la scène l'anglais Jingleford, lequel, en Suisse, pleurait feue Milady tout le long de la matinée, mais jamais l'après-

midi, parce que, le soir, il était philosophe. Le développement de cette preuve de tempérament philosophique est d'un assez bon comique. Régnard — non, j'aime mieux me répéter, — Scribe n'eut pas mieux trouvé (1).

Comme M. Meynier, le vieil académicien, dont j'ai le dessein d'évoquer aujourd'hui le souvenir fort oublié, même de ses compatriotes qu'il a cependant tant aimés, s'efforça d'adoucir la lutte pour la vie et d'atténuer les âpretés du terrain brûlant des opinions, en recherchant ce qui rapproche les cœurs de préférence à ce qui divise les esprits. C'est pourquoi, je le rappelle volontiers à sa gloire, M. Meynier, qui devait rester si noblement fidèle aux plus ardentes convictions de son âme, vous avait demandé de l'admettre dans le sein de votre compagnie, où il aurait, pensait-il à bon droit, constamment sous les yeux l'exemple et le modèle de cette vertu sociale, qui attirait à vous de bonne heure le publiciste philosophe dont je veux parler. La transition de M. Meynier à mon héros est indiquée par d'autres points de ressemblance entre ces deux académiciens. La suite de ce discours m'amènera à les noter au passage, et je n'y manquerai point.

Au siècle de l'Encyclopédie, à Paris entre Christophe de Beaumont et Voltaire, à Marseille entre Belsunce et l'Oratoire, Louis-François-Claude Marin avait cru que la politesse des mœurs pouvait permettre aux plus divergents de se rencontrer et de se regarder sans colère, au besoin de s'aborder avec un sourire, à peu près, di-

(1) Voici la bibliographie de M. Meynier, telle que je la trouve dans son Bulletin bio-bibliographique : 1° *le Barreau barbu* (s. n. d'a.) ; 2° *une Lionne marseillaise*, par Pierre Boudeville, proverbe ; 3° *l'Atelier des Ponchettes*, par le même, nouvelle ; 4° *La Jeunesse de Mme Simian*, par le même, feuilleton ; 5° *Une matinée à Hyères*, même nom, proverbe ; 6° *Pygmalion*, comédie en quatre actes, même nom ; 7° Divers proverbes et comédies ; 8° *Théâtre Boudeville*, 2 vol. par Fernand Meynier ; 9° *Poésies*, par le-même.

sait-il, comme il se représentait le Christ abordant les publicains et s'asseyant à leur table.

Pour expliquer le choix de la comparaison, j'ai hâte de vous rappeler, Messieurs, que, né à la Ciotat, le 6 juin 1721, Louis Marin y fut élevé par cet abbé Fabre, de qui Belsunce écrivait que c'était « le premier curé du royaume, » et y prit au service de l'autel et des orgues tant ridiculisés depuis par un pamphlétaire de génie, le goût des réminiscences bibliques qui bercèrent son adolescence. Il avait vingt ans, quand son curé, heureux de rentrer en possession du cher disciple qui revenait de captivité chez les barbaresques, l'amena à Marseille, et, dans l'église de Saint-Ferréol aujourd'hui disparue, le présenta au grand évêque Belsunce pour le faire agréger au clergé marseillais par la tonsure.

Le petit collet seyait, paraît-il, à ravir au jeune clerc, dont la nature impressionnable, affectueuse, légère et mobile, ne laissait pas que d'inquiéter son mentor. Le curé Fabre eut bien voulu pour cela le retenir à la Ciotat où, quoiqu'en ait dit le satirique, le petit Marin ne passait point tout son temps à jouer pour de petits gages, sur un petit orgue, dans une petite église. L'église est vaste, l'orgue puissant et les gages sont doublés par la générosité du bienfaiteur dont le cœur était grand, comme on le vit au jour où, désespérant, de pouvoir le garder auprès de lui, à défaut d'un père tyrannisé par la marâtre du petit abbé, le curé paya les frais du voyage à Paris, où Marin, comme Maury, s'en allait chercher sa fortune.

Il l'y poursuivit à travers ce qu'il appelle ses « années d'amertume, » tandis que ses parents, mécontents de lui voir quitter un état dont il avoue « n'avoir point les vertus, » lui refusaient tout secours. Il essaya des lettres pour vivre, et lança une première brochure. Œuvre de jeunesse — il avait vingt-quatre ans — cette entrée en lice se ressent du pédantisme de l'époque et de la pro-

fession. La brochure in-4°, — un format plus académique que populaire, — porte un titre bien solennel : *Dissertation sur la Fable* ! Elle eut, d'ailleurs, tout le succès qu'elle méritait : personne, en dehors du salon complaisant des Rosen, n'en souffla mot.

Pour le consoler de la mésaventure du début, la comtesse de Rosen, chez qui Marin venait d'entrer en qualité de précepteur du fils unique de cette noble maison qui devait être la tige de la maison actuelle des Broglie, accepta du littérateur malheureux et maladroit quelques madrigaux, où il chante, en vers mieux intentionnés que réussis, sa vive reconnaissance. Il dut à la généreuse femme des protecteurs et des amis. Il lui dut surtout cette éducation que donne ou complète le salon d'une femme d'esprit. Il a raconté la chose, ou mieux il l'a peinte, dans un livre que louèrent largement les Mémoires de Trévoux, ordinairement plus sévères. C'était intitulé *l'Homme aimable*, et, vrai, quand, au sortir de la lecture de ce livre, on revoit le gracieux pastel de Claude Vigée, où Marin montre son visage si agréablement épanoui, visiblement heureux de son sort et satisfait de ses semblables, l'envie vous prend d'inscrire au bas du tableau, qui fait le plus bel ornement du cabinet où M. le maire de la Ciotat reçoit ses administrés (1) le titre du premier des livres de Marin qui parvint à forcer l'attention distraite du public de 1750.

Au sortir du préceptorat, « l'homme aimable » avait trouvé sa voie. A défaut de fortune, le jeune provençal, bien tourné du reste, sortait de chez les Rosen, suffisamment nippé pour se présenter avec avantage chez les protecteurs et les amis. Un certain habit vert-glaucue,

(1) Cet admirable pastel, très apprécié des connaisseurs, fut demandé à Marin par délibération du Conseil municipal de La Ciotat, en date du 1^{er} novembre 1803. Il a récemment été restauré avec beaucoup de soin et de talent par M. Chouet, percepteur du canton.

immortalisé par le pinceau de Mme Vigée-Lebrun, est resté célèbre : il vaudrait, d'ailleurs, paraît-il, à lui seul l'admiration des connaisseurs, tant l'artiste s'est complu à fixer, au moyen d'une frêle poussière, le velouté et le chatoyant de l'étoffe dont le personnage ne semble du reste pas peu fier. Mais surtout, la douairière de Rosen lui avait appris que la lutte pour la vie demande beaucoup plus de savoir-faire que de savoir. Marin profita largement de la leçon.

Il avait composé, dans ses loisirs de pédagogue, un gros livre, bourré de citations, tel, pensait-il, qu'il fallait alors les écrire pour se faire un renom de savant. Par malheur, le livre était un peu lourd. Il lui fallait un passeport et un porteur. Marin crut avoir trouvé l'un et l'autre en la personne d'un très haut et très puissant personnage, Mgr le comte de Saint-Florentin, ministre d'État, garde des Sceaux, chancelier, etc. Bravement, il dédia au grand seigneur, son gros livre. La dédicace fut acceptée, — les Rosen n'y nuisirent point — et voilà l'auteur de *l'Histoire* peu récréative de *Saladin* récompensé de cette audace que la fortune, dit-on, aime à encourager chez les jeunes. C'est alors, Messieurs, que Marin, se permettant toutes les ambitions, tourna vers vous ses premiers regards. Il ne lui déplaisait point de faire savoir à ses compatriotes que le petit prestelet, parti sans sol ni maille du pays natal, devenu avocat au Parlement de Paris et auteur d'un gros livre dont la traduction allemande allait paraître (1) et déjà suffisamment vendu pour que l'auteur songeât à la joie de se voir réimprimé en édition vraiment nouvelle, avait à Marseille assez de crédit pour aspirer à devenir votre associé.

(1) *L'Histoire de Saladin* a été imprimée deux fois en 1758 et en 1763 et traduite en allemand en 1761.

Sa meilleure recommandation auprès de vous lui vint d'un compatriote fort goûté à Marseille, où une pointe d'opposition à l'administration épiscopale d'alors ne contribuait pas peu à augmenter son influence. Ce protecteur très-puissant avait pris en grande amitié le jeune Marin, qui le consultait sur les antiquités du rivage natal, où l'un et l'autre, celui-ci à La Ciotat, celui-là à Cassis qui disputait à Aubagne l'honneur de le compter parmi ses ayants-droit de cité, aimaient à revenir souvent par la pensée et par leurs travaux archéologiques.

C'est de cet introducteur obligeant et dévoué que Marin avait dit, dans la préface de son livre, que « ses conseils, son goût, son érudition, ne lui étaient pas moins utiles que son amitié lui était précieuse. »

L'abbé Barthélemy — vous l'avez reconnu à ce trait — parla de l'histoire de Saladin à M. de Sinéty, à M. de Robineau, à M. de la Visclède, à M. Guys, au marquis des Pennes. Tous firent le meilleur accueil à la recommandation. On examina les titres, et, le 4 janvier 1759, un ciotaden ami mandait à l'avocat impatient de connaître son sort.

— Tous vos compatriotes ont été heureux d'apprendre ce matin, à l'arrivée de l'ordinaire que l'Académie des Belles-Lettres de Marseille nous avait élu hier son associé à l'unanimité des voix (1).

Ainsi, Messieurs, la première révélation de la petite gloire de leur jeune compatriote vint à mes concitoyens de votre suffrage. Le bruit se répandit aussitôt que

(1) Procès-verbal de cette élection : « *Assemblée extraordinaire*] du 3 janvier 1759. — Membres présents :

« MM. de Sinéty, directeur ; Dulard, Raymond, Seren, de Robineau, « de la Visclède, secrétaire perpétuel ; Aillaud, Guys, des Pennes, « de Forbin, Artaud. On a procédé à l'élection d'un associé par la voie ordi-
« naire du scrutin, et les voix se sont réunies en faveur de M. Marin,
« avocat au Parlement de Paris, auteur de l'*Histoire de Saladin*. »

M. Marin pouvait tout ce qu'il voulait. Le coche de Provence se mit dès lors à voiturier des ciotadens venus de loin pour frapper à la porte de l'obligeant protecteur du pays. La rue des Quatre-Vents et plus tard la rue Mazarine assistaient de temps en temps à l'arrivage un peu bruyant des compatriotes de M. Marin, à qui les deux courriers hebdomadaires de La Ciotat à Paris ne manquaient pas non plus d'apporter de nombreuses suppliques.

— Vous êtes pour nous tous une véritable incarnation de la Providence toujours secourable aux malheureux, lui écrivait-on un jour. Tous ici louent cette effusion de bonté qui vous est naturelle, dont votre patrie se ressent depuis que la faveur a couronné votre mérite, jusqu'à vous appeler son principal bienfaiteur, comme de raison.

— Enfin, Monsieur, lui mande-t-on une autre fois, j'ose le dire, il n'y a personne de nous à qui vous n'ayez rendu ou voulu rendre service.

Le jeune protégé de M. de Saint-Florentin jouissait, en effet, d'un grand crédit. Il le devait à la faveur de son illustre patron, à son titre de censeur royal et aussi à la dextérité obligeante avec laquelle il s'efforçait de concilier les devoirs de sa charge difficile avec les exigences de ce qu'on a justement appelé « la complicité de l'art dramatique et de la philosophie. » Il s'y appliquait de son mieux, lisant avec soin les textes qu'il était chargé de censurer, pour ne pas apposer sa signature au bas d'un *imprimatur* épique comme celui de Crébillon à la traduction française du Coran :

— J'ai lu par ordre de Mgr le chancelier, l'ouvrage intitulé *Coran* par le sieur Mahomet et n'y ai rien trouvé de contraire à la religion et aux bonnes mœurs.

Ce n'est pas que le métier fut aisé et M. de Fontanelle — lequel, observe méchamment le baron Grimm, diffé-

rait de M. de Fontenelle par plus d'une voyelle — se chargea un jour de le faire sentir rudement au censeur qui s'était cru obligé de déférer à l'archevêque de Beaumont la tragédie des *Vestales*. Mais Voltaire, intéressé à ménager le puissant policier littéraire des théâtres, se chargeait volontiers, de concert avec l'archevêché et la Sorbonne, de soutenir et défendre Marin, tant et si bien que, en octobre 1771, la *Gazette de France* publiait en belle place, l'entrefilet suivant :

— Le roi a chargé le sieur Marin, censeur royal et de la police, de la direction et de la composition de la *Gazette de France*. C'est à lui qu'on s'adressera désormais pour les articles qu'on voudra y faire insérer.

La tradition, à La Ciotat, rapporte que, lorsque le numéro de la *Gazette* annonça cette nouvelle faveur du pouvoir, les compatriotes du gazetier y virent moins la preuve de la confiance royale que le périlleux honneur de parler chaque jour au public frondeur qui, en s'abonnant au journal, croit acheter en même temps, le droit de berner systématiquement le journaliste.

C'était déjà la coutume en 1771, et vous savez si elle a fait place à un autre mode de reconnaître cette atroce tension d'esprit que suppose le monotone et tyrannique métier, qui ramène chaque jour le malheureux condamné — l'un d'eux disait galérien — à son bureau de rédaction, contraint d'avoir de l'esprit chaque jour, à heure fixe, et de chercher à plaire à qui ne dépliera jamais son journal, sans se promettre de chercher noise au malheureux rédacteur. Mon prédécesseur à ce fauteuil en usait, lui, beaucoup plus à l'aise, choisissant ses heures et les choisissant si bien que sa collaboration dévouée à notre vieille *Gazette du Midi* n'a laissé aux abonnés fidèles de la vaillante feuille marseillaise que de charmants souvenirs. Que ne m'est-il permis de passer du journaliste défunt au journaliste vivant ! Comme volontiers je saluerais ici avec

vous tous cet autre confrère qui a su faire du journalisme, et quotidien celui-là ! un art varié et disert qui désarme la critique et rallie les suffrages au talent du rédacteur. Mais passons vite, il ne faut pas que le récipiendaire soit soupçonné de trahir l'élan d'une reconnaissance personnelle, qui en gêne l'effusion publique.

Marin, censeur de livres et de théâtre, avait pu, moyennant quelques horions, contenter à peu près tout le monde. Marin, gazetier, mécontenta la Cour, la Ville, l'Église, le Parlement et l'Encyclopédie.

Bachaumont, Grimm, d'Alembert, Voltaire même qui l'avait d'abord voulu voir devenir son confrère à l'Académie Française, ils s'y mirent tous, hélas ! et, lorsque partit le célèbre coup de feu qui devait l'achever, le pauvre journaliste était déjà plus qu'à moitié mort.

Quel jour, Messieurs, dans l'existence de mon malheureux compatriote, que celui où Beaumarchais, oublieux de l'indulgence du censeur pour le *Barbier de Séville*, le prenant à partie, à peu près comme le félin de la souris sa victime à demi-morte, acheva l'exécution.

« Ah ! monsieur Marin, que vous êtes loin aujourd'hui de cet heureux temps où, la tête rase et nue, en long habit de lin, symbole de votre innocence, vous en chantiez toute La Ciotat (1) par la gentillesse de vos fredons sur l'orgue, ou la claire mélodie de vos chants au lutrin ! Si quelque prophète arabe, abordant sur la côte, et vous voyant un si joli enfant... de cœur, vous eût dit :

— « Petit abbé, prenez bien garde à vous, mon ami ; ayez toujours la crainte de Dieu devant les yeux, mon enfant, sinon vous deviendrez un jour...

(1) La Ciotat, petite ville de Provence, où le petit Marin fredonnait, pour de petits gages, sur un petit orgue, dans une petite paroisse (Note de Beaumarchais).

« Tout ce que vous êtes devenu enfin ; ne vous
 « seriez-vous pas écrié, dans votre tunique de lin, comme
 « un autre Joas :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
 Détournez loin de moi sa malédiction,
 Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie :
 Faites que Marin meure avant qu'il vous oublie !

« Il a bien changé, le Marin ! et voyez comme le mal
 « gagne et se propage, quand on néglige de l'arrêter
 « dans son principe ! le Marin, qui, d'abord, pour toute
 « volupté,

..... quelquefois à l'autel,
 Présentait au vicaire ou l'offrande ou le sel,

« quitte la jaquette et les galoches, ne fait qu'un saut de
 « l'orgue au préceptorat, à la censure, au secrétariat,
 « enfin à la *Gazette*, et voilà mon Marin, les bras retrous-
 « sés jusqu'au coude, et pêchant le mal en eau trouble.
 « Il en dit hautement tant qu'il veut ; il en fait sourdement
 « tant qu'il peut ; il arrête d'un côté les réputations qu'il
 « déchire de l'autre. Censures, gazettes étrangères, nou-
 « velles à la main, à la bouche, à la presse ; journaux,
 « petites feuilles, lettres courantes, fabriquées, suppo-
 « sées, etc., etc., encore quatre pages d'*et cætera*, tout
 « est à son usage. Ecrivain éloquent, censeur habile,
 « gazetier véridique, journalier de pamphlets ; s'il marche,
 « il rampe comme un serpent ; s'il s'élève, il tombe
 « comme un crapaud. Enfin, se traînant, gravissant, et
 « par sauts et par bonds, toujours le ventre à terre, il a
 « tant fait par ses journées, qu'enfin nous avons vu de
 « nos jours le corsaire allant à Versailles, tiré à quatre
 « chevaux sur la route, portant pour armoiries, aux pan-
 « neaux de son carrosse, dans un cartel en forme de
 « buffet d'orgues, une renommée en champ de gueules,
 « les ailes coupées, la tête en bas, râclant de la trompette
 « *marine* ; et pour support, une figure dégoûtée, repré-

« sentant l'Europe : le tout embrassé d'une soutanelle
« doublée de gazettes, et surmontée d'un bonnet carré,
« avec cette légende à la houppe : *Qu'ès aco?* — Marin! »

Messieurs, par un beau jour d'automne, tiède et doux comme le sont sur nos rivages les journées de novembre, un voyageur descendait à pied les versants qui, de Cassis, conduisent à La Ciotat. Il avait dépassé les bois de pins, et, à mesure que le sentier s'élargissait devant ses pas, il ralentissait la marche.

Ces chemins, il les reconnaissait et il lui semblait qu'ils le reconnaissent aussi, et que, sous son pas lent et attristé, le sol natal tressaillait. Entre ces murs gris et bleus qui bordaient les campagnes, ses souvenirs faisaient la haie, stationnaient à tous les détours de la route, saluaient son retour et lui souhaitaient la bienvenue.

Il arriva enfin aux portes de la ville. Tout près du portail de Marseille, sur la place voisine, une vieille servante vint lui ouvrir la maison qu'il revenait habiter. Hélas! la maison est vide : l'enfant qui y avait vécu ses premiers ans avait vieilli et se retrouvait comme une ombre dans la demeure inhabitée.

Une larme monta à ses yeux, mais l'intime consolation de se retrouver à l'abri de ses chers souvenirs domina la tristesse.

« J'ai la consolation de me rendre le témoignage que je
« n'ai jamais oublié ce que je devais à ma patrie. Lorsque
« j'avais le bonheur de rendre de bons offices aux com-
« patriotes qui s'adressaient à moi, je remplissais un
« devoir bien cher à mon cœur, celui de servir les enfants
« d'une mère commune qui me tendait les bras, et vers
« qui je n'ai jamais cessé de soupirer, même dans les
« époques les plus heureuses de ma vie... En quittant la

« capitale, j'ai dû emporter avec moi l'oubli de l'une et
« de l'autre fortune que j'y ai éprouvées, semblable à un
« voyageur qui abandonne à jamais les contrées heu-
« reuses où il s'était arrêté, j'ai jeté mes derniers regards
« sur cette cité superbe, les yeux mouillés de larmes, en
« souvenir de ma prospérité passée..... Mon cœur s'est
« gonflé de joie et d'attendrissement en voyant ce pays
« que j'avais abandonné depuis un si grand nombre d'an-
« nées. Si je n'ai pas eu la consolation d'embrasser les
« auteurs de mes jours morts pendant une si longue
« absence, j'ai eu celle de pleurer sur leur tombeau.....
« J'ai retrouvé des amis de l'enfance qui ne m'avaient
« point oublié, une famille qui n'a point dégénéré des
« vertus de ses pères et des compatriotes honnêtes qui
« m'ont accueilli avec bienveillance (1). »

La Ciotat était siège d'un Tribunal d'Amirauté. — Le lieutenant-général, qui l'occupait au moment où Marin, abandonné, trahi, disgracié, couvert de ridicule, regagnait les horizons calmes du pays natal, se démit presque aussitôt en sa faveur de la charge qui n'était pas d'ailleurs sans importance. Entouré d'un petit état-major, le titulaire cumulait les offices de lieutenant-général civil, de lieutenant-criminel, de conseiller-rapporteur, de commissaire-examineur, enquêteur et gardien des scellés.

Cette petite magistrature locale fort enviée assurait au bienfaiteur de La Ciotat des honneurs et un repos que le nouveau lieutenant-général d'Amirauté goûta pendant quelque temps, d'autant plus heureux que votre compagnie semble s'être complue à lui envoyer souvent de Marseille ces consolations de la Littérature qu'a célébrées Cicéron. Les lettres et les lettrés sont un bien bon refuge pour l'âme meurtrie et désillusionnée. Ils réconcilient avec l'idéal. Vous deviez entreprendre de le rappeler à votre fidèle associé.

(1) *Histoire de La Ciotat*, p. 171.

Dans une collection de comptes trésoraires, où nul n'aurait songé à les rechercher, je découvris, cet automne, sous les toits d'une mansarde d'où un honnête magasinier tire ses papiers de pliage, un certain nombre de lettres adressées par les membres de votre académie à leur confrère ciotaden, durant cette période de sa vie.

L'un d'eux, M. Grosson, y parle d'une récente excursion qu'il a poussée en compagnie d'aimables confrères, jusqu'à La Ciotat, et ses remerciements gardent le parfum de certaine bouillabaisse qui a fait des estomacs bien reconnaissants.

La bastide, où Marin recevait ses confrères les académiciens, semblait choisie à dessein pour le plaisir des yeux et l'apaisement du cœur. C'était un peu au-dessus de l'antique ermitage de Font Sainte, là où le regard se fixe avant tout sur la mer, dont les eaux tranquilles et étincelantes, d'un bleu pur et profond, égaient comme d'un sourire le fond ou plutôt le premier plan du tableau. La Ciotat apparaît ensuite, à droite, mollement couchée sur les bords de l'eau, au pied de l'énorme et bizarre rocher du Bec-de-l'Aigle, qui ferme le golfe des Lèques à l'ouest de si pittoresque façon. Devant soi, un horizon agréable et varié, où l'œil se repose avec délices. Ici, tombent à pic sur les flots des falaises abruptes, aux parois tapissées d'une végétation pauvre et chétive. Là, le rivage s'abaisse et laisse entrer la mer dans des anses gracieusement arrondies. A gauche, les Baumelles et les montagnes des Maures se relèvent par étages et présentent les formes les plus diverses, tantôt délicates et molles, tantôt anguleuses et tailladées.

L'air est d'une telle transparence que chaque plan apparaît avec son relief propre. Les sommets de ces collines découpent le bord du ciel en des lignes d'une admirable pureté, et leurs pentes se prolongent jusqu'au bout de l'horizon, où elles se terminent par de hardis promontoires.

Du cap d'Allon au Bec de l'Aigle, la mer se déploie immense et sans limites. Seule, l'Île Verte semble placée là pour rompre l'accablante monotonie des horizons vastes et uniformes. En partie entourée de collines, en partie ouverte sur la pleine mer, cette rade réunit à la fois la beauté propre des lacs suisses et celle des rivages de l'Océan. Tout y concourt pour former un harmonieux tableau, d'où la grandeur et la force ne sont pas absentes, mais où la grâce et l'élégance dominent.

Grosson, qui ne semble pas avoir beaucoup apprécié le paysage, parle longuement de la visite aux ruines de la cité gréco-romaine, qui avoisine la bastide. Un M. Guion, propriétaire de l'emplacement où dorment les ruines ensevelies sous les embruns, dirigeait l'excursion ; Marin y fit preuve d'une sagacité telle que les malins de la bande souriaient, en rappelant que leur cicerone était l'élève de l'abbé Barthélemy. Or, la vérité est, de l'aveu du savant abbé lui-même, que toutes les découvertes de Marin lui appartenaient en bien propre. C'est même, d'après Grosson, le meilleur titre académique de votre associé.

Que si, Messieurs, vous vouliez recommencer aujourd'hui le pèlerinage de vos devanciers, il faudrait, hélas ! y apporter beaucoup de bon vouloir, sous peine de s'exposer aux mésaventures de Méry qui se vengea spirituellement de ses déceptions du mois de mars 1844 en écrivant d'Hyères à son ami Alexandre Dumas :

« M. Marin, dit Méry, a publié un livre sur les ruines
« de Tauroentum, il a donc vu ses ruines. Aujourd'hui
« elles ont disparu, et, en disparaissant, elles ont rendu
« un véritable service aux voyageurs qui, débarquant sur
« le rivage, étaient assaillis par la tempête d'une formi-
« dable controverse, engagée entre Marin et les parti-
« sans de la *Statistique* du département. Un préposé de
« M. Marin était domicilié dans une cuve d'un bain de
« Diane, et il attendait les voyageurs pour leur exposer

« les doctrines de son maître. Dès que M. Brémond, le
 « représentant des théories de la *statistique*, remarquait
 « une certaine agitation sur le rivage de Tauroentum, il
 « partait en canot de La Ciotat et venait soutenir ses
 « principes avec une voix de mistral.. Les voyageurs
 « étaient fort à plaindre en ce temps-là. Enfin la douane
 « vint, et des jours plus doux commencèrent pour Tau-
 « roentum. Les douaniers firent d'abord condamner
 « M. Marin et M. Brémond comme contrebandiers ; puis
 « ces mélancoliques préposés, cherchant un remède à
 « leurs ennuis administratifs, égratignèrent pierre à
 « pierre les ruines du temple de Vénus, de Diane, de Nep-
 « tune, pour faire des ricochets sur le golfe, *quum pla-*
 « *cidum ventis staret mare*. M. Brémond publia une sa-
 « tire pleine de sel attique contre les douaniers. Ce fut
 « le dernier effort de la science en faveur de Tauroen-
 « tum. Une génération de douaniers épuisa les ruines
 « en ricochets, toute l'antiquité y passa. On n'y trouva
 « plus, pour la controverse, la moindre pierre d'achop-
 « peinent. Le rivage reprit sa nudité rocailleuse des jours
 « de la création.

Le facétieux épistolier ajoute qu'« on montre aujour-
 « d'hui à Tauroentum l'absence complète de trois tem-
 « ples, de deux thermes, de deux promenoirs comme les
 « aimait Martial, d'un cirque orné d'obélisques sur son
 « épine et d'un camp prétorien. Le visiteur ouvre de
 « grands yeux et voit deux douaniers assis sur douze
 « arpents de néant pétrifié.

« Ainsi, conclut Méry, les ruines mêmes s'effacent
 « partout dans le monde des vieux monuments. Nous
 « avons soin toujours de mettre ces grandes dévasta-
 « tions sur le compte du temps rongeur, dont la faux
 « est impitoyable. Le temps n'est pas si destructeur
 « qu'on le dit, et, si l'homme n'entrait pas en collabo-
 « ration avec lui dans son œuvre de ravage, beaucoup de

« saintes pierres seraient encore debout. En Provence, « surtout, on devrait renoncer à peindre le temps avec « ses vieux attributs mythologiques : ce Dieu doit être « représenté avec l'habit vert et le sabre du douanier. »

En réalité, beaucoup des ruines et des monuments décrits par Marin ont disparu ou à peu près, mais il en reste encore assez pour récompenser les fervents d'archéologie.

Grosson termine sa lettre, en conjurant Marin de rédiger ses observations et d'en venir bientôt donner lecture à ses confrères.

Il y a peut-être bien quelque malice dans l'invitation.

Vos associés, d'après l'art. 18 du règlement alors en vigueur, étaient obligés d'envoyer tous les ans un ouvrage à l'Académie. Grosson insiste trop sur le plaisir qu'on aura à « entendre » M. Marin, pour n'avoir pas un peu redouté, pour lui-même ou pour l'un de ses confrère, le difficile honneur de lire le travail du savant associé, dont l'écriture heurtée, rapide, inachevée, nerveuse, vrai portrait de l'homme, faisait le désespoir de Voltaire qui lui mandait un jour : — Vous avez fait, Monsieur, bien de l'honneur à mes yeux de les croire capables de lire votre écriture.

Au reste, Marin venait d'acquérir un titre qui lui permettait de revenir à Marseille, la tête haute, sans trop craindre d'entendre crier : *Qu'ès aco ?* sur la place du Lenche, lorsqu'il vint y rendre visite au successeur de Belsunce, le doux et indulgent Mgr de Belloy, dont il vantera l'épiscopat pacificateur dans une page qui plut beaucoup aux jansénistes ciotadens.

Nommé inspecteur de la librairie en Provence, il élut domicile aux Lisses de Noailles, dans le voisinage de M. Jacques Seymandi. Le riche voisin avait naguère acquis les jardins de l'hôtel Bruny, où il fit bâtir une maison somptueuse, là même où s'élève aujourd'hui le Grand Hôtel Noailles. Seymandi était homme de goût et d'esprit,

de politesse exquise, de mœurs pures, fort considéré de tout Marseille et très lié avec le poète Barthe, le meilleur ornement de la société choisie qui se réunissait dans ses salons. C'est de cette société qu'on pouvait dire à meilleur droit que Talleyrand de celle de Paris :

— Qui n'a pas vécu à ce moment du dernier siècle ne saura jamais ce qu'est le plaisir de vivre !

Marin, commensal et familier de l'hôtel Seymandi, y eut tout de suite beaucoup de succès. Il avait les traditions de Versailles, il savait mêler un français un peu précieux au provençal épuré que parlaient habituellement les hôtes du Mécène marseillais : un Watteau mitigé en pleine Cannebière !

Les académiciens les plus en vue à ce moment goûtaient fort le ciotaden parisianisé et les lettres que j'ai retrouvées dans sa comptabilité maritime mentionnent des noms restés chers à vos annales.

Voulez-vous, Messieurs, que, à l'aide de ces lettres que je me borne presque à copier, nous entrions dans le salon de M. Seymandi, où M. Marin doit ce soir donner une lecture. C'était, paraît-il, une bonne fortune de l'entendre lire, presque autant qu'un supplice de le lire.

Je le revois les lèvres souriantes comme lorsqu'il a posé devant Mme Vigée-Lebrun, laissant tomber de sa voix harmonieuse les syllabes cadencées des jolis vers de M. de Pastoret, tirés des futurs *tributs offerts* par le spirituel marquis à l'*Académie de Marseille* en 1782. Pastoret, correspondant de Voltaire et ami de Jean-Jacques — une alliance singulière — nos plus anciens l'ont connu et apprécié, alors que, membre de l'Académie française depuis 1820, il apportait à la dynastie des Bourbons, en qualité de chancelier de France, la dernière année du règne de Charles X, le dévouement de la fidélité qui monte bravement sur le pont du navire à l'heure du naufrage.

A côté du poète, il y a un héritier de l'esprit des Sévigné, M. de Villeneuve, qui ne ment point au sang de la célèbre épistolière et que pour cela vous comptez à bon droit parmi vos meilleures gloires au siècle passé.

Voici M. de Paul, qui a donné récemment une fête dont on parle encore, à l'occasion du Parlement en Provence, dans cet hôtel de la rue Grignan, où il a bâti tant de belles demeures, se réservant la plus belle qu'il a meublée magnifiquement et où les fêtes de l'esprit le disputent aux profusions de la fortune, en attendant que l'ironie du sort amène à chaque heure du jour et de la nuit des flots de littérature prosaïque dans son palais devenu l'hôtel des Postes de Marseille.

Voici le poète familier du logis, M. Barthe, dont, à trente ans de là, en 1811, un ami recueillera pieusement les *œuvres choisies*, où vous trouveriez l'explication de l'engouement général du public de 1781 autour de votre confrère.

Voici M. Grosson, le notaire royal, fort entouré à cause de son *Almanach historique*. Chacun de ceux qui tiennent à y faire figure ménage le distributeur, d'ailleurs facile, de mentions flatteuses ; Marin l'a reçu souvent à La Ciotat, où le notaire-archéologue semble avoir fort apprécié la pêche des justiciables du lieutenant-général.

On n'attend plus qu'un académicien, celui que le tout Marseille d'alors reconnaissait pour le seul capable de lutter d'élégance et de goût artistique avec l'hôte qui l'attend, non sans quelque visible impatience. Il a bâti, rue Vacon, un hôtel très beau, dont les jardins longent la rue Saint-Ferréol. Les fêtes joyeuses qu'il y donne lui ont fait une réputation de facile bonté, dont on a dit que, pour lui, la seule règle d'être assez bon était de l'être trop. Mais, le voici qui entre, donnant le bras au vénérable marquis des Pennes, le vieux M. de Vento, votre doyen, seul survivant des fondateurs de votre compagnie, qui n'a

pas su refuser ce dernier effort de sa courtoise vieillesse au brillant collègue qui porte un nom demeuré populaire, à Marseille, surtout depuis que l'édilité du temps eut l'heureuse inspiration, au 1^{er} décembre 1854, d'acheter son château de Bonneveine et d'y ouvrir le parc magnifique qui garde le nom de Borély. D'après le correspondant qui me sert de guide, Marin eut tous les honneurs de la soirée. Il lut même si bien les vers de Pastoret que Barthe en laissa percer quelque dépit, tant l'art du liseur ajoutait au mérite du rival, jusque là beaucoup moins bien coté.

C'est ce soir-là, Messieurs, que votre académie résolut de confier ses principales lectures à faire valoir dans ses séances à l'ex-gazetier parisien qui venait de donner sa mesure. Vos archives en ont gardé le flatteur témoignage.

A la fête séculaire de la réunion de la Provence à la couronne de saint Louis, je le trouve invité et, si j'en crois une de mes lettres, fort entouré par les académiciens Papon, de Malijay, Seren, Raymond, Paul, Demande, Seymandi, de Saint-Jacques, de Villeneuve, le dominicain Menc, de Robineau, Grosson, Martin, Villet, Champion, Collé, Bertrand, Salze, de la Tour, de Castillon, de Rességuier, Olléon, Guys, Mourraille, des noms que vous n'avez point oubliés, et auxquels la reconnaissance du futur historien de La Ciotat ajoutait volontiers celui de l'évêque de Belloy, l'un des plus empressés à consoler Marin de ses mésaventures de journaliste.

L'année suivante, au repas somptueux offert par M. de Malaret aux académiciens, avant de les mettre en possession de l'Observatoire de marine, pour y tenir leurs séances, l'associé Marin tint encore une place distinguée, prélude des lectures et des applaudissements que votre compagnie lui réservait aux séances de 1782, où il lira son *Discours sur l'Histoire*, et cette autre œuvre qui perpétue son nom chez ses compatriotes.

L'œuvre est incomplète, la critique y a relevé des dis-

tractions notables ; l'érudition contemporaine la traite avec un dédain, hélas ! trop justifié, et pourtant, nous, les compatriotes et les obligés de Marin, nous avons la faiblesse d'aimer encore cette œuvre que vos devanciers apprécieraient avec tant d'indulgence. Je veux parler de *l'Histoire de la ville de La Ciotat*. A ceux qui nous reprocheraient cette persistante faveur, Marin a répondu d'avance :

— Ce n'est ici qu'une histoire de famille : c'est le récit que fait un vieillard à ses neveux de faits qui intéressent leurs ancêtres.

Puis, nous ne relisons jamais sans attendrissement le souhait de notre historien :

— Si mes autres productions littéraires périssent par la faiblesse des talents qui y sont développés, puisse cet ouvrage, consacré à leur gloire et à leur utilité, se conserver parmi mes compatriotes, et rappeler aux races futures le souvenir d'un citoyen qui fut toujours tendrement attaché à sa patrie !

Marin était assidu à vos séances. Il y apportait tantôt un *Mémoire sur le moyen d'assainir le port de Marseille*, plein de bon vouloir et d'idées prises au pays d'utopie, tantôt des projets de lectures en séances publiques, tantôt des traductions de poèmes latins ou grecs. La faveur allait croissant. On finit par récompenser tant de persévérance. Après une assez longue station au siège d'associé, vos devanciers lui dirent enfin *l'ascende superius*. Ce fut le 20 août 1782 que Marin fut appelé à s'asseoir au fauteuil laissé vacant par le décès de M. Seren, son ami (1).

(1) L'Académie a admis parmi ses membres, et a nommé, à la place vacante par la mort de M. Seren, M. Marin, ci devant associé. — Assistaient à la séance : MM. le chancelier Borelly, de Malijay, de Villeneuve, Collé, Fabre, Seymandy, Audibert, Barthe, associé, Ollion, associé ; Thulier, Martin, Menc, Bernard, Demande, de Paul, Robineau, secrétaire. (*Procès-Verbal de la séance du 20 août 1783*).

Un gai compagnon que ce M. Seren. Je le trouve souvent mentionné dans les lettres de Marin, et un certain Père Payan, oratorien janséniste de La Ciotat, aimait, paraît-il, à se trouver chez M. le lieutenant-général de l'amirauté, quand l'ami Seren y venait en visite. Le vieil académicien, vert comme un galantin du siècle passé où l'on avait trouvé le secret de prolonger la jeunesse au-delà des bornes permises ou non, rappelait à l'oratorien ciotaden des souvenirs de son oncle, le père Seren, oratorien, que le père Payan avait beaucoup connu à Toulon, tous les deux très sévères en théorie, rigoristes décourageants, dont on a dit finement que, s'ils surfaisaient dans leurs chaires, dans la pratique de leur ministère, ils le passaient au plus juste.

La séance de réception fut fixée à cinq jours de là, le jour du 25 août, fête du roi, comme à l'Académie Française.

Quelque hâte que j'aie de finir ce trop long récit, je ne saurais, Messieurs, me dispenser de suivre vos procès-verbaux, dans la salle de l'Observatoire, où l'on célébra la Saint-Louis 1783.

Quelques-uns, le récipiendaire entr'autres, profitèrent de l'occasion pour inaugurer le costume et le cérémonial qui, à deux ans de là, allaient devenir obligatoires. Ce fut, en effet, seulement en 1785 que l'Académie, après avoir acheté les fauteuils tout récemment remplacés par ceux-ci, régla qu'à l'avenir le directeur ferait le discours d'ouverture et les récipiendaires les discours de réception avec des gants blancs et le chapeau sur la tête.

Je doute que Marin, au 25 août 1783, ait sacrifié volontiers l'élégant échafaudage de la perruque poudrée et bouclée à ravir, dont son portrait nous a conservé l'agréable perspective. Mais, puisqu'il s'en laisse féliciter par Grosson, le détail reste acquis à l'histoire. Donc, c'est la tête couverte d'un tricorne et ses mains fines aussi couvertes de gants d'une blancheur éclatante, que le réci-

piendaire se disposa à charmer l'auditoire, à la séance de sa réception.

Elle fut inaugurée par une double déception.

Et d'abord, M. Grosson, le directeur de l'année, était absent.

Puis, Marin annonça que, son élection datant à peine de cinq jours, il se dispenserait du discours d'usage. Il se hâta d'ajouter que l'Académie et le public n'y perdraient rien, parce que M. Grosson lui confiait le soin de lire un beau discours, de la composition du Directeur absent, et dont le sujet était pour flatter le patriotisme des auditeurs.

Le discours traitait des progrès des lettres et des sciences dans Marseille, depuis l'établissement de l'Académie.

Avouons-le Messieurs, l'auteur dut certainement au liseur le succès, dont parlent les récits contemporains. Sans doute, Grosson y loue beaucoup Marseille, « l'émule d'Athènes, la sœur de Rome, la rivale de Carthage. » Mais l'éloge est écrit d'un style, auquel la diction de Marin dut donner un relief, dont il avait grand besoin.

L'auditoire cependant applaudit beaucoup, surtout ce passage, le meilleur de la harangue, où le Directeur rappelait les origines de votre académie :

« C'est dans les jours de tristesse et de deuil que les
« sages cherchent à trouver dans l'étude des motifs pour
« les consoler de leur situation et des malheurs de leur
« patrie. Ainsi, suivant le témoignage de Marius Victor,
« au commencement du cinquième siècle, lorsque Mar-
« seille fut devenue la proie des brigands sortis du fond
« du Nord, les restes des savants personnages, qui avaient
« formé son ancienne académie, s'assemblaient à Saint-
« Victor dans la cellule du saint vieillard Thesbon.

« C'est dans des circonstances à peu près semblables,
« que nos instituteurs jetèrent les premiers fondements
« de la nouvelle académie.

« Contraints d'abandonner leurs foyers pour aller res-

« pirer dans les campagnes un air moins infect, un heureux hasard avait rassemblé dans la même retraite des citoyens animés de l'amour des Lettres. Ils se réunissaient quelquefois pour se distraire, dans des conversations littéraires, des objets de tristesse qui les entouraient ; et cette société fut le berceau de l'académie. M. de la Visclède présidait et dirigeait cette société naissante ; ce fut un champ ouvert à ce zèle ardent que vous lui avez connu pour le progrès des connaissances utiles. A peine la cessation de la peste eut rétabli le calme, que cette société s'empressa de se rassembler dans la ville. Elle s'accrut, et ses succès donnèrent lieu à notre établissement. Ce ne fut cependant qu'en 1726 qu'elle obtint la sanction du souverain, par le crédit et la protection du grand Villars, notre fondateur. »

J'aurais encore, Messieurs, beaucoup à dire sur les rapports de mon compatriote avec l'académie et les services que celle-ci rendit à la victime de Beaumarchais, en lui faisant oublier ses blessures d'amour-propre et en les pansant du meilleur des baumes, celui que savent appliquer les Belles-Lettres, ou mieux comme on disait autrefois, les Bonnes-Lettres dont vous avez la garde et le culte.

Mais je dois laisser à vos historiens le soin de compléter cette histoire, en rappelant ses lectures des vers de Pastoret sur *l'union qui doit régner entre la philosophie, les lettres et la magistrature* ; ses dissertations sur divers problèmes d'histoire locale ; son *Éloge de Ponthus de Thiard*, et surtout la grâce parfaite avec laquelle il vous aida à recevoir dignement, le 3 janvier 1787, Son Altesse Sérénissime Mgr le Duc de Régnault de Saxe-Gotha, voyageant sous le nom de comte de Rotha.

Je ne veux plus que rappeler un dernier souvenir et je finis.

Lorsque, au sortir de la tourmente, vous reprîtes, avec

tant de zèle, les vieilles traditions de l'Académie, il vous fallut compter avec le naufrage. Plus d'un que vous aimiez avait succombé, comme ce riche bienfaisant Jacques Seymandi, décapité, en 1794. D'autres avaient dû émigrer. D'autres enfin, pour vivre sur les ruines de leur fortune pillée, avaient cherché ailleurs l'abri de leur vieillesse et de leur noble pauvreté. Marin fut de ce nombre. Il s'en alla mourir à Paris, le 7 juillet 1809, chargé d'ans, de chagrins et de coups de la fortune. Vous lui donnâtes sa dernière consolation. J'ai retrouvé dans ses papiers le titre qui lui confère la vétéranee de l'Académie de Marseille. Il l'a conservé avec une évidente complaisance comme le dernier souvenir de vos bienfaits envers lui.

En rappelant ces choses, j'acquitte, j'en suis sûr, la dette de sa reconnaissance, et aussi celle de mon cher pays natal, où les anciens, dont les récits ont bercé mon enfance, les Ganteaume (1), les Guérin (2), les Abeille (3), les Masse (4), les Gède (5), tous, vos lauréats et vos admirateurs, m'ont appris de bonne heure que la meilleure ambition de celui qui demande aux Lettres l'une de ses consolations en ce monde, doit être de vous appartenir.

Mgr RICARD ,

Membre de la classe des Lettres.

(1) L'amiral Ganteaume fut nommé membre honoraire de l'Académie le 21 mai 1807.

(2) Nommé associé Régnicole le 31 mars 1808 auteur de *l'État de l'agriculture dans le département des Bouches-du-Rhône, de l'art de faire et de conserver le vin en Provence*, mémoire couronné en 1807.

(3) Auteur d'un *Éloge de M. Ganteaume*, etc.

(4) Auteur de *Sydonie*, etc.

(5) Couronné en 1810 pour son mémoire *sur l'application de la vapeur à la fabrication du savon* et, en 1820, pour son *Traité de la maladie des oliviers connue sous le nom de noir*.

LE VOYACEUR

JADIS. — IDYLLE

JEAN, chantant au loin :

Dormez, vous que le chagrin lasse,
Dormez ;
Aimez, vous que l'amour enlace,
Aimez !
Le soleil va percer la voûte
Des cieux ;
Et moi, je chante sur la route,
Joyeux !

Rose ouvrant sa fenêtre :

Dieu ! quelle est cette voix jeune qui me réveille
Comme un son de cloche argentin,
Et du fond du vallon arrive à mon oreille
Sur l'aile fraîche du matin ?

JEAN, continuant plus près

Riez, vous qui trouvez à rire,
Riez ;
Priez, vous que le Christ attire,
Priez !
Chacun a sa peine et sa goutte
De miel ;
Et moi, je chante sous la voûte
Du ciel !

ROSE

Quelle franche gaité ! c'est la note que lance,
Au sein de l'espace, l'oiseau
Qui voit venir le jour, et, léger, se balance
Sur une feuille de roseau.

L'air, à peine agité, bien faiblement remue
Les plus petits rameaux des bois :
Quel calme ! et cependant que mon âme est émue
Aux doux accents de cette voix !
Quel est ce voyageur ? Ah ! folle, que m'importe !
Un moment il viendra s'asseoir,
Peut-être, sur ce banc, placé devant ma porte,
Et bien loin il sera ce soir.
Je ne reverrai plus les traits de son visage :
Il vient, mais il va s'en aller,
Pour ne plus revenir, comme ce blanc nuage
Qui dans l'azur va s'envoler !
Peut-être il va passer, ici, sans me rien dire,
Ou me saluera de la main,
Et je lui jetterai, moi, peut-être, un sourire
Comme une fleur sur son chemin...
Le voici ! le voici ! bientôt il va paraître,
Je vois les buissons s'agiter,
J'aperçois son chapeau !... Derrière ma fenêtre
Je vais tout d'abord le guetter :
S'il est jeune, bien fait, et s'il a bonne mine,
S'il paraît simple et sans détour,
S'il est à peu près tel que je me l'imagine,
Je viendrai lui dire bonjour (*Elle se retire*).

JEAN arrivant à gauche du côté de la France

Ah !... je suis arrivé !... Cette montagne est haute !
J'ai passé la nuit sans sommeil ;
J'arrive juste à temps au sommet de la côte
Pour voir se lever le soleil.
Bien à propos ce banc hospitalier m'invite
A m'asseoir et me reposer.
Cette invitation je l'accepte bien vite ;
Je ne veux pas la refuser,
Joli banc, élevé par des mains prévoyantes,
Qui semble, là-bas, regarder
Cette belle Italie, aux plaines verdoyantes,
Que le soleil vient inonder.

O fille de la Grèce, Italie ! Italie ! (*il salue*),

Je te vois, je ne suis plus las !

Ouvre-moi tes trésors, puisque j'ai la folie

De vouloir être peintre, hélas !...

(*Il s'assied sur le banc, et regarde la maison*)

On dort encore, ou bien la maison est déserte...

Cela, d'ailleurs, m'est bien égal !

Non, je vois, devant moi, cette fenêtre ouverte...

ROSE, *revenant à la fenêtre, à part*

Mais ce jeune homme n'est pas mal !

Osera-t-il parler ?

JEAN, *se levant et saluant*

Bonjour, mademoiselle...

Puis-je, sans indiscretion,

Ici me reposer ?

ROSE

Oui, monsieur.

JEAN, *s'asseyant, à part*

Qu'elle est belle !

La charmante apparition !

ROSE

Vous venez de bien loin ?

JEAN

Oui. J'ai quitté la France,

Et je vais, suivant les hasards,

Parcourir l'Italie, et voir Milan, Florence,

Et Rome, mère des beaux arts.

ROSE

Quoi ! si loin ?

JEAN

J'ai déjà vingt ans ; je suis un homme,

J'aime mon sublime métier,

Et j'ai laissé Paris...

ROSE

Ah ! de Paris à Rome
C'est bien loin pour aller à pied !

JEAN

Fallut-il parcourir la moitié de la terre,
Ou bien même en faire le tour,
Cela ne serait rien : il est une autre sphère,
Où j'espère arriver un jour,
Celle de l'art, et son accès est difficile,
Bien long, bien dur est le chemin,
Et l'on peut y rester, si quelque maître habile
Ne vient vous guider par la main.

ROSE

Vous croyez donc trouver ce maître habile à Rome ?

JEAN

Le Beau, pur, immatériel,
A pris un corps vivant sous le pinceau d'un homme
Presque divin, c'est Raphaël,
Il illumine Rome encore : c'est le maître
Que je veux suivre avec amour ;
Et si je puis enfin le comprendre, peut-être,
Deviendrai-je peintre à mon tour !

ROSE

Ainsi vous allez seul, seul à travers le monde ?
Ne laissez-vous pas des parents,
Une sœur, une amie, aimable, jeune, blonde ?...

JEAN

Je laisse des indifférents,

ROSE

Eh quoi ! votre jeunesse est-elle délaissée ?

JEAN

Hélas !... mais en mon art j'ai foi ;
La peinture est ma mère, elle est ma fiancée,
Désormais elle est tout pour moi.

ROSE

Pourtant si vous trouvez un jour, sur votre route,
Une amie, une jeune sœur,
Qui puisse, aux durs moments de tristesse et de doute,
Vous rendre le courage au cœur,
Ne la repoussez pas.

JEAN, *à part*

O mon Dieu! que dit-elle,
La noble enfant! je crois rêver!
(*Haut*)
Cette sœur, cette amie, hélas! mademoiselle,
Pourrai-je jamais les trouver?

ROSE

Oui, si vous le voulez.

JEAN

Voyons, que faut-il faire
Je serais plus heureux qu'un roi,
Si je savais au moins qu'en un lieu de la terre
Il est quelqu'un qui pense à moi.

ROSE

Comment vous nommez-vous? — Moi, je m'appelle Rose.

JEAN

Et moi, Jean.

ROSE

Jean, soyons amis.

JEAN

Quoi! nous serons amis?

ROSE

Sans doute: je suppose
Que cela nous est bien permis?

JEAN

Oui, Rose, je le veux

ROSE

Jean, il faudra me dire,
Franchement, ce que vous ferez ;
Et si quelque succès vient un jour vous sourire...

JEAN

Rose, aussitôt vous le saurez.

ROSE

Et quand vous passerez pour retourner en France,
Plus tard, vous vous arrêterez
Un instant sur ce banc de bois — J'ai l'espérance
Qu'ici vous me retrouverez.

JEAN

Ah ! je l'espère aussi, ma belle et douce amie,
A cette heure, en cette saison,
Mais dans un ou deux ans...

ROSE

Si j'étais endormie,
Chantez-moi, Jean, cette chanson
Que vous jetiez joyeux, à ce mont pittoresque
Lorsqu'ici vous êtes venu,
Quand je vous attendais, car il me semblait presque
Vous avoir autrefois connu.

JEAN

Je m'en vais vous aimer bientôt, charmante Rose,
Vous plus fraîche que cette fleur
Lorsqu'elle est au matin nouvellement éclore,
Comme on aime une jeune sœur ;
Je vous aime déjà, car vous êtes très bonne,
Vous qui, voyant sur ce chemin,
Le pauvre voyageur que le monde abandonne
Voulez bien lui tendre la main.

ROSE, *riant*

Oui, je vous tends la main, mais de cette fenêtre,
Si cela peut vous contenter...

JEAN

C'est Dieu qui vous envoie à mon secours peut-être
Rose, pour me reconforter,
Car vous venez du ciel assurément ; les anges
Ont seuls des traits si gracieux...

ROSE

Jean, ne prononcez pas ces paroles étranges ;
Hélas ! je ne viens pas des cieux,
Les Anges sont plus beaux que moi, Dieu me pardonne !

JEAN

Restez-là, Rose, voulez-vous,
Et de vous je veux faire une belle Madone
Qu'on viendra prier à genoux.
(Il prend dans son sac du papier, des crayons et se met à dessiner).
Je veux sur ce papier fixer votre visage
Seulement avec ces crayons,
Et j'ai l'espoir, qu'un jour, on verra votre image,
Au milieu de brillants rayons,
Dans une basilique, une riche chapelle ;
Tout le monde viendra la voir ;
Mais l'image jamais n'atteindra le modèle,
Et cela fait mon désespoir !

ROSE

Ne dites pas cela, Jean, c'est une folie !
Sur la toile fixez mes traits,
Si vous voulez, mais vous verrez en Italie
Des Saintes les divins portraits
Ravis sans doute au Ciel, tandis que ma figure...

JEAN *dessinant toujours.*

Plus grand encor que Raphaël
Un maître se révèle à moi, Rose, c'est la nature,
Œuvre sainte de l'Éternel,
Je le vois maintenant ; la nature qui guide
Et Michel-Ange et Léonard,
Le divin Sanzio ; c'est elle qui préside

Toujours aux grandes œuvres d'art ;
C'est elle que ma main s'essaye à reproduire
En dessinant, avec bonheur,
Ce visage où l'éclat du Ciel semble reluire,
Et que je grave dans mon cœur.
Ah ! Si je puis un jour refaire votre image,
Comme je la vois, au milieu
De ces bois, de ces monts, de ce grand paysage ,
Je serai presque égal à Dieu !...

ROSE

Jean, ne prononcez pas cette parole impie ,
Car Dieu ne pourrait vous bénir ;
Mais lorsque de mes traits vous verrez la copie,
Veuillez, plus tard, vous souvenir
Qu'entre mon Italie et votre belle France ,
Nous nous sommes tous deux promis
De mettre tout d'abord en Dieu notre espérance,
Et de rester toujours amis.

JEAN, *serrant son dessin terminé dans son sac*

Oui, je m'en souviendrai, ma belle et fraîche Rose,
Vous ne pouvez pas en douter,
Je veux être quelqu'un et faire quelque chose
Afin de la bien mériter
Cette amitié si douce. (*Il se lève*)
Et maintenant, je quitte
Ce banc hospitalier. — Voici
Le grand soleil qui monte, et je m'en vais bien vite
(*à part*).
Pour cacher mes larmes. — (*Haut*) Merci !

ROSE

Adieu, Jean !

JEAN

Adieu, Rose !

(*Jean s'éloigne à droite*).

ROSE, le regardant partir

Il me quitte, il s'éloigne,
Il agite en l'air son mouchoir ;
A pas précipités il descend la montagne,
Déjà je ne puis plus le voir.

JEAN chantant au loin

Partez, vous qui rêvez la gloire,
Partez,
Chantez, au jour de la victoire,
Chantez !
Vous trouverez sur votre route
Des fleurs,
Mais vous y verserez sans doute,
Des pleurs !

ROSE

J'entends encore sa voix... l'écho qui la prolonge
Bientôt va se taire à son tour.

(Silence).

Hélas ! tout est fini... C'était sans doute un songe
Qui se dissipe au point du jour !

AUJOURD'HUI. — ÉLÉGIE

JEAN, chantant au loin

Partez, vous qui voulez la gloire,
Partez ;
Chantez, au jour de la victoire,
Chantez !
Vous trouverez sur votre route
Des fleurs,
Mais vous y verserez, sans doute,
Des pleurs !

ROSE, ouvrant sa fenêtre,

Au diable le chanteur ennuyeux qui m'éveille
Avant que commence le jour,
Et, sur le grand chemin, tandis que tout sommeille,
Se met à crier comme un sourd !

Va-t-il continuer sur ce ton ? — Non — je pense
Qu'il doit gémir comme un soufflet
En grim pant sur ce mont, et que de sa romance
Je n'entendrai que ce couplet.
Me voilà cependant par sa voix chevrotante
Éveillée et fort sottement ;
Soue l'air froid du matin, je me sens grelottante ;
Ah ! ce chanteur est assommant !...
Tra la la ! — Le beau temps ! — Ici que vient-il faire ?
Et pourquoi passe-t-il en l'air,
Tandis que sans fatigue et sans peine, sous terre,
On voyage en chemin de fer !
C'est quelque pauvre diable ou, peut-être, un artiste
Qui porte son sac sur le cou.
A moins que ce ne soit un rêveur, un touriste
Comme on n'en trouve plus beaucoup....
On voyageait à pied, souvent, m'a dit mon père,
Jadis ; on avait moins d'argent ;
Et quand j'étais enfant, voilà longtemps, ma mère
Parlait d'un certain Monsieur Jean...
Oui, ma foi, c'est bien Jean ! Ce pauvre et beau jeune homme,
Vieux, sans doute, comme Israël,
S'il vit, s'en fut à pied, de Paris jusqu'à Rome,
Voir les fresques de Raphaël.
Il vint se reposer un peu devant la porte,
Promit même de revenir,
Et je crois, car depuis longtemps ma mère est morte,
Mais je crois bien me souvenir
Qu'il fit, sans le secours de la photographie,
Un dessin ; puis il s'en alla,
Tranquillement, à pied : quelle philosophie
Avaient les gens de ce temps-là !...
Oh ! je vois s'avancer sur la route poudreuse
Ce chanteur par trop matinal.
Je voudrais bien savoir, sans être curieuse,
Quel est ce vieil original ?

Je m'en vais le guetter derrière ma fenêtre
 Quelques instants, pour m'amuser :
 S'il n'a pas l'air d'un ours trop mal léché, peut-être
 Avec lui je viendrai causer. (*Elle se retire*).

JEAN, arrivant à droite du côté de l'Italie

A la fin, m'y voici !... Cette montagne est dure
 A gravir !... J'ai les pieds blessés ;
 Mais j'ai laissé, sans moi, s'éloigner la voiture,
 Pour revivre mes jours passés.
 Je revois la maison encore presque close,
 Comme elle était, voici vingt ans ;
 Je revois la fenêtre où vint se montrer Rose.
 Dans la fraîcheur de son printemps ;
 Voici, dans sa couleur, peut-être un peu pâlie,
 Le banc au siège hospitalier,
 Où vint s'asseoir, avant d'entrer en Italie,
 Un jeune et timide écolier.....
 Voilà déjà vingt ans ! Est-ce vrai ?..... La verdure
 Aurait-elle tant de fraîcheur ?
 L'air serait-il si doux ? La lumière si pure ?
 Sentirais-je battre mon cœur
 Avec autant de force ? Ah ! je ne puis le croire.
 J'ai travaillé longtemps, là-bas,
 Pour acquérir enfin la richesse et la gloire,
 Mais vingt ans, je ne le crois pas !
 Je sens que pleinement je possède mon être ;
 Vingt ans m'auraient sans doute ôté
 La force, la vigueur ; non — je vais voir paraître
 Rose dans toute sa beauté.

Rose, paraît à la fenêtre,

C'est elle, je la vois ; c'est elle ! — chère Rose ,
 Vous m'attendiez, sans doute ?

ROSE

Non.

Vous devez vous tromper, monsieur, je le suppose
 Mais comment savez-vous mon nom ?

JEAN

Vous me l'avez appris dans cette matinée
Où je vins, voilà bien longtemps ,
Vingt ans, je crois,...

ROSE

Vingt ans ? mais je n'étais pas née ;
Je n'ai pas encore vingt ans !

JEAN, *à part*

Comment !... mais c'est bien elle ! et pourtant, chose étrange,
Son regard me semblait plus doux,
Et sa voix plus suave !.... elle avait l'air d'un ange....

(Haut)

Rose, me reconnaissez-vous ?

ROSE

Mais pas du tout ! cessez cette plaisanterie
Dont je ne saisis pas le trait.

JEAN

Voyons, rappelez-vous, Rose, je vous en prie,
Celui qui fit votre portrait.

ROSE

Mon portrait ?

JEAN

Ici même, en arrivant de France.
J'avais la jeunesse, la foi,
Et quoique pauvre alors, j'étais plein d'espérance...

ROSE

Très bien, mais ce n'était pas moi.

JEAN

Lorsque je descendis la route d'Italie
Dans la splendeur d'un ciel vermeil,
Je chantais, je pleurais, comme pris de folie....

ROSE

Oh ! c'était un coup de soleil.

JEAN

J'avais repris la force ici, sur mon passage
Dans votre angélique pitié,
J'emportais deux trésors : sur mon cœur votre image
Et dans ce cœur votre amitié.....
J'espérais revenir, quand je vous ai quittée,
Bientôt ; mais je fus retenu
Par l'art, par mes travaux, par ma vie agitée.....

ROSE

Et vous n'êtes pas revenu.

JEAN

Non, mais je revoyais toujours, dans ma mémoire,
Et votre grâce et vos attraits :
Puis, maître enfin de moi, je conquis quelque gloire,
Rose, en reproduisant vos traits ,
Dans une séraphique et suave figure,
Une Vierge dont les beaux yeux
Réfléchissaient une âme et si sainte et si pure,
Qu'elle semblait venir des cieux.
Et je doutai de moi : cette beauté suprême
Dépassant le pouvoir humain ,
Je crus pendant longtemps que la Vierge elle-même
Se plaisait à guider ma main...
Je n'avais fait pourtant qu'imiter la nature,
Sans doute, dans sa vérité,
Et j'avais reproduit, Rose, votre figure,
Peut-être en toute sa beauté....
Vous n'avez cependant pas oublié, j'espère,
Ma douce Rose, vos adieux
Au pauvre Jean ?.....

ROSE

C'est vous dont me parlait ma mère !
Eh quoi ! vous n'êtes pas plus vieux ?

JEAN

Votre mère ?... Comment ?... Pardon, mademoiselle,
votre mère ?

ROSE

Je suis, dit-on,
Son image vivante, et je porte, comme elle,
De Rose, le dangereux nom.

JEAN

La Rose que j'ai vue, ici, dans la lumière
D'un joyeux matin de printemps...

ROSE

Était ma mère.

JEAN

Où donc est-elle ?

ROSE

Au cimetière :

Elle est morte depuis longtemps.

JEAN

Enfant, ne parlez pas s'il vous plait, de la sorte,
Morte ! je venais en ce lieu ,
Si content, si joyeux !... quoi ! mon amie est morte !
Ei c'était votre mère ?... O Dieu ! *(Il pleure).*

ROSE, *à part,*

Bon ! le voilà qui pleure ! il me fait de la peine,
Le pauvre homme !... Je voudrais bien
Qu'il arrêtât ses pleurs, il deviendra fontaine.
Les larmes ne servent à rien.

JEAN

Quoi ! morte !... pour toujours sous la terre endormie !
Et moi, je viens trop tard, ici,
Lui parler du passé, lui dire : douce amie,
Rose, chère Rose, merci !
Car vous m'avez donné plus que la renommée ,
Fille d'un art souvent banal ,
En me montrant, unis, dans votre image aimée,
Et le ciel et l'idéal !

ROSE, *à part ,*

Que de larmes !

(Haut).

Monsieur Jean, je vous remercie
De votre très bon procédé ;
Comme il doit l'être enfin. croyez que j'apprécie
Le motif qui vous a guidé
A venir, si matin, pleurer devant ma porte,
A parler de vos œuvres d'art ;
Mais depuis bien longtemps déjà ma mère est morte,
Vous arrivez beaucoup trop tard...
Que vous avez bien fait pourtant ! mais vous, artistes,
Vous ne vous oubliez jamais,
N'oi que vous en disiez, vous êtes égoïstes,
Et c'est vous seul que vous aimez.

JEAN

Enfant, que dites-vous ?

ROSE

Je dis ce que je pense,
Je n'y mets pas tant de façons ;
Les filles de mon temps ont pris plus d'assurance
Et parlent comme les garçons.
Vous avez traversé cette route embaumée
Par les effluves du printemps,
Vous avez vu ma mère et vous l'avez aimée,
Subitement, comme à vingt ans ;
Puis, vous êtes parti ; vous l'avez oubliée ;
Elle-même, de son côté,
Vous attendit, sans doute, et puis s'est mariée,
Voilà l'exacte vérité.
Mais au bout de vingt ans, chargé d'ans et de gloire,
C'est le langage convenu —
Votre Rose d'antan vous revint en mémoire,
Et vous êtes alors venu
Voir si Rose amaigrie ou devenue énorme,
A toute heure, en toute saison,
Invariablement, vous attendait sous l'orme,
En interrogeant l'horizon ;

Vous arrivez ici, soufflant, atteint de l'asthme,
Vous vous emballez vers les cieux,
Vers l'antique idéal, que sais-je ? enthousiasme
Qui ne vaut rien quand on est vieux ;
Vous prenez — faible erreur — la fille pour la mère,
Vous le lui déclarez crûment ,
Sans songer que cela ne l'amusera guère :
Ainsi finit mon compliment.

JEAN

Je vivais dans mon art loin du monde moderne,
Au-dessus de cet horizon ,
J'ignorais qu'une enfant put porter la lanterne
De son inflexible raison
Sur les multiples faits qui font une existence ,
En éclairer tous les contours,
Acquérir de la vie autant d'expérience
Qu'on en a dans les derniers jours,
Je me trompais, sans doute. — Adieu, mademoiselle !

ROSE

Au revoir, monsieur Jean !

JEAN

Et toi,

Qui reste dans mon cœur immortellement belle,
Chère Rose, pardonne-moi :
J'arrive, hélas ! trop tard ! Je vois, dans ta demeure,
Vivante encore, ta beauté.
Mais ton cœur n'est plus là ! Rose, avec toi je pleure
Et ma jeunesse et ma gaité ;
Je suis seul désormais !

ROSE

Qui sait sait ce que la vie
Vous réserve encor, monsieur Jean ?
La chance était pour vous, et vous l'avez suivie,
En emportant beaucoup d'argent ;
Si cela n'est pas tout, c'est du moins quelque chose ,
Même quand on vit d'idéal.

JEAN

Non, cela n'est pas tout, allez, petite Rose !
Mais cela doit vous être égal ;
Vous avez la beauté, la grâce, la jeunesse,
Et la gaité de vos vingt ans,
Le souffle de bonheur qui passe et vous caresse
Vous enveloppera longtemps.
Soyez heureuse ! — Et moi, je vais au cimetière
A Rose faire mes adieux !

ROSE

Au revoir !

(Jean s'éloigne, Rose le regardant partir).

S'il faisait de moi son héritière,
Il doit être riche !.... Il est vieux !

LES NIMOIS A LA RENAISSANCE

V

L'organisation du travail est la même qu'au moyen âge ; elle a pour base l'union des ouvriers qui, dans une même ville, exercent le même métier. Tandis que le paysan travaille isolé, l'artisan a fait revivre les antiques liens de la corporation. N'en déplaise à une certaine école, ce parti n'a pas été pris à la légère ; il ne s'y est déterminé que sur de bonnes raisons et en particulier après avoir reconnu par expérience que la corporation offrait encore plus d'avantages que d'inconvénients. En dépit des dépenses qu'elle entraîne, du débours hebdomadaire qu'elle nécessite, tous les membres aiment la corporation dont ils font partie, car elle assure à tous sécurité et considération. Ils ont de l'orgueil à se réunir pour élire le chef qui défendra les intérêts d'un chacun ; ils éprouvent plaisir à fêter le saint dont l'image figure sur la bannière et dont on célèbre le jour par une messe solennelle, une procession et un copieux banquet.

Autant dans les dernières années de son existence, la corporation exercera sur ses membres une véritable tyrannie qu'aggravera l'intervention de la royauté avec ses exigences financières et sa vicieuse économie politique, autant elle apparaît alors comme une œuvre excellente qui protège tout à la fois maître et ouvrier. Évidemment le bien l'emporte sur le mal, car s'il en était différemment, on ne verrait pas, après deux ou trois siècles de fonctionnement, certains corps d'état se mettre en dépense pour acquérir une organisation absolument vicieuse. Du reste pour-

quoi le serait-elle ? La rédaction des articles n'est pas laissée à l'arbitraire ; le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ils sont dressés par les intéressés eux-mêmes, c'est-à-dire par les ouvriers et les patrons tout à la fois.

Par suite de cette entente préalable, la maîtrise n'est pas fermée au plus grand nombre des travailleurs ; elle est accessible à tout compagnon qui a donné preuve d'un savoir suffisant. Pour être autorisé à lever boutique, il suffit qu'il justifie d'un apprentissage régulièrement effectué, qu'il produise un chef-d'œuvre déterminé par les maîtres et qu'il acquitte un droit de *bienvenue* à la corporation. Ces conditions nullement compliquées une fois remplies, le compagnon est reçu maître et devient l'égal de ses juges. Inutile d'ajouter que ces formalités n'obligent pas à de grands déboursés d'argent, et l'on comprendra sans peine que l'apprenti dont on a lu le brevet d'apprentissage soit devenu quelques années plus tard un des maîtres de la corporation.

Suivant les us et coutumes de l'époque, la religion n'est pas oubliée ; elle tient au contraire une place considérable. Chaque corps d'état forme une confrérie religieuse sous le vocable d'un saint plus particulièrement vénéré. Ainsi les avocats se sont recommandés à saint Yves, l'*avocat des avocats* ; les magistrats au roi Saint-Louis, les orfèvres à saint Eloi, les tailleurs à sainte Luce, les charpentiers ou fustiers à saint Joseph, les cordonniers à saint Crépin et saint Crépinien (1), les barbiers-chirurgiens aux saints Cosme et Damien, les apothicaires et épiciers à sainte Magdeleine, les chapeliers à saint Jacques le Majeur, les laboureurs à saint Honeste, qui est d'origine nimoise, etc., etc. La confrérie ne se borne pas à célébrer la fête du patron ; elle fait dire des messes à cer-

(1) La confrérie de saint Crépin et saint Crépinien est du 14 novembre 1514 (Mathieu Fazendier, f. 54). Le même jour, la confrérie achète une maison.

tains jours de l'année pour le repos de l'âme des compagnons et maîtres défunts.

Le trésor commun, dont les fonds sont fournis par la cotisation des membres, par les amendes perçues par les prieurs et gardes du métier en cas de contravention, pourvoit à toutes ces dépenses ainsi qu'aux aumônes faites le jour de la charité, veille de l'Ascension. Les membres du métier, qui sont malades (1) ou tombés dans le besoin, sont également secourus par la caisse. Certains statuts poussent la sollicitude plus loin et en font bénéficier l'ouvrier étranger à la localité. S'il n'a pu trouver travail et manque de ressources pour poursuivre sa route, le chef du métier sera tenu de lui donner argent pour aller plus loin (2). Est-ce là un acte d'égoïsme ? n'est-ce pas au contraire un acte de prévoyance et d'assistance professionnelle qui peut se passer d'éloges et qui doit être rappelé à notre époque si profondément égoïste.

Cet article, emprunté aux statuts des chapeliers, est immédiatement suivi d'un autre, qui mérite une moindre approbation. Il doit cependant être reproduit, car il n'est œuvre si parfaite qui ne pèche par quelques détails. Or donc, si le chef, désigné sous le nom d'abbé, ou, en son absence le lieutenant, trouve deux maîtres attablés, soit dans une taverne, soit dans une hôtellerie, il peut s'as-

(1) En 1394, le viguier homologue une cotte (sic) de deux deniers pour chaque maître pelletier et d'un denier pour chaque compagnon, payable tous les samedis pour l'entretien de la lampe de leur chapelle et les secours à accorder aux malades du métier (*Arch. mun.* SS. 17).

(2) Item voluerunt et dixerunt, concesserunt et passaverunt dicti magistri et socii nec non dictus Aurilhoni abbas predictus quod totiens quotiens in civitate presenti Nemausi veniet aliquis socius misterii predicti cappellarii pro operando qui non reperiet opus nec magistrum pro operando de dicto misterio et quod ipse socius seu socii, non habeat seu non habeant argentum pro transeundo suum iter quod ipse Aurilhoni abbas predictus teneatur et debeat prout promisit tradere dicto socio seu sociis de suo proprio videlicet cuilibet DECEM DENARIOS turonensium pro passando dictum eorum iter [E. 433, fol. 210, acte du 18 octobre 1499].

seoir à leur table, boire et manger à leurs frais. Le membre de la société de tempérance pourra trouver que c'est là un mince châtement. Quant à moi, il suffit d'avoir esquissé la scène, tant elle dépeint au naturel les mœurs intimes de l'époque (1). Quoi qu'en dise l'article, ce convive imposé ne saurait être le bienvenu, et il y a lieu de regretter qu'un Téniers de l'époque ne nous ait pas transmis la surprise des buveurs, le jeu de leur physionomie, dont la politesse n'a pas altéré le réalisme.

Pénètre-t-on dans l'atelier ou pour mieux dire dans la boutique, on voit que chez les maîtres les plus réputés, c'est une petite industrie, opérant avec de petits capitaux. Comme de nos jours, le patron n'a pas sous ses ordres de nombreux ouvriers; parfois même il est seul à l'œuvre, n'ayant pas même l'assistance d'un apprenti. Quand il a vieilli à la tâche, il a tout au plus un ou deux compagnons et autant d'apprentis qu'il dresse à ses moments perdus et qui sont appelés à devenir ses valets, ses serviteurs et à acquitter ainsi le prix de leur apprentissage. Le maître travaille à côté d'eux, devant le même établi, et les surveille de près. Il loge et fait manger à sa table compagnons et apprentis, et inculque à tous respect et obéissance. Que le métier soit bon ou médiocre, le fils succède au père et continue les mêmes traditions d'honnêteté et de moralité. Bref, à cette époque, il y a des générations de cordonniers, de tailleurs, etc., etc., comme il y aura des lignées de gentilshommes.

(1) Item similiter fecerunt, instituerunt, voluerunt, concesserunt et passaverunt prenommati magistri et socii quod quando idem AUNNOMI, abbas predictus, seu ejus locum tenens in sui absentia et ipso extra presentem civitatem Nemausi existente, reperiet, in dicta civitate Nemausi aut in burgis ejusdem, duos cappellarios vel plus, in taberna aut hostiaria principali, bibentes quod ipse abbas seu locumtenens se possent (sic), de eorum scoto et ad bibendum et comedendum cum ipsis et ipsi cappellarii sic bibentes tenebuntur et debebunt pro ut et promiserunt solvere pro ipsis suum scotum sine contradictione.

Cette fidélité à la profession paternelle s'observe à un moindre degré chez les drapiers, épiciers, merciers, marchands en gros, pelletiers et orfèvres qui forment l'aristocratie du commerce et de l'industrie. Soit que les pères aient acquis la fortune, soit qu'ils aient éprouvé des mécomptes, on voit rarement les fils marcher sur leurs traces. Qu'il en soit ainsi pour ceux qui n'ont pas prospéré, cela se comprend sans peine, tandis que la conduite des élus de la fortune ne peut s'expliquer que par l'apparition d'un sentiment nouveau, le désir d'élever leurs aînés au-dessus de la condition paternelle. Contents de leur sort, ils se montrent ambitieux pour leurs fils, et n'ont point de repos qu'ils n'en aient fait des avocats, voire même des magistrats.

VII

L'éducation se ressent de l'époque ; elle est toute virile et ignore les mièvreries, les morbidesses du temps présent. Son esprit peut se résumer par ces mots d'un sermonnaire du treizième siècle : *Dure nutriendi quoad corpus*. Dès le premier âge, les Nimois sont soumis à la méthode conseillée plus tard par Montaigne : « Endurcissez l'enfant à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il lui faut mespriser. Ostez-luy toute mollesse au vestir et au coucher, au manger et au boire ; accoustumez-le à tout. Que ce ne soit pas un garçon beau et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. »

Les parents, qui ont été élevés suivant ces principes, ne veulent pas que leurs enfants soient soumis à un régime différent. Inconsciemment, il se peut qu'ils pratiquent la sélection, mais à coup sûr ils préparent des hommes dont la vigueur peu commune, le développement des muscles, la haute stature étonnent leurs descen-

dants, étiolés par la mollesse, l'indolence, le surmenage intellectuel et la recherche du bien-être.

Qu'ils appartiennent à la noblesse ou à la classe des artisans, qu'ils soient les premiers ou les derniers de la famille, les enfants vivent en plein air. La pluie comme le vent, le froid comme la chaleur ne les font pas confiner dans les appartements et n'interrompent qu'exceptionnellement leurs exercices. Aguerries de bonne heure contre les intempéries des saisons, ils s'acquièrent une sorte d'immunité par l'accoutumance et la force de la constitution.

Quant à leurs jeux, ce que l'on en sait ressemble fort à ce que l'on voit aujourd'hui. Les jouets, pour être moins perfectionnés, moins ingénieux, ne s'en trouvent pas moins chez les merciers. Les poupées de bois, les images de cire, les jouets d'étain, les chariots d'enfant figurent même dans quelques inventaires. Avec le bois, la corne, on fabrique : « liètes, tabliers, eschiquiers, jeux de troumadame, de tirelouet, billars et semblables petites besognes. » A ces jeux de l'âge mûr, les enfants préfèrent la course, le saut, la paume, la *carsalade* (espèce de cheval fondu), le cerf-volant et même les combats de coq, qui à en croire Poldo d'Albenas, étaient de coutume ancienne. « Il me souvient, ajoute-t-il, que durant que j'apprenais les premières lettres, les jeunes enfants pour relaxation de leurs études, à ce temps d'école de carême prenant, et pour ne pas s'esgarer aux bacchanales, souloyent faire combattre les coqs, tellement que celui de qui le coq avoit été vainqueur, estoit déclaré le Roy ludique de la compagnie, étant l'enfant, maistre du coq victorieux, mené en triumphe par toute la ville. »

Cette éducation physique s'allie chez plusieurs à une forte éducation littéraire et l'auteur cité ci-dessus, qui le trident en main renversera un taureau de la Camargue, n'est pas le seul à savoir manier la plume. Il a eu des de-

vanciers, car quoi qu'on en ait prétendu, les Universités ne sont pas désertes. La jeunesse s'enthousiasme de savoir et se rue vers l'instruction comme de nos jours vers la fortune. C'est la même âpreté, la même ardeur, la même tenacité, avec une différence toutefois, c'est que les affamés d'instruction sont alors moins nombreux que ne seront à notre fin de siècle les passionnés de richesses.

Dans ce festin de l'esprit, tous les convives ne sont pas également vaillants, également insatiables, mais s'il faut l'accorder, on doit reconnaître aussi qu'il ne s'en trouve aucun, qui offre quelque ressemblance avec les types créés par Rabelais. L'Homère comique du XVI^e siècle a fait la charge et non le portrait des étudiants qui ont précédé son époque. En les affublant d'une façon grotesque, en leur prêtant un jargon, farci de mauvais latin, enrichi de syllogismes baroques, empruntés au bas-fond de la scolastique, il s'est piqué, non de rester médecin naturaliste, mais d'exciter à peu de frais les rires du lecteur. Ici il cesse d'être observateur consciencieux, il marche sur les traces d'Aristophane, comme ailleurs il s'intéresse aux vues supérieures de la sagesse antique, aux singularités d'opinions des philosophes, aux grands souvenirs de l'histoire et aux faits extraordinaires rapportés par les géographes, les voyageurs et les naturalistes.

Envisagés à la lueur des faits, ces étudiants que Rabelais a si fort ridiculisés, apparaissent sous un autre jour. Assurément, ils sont rien moins que poétiques, mais la passion de la science, le sérieux désir de l'acquérir les recommandent à l'estime de la postérité. Ils ne se laissent rebuter ni par les privations, ni par les difficultés des voyages ; ils ne se laissent abattre par aucun obstacle et s'appropriant la maxime de Leo Battista ALBERTI, l'un des esprits les plus complets du XV^e siècle. « L'homme peut obtenir de soi-même tout ce qu'il veut » ils mettent leur amour propre à ne revenir dans leurs foyers que lorsqu'ils ont acquis une sérieuse et solide instruction.

La preuve peut en être faite sinon pour tous du moins pour quelques-uns. Enumérons ces derniers par ordre chronologique; car quelque modeste qu'ait été leur apport, il est tout au moins de justice élémentaire d'en conserver le souvenir. Mathieu GERVAIS (1) qui devint membre du chapitre, a écrit en français des opuscules théologiques, qui restés manuscrits, sont conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillips à Cheltenham. On lit à la fin de ce manuscrit in-4 [n° 4392] recouvert de parchemin « *Iste liber est mei Mathei Gervasii, licenciati in LL et baccalaurati in decretis; quem scribi feci Nemausi, anno Domini M^o III^o LXXX et die sexta octobris. Gervasii.* » C'est tout ce qu'en disent la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* et les *Annales du midi* et c'est aussi tout ce que j'en sais; car je n'oserais affirmer que sous réserves qu'il sortait d'Anduze et était de la même famille que l'évêque de Senez, Robert Gervais.

L'auteur du *tractatus insignis et præclarus de collationibus* (2) qui fut avocat du roi durant une vingtaine d'an-

(1) Guillaume de Mandagout (*Biographie universelle* de Didot t XXII col. 704) sur les traces duquel Mathieu Gervais s'est efforcé de marcher, était sorti, non du diocèse de Lodève, comme le disent tous les dictionnaires de biographie, mais d'une famille distinguée possédant le château de Mandagout, tout près de la ville du Vigan. Reçu jeune, membre du chapitre, il devint successivement archidiacre de Nîmes, prévôt de Toulouse, archevêque d'Embrun et cardinal à la cour de Rome. Cette dernière dignité ne lui fit point oublier son poste de début et dans le seul de ses ouvrages qui ait été imprimé, il rappelle avec un légitime orgueil la modeste fonction qu'il a exercée à Nîmes.

Ménard, qui parle en 1322 du damoiseau Guillaume de Mandagout, paraît avoir ignoré les relations de parenté existant entre celui-ci et le haut dignitaire de la cour romaine.

Cette famille dont les *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France* donnent les armes (t. 11, p. 197), a fourni au XIV^e siècle. un évêque à Uzès [Guillaume de Mandagout, 1318-1344] et un autre à Marseille, [Robert de Mandagout, promu en 1346]

(2) Voir les détails donnés par Ménard qui l'appelle Vidal au lieu de Vital, son véritable prénom. [*Histoire de Nîmes* t. 4 p. 71 et preuves p. 72]. Ajoutons qu'il avait épousé noble Pierrette Bernard, qui demande le 29 juin 1514 un monitoire à la cour ecclésiastique, et qu'il avait pour sœur Marguerite, épouse Jean Rosset.

nées (1498-1517) est plus connu. D'après nos recherches, il était petit-fils de l'apothicaire Pierre de Nemse ou de Nismes, qui fut consul en 1428 et fils de Jean, qui acquit de l'abbé de Franquevaux le mas de Valbonete. Cet achat fut cause d'un procès avec Jacques de Bermond dit de Bozène, seigneur du Cailar, que le fils défendit et gagna à la cour du Sénéchal (1). D'après le testament de son gendre (2), l'avocat du roi fut enterré au couvent de Saint-François. Il laissa, avec Mathieu qui gaspilla l'héritage paternel, Louise qui épousa l'avocat Jean Petit.

Jacques BONAUD était fils d'un modeste laboureur, qui avait plus d'enfants que de biens au soleil. Ce défaut de fortune (3) ne l'empêcha point d'embrasser une carrière libérale et d'être le héros d'une aventure, qui peint admirablement les mœurs de l'époque. Se trouvant au carême de l'année 1521 à Montpellier, dans la boutique où le libraire lyonnais, Constantin Fradin, étalait les ouvrages qu'il mettait en vente, Bonaud se plaignait à un ami de l'interruption des leçons, provoquée par les ravages de la peste et de la nécessité de se réfugier dans un village, où il faudrait vivre dans un milieu tout occupé de danses, de chasses et autres plaisirs sensuels. Fradin, qui se trouvait là au milieu d'un groupe de lettrés, l'entendit et vint à lui : « Laissez-là, lui dit-il, les plaisirs et les préoccupations mondaines. Je puis vous procurer, si vous voulez, les tranquilles loisirs de l'étude et même avec profit

(1) Registre du greffe de Sommières, f. 418.

(2) J. Petit, avocat, teste 1^{er} novembre 1533 [Pierre Poreau, p. 27.] veut être enterré au tombeau de Vital de Nismes, au couvent de l'Observance ou de Saint François, affecte cent livres à ses funérailles et obsèques, lègue à noble Louise de Nismes, son épouse, nourriture, vêtements et entretien ; 500 livres à sa fille Pierrette et fait héritier son fils unique Robert.

(3) La légitime de Jacques Bonaud fut fixée en tout à *neuf livres*. Il faut ajouter que sa mère, Jacquette Besuc, avait laissé sept enfants [E. 289 f. 403].

pour vous. Je possède un fameux traité, non encore imprimé, et cependant bien digne de l'être, au dire des gens instruits auxquels je l'ai montré. Je vous le donnerai à examiner; vous corrigerez les passages, corrompus par la faute des copistes; vous le commenterez, et, en retour de vos peines, je vous promets bonne et convenable récompense. »

« C'est ainsi, chers lecteurs, ajoute Bonaud dans son *Allocutio ad lectores*, que je fus déterminé à entreprendre cet ouvrage, d'abord par les instances réitérées du dit Fradin et celles de beaucoup de mes amis de l'Université, et aussi (je ne vous le cacherai pas), par l'appât du prix offert à mon labeur; car *j'étais pauvre, manquant de tout et surtout de livres*. J'ai pu dès lors, grâce à la générosité de ce libraire, me pourvoir à mon gré d'un excellent choix de livres, presque en tout genre de connaissances, de manière à n'avoir rien à envier à qui que ce soit. » Après cette naïve confession, tout commentaire est superflu. Ajoutons seulement, pour l'instruction du lecteur, que l'avocat à la cour du Sénéchal réalisa les promesses données par l'étudiant de l'Université de Montpellier, et qu'il devint une des gloires du barreau.

Mais revenons à notre sujet dont nous a écarté cette digression indispensable, et parlons des écoles municipales auxquelles se rattache un intérêt de premier ordre. Si les Nimois de cette époque sont étrangers à leur création, — elles remontent beaucoup plus haut, — on ne saurait leur contester le mérite d'avoir concouru à leur prospérité et travaillé à leur développement. C'est là un fait qui leur appartient en propre et qu'il faut de toute nécessité mettre en relief, car il est un indice du mouvement des esprits, de la rénovation qui s'effectue.

Cette société, que l'on nous représente étouffée dans les langes du moyen âge, ne devant respirer et agir qu'un demi-siècle plus tard, se montre on ne peut plus sympa-

thique à la cause de l'instruction, et par ses représentants officiels, les consuls, qui se renouvellent chaque année, affirme l'intérêt qu'elle porte à l'existence de l'école. Elle le fait par des actes et non par des paroles. Elle laissera, il est vrai, aux consuls de 1530, l'honneur d'introduire la *gratuité de l'enseignement*, mais en inscrivant au budget municipal une indemnité (1) plus ou moins considérable, elle préparera de longue main l'adoption de cette mesure. En attendant, elle aura, avec des droits à choisir des maîtres excellents, la faculté d'en surveiller les agissements; elle s'acquerra celle de dicter ses conditions, afin de faciliter à la jeunesse de la cité la conquête de l'instruction.

Les choix des consuls ont-ils été toujours heureux ? A la distance où nous sommes, la réponse est difficile à donner, car si presque à chaque année, les registres municipaux parlent de l'école et du régent qui la dirige, inscrivent l'indemnité qui lui est allouée, ils fournissent rarement, pour ne pas dire jamais, des données qui permettent d'apprécier le degré de son instruction, le caractère de son enseignement, la capacité des disciples qu'il forme. Que le recteur s'appelle Pierre Dupuy (1468), Jean Delorte (1476), Louis Alamand (1477-79), Jourdan Fricain (2) (1479-83), Etienne Mathieu (1484-89), Guillaume

(1) Cette indemnité, variant de dix à trente livres, inscrite chaque année aux dépenses, fut tout à la fois un moyen de se procurer de bons maîtres et un moyen de mettre un terme à leurs prétentions. C'est ce que marque expressément la note suivante « pour le maistre de l'escole [Anselme Pelorce], pource qu'il ne prendra des *logissiens* que vingt sols, des *regiministes* [grammairiens], quinze sols, des *partistes* [débutants], dix sols [Arch. mun. RR. 10, dépenses de l'année 1499].

(2) Ce régent donna lieu à des difficultés avec le précenteur. Il y eut du moins, la première année de son exercice, un procès entre le précenteur de la cathédrale et lui, pour obtenir sa licence « *super regimine dictarum scholarum*, » dont les consuls prirent les frais à leur charge. On voit même qu'en attendant qu'il fut vidé, Guérin Ayglin régit les écoles durant trois mois [Arch. mun. RR. 6, 11 février 1579].

Cabanette (1489-1493) (1) Claude Decavata (1494-95), Gonet de Prat (2) (1497-98), Anselme Pelorcy (1499-1503), Jean de Ferris (1505-6), etc., etc. ; qu'il soit ecclésiastique ou laïque, comme c'est la règle, nous ne sommes pas plus avancé, car tout cela n'apprend rien sur les aptitudes pédagogiques de ces accoucheurs de l'esprit. Ce n'est pas, en tous cas, le magister de village, ridiculisé par les romanciers de l'histoire, c'est un maître en arts (3), rompu à la pratique de l'enseignement et ayant des connaissances plus ou moins étendues en grammaire et en logique.

A moins de donner pleine carrière à la folle du logis, on ne saurait aller plus loin, et il n'appartient qu'aux esprits aventureux de broder à leur endroit une légende plus ou moins merveilleuse. Bref, que le savoir de ces recteurs soit exalté ou rabaissé, il restera toujours à établir s'ils sont en mesure de donner à leurs disciples une instruction suffisante pour suivre les cours d'une Université. Sans doute, plusieurs élèves de cette école sont devenus avocats, voire même médecins, mais si le fait n'est pas douteux, il n'est pas démontré victorieusement qu'ils aient puisé à cette unique source toutes les notions littéraires, indispensables à leurs études professionnelles. Il y a donc lieu à quelques réserves sur ce point, mais il ne saurait y en avoir en ce qui touche l'ancienneté de l'école municipale. Son existence est, ce me semble, suffisamment

(1) Pierre Solman, docteur en théologie, dominicain du couvent de Nîmes, régit les écoles de 1493 à 1494, c'est-à-dire entre Guillaume Cabanette et Claude Decavata. On lui alloue seulement dix livres [Id. 1494, f. 5].

(2) Gonet de Prat fut recteur en 1508 [E. 127, f. 2]. Le registre municipal le désigne non par son nom, mais par son titre, et lui alloue vingt livres.

(3) Ce fait n'est pas douteux pour la plupart, et notamment pour Pierre Dupuy, qui est ainsi qualifié, dans une lettre du roi Louis XI [EE. 5, f. 74].

prouvée, et le besoin d'un complément de démonstration ne se fait nullement sentir. Pour ceux qui connaissent l'histoire, énumérer de nouveaux noms serait une véritable superfétation : quant à ceux pour lesquels elle est une inconnue, la lecture de ce paragraphe suffira, — il faut l'espérer du moins, — à les amener à une plus saine et plus juste appréciation du passé.

Avec les premières années du xvi^e siècle, le désir de l'instruction gagne du terrain ; il perd toute timidité et conquiert une certaine assurance. Loin d'être borné aux villes, il s'étend aux bourgs (1) ; loin d'être restreint à la bourgeoisie, il se généralise de plus en plus et arrive aux classes d'artisans. Les résistances du père et de l'enfant sont en partie vaincues. Le père calcule moins que l'enfant lui est plus utile à l'atelier que sous les yeux du maître, et celui-ci arrive à préférer au vagabondage l'enseignement de l'école où « comme aux forges, on refond les mœurs des hommes. » A l'exemple de nos jours, on ne dit pas qu'elle retrempe, qu'elle régénère l'humanité, mais on exprime quelque chose d'analogue, en répétant que « la beste s'y transforme en homme (2). »

Cette transformation, qui nécessite plusieurs années,

(1) Ceci n'est pas une assertion gratuite, mais un fait pertinent, témoin la présence de Patiens de Prato à Sauve, de Robert Leyras à Saint-Hippolyte, d'Etienne Carrière à Sumène, de Pierre Dubosc et Laurens de Lauzière à Anduze, d'André de Salis à Aiguesmortes, de Gaillard Pascal au Vigan. N'oublions pas l'étude magistrale de M. Bardon, sur les écoles d'Alais (Nîmes, 1889, in-8°, de 71 pages).

(2) Lisez ce dialogue entre le père et le maître : « Hunc filiolum meum ad te adduco, ut ex bellua hominem facias. » — Le maître : « Dabo in eam rem operam sedulam, fiet : revertetur ex pecude homo ; ex nequam frugi et bonus : id vero ne dubitaveris. » — Le père : « Quanti doces ? » — Le maître : « Si puer bene proficiat, vilis : sin parum, care. » — Le père : « Acute hoc dicis et sapienter, ut omnia. Partimur inter nos igitur hanc curam : tu ut sedulo instituas, ego ut benigne compensem tuam operam. » Dialogues de J. Louis Vivès. Ce curieux ouvrage est la peinture réaliste de l'école au commencement du xvi^e siècle.

donne lieu à force incidents, à plus ou moins de révoltes. Quoique les guides ne manquent pas, tout ne saurait être raconté par le menu. Nous ne montrerons pas l'élève prenant le chemin le plus long pour se rendre à l'école ; nous ne décrirons pas ses jeux, ses incartades, ses petites friponneries ; nous ne le montrerons pas suivant avec la touche les lettres de l'alphabet peintes sur le parchemin, lequel est fixé sur un petit tableau ; puis, quand il a appris à lire, menant de front la grammaire et le latin et s'assimilant cette dernière langue au point de la connaître mieux que la langue nationale ; car tout cela est bien connu, à force d'avoir été dit et redit. L'écolier semble plus indiscipliné qu'à notre époque, et s'il a le respect du maître, il redoute aussi les verges dont celui-ci est armé et dont il use avec prodigalité.

Les parents, s'ils ne trouvent rien à reprendre à ces moyens disciplinaires, ne traitent pas toujours le maître avec la considération que méritent les services rendus. Loin d'acquitter l'écolage avec un légitime empressement, ils font parfois la sourde oreille et montrent un manifeste mauvais vouloir. Rien n'y fait : ni l'ancienneté, ni la petitesse de la dette. Ils ont beau savoir que la jurisprudence leur est défavorable, ils attendent, pour se libérer, d'y être contraints par la décision de la Cour ecclésiastique.

Voici, à titre de preuves, quelques exemples de cette noire ingratitude que rien ne saurait justifier.

Nicolas NOIR (1), de l'ordre des Carmes, qui a régi les écoles en l'année scolaire 1519-1520, traduit, en octobre et novembre 1522, quelques débiteurs récalcitrants. Il réclame vingt sous à Étienne Fabre, frère d'un de ses élèves, trente-six sous à Bertrand Barthélemy, avocat à la Cour, vingt et un sous à François Maltret, notaire, douze sous à Michel Duvernet, également notaire, onze sous

(1) A l'honneur de ce Carme, il faut relever l'éloge qu'en fait, à la date du 29 juin 1528, un avocat, Mathieu Campagnan [FF. 12, f. 26].

trois deniers à Jean Corconne, qualifié laboureur. Sur toute la ligne, il obtient gain de cause. Quant aux débiteurs, ils ne mettent en avant aucune raison pour expliquer leur conduite.

Moins bien traité est Patiens de PRATO (1), appartenant au même ordre, et qui a des débiteurs à Sauve et à Nîmes dont il a régi tour à tour les écoles. Son plus fort débiteur, Arman Fontaine, hôte de la cité, nie carrément lui rien devoir, et comme le juge l'autorise à prêter serment sur les saints Évangiles, le pauvre Carme est débouté de sa demande. Un de ses débiteurs de Sauve, auquel il réclame vingt-quatre sous, objecte que son fils n'est resté que six mois à l'école. En vain l'avocat fait valoir que, suivant les conventions passées entre la municipalité et le Carme, il doit recevoir l'année entière ; la partie adverse persiste et se contente de déposer douze sous entre les mains du greffier.

A l'inverse des précédents, Antoine FLORENT, qui fut recteur des écoles, en l'année 1521-22, est laïque et étranger à la cité. Il a plein succès contre quatre débiteurs dont trois sont tanneurs de profession, mais il est moins heureux contre Pierre Andron. Ce notaire, bien que riche, ne tient pas le moins du monde à délier les cordons de sa bourse. Il se prévaut de deux arguments : le premier c'est que son fils a étudié sous le bachelier ou coadjuteur ; le second c'est que le recteur a reçu des consuls certain *harnais* dont la valeur doit entrer en compte. Bref, il y a une discussion assez vive qui se termine par la nomination d'arbitres.

Tous ces faits qui nous couvriraient de confusion et de honte, s'ils étaient particuliers à la cité, sont d'autant moins explicables que les recteurs, à cette époque, du moins,

(1) Avec le précédent, il fut chargé, par le consul Jacques Albenas, le 26 juillet 1524, de régir les écoles durant l'année suivante (Mathieu Fazendier, f. 131).

ne sont pas les premiers venus. Qu'ils soient religieux ou simples laïques, on exige d'eux de sérieuses garanties de savoir et de compétence. Non seulement ils doivent être gradués, posséder des lettres de maîtrise ez arts, mais encore ils doivent subir, au préalable, un véritable examen de capacité. Ils n'entrent en charge qu'après l'épreuve de leur savoir technique, qu'après avoir expliqué devant le précenteur un chapitre plus ou moins étendu d'un auteur latin. Parfois même, lorsque plusieurs candidats sont en présence, on laisse au concours, ou pour employer le langage de l'époque, à la *dispute* le soin de désigner le plus méritant. On voit même qu'en 1520 la lutte ne dura pas moins de trois jours et que pour les dédommager de leur dépense, vingt-cinq sous furent accordés à chacun des concurrents.

Le bachelier qui était sous les ordres du recteur, se recrutait de la même façon et devait donner des preuves de suffisance. Il apprenait aux jeunes enfants la lecture, l'écriture, les premières notions de grammaire ; il était chargé de l'enseignement primaire en un mot, tandis que son chef se réservait le haut enseignement, c'est à dire les classiques latins, les belles-lettres, la dialectique et même la philosophie. Quant aux rapports existants, ils n'étaient pas toujours ceux de subordonné à supérieur. Quoique de par le bail passé entre la municipalité et le recteur, celui-ci doive prélever sur ses gages de quoi rémunérer le coadjuteur, ce dernier affecte parfois des velléités d'indépendance. C'est du moins l'impression qui ressort du curieux procès dont il reste à parler (1).

(1) Il en est d'autres dont nous ne saurions parler, car nous n'avons pas la prétention d'épuiser la matière. Ainsi le 19 octobre 1513, le bachelier Jacques Aubert, traduit devant la Cour le recteur Jean Olivier. Ce procès, qui reparait dans huit séances, a pour but l'avération de l'engagement, signé par les parties.

Nous sommes à la fin de l'année 1522 et depuis la Saint-Michel les écoles ont été délivrées par les consuls à Antoine Bremond. Pour l'utilité des écoliers et dans l'impossibilité où il était de les enseigner, il a pris pour aide M^e Girault Pascal dont il doit payer le salaire. Or le jour de Sainte-Catherine (25 novembre), conformément aux usages et traditions, Pascal a fait une collecte auprès des écoliers et en a jusqu'ici gardé les fonds. Et comme vu l'imminence de la peste, il fut mis en question si l'école resterait ouverte, Pascal, se séparant du recteur, a élu un autre domicile, appelé à lui les autres écoliers et continué de les enseigner en son particulier. En conséquence Bremond réclame les fonds de la collecte et demande qu'il plaise à la Cour d'ordonner qu'il soit fait inhibition à Pascal de continuer ses fonctions.

Pascal nie avoir employé à son usage personnel les fonds de la collecte de Sainte-Catherine : il les a affectés aux achats accoutumés, fixés par les écoliers eux-mêmes. Quant à l'argent qu'il a reçu des écoliers depuis qu'il lit seul, il objecte qu'il n'est pas décent qu'il en rende compte ; car il est le fruit de son travail. Pour la somme qu'il a touchée durant le temps qui a précédé la fermeture de l'école, il offre d'en rendre compte et de la déposer entre les mains d'un tiers désigné par la Cour. L'arrangement proposé par le subordonné est accepté : le dépôt est fait ; mais le texte n'indique ni la somme, ni le nom du dépositaire (1).

Les comptes municipaux nous apprennent qu'il fut octroyé quinze livres au recteur et trois au bachelier (2),

(1) *Manuale curiæ spiritualis* allant du 13 octobre 1522 au 4 septembre 1523. (Archives du Palais, f. 13, 14, 24, 23, 40, 60, 61, 71, 92, 111, 288). Il est regrettable que nous ne possédions que trois registres antérieurs à celui-ci, car ils pullulent de précieux renseignements sur la vie et les mœurs du peuple.

(2) *Arch. mun.* RR, 11 mai 1522.

mais ce serait une erreur de croire que les collectes et le produit mensuel de l'écolage ne faisaient que quintupler ce traitement. Vu la prospérité croissante de l'école, vu les élèves qui y affluaient, les recettes devaient être vingt fois plus considérables. Ceci n'est point une hypothèse, mais un fait qui se dégage de l'engagement passé le 7 septembre 1523 entre Christophe de Falcon et le bachelier Antoine Senhoret (1). En effet, puisqu'il promet lui donner deux écoliers pour apprendre à lire aux petits enfants et vingt florins par mois, soit cent quatre-vingt livres par an, c'est qu'il est assuré d'avoir à peu près le double pour lui. Il se peut que les recettes n'aient pas répondu à ses espérances, mais même en admettant cette déconvenue, un fait indéniable ressort de cet acte, c'est que l'augmentation progressive des élèves atteste le désir universel d'acquérir l'instruction.

VIII

Le principe d'autorité, qui prévaut dans les écoles, est à la même époque le pivot de la société tout entière. Le principe de l'individualisme qui rend l'homme juge de ce qui l'entoure et de lui-même, qui lui donne un sentiment exalté de ses droits, sans lui tracer ses devoirs, est complètement inconnu. De bas en haut règne une hiérarchie, parfaitement ordonnée. Les enfants ont pour le chef de famille le respect que celui-ci professe pour tous ceux qui sont placés au-dessus de lui. Personne ne proteste contre l'ordre établi. Les croyances religieuses ont conservé tout leur empire ; la tradition est gardée et fidèlement maintenue. Qu'elle ait ou non conscience de son rôle dans les développements d'une nation, la société de cette époque lui accorde une valeur considérable ; elle

(1) Mathieu Fazendier, f. 62, Étude de M^e Grill.

semble dire qu'elle est aussi essentielle à la vie d'un peuple que la racine au géant de la forêt.

Quoiqu'il existe douze églises, grandes ou petites, elles sont encore plus fréquentées que les écoles et le délabrement dans lequel on laisse celles-ci contraste avec la sollicitude que l'on montre pour celles-la. La municipalité, qui a toutes les peines du monde à équilibrer son budget, ne se met en frais ni pour les unes ni pour les autres : bien qu'elle ait des sympathies pour toutes, elle laisse ce soin aux particuliers. Or ceux-ci, qu'ils soient petits ou grands, pauvres ou riches, se préoccupent plus du sanctuaire dans lequel ils vont prier que du bâtiment dans lequel ils envoient étudier leurs enfants. Tous manifestent cette préférence et ceux mêmes qui mettent une insigne lenteur à se libérer envers le recteur sont les plus empressés à porter leur offrande au curé de la paroisse, à pourvoir aux besoins du culte et à l'entretien de l'édifice. Quant à ceux qui sont les plus désireux d'instruction, ils ne sont pas arrivés à faire pour celle-ci les sacrifices que l'on fait pour la foi, qui affirme, qui console et qui guide, pour la foi qui est l'espérance, la pitié, la poésie et l'amour.

Pour tous les Nimois, sans exception, l'instruction est au second plan. Sans doute, pour l'acquérir, il sera fait de nombreux sacrifices, mais ces sacrifices seront faits en vue d'un enfant et non en vue de tous. Ce n'est guère que dans les dernières années du xvi^e siècle que l'on verra deux particuliers consacrer leurs deniers à la fondation d'une école gratuite, créée l'une à Marguerites, l'autre à Aimargues ; mais s'il faut savoir gré à ces prêtres de leur louable générosité, on est, à son grand regret, forcé de constater que leur conduite n'a pas été imitée. Pour le moment, laïques et ecclésiastiques ne se préoccupent que des intérêts du culte. Soit de leur vivant, soit après leur mort, ils apportent leur obole et par

des legs pies, par des obits, ils travaillent à assurer le salut de leur âme.

Les fondations envers telle ou telle église ne sont pas les seuls témoignages de leur foi et ne leur font pas négliger les devoirs de la charité. L'étendue du paupérisme ne les rend pas égoïstes et n'a pas pour effet de dessécher les cœurs. Ils croient que dans quelque main que tombe l'aumône, elle va toujours au ciel ; aussi sont-ils quelquefois prodigues de dépenses de ce genre. Par exemple, Claude de Menonville qui, en 1494, a réparé de ses deniers le parvis de la cathédrale, veut qu'à son enterrement treize pauvres soient habillés de bure aux frais de ses héritiers. Louis Raoul, qui n'a pas d'enfants, ne borne pas ses libéralités aux quatre couvents mendiants et au monastère de Sainte-Claire, il donne tous ses biens aux pauvres (1) ou pour mieux dire il affecte le revenu de ses biens au paiement d'un avocat, afin que celui-ci soit le défenseur attitré des pauvres déshérités. A son exemple, les magistrats ne se contentent pas de leur rendre gratuitement la justice, ils exigent encore qu'au jour de leur décès, il soit distribué aux pauvres des aumônes plus ou moins considérables. L'aristocratie n'est pas seule à marcher dans cette voie. Même parmi ceux qui ignorent l'embarras des richesses, qui ont tout au plus le nécessaire, il y a une généreuse et louable émulation à venir en aide à son prochain et on trouve certains testaments où la part des pauvres est presque aussi élevée que la légitime d'un enfant.

Avec de pareils sentiments de foi et de charité, on ne doit pas s'étonner si le nom de Dieu se trouve sur toutes les bouches et dans tous les cœurs. Pour ces catholiques

(1) Il institue pour héritiers : « videlicet pauperes, viduos, orphanos, ac alias pauperes et miserabiles personas » qui, pour poursuivre ou défendre leurs droits, auront besoin de conseils, secours ou direction (31 août 1484) [EE., 1.]

convaincus, il est au réveil du matin la première pensée comme il est au soir la dernière. S'il leur survient un évènement heureux, c'est par la faveur de Dieu, s'il survient un évènement malheureux — hiver rigoureux, grêle, orage, famine, peste — c'est par la permission de Dieu. La main de Dieu s'étend sur toutes choses et se retrouve partout. De là la présence des consuls aux messes qu'ils font célébrer les dimanches et jours de fête ; de là la messe dite tous les jours à la chapelle de Saint-Sébastien. Quant aux blasphémateurs sur lesquels une ordonnance du 14 octobre 1460 appelait mon attention, aux sorciers auxquels il est fait allusion dans une lettre royale (1), on ne peut rien en dire, car les documents sur la criminalité n'ont pu être retrouvés.

La foi, si elle ne réfrène pas toujours la violence des passions, aide à supporter les épreuves de la vie et soutient le Nimois aux approches de la mort. Ses souffrances morales et physiques sont diminuées par la perspective de l'au-delà, par les visions des béatitudes célestes, par la croyance en une vie meilleure. Au lieu du désespoir de l'athée, il ordonne les moindres détails de ses obsèques ; il fixe avec calme et résignation le chiffre des aumônes que devront distribuer ses héritiers. Ce règlement, cette ordonnance est sa première préoccupation, car, comme l'écrira un notaire, « selon le dict du philosophe, tant plus une chose est noble, tant plus elle doit être première. »

(1) Lettre du frère Jean Vinet, de l'ordre des prêcheurs, inquisiteur, à frère François d'Albignac, camérier du monastère de Saint-Martin-d'Ai-res (Diocèse de Nîmes), au sujet de ceux qui se livrent à la pratique des sortilèges (1459, EE., p. 292). Je n'ai trouvé qu'un procès de ce genre, et encore donne-t-il lieu à doute. C'est un médicastre qui soigne plusieurs malades « non ad bonam finem sed malam, arte benefica et diabolica. » Il est poursuivi pour trois chefs « heresi, veneficio et sortilegio. » Il était, à ce qu'il paraît, médiocrement coupable, car après enquête, il fut élargi. (*Manuale curie spiritualis*, 19 décembre 1521, page 105, 116, 154 et 174).

Après s'être dévotement signé du signe de la croix, après avoir prononcé à haute voix les paroles consacrées par l'usage, le testateur indique le lieu où il veut être enseveli, l'endroit où sera la dernière demeure de son corps. Est-il riche ? c'est à la tombe de ses prédécesseurs, de sa femme, de ses enfants, ou bien en l'église de quelque couvent. Est-il simplement aisé ? c'est au cimetière, près la tombe d'un des siens ou d'un ami récemment décédé. Le prêtre qui fera la levée du corps, celui qui le mettra en terre sainte, le clerc qui portera la croix, le curé de sa paroisse, celui de la cathédrale où conformément à la tradition il doit être présenté, recevront chacun de cinq à douze deniers. Les messes basses ou chantées qui se célébreront le jour des funérailles, le jour de la neuvaine (*noven*) le bout de l'an, (*capdan*) sont ensuite indiquées, ainsi que les legs pies faits aux divers couvents à condition de prier pour son âme, et les aumônes distribuées à la porte de la maison aux pauvres qui accompagneront le corps. Tout est prévu et minutieusement ordonné et ce n'est qu'après avoir réglé tous ces détails qu'il pense aux biens terrestres que Dieu lui a donnés et qu'il s'occupe de les répartir entre ses héritiers naturels. Et encore maintes fois, pour assurer l'exécution de ses volontés spirituelles, désigne-t-il en terminant un exécuteur testamentaire de son âme (*sic*).

IX

Telle est, dans ses caractères essentiels, la vie privée du Nimois. Si rien n'est changé en ce qui touche les sentiments religieux, l'ardeur et la sincérité de la foi, l'amour et le culte de la famille, envisagé dans son ensemble, le peuple a cessé d'être l'image fidèle de ses devanciers.

Les différences ont beau ne pas être très prononcées, elles n'en existent pas moins, et de ci de là des nuances viennent attester l'évolution qui s'accomplit. La manière de vivre, tout en restant calme et tranquille pour qui la compare à celle de notre temps, diffère cependant de ce qu'elle était au commencement du xv^e siècle. Si l'on a respecté la tradition dans ce qu'elle a de bon, si l'on répète à tout propos qu'on conforme sa conduite aux coutumes anciennes, il n'en est pas moins vrai qu'à l'occasion on apporte quelques changements à l'œuvre léguée par les ancêtres.

Au point de vue municipal, le règlement du consulat, dressé en 1476, en est l'exemple le plus frappant. Huit ans avant la convocation des Etats-Généraux de 1484, on est étonné de cette réforme qui est, sinon une modification radicale, du moins un progrès sérieux, comparé à ce qui existait auparavant. Par suite de cet acte, émané de l'initiative locale, les artisans, les laboureurs obtiennent l'accès de la magistrature municipale, et les nobles du premier descendent au second rang. Sans doute la prépondérance reste acquise aux membres du barreau, mais à côté d'eux viennent s'asseoir les représentants du commerce, de l'industrie et de l'agriculture.

En même temps que la culture des champs s'améliorait, que de nouveaux terrains étaient défrichés, le commerce et l'industrie grandissaient en étendue et en succès. Le nombre des marchands avait plus que doublé et les vieilles masures étaient remplacées par des maisons plus commodés et surtout plus salubres. Tout se transformait peu à peu, et le branle assoupissant des berceaux, qui était le seul bruit de la cité du moyen âge, disparaissait devant le bourdonnement des rouets, le tic-tac des métiers, les refrains joyeux de l'artisan.

La chanson, quoiqu'en ait écrit Michelet, avec plus

de poésie que de vérité, a d'ores et déjà son rôle (1). Qu'elle soit un produit du terroir, comme il en a été relevé ça et là des indices, ou qu'elle ait été importée des provinces de langue d'Oïl, comme le prétendent quelques érudits, elle est devenue d'un fréquent usage. Le patron et l'ouvrier ne sont pas seuls à y recourir. Les chambrières chantent en berçant le nourrisson, en filant le chanvre qui sert à tisser les draps de la maison, et la journée commence et finit par des chansons à mélodie sobre et médiocrement variée.

Ces amateurs ne sont pas tous des produits de la nature ; il en est quelques-uns qui doivent encore quelque chose à l'art. De même qu'il y a à la cathédrale un maître de musique pour dresser les enfants de chœur, de même il existe dans la société des professeurs qui se chargent de faire l'éducation des voix. La place de ces derniers n'est pas toujours dans les cités. Par exemple, un procès intenté à un élève ingrat, originaire de Sumène, nous apprend que Meyrueis possédait au moins un professeur de chant.

La musique se manifeste encore aux églises, — il y a des orgues à la cathédrale de Nîmes, à Alais et à Anduze (2), — et sur les places publiques, où des virtuoses, comme le joueur de musette dont il a été parlé ci-dessus, exécutant des concerts en plein air, gagnent leur vie à faire danser le peuple. Les consuls tiennent également cet art en estime : soit qu'ils aillent, la veille de l'Ascension, à la tour Saint-Antoine, distribuer le pain de charité, soit qu'ils se rendent, en août et septembre, aux luttes traditionnelles de Bouillargues, ils se font accompagner de tambourins,

(1) Quelques individus sont désignés sous le sobriquet languedocien « Lo cantaire. »

(2) En 1513, un individu est accusé en plein conseil politique d'avoir volé les tuyaux de l'orgue d'Alais (Bardon). Le 28 juillet 1518, Gilles Dubois, organiste, réclame argent prêté [*Manuale curie spir.*, f. 348].

de joueurs de flûte et de hautbois. On dirait qu'ils se souviennent de leurs anciens aïeux, et qu'à défaut des jeux du cirque, ils se préoccupent, comme au temps d'Antonin, de distraire le peuple.

Le changement porte sur les moindres détails. Par exemple, l'écriture de l'époque est devenue moins facile à déchiffrer ; elle est plus rapide, plus personnelle, plus semée d'abréviations irrégulières. Au lieu de se conformer aux règles précédemment en vigueur, l'écrivain s'en affranchit volontiers ; il écrit à sa fantaisie et ne peut être lu couramment qu'à la condition d'une étude préliminaire, d'une sorte d'initiation. La langue usitée, sinon officielle, continue d'être le latin, mais plus qu'autrefois, les infractions se multiplient. Le languedocien, le français sont assez fréquemment mis à contribution dans les prix faits, les baux à ferme. Les maçons, les charpentiers, les laboureurs, qui n'entendent que le premier idiome, semblent en avoir suggéré l'emploi aux notaires, moins par esprit de méfiance que pour être à même de se remémorer l'étendue de leurs engagements.

En résumé, le moyen-âge a pris fin et la Renaissance est proche, si elle n'a déjà commencé avec l'invention de l'imprimerie. Les moindres détails en font foi. La société se meut sans se presser et ménage ses forces, en vue d'une nouvelle et plus longue étape. Ce n'est plus le repos, l'immobilité absolue : c'est la marche en avant, effectuée à petits pas, interrompue par de fréquentes haltes. On hésite, on tâtonne ; on se trompe parfois ; on revient bravement sur son chemin, cherchant une meilleure route, mais en définitive, grâce à cette marche sage et prudente, on obtient de petits progrès qui, accumulés et stratifiés, doivent conduire au progrès éclatant et manifeste. L'ave-

nir promet plus encore ; il se présente sous un aspect séduisant ; il a la livrée du printemps ; il est revêtu des couleurs les plus riantes. Tous les lettrés sont à la joie, tous sont dans l'attente des grands événements qui se préparent. Avec une ardeur enthousiaste et communicative, un contemporain s'écrie : « O siècle ! de toutes parts les esprits se réveillent ; c'est une joie que de vivre. »

(A suivre.)

D^r PUECH.

THÉRÈSE DE KERALIN¹

VII

Lorsque l'oncle et la nièce rentrèrent tous les deux seuls dans cet hôtel que Mme d'Ambert avait si longtemps habité, ils ne purent retenir l'expression de leurs regrets. Thérèse pleurait à chaudes larmes, tandis que le Conseiller murmurait à demi voix :

Pauvre Clotilde ! pauvre chère Clotilde !

La nuit fut triste pour eux, mais le lendemain il fallut bien que leur vie reprît son cours habituel, car il en est toujours ainsi des peines, comme des joies de ce monde.

Le Conseiller, dont le congé avait été fort prolongé, dut siéger de nouveau à la Cour d'Aix et Thérèse prendre la direction du ménage.

Comme je vais m'ennuyer ici maintenant, se disait-elle tout en aidant Françoise à remettre de l'ordre dans la maison ; qui me donnera les conseils dont j'aurai besoin ? qui me consolera dans mes peines ? à quelle occupation pourrai-je me livrer pour me distraire ?

Elle entra dans le grand salon. Les fenêtres étaient fermées, mais d'un volet resté entr'ouvert, s'échappait un rayon de lumière, donnant en plein sur le portrait en pied de Mme d'Ambert, qui était encore d'une grande ressemblance, malgré les dix années écoulées depuis qu'elle avait posé devant le peintre ; et, en la voyant ainsi, telle qu'elle était restée gravée dans son souvenir, la jeune fille ne put retenir une exclamation de joie.

— Oui, c'est elle, c'est bien elle, ma bonne, ma sainte

(1) Voir la *Revue du Midi*, mai 1890.

tante ! quel bonheur de retrouver son portrait dans cette maison toute pleine de son souvenir ! si je pouvais le placer dans ma chambre, que je serais heureuse de la revoir ainsi, au moins en peinture, à chaque instant du jour ; mais ce portrait appartient à mon oncle, il ne voudra pas s'en dessaisir.

Une idée lui vint :

— J'en ferai faire une copie ou mieux encore je la ferai moi-même, non pas de cette grandeur, mais une miniature que je pourrai regarder bien souvent et même porter sur moi. Si je ne réussis pas du premier coup je recommencerai jusqu'à ce que j'en sois satisfaite.

Chez elle l'exécution suivait ordinairement de près la résolution et dès le lendemain elle se mit à l'œuvre. Elle avait un beau talent pour la peinture ; il lui fallut cependant beaucoup de temps et de grands efforts pour atteindre son but ; mais, si la miniature n'eut pas tout le mérite du portrait, elle eut au moins celui de pouvoir être renfermée dans un médaillon facile à porter ; elle eut surtout le grand avantage d'occuper agréablement les loisirs de la jeune fille et de calmer un peu sa légitime douleur.

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant ce travail. Thérèse n'était pas consolée, mais ses larmes devenaient moins amères. Quant à M. d'Ambert, il menait à peu près son genre de vie habituel, il vaquait à ses affaires, et conduisait de temps en temps sa nièce à la promenade hors la ville ; il prenait ses repas avec elle et passait toutes ses soirées à jouer au boston chez Mme de Cerisay.

Un certain soir, après souper, au lieu de sortir tout de suite, comme il le faisait d'ordinaire, il vint s'asseoir auprès de sa nièce, qui s'était mise au piano.

— J'ai à te parler sérieusement, lui dit-il, fais-moi le plaisir de m'écouter avec attention.

— De quoi s'agit-il donc ? lui demanda Thérèse.

— D'une chose qui te concerne personnellement, ma chère ;

M. Pélestrier, dont le régiment, comme tu le sais fort bien, a quitté Aix pendant que nous étions encore à Nice, est arrivé hier de Tours, où le 52^{ème} est maintenant en garnison, pour renouveler la demande en mariage qu'il avait faite l'année dernière.

— Aujourd'hui, comme l'année dernière, je le remercie de l'honneur qu'il veut bien me faire, mais je persiste dans mon refus.

— Diable ! diable ! voilà une réponse qui n'est pas agréable à transmettre, à ce Pélestrier ; naturellement colère et si persuadé qu'il a fait sur ton cœur une impression des plus vives et des plus favorables, il va ne pas me croire sur parole et m'accusera peut-être de l'avoir desservi auprès de toi.

Il croira ce qu'il voudra, peu m'importe.

— Mais il m'importe à moi ! Donne-moi au moins une bonne raison pour expliquer poliment ton refus.

— Dites-lui, si vous le voulez, que je ne me marierai probablement jamais.

Et faisant à Monsieur le Conseiller une grande révérence, elle quitta le salon et courut s'enfermer dans sa chambre.

C'était pendant la maladie de Mme d'Ambert que le 52^e avait quitté Aix et que le capitaine de Kéralin s'était éloigné de cette ville, où il avait espéré voir revenir l'aimable femme du Conseiller et sa charmante nièce, jouir de leur douce intimité et gagner l'affection de la jeune fille, qui avait fait sur son cœur une si vive impression. Ce fut donc avec un grand déplaisir qu'il reçut l'ordre du départ. Arrivé à Tours, où son régiment venait d'être envoyé, M. de Kéralin vécut plus d'un mois dans une retraite absolue ne sortant de chez lui que pour s'acquitter de ses devoirs militaires ou aller prendre ses repas. Mais il faut bien l'avouer cependant, le temps faisait son œuvre, l'image de Thérèse, si radieuse d'abord, pâlissait dans son esprit,

comme ces photographies qui s'effacent peu à peu dans les albums. Il n'entendait plus parler d'elle, il ne conservait même pas l'espérance de la revoir. Elle avait été pour lui comme une de ces étoiles filantes qui éblouissent un instant les yeux du spectateur, mais qui le laissent retomber bientôt dans une obscurité profonde.

Un jour vint où, sollicité par son cousin, le capitaine de Saint Laurent, Kéralin consentit à aller avec lui dans une soirée dansante ; cette invitation en amena d'autres, et le jeune officier reprit bientôt un genre de vie mondain ; non qu'il eût oublié tout à fait Mlle Thérèse de Carteaux, il s'en souvenait souvent au contraire, et, chaque fois qu'on vantait devant lui la beauté, la bonne tenue ou la grâce naïve d'une jeune fille.

— Elle est fort bien, se disait-il, mais quelle différence avec Mlle Thérèse !

Huit mois s'étaient écoulés déjà lorsque le vagues maître lui remit une lettre cachetée de noir, d'une écriture inconnue, qu'il s'empressa d'ouvrir, et qui lui causa tout à coup une vive émotion,

Cette singulière épltre était ainsi conçue :

Monsieur le capitaine,

« J'aime à croire que vous n'avez pas tout à fait oublié votre professeur de boston, jeu fort agréable, dont nous avons fait ensemble de si bonnes parties chez Mme de Cerisay. Depuis ce temps j'ai eu le malheur de perdre ma femme à Nice et je suis retourné à Aix avec sa nièce, Mlle Thérèse de Carteaux,

Je veux être franc, Monsieur, ma femme était un ange, et il faut bien que cela soit, puisque tout le monde le dit ; mais il n'en est pas tout à fait de même de Thérèse ; entendons-nous bien cependant, ce n'est pas un démon non plus, c'est tout simplement une femme, c'est-à-dire une

créature tenant de l'un et de l'autre. Elle est très-bonne au fond, mais vive, exaltée, un peu colère même, n'en faisant qu'à sa tête, ce qui ne l'empêche pas d'être trouvée charmante et d'avoir été demandée en mariage par des hommes de mérite, dont une jeune fille plus raisonnable se serait fort bien contentée. Malheureusement ma défunte femme, que sa nièce aimait passionnément, avait eu l'imprudence de parler de vous devant elle, comme de celui des jeunes gens de sa connaissance qu'elle préférerait lui voir épouser ; et, sur cette parole en l'air, que Thérèse seule a retenue, et à laquelle, pour mon compte, je n'ai pas fait grande attention, mon étourdie a refusé tous les prétendants, sous le ridicule prétexte que ce n'était pas celui que sa tante aurait choisi pour elle.

Pour que vous compreniez, mon cher Monsieur, tout ce que ma position a d'embarrassant, il faut que vous sachiez que j'ai promis à feu Mme d'Ambert de servir de père à sa nièce jusqu'au jour de son mariage inclusivement ; et que, d'autre part, ne voulant pas rester veuf, je me suis engagé à épouser Mme de Cerizay, dès que l'année de mon deuil serait achevée. Malheureusement cette dame, craignant les comparaisons peut-être, ne se soucie nullement d'avoir une jeune fille de dix-huit ans auprès d'elle. Le terme convenu approche d'une manière effrayante pour moi ; homme d'honneur et ancien magistrat, il ne serait pas convenable qu'on me vît manquer à ma parole, ni envers feu ma femme, ni envers ma future. Vous seul, mon cher capitaine, pourriez me tirer d'embarras, et c'est pour vous le proposer que je vous écris.

En épousant Mlle de Carteaux, que vous rendriez heureuse, j'en suis sûr, vous ne feriez pas une mauvaise affaire ; elle est jolie, spirituelle, élevée dans des sentiments d'honneur et de piété ; elle a quatre vingt mille francs de dot, et j'ai de plus l'intention de mettre dans mon testament un bon petit codicille en sa faveur. Si tout cela pouvait

vous convenir, vous rendriez par ce mariage un service signalé à votre tout dévoué serviteur,

Joseph d'Ambert.

ex Conseiller à la Cour d'appel d'Aix.

P.-S. Prompte réponse, s'il vous plait, car il faut que ma nièce soit mariée avant moi, c'est une des conditions de Mme de Cerizay.

A propos, j'oubliais de vous dire que Thérèse joue passablement du piano, qu'elle dessine fort bien, et qu'elle s'entend un peu en cuisine, ce qui n'est pas à dédaigner. Pour ne rien omettre d'essentiel, j'ajouterai qu'elle est très exaltée de sa nature et que je ne serais pas étonné qu'elle devint facilement jalouse, mais ce serait à vous de prendre vos précautions à cet égard. »

Il serait difficile d'exprimer quels furent l'étonnement et la joie du capitaine de Kéralin en recevant la lettre du Conseiller.

Il n'hésita pas une minute, ne prit pas même le temps de répondre à M. d'Ambert, mais il courut chez son colonel obtint un congé de huit jours, qu'on lui promit de prolonger au besoin, prit la poste et partit pour Aix.

Le surlendemain, de bon matin, il arrivait chez Madame Boulon, son ancienne hôtesse, lui demandant si elle avait une chambre à lui donner.

La bonne femme poussa une exclamation de joie en le reconnaissant.

— Quel bon vent vous amène ? dit-elle, je croyais que le 52^e était en garnison à Tours et que nous ne vous reverrions jamais.

— Vous voyez bien au contraire qu'on se retrouve, répliqua-t-il. Vous vous portez à merveille, Mme Boulon, je vous en fais mon compliment. Qu'y a-t-il de nouveau dans votre ville ? que s'est-il passé de remarquable depuis mon départ ?

— Pas grand chose, vraiment. Notre ancien Procureur

général est mort la semaine dernière et son successeur n'est pas encore nommé, ce qui préoccupe beaucoup Messieurs du parquet, dont plusieurs aspirent à la succession.

Le juge d'instruction se marie la semaine prochaine avec une demoiselle fort laide, mais qui lui apporte une grosse dot ; puis on parle aussi d'un autre mariage, qui fait joliment jaser, je vous assure ; on prétend que le vieux Conseiller d'Ambert va épouser Mme de Cerisay, une veuve aux trois quarts ruinée, qui a fait parler d'elle autrefois.

N'est-ce pas une abomination, lui, dont la première femme si charmante et si vertueuse, est morte depuis moins d'un an ? aussi j'espère bien qu'on leur donnera un fameux charivari.

— Et que devient Mlle Thérèse dans tout cela ?

— Elle pleure sa tante, la pauvrete ! car si son oncle n'a pas de cœur, elle en a beaucoup, la chère enfant. Mais assez babiller comme cela, tout ce que je viens de vous dire est entre nous et seulement pour répondre à vos questions, car je ne suis pas bavarde, moi, et je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas.

Sur cette belle péroration, Mme Boulon conduisit l'officier dans la chambre qu'elle lui destinait. Il y fit sa toilette à la hâte, courut à l'hôtel d'Ambert et se fit annoncer au maître de la maison.

Celui-ci poussa un cri de joie en le voyant paraître.

— Voilà ce qui s'appelle être exact en affaires, dit-il : vous avez reçu ma lettre sans doute ; peut-être l'avez-vous trouvée un peu originale ; mais qui veut la fin veut les moyens ; m'apportez-vous une réponse favorable ?

— Je m'estimerai le plus heureux des hommes, Monsieur, si Mademoiselle votre nièce avait pour moi un peu du bon vouloir que vous daigniez me témoigner ; mais comment oserais-je l'espérer ! elle me connaît si peu !

— Suffit, suffit, il y a entre vous plusieurs vieilles histoires,

la blessure que vous avez reçue en sauvant un petit garçon de notre connaissance, la morsure de la vipère, dont vous avez si heureusement sucé le venin ; puis, l'opinion de Mme d'Ambert brochant sur le tout. . . . Enfin je ne doute pas qu'elle ne vous accepte de bon cœur. Du reste nous allons le savoir tout de suite.

Sonnant alors la femme de chambre :

— Françoise, allez dire à Mlle Thérèse de descendre au salon.

Et il offrit un siège au Capitaine.

On a beau avoir plusieurs campagnes mentionnées sur ses états de services et la croix d'honneur sur sa poitrine, il n'y en a pas moins des émotions dont on n'est pas le maître. Malgré les encouragements de M. d'Ambert, Kéralin ne se regardait pas comme assuré de son bonheur, et son cœur battait autant de crainte que d'espoir.

Après quelques minutes d'attente un pas léger se fit entendre dans l'escalier et Thérèse, vêtue d'une robe noire qui faisait ressortir la blancheur de son teint, entra dans le salon.

— Vous me demandez, mon oncle ? dit-elle.

Puis, apercevant le Capitaine, elle s'arrêta interdite, une éclatante rougeur envahit son visage, et, toute troublée et intimidée :

— Je ne m'attendais pas à trouver ici M. de Kéralin, dit-elle.

Le Conseiller la prit par la main, et, de son ton le plus solennel :

— Ma nièce, voilà l'époux que Dieu vous destine, celui que votre angélique tante aurait choisi pour vous entre mille, et qui vient tout exprès de Tours pour vous demander en mariage.

Elle hésita un instant, leva vers le ciel ses beaux yeux où brillaient quelques larmes, et d'une voix émue.

— Puisque vous m'assurez que ma bonne tante l'aurait

choisi entre mille, il est de mon devoir de l'accepter, répondit-elle.

— Vive Dieu ! le devoir est une belle chose, surtout lorsqu'il se trouve d'accord avec nos sentiments intimes, s'écria joyeusement le Conseiller. Je veux être le premier à vous complimenter, ma nièce, ajouta-t-il en l'embrassant sur les deux joues, et vous aussi, mon cher neveu ; il ne s'agit plus pour vous maintenant que de demander sans retard la permission du Ministre de la guerre et de faire venir vos papiers.

— Permettez-moi d'annoncer tout d'abord mon bonheur à ma plus proche parente, la douairière de Suret, qui a toujours eu pour moi la tendresse d'une mère ; puis aussi à mon cousin, le capitaine de Saint Laurent.

— Assurément, et, en même temps, invitez-les tous deux à la noce, qui aura lieu le plus tôt possible ; l'hôtel d'Ambert est assez grand pour que je puisse y recevoir nos parents et nos amis.

Thérèse, dès le lendemain matin de ce jour mémorable, après avoir entendu la messe, pour rendre grâce à Dieu de lui avoir donné un fiancé selon son cœur, écrivit à Mme d'Aurémont pour lui faire part de cet heureux événement et l'inviter à assister à son mariage. La réponse ne se fit pas attendre, mais elle fut loin de satisfaire entièrement la tendre affection de Mlle de Carteaux pour cette excellente amie, car voici ce qu'elle contenait.

« Je vous félicite du fond du cœur, ma chère enfant, du mariage que vous m'annoncez, et que votre sainte tante doit approuver du hant du ciel, car elle m'avait parlé plusieurs fois du capitaine de Kéralin avec les plus grands éloges ; j'espère donc, ma bien aimée Thérèse, que vous trouverez dans cette union la plus grande félicité qu'on puisse espérer sur la terre. Il m'eût été doux d'assister à votre mariage, d'être témoin de votre bonheur, malheureusement je suis si souffrante en ce moment, des suites

d'une fluxion de poitrine que j'ai attrapée, je ne sais où, qu'il serait fort imprudent de ma part de me mettre en route en cet état, mais je m'unirai à vous de cœur et je prierai Dieu de toute mon âme pour qu'il bénisse votre union et vous rende aussi heureuse que vous le méritez ; et, si jamais je pouvais vous servir à quelque chose, n'oubliez pas que vous avez en moi une amie dévouée, presque une mère. »

— Qu'il est fâcheux qu'elle ne puisse pas venir ! se dit la jeune fille, sa présence m'eût été si nécessaire pour remplacer un peu ma chère tante Clotilde.

Et ses yeux se mouillèrent de larmes en s'arrêtant sur le portrait de Mme d'Ambert. Mais elle était si occupée à cette époque, elle avait tant de préparatifs à faire, tant de choses à prévoir ! D'ailleurs son fiancé passait auprès d'elle tout le temps dont il pouvait disposer, c'est-à-dire une grande partie du jour et la soirée toute entière, et, elle était si satisfaite lorsqu'il était là, même quand il faisait la partie de piquet avec M. d'Ambert, qui avait renoncé pour lui au boston de Mme de Cerizay que le chagrin de l'absence de Mme d'Aurémont ne fit guère qu'effleurer son esprit ; puis arrivèrent presque en même temps la douairière de Suret, vieille dame fort distinguée et fort aimable, qui trouva sa future nièce charmante ; et aussi le capitaine de Saint Laurent, un bon garçon, s'il en fut jamais, qui félicita de tout son cœur son cousin Frédéric de l'heureuse chance qu'il avait eu de connaître Thérèse et de s'en faire aimer.

Peu de temps après, le mariage de Frédéric et de Thérèse fut béni par l'archevêque d'Aix, et, après quelques jours encore, accordés aux instances du Conseiller d'Ambert, les nouveaux époux, toujours plus charmés l'un de l'autre, s'envolèrent comme deux tourtereaux pour prendre possession d'une jolie maison de campagne, qui faisait partie de l'héritage, laissé par Mme d'Ambert à sa fille adoptive. Ils y auraient volontiers passé toute leur vie,

tant ils s'y trouvaient bien, mais le congé du capitaine était aux trois quarts écoulé et les jeunes époux, ayant promis à Mme de Suret d'aller la voir chez elle avant de se rendre au régiment, ils tinrent parole et partirent pour l'Anjou, où la douairière les accueillit avec une grâce charmante et avec tous les témoignages d'une réelle affection.

C'était une aimable personne que cette vieille femme, veuve, depuis longtemps déjà, d'un mari qui l'avait rendue trop malheureuse pour qu'elle pût le regretter beaucoup. Elle n'avait point d'enfant et habitait un vieux château, pittoresquement situé sur le penchant d'une colline, à trois kilomètres de la petite ville de Segré, et remarquable surtout par son architecture gothique, par la hauteur de ses fenêtres en croisillons et par le salon immense et magnifiquement meublé, que précédait une salle d'armes, décorée de portraits, de lances, d'arquebuses, et d'armures de toute sorte.

La noblesse des environs, les bons bourgeois du pays et les fonctionnaires de la ville voisine s'y donnaient volontiers rendez-vous, tous bien sûrs d'être accueillis à merveille par la maîtresse de la maison, dont le naturel bienveillant se lisait pour ainsi dire dans les beaux yeux et dans le sourire plein de douceur. C'était alors, dans les jardins jonchés de fleurs, de bonnes causeries, des promenades charmantes, et souvent, quand la nuit venait, des petits bals improvisés, d'autant plus agréables que les préparatifs avaient coûté moins de peine.

A l'arrivée fort désirée du jeune couple de Kéralin, la douairière, qui aimait beaucoup son neveu, et qui trouvait Thérèse charmante, se mit en frais de toute sorte pour leur rendre agréable le temps trop court à son gré, qu'ils devaient passer chez elle. Elle invita tour à tour à dîner ses amis et ses connaissances. Puis vinrent les parties de chasse dans les bois voisins, suivies de repas improvisés sous les frais ombrages de la forêt et quelque fois le soir

des bals véritables, où était conviée toute la société des environs.

C'était trop de réunions peut-être pour les nouveaux mariés avides de solitude et peu habitués aux plaisirs mondains ; mais ils n'en étaient pas moins reconnaissants à l'excellente tante de toute la peine qu'elle se donnait pour leur plaire

Le jour vint bientôt où il fallut lui dire adieu et ce ne fut pas sans de grands regrets de part et d'autre et sans exiger la promesse d'un prompt retour que la douairière se sépara de son neveu et de sa nièce, qu'elle fit conduire dans sa voiture jusqu'à Segré, où ils devaient prendre la diligence, qui les mènerait à Tours.

Le temps était délicieux et la route superbe, les chevaux bien dressés, et, de tous les plaisirs qui leur avaient été prodigués par Mme de Suret, le plus grand peut-être fut ce voyage en tête à tête, dans une bonne voiture et dans un pays aussi plantureux que pittoresque.

Une heure entière s'écoula sans incidents d'aucune sorte. Mais tout à coup l'attention de Mme de Kéralin fut attirée par des cris stridents, poussés à peu de distance : Ils regardèrent par la fenêtre et aperçurent un cabriolet qu'un cheval, emporté, venait de renverser sur la route.

Prompt comme l'éclair, Frédéric sauta à terre et courut au secours des voyageurs en détresse, et tandis que le cocher contenait, non sans peine, l'animal fougueux, il retira, l'une après l'autre, de la voiture deux jolies fillettes et une jeune femme affolées de terreur.

— Etes-vous blessée, Madame ? demanda-t-il.

— Je ne le crois pas, Monsieur, mais mes pauvres enfants ! les voilà tout ensanglantés, qui sait même s'ils ont tous leurs membres intacts !

— Je crois qu'elles ont eu plus de peur que de mal, dit Frédéric, après avoir rapidement examiné les deux petites filles, et qu'elles en seront quittes pour quelques égrati-

gnures, mais permettez-moi de vous demander, Madame, si vous êtes encore bien loin du but de votre voyage ?

— J'allais à Segré, pour y prendre la diligence qui devait me ramener à Tours auprès de mon mari, M. Vernier, lieutenant au 52^e de ligne ; mais que vais-je devenir maintenant que ce pauvre cabriolet est tout à fait disloqué !

— Ma femme et moi, nous vous mènerons très volontiers jusqu'à Segré, où nous allons nous même prendre comme vous la diligence pour retourner à Tours, dit le Capitaine. J'ai l'avantage de connaître beaucoup M. Vernier, qui a servi jadis, comme sergent-major, dans la compagnie où j'étais sous-lieutenant, et je serai très heureux de vous rendre ce petit service.

Thérèse qui était descendue de voiture, se joignit à son mari pour engager Mme Vernier à accepter cette offre, et, prenant les enfants par la main, elle leur fit boire un peu d'eau des carmes, dont elle avait un flacon dans son sac de voyage, et, examinant leurs légères blessures, déchira son mouchoir pour en faire un premier pansement. Mme Vernier un peu remise de sa frayeur se confondit en remerciements ; c'était une femme d'une trentaine d'années, ayant peu d'usage du monde, mais le cœur sur la main, et les tendres soins de Mme de Kéralin pour ses petites filles, ainsi que les égards que lui témoignait le Capitaine, la rendait fort reconnaissante.

— Vous me permettrez d'aller vous voir dès que vous serez installée, dit-elle à Thérèse en descendant à Tours de la diligence dans laquelle l'une et l'autre avaient pris place, et je me mets d'avance à votre disposition pour vous donner tous les renseignements qui pourraient vous être utiles dans cette ville, que vous ne connaissez pas et où j'ai déjà passé plusieurs mois.

— Je vous en serai certainement bien obligée, répondit Thérèse en lui tendant la main.

Et c'est ainsi qu'elles se séparèrent.

A suivre).

C^{me} DU THEIL DE LA ROCHE

L'ABBÉ LEMPEREUR

La paroisse d'Aimargues rendait, il y a quelque semaines, un hommage solennel à la mémoire de son vénéré pasteur, M. L'abbé Lempereur. Nous reproduisons l'allocution prononcée en cette circonstance, par Mr. le vicaire général Veissierre, le plus cher, le plus intime ami du défunt.

Des vies comme celles de M. l'abbé Lempereur, vies accompagnées de si fidèles reconnaissances, méritent qu'on les publie. La Revue est heureuse en reproduisant ces pages de remplir un des buts qu'elle s'est toujours proposés.

MESSIEURS

Ce n'est pas sans une vive émotion que je monte dans cette chaire et que je prends la parole au milieu de vous. Autrefois, lorsque je franchissais le seuil de ce temple, j'avais la joie de voir votre ancien curé, de douce et regrettée mémoire, debout devant l'autel, les mains élevées vers le Saint Tabernacle.

Aujourd'hui, je n'aperçois que ses restes, devant lesquels tout s'est couvert de deuil. Il est encore ici, sans doute, les mains jointes, la tête tournée vers vous; mais ses mains sont froides, sa tête est immobile, les vêtements sacerdotaux enveloppent tout son corps comme un linceul. Il rentre dans le temple dont il était momentanément sorti; le caveau préparé par ses soins attend cette chère dépouille; grâce à votre reconnaissance, votre curé repose dans son église bien aimée, il y repose pour toujours. Vous avez compris qu'un prêtre qui, pendant 50 ans, vous

avait édifiés par sa piété solide et son zèle ardent méritait une place d'honneur dans le magnifique sanctuaire qui est son œuvre comme la vôtre. Comment réussir à la lui donner ? Un décret de l'État était nécessaire ; vous l'avez demandé et gracieusement obtenu ; c'est bien fait de votre part et je vous en félicite. J'en félicite les membres du conseil de fabrique, j'en félicite M. le Maire si empressé à seconder vos vœux ; j'en félicite son conseil municipal qui a suivi avec un remarquable ensemble son inspiration ; et je suis sûr, en le faisant, d'être l'interprète des sentiments de toute la population d'Aimargues et de ces dignes prêtres accourus pour s'associer à cette cérémonie funèbre, heureux qu'ils sont de voir comment, dans notre cher pays, on sait honorer les ministres de Dieu, et cela, malgré le trouble des temps que nous traversons.

Cet honneur qui l'a mieux mérité que votre vénéré pasteur ? Vos regrets, vos larmes, cette pompe le redisent assez aujourd'hui, et je ne fais que répondre à votre attente en louant, une fois de plus devant vous, le zèle et la piété de votre ancien curé.

Mr Lempereur naquit à Beaucaire de parents profondément chrétiens. Avec quel soin sa pieuse mère ne lui apprit-elle pas à bégayer les louanges du Créateur, à élever ses mains pures et innocentes vers le Ciel et à appeler le Très-Haut du nom si touchant de Père ! Le plus sacré des devoirs de cette mère chrétienne fut toujours d'inspirer à son jeune enfant, l'amour de la vertu, la crainte du Seigneur et de conserver dans son âme, dans tout son éclat, la grâce du baptême. Heureuses les mères qui l'imitent ! Ses soins furent couronnés du succès le plus consolant. Dès un âge tendre encore, M. Lempereur montra dans sa conduite un sérieux au-dessus de l'enfance. Il croissait en grâce devant Dieu et devant les hommes. Chaque jour marquait en lui un nouveau progrès dans les voies de la vertu. Une soumission complète aux volontés de ses

parents, qualité qui se fait rare à notre époque, le distinguait des enfants de son âge.

Une si belle aurore promettait un beau jour.

Lempereur en effet, ne se démentit point.

Envoyé au Petit-Séminaire de Beaucaire, il surmonta aisément les difficultés que présentent les premiers éléments de la science. Le ciel l'avait doué d'un bon sens fin et délié et son application jointe à un esprit naturellement juste le mit à même de faire de brillantes études. Sa régularité parfaite, sa piété exemplaire lui valurent l'affection de ses condisciples et l'estime de ses maîtres qui reconnaissant, dans ses heureuses dispositions, les marques d'une vocation solide pour le sacerdoce, le firent entrer au Grand-Séminaire.

Dans ce sanctuaire béni, sa piété ne fit que se développer. La théologie en élevant son âme l'affermir en peu de temps dans la vertu et donna leur complet essor aux qualités dont le ciel l'avait enrichi.

Ardent, infatigable au travail, fidèle à sa règle, d'une assiduité exemplaire dans tous les exercices de la communauté, le jeune clerc eut bientôt fait de conquérir les suffrages de ses vénérables directeurs. Ce fut avec joie que ses maîtres l'appelèrent aux ordres sacrés qu'il reçut pour sa part avec une sainte frayeur.

Ordonné prêtre par Mgr Cart, il fut nommé vicaire à Aimargues. O vous, Mes Frères qui, au début de sa carrière sacerdotale l'avez vu à l'œuvre, rappelez-vous avec quelle foi vive, avec quelle douce piété, il soignait votre enfance spirituelle. Ici mes souvenirs se confondent avec les vôtres et ne me permettent pas d'oublier la salutaire influence qu'il a exercée sur les âmes. Comme vous étiez édifiés en le voyant à l'autel célébrant le Saint-Sacrifice ! Comme son recueillement portait le cœur en haut ! Comme sa dignité attestait la piété du bon prêtre de Jésus-Christ ! Comme il se servait à propos de sa parole

facile, abondante, toujours persuasive, pour encourager le bien, mais aussi pour combattre et corriger le mal !

Ses succès à Aimargues ne tardèrent pas à attirer l'attention de ses supérieurs ecclésiastiques. On publiait partout l'exquise délicatesse, la piété communicative du jeune prêtre : aussi Mgr Cart, de douce et sainte mémoire, crut-il faire sagement en l'attachant à son administration en qualité de secrétaire général.

L'abbé Lempereur ne se laissa point éblouir par cette situation où tout le clergé entrevoyait pour lui de brillantes destinées. Dans ce nouveau milieu, la ferveur de sa jeunesse sacerdotale acquit une maturité qui surprit les hauts dignitaires de l'église de Nîmes, et que son évêque reconnut publiquement, en le nommant chanoine d'honneur de sa cathédrale.

Fidèle au règlement que sa conscience s'était tracé comme aux bienséances publiques de sa position le secrétaire de Mgr Cart ne parut jamais au-dessous de ses fonctions, son mérite se révélait jusque dans son air et dans son maintien. Modeste et digne tout à la fois, il laissait voir l'homme d'esprit, sans trahir le prêtre ; et sa conversation pour être spirituelle, variée, agréable, pleine de traits, conservait une réserve du meilleur ton aussi bien que du meilleur goût. Sans se hausser pour être grand, sans s'abaisser pour paraître obligeant, il gardait au dedans, cette tranquillité qui appartient à la conscience sacerdotale, au dehors, cette tenue à laquelle la politesse et l'esprit ajoutent encore de nouvelles grâces.

En un mot, c'était le prêtre tel qu'on s'en fait par avance une juste et haute idée. Tout lui souriait, son évêque l'aimait ; le clergé l'honorait de sa confiance ; mais lui, tout en acceptant de grand cœur la charge si honorable qui lui était confiée ne laissait pas d'aspirer secrètement au ministère paroissial ; Mgr Cart le comprit et lorsque la paroisse d'Aimargues devint vacante, il n'hé-

sita pas un moment, bien qu'il en coûtât à son cœur de se séparer de son secrétaire, à lui en confier l'administration. Ce fut sans doute, un grand bonheur pour M. Lempereur de revenir au milieu de vous, mais le bonheur fut plus grand encore pour vous que pour lui même, puisque vous avez joui pendant un demi-siècle de l'attachement que tout prêtre se sent au fond du cœur pour le poste où il a fait ses premières armes.

Sous quelque soleil que la destinée nous entraîne, il nous reste de notre premier poste une impression que rien n'efface, et les âmes qui se sont confiées tout d'abord aux premiers élans de notre zèle, demeurent les plus chères à toute notre vie.

Une fois installé, le nouveau curé se met généreusement à la tâche. Aucune difficulté n'arrête ses efforts, aucun obstacle n'abat son courage. Aimargues n'est-il pas pour lui l'idéal de la paroisse ? Aimargues ne l'emporte-t-il pas, dans sa pensée, sur les populations environnantes par la vivacité de ses croyances religieuses ? Aimargues n'avait-il pas gardé intact le dépôt de la foi ? Il faut donc y entretenir le feu sacré ; il faut que le talent pastoral, le don de Dieu ne demeure pas infructueux dans les mains du prêtre. Aussi trempant de ses sueurs la terre confiée à sa sollicitude, il la travaille avec une activité, avec un zèle que rien ne peut arrêter. Et c'est pourquoi cette terre porte rapidement des fruits de salut. Fruits heureux, fruits abondants, qui sont : la foi conservée, les bonnes mœurs soutenues, les écoles des garçons confiées à des maîtres pieux et dévoués, et les écoles des filles dirigées par des religieuses qui se sont montrées constamment animées d'une merveilleuse ardeur pour l'éducation de la jeunesse.

Faire connaître Dieu, ses perfections et ses œuvres, faire connaître son divin fils Jésus-Christ dans les mystères de sa vie et de sa mort, dans l'économie de sa doctrine

et de sa grâce , en un mot, ouvrir aux yeux de sa famille spirituelle les pages sacrées de l'Evangile où rayonne l'infailible vérité , telle était l'unique préoccupation de M. Lempereur. Il savait que la vie éternelle est dans cette science ; *hæc est vita æterna* , et son ambition était d'autant plus satisfaite qu'il voyait le règne de Dieu grandir dans les âmes et son amour dans les cœurs.

La méthode suivie par lui dans l'œuvre difficile et délicate du gouvernement des consciences était marquée au coin du bon sens pratique. Avec lui point de heurts, ni de soubresauts ; point de ce mysticisme raffiné qui conduit à l'exaltation pour disparaître en un clin-d'œil devant un découragement profond ; point non plus de ces complaisances dangereuses qui énervent la conscience. Le fond de tout cela était une grande charité ingénieuse à trouver les remèdes les plus propres à chaque situation.

D'une part, il compatissait à toutes les souffrances morales de son peuple bien aimé ; de l'autre, les simples préceptes de la morale évangélique interprétés par un sens droit et inaccessible aux illusions devenaient sur ses lèvres une loi sûre, claire, à la portée de toutes les bonnes volontés. On rencontrait en lui le guide prudent et sage. Et c'est bien là ce qui explique la sympathie dont son ministère était entouré.

Sous sa paternelle impulsion le culte était florissant, le dimanche religieusement sanctifié , et les fêtes religieuses se célébraient avec une pompe et un éclat digne des grandes villes. Pourtant malgré ces beaux résultats son cœur souffrait et vous souffriez avec lui.

Quelle était donc la cause de cette douleur ?

Au sein de certaines populations peu croyantes, l'aspect d'une église étroite et sans honneur n'inspire aucune tristesse aux habitants qui l'entourent. Qu'importe son exigüité ? Elle est toujours assez vaste, si restreinte qu'on la suppose, puisqu'ils n'y vont jamais. Les

jours mêmes des grandes solennités à peine l'apparition de quelques adorateurs vient-elle en animer la solitude. C'est le sanctuaire permanent du vide, à l'exception du tabernacle et le prêtre qui en est le gardien, n'a pas de fonction plus ordinaire que de gémir entre le vestibule et l'autel, sur l'isolement perpétuel auquel on le condamne.

D'autres impressions se manifestaient alors au milieu de vous, Mes Frères, qui êtes sincèrement attachés à votre religion. Votre église était mesquine et sans éclat et vous en souffriez. Votre curé en souffrait avec vous, lorsqu'il vous voyait vous agiter autour d'elle et demander tristement à ses murailles, pourquoi refusant de s'élargir, elles refusaient à un grand nombre de pieux fidèles, l'accès auprès de l'autel. Il me souvient qu'à l'époque de la belle mission prêchée par les Chartreux de Lyon, retraite dont les saintes joies et les fruits immenses laissèrent dans vos cœurs d'impérissables souvenirs, la même insuffisance vous fit exhaler à tous les mêmes plaintes. Incapable de se contenir plus longtemps, votre curé vous dit et vous répétâtes avec lui, dans un sentiment de noble émulation : Pourquoi ne ferions-nous pas ce qu'ont fait tant de paroisses qui nous environnent

L'abbé Lempereur se mit aussitôt à l'œuvre pour réaliser le vœu général et secondé par l'administration municipale qui se montra heureuse d'entrer dans ses vues, il fit dresser le plan d'une nouvelle église.

Que de belles fêtes n'organisa-t-il pas pour entretenir votre enthousiasme ? Vous souvient-il de la réunion de ces 200 charrettes enguirlandées, chargées de pierres destinées à la construction du monument tant désiré ! Quel beau spectacle que leur défilé triomphal sous les yeux d'un évêque attendri !

Quoique heureusement conçu le premier plan qu'on présenta à votre curé ne put le contenter. Il en fallut un second

plus riche pour donner à vos pieux désirs une satisfaction éclatante. Puis vint l'heure de l'exécution. Il avait lu dans les Annales de la propagation de la foi qu'un archevêque des missions lointaines se trouvant sur le point de jeter les fondements d'une cathédrale sur les ruines d'une ancienne chrétienté d'Asie, demanda et obtint du Pape Pie IX une pierre des catacombes, il lui semblait que, pénétrée de la vertu qui s'attache au sang des martyrs, cette première assise deviendrait un principe de succès et de vie pour l'édifice destiné à la surmonter, de même que les catacombes et les ossements sacrés dont elles sont depositaires ont fait le triomphe de l'Église sur les brutales persécutions du paganisme.

Pour votre curé ce n'était pas assez. Au lieu d'une pierre, il désira un corps des catacombes pour en faire le point de départ et le point d'appui de votre nouvelle église. C'était porter bien haut les désirs de sa foi et de son zèle, et pourtant Dieu daigna lui accorder cette grâce privilégiée. Sur l'humble et filiale demande de notre illustre évêque Mgr Plantier, que j'avais l'honneur et la joie d'accompagner à Rome, l'auguste Pie IX, au cœur duquel la bonté n'était pas moins naturelle que l'héroïsme, lui fit don, pour vous, des restes bénis de Ste-Artimidora.

Noble dédommagement de toutes ses angoisses, Mes Frères ; et je conçois que pour accueillir l'hôte céleste qui lui était envoyée, votre curé ait organisé l'imcomparable triomphe dont il rendit témoin toute la contrée. Par là, si j'ose le dire, il associa au nom de St-Saturnin votre antique protecteur, un nom digne de lui ; puisque si St-Saturnin périt martyr au pied du Capitole de Toulouse, Artimidora versa son sang pour la même cause, sous le vieux capitole romain.

Enfin l'église est construite, sa flèche élancée domine notre fertile campagne. Ses élégantes chapelles, ses

vitreaux, sa boiserie, sa grille, sa chaire, ses fonts baptismaux, toutes ses autres richesses proclament qu'il y a eu parmi vous Mes Frères, des âmes d'élite qui ont su se montrer largement généreuses. Honneur à l'administration municipale de cette époque mémorable, administration dont l'intelligence, le dévouement, la constance calme ont écarté tous les obstacles que cette grande œuvre rencontra sur sa route, et qui, par là même ont légué à l'avenir un Sanctuaire où leurs arrières neveux recommanderont avec amour l'âme et la mémoire des fondateurs !

Honneur à tous les fidèles d'Aimargues qui par les élans et les saintes impatiences de leur foi ont soutenu dans la préparation de ce vaste dessein ceux à qui revenait la mission de le faire réussir ! Honneur et reconnaissance à votre curé, à ce prêtre selon le cœur de Dieu qui semblait avoir reçu du ciel la puissance mystérieuse de réaliser tout ce que son zèle lui inspirait.

Une de ses joies les plus douces était de faire les honneurs de son église. Ne l'avez-vous pas vu souvent, aux veilles des grandes fêtes, se donnant mille peines pour lui assurer un éclat qui répondit à la solennité du jour ? Il allait, venait, aidant à embellir les colonnes de l'édifice, parant les autels, disposant les draperies, plaçant les candelabres, fier lorsque son église bien aimée, sa gloire, lui apparaissait toute brillante, toute couronnée de fleurs.

Mais s'il eut des joies et des succès dans son long ministère pastoral, il eut aussi des peines et des épreuves. Et qui donc n'en a pas en ce monde ? Quel cœur n'a pas été brisé par de pénibles chagrins, déchiré par de rudes émotions ? Quel esprit n'a pas été couvert d'un nuage de tristesse ! Et quelle chair n'a pas senti l'aiguillon de la mort ? Notre Seigneur a eu son jardin des olives et son Calvaire : M. Lempereur n'échappa point à cette sanglante loi de la souffrance.

Sa première affliction eut pour cause une violente atteinte du mal terrible qui, longtemps après, devait le conduire au tombeau. Cette première secousse lui donnant de sérieuses craintes, lui fit refuser le poste le plus brillant des Cévennes, la cure du Vigan. L'amour de mon troupeau, disait-il, est le mal qui m'étreint, c'est plus qu'il ne m'en faut pour que je renonce aux offres qui ne sont faites ; et il resta au milieu de vous.

Sa seconde affliction eut pour motif la perte de sa pieuse sœur. Que de larmes une telle séparation ne lui coûtait-elle pas ? Mais il sut bénir la main qui le frappait et adorer les desseins du ciel. Il se rappela dans ce moment que la mort n'est pour le vrai fidèle que le commencement d'une vie infiniment plus heureuse ; qu'il est pour lui une demeure où la mort n'a plus d'empire et où doivent se rencontrer tous ceux que la charité sanctifie ici-bas. O vous que l'adversité éloigne presque toujours du Seigneur, que ne vous servez-vous des consolations de la piété et pourquoi ne pas vous appliquer à les considérer avec les yeux de la foi ?

D'autres tribulations l'attendaient encore au soir de sa vie. Comme toujours il resta prêtre résigné, et s'inclina sous la main de notre Père du ciel. Seulement si l'âme peut imposer au corps, par l'énergie de sa volonté, l'effort même qu'elle exige a quelquefois pour résultat de briser entièrement le corps. L'âme, chez M. Lempereur resta maîtresse ; mais les forces physiques défailirent et sans retour. « Je sens, me disait-il souvent, que je suis frappé à mort : ma pauvre nature succombe et je ne puis la relever ; Mon mal est incurable. Les soins intelligents de mon docteur dévoué, en ont longtemps arrêté les progrès, mais mon heure dernière approche. »

Son unique souci alors était de demander à ses chers paroissiens pardon des fautes qu'il avait pu commettre à leur égard. Il se recommandait à leur charité,

assurant que lui-même pardonnait de grand-cœur les offenses dont on se serait rendu coupable envers lui.

Le jour où il reçut le St Viatique et l'Extrême-Onction, il me donna un regard d'adieu, un sourire de remerciement. Puis il me « dit : aidez-moi à prier : je suis sans courage. Il me semble que mes péchés se posent comme une montagne entre le ciel et moi. Ah ! qu'on se sent petit quand on va paraître devant la majesté de Dieu ! Comment le Seigneur va-t-il m'accueillir ? » La confiance succéda vite à toutes ces appréhensions, et fixant ses yeux sur son crucifix : Doux Jésus, reprit-il, ayez pitié de moi ! Vierge Marie ne m'abandonnez-pas ! St Joseph, soutenez-moi à cette heure décisive ! C'est dans ces douces pensées, dans ces pieux sentiments que ses yeux se fermèrent pour toujours.

Ainsi finit le regretté M. Lempereur, après avoir vaillamment travaillé pour la gloire de Dieu et pour le salut de vos âmes.

Une chose nous reste à faire maintenant, Mes Frères ; nous rappeler ses enseignements, méditer les exemples de sa vie.

Cher ami, pasteur dévoué, modèle de toutes les qualités qui honorent le sacerdoce, nous allons nous séparer de vous, adieu !

Oui, adieu, au nom de tous les dignes prêtres qui vous ont connu et aimé !

Adieu, au nom de cette belle paroisse dont vous n'avez jamais voulu vous séparer. Elle est toute entière près de votre cercueil ! non, vous ne pouvez aller au ciel sans vous retourner vers elle et la bénir, comme vous l'avez fait tant de fois du haut de cette chaire et de cet autel. Si quelque légère expiation retarde votre marche, ce peuple s'empressera autour de votre âme pour en hâter la délivrance. Ses larmes, ses prières, ses sacrifices donneront des ailes à vos pieds et à chaque pas que vous ferez vers le

séjour de gloire, vous regarderez encore vos chers paroissiens ; vous les bénirez toujours , vous les appellerez toujours votre peuple et votre troupeau. Que la paroisse d'Aimargues mérite encore après vous le titre qui l'honore ; qu'elle soit toujours pour vous la grande paroisse ; qu'elle surpasse les autres en vertu, et que votre mémoire, se prolongeant pour elle dans l'avenir , réunisse inviolablement dans la paix du Seigneur et le pasteur et le troupeau ! Ainsi-soit-il.

CHRONIQUE RÉGIONALE

Nîmes, 28 Juin 1890.

Les mois se suivent et ne se ressemblent pas , au moins en ce qui concerne la chronique. Autant le mois de Mai s'était montré libéral pour celle-ci , autant le mois de Juin lui a fait triste mine. Pas la plus petite visite, même présidentielle, à enregistrer ; point de séances littéraires , point de conférences scientifiques , point de meeting agricole, et ce qui est le comble de la détresse , pas le moindre soupçon d'une exposition des Beaux-Arts.

Il y a bien les séances du Conseil municipal , séances adorables pour tout dire , et où la cinquième voiture (ô déshonneur d'une grande ville !) qui portait M. le Maire et sa fortune, a mené si bruyant tapage. Mais enfin , cette fameuse voiture s'est promenée jusque dans les galeries du palais Bourbon. Elle a eu son heure de célébrité, et nous, modestes chroniqueurs de province, nous ne pouvons plus rien pour sa gloire.

Évidemment nous sommes sur le seuil des vacances. Ce silence universel, que nous constatons, en est le présage. On dirait que les portes des grands collèges et des cours publics s'entr'ouvrent d'elles-mêmes pour donner l'essor à toute une jeunesse que les chaleurs, déjà fortes, de notre Midi, finiraient par assoupir complètement. Elle se réveillera vite en prenant la clef des champs.

Si notre chronique fait comme elle et gravit d'un pas léger les premières pentes de nos Cévennes , elle s'arrêtera dans le gracieux vallon de Génolhac. Là, elle se trou-

vera en pleine fête. On consacre l'église que les soins et l'activité des trois curés successifs de la paroisse, M. Lauron, archiprêtre d'Alais, Mgr Fuzet, évêque de Saint-Denis, et M. Nicolas, actuellement doyen du canton, ont réparée, embellie, pieusement ornée. NN. SS. de Nîmes et de Mende président à la cérémonie. Elle est parfaite de tous points. C'est une grande joie pour une population catholique que cette inauguration solennelle du temple où elle se réunit pour prier, pour entendre la parole de Dieu, pour songer à ses intérêts éternels. Ce temple est pour elle l'image de la grande Patrie où tous les fidèles enfants de l'Église doivent habiter un jour, à l'abri des vicissitudes du temps. On comprend les émotions, les joies, la fierté légitime de ces fidèles en face de l'édifice saint que leurs offrandes, leurs sacrifices ont contribué à élever et qui attestera, devant la postérité, la générosité de leur foi. A Génolhac, les deux diocèses de Mende et de Nîmes se sont rencontrés dans la personne de leurs évêques. Aimable et affectueuse rencontre, pleine de douceurs et de charmes et pour celui qui offrait l'hospitalité et pour celui qui la recevait.

Puisque nous sommes à Génolhac, comment ne pas rappeler à nos lecteurs le savant ouvrage de M. Nicolas sur les Dominicains qui habitèrent et évangélisèrent sa paroisse pendant de longs siècles ? La *Revue du Midi* a eu la primeur de ces pages d'une érudition sûre et d'excellent aloi. Le livre a paru maintenant et on peut considérer dans son ensemble, la vie de ce monastère, qui a succombé sous les coups de la Révolution mais non sans avoir laissé dans la contrée de grands souvenirs. Il est bon, il est salutaire de les rappeler. M. Nicolas a donné là un excellent exemple. Son œuvre restera ; ce n'est pas une mince preuve de l'affection que l'on porte à un peuple, que de s'en faire l'historien.

L'histoire ecclésiastique, s'allie très bien avec la théo-
T. VII, 6^{me} liv., juin 1890.

logie. De celle-ci nous savons que nous avons bonne école au Grand-Séminaire, avec Messieurs de Saint-Sulpice. Comme de coutume, ces Messieurs ont donné, pour clôturer leur studieuse année, une séance solennelle d'argumentation scolastique. On a discuté là de fort graves sujets. La divinité du Verbe, l'Institution et l'essence du sacrement de Pénitence, la nécessité, l'utilité du principat temporel du Saint-Siège, ont été établis péremptoirement dans des thèses aussi remarquables par la pureté de la langue latine que par la force des arguments.

Quant aux objections faites aux jeunes séminaristes, elles ne laissent pas que d'être très spécieuses.

Monseigneur l'Évêque de Nîmes, a donné à l'assistance quelque idée des joutes brillantes du collège Romain, joutes où lui-même excellait et qui témoignaient d'une science justement couronnée par le grade de docteur. M. l'abbé Souchart, curé de Bouillargues, M. l'abbé Bertrand, professeur au petit Séminaire, lui ont succédé dans la lice, et il a bien fallu toute la vaillance de leurs jeunes antagonistes pour résister à leurs coups droits et vigoureusement portés. Finalement la victoire est restée à la vérité et MM. Martin, Domergue et Chabot sont demeurés maîtres du champ de bataille. Ils le méritaient, autant par leur science sûre que par la présence d'esprit dont ils ont fait preuve. Et puis est venu un compliment à Monseigneur, un compliment cicéronien. Il y avait de tout dans ce compliment, du style, de l'esprit, du cœur, voire même de la malice. Cicéron, s'il était le plus lettré, était aussi le plus malicieux des Romains.

Cœur, esprit, bonnes lettres, saluons toutes ces qualités en passant. Si le latin les comporte, comme elles éclosent naturellement sur le sol français ! C'est ainsi que l'autre jour, dans une séance non publique, mais discrète, à l'Académie de Nîmes, il nous a été donné de les goûter. M. l'abbé Delacroix lisait une notice historique

sur M. l'abbé Azaïs. Que de traits délicieux dans ce portrait de l'ancien aumônier de notre lycée ! Quelles nuances charmantes dans cette peinture où se révèlent les expressions diverses d'une âme d'élite telle que fut celle de M. Azaïs !

M. l'abbé Delacroix n'en a laissé ignorer aucune. Voilà bien notre ami qui revit avec son caractère et ses œuvres, sa modestie, sa dignité, son goût pour les lettres, son profond amour des âmes, la fidélité de ses relations, la sûreté de son commerce, la loyauté qui était comme le fond même de sa personne, le tout peint d'un pinceau flexible et délicat, brillant quand il le faut, original, hardi et qui affirme à chaque touche le vrai tempérament d'un artiste et d'un écrivain.

Heureux ceux chez lesquels, après une carrière déjà longue, et non sans éclat, ni le talent, ni le cœur ne faiblissent, et qui se trouvent toujours prêts pour défendre une chère mémoire contre ces ombres si odieuses, hélas ! et pourtant si envahissantes du silence et de l'oubli !

FIDELIS.

La Société de Secours aux Blessés Militaires

**LA SOCIÉTÉ DE SECOURS AUX BLESSÉS MILITAIRES
DES ARMÉES DE TERRE ET DE MER** (*Croix Rouge
française*) a tenu, le jeudi 12 juin, l'assemblée générale annuelle
de ses Membres fondateurs.

M. le Maréchal de Mac Mahon, président de la Société,
a présenté le compte rendu des opérations du dernier
exercice.

L'analyse de ce rapport fait ressortir les faits suivants :

La Société a distribué, tant aux victimes des dernières
expéditions coloniales, qu'à celles des guerres anté-
rieures une somme de 96.000 francs ; ce qui porte le
montant des secours distribués par elle, depuis le retour
de la paix, à trois millions deux cent mille francs.

Elle a augmenté, pour une valeur de 100.000 francs,
les dépôts de matériel d'ambulance dont les éléments
types ont obtenu à l'Exposition de 1889, un Grand
Diplôme d'Honneur.

Elle a poursuivi l'organisation préparatoire de ses ser-
vices du temps de guerre. Hôpitaux temporaires, hôte-
lix auxiliaire du théâtre de la guerre, infirmerie de
gare. Au point de vue des évacuations, elle a voté un
crédit de 200.000 francs pour l'acquisition d'un nouveau
train sanitaire.

Elle a multiplié ses cours de Dames infirmières, et ses
écoles de Brancardiers.

Elle a constitué quatre-vingt-quatre nouveaux Comités

d'hommes et de dames; elle compte aujourd'hui 42.000 membres.

Le montant de ses cotisations annuelles s'est élevé de cent mille francs dans ces trois dernières années.

Pour 1889, elle a reçu en dons exceptionnels une somme de 34.823 francs et réalisé 91.068 francs de legs.

Le rapport financier a été présenté par M. Paul Biollay, Conseiller, Maître à la Cour des Comptes.

L'assemblée a réélu comme Membre du Conseil M. le marquis de Vogüë.

Elle a élu comme nouveaux membres, M. le docteur Brouardel, doyen de la Faculté de médecine, M. Farré, ancien directeur des services civils en Algérie, M. Hébrard, président du Syndicat de la presse, M. le docteur Meige, M. le marquis de Vassart d'Hozier.

Le Comité des Dames de Nîmes a été fondé en avril 1889, il a recueilli l'adhésion de 180 dames dont 25 membres fondateurs; le zèle et la générosité avec lesquels les dames de Nîmes s'occupent de l'œuvre lui assurent la stabilité et le succès. Des conférences pratiques et très-intéressantes ont été faites cet hiver par MM. les docteurs de Parades, Mitry et de Langenhæen.

Enfin une lingerie est établie sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul et possède déjà un fond assez considérable de chemises et de linge pour blessés. L'hiver prochain, ces conférences et séances de lingerie reprendront leur cours; puis la société s'occupera des engagements conditionnels.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

DRAMATURGES et ROMANCIERS, par Émile MONTÉGUT
(In-12. Hachette).

M. Montégut est des nôtres par bien des côtés. Il est extrêmement respectueux de nos saintes croyances et les défend courageusement à l'occasion contre les littérateurs ou dramaturges qui les ont traitées sans assez de respect. A ce titre, l'auteur de *Dramaturges et Romanciers* mérite la reconnaissance des catholiques, comme il mérite leur attention par l'extrême finesse du sens esthétique qui est en lui.

Le volume que nous venons de lire, et où il analyse si finement le fond et le dessus des œuvres qui ont forcé l'attention du public depuis quelque vingt ans, contient des pages vraiment achevées, avec des traits observés au regard d'une critique aussi éclairée que diserte. Tels les remarques sur le monde moral (p. 20), l'entrée en matière de son étude sur O. Feuillet (p. 71), l'observation sur le caractère de Sibylle (p. 123), la protestation contre une plaisanterie déplacée de G. Droz (p. 237), etc.

Nous oserions cependant signaler un défaut, ou plutôt une lacune, de ces études. Pour les comprendre, il faut de toute nécessité avoir lus les livres dont elles parlent. Sainte-Beuve procédait autrement, et même quand il s'agissait d'œuvres classiques et connues de tous, l'habile lundiste les analysait de telle sorte que le lire dispensait d'avoir lu, ou plutôt préparait à lire.

M. Montégut le pourrait sans peine, et il y réussit à merveille quand il le veut, comme pour M. de Camors. Pourquoi ne le voudrait-il pas toujours ?

Ant. RICARD.

PAUL FÉVAL, par A. DELAIGUE (In-12. Plon).

Le charmant volume que celui-là ! Auriez-vous cru qu'il y eut tant de choses dans les romans de Féval, ô vous tous qui les avez lus avant ou après leur correction ? Pour nous, qui avons beaucoup aimé le conteur breton, nous étions ravis, en lisant les pages alertes, brillantes et chaleureuses, que lui consacre M. Delaigue.

On l'a dit, à propos de ce livre : « Paul Féval fut un poète et un croyant. Fils de cette vieille Armorique dont il garda toujours les traditions d'honneur et de vaillance, tous ses héros se tournaient naturellement sous sa plume en modèles de loyauté et de chevaleresque courage. L'influence de ce siècle fit parfois de cet enthous-

siaste d'un autre âge un satiriste ironique et un profond observateur ; mais il n'en resta pas moins un conteur merveilleux. Et l'homme, en Paul Féval, est aussi intéressant que l'écrivain. M. Delaigue nous le prouve d'après de nouveaux documents : il nous dépeint l'amertume de ses débuts, la joie de ses premiers succès, puis les tristesses, les souffrances sans nom de sa longue vie. Tout cela est retracé d'une façon saisissante dans ces pages qui procèdent tout à la fois de la biographie et d'une étude littéraire approfondie, et qui joignent à l'intérêt du roman l'accent autrement poignant de la réalité vécue. »

En somme, ce petit volume très vivant et très intéressant constitue une charmante page d'histoire littéraire contemporaine et donne le dernier mot sur l'homme de lettres que fut Paul Féval. A. R.

LE CLERGÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME, par le Chanoine Elie MÉRIC, professeur à la Sorbonne (in-12, Lecoffre).

Un autre plan eut sans doute rendu plus agréable et, en un sens, plus instructif, cet important ouvrage. Il aurait suffi pour cela de présenter, en une série de tableaux animés, la vie du prêtre bénéficiaire ou non, la vie paroissiale, la vie diocésaine, la vie métropolitaine ou primatiale et la vie ecclésiastique française dans ses rapports avec le centre de l'unité catholique-romaine.

M. Méric a préféré étudier successivement l'organisation temporelle du clergé, la justice et les juges d'église, l'enseignement, les assemblées du clergé, l'unité religieuse, le roi, les servitudes, le péril de la foi, avec un court chapitre sur le curé sous l'ancien régime. Pour être moins un et surtout moins intéressant, le plan a l'avantage d'éviter les redites et de favoriser davantage les idées générales qu'affectionne le savant métaphysicien et où d'ailleurs il excelle.

Son livre marquera parmi les bons travaux documentaires et philosophiques de l'érudition ecclésiastique contemporaine. Nous l'avons lu avec profit et intérêt. La méthode de M. Méric y rappelle celle de M. Taine dans ses célèbres études sur les origines de la France actuelle.

Mais, surtout, les courageuses revendications du professeur de Sorbonne au profit des droits et des enseignements de l'Église nous font augurer l'intérêt et l'importance que ne saurait manquer d'avoir le volume annoncé et où l'auteur traitera une difficile question : *Le Clergé et les Temps nouveaux*. Ant. RICARD.

NOUVELLES PUBLICATIONS DE LA MAISON GAUME
(à Paris).

Il nous faut courir là où nous voudrions aller à pas lents. Mais, comment suffire à la tâche de louer une maison, où, plus qu'ailleurs, noblesse oblige, au sentiment de son éminent directeur, le successeur si digne, si éclairé et si consciencieux, des fondateurs de l'illustre maison, où se fabriquent tant de bons et beaux livres.

Saluons d'abord le livre magistral, où le P. Ayroles couronne Jeune d'Arc d'un diadème, tel que les notaires de la primitive Église en plaçaient sur la tête des vierges-martyres, héroïnes de l'humanité reconquise par le Christ. Ce livre mérite une belle étude, et les frères en religion de l'auteur, n'y ont pas manqué. Le dernier numéro des *Études Religieuses* a mis en lumière le service rendu par le docte Jésuite à l'Église, à la France et à l'Histoire. C'est un monument élevé par une main habile à Jeune, que ce bel in-4°, intitulé *La vraie Jeanne d'Arc devant l'Église de son temps*.

Nous avons parlé dans le temps du volume consacré par M. Hervé-Bazin à nos gloires les plus pures. Voici une édition nouvelle, augmentée et illustrée, Quel magnifique prix d'honneur pour nos prochains lauréats de distribution des prix !

Saluons encore la fondation de l'*École Française*, une revue du jeudi, où seront traitées méthodiquement les questions qui se rapportent à l'enseignement primaire. Le but que se proposent les rédacteurs est nettement déterminé : élever et instruire pour Dieu et pour la France ! Un beau programme, comme on voit et qui sera bien rempli !

Enfin, notons qu'à l'*Annuaire de l'Enseignement libre*, dont la 15^e année vient de paraître, M. Gaume a eu l'heureuse idée d'adjoindre un autre Manuel non moins utile, c'est le *Manuel des communautés de religieuses institutrices*, avec tables alphabétiques par communautés et par départements.

A. RICARD.

LES TROIS ERMITES, légende languedocienne, par l'abbé E. BOUISSON, professeur de philosophie, licencié ès-lettres.

Ce livre tout parfumé de jeunesse, de fine affection, de piété, écrit avec un style charmant, châtié, poétique, peut être lu avec intérêt par tous. La jeunesse y trouve tout l'attrait qu'offrent des cœurs qui veulent se donner et le palpitant intérêt de : Quel est Celui qui sera l'élu. L'âge mûr suit ces trois ermites sur leurs montagnes ; et la piété enfin se sent imprégnée à toutes les pages, où la pensée de Dieu domine, aussi bien dans le cœur de la jeune et intéressante Irène, que dans ceux dont sa mort prématurée a fait trois ermites : Loup, Guiral et Alban.

Cette légende intéresse les trois départements, du Gard, de l'Hérault et de l'Aveyron, visités, habités par les trois ermites.

L'auteur en mettant cette légende en volume, a cédé à la douce pression des lecteurs charmés de la *Revue du Midi*. Et nous y avons gagné un délicieux ouvrage à l'allure élégante. Aussi faisons-nous des vœux, pour que le jeune auteur des *Trois Ermites* conserve à son érudition cette franchise, cette poésie, qui nous charment et qu'il nous laisse espérer que nous savourerons encore d'autres œuvres de ce genre.

E. N. D.

**MÉMOIRES INÉDITS DE Mgr L'INTERNONCE A PARIS ,
PENDANT LA RÉVOLUTION (1790-1801).** Plon, Paris, in-8°.

Un livre bien curieux, et que M. l'abbé Bridier a eu grandement raison de publier. Les Mémoires de Mgr de Salomon méritaient d'être tirés de l'injuste oubli où les tenait une incurie intéressée.

Ces Mémoires, comme on l'a dit, tirent de l'intérêt et même de l'importance des renseignements tout à fait inattendus qu'ils apportent sur quelques uns des événements les plus graves de cette époque : sur les derniers jours du Parlement de Paris, par exemple, sur la fameuse question des brefs relatifs à la constitution civile du clergé, qui sera désormais tranchée, tandis qu'au contraire, ils vont peut-être bien ouvrir une nouvelle controverse sur les origines du Concordat.

Rien enfin de circonstancié, de vivant, de vécu, comme le récit des mémoires sur les années terribles 1793 et 1794. Arrêté comme internonce du Pape, emprisonné et finalement conduit à l'Abbaye, Mgr de Salomon fut témoin oculaire des massacres de Septembre et n'y échappa que par miracle. Il est des pages qui donnent l'idée de la Terreur; celles-ci en donnent la sensation. — Que d'enseignements encore à glaner dans les anecdotes qui coupent, à la façon d'entr'actes, les débats palpitants de son grand procès sous le Directoire !

Comme Maury, l'abbé de Salomon se ressentait à l'air ambiant. Ce ne sont point des mystiques, mais quel dévouement à l'Église ! quel héroïsme gai et français !

M. l'abbé Bridier, dans son Introduction, d'ailleurs très vivante et palpitante d'intérêt, ne dit rien de la nonciature, réelle pourtant, de l'abbé Maury, de 1790 à 1792. C'est là un renseignement historique que la publication des *Mémoires* du célèbre cardinal va bientôt mettre dans son vrai jour.

Ant. RICARD.

LE ROMAN D'UN PROPRIÉTAIRE, par Ch. D'HÉRICAULT,
(in-12, Perrin, Paris).

M. d'Héricault, que l'on savait érudit, historien et fin lettré, se révèle charmant conteur. Lorsqu'il parut dans *Le Correspondant*, l'année dernière, *Le Roman d'un Propriétaire*, recueillit de tels suffrages que beaucoup de journaux sollicitèrent l'autorisation de le reproduire, et plusieurs éditeurs se disputèrent l'honneur de le publier en volume.

C'est que ce récit vivant, où beaucoup de l'âme du conteur a passé avec des souvenirs vécus et intimes, réalise l'idéal du roman chrétien, tel que Louis Veuillot le demandait et l'avait réalisé dans *L'Honnête Femme*, avec quelque chose de plus dramatisé et de plus poignant encore.

Rarement lecture nous fit plus grand plaisir. Rarement occasion nous fut offerte de recommander un livre plus aimable et plus digne de toute faveur chez les lettrés croyants

Ant. RICARD.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SEPTIÈME

1^{re} Livraison, JANVIER 1890

	Pages
Mes Tribulations et petits bonheurs litté- raires	DELACROIX..... 3
Un épisode de l'histoire de Lassalle.....	G. FESQUET..... 14
Clotilde de Surville (fin).....	BOUISSON..... 24
Le couvent des Dominicains de Génolhac.	C. NICOLAS..... 38
Thérèse de Keralin	DE LA ROCHÈRE .. 65
Poésie	PROBUS..... 82
Chronique Régionale (Nîmes).....	FIDELIS..... 38
Bulletin politique	XIA..... 93
Revue bibliographique.....	R, ALAINZY..... 97

2^{me} Livraison, FÉVRIER

La Société de Secours aux Blessés.....	DE PARADES..... 405
Le mouvement évangélique	L. MORRIS..... 117
Notes et Souvenirs	J. CLASTRON..... 123
Thérèse de Keralin	DE LA ROCHÈRE.. 154
Le couvent des Dominicains de Génolhac, fin.....	C. NICOLAS..... 167
Poésie	PROBUS..... 189
Chronique Régionale (Nîmes).....	FIDELIS..... 192
Bulletin politique.....	XIA..... 197

3^{me} Livraison, MARS

	Pages
Mgr Besson, poète.....	Ch. SUCHET 201
Thérèse de Keralin.....	DE LA ROCHÈRE.. 215
Les Tarifs de la pénétration.....	G. MAURIN..... 229
La Marquise de Dax d'Axat.....	E. DURAND..... 256
Le T. R. P. Vallée.....	L. MORRIS 270
Poésie	PROBUS..... 277
Chronique parisienne	A. RÉEB 281
Chronique Régionale (Nîmes).....	FIDELIS..... 289
— — — Marseille.....	E. A. C..... 293
Revue bibliographique.....	A. R..... 296

4^{me} Livraison, AVRIL

Les Poètes du Clocher.....	S. GANBER 301
La Marquise de Dax d'Axat.....	E. DURAND..... 308
Thérèse de Keralin	DE LA ROCHÈRE.. 318
La vision de Jacques Munster.....	C ^{te} E. DE B..... 339
Monographie philosophique (<i>Lucrèce</i>)....	E. BOUISSON..... 349
Poésie	PROBUS..... 372
Chronique parisienne.....	F. PASCAL..... 376
Chronique Régionale (Nîmes).....	FIDELIS..... 386
— — — Marseille.....	A. RICARD..... 388
Revue bibliographique.....	E. C 391

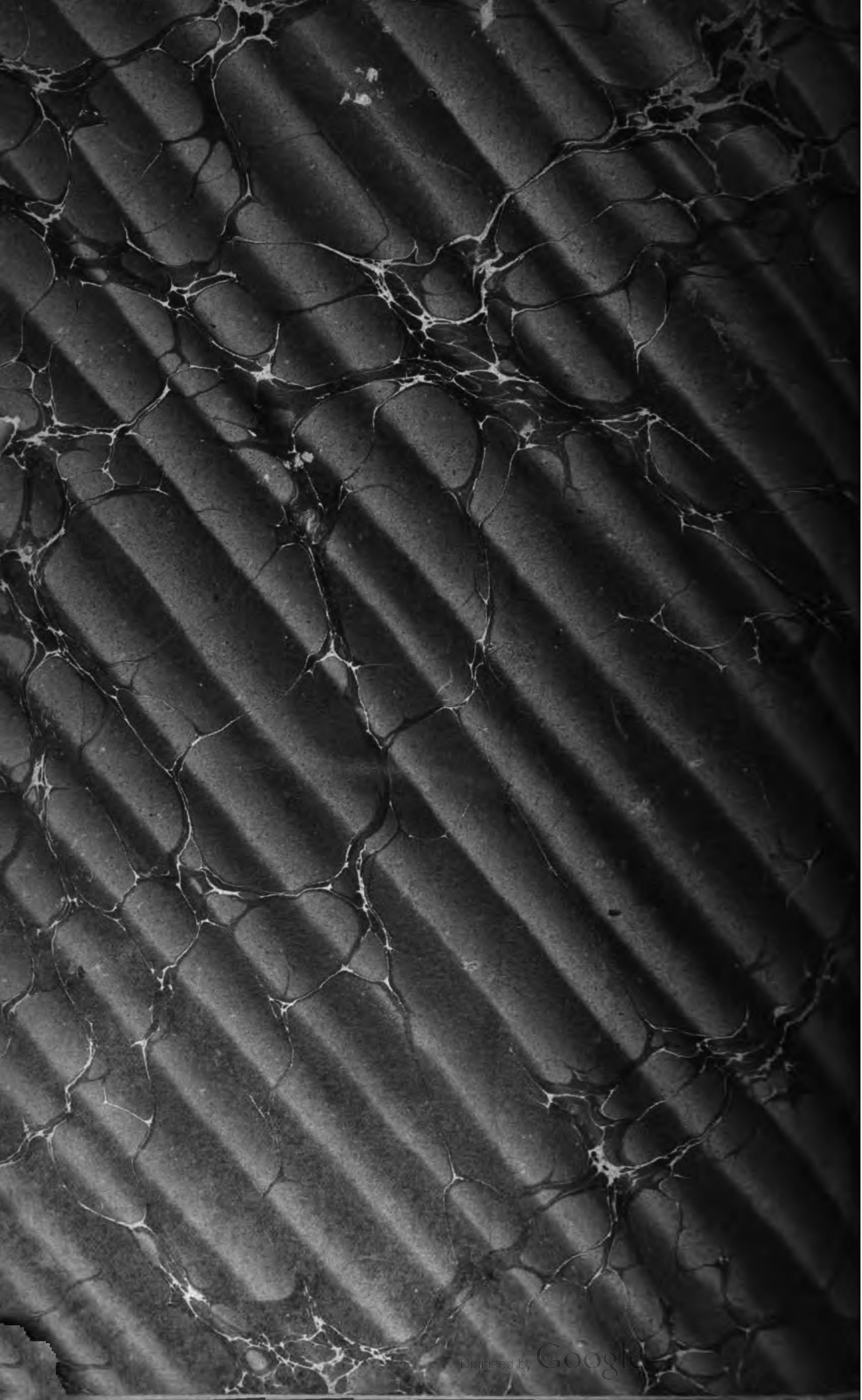
5me Livraison, MAI

	ages
La curiosité d'esprit..... C.CHARAUX	401
Les Nimois à la Renaissance..... D ^r PUECH.....	421
Panégryrique du bienheureux Chanel..... E. CHAPOT.....	453
Thérèse de Keralin..... DE LA ROCHÈRE ..	476
Bouquet d'etoiles (<i>poésie</i>)..... * * *	497
Chronique Régionale (Nîmes)..... FIDELIS.....	498
— — — Marseille..... A. RICARD	502
Revue bibliographique..... A. R.....	505

6me Livraison, JUIN

Discours de réception à l'Académie des	
Sciences, Belles-Lettres et Arts de Marseille A. RICARD	502
Le Voyageur (<i>poésie</i>)..... MAZZONUOVA	539
Les Nimois à la Renaissance..... D. PUECH.....	545
Thérèse de Keralin..... DE LA ROCHÈRE ..	575
L'abbé Lempereur..... VEISSIERRE.....	588
Chronique Régionale (Nîmes)..... FIDELIS.....	600
Revue bibliographique E. A. D.....	606

Le Propriétaire-Gérant,
GERVAIS-BEDOT.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 07368 3255

